



A propos de ce livre

Ceci est une copie numérique d'un ouvrage conservé depuis des générations dans les rayonnages d'une bibliothèque avant d'être numérisé avec précaution par Google dans le cadre d'un projet visant à permettre aux internautes de découvrir l'ensemble du patrimoine littéraire mondial en ligne.

Ce livre étant relativement ancien, il n'est plus protégé par la loi sur les droits d'auteur et appartient à présent au domaine public. L'expression "appartenir au domaine public" signifie que le livre en question n'a jamais été soumis aux droits d'auteur ou que ses droits légaux sont arrivés à expiration. Les conditions requises pour qu'un livre tombe dans le domaine public peuvent varier d'un pays à l'autre. Les livres libres de droit sont autant de liens avec le passé. Ils sont les témoins de la richesse de notre histoire, de notre patrimoine culturel et de la connaissance humaine et sont trop souvent difficilement accessibles au public.

Les notes de bas de page et autres annotations en marge du texte présentes dans le volume original sont reprises dans ce fichier, comme un souvenir du long chemin parcouru par l'ouvrage depuis la maison d'édition en passant par la bibliothèque pour finalement se retrouver entre vos mains.

Consignes d'utilisation

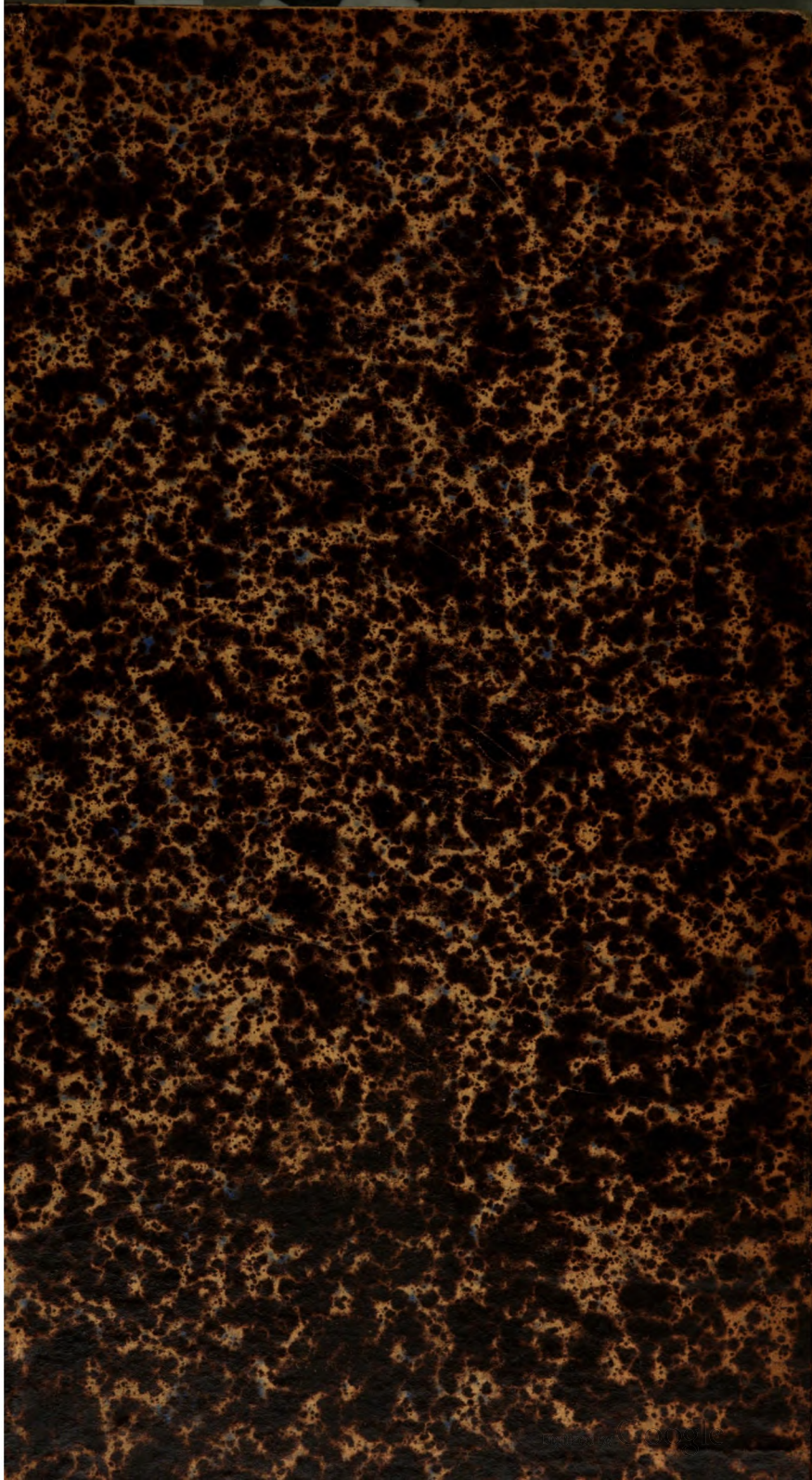
Google est fier de travailler en partenariat avec des bibliothèques à la numérisation des ouvrages appartenant au domaine public et de les rendre ainsi accessibles à tous. Ces livres sont en effet la propriété de tous et de toutes et nous sommes tout simplement les gardiens de ce patrimoine. Il s'agit toutefois d'un projet coûteux. Par conséquent et en vue de poursuivre la diffusion de ces ressources inépuisables, nous avons pris les dispositions nécessaires afin de prévenir les éventuels abus auxquels pourraient se livrer des sites marchands tiers, notamment en instaurant des contraintes techniques relatives aux requêtes automatisées.

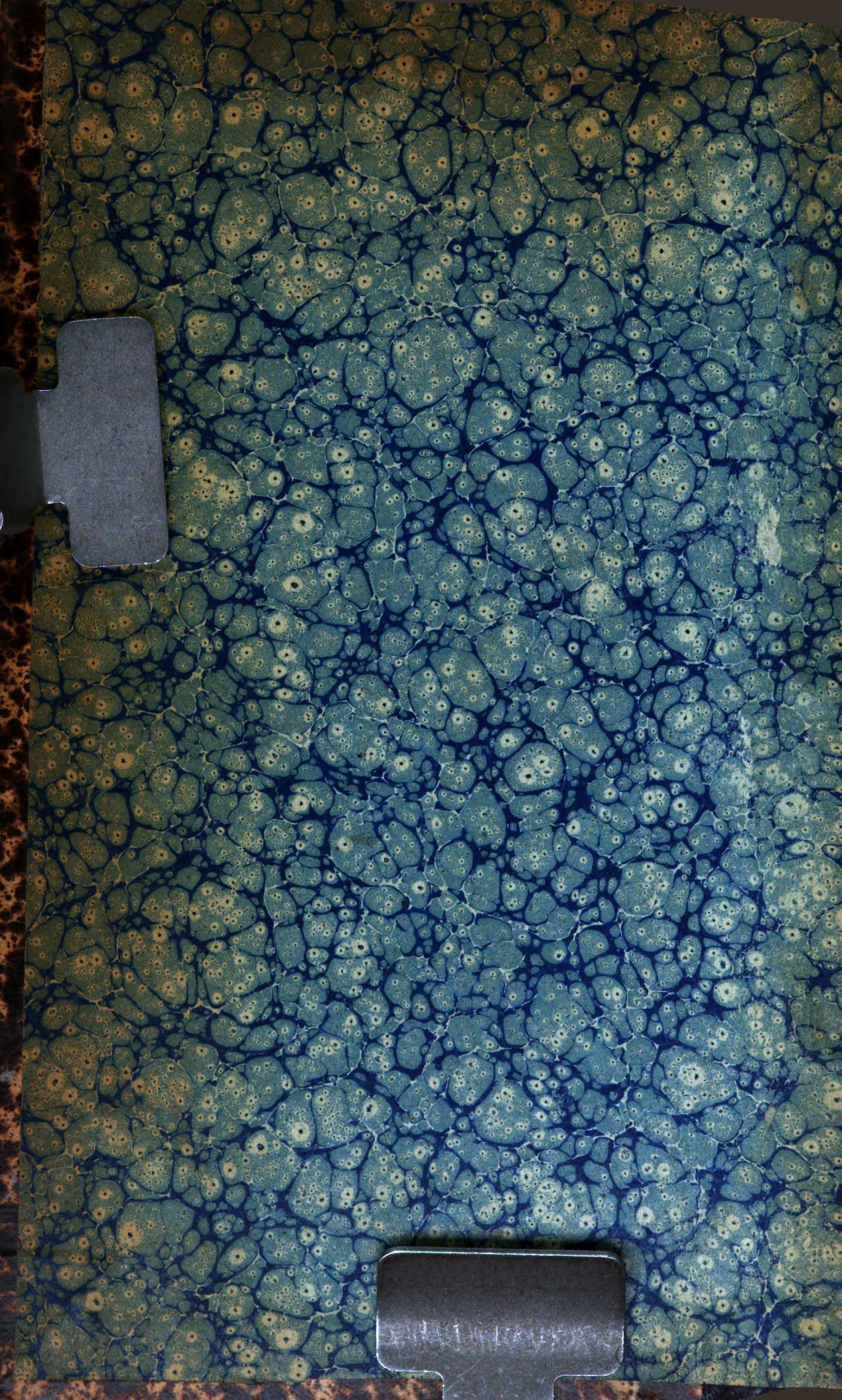
Nous vous demandons également de:

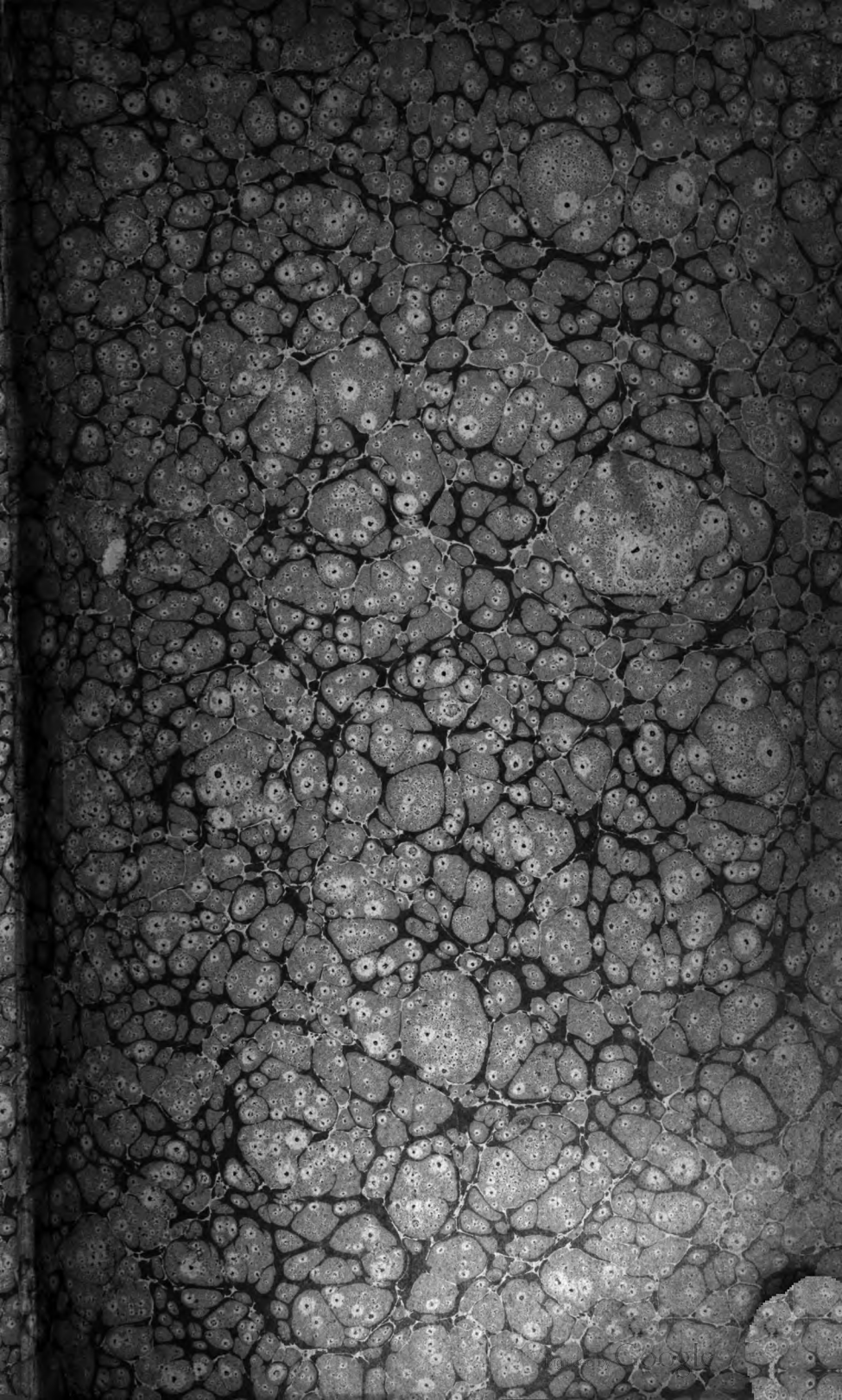
- + *Ne pas utiliser les fichiers à des fins commerciales* Nous avons conçu le programme Google Recherche de Livres à l'usage des particuliers. Nous vous demandons donc d'utiliser uniquement ces fichiers à des fins personnelles. Ils ne sauraient en effet être employés dans un quelconque but commercial.
- + *Ne pas procéder à des requêtes automatisées* N'envoyez aucune requête automatisée quelle qu'elle soit au système Google. Si vous effectuez des recherches concernant les logiciels de traduction, la reconnaissance optique de caractères ou tout autre domaine nécessitant de disposer d'importantes quantités de texte, n'hésitez pas à nous contacter. Nous encourageons pour la réalisation de ce type de travaux l'utilisation des ouvrages et documents appartenant au domaine public et serions heureux de vous être utile.
- + *Ne pas supprimer l'attribution* Le filigrane Google contenu dans chaque fichier est indispensable pour informer les internautes de notre projet et leur permettre d'accéder à davantage de documents par l'intermédiaire du Programme Google Recherche de Livres. Ne le supprimez en aucun cas.
- + *Rester dans la légalité* Quelle que soit l'utilisation que vous comptez faire des fichiers, n'oubliez pas qu'il est de votre responsabilité de veiller à respecter la loi. Si un ouvrage appartient au domaine public américain, n'en déduisez pas pour autant qu'il en va de même dans les autres pays. La durée légale des droits d'auteur d'un livre varie d'un pays à l'autre. Nous ne sommes donc pas en mesure de répertorier les ouvrages dont l'utilisation est autorisée et ceux dont elle ne l'est pas. Ne croyez pas que le simple fait d'afficher un livre sur Google Recherche de Livres signifie que celui-ci peut être utilisé de quelque façon que ce soit dans le monde entier. La condamnation à laquelle vous vous exposeriez en cas de violation des droits d'auteur peut être sévère.

À propos du service Google Recherche de Livres

En favorisant la recherche et l'accès à un nombre croissant de livres disponibles dans de nombreuses langues, dont le français, Google souhaite contribuer à promouvoir la diversité culturelle grâce à Google Recherche de Livres. En effet, le Programme Google Recherche de Livres permet aux internautes de découvrir le patrimoine littéraire mondial, tout en aidant les auteurs et les éditeurs à élargir leur public. Vous pouvez effectuer des recherches en ligne dans le texte intégral de cet ouvrage à l'adresse <http://books.google.com>







Ed - 1 - 348



9³
1757

**CHEFS-D'OEUVRE
DES PÈRES DE L'ÉGLISE.**



*
PARIS. — IMPRIMERIE DE V^o DONDEY-DUPRÉ,
RUE SAINT-LUCIS, 46, AU MARAIS.



CHEFS-D'OEUVRE

DES

PÈRES DE L'ÉGLISE

OU

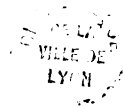
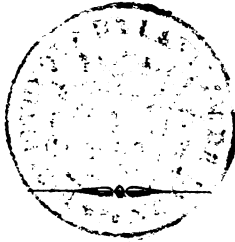
CHOIX D'OUVRAGES COMPLETS

DES

DOCTEURS DE L'ÉGLISE GRECQUE ET LATINE,

TRADUCTION AVEC LE TEXTE LATIN EN REGARD.

TOME TROISIÈME.



PARIS.

A LA BIBLIOTHÈQUE ECCLÉSIASTIQUE,

RUE DE VAUGIRARD, 58.

—
1838

LACTANTIUS.

DE IRA DEI.



LACTANCE.

DE LA COLÈRE DE DIEU.

TRADUCTION

DE M. FÉLIX DE GONET.

LUCII COELII FIRMIANI
L A C T A N T I I

LIBER
DE IRA DEI,

AD DONATUM.

CAPUT PRIMUM.

De sapientia divina et humana.

Animadverti sæpe, Donate, plurimos id existimare (quod etiam nonnulli philosophorum putaverunt) non irasci Deum; quoniam vel benefica sit tantummodo natura divina, nec cuiquam nocere, præstantissimæ atque optimæ congruat potestati; vel certe nil curet, omnino, ut neque ex beneficentia ejus quidquam boni perveniat ad nos, neque maleficientia quidquam mali. Quorum error, quia maximus est, et ad evertendum vitæ humanæ statum spectat, coarguendus est a nobis, ne et ipse fallaris, impulsus auctoritate hominum, qui se putant esse sapientes. Nec tamen nos tam arrogantes sumus, ut comprehensam nostro ingenio veritatem gloriemur: sed doctrinam Dei sequimur, qui scire solus potest, et revelare secreta. Cujus doctrinæ philosophi expertes existimaverunt, naturam rerum conjectura posse deprehendi. Quod nequaquam fieri potest, quia mens hominis, tenebroso corporis domicilio circumsepta, longe a veri perspectione sum-mota est; et hoc differt ab humanitate divinitas, quod humanitatis est ignoratio, divinitatis scientia.

Unde nobis aliquo lumine opus est ad depellendas tenebras, quibus offusa est hominis cogitatio; quoniam in carne mortali agentes, nostris sensibus divinare non possumus. Lumen autem mentis humanæ Deus est, quem qui cognoverit, et in pectus admiserit, illuminato corde mysterium veritatis agnoscet: remoto autem Deo cœlestique doctrina, omnia erroribus plena sunt. Recteque Socrates, cum esset

LUCIUS CÉLIUS FIRMIEN

LACTANCE.

DE LA COLÈRE DE DIEU.

CHAPITRE PREMIER.

De la science de Dieu et des hommes.

Je me suis aperçu, mon cher Donat, que beaucoup de gens (et quelques philosophes sont de ce nombre) s'étaient persuadé que Dieu était inaccessible aux transports de la colère, soit que sa nature divine fût toute de bonté, et que nuire à quelqu'un répugnât à une puissance et si haute et si éminente, soit qu'indifférent à notre destinée en ce monde, il s'inquiétât peu qu'il nous arrivât de sa bonté quelque bien ou de sa méchanceté quelque mal. Cette erreur est grave, et comme elle ne tend qu'à porter le désordre dans la vie humaine, je **veux** la combattre, je veux vous préserver, vous aussi, d'y tomber sur la foi de prétendus sages. Assurément je n'ai pas la présomption d'avoir découvert la vérité par la seule force de mon esprit; mais j'ai suivi les enseignemens du Dieu de qui émane toute science, tandis que dénués de cette ressource, les philosophes se sont imaginé pouvoir **surprendre par eux-mêmes les secrets de la nature**. C'est à tort **sans doute !** L'esprit humain, emprisonné dans son épaisse enveloppe, est trop loin du vrai pour le voir; et l'énorme différence entre l'homme et Dieu, c'est que l'homme ne sait rien et que Dieu sait tout.

Aussi avons-nous besoin d'un flambeau pour dissiper les ténèbres qui environnent la pensée de l'homme; et en effet, condamnés à vivre avec cette chair périssable, que peut deviner notre intelligence? Or **ce flambeau de notre pensée, ce sera Dieu lui-même**; quiconque, **apprenant à le connaître, lui ouvrira son cœur, s'illuminera d'une clarté brillante et verra se dévoiler les mystères de la vérité; autrement**

omnium philosophorum doctissimus, tamen ut cæterorum argueret inscitiam, qui se aliquid tenere arbitrabantur, ait se nihil scire, nisi unum, quod nihil sciret. Intellexit enim, doctrinam illam nihil habere in se certi, nihil veri; nec, ut putant quidam, simulavit ipse doctrinam, ut alios refelleret; sed vidit ex parte aliqua veritatem. Testatusque est etiam in iudicio (sicut traditur a Platone) quod nulla esset humana sapientia: adeo doctrinam, qua tum philosophi gloriabantur, contempsit, derisit, abjecit, ut id ipsum pro summa doctrina profiteretur, quod nihil scire didicisset. Si ergo nulla est sapientia humana, ut Socrates docuit, ut Plato tradidit, apparet esse divinam, nec ulli alii, quam Deo veritatis notitiam subjacere. Deus igitur noscendus est, in quo solo veritas est. Ille mundi parens, et conditor rerum qui oculis non videtur, mente vix cernitur. Cujus religio multis modis impugnari solet ab iis, qui neque veram sapientiam tenere poterunt, neque magni et cœlestis arcani comprehendere rationem.

CAPUT II.

De veritate, deque ejus gradibus, atque de Deo.

Nam cum sint gradus multi, per quos ad domicilium veritatis ascenditur, non est facile cuilibet evehi ad summum. Caligantibus enim veritatis fulgore luminibus, qui stabilem gressum tenere non possunt, revolvuntur in planum. Primus autem gradus est, intelligere falsas religiones et abjicere impios cultus deorum humana manu fabricatorum. Secundus vero, perspicere animo, quod unus sit Deus summus, cujus potestas ac providentia effecerit a principio mundum et gubernet in posterum. Tertius, cognoscere ministrum ejus ac nuntium, quem legavit in terram; quo docente, liberati ab errore, quo implicati tenebamur, formatique ad veri Dei cultum, justitiam disceremus.

tout ne sera qu'erreur pour qui s'écartera de Dieu et de sa doctrine. Ce ne fut pas sans raison que Socrate, le plus savant des philosophes, voulant montrer l'ignorance de ceux qui croyaient savoir quelque chose, s'écria : « Ce que je sais, c'est que je ne sais rien. » Il avait compris que cette philosophie n'avait en soi rien de vrai, rien de certain. Et ce n'était pas, comme on l'a dit, dans le dessein de ravalerses rivaux qu'il affecta de cacher ce qu'il pouvait savoir, c'est seulement qu'il avait pressenti quelques vérités. Lors de sa condamnation (c'est Platon qui nous le rapporte), il déclara qu'il n'y avait pas de sagesse parmi les hommes, et ne montra que moqueries, que dédains, que mépris pour cet enseignement scientifique, la gloire des philosophes de son temps. Il avait appris qu'il ne savait rien ; dans cette maxime se résumait à son avis le dernier mot de la science. Si donc elle n'existe point ici-bas, ainsi que Socrate l'enseigne, au témoignage de Platon, il est évident que sa nature est divine et qu'il n'appartient qu'à Dieu de la révéler. Et puisque c'est en lui seul qu'elle réside, c'est Dieu seul qu'il nous faut apprendre à connaître. Créateur de l'univers, père de tout ce qui existe, il échappe aux yeux du corps et peut à peine être aperçu par les yeux de l'esprit ; sa religion est en butte à toutes sortes d'attaques de la part de ceux à qui il n'a été donné ni de s'élever à la vraie sagesse, ni de pénétrer le sens profond des mystères du ciel.

CHAPITRE II.

De la vérité, de ses divers degrés, et enfin de Dieu.

A l'entrée du temple de la vérité s'élèvent plusieurs marches, et il n'est facile à personne de monter jusqu'à la dernière. Le vif éclat que jette la vérité éblouit les yeux, et ceux qui ne peuvent s'avancer d'un pas ferme et assuré sont refoulés en arrière et redescendent jusqu'au bas. Le premier degré consiste à comprendre la fausseté des religions anciennes et à repousser ce culte impie adressé à des dieux qu'a fabriqués la main des hommes. Le second, à saisir par la pensée l'unité et la grandeur d'un Dieu qui, par sa volonté et par sa puissance, crée l'univers dès le principe et le gouverne dans la suite des siècles à venir. Le troisième enfin, à reconnaître le ministre et l'envoyé de ce Dieu sur cette terre, afin que par ses instructions, débarrassés des liens de l'erreur et initiés au culte du vrai, nous apprenions de lui la

Ex quibus omnibus gradibus, ut dixi, pronus est lapsus et facilis ad ruinam, nisi pedes inconcussa stabilitate figantur.

De primo gradu eos excuti videmus, qui, cum falsa intelligant, tamen verum non inveniunt, contemptisque terrenis fragilibusque simulacris, non ad colendum se Deum conferunt, quem ignorant; sed mundi elementa mirantes, cœlum, terram, mare, solem, lunam, cæteraque astra venerantur. Sed horum imperitiam jam coarguimus in secundo divinarum Institutionum libro. De secundo vero gradu eos dicimus cadere, qui cum sentiant, unum esse summum Deum, iidem tamen a philosophis irretiti, et falsis argumentationibus capti, aliter de unica illa majestate sentiunt, quam veritas habet; qui aut figuram negant habere ullam Deum, aut nullo affectu commoveri putant quia sit omnis affectus imbecillitatis, quæ in Deo nulla est. De tertio vero ii præcipitantur, qui cum sciant legatum Dei, eundemque divini et immortalis templi conditorem, tamen aut non accipiunt eum, aut aliter accipiunt, quam fides poscit: quos ex parte jam refutavimus in quarto supradicti operis libro, et refutabimus postea diligentius, cum respondere ad omnes sectas cœperimus, quæ veritatem, dum disputant, perdiderunt.

Nunc vero contra eos disseremus, qui de secundo gradu lapsi, prava de summo Deo sentiunt. Aiunt enim quidam, nec gratificari eum cuiquam, nec irasci; sed securum, et quietum, immortalitatis suæ bonis perfrui. Alii vero iram tollunt, gratiam relinquunt Deo; naturam enim summa virtute præstantem, ut non maleficam, sic beneficam esse debere. Ita omnes philosophi de ira consentiunt; de gratia discrepant. Sed facienda nobis, et sequenda partitio est, cum diversa et repugnantia sint ira et gratia. Aut ira tribuenda est Deo, et gratia detrahenda; aut utrumque pariter detrahendum. Aut ut ad propositam materiam per ordinem descendat oratio, hujusmodi ira demenda est, et gratia tribuenda; aut utrumque tribuendum. Aliud amplius, præter hæc, nihil potest capere natura, ut necesse sit in uno

justice. Sur tous ces degrés la chute est facile si les pieds ne se posent pas fermes et inébranlables.

Sont repoussés hors de ce premier pas ceux qui, tout en reconnaissant la fausseté des religions anciennes, n'en sont pas moins restés encore loin du vrai; qui, tout en méprisant ces vains et terrestres simulacres des adorations humaines, les idoles, n'ont pourtant pas rapporté leurs hommages à Dieu qu'ils ignorent; mais, admirateurs des beautés de la nature, se sont inclinés devant les élémens et ont offert un culte au ciel, à la terre, à la mer, au soleil, à la lune et aux autres astres. J'ai, dans mon second livre des Institutions divines, montré les périls de leur maladroite erreur. Ils reculent et tombent du second degré ceux qui admettent l'existence d'un Dieu unique et souverain, mais qui, se laissant séduire par les philosophes, et soumis à l'empire de leurs faux raisonnemens, se forment sur sa grandeur unique et toute-puissante des idées qui ne s'accordent pas avec la vérité; ceux encore qui prétendent ou que Dieu n'a pas de forme, ou qu'il est indifférent à toute affection, parce que toute affection décèle une faiblesse, et que la faiblesse est incompatible avec l'idée de Dieu. Enfin ils sont précipités de la troisième marche les insensés qui, reconnaissant le mandataire de Dieu, ce fondateur d'un temple immortel et divin, ou ne le reçoivent pas, ou le reçoivent autrement que la foi n'exige. Ces derniers, je les ai réfutés au quatrième livre de l'ouvrage que je viens de citer, et je me propose de les réfuter plus au long encore dans la réponse que je ferai à toutes les sectes qui, au milieu de leurs disputes, se sont écartées de la vérité.

Je n'ai donc à m'occuper, dans cette dissertation, que de ceux qui, repoussés du deuxième degré, professent des hérésies sur la nature de Dieu. Quelques-uns parmi eux soutiennent qu'il ne fait de bien à personne, et qu'exempt de toute colère, dans les douceurs d'une impassible sécurité, il jouit paisiblement du bienfait d'une immortalité éternelle et immuable. Dieu, selon d'autres, n'entre jamais en colère, et il est doué d'une bonté infinie, en telle sorte que la bonté est de l'essence de cette nature excellente et que la méchanceté lui répugne. Les philosophes, on le voit, s'accordent à reconnaître Dieu comme non irritable; ils ne se séparent que sur le point de son indulgence. Mais la colère et la bonté sont deux attributs opposés et qui se détruisent; il s'agit donc, pour nous, d'établir et de suivre une division méthodique. Nous la présenterons ainsi pour procéder avec ordre dans ce discours. Ou Dieu est irritable et il ne peut pas le bien, ou il ne peut

istorum aliquo verum, quod quæritur, inveniri. Consideremus singula, ut nos ad latebras veritatis, et ratio et ordo deducat.

CAPUT III.

De bonis et malis in rebus humanis, eorumque auctore.

Primum illud nemo de Deo dixit unquam, irasci eum tantummodo, et gratia non moveri. Est enim disconveniens Deo, ut ejusmodi potestate sit præditus, qua noceat, et obsit, prodesse vero, ac benefacere nequeat. Quæ igitur ratio, quæ spes salutis hominibus proposita est, si malorum tantummodo auctor est Deus? Quod si sit, jam majestas illa venerabilis, non ad judicis potestatem, cui licet servare ac liberare, sed ad tortoris et carnificis officium deducetur. Cum autem videamus, non modo mala esse in rebus humanis, sed etiam bona, utique si Deus est auctor malorum, esse alterum necesse est, qui contraria Deo faciat, et det nobis bona. Si est, quo nomine appellandus est? aut cur nobis, qui male faciat, notior est, quam ille, qui bene? Si autem nihil potest esse præter Deum, absurdum est et vanum, divinam putare potestatem, qua nihil est majus, nihil melius, nocere posse, prodesse non posse. Et ideo nemo exstitit, qui auderet id dicere; quia nec rationem habet, nec ullo modo potest credi. Quod quia convenit, transeamus et veritatem alibi requiramus.

CAPUT IV.

De Deo, deque ejus affectibus; Epicurique reprehensione.

Quod sequitur de schola Epicuri est; sicut iram in Deo non esse, ita nec gratiam quidem. Nam cum putaret Epicurus, alienum esse a Deo malefacere atque nocere, quod ex affectu iracundiæ plerumque

ni s'irriter ni bien faire. Ou bien encore, Dieu ne peut s'irriter; mais il peut le bien, ou l'un et l'autre sont également dans les bornes de sa puissance. Il n'y a pas d'autres termes dans la nature de notre sujet; il faut que la vérité que nous cherchons se trouve comprise dans l'une ou dans l'autre de ces deux propositions. Nous les examinerons successivement, afin que la raison, aidée par la méthode, nous conduise dans la retraite où se cache la vérité.

CHAPITRE III.

Du bien et du mal dans les choses humaines, et de l'auteur de ces biens et de ces maux.

Premièrement, nul n'a soutenu que Dieu était seulement accessible à la colère, mais qu'il ne ressentait pas les mouvemens qui disposent à la bienveillance. Et, en effet, comment un Dieu pourrait-il être doué d'une espèce de vertu qui lui permit de nuire et lui défendit d'être utile? Quel encouragement, quelle espérance de salut auraient donc été offerts à l'homme, si le mal seul était dans le domaine de Dieu (1)? Dès lors cette souveraineté toute majestueuse ne serait pas même ramenée à l'office d'un juge qui peut et sauver et absoudre; mais à la triste fonction d'un exécuteur de sentences. Toutefois nous voyons que la vie se compose et de maux et de biens. Si Dieu est seulement l'auteur des maux, il est de rigueur qu'il existe un autre être chargé d'un soin tout opposé, celui de nous répartir les biens. S'il existe réellement, cet être, de quel nom faut-il l'appeler? Pourquoi celui qui nous fait le mal nous serait-il plus connu que celui qui nous distribue le bien? Mais si la nature de Dieu exclut tout partage, toute coexistence, il est absurde d'avancer que Dieu, que rien ne dépasse ni en grandeur ni en bonté, peut nuire et ne peut pas servir; aussi n'est-il personne qui ait osé produire une supposition si dénuée de sens et à laquelle on n'eût pu accorder aucune foi. Ce point convenu, cherchons la vérité autre part.

CHAPITRE IV.

De Dieu et de ses affections; réfutation du système d'Épicure.

Le point qui nous reste à traiter est une thèse de l'école d'Épicure : Dieu, disent-ils, n'est sujet ni à la haine ni à l'amour. Ce philosophe célèbre pensait que nuire et se venger devait être une affection étran-

irascitur, ademit ei etiam beneficentiam, quoniam videbat consequens esse, ut si habeat iram Deus, habeat et gratiam. Itaque ne illi vitium concederet, etiam virtutis fecit expertem. Ex hoc (inquit) beatus et incorruptus est quia nihil curat, neque habet ipse negotium, neque alteri exhibet. Deus igitur non est, si nec movetur, quod est proprium viventis: nec facit aliquid impossibile homini, quod est proprium Dei. Si omnino nullam habet voluntatem, nullum actum, nullam denique administrationem, quæ Deo digna sit. Et quæ major, quæ dignior administratio Deo assignari potest, quam mundi gubernatio maximeque generis humani, cui omnia terrena subjecta sunt?

Quæ igitur in Deo potest esse beatitudo, si semper quietus, et immobilis torpet? si precantibus surdus, si colentibus cæcus? Quid tam dignum, tam proprium Deo, quam providentia? Sed si nihil curat, nihil providet, amisit omnem divinitatem. Qui ergo totam vim, totam Deo substantiam tollit, quid aliud dicit, nisi Deum omnino non esse? Denique Marcus Tullius a Posidonio dictum refert, id Epicurum sensitse, nullo deos esse, sed ea, quæ de diis locutus sit, depellendæ invidiæ causa dixisse: itaque verbis illum deos relinquere, re autem ipsa tollere, quibus nullum motum, nullum tribuit officium. Quod si ita est, quid eo fallacius? quod a sapiente et gravi viro debet esse alienum. Hic vero si aliud sensit, et aliud locutus est, quid aliud appellandus est, quam deceptor, bilinguis, malus, et propterea stultus? Sed non erat tam versutus Epicurus, ut fallendi studio ista loqueretur, cum hæc etiam scriptis ad æternam memoriam consignaret: sed ignorantia veritatis erravit. Inductus enim a principio verisimilitudine unius sententiæ, necessario in ea, quæ sequebantur, incurrit. Prima enim sententia fuit, iram in Deum non convenire. Quod cum illi verum et inexpugnabile videretur, non poterat consequentia recusare, quia uno affectu amputato etiam cæteros affectus adimere Deo necessitas ipsa cogebat. Ita qui non irascitur, utique nec gratia movetur, quod est iræ contrarium: jam si nec ira in eo, nec gratia est, utique nec metus, nec lætitia, nec mœror, nec misericordia. Una est

gère à la divinité, puisque cette affection ne naissait que d'un sentiment haineux. Aussi a-t-il privé Dieu de l'inclination au bien, dans cette prévision que s'il admettait un Dieu irritable, il était conséquent de l'admettre accessible aux mouvemens de la bonté. En sorte que pour ne pas lui conférer un vice, il le déposséda d'une vertu. C'est de là, suivant sa doctrine, que découle son incorruptible félicité; exempt d'inquiétudes, il n'en apporte aucune à autrui; sans obligations, sans devoirs, il n'en exige de personne. Mais il cesse d'être Dieu, dès qu'il n'éprouve ni mouvement ni activité, ce qui est le propre de tout être animé; et s'il ne jouit pas d'un pouvoir au-dessus de la portée des actes humains, ce qui est le propre d'un Dieu, en un mot, s'il est privé de volonté, de désirs, d'action, d'un gouvernement enfin qui révèle un Dieu. Eh ! quel gouvernement lui pouvait être confié plus grand et plus digne que la direction de l'univers et de l'homme surtout, à qui tout est soumis sur la terre ?

Quelle pourra être la félicité d'un Dieu éternellement endormi dans sa paisible immobilité ! sourd aux prières de ses adorateurs et aveugle pour leur dévotion à son culte ? Qui ne sait qu'une sollicitude prévoyante est le plus digne et le plus noble des attributs divins, et que perdre cette prévoyance pleine d'amour, c'est aussi perdre sa divinité ? N'est-ce pas supprimer Dieu que de lui retrancher toute force, toute puissance ? Et, en effet, Cicéron n'oublie pas de rapporter que Posidonius affirmait que l'athéisme était dans la pensée d'Épicure, et que tout ce que ce philosophe avait avancé sur les dieux n'avait été dit que dans la vue d'échapper à l'animadversion publique ; le dieu d'Épicure n'était que dans ses paroles, puisque dans la réalité il lui enlevait tout office, toute impression. Si tel a été son dessein, rien ne fut jamais plus décevant ni plus indigne de la gravité d'un homme. Ne ménageons pas les expressions : celui qui parle autrement qu'il ne pense, qu'est-il ? un imposteur, un dissimulé, un fourbe, et dès lors un véritable insensé. Mais n'accordons pas à Épicure tant de profondeur, tant d'habileté dans ses ruses, qu'il n'ait écrit que dans l'intention de tromper, alors qu'il consigne ces mêmes opinions dans des ouvrages qu'il destine à la postérité ; s'il a émis des erreurs, ce ne fut que par ignorance du vrai. Il se laissa naturellement entraîner aux conséquences du faux principe qu'il avait admis. Ce premier principe, c'était que la colère ne convenait pas à Dieu. S'appuyant sur une proposition qui lui semblait vraie, il ne pouvait en dénier les suites, ni enlever à Dieu une seule affection sans être forcé de lui enlever

enim ratio cunctis affectibus, una commotio, quæ in Deum cadere non potest. Quod si nullus affectus in Deo est, quia quidquid afficitur imbecillum est, ergo nec cura ullius rei, nec providentia est in eo.

Hucusque pervenit sapientis hominis disputatio; cætera quæ sequuntur, obticuit: scilicet, quia nec cura sit in eo, nec providentia; ergo nec cogitationem aliquam, nec sensum in eo esse ullum: quo efficitur, ut non sit omnino. Ita cum gradatim descendisset, in extremo gradu restitit, quia jam præcipitium videbat. Sed quid prodest reticuisse ac periculum dissimulasse? Necessitas illum vel invitum cadere coegit. Dixit enim quod noluit, quia argumentum sic ordinavit, ut ad illud, quod evitabat, necessario deveniret. Vides igitur quo perveniat, ira sublata et Deo adempta. Denique aut ullus id credit, ut admodum pauci, et quidem scelerati, ac mali, qui sperant peccatis suis impunitatem. Quod si et hoc falsum invenitur, nec iram in Deo esse, nec gratiam, veniamus ad illud, quod tertio loco positum est.

CAPUT V.

De Deo Stoicorum sententia; de ira et gratia ejus.

Existimantur Stoici, et alii nonnulli, aliquanto melius de divinitate sensisse, qui aiunt, gratiam in Deo esse, iram non esse. Favorabilis admodum ac popularis oratio, non cadere in Deum hanc animi pusillitatem, ut ab ullo se læsum putet, qui lædi non potest; ut quieta illa, et sancta majestas concitetur, perturbetur, insaniat, quod est terrenæ fragilitatis. Iram enim, commotionem mentis esse ac perturbationem, quæ sit a Deo aliena. Quod si hominem quoque, qui modo sit sapiens et gravis, ira non deceat (si quidem, cum in animum cuiusquam incidit, velut sæva tempestas tantos excitet fluctus, ut statum mentis immutet, ardescant oculi, os tremat, lingua titubet, dentes

toutes les autres. Qui ne s'irrite jamais n'a pas non plus à s'apaiser : tout cela anéantit son principe ; car là où il n'y a ni colère ni bonté, il n'y a non plus ni joie, ni tristesse, ni crainte, ni pitié. Toutes les passions ont un mobile qui leur est commun, et Dieu ne saurait y être soumis. Mais si Dieu est exempt de toute affection, parce que toute affection décèle une faiblesse, il suit de là rigoureusement qu'il n'a souci de rien, et qu'il est dépourvu de toute prévoyance.

Là s'est arrêtée l'argumentation de ce savant raisonneur ; il pouvait pousser plus loin ses conséquences et dire : Si Dieu n'a souci de rien, et s'il est sans prévoyance, il n'y a en lui ni pensée ni sentiment, donc alors Dieu n'existe pas. Il a reculé devant cette assertion, il n'a pas osé franchir la limite, parce que de loin il avait vu l'abîme. Qu'importe cette réticence ? à quoi lui a servi de dissimuler le danger de ses pensées, puisque la loi logique du raisonnement l'a fait tomber malgré lui, en lui arrachant ce qu'il voulait taire, et que l'enchaînement rigoureux de ses conséquences l'a conduit à un terme où il ne voulait pas arriver ? Vous voyez, mon cher, quelles absurdités dérivent de l'opinion qui refuse à Dieu les émotions de la colère. Au reste, ce sentiment n'a plus aucun crédit, et il n'est soutenu que par quelques pervers, qui se promettent l'impunité de leurs crimes. Maintenant que nous avons démontré la fausseté de ce principe, qu'il n'y a en Dieu ni haine ni bonté, il nous reste à examiner le troisième point de notre division.

CHAPITRE V.

Opinion des Stoïciens sur la divinité et sur l'espèce de sa colère et de sa bienveillance.

Les Stoïciens et quelques autres philosophes sont réputés avoir de Dieu une idée plus juste, parce qu'ils affirment que, sensible aux mouvemens de la bonté, il ne l'est point à ceux de la colère. Il est certain que cette doctrine est propre à être favorablement accueillie dans le monde, puisqu'elle affranchit la divinité de toute faiblesse pusillanime, tellement qu'elle ne peut se sentir offensée parce qu'elle est au-dessus de toute offense, et que sa paisible et sainte majesté laisse à la fragilité humaine l'agitation, le trouble et les fureurs. La colère n'est en effet qu'une violente perturbation de l'esprit, étrangère à une nature divine. Et si cette passion, qui, semblable à une tempête, soulève des flots tumultueux dans le cœur où elle pénètre, et en change subi-

concrepent) : quanto magis Deum non deceat tam fœda mutatio? Et si homo, qui habet imperium ac potestatem, late noceat per iram, sanguinem fundat, urbes subvertat, populos deleat, provincias ad solitudinem redigat : quanto magis Deum, qui habeat totius generis humani, et ipsius mundi potestatem, perditurum fuisse universa credibile sit, si irasceretur?

Abesse igitur ab eo tam magnum, tam perniciosum malum oportere. Et si absit ab eo ira, et concitatio, quia et deformis, et noxia est, nec cuiquam malefaciat, nihil aliud superesse, nisi ut sit lenis, tranquillus, propitius, beneficus, conservator. Ita enim demum et communis omnium pater et optimus maximus dici poterit, quod expetit divina cœlestisque natura. Nam si inter homines laudabile videtur, prodesse potius, quam nocere; vivificare, quam occidere; salvare, quam perdere (nec immerito innocentia inter virtutes numeratur); et qui hæc fecerit, dilligitur, præfertur, ornatur, benedictis omnibus votisque celebratur, denique ob merita et beneficia Deo simillimus iudicatur; quanto magis ipsum Deum par est, divinis perfectisque virtutibus præcellentem, atque ab omni terrena labe summotum, divinis et cœlestibus beneficiis omne genus hominum promereri? Speciose ista, populariterque dicuntur, et multos illiciunt ad credendum : sed qui hæc sentiunt, ad veritatem quidem propius accedunt; sed in parte labuntur, naturam rei parum considerantes. Nam si Deus non irascitur impiis et injustis, nec pios utique justosque diligit. Ergo constantior est error illorum, qui et iram simul, et gratiam tollunt. In rebus enim diversis, aut in utramque partem moveri necesse est aut in neutram. Ita qui bonos diligit, et malos odit, et qui malos non odit nec bonos diligit : quia et diligere bonos, ex odio malorum venit; et malos odisse, ex bonorum charitate descendit. Nemo est qui amet vitam sine odio mortis, nec appetat lucem, nisi qui tenebras fugit. Adeo natura ista connexa sunt, ut alterum sine altero fieri nequeat.

tement l'état, qui porte le feu dans les yeux, le trouble sur les lèvres et dans la voix, qui altère et décompose les traits du visage, si cette passion dégrade un homme quelque peu grave, combien n'est-elle pas plus indigne d'un Dieu, par le honteux désordre qu'elle suscite? Un homme qui tient en sa main une simple puissance temporelle fait sentir au loin les effets de sa colère, il verse le sang, rase des villes, détruit des populations, fait de toute une province une solitude, un désert; combien ne sera-t-il pas plus facile à un Dieu courroucé d'anéantir ce monde soumis à son empire?

Il a donc fallu lui rendre impossible un fléau si funeste. Une fois exempt des transports de haine, parce qu'ils sont hideux et nuisibles, une fois qu'il n'a pu le mal, ses vertus se sont présentées comme d'elles-mêmes; on l'a fait doux, paisible, protecteur et bienfaisant. C'est ainsi qu'il sera le Père commun, qu'on l'appellera le Très-Haut, attributions véritablement divines. Si dans la vie on accorde des louanges à l'homme qui est utile plutôt qu'à l'homme qui nuit, à celui qui sauve plutôt qu'à celui qui détruit, à celui qui respecte la vertu plutôt qu'à celui qui veut la perdre; si tous ceux qui s'acquittent de ces devoirs si justement honorés, sont aimés, chéris, vénérés; s'ils sont comblés de vœux et de bénédictions; s'ils sont, à cause de leurs bienfaits et de leurs mérites, comparés à des êtres divins, combien n'est-il pas plus juste que le genre humain porte le tribut de son hommage à Dieu, qui est rempli de toutes les perfections, exempt de tous les vices, et qui dispense tant de faveurs, tant de grâces. Ces raisonnemens sont spécieux, à la portée du peuple, et propres à attirer à la foi; ceux qui les adoptent se rapprochent de la vérité; mais ils sont induits en erreur pour ne pas pénétrer plus avant dans la nature de leur sujet. Si Dieu ne s'irrite ni contre l'injustice ni contre l'impiété, il est évident qu'il n'aime ni l'homme pieux ni l'homme juste. Donc ceux qui lui enlèvent tout à la fois et la haine et l'inclination au bien professent une erreur plus conséquente, puisque dans les suppositions opposées et qui se détruisent, il faut embrasser à la fois les deux parties ou les repousser l'une et l'autre. Ainsi tel qui aime les gens de bien doit nécessairement haïr les méchants, et s'il ne les haït pas, c'est que les gens de bien ne lui sont pas chers. Car l'affection pour l'homme de bien découle de la haine qu'on éprouve pour le méchant, et réciproquement la haine qui pèse sur le méchant naît de l'amour qu'on porte à l'homme de bien. Nul n'aime la vie qui ne craigne la mort, nul ne fuit les ténèbres qui ne recherche la lumière. Ces conséquences marchent si étroitement

Si quis dominus habens in familia servos, bonum ac malum, non utique aut ambos odit, aut ambos beneficiis et honore prosequitur; quod si faciet, et iniquus et stultus est: sed bonum et alloquitur amice, et ornat, et domi ac familiæ suisque omnibus rebus præficit; malum vero maledictis, verberibus, nuditate, fame, siti, compedibus punit, ut et hic exemplo cæteris sit ad non peccandum, et ille ad promerendum, ut alios metus coerceat, alios honor provocet. Qui ergo diligit, et odit, qui odit, et diligit; sunt enim qui diligi debeant, sunt qui odio haberi. Et sicut is, qui diligit, confert bona in eos, quos diligit: ita qui odit, irrogat mala iis, quos odio habet; quod argumentum, quia verum est, dissolvi nullo pacto potest. Vana ergo et falsa est sententia eorum, qui cum alterum Deo tribuant, alterum detrahunt, non minus, quam illorum qui utrumque detrahunt. Sed illi, ut ostendimus, ex parte non errant, sed id quod melius est ex duobus retinent. Ii vero, quos ratio, et veritas argumenti hujus inducit, falsa omnino sententia suscepta, in maximum errorem cadunt. Non enim sic oportebat eos argumentari: Quia Deus non irascitur, ergo nec gratia commovetur; sed ita: Quia Deus gratia movetur, ergo et irascitur. Si enim certum et indubitandum fuisset, non irasci Deum, tunc ad illud alterum veniri esset necesse. Cum autem magis sit ambiguum de ira, pene manifestum de gratia, absurdum est ex incerto certum velle subvertere, cum sit promptius de certis incerta firmare.

CAPUT VI.

Quod Deus irascatur.

Hæ sunt de Deo philosophorum sententiæ. Aliud præterea nihil quisquam dixit. Quod si hæc, quæ dicta sunt, falsa esse deprehendimus, unum illud extremum superest, in quo solo possit veritas inve-

enchaînées et unies ensemble, qu'on ne saurait les séparer l'une de l'autre.

Le maître qui a dans sa maison deux serviteurs, l'un bon, l'autre mauvais, ni ne les maltraite ni ne les récompense également tous deux. Agir ainsi, ce serait être injuste et extravagant; mais à celui qui le sert bien il parle avec douceur et prévenance; il le reçoit au milieu des siens et lui confie le soin de ses affaires. Pour celui qui le sert mal il a des paroles dures, des privations, la faim, la soif et des chaînes: afin que celui-ci soit un exemple qui prévienne les fautes des autres; celui-là un stimulant pour bien mériter, afin de contenir par la crainte et d'encourager par la récompense. Ainsi pas d'amour sans haine, pas de haine sans amour. Tel en effet mérite d'être aimé, tel autre d'être haï. Et comme celui qui aime accorde des bienfaits à l'objet de ses affections, de même celui qui hait a des châtimens pour l'objet de sa haine. Toute cette argumentation est dans la vérité; aussi ne peut-elle être victorieusement combattue. L'opinion de ceux qui laissent à Dieu la bonté et lui ôtent la colère, n'est donc ni moins erronée ni moins fautive que l'opinion de ceux qui le privent de ces deux sentimens. Les premiers, en adoptant une des deux parties de la proposition, ne se sont trompés que sur l'autre; ainsi que nous l'avons démontré, ils ont saisi une partie de la vérité. Mais les seconds sont complètement dans l'erreur, parce qu'ils tirent de fausses déductions du faux principe qu'ils ont posé de prime abord. Dieu ne s'irrite pas, donc il est insensible au bien. Ce n'est pas ainsi qu'ils devaient raisonner; il fallait retourner l'argument et dire: Dieu est enclin au bien, donc Dieu s'irrite. Ils n'eussent dû avancer les prémisses de leur proposition que dans le cas seulement où il eût été certain et incontestable que Dieu n'était jamais en colère. Or, comme sa colère est plus que douteuse, et que sa bonté est manifeste, il devient absurde de vouloir anéantir le certain par l'incertain; tandis qu'il est tout simple de confirmer le doute par une certitude.

CHAPITRE VI.

Que Dieu peut entrer en colère.

Voilà quels sont les sentimens des philosophes sur la Divinité, on n'en connaît pas d'autres. Maintenant que nous avons surpris leurs erreurs, démontré la fausseté de leurs assertions, il nous reste un dernier

niri, quod a philosophis nec susceptum est unquam, nec aliquando defensum: consequens esse, ut irascatur Deus, quoniam gratia commovetur. Hæc tuenda nobis et asserenda sententia est. In eo enim summa omnis, et cardo religionis pietatisque versatur. Nam neque honos ullus deberi potest Deo, si nihil præstat colenti, nec ullus metus, si non irascitur non colenti.

CAPUT VII.

De homine et brutis, ac religione.

Cum sæpe philosophi per ignorantiam veritatis a ratione desciverint, atque in errores inciderint inextricabiles (id enim solet his evenire, quod viatori viam nescienti et non fatenti se ignorare, ut vagetur, dum percontari obvios erubescit), illud tamen nullus philosophus asseruit unquam, nihil inter hominem et pecudem interesse; nec omnino quisquam, modo qui sapiens videri vellet, rationale animal, cum mutis et irrationabilibus coæquavit: quod faciunt quidam imperiti, atque ipsis pecudibus similes, qui cum ventri ac voluptati se velint tradere, aiunt, eadem ratione se natos, qua universa quæ spirant; quod dici ab homine nefas est. Quis enim tam indoctus est, ut nesciat, quis tam imprudens, ut non sentiat, aliquid inesse in homine divini? Nondum venio ad virtutes animi et ingenii, quibus homini cum Deo manifesta cognatio est. Nonne ipsius corporis status et oris figura declarat, non esse nos cum mutis pecudibus æquales? Harum natura in humum pabulumque prostrata est; nec habet quidquam commune cum cælo, quod non intuetur. Homo autem recto statu, ore sublimi, ad contemplationem mundi excitatus, confert cum Deo vultum, et rationem ratio cognoscit.

Propterea nullum est animal (ut ait Cicero), præter hominem, quod habeat aliquam notitiam Dei. Solus enim sapientia instructus est, ut religionem solus intelligat; et hæc est hominis atque motordm, vel præcipua, vel sola distantia. Nam cætera, quæ videntur hominis esse propria, etsi non sint talia in mutis, tamen similia videri possunt.

refuge ; c'est de trouver la vérité dans un énoncé de principes qu'aucun philosophe n'a jamais émis, n'a dès lors jamais défendu. C'est-à-dire que puisque Dieu se laisse toucher, il s'ensuit qu'il est irritable. Voilà notre avis. Nous allons l'établir et le prouver : c'est sur ce pivot que reposent et la religion et la piété. En effet, quel hommage peut-il être dû à Dieu, s'il n'a aucune récompense pour celui qui le sert, quelle crainte peut-il inspirer, s'il ne peut s'irriter contre celui qui l'offense.

CHAPITRE VII.

De l'homme et des bêtes, puis de la religion.

Encore que les philosophes se soient souvent écartés de la raison par ignorance du vrai, qu'ils soient tombés dans des erreurs irréparables (ce qui arrive à tout voyageur qui craint d'avouer qu'il ne connaît pas sa route, et s'égaré parce qu'il rougit de la demander à ceux qu'il rencontre), nul pourtant parmi eux n'osa soutenir qu'il n'existe aucune différence entre l'homme et la brute. Pas un n'assimila un être raisonnable à des créatures muettes et dépourvues de raison, et c'est ce que font quelques ignorans. Vraiment semblables à des bêtes, ils veulent se livrer à leurs appétits sensuels, et disent que leur naissance n'a qu'un motif commun à tout ce qui respire. Que cette assertion est coupable dans la bouche d'un homme ! Eh ! quel est l'ignorant qui ne sache, l'imprudent qui ne sente qu'il y a en nous une émanation de la Divinité. Je ne parle pas pour l'instant de ces dons de l'ame et du génie qui révèlent hautement notre parenté céleste. L'attitude de notre corps, les traits de notre visage, expriment assez une distinction entre nous et les bêtes. La nature les a créées penchées vers la terre comme pour brouter l'herbe ; elles n'ont rien qui les rapproche des cieux où leurs regards ne s'élèvent pas. L'homme, au contraire, a la stature droite, le visage élevé, comme pour contempler le monde ; sa face semble vouloir conférer avec Dieu, et son intelligence aspirer à connaître l'intelligence divin.

C'est pour cela, comme le dit Cicéron, qu'à l'exception de l'homme, aucun être animé ne jouit de la notion d'un Dieu. L'homme seul a été muni de cette sagacité qui le rend capable de comprendre une religion. Et c'est peut-être là le seul caractère qui marque surtout une différence entre lui et les autres créatures. En effet, les propriétés qui

Proprius homini sermo est : tamen et in illis quædam similitudo sermonis. Nam et dignoscunt invicem se vocibus : et, cum irascuntur, edunt sonum jurgio similem; et cum se ex intervallo vident, gratulandi officium voce declarant. Nobis quidem voces eorum videntur inconditæ, sicut illis fortasse nostræ : sed ipsis, quæ si intelligunt, verba sunt; denique in omni affectu certas vocis notas exprimunt, quibus habitum mentis ostendant. Risus quoque est homini proprius; et tamen videmus in aliis animalibus quædam signa lætitiæ, cum ad lusum gestiunt, aures demulcent, rictum contrahunt, frontem sereneant, oculos in lasciviam resolvunt. Quid tam proprium homini, quam ratio, et providentia futuri? Atqui sunt animalia, quæ latibulis suis diversos et plures exitus pandant, ut si quod periculum inciderit, fuga pateat obsessis, quod non facerent, nisi inesset illis intelligentia et cogitatio. Alia provident in futurum; ut

. Ingentem formicæ farris acervum
Cum populant, hiemis memores, tectoque reponunt¹;

ut apes, quæ

. . . Patriam solæ, et certos novere penates,
Venturæque hiemis memores, æstate laborem
Experiuntur, et in medium quæsita reponunt².

Longum est, si exsequi velim, quæ a singulis generibus animalium fieri soleant humanæ solertiæ simillima. Quod si horum omnium, quæ adscribi homini solent, in mutis quoque deprehenditur similitudo, apparet solam esse religionem, cujus in mutis nec vestigium aliquod, nec ulla suspicio inveniri potest. Religionis enim est propria justitia, quam nullum aliud animal attingit. Homo enim solus imperat; cætera sibi conciliata sunt. Justitiæ autem Dei cultus adscribitur; quem qui non suscipit, hic a natura hominis alienus, vitam pecudum sub hu-

¹ Virgil. *Æneid.* iv, 403. — ² *Ibid.* *Georg.* iv.

semblent, au premier aspect, particulières à l'homme, on les retrouve dans les animaux ; sans doute différentes au fond dans ces derniers, mais extérieurement tout-à-fait semblables. La parole, par exemple, n'appartient qu'à l'homme ; eh bien ! on reconnaît aux bêtes une espèce de langage qui leur sert à communiquer entre elles. Elles rendent leur colère par des sons qui imitent le courroux d'une voix humaine ; séparées par la distance, elles ont des accens pour exprimer leurs félicitations. Pour nous leur voix n'est qu'un cri confus ; il en est peut-être ainsi de la nôtre pour elles. Toutefois il faut bien que cette voix ait un sens pour ces bêtes, puisqu'elles savent le comprendre et qu'elles varient leurs intonations suivant les divers mouvemens qui les affectent. Le rire semble également n'être propre qu'à l'homme ; et pourtant il faut bien reconnaître dans quelques animaux des signes qui attestent en eux de la joie. Lorsqu'ils jouent et sautent de plaisir, ils abaissent doucement les oreilles, rétrécissent leur gueule, montrent un air calme et riant, et le feu de leurs yeux annonce la vivacité de leur émotion. Qu'y a-t-il de plus particulier à l'homme que la raison, qui lui donne la prévision de l'avenir ? Eh bien ! quelques animaux ouvrent plusieurs issues dans leur retraite, afin de se réserver une fuite à l'heure du péril. Auraient-ils tant de précaution s'ils ne la tenaient de l'intelligence et de la faculté de penser ? D'autres entassent des provisions dans la vue d'un besoin encore éloigné :

Ainsi la fourmi se prépare aux rigueurs de l'hiver en recueillant du grain qu'elle abrite sous un toit ;

et l'abeille, qui

Reconnait une patrie, une famille, se souvient aussi de l'hiver, travaille aux jours d'été, puis se repose au milieu du butin qu'elle a su ramasser.

Ce serait un long travail que d'indiquer dans tous les genres animés les divers instincts qui rappellent l'industrie humaine. Maintenant, si l'on rencontre dans tous les animaux la ressemblance des facultés qu'on n'attribuait qu'à l'homme, on s'aperçoit que la religion seule ne laisse aucun vestige, aucune trace qui puisse seulement en faire soupçonner l'imitation. La justice est en effet le signe propre de la religion, et il n'est pas donné à l'animal d'y atteindre. L'homme seul est le maître, et tout le reste a, pour ainsi dire, été mis sous sa main. L'hommage qu'on rend à Dieu par le culte n'est qu'une conséquence de la justice, et celui qui n'en a aucune idée est étranger à la nature

mana specie vivet. Cum vero a cæteris animalibus hoc pene solo differamus, quod soli omnium divinam vim potestatemque sentimus, in illis autem nullus sit intellectus Dei: certe illud fieri non potest, ut in hoc vel muta plus sapiant, vel humana natura desipiat; cum homini ob sapientiam et cuncta quæ spirant, et omnis rerum natura subjecta sit. Quare si ratio, si vis hominis hoc præcellit et superat cæteras animantes, quod solus notitiam Dei capit, apparet religionem nullo modo posse dissolvi.

CAPUT VIII.

De religione.

Dissolvitur autem religio, si credamus Epicuro illa dicenti:

Omnis enim per se divum natura necesse est,
 Immortali ævo summa cum pace fruatur,
 Semota a nostris rebus, sejunctaque longe.
 Nam privata dolore omni, privata periclis,
 Ipsa suis pollens opibus, nil indiga nostri,
 Nec bene pro meritis capitur, nec tangitur ira ¹.

Quæ cum dicit, utrum aliquem cultum Deo putat esse tribuendum, an evertit omnem religionem? Si enim Deus nihil cuiquam boni tribuit, si colentis obsequio nullam gratiam refert, quid tam vanum, tam stultum, quam templa ædificare, sacrificia facere, dona conferre, rem familiarem minuere, ut nihil assequamur? Atenim naturam excellentem honorari oportet. Quis honos deberi potest nihil curanti et ingrato? An aliqua ratione obstricti esse possumus ei, qui nihil habeat commune nobiscum? « Deus (inquit Cicero) si talis est, ut nulla » gratia, nulla hominum charitate teneatur, valeat. Quid enim dicam, » propitius sit? esse enim propitius potest nemini. » Quid contemptius dici potuit in Deum? Valeat, inquit; id est, abeat et recedat, quando prodesse nulli potest. Quod si negotium Deus nec habet, nec exhibet, cur non ergo delinquamus, quoties hominum conscientiam

¹ Lucret. de Nat. rer. initio, l. 11.

de l'homme, et vit comme la brute sous une forme humaine. Comme nous ne sommes distingués des autres espèces animées que presque par cette seule différence qui nous donne le sentiment d'une divinité, tandis qu'elles ne reconnaissent aucune force, aucune puissance divine, il est impossible de supposer que les bêtes ont raison, et que l'homme est dans l'erreur, puisque ces bêtes même, et tout ce que le monde renferme avec elles, a été mis sous son empire. Si donc l'homme ne doit sa supériorité sur le règne animal qu'à cette raison, qu'à cette force intellectuelle qui le rend capable de concevoir l'idée d'un Dieu, de là il ressort avec évidence que la base de la religion est indestructible.

CHAPITRE VIII.

De la religion.

Mais la religion est renversée, si l'on ajoute foi à ces paroles d'Épicure :

Les dieux, qui par leur nature existent nécessairement, jouissent d'une immortalité pacifique. Sans rapports avec nous, dont ils sont séparés ; exempts de douleurs et de périls, puissans par leurs propres richesses et indépendans des nôtres, ils ne sont ni touchés par nos présens, ni émus par nos menaces.

On doute si, par ce langage, il veut que l'on accorde un culte aux dieux, ou bien s'il entend saper les fondemens de toute religion. Si Dieu ne confère aucun bienfait à personne, s'il ne rend à ses adorateurs aucune grâce en retour de leurs offrandes, n'est-ce pas sottise folie que d'élever des temples, d'offrir des sacrifices et des présens, de diminuer ses biens, s'il ne doit en revenir aucun fruit ? Certes, s'il faut honorer une nature supérieure, quel honneur peut-il être dû à un insouciant et à un ingrat ? Par quelle raison pourrions-nous être liés envers celui qui n'a rien de commun avec nous ? « Si Dieu est tel, » dit Cicéron, qu'aucune grâce, qu'aucune tendresse des hommes ne puisse l'attirer, on n'en a que faire. Pourquoi demander qu'il nous soit propice, puisqu'il ne peut l'être à qui que ce soit ? » Que peut-on dire de plus insultant pour un Dieu ? On n'en a que faire ! autrement dit, qu'il s'en aille, qu'il se retire, puisque enfin il ne peut être d'aucune utilité. Mais si Dieu n'inflige aucune peine, s'il n'accorde aucune récompense, pourquoi nous abstenir de tomber en faute

fallere licebit, ac leges publicas circumscribere? Ubi cumque nobis latendi occasio arriserit, consulamus rei, auferamus aliena, vel sine cruore, vel etiam cum sanguine, si præter leges nihil est amplius, quod colendum sit.

Hæc dum sentit Epicurus, religionem funditus delet; qua sublata, confusio ac perturbatio vitæ sequetur. Quod si religio tolli non potest, ut et sapientiam, qua distamus a belluis, et justitiam retineamus, qua communis vita sit tutior; quomodo religio ipsa sine metu teneri aut custodiri potest? Quod enim non metuitur, contemnitur: quod contemnitur, utique non colitur. Ita fit, ut religio, et majestas, et honor metu constet: metus autem non est, ubi nullus irascitur. Sive igitur gratiam Deo, sive iram, sive utrumque detraxeris, religionem tolli necesse est, sine qua vita hominum stultitia, scelere, immanitate completur. Multum enim refrænât homines conscientia, si credamus nos in conspectu Dei vivere; si non tantum quæ gerimus, videri desuper, sed etiam quæ cogitamus, aut loquimur, audiri a Deo putemus. At enim prodest it credere, ut quidam putant, non veritatis gratia, sed utilitatis, quoniam leges conscientiam punire non possunt, nisi aliquis desuper terror impendat ad cohibenda peccata. Falsa est igitur omnis religio, et divinitas nulla est. Sed a viris prudentibus universa conficta sunt, quo rectius innocentiusque vivatur. Magna hæc, et a materia quam proposuimus aliena quæstio est: sed quia necessario incidit, debet quamvis breviter attingi.

CAPUT IX.

De providentia Dei, deque sententiis illi repugnantibus.

Cum sententiæ philosophorum prioris temporis de providentia consensissent, nec ulla esset dubitatio, quin mundus a Deo et ratione

toutes les fois que nous pourrions tromper la conscience des hommes, ou échapper à l'action des lois? Toutes les fois qu'une occasion propice nous offrira la chance du secret, ne consultons que l'intérêt du moment; enlevons le bien d'autrui avec ou sans effusion de sang, puisqu'il n'y a pas d'autre culte à observer que celui de la législation pénale.

Ce sentiment d'Épicure est destructif de la religion, et sans elle il n'y a plus que confusion et désordre dans la vie. Que si la religion ne peut être supprimée, puisque c'est par elle que nous conservons et la sagesse qui nous place au-dessus des brutes, et la justice qui fait la sûreté commune, comment pourrions-nous protéger et défendre cette religion sans le secours de la crainte? Ce qu'on ne craint pas n'est pas loin d'être méprisé, et ce qu'on méprise n'obtient pas de culte; en sorte que ce n'est que par la crainte que subsistent la religion, la majesté, le respect; et il n'y a pas de crainte là où ne se rencontre pas la colère. Ainsi donc que vous retranchiez à Dieu ou la bonté, ou la colère, ou l'un et l'autre tout à la fois, toutes ces hypothèses anéantissent également la religion; et sans la religion, la vie humaine n'est plus que folie, cruauté, scélératesse. Quel frein en effet la conscience n'est-elle pas pour l'homme qui se persuade qu'il vit sous le regard d'un Dieu? que non seulement ses actions sont vues d'en-haut, mais encore que ses pensées, que ses paroles arrivent jusqu'aux cieux. Mais c'est là, suivant l'avis de quelques-uns, une maxime qu'il faut s'empresser de recevoir, non qu'elle soit conforme à la vérité, mais parce qu'elle est éminemment utile. Les lois humaines ne pouvant atteindre le crime au fond des cœurs, il faut qu'ils soient comprimés par une terreur du ciel. Donc toute religion est fautive, donc la divinité n'existe pas. Toutes ces théories ne sont que des inventions humaines, imaginées pour rendre la conduite de l'homme et plus régulière et plus digne. C'est ici une haute question étrangère au sujet que je me suis proposé de traiter; mais comme elle tombe dans son domaine, il devient nécessaire de la soumettre à un rapide examen.

CHAPITRE IX.

De la providence divine et des opinions qui la repoussent.

Les philosophes des premiers temps s'accordèrent à reconnaître une providence, et l'on ne doutait pas alors que la raison sublime

esset instructus, et ratione regetur : primus omnium Protagoras, exstitit temporibus Socratis, qui sibi diceret non liquere, utrum esset aliqua divinitas, necne. Quæ disputatio ejus adeo impia, et contra veritatem et religionem judicata est, ut et ipsum Athenienses expulerint suis finibus, et libros ejus in concione, quibus hæc continebantur, exusserint. De cujus sententia non est opus disputare, quia nihil certi pronuntiavit. Post hæc Socrates, et auditor ejus Plato, et qui de schola Platonis, tanquam rivuli diversas in partes profluxerunt, Stoici et Peripatetici, in eadem fuere sententia, qua priores.

Postea vero Epicurus Deum quidem esse dixit, quia necesse sit esse aliquid in mundo præstans, et eximium, et beatum; providentiam tamen nullam: itaque mundum ipsum nec ratione ulla, nec arte, nec fabrica instructum, sed naturam rerum quibusdam minutis seminibus et insecabilibus conglobatam. Quo quid repugnantius dici possit, non video. Etenim si est Deus, utique providens est, ut Deus, nec aliter ei potest divinitas attribui, nisi et præterita teneat, et præsentia sciat, et futura prospiciat. Cum igitur providentiam sustulit, etiam Deum negavit esse. Cum autem Deum esse professus est, et providentiam simul esse concessit. Alterum enim sine altero nec esse prorsus, nec intelligi potest. Verum iis postea temporibus, quibus jam philosophia defloruerat, exstitit Melius quidam Diagoras, qui nullum esse omnino Deum diceret, ob eamque sententiam nominatus est ἄθεος; item Cyrenæus Theodorus: ambo quia nihil novi poterant reperire, omnibus jam dictis et inventis, maluerunt vel contra veritatem id negare, in quo priores universi sine ambiguitate consenserant. Ii sunt, qui tot sæculis, tot ingeniis assertam atque defensam Providentiam calumniati sunt. Quid ergo? utrumne istos minutos et inertes philosophos ratione, an vero auctoritate præstantium virorum refellemus? an potius utroque? Sed properandum est, ne longius a materia divagetur oratio.

qui avait créé le monde ne fût aussi celle qui le gouvernait. Mais, vers l'époque où vivait Socrate, Protagoras fut le premier qui osa émettre cette pensée, « qu'il ne savait pas bien sûrement s'il existait ou non une » divinité. » Cette impie et audacieuse doctrine parut si contraire à la vérité et à la religion, que les Athéniens, par sentence de leur assemblée, firent bannir le philosophe de leur territoire, et brûler publiquement les livres qui renfermaient sa profession de foi. Comme Protagoras n'avancait rien de certain, nous ne nous arrêterons pas à le réfuter. Après lui, Socrate, Platon son disciple, et tous les sectateurs de son école, qui se sont divisés en tant d'embranchemens, les Stoïciens et les Péripatéticiens partagèrent l'opinion des anciens, c'est-à-dire crurent à une Providence.

Vint ensuite Épicure, qui reconnut un Dieu, parce qu'il fallait dans le monde un souverain bien, un souverain bonheur, mais qui n'admit pourtant pas une providence, en sorte que l'univers, selon son assertion, n'est pas le fruit d'une haute pensée, n'est pas une œuvre conçue et exécutée, mais bien la rencontre fortuite de quelques atomes qui se sont rapprochés. J'ai peine à comprendre ce qu'il eût pu imaginer de plus révoltant. S'il existe un Dieu, comme Dieu il est prévoyant, et sa divinité comporte rigoureusement la science du passé et du présent, la prévoyance de l'avenir. C'est nier Dieu que de lui retirer cette prévoyance, comme c'est l'avouer que de la lui accorder. L'une et l'autre de ces deux conditions se lient ensemble, et ne peuvent être conçues séparément. Plus tard, la philosophie perdit de son lustre, et l'on vit un certain Diagoras nier ouvertement l'existence de Dieu. Il dut à cette impiété le surnom d'athée. Théodore de Cyrène suivit aussi cette doctrine. L'un et l'autre, dans le désespoir de rien imaginer qui n'eût déjà été dit, en dépit de l'évidence même, prirent par choix le parti de contester ce qu'avaient unanimement admis les philosophes qui les avaient précédés. Voilà les hommes qui voulurent détruire la Providence, que durant tant de siècles avaient défendue les génies les plus éminens. Maintenant, ces adversaires faibles et sans consistance, je ne sais si je dois les réfuter simplement par le secours de la raison, ou par l'autorité des grands philosophes, ou par l'un et l'autre en même temps. Toutefois ce ne sera qu'avec rapidité, afin que des digressions longues et étrangères à notre sujet ne viennent pas en ralentir la marche.

CAPUT X.

De mundi ortu et rerum natura , et Dei providentia.

Qui nolunt divina providentia factum esse mundum , aut principiis inter se temere coeuntibus dicunt esse concretum , aut repente natura exstitisse ; naturam vero (ut Straton), habere in se vim gignendi et minuendi ; sed eam nec sensum habere ullum, nec figuram, ut intelligamus, omnia quasi sua sponte esse generata , nullo artifice , nec auctore. Utrumque vanum et impossibile. Sed hoc evenit ignorantibus veritatem, ut quidvis potius excogitent, quam id sentiant quod ratio deposcit. Primum minuta illa semina , quorum concursu fortuito totum coiisse mundum loquuntur , ubi aut unde sint, quæro. Quis illa vidit unquam ? quis sensit ? quis audivit ? An solus Leucippus oculos habuit ? solus mentem ? qui profecto solus omnium cæcus et excors fuit , qui ea loqueretur , quæ nec æger quisquam delirare , nec dormiens posset somniare.

Quatuor elementis constare omnia philosophi veteres disserebant : ille noluit , ne alienis vestigiis videretur insistere. Sed ipsorum elementorum alia voluit esse primordia , quæ nec videri possint , nec tangi , nec ulla corporis parte sentiri. Tam minuta sunt , inquit , ut nulla sit acies ferri tam subtilis , qua secari ac dividi possint ; unde illis nomen imposuit atomorum. Sed occurrebat ei , quod si una esset omnibus eademque natura , non possent res efficere diversas , tanta varietate , quantam videmus inesse mundo. Dixit ergo , lævia esse , et aspera , et rotunda , et angulata , et hamata. Quanto melius fuerat tacere , quam in usus tam miserabiles , tam inanes , habere linguam : et quidem vereor , ne non minus delirare videatur , qui hæc putet refellenda. Respondeamus tamen velut aliquid dicenti. Si lenia sunt et rotunda , utique non possunt invicem se apprehendere , ut aliquod corpus efficiant ; ut si quis milium velit in unam coagmentationem constringere , lenitudo ipsa granorum in massam coire non sinat. Si aspera et angulata sunt , et hamata , ut possint cohærere ; dividua ergo

CHAPITRE X.

De l'origine de l'univers, de la nature des choses et de la providence de Dieu.

Ceux qui nient la création du monde par une providence l'attribuent, ou au rapprochement fortuit de certains corps, ou à une opération instantanée de la nature. Suivant Straton, cette nature possède une force de production et d'anéantissement; mais elle n'a ni sentiment, ni figure, comme pour faire entendre que cet univers s'est fait de lui-même, sans le concours d'un auteur. Ces deux systèmes sont également impossibles. Les philosophes qui les ont émis, comme tous ceux qui ignorent le vrai, n'ont que péniblement imaginé des suppositions, plutôt que d'avoir accepté ce que le bon sens indiquait. Et d'abord, je demande où sont et d'où proviennent ces atomes dont la réunion fortuite a servi, selon eux, à la formation du globe? Qui les a vus jamais? qui les a touchés? qui les a sentis? Leucippe a-t-il donc seul eu des yeux et une intelligence, ou bien n'est-il pas seul aveugle et insensé d'avoir parlé de choses plus incroyables que les visions du délire et du sommeil?

Les anciens philosophes avaient enseigné que le monde est composé de quatre élémens. Il ne fut pas de cet avis pour ne point paraître avoir marché sur les traces de ses devanciers : il prétendit que ces quatre élémens n'étaient eux-mêmes que des particules invisibles, insaisissables, imperceptibles et si ténues, que la pointe de l'aiguille la plus déliée ne pourrait les désunir; et c'est ce qui les lui fit appeler atomes. Mais en donnant à tous une nature uniforme, comment expliquer cette prodigieuse diversité d'objets qui nous frappe ici-bas? Il le prévint, et assura qu'il existait des atomes de différentes formes; les uns à surface polie ou raboteuse, les autres ronds ou angulaires, ou crochus. Quel triste et déplorable usage de la parole! ne valait-il pas cent fois mieux le silence? J'en suis à craindre qu'il ne paraisse partager le même délire, celui qui songe à réfuter de telles inepties. Répondons néanmoins comme à quelqu'un qui eût parlé sensément. Si ces particules sont rondes et polies, elles ne peuvent s'unir de manière à former un corps. Essayez de rapprocher ensemble des grains de millet, le poli du grain s'opposera à sa réunion en une seule masse. Si elles sont hérissées d'angles et d'aspérités, de manière à

et secabilia sunt : hamos enim necesse est et angulos eminere, ut possint amputari.

Itaque quod amputari ac divelli potest, et videri poterit et teneri. « Hæc, inquit, per inane irrequietis motibus volitant, et huc, atque » illuc feruntur, sicut pulveris minutias videmus in sole, cum per ferram » nestram radios ac lumen immiserit. Ex his arbores, et herbæ, et » fruges omnes oriuntur : ex his animalia et aqua, ignis et universa » gignuntur, et rursus in eadem resolvuntur. » Ferri hoc potest, quamdiu de rebus parvis agitur. Ex his etiam mundus ipse concretus est. Implevit numerum perfectæ insaniam ; nihil videtur ulterius dici posse : sed invenit tamen ille quod adderet. « Quoniam est omne, inquit, in » finitum, nec potest quidquam vacare ; necesse est ergo innumerabiles esse mundos. » Quæ tanta vis fuerat atomorum, ut moles tam inæstimabiles ex tam minutis conglobarentur ? Ac primum requiro, quæ sit istorum seminum, vel ratio, vel origo. Si enim ex illis sunt omnia, ipsa igitur unde esse dicemus ? quæ natura tantam copiam ad efficiendos innumerabiles mundos ministravit ? Sed concedamus, ut impune de mundis deliraverit : de hoc loquamur, in quo sumus, et quem videmus. Ait, omnia ex individuis corpusculis fieri.

Si hoc ita esset, nulla res unquam sui generis semine indigeret. Sine ovis alites nascerentur, ac ova sine partu, item cætera viventia sine coitu : arbores, et quæ gignuntur e terra, propria semina non haberent, quæ nos quotidie tractamus, et serimus. Cur ex frumento seges nascitur, et rursus ex segete frumentum ? Denique si atomorum coitio et conglobatio efficeret omnia, in aere universa concreverent ; si quidem per inane atomi volitant : cur sine terra, sine radicibus, sine humore, sine semine, non herba, non arbor, non fruges oriri augerique possunt ? Unde apparet, nihil ex atomis fieri ; quandoquidem unaquæque res habet propriam certamque naturam, suum semen, suam legem ab exordio datam. Denique Lucretius quasi oblitus atomorum, quas asserebat, ut redargueret eos, qui dicunt ex nihilo fieri

pouvoir s'accrocher, elles sont divisibles et séparables aux points de jonction et aux saillies proéminentes.

Donc ce qu'on peut tailler et détacher n'est ni insaisissable ni imperceptible. « Elles sont légères et mobiles, et voltigent incessamment » dans l'air, semblables à cette poussière qu'on aperçoit au soleil » lorsqu'il lance un rayon à travers les fentes d'une fenêtre. De ces » parcelles naissent les arbres, les herbages et toute espèce de plantes ; » les animaux, l'eau, le feu et tout ce que renferme le globe. Elles ne » se dissolvent que pour se reproduire nouvellement et se résoudre » en cette forme. » Encore concevrait-on cette hypothèse, s'il ne s'agissait que de la composition des petits corps ; mais non ; le monde entier s'est ainsi formé. Il semble que la mesure de la déraison soit comblée, et qu'il n'y puisse rien être ajouté. Eh bien ! Leucippe invente encore des extravagances plus hardies : « Comme l'espace est » infini et qu'il ne peut exister de vide, il faut, dit-il, qu'il y ait des » mondes innombrables. » Mais quelle est donc la force de ces atomes, pour qu'ils puissent, quoique si petits, suffire à la formation de tant de mondes ? Je demanderai encore : Mais d'où viennent-ils ? d'où sortent-ils ? Si tout leur doit son origine, de qui reçoivent-ils la leur ? et quelle nature peut les douer d'une si prodigieuse fécondité ? Mais pardonnons-lui d'avoir impunément déliré sur l'existence de ces mondes imaginaires, pour ne nous occuper que de celui où nous sommes, et que nous voyons. Il soutient que tout est le produit de particules isolées.

Mais, s'il en était ainsi, rien n'aurait besoin pour naître de la semence de sa propre espèce ; les oiseaux naîtraient sans les œufs, et les œufs sans avoir été pondus ; toutes les espèces vivantes sans le secours de la génération, les arbres et tous les fruits que porte la terre, et que nos mains ont semés et plantés, se passeraient de leur propre semence. Pourquoi le pur froment produit-il un épi ? pourquoi, à son tour, l'épi reproduit-il du pur froment ? Enfin, si l'assemblage des atomes était la source commune de la vie, rien ne naîtrait que dans les airs, puisque c'est dans les airs que les atomes sont répandus. Pourquoi donc alors les arbres, les plantes et les herbages ne peuvent-ils ni germer ni croître sans terre, sans eau, sans racines et sans semence ? Il est donc évident qu'ils ne donnent la vie à rien, et que chaque chose a reçu, dès le principe, et sa nature, et sa semence, et sa loi propre. Aussi, comme s'il eût oublié les atomes qu'il soutenait, Lucrèce, voulant convaincre ceux qui affirmaient que le monde était

omnia, his argumentis usus est, quæ contra ipsum valerent. Sic enim dixit :

Nam si de nihilo fierent, ex omnibus rebus
Omne genus nasci potest; nil semine egeret.

Item postea,

Nil igitur fieri de nilo posse fatendum est;
Semine quando opus est rebus, quo quæque creatæ
Aeris in teneras possint proferrier auras.

Quis hunc putet habuisse cerebrum, cum hæc diceret, nec videret sibi esse contraria? Nihil enim per atomos fieri exinde apparet, quod semen cuiusque rei certum est; nisi forte et ignis, et aquæ naturam ex atomis esse credemus. Quid, quod durissimi rigoris materiæ, si ictu vehementiore collidantur, ignis excutitur? Num in ferro aut silice atomi latent? Quis inclusit? aut cur sua sponte non emicant; aut quomodo semina ignis in materia frigidissima permanere potuerunt?

Omitto silicem ac ferrum. Orbem vitreum plenum aquæ si tenueris in sole, de lumine, quod ab aqua refulget, ignis accenditur etiam in durissimo frigore. Num etiam in aqua ignem esse credendum est? atqui de sole ignis ne æstate quidem accendi potest. Si ceræ inhalaveris, vel si vapor levis aliquid attigerit, aut crustam marmoris, aut laminam, paulatim per minutissimos rores aqua concrescit. Item de halitu terræ aut maris nebula existit: quæ aut dispersa humefacit quidquid texerit; aut collecta, in arduos montes in sublime vento rapta, stipatur in nubem, atque imbres maximos dejicit. Ubi ergo dicimus liquores natos esse? num in vapore? num in halitu? num in vento? Atqui nihil potest consistere in eo, quod nec tangitur, nec videtur. Quid ego de animalibus loquar, in quorum corporibus nihil sine ratione, sine ordine, sine utilitate, sine specie figuratum videmus; adeo ut solertissima, et diligentissima omnium partium membrorumque descriptio, casum ac fortunam repellat. Sed putemus artus et ossa et nervos et sanguinem de atomis posse concrescere. Quid sensus, cogitatio, memoria, mens, ingenium, quibus seminibus coagmentari pos-

sorti du néant, se sert-il d'argumens qu'on peut lui opposer à lui-même :

Mais si tout est sorti du néant, leur dit-il, rien n'aurait besoin de semence, chaque chose pourrait produire chaque espèce.

Puis, dans un autre passage, il ajoute :

Il faut convenir que le néant ne peut rien produire, puisque tout a besoin de semence, et que ce n'est que par elle que les plus petites choses germent et paraissent au jour.

Qui pourra croire qu'il avait son bon sens lorsqu'il avançait de semblables paroles sans s'apercevoir qu'elles se contredisaient? Il faut donc reconnaître que rien ne provient des atomes, puisque chaque chose naît de la semence de son espèce, à moins que pourtant on ne veuille donner une nature atomique au feu et à l'eau : mais que deux corps également durs et solides soient frottés l'un contre l'autre, il en jaillit une étincelle; où dira-t-on qu'est renfermé l'atome? est-ce dans le fer? est-ce dans la pierre? Qui a pu l'y introduire? Pourquoi n'est-il pas sorti de lui-même, et comment un principe de feu peut-il être contenu dans une substance froide?

Mais laissons là l'exemple du fer et de la pierre. Placez un globe de verre rempli d'eau sous les rayons du soleil, la lumière, en traversant le prisme, allumera un ardent foyer, même au cœur de l'hiver. Faudra-t-il croire alors que c'est dans l'eau que se trouve le feu, puisqu'en été même on ne peut obtenir du feu directement du soleil? Si vous déposez votre haleine sur de la cire, ou si une vapeur légère vient à s'amasser sur du marbre ou sur la surface polie d'une lame, vous voyez l'eau se former peu à peu par gouttelettes de rosée. De même, des exhalaisons de la terre et de la mer s'élèvent des brouillards, qui, dispersés, entourent tout ce qu'ils couvrent d'humidité, et, condensés, montent, poussés par les vents, au-dessus des monts les plus élevés, s'y rassemblent en épais nuages, et laissent échapper des pluies abondantes. Eh bien! où dirons-nous que se sont formées ces eaux? dans les vapeurs, dans l'haleine ou dans le vent? Mais rien de solide ne peut résider dans ce qui est imperceptible et insaisissable! Que sera-ce si j'entreprends de parler de l'organisation des corps animés? Là tout a sa raison, sa destination, son utilité, sa beauté. Il suffit de décrire cette merveilleuse structure des organes pour éloigner toute idée de combinaison fortuite. Admettons une origine par atomes aux membres, aux os, aux nerfs et au sang. De quels élémens ont pu être

sunt? minutissimis, inquit. Sunt ergo alia majora. Quomodo igitur insecabilia?

Deinde, si ex invisibilibus sunt, quæ non videntur, consequens est, ut ex visibilibus sint, quæ videntur; cur igitur nemo videt? sed sive invisibilia quæ sunt in homine consideret, sive tractabilia, quæ veniunt sub aspectum, ratione utraque constare quis non videt? Quomodo ergo sine ratione coeuntia possunt aliquid efficere rationale? Videmus enim nihil esse in omni mundo, quod non habeat in se maximam mirabilemque rationem. Quæ, quia supra hominis sensum et ingenium est, cui rectius, quam divinæ providentiæ tribuenda est? An simulacrum hominis et statuam ratio et ars fingit; ipsum hominem de frustis temere concurrentibus fieri putabimus? Et quid simile veritatis in ficto, cum summum et excellens artificium nihil aliud, nisi umbram et extrema corporis lineamenta possit imitari? Num potuit humana solertia dare operi suo aut motum aliquem, aut sensum? Omitto usum videndi, audiendi, odorandi, cæterorumque membrorum, vel apparentium, vel latentium, mirabiles utilitates. Quis artifex potuit, aut cor hominis, aut vocem, aut ipsam fabricare sapientiam? Quisquamne igitur sanus existimat, quod homo ratione et consilio facere non possit, id concursu atomorum passim cohærentium perfici potuisse? Vides in quæ deliramenta inciderint, dum nolunt effectio-nem curamque rerum Deo dare.

Concedamus tamen his, ut ex atomis fiant quæ terrena sunt: num etiam cœlestia? Deos aiunt incorruptos, æternos, beatos esse; solisque dant immunitatem, ne concursu atomorum concreti esse videantur. Si enim dii quoque ex illis constitissent, dissipabiles fierent, seminibus aliquando resolutis, atque in naturam suam revertentibus. Ergo si est aliquid, quod atomi non effecerint, cur non cætera eodem modo intelligamus? Sed quæro, antequam mundum primordia ista generarent, cur sibi dii habitaculum non ædificaverint? Videlicet;

pétris les sens, la pensée, la mémoire, l'esprit, le génie? d'éléments infiniment menus? Mais alors ils sont tirés d'une masse plus grande, ils ne sont donc pas indivisibles.

Ensuite, si les objets que nous ne voyons pas doivent leur origine à des principes invisibles, il est au moins naturel de penser que ceux que nous voyons la doivent à des principes qui peuvent tomber sous notre vue. Pourquoi donc ne sont-ils visibles à personne? D'ailleurs, soit que l'on examine ce qui est invisible dans l'homme, ou ce qui peut être saisi par les sens, il n'en est pas moins évident que l'un et l'autre n'existent que par une même cause, par une même raison; car comment des parcelles unies au hasard formeraient-elles un ouvrage raisonnablement coordonné? En effet, nous ne voyons rien dans le monde qui ne porte en soi une grande, une admirable raison. Or, puisque celle que nous cherchons est au-dessus de la portée de l'esprit humain, rien ne semble si juste que de la rapporter à une Providence divine. La nature et l'art peuvent imiter l'image de l'homme et dresser sa statue; mais l'homme lui-même, penserons-nous qu'il n'est que le produit de parcelles fortuitement combinées et unies? Qu'y a-t-il dans une peinture qui approche de la vérité, lorsque le dernier effort de l'art n'arrive qu'à imiter les traits extérieurs du corps? Toute l'habileté humaine n'a pu donner à son ouvrage le moindre mouvement ou le sentiment le plus faible. Sans parler de la vue, de l'ouïe, de l'odorat; sans parler de ces destinations diverses, de ces fonctions internes ou apparentes, quel est l'artiste qui a pu donner à l'homme un cœur, une voix, ou lui inspirer la sagesse? Qui donc pourra raisonnablement penser que ce à quoi n'ont pu parvenir les desseins de l'intelligence humaine est facilement opéré par la réunion de quelques parcelles que le hasard a rapprochées? Vous voyez, mon cher Donat, dans quelles aberrations ils tombent en refusant à Dieu la création et le gouvernement du monde.

Allons jusqu'à leur accorder que les êtres qui sont sur la terre sont nés par des atomes; mais les corps célestes? Ils disent leurs dieux incorruptibles, éternels et heureux; ils sont les seuls qu'ils exceptent de cette naissance de hasard; les y soumettre, c'était les soumettre aussi à une condition de mort lors de la dispersion des atomes créateurs, et de leur retour en leur propre nature. Or, s'il est une certaine espèce d'êtres qui ait reçu la vie sans le concours des atomes, pourquoi ne penserait-on pas qu'il en a pu être ainsi des autres corps? Je veux savoir encore pourquoi les dieux, avant la création de cet univers, ne

nisi atomi coiissent, cœlumque fecissent, adhuc dii per medium inane penderent. Quo igitur consilio, qua ratione de confuso acervo se atomi congregaverunt, ut ex aliis inferius terra conglobaretur, cœlum de super tenderetur, tanta siderum varietate distinctum, ut nihil unquam excogitari possit ornatus? Tanta ergo qui videat et talia, potest existimare nullo effecta esse consilio, nulla providentia, nulla ratione divina; sed ex atomis subtilibus, exiguis, concreta esse tanta miracula? Nonne prodigio simile est aut natum esse hominem, qui hæc diceret, aut existisse qui crederet? ut Democritum, qui auditor ejus fuit, vel Epicurum, in quem vanitas omnis de Leucippi fonte profuxit. At enim (sicut alii dicunt) natura mundus effectus est, quæ sensu et figura caret. Hoc vero multo est absurdus. Si natura mundum fecit, consilio et ratione fecerit, necesse est; is enim facit aliquid, qui aut voluntatem faciendi habet, aut scientiam. Si caret sensu ac figura, quomodo potest ab ea fieri, quod et sensum habeat et figuram? nisi forte quis arbitretur, animalium fabricam tam subtilem a non sentiente formari animarique potuisse; aut istam cœli speciem, tam providenter ad utilitates viventium temperatam, nescio quo casu, sine conditore, sine artifice, subito existisse.

« Si quid est, inquit Chrysippus, quod efficiat ea, quæ homo, licet » ratione sit præditus, facere non possit, id profecto est majus, et fortius, et sapientius homine. » Homo autem non potest facere cœlestia; ergo illud, quod hæc efficiet, vel effecerit, superat hominem arte, consilio, prudentia, potestate. Quis igitur potest esse, nisi Deus? Natura vero, quam veluti matrem esse rerum putant, si mentem non habet, nihil efficiet unquam, nihil molietur. Ubi enim non est cogitatio, nec motus est ullus, nec efficacia. Si autem consilio utitur ad incipiendum aliquid, ratione ad disponendum, arte ad efficiendum, virtute ad consummandum, potestate ad regendum et continendum; cur natura potius, quam Deus nominetur? Aut si concursus atomo-

s'étaient point construit de demeure ; en sorte que si les atomes ne se fussent pas rapprochés pour former un ciel, les dieux resteraient encore comme suspendus dans un immense vide. Par le conseil de quelle intelligence ces particules, sorties de leur monceau énorme, se sont-elles rassemblées pour affermir la terre, jeter les cieux au-dessus d'elle, comme un pavillon parsemé de plus d'étoiles que la pensée n'en saurait imaginer ? Celui qui voit tant et de si admirables merveilles peut-il se persuader qu'elles ne doivent pas leur origine à un sublime dessein, à une Providence, à une raison divine, mais à des molécules imperceptibles ? N'est-ce pas même une monstruosité qu'un homme soit né pour produire de telles chimères, et qu'un autre ait existé pour les croire ? Démocrite, par exemple, le disciple de Leucippe, ou même d'Épicure, qui reçut toutes les doctrines de ce philosophe comme découlant d'une source pure. Mais, disent quelques-uns, c'est des mains de la nature que le monde est sorti, de la nature qui n'a ni sentiment, ni forme. Cette supposition est plus absurde encore. Si la nature a créé le monde, elle ne l'a créé que d'après une pensée, d'après une volonté. Rien en effet ne peut exister sans la volonté et sans le savoir de son auteur. Or, si la nature n'a ni forme ni sens, comment a-t-elle pu communiquer des sens et une forme, à moins qu'on n'ose penser que cette organisation animale, si déliée, si subtile, a tiré le mouvement et la vie de qui n'en jouissait pas ; et que ce ciel, admirable par sa beauté, et dont l'ordonnance est si habilement disposée et conçue pour les besoins des êtres vivans, a subitement existé par je ne sais quel hasard, et sans créateur, sans fondateur.

« S'il existe, dit Chrysispe, une substance qui puisse opérer ce qui » est hors de la portée de l'homme, encore qu'il soit doué de raison, » cette substance est au-dessus de lui, et par la grandeur, et par la » force, et par la sagesse. » La création des corps célestes est impossible à l'homme, donc l'être qui les forme ou qui les a formés le surpasse en adresse, en pouvoir, en prudence, en conception. Qui donc est cette substance ? Eh ! ce ne peut être que Dieu. La nature, que les philosophes regardent comme la mère commune de toutes choses, par son défaut d'intelligence, est incapable de jamais rien produire, de jamais rien concevoir. Il n'y a ni production, ni mouvement là où il n'y a pas de pensée. Mais si la nature montre de la préméditation en commençant son œuvre, de la raison à l'arranger, de l'adresse à le continuer, de la puissance et de la force à le perfectionner, à l'ache-

rum, vel carens mente natura, ea, quæ videmus, effecit, quæro cur facere cœlum potuerit, urbem aut domum non potuerit? cur montes marmoris fecerit, columnas et simulacra non fecerit? Atqui non debuerant atomi etiam ad hæc efficienda concurrere; siquidem nullam positionem relinquunt, quam non experiantur. Nam de natura, quæ mentem non habeat, non est mirandum, quod hæc facere oblita sit. Quid ergo est? Utique Deus, cum inchoaret hoc opus mundi, quo nihil potest esse nec dispositius ad ordinem, nec aptius ad utilitatem, nec ornatius ad pulchritudinem, nec majus ad molem, quæ fieri ab homine non poterant, fecit ipse; in quibus etiam hominem ipsum, cui particulam de sua sapientia dedit; et instruxit eum ratione, quantum fragilitas terrena capiebat, ut ipse sibi efficeret, quæ ad usus suos essent necessaria.

Si vero in hujus mundi (ut ita dixerim) republica nulla Providentia est, quæ regat, nullus Deus qui administret, nec omnino sensus ullus in hac rerum natura pollet; unde igitur mens humana tam solers, tam intelligens orta esse creditur? Si enim corpus hominis ex humo fictum est, unde homo nomen accepit; animus ergo qui sapit, qui rector est corporis, cui membra obsequuntur tanquam regi et imperatori, qui nec aspici, nec comprehendere potest, non potuit ad hominem nisi a sapiente natura pervenire. Sed sicut omne corpus mens et animus gubernat: ita et mundum Deus. Nec enim verisimile est, ut minora et humilia regimen habeant, majora et summa non habeant. Denique M. Cicero in Tusculanis, et in Consolatione, « Animorum, *inquit*, nulla » in terris origo inveniri potest. Nihil est enim, *inquit*, in animis » mistum atque concretum, aut quod ex terra natum atque fictum » esse videatur; nihil ne aut humidum quidem, aut stabile, aut igneum. » His enim naturis nihil inest, quod vim memoriæ, mentis, cogitationis habeat, quod et præterita teneat, et futura prævideat, et complecti possit præsentia, quæ sola divina sunt. Nec enim inveniuntur » unquam, unde ad hominem venire possint, nisi a Deo. » Exceptis igitur duobus tribusve calumniatoribus vanis, cum constet, divina

ver, à le régir, à le maîtriser, pourquoi lui donner le nom de nature plutôt que celui de Dieu? Que si l'assemblage des molécules, ou encore la nature, principe dépourvu d'intelligence, ont pu créer tout ce qui tombe sous nos sens, pourquoi, je le demande, leur a-t-il été impossible de créer des villes et des maisons, à eux qui avaient créé le ciel? Eh quoi! des blocs de marbre sont leur ouvrage, et ils ne peuvent dresser ni des statues, ni des colonnes. Sans doute, quoique les atomes ne l'aient pas fait, ils ont pu le faire, puisqu'ils prennent et quittent tour à tour tous les modes d'exister; mais il ne faut pas s'étonner que la nature n'y ait pas songé, puisqu'elle agit toujours en aveugle. De tout cela que résulte-t-il? C'est que cet univers si merveilleux par l'ordre de ses dispositions, si accommodé aux besoins des êtres qui le peuplent, si riche de splendeur et de beauté, si vaste par son étendue, n'a pu sortir des mains de l'homme, et que c'est Dieu lui-même qui l'a créé, qu'il y a aussi placé l'homme, à qui il a soufflé des émanations de sa sagesse et de sa raison, afin qu'autant que le comportait sa fragilité terrestre, il pût remplir ici-bas sa destination.

Mais si dans l'anarchie de ce monde (si toutefois il est permis de parler ainsi) il n'y a ni Providence qui dirige ni Dieu qui gouverne; si la nature n'y apporte ni sentiment ni intelligence, d'où faut-il croire que procède l'esprit humain, cette substance si intelligente et si vive? Si le corps de l'homme a été formé de la terre, dont il a même tiré son nom, son esprit, élément et principe de sa sagesse, qui guide son corps, et à qui les membres obéissent comme à un roi, comme à un maître, son esprit, qui est tout à la fois invisible et incompréhensible, n'a pu lui être départi que par une nature éminemment sage. Ainsi donc, comme l'esprit et l'âme sont les mobiles du corps, de même le mobile du monde, c'est Dieu. En effet, quelle vraisemblance qu'une direction soit accordée à un être fini, à l'homme, et refusée à un être immense, à l'univers? Aussi, dans ses *Tusculanes* et dans son *Traité de la Consolation*, Cicéron s'exprime-t-il ainsi : « Le principe » de l'âme ne peut se trouver sur la terre; rien n'annonce en elle ni » fusion ni mélange : elle est pure et ne renferme aucun élément ter- » restre, rien qui tienne de la matière, de l'eau, de l'air ou du feu. » Ces principes n'ont rien, à leur tour, qui renferme quelque chose de » la nature, de la mémoire, de l'intelligence, de la réflexion; rien qui » comprenne le passé, prévioie l'avenir, embrasse le présent; tout cela » ne sont que des facultés divines, et elles ne peuvent arriver à l'homme

providentia mundum regi, sicut et factus est, nec sit quisquam, qui Diagoræ Theodorique sententiam, vel Leucippi inane commentum, vel Democriti Epicurique levitatem præferre auctoritati, vel illorum septem priorum, qui sunt appellati sapientes, vel Pythagoræ, vel Socratis, vel Platonis, cæterorumque philosophorum, qui esse Providentiam judicaverunt; falsa igitur est et illa sententia, qua putant terroris ac metus gratia religionem a sapientibus institutam, quo se homines imperiti a peccatis abstinerent.

Quod si verum sit, ergo derisi ab antiquis sapientibus sumus. Quod si fallendi nostri, atque adeo totius generis humani causa commenti sunt religionem; sapientes igitur non fuerunt, quia in sapientem non cadit mendacium. Sed fuerint sapientes; quæ tanta felicitas mentiendi, ut non tantummodo indoctos, sed Platonem quoque, ac Socratem fallerent, et Pythagoram, Zenonem, Aristotelem, maximarum sectarum principes, tam facile deluderent? Est igitur divina Providentia, ut senserunt ii homines, quos nominavi; cujus vi ac potestate omnia quæ videmus et facta sunt, et reguntur. Nec enim tanta rerum magnitudo, tanta dispositio, tanta in servandis ordinibus temporibusque constantia, aut olim potuit sine provido artifice oriri, aut constare tot sæculis sine incola potenti, aut in perpetuum gubernari sine perito ac sentiente rectore: quod ratio ipsa declarat. Quidquid est enim, quod habet rationem, ratione sit ortum necesse est. Ratio autem sentientis sapientisque naturæ est: sapiens vero sentiensque natura nihil aliud potest esse, quam Deus. Mundus autem, quoniam rationem habet, qua et regitur, et constat; ergo a Deo factus est. Quod si est conditor rectorque mundi Deus, recte igitur ac vere religio constituta est; auctori enim rerum, parentique communi honos veneratioque debetur.

» que par une voie, c'est-à-dire par un don de Dieu. » Comme il est constant que c'est une divine Providence qui a créé ce monde, et qui le régit ; comme il est constant qu'à l'exception de deux ou trois imposteurs, il n'est personne qui préfère l'opinion d'un Diagoras et d'un Théodore, qui préfère les vains mensonges d'un Leucippe, les frivoles inepties de Démocrite ou d'Épicure, à l'autorité grave et recommandable des sept philosophes qui ont mérité le surnom de sages, de Pythagore, de Socrate, de Platon et d'une foule d'autres, qui tous ont attesté les desseins d'une Providence, il est de toute évidence qu'elle est erronée et fautive, la doctrine de ceux qui osent avancer que la religion n'est qu'une institution politique, dont le but est de s'assurer par la terreur la soumission des esprits faibles et crédules, afin de contenir le vulgaire dans les limites du devoir.

S'il en était ainsi, les sages de l'antiquité nous auraient volontairement induits en erreur ; et s'ils n'ont inventé la religion que pour nous tromper, nous et tout le genre humain, c'est donc à tort qu'on leur a donné le nom de sages, car le mensonge répugne à la sagesse. Mais non, ils furent vraiment sages ; et, en effet, quel grand bonheur pour eux d'avoir menti non seulement aux ignorans, mais à Platon, mais à Socrate ! Et puis, était-il donc si facile de tromper les Pythagore, les Zénon, les Aristote et tous ces chefs éclairés des principales sectes ? Elle existe donc cette Providence, ainsi que l'ont pensé les hommes que je viens de citer, et c'est elle qui a créé tout ce que nous voyons ; c'est elle encore qui le régit. Tant de grandeur, tant d'ordre, tant de constance et tant de suite dans la révolution des jours et dans le retour des saisons indique assez que ce monde n'a pu naître sans qu'un auteur habile ait présidé à son origine, se conserver durant des siècles sans la vigilance d'un gardien, ni être éternellement gouverné sans un dominateur plein d'expérience. La raison ne se produit que par la raison, c'est une nécessité : or, cette raison se manifeste dans une nature pleine de lumière et de sagesse, et cette nature ne peut être que Dieu. Donc ce monde qui existe et qui est gouverné par une raison n'est que l'œuvre de Dieu. Donc si Dieu est le créateur et le régulateur du monde, la religion est établie sur de justes fondemens ; car des adorations et un culte sont dus à l'auteur de toutes choses, au Père commun de tous les êtres.

CAPUT XI.

De Deo, eoque uno, cujusque providentia mundus regatur et constat.

Quoniam constitit de Providentia, sequitur ut doceamus, utrumne multorum esse credenda sit, an potius unius. Satis (ut opinor) ostendimus in nostris Institutionibus, deos multos esse non posse; quod divina vis ac potestas si distribuatur in plures, diminui eam necesse sit: quod autem minuitur, utique et mortale est; si vero mortalis non est, nec minui, nec dividi potest. Deus igitur unus est, in quo vis et potestas consummata, nec minui potest, nec augeri. Si autem sunt multi, dum habent singuli potestatis aliquid ac numinis, summa ipsa decrescit; nec poterunt singuli habere totum, quod est commune cum pluribus: unicuique tantum deerit, quantum cæteri possidebunt. Non possunt igitur in hoc mundo multi esse rectores: nec in una domo multi domini, nec in navi una multi gubernatores, nec in armento aut grege duces multi, nec in uno examine multi reges. Sed nec in cælo quidem multi soles esse potuerunt, sicut nec animæ plures in uno corpore: adeo in unitate natura universa consentit. Quod si mundum

Spiritus intus alit; totamque infusa per artus

Mens agitat molem, et magno se corpore miscet;

apparet testimonio poetæ unum esse mundi habitorem Deum; siquidem corpus omne nisi ab una mente incoli regique non potest. Omnem igitur divinam potestatem necesse est in uno esse, cujus nutu et imperio regantur omnia; et ideo tantus est, ut ab homine non possit, aut verbis enarrari, aut sensibus æstimari.

Unde igitur ad homines opinio multorum deorum persuasionem pervenit? Nimirum ii omnes, qui coluntur ut dii, homines fuerunt, et iidem primi, ac maximi reges: sed eos, aut ob virtutem, qua profuerant hominum generi, divinis honoribus affectos esse post mortem; aut ob beneficia et inventa, quibus humanam vitam excoluerant immortalem memoriam consecutos, quis ignorat? nec tantum mares, sed et feminas. Quod cum vetustissimi Græciæ scriptores, quos illi θεολόγους

CHAPITRE XI.

De Dieu, de son unité et de sa prévoyance dans le gouvernement de l'univers.

Nous avons constaté une Providence, il nous reste à démontrer si elle s'exerce par un seul être ou par le concours de plusieurs. J'ai, je le pense, dans mes Institutions divines, suffisamment prouvé l'impossibilité du polythéisme. La force de la puissance divine distribuée entre plusieurs est nécessairement affaiblie, et ce qui peut s'affaiblir est nécessairement mortel. Mais si cette puissance est immortelle, elle ne peut être ni affaiblie ni divisée. Dieu est donc un ; sa force et sa puissance sont parfaites, et elles ne peuvent ni diminuer ni s'accroître. Si l'on admet plusieurs dieux, la part de puissance et de divinité répartie à chacun d'eux diminue d'autant l'ensemble du pouvoir. Chacun ne pourra posséder seul en entier ce qui est commun à tous ; il manquera à l'un tout ce que l'autre possédera. Il ne peut donc y avoir dans cet univers plusieurs gouverneurs, pas plus que dans une maison plusieurs maîtres, pas plus que dans un seul navire plusieurs pilotes, dans un troupeau plusieurs guides, dans un essaim d'abeilles plusieurs rois. Bien plus, dans le ciel même ne peuvent coexister plusieurs soleils, pas plus que plusieurs âmes dans un seul corps, tant la nature se complait dans cette loi de l'unité.

Que si un souffle intérieur anime le monde, et, répandu dans toutes ses parties, communique le mouvement à ce vaste corps,

il est certain, par ce témoignage même du poète, qu'un Dieu unique habite cet univers, puisque tout corps ne peut être habité et régi par une seule âme. Toute puissance divine doit donc résider en un être seul et unique, à l'empire, à la volonté de qui tout est soumis, et dont l'homme ne peut ni publier ni mesurer la grandeur.

Comment donc s'est accréditée parmi nous l'opinion de la pluralité des dieux ? C'est sans nul doute de ce que ceux qui sont adorés maintenant comme dieux n'ont été que des hommes, et que ces hommes furent en même temps et les premiers et les plus grands rois ; qu'après leur mort, c'est ce qu'on n'ignore pas, on leur conféra les honneurs divins, soit à cause des bienfaits qu'ils avaient répandus sur la race humaine, soit pour les inventions dont ils l'avaient enrichie et qui déjà avaient immortalisé leurs noms. On sait aussi que non seulement les

nuncupant, tum etiam Romani, Græcos secuti et imitati, docent; quorum præcipue Evhemerus, ac noster Ennius, qui eorum omnium natales, conjugia, progenies, imperia, res gestas, obitus, sepulcra demonstrant. Et secutus eos Tullius tertio de Natura deorum libro dissolvit publicas religiones : sed tamen veram, quam ignorabat, nec ipse, nec alius quisquam potuit inducere. Adeo et ipse testatus est, falsum quidem apparere, veritatem tamen latere. Utinam (inquit) tam facile vera invenire possem, quam falsa convincere! Quod quidem non dissimulanter, ut academicus, sed vere atque ex animi sententia proclamavit : quia veritas humanis sensibus erui nunquam potest, quod assequi valuit humana providentia, id assecutus est, ut falsa detegeret. Quidquid enim fictum, et commentitium, quia nulla ratione subnixum est, facile dissolvitur. Unus est igitur princeps, et origo rerum Deus, sicut Plato in Timæo et sensit et docuit ; cuius majestatem tantam esse declarat, ut nec mente comprehendi, nec lingua exprimi possit.

Idem testatur Hermes, quem Cicero ait in numero deorum apud Ægyptios haberi, eum scilicet, qui ob virtutem multarumque artium scientiam Trismegistus nominatus, et erat non modo Platone, verum etiam Pythagora septemque illis sapientibus longe antiquior. Apud Xenophontem Socrates disputans ait, « formam Dei non oportere conquiri ; » et Plato in Legum libris : « Quid omnino sit Deus, non esse quærendum, quia nec inveniri possit, nec enarrari. » Pythagoras quoque unum Deum confitetur dicens, incorporalem esse mentem, quæ per omnem rerum naturam diffusa et intenta, vitam sensum cunctis animantibus tribuat. Antisthenes autem in Physico unum esse naturalem Deum dixit, quamvis gentes et urbes suos habeant populares. Eadem fere et Aristoteles cum suis peripateticis, et Zeno cum suis stoïcis. Longum est enim singulorum sententias exsequi, qui licet diversis nominibus sint abusi, ad unam tamen potestatem, quæ mundum regeret, concurrerunt. Sed tamen summum Deum, cum et philosophi et poetæ et ipsi denique, qui deos colunt, sæpe fateantur ; de

hommes, mais les femmes même, reçurent cette espèce de divinité. Et ces renseignemens nous ont été transmis par les anciens écrivains de la Grèce, surnommés les théologiens, par nos auteurs romains, imitateurs et compilateurs des Grecs, principalement par Evhemère et par notre Ennius, qui nous ont fait connaître leurs naissances, leurs mariages, leurs postérités, leurs règnes, leurs vies, leurs morts et jusqu'aux lieux de leurs sépultures. Cicéron même adopte ces récits des anciens, et, dans son troisième livre de la Nature des dieux, renverse les cultes établis, sans y comprendre la vraie religion, que ni lui ni ses prédécesseurs n'avaient connue. Bien plus, il atteste que si le mensonge se manifeste à ses yeux, la vérité lui reste cachée. Que ne puis-je la montrer, s'écrie-t-il, aussi facilement que j'ai dévoilé les erreurs ! et ce n'est point là une exclamation académique, c'est un cri de conviction parti de sa conscience ; car la vérité ne peut être arrachée du cœur de l'homme. Cicéron ne s'est arrêté qu'à la dernière limite de la pénétration humaine, à la découverte du faux ; et tout ce qui est faux et contourné, ne s'appuyant sur aucune raison solide, se dissipe aisément. Dieu est donc le principe unique, l'unique origine de toutes choses, suivant que l'a compris Platon, suivant qu'il l'a enseigné dans son Timée, où il proclame la majesté de ce Dieu hors de l'intelligence et au-dessus de la parole humaine.

C'est encore le témoignage d'Hermès, que Cicéron nous dit avoir été mis au rang des dieux par les Égyptiens, et surnommé Trismégiste à cause de ses nombreuses inventions dans les arts, bien long-temps avant Platon, avant Pythagore et les sept Sages. On lit dans Xénophon que Socrate affirmait qu'il ne fallait pas chercher quelle était la forme de Dieu ; et dans Platon, au livre des Lois, qu'il faut renoncer à expliquer la nature de Dieu, parce qu'elle se dérobe à toute explication, à toute découverte. Pythagore également publie l'unité de Dieu, lorsqu'il soutient que Dieu n'est qu'un pur esprit répandu dans toute la nature, attentif à tout, et donnant la vie et le mouvement à tous les êtres. Antisthène, dans son Traité de la Nature, affirme qu'il n'y a qu'un Dieu dans l'univers, bien que les nations et les villes en comptent plusieurs. C'est la profession de foi qu'Aristote transmet aux péripatéticiens et Zénon aux stoïciens. Ce serait un long travail d'examiner le sentiment de tous ceux qui, sous une simple différence de nom, s'accordèrent à admettre une Providence unique chargée du soin de cet univers. Cependant encore que les philosophes, les poètes, et ceux-là même qui honorent les dieux aient souvent avoué un Dieu

cultu tamen et honoribus ejus nemo unquam requisivit, nemo disse-ruit; ea scilicet persuasione, qua semper beneficum incorruptumque credentes, nec irasci eum cuiquam, nec ullo cultu indigere arbitran-
tur. Adeo religio esse non potest, ubi metus nullus est.

CAPUT XII.

De religione, et Dei timore.

Nunc quoniam respondimus impiæ quorundam detestabilique pru-
dentiaë, vel potius amentiaë, redeamus ad propositum. Diximus, reli-
gione sublata, nec sapientiam teneri posse, nec justitiam, quia sa-
pientia divinitatis intellectus est, quo differemus a belluis: in homine
solo reperiri justitiam, qua nisi cupiditates nostras Deus, qui falli non
potest, coercuerit, scelerate impieque vivemus. Spectari ergo actus
nostros a Deo, non modo ad utilitatem communis vitæ attinet, sed
etiam ad veritatem; quia religione justitiaque detracta, vel ad stulti-
tiam pecudum amissa ratione devolvimur, vel ad bestiarum immani-
tatem: imo vero amplius; siquidem bestiaë sui generis animalibus
parcunt. Quid erit homine truculentius, quid immitius, si dempto metu
superiore, vim legum aut fallere potuerit, aut contemnere? Timor
igitur Dei solus est, qui custodit hominum inter se societatem, per
quem vita ipsa sustinetur, munitur, gubernatur. Is autem timor aufe-
retur, si fuerit homini persuasum, quod iræ sit expers Deus; quem
moveri et indignari, cum injusta fiunt, non modo communis utilitas,
sed etiam ratio ipsa nobis et veritas persuadet. Rursus nobis ad supe-
riora redeundum est, ut quia docuimus a Deo factum esse mundum,
doceamus quare sit effectus.

souverain, nul d'entre eux n'a parlé du culte et des honneurs qu'on doit lui rendre, dans cette conviction peut-être qu'un Dieu bienfaisant et incorruptible, comme ils le regardent, ne peut se courroucer contre personne et n'attend aucune adoration. Tant il est vrai que la religion ne peut exister sans la crainte.

CHAPITRE XII.

De la religion et de la crainte de Dieu.

Maintenant que nous avons répondu à l'impie et détestable science ou mieux encore à la folie de ces quelques philosophes, rentrons dans notre sujet. Nous avons avancé qu'en supprimant la religion on supprimait aussi et la sagesse et la justice ; la sagesse, qui est une émanation divine qui nous rend différens des bêtes ; la justice, qui ne se trouve que dans l'homme, et que Dieu, qu'on ne peut tromper, a placée en lui pour servir de frein à ses passions, sa vie sans la justice n'ayant pu être qu'impiété, que scélératesse. Il est donc important, non seulement pour l'utilité de la vie commune, mais encore eu égard à la vérité, de penser qu'on agit sous les regards d'un Dieu, car, sans le secours de la religion et de la justice, nous perdons la raison pour devenir aveugles et cruels comme les bêtes, plus cruels encore que les bêtes, qui épargnent au moins leur propre espèce : rien n'est en effet plus dangereux, plus farouche qu'un homme affranchi de la terreur du ciel et qui peut tromper ou mépriser la force des lois humaines. La seule crainte d'un Dieu est donc la sauve-garde de l'ordre social ; c'est elle qui maintient et protège la vie d'ici-bas, et cette salutaire crainte disparaît dès l'instant que l'homme est persuadé que Dieu est exempt de colère. Mais ce n'est pas seulement l'utilité générale, c'est la raison elle-même, c'est la vérité qui se réunissent pour nous persuader que Dieu s'émeut et s'indigne à la vue d'une injustice. Mais revenons enfin aux premiers points de notre traité, et, après avoir démontré que le monde est l'œuvre de Dieu, examinons dans quel but il l'a créé.

CAPUT XIII.

De mundi et temporum commodo et usu.

Si consideret aliquis universam mundi administrationem, intelliget profecto, quam vera sit sententia stoïcorum, qui aiunt nostra causa mundum esse constructum. Omnia enim, quibus constat, quæque genera ex se mundus, ad utilitatem hominis accommodata sunt. Homo utitur igni ad usum calefaciendi et luminis et molliendorum ciborum, ferrique fabricandi : utitur fontibus ad potum et ad lavacra ; fluminibus ad agros irrigandos terminandasque regiones : utitur terra ad percipiendam frugum varietatem ; collibus ad conserenda vineta ; montibus ad usum arborum atque lignorum ; planis ad segetem ; utitur mari, non solum ad commercia et copias ex longinquis regionibus ferendas, verum etiam ad ubertatem omnis generis piscium. Quod si his elementis utitur, quibus est proximus, non est dubium, quin et cælo, quoniam et cœlestium rerum officia ad fertilitatem terræ, ex qua vivimus, temperata sunt. Sol irrequietis cursibus et spatiis inæqualibus annos conficit, et aut oriens diem promittit ad laborem, aut occidens noctem superducit ad requiem : et tum abcessu longius ad meridiem, tum accessu proprius ad septentrionem, hyemis et æstatis vicissitudines facit ut et hybernis humoribus ac pruinis in ubertatem terra pinguescat, et æstivis caloribus, vel herbidæ fruges maturitate durentur, vel quæ sunt in humidis, incocta et fervefacta mitescant. Luna quoque nocturni temporis gubernatrix, et amissi ac recepti luminis vicibus menstrua spatia moderatur, et cæcas tenebris horrentibus noctes fulgore suæ claritatis illustrat ; ut æstiva itinera, et expeditiones, et opera sine labore ac molestia confici possint. Siquidem :

Nocte leves stipulæ melius, nocte arida prata
Tondentur.

Astra etiam cætera, vel ortu, vel occasu suo, certis stationibus opportunitates temporum subministrant. Sed et navigiis, quominus er-

CHAPITRE XIII.

De l'univers et des avantages du temps.

Tel qui prendra la peine d'observer la disposition et l'ordonnance de cet univers comprendra aisément combien est vraie cette maxime des stoïciens, qui affirme que c'est pour l'homme qu'il a été formé. Et en effet, tout ce qui existe sur la terre, tout ce que le monde produit par lui-même semble d'avance avoir été préparé dans un but utile à l'homme. L'homme convertit la lumière et le feu à son usage ; il se réchauffe à sa chaleur : par lui il apprête ses alimens, et c'est encore par le feu qu'il forge son fer. L'eau lui fournit une boisson et ses moyens de propreté. Les fleuves lui servent à l'irrigation de ses champs et à la détermination de ses limites. De la diversité des territoires il tire la variété de ses productions ; sur les coteaux il plante le vignoble, et sur les monts élevés ses bois de construction. Dans la plaine croît sa moisson. La mer non seulement lui prête ses flots pour les transports du commerce, qui apporte les produits des régions lointaines ; mais, dans ses profondeurs, les animaux marins le dédommagent des pénibles travaux de la pêche. Si l'homme perçoit un tribut de tous les élémens qui l'entourent, il ne faut pas douter que les cieux aussi ne lui soient réservés, puisque les cieux favorisent par leur harmonie les fécondités de la terre, résidence de l'homme. Dans sa marche éternelle, le soleil remplit l'année d'espaces inégaux ; son lever éclaire le travail, et son déclin amène la nuit pour le repos. Il se rapproche et s'éloigne alternativement du nord et du midi, et produit ainsi la périodicité des saisons, afin que, durant l'hiver, la terre s'engraisse par les pluies et la neige ; que, pendant l'été, les plantes se sèchent et durcissent, et que les fruits, amollis par les chaleurs, arrivent à leur maturité. La lune aussi, qui gouverne les heures de la nuit, a ses phases diverses ; par la clarté de sa lumière, elle adoucit l'épaisseur des ténèbres et facilite les expéditions, les voyages et les travaux que l'ardeur des jours d'été a rendus trop pénibles ; puisque c'est surtout

Pendant les nuits que se fauchent et les moissons et les prairies.

Les autres astres, soit qu'ils apparaissent sur l'horizon ou qu'ils s'en retirent, par leur situation, donnent des signes certains pour conjec-

III.

4

rabundo cursu per immensum vagentur, regimen præbent, cum ea rite gubernator observans, ad portum destinati littoris pervehatur. Ventorum spiritu attrahuntur nubes, ut sata imbribus irrigentur, ut vites fœtibus, arbusta pomis exuberent. Et hæc per orbem vicibus exhibentur ne desit aliquando, quo vita hominum sustineatur. At enim cæteras animantes eadem terra nutrit, et ejusdem fœtu etiam muta pascuntur. Num etiam mutorum causa Deus laboravit? Minime, quia sunt rationis expertia. Sed intelligimus, et ipsa eodem modo in usum hominis a Deo facta, partim ad cibos, partim ad vestitum, partim ad operis auxilia; ut clarum sit, divinam Providentiam rerum et copiarum abundantia hominum vitam instruere atque ornare voluisse, ob eamque causam, et aerem volucris, et mare piscibus, et terram quadrupedibus implevit. Sed academici contra stoicos disserentes solent quærere, cur, si Deus omnia hominum causa fecerit, etiam multa contraria, et inimica, et pestifera nobis reperiantur, tam in mari, quam in terra. Quod stoici veritatem non respicientes ineptissime repulerunt. Aiunt, enim, multa esse in gignentibus et in numero animalium, quorum adhuc lateat utilitas: sed eam processu temporum inveniri; sicut jam plura prioribus sæculis incognita necessitas et usus invenerit. Quæ tandem utilitas potest in muribus, in blattis, in serpentibus reperiri, quæ homini molesta et perniciosa sunt? An medicina in his aliqua latet? Quæ si est, invenietur aliquando, nempe adversus mala, cum id illi querantur esse omnino malum. Viperam ferunt exustam in cineremque dilapsam, mederi ejusdem bestię morsui. Quanto melius fuerat eam prorsus non esse, quam remedium contra se ab ea ipsa desiderari?

Brevius igitur ac verius respondere potuerunt in hunc modum. Deus cum formasset hominem veluti simulacrum suum, quod erat divini opificii summum, inspiravit ei sapientiam soli, ut omnia imperio ac ditioni suæ subjugaret omnibusque mundi commodis uteretur. Proposuit tamen ei et bona et mala; quia sapientiam dedit, cujus omnis ratio in discernendis malis bonis sita est. Non potest enim quis-

turer le temps ; ils guident le navigateur dans sa course , lui tracent une ligne qu'il observe et qu'il suit, et qui l'amène aux parages , aux ports désirés. Les vents attirent les nuages, et du sein de ces nuages s'échappent des pluies qui arrosent les champs ensemencés, gonflent les bourgeons de la vigne et chargent l'arbre de fruits. Cet ordre admirable n'est établi dans l'univers que dans la prévoyance des besoins de l'homme. Mais, dit-on, les autres animaux sont également nourris sur cette terre, et tous les règnes prennent dans son sein leur substance. Est-ce aussi dans leur intention ? Nullement, parce qu'ils sont dépourvus de raison, et que nous avons montré que Dieu ne créa ces mêmes êtres que pour servir à la nourriture de l'homme, pour lui fournir des vêtements, pour devenir les instrumens de son travail, d'où il est manifeste que la Providence divine n'a si bien pourvu l'univers que dans la vue de l'entretien de l'homme, dans la vue d'embellir son séjour ; et c'est dans ce dessein qu'elle a rempli les airs de tant d'oiseaux, la mer de tant de poissons, la terre de tant d'espèces d'animaux. Mais les philosophes de l'Académie, disputant contre les stoïciens, leur demandent toujours pourquoi, dans ce monde créé pour le bonheur des hommes, Dieu a répandu, tant sur la terre que sur les mers, des fléaux si funestes à l'humanité. Les stoïciens n'ont pas assez réfléchi sur la vérité, et ont mal réfuté cette objection. Voici leur réponse : Les genres animés, ont-ils dit, renferment en eux des germes d'utilité encore inconnus, destinés à se développer par la succession des temps, et la nécessité a déjà révélé des remèdes et des ressources ignorés dans les siècles antérieurs. Mais quelle espèce d'utilité pouvez-vous attendre des rats, des insectes et des serpens, qui sont incommodes ou dangereux pour l'homme ? Recèlent-ils en eux quelque secret remède ? Mais s'il en est ainsi, un jour on découvrira le baume caché dans ce qu'on avait regardé jusqu'alors comme complètement venimeux. Les cendres d'une peau de vipère guérissent, dit-on, de la morsure de cette bête. N'eût-il pas mieux valu qu'elle n'existât pas plutôt que de porter en elle le remède de ses blessures ?

Ils pouvaient répondre plus simplement et avec plus de vérité : Dieu, ayant créé l'homme à son image, inspira la sagesse au chef-d'œuvre de ses créations, afin que seul il soumit à sa puissance les autres créatures, et les convertit à ses commodités et à son usage. Mais en lui donnant la sagesse, il dut lui laisser le choix entre le bien et le mal ; car c'est par ce choix, par ce discernement, que se produit la raison humaine. Nul ne peut en effet connaître le bien et l'embrasser, sans

quam eligere meliora et scire quid bonum sit, nisi sciat simul rejicere ac vitare quæ mala sunt. Invicem sibi alterutra connexa sunt, ut, sublato alterutro, utrumque tolli sit necesse. Propositis igitur bonis malisque, tum demum opus suum peragit sapientia; et quidem bonum appetit ad utilitatem, malum rejicit ad salutem. Ergo sicut bona innumerabilia data sunt homini, quibus frui posset; sic etiam mala, quæ caveret. Nam si malum nullum sit, nullum periculum, nihil denique, quod lædere hominem possit, tollitur omnis materia sapientiæ, nec erit homini necessaria. Positis enim tantummodo in conspectu bonis, quid opus est cogitatione, intellectu, scientia, ratione? cum quocumque porrexerit manum, id naturæ aptum et accomodatum sit: ut si quis velit apparatusissimam cœnam infantibus, qui nondum sapiant, apponere, utique id appetent singuli, quo unumquemque, aut impetus, aut fames, aut etiam casus attraxerit et quidquid sumpserint, id illis erit vitale ac salubre. Quid igitur nocebit, eos sicuti sunt, permanere et semper infantes ac nescios esse rerum? Si autem admisceas vel amara, vel inutilia, vel etiam venenata, decipiuntur utique per ignorantiam boni ac mali, nisi accedat his sapientia, per quam habeant malorum rejectionem bonorumque delectum.

Vides ergo, magis propter mala opus nobis esse sapientia, quæ nisi fuissent proposita, rationale animal non essemus. Quod si hæc ratio vera est, quam stoïci nullo modo videre potuerunt, dissolvitur etiam argumentum illud Epicuri. Deus, inquit, aut vult tollere mala et non potest; aut potest et non vult; aut neque vult, neque potest; aut et vult et potest. Si vult et non potest, imbecillis est; quod in Deum non cadit. Si potest et non vult, invidus; quod æque alienum a Deo. Si neque vult, neque potest, et invidus et imbecillis est; ideoque neque Deus. Si vult et potest, quod solum Deo convenit, unde ergo sunt mala? aut cur illa non tollit? Scio plerosque philosophorum, qui Providentiam defendunt, hoc argumento perturbari solere et invitos pene adigi, ut Deum nihil curare fateantur, quod maxime quærit Epicurus. Sed nos ratione perspecta, formidolosum hoc argumentum facile dissolvimus. Deus enim potest quidquid velit, et imbecillitas vel invidia

qu'en même temps il ne connaisse le mal et ne puisse le rejeter. Ces deux alternatives sont tellement unies entre elles, qu'en supprimant l'une il faut aussi retrancher l'autre. Le bien et le mal étant laissés à la disposition de l'homme, sa sagesse a lieu de s'exercer; bien plus, en adoptant le bien, il consulte son utilité présente, et en rejetant le mal, il agit dans l'intérêt de son salut. Ainsi donc, si des biens innombrables ont été placés ici-bas sous la main de l'homme pour qu'il pût en jouir, autant de maux ont été mis à côté pour qu'il pût les éviter. Car, s'il n'y avait aucun mal, il n'y aurait aucun danger; et dès lors qu'il n'y a plus rien qui puisse blesser l'homme, sa sagesse ne trouvant aucun exercice lui devient inutile. Si on ne présente à l'homme que des biens seulement, qu'a-t-il besoin de pensée, de savoir, d'intelligence et de raison? Il n'aurait qu'à tendre la main pour saisir ce qui convient, ce qui est propre à sa nature. Il en sera de même que si quelqu'un apprêtait un festin à des enfans, et que chacun prit indistinctement là où son désir, sa faim ou le hasard le porterait, et que les mets saisis fussent tous propres au goût et salubres à la santé de chacun d'eux. Qui empêcherait alors qu'ils ne restassent toujours comme ils sont, c'est-à-dire dans une enfance si heureusement ignorante? Mais si parmi les mets du festin ils s'en trouve d'amers, de fades ou de vénéneux, ils sont trompés par l'ignorance du bien et du mal, à moins qu'il ne leur survienne cette sagesse qui leur sert à rejeter le mal et à choisir le bien avec discernement.

Vous voyez donc que c'est surtout à cause des maux que la sagesse nous est nécessaire, et que si ces maux n'existaient pas l'homme cesserait d'être un animal doué de raison. Si ce raisonnement, que les stoiciens n'ont pas pu voir, se trouve vrai, il détruit aussi cette argumentation d'Épicure : Ou Dieu, dit-il, veut anéantir le mal sans le pouvoir, ou il le peut et ne le veut pas, ou bien il n'en a ni le pouvoir ni la volonté, ou bien encore il le peut et le veut tout à la fois. S'il le veut et qu'il ne le puisse, il est faible, et la faiblesse répugne à la divinité. S'il le peut et qu'il ne le veuille pas, il est haï, ce qui est encore étranger à la nature d'un Dieu. S'il n'en a ni la volonté ni la puissance, il est tout à la fois faible et haï, et dès lors il n'est plus Dieu. S'il veut et qu'il le puisse, ce qui est seulement le propre de sa nature, d'où proviennent donc les maux, et pourquoi ne les fait-il pas disparaître? Je sais que plusieurs philosophes, défenseurs de la Providence, se laissent, par cette manière de raisonner, et malgré eux, presque pousser jusqu'à convenir de l'assertion d'Épicure, à savoir que Dieu

in Deo nulla est; potest igitur mala tollere, sed non vult; nec ideo tamen invidus est. Idcirco enim non tollit, quia sapientiam (sicut edocui) simul tribuit, et plus est boni ac jucunditatis in sapientia, quam in malis molestiæ. Sapientia enim facit, ut etiam Deum cognoscamus et per eam cognitionem immortalitatem assequamur; quod est summum bonum. Itaque nisi prius malum agnoverimus, nec bonum poterimus agnoscere. Sed hoc non vidit Epicurus, nec alius quisquam: si tollantur mala, tolli pariter sapientiam, nec ulla in homine virtutis remanere vestigia, cujus ratio in sustinenda et superanda malorum acerbitate consistit. Itaque propter exiguum compendiam sublatorum malorum maximo et vero et proprio nobis bono careremus. Constat igitur, omnia propter hominem proposita, tam mala quam etiam bona.

CAPUT XIV.

Cur Deus fecerit hominem.

Sequitur ut ostendam cur fecerit hominem ipsum Deus. Sicut mundum propter hominem machinatus est, ita ipsum propter se, tanquam divini templi antistitem, spectatorem operum rerumque cælestium. Solus est enim, qui sentiens, capaxque rationis, intelligere possit Deum, qui opera ejus admirari, virtutem potestatemque perspicere; idcirco enim consilio, mente, prudentia instructus est. Ideo solus præter cæteras animantes recto corpore ac statu factus est, ut ad contemplationem parentis sui excitatus esse videatur. Ideo sermonem solus accepit, ac linguam cogitationis interpretem, ut enarrare majestatem Domini sui possit. Postremo idcirco ei cuncta subjecta sunt, ut factori atque artifici Deo esset ipse subjectus. Si ergo Deus hominem suum voluit esse cultorem, ideoque illi tantum honoris attribuit, ut rerum omnium dominaretur; utique justissimum est et eum qui tanta præstiterit, amare et hominem, qui sit nobiscum

ne prend souci de rien. Mais nous, qui avons examiné le sujet, nous répondons victorieusement à cet argument captieux : Dieu, disons-nous, peut tout ce qu'il veut, et il ne peut y avoir en lui ni faiblesse, ni aversion. Il peut donc supprimer le mal ; mais il ne le veut pas, et pour cela n'est pourtant pas odieux. S'il ne les retranche pas, c'est qu'il nous a accordé tout ensemble la sagesse (ainsi que je l'ai enseigné), et que dans la sagesse il y a plus de bien et de délices qu'il n'y a de périls dans le mal. Car la sagesse nous apprend à connaître Dieu, et cette connaissance nous fait acquérir l'immortalité, qui est le souverain bien. Ainsi nous ne pouvons connaître le bien qu'après avoir d'abord reconnu le mal. Toutes ces vues ont échappé à Épicure et à tous les autres philosophes. Si le mal est anéanti, la sagesse l'est avec lui, et il ne reste plus dans l'homme la moindre trace de vertu ; puisque la vertu ne consiste qu'à supporter le mal et à dominer sa violence. Ainsi en voulant nous délivrer de cette faible partie des maux humains, ils nous dépossèdent d'un grand et véritable bien. Il est donc parfaitement établi maintenant que bien et mal, tout a été mis en ce monde dans la vue de l'homme.

CHAPITRE XIV.

Pourquoi Dieu a créé l'homme.

J'en viens maintenant à donner la raison qui a porté Dieu à créer l'homme. Comme le monde a été formé pour l'homme, de même l'homme a été créé dans la vue de Dieu, qui l'a destiné à être ici-bas le prêtre et le gardien de son temple, le témoin et l'admirateur des merveilles célestes. Il est en effet le seul être, doué de sentiment et d'intelligence, qui puisse comprendre Dieu, admirer ses œuvres, et se rendre compte de sa puissance, puisque ce n'est que dans ce but qu'il a été pourvu d'esprit, de sagesse et de réflexion, et que seul, parmi les espèces animées, il a reçu une stature droite et élevée vers le ciel comme pour l'avertir de regarder son créateur ; que seul encore il a reçu la parole, interprète de la pensée, afin de raconter la majesté de son souverain maître. Enfin tout lui a été soumis, afin qu'à son tour il fût soumis à Dieu son auteur. Si donc Dieu a fait choix de l'homme pour en faire son adorateur, et lui a accordé tant de préférence, qu'il a laissé toutes les autres créatures sous sa domination, il est certes bien juste que l'homme aime un Dieu qui l'a doté de tant d'avantages,

divini juris societate conjunctus. Nec enim fas est, cultorem Dei a Dei cultore violari. Unde intelligitur, religionis ac justitiæ causa esse hominem figuratum. Cujus rei testis est Marcus Tullius in libris de Legibus, ita dicens : « Sed omnium, quæ in doctorum hominum disputatione versantur, nihil est profecto præstabilius, quam plane intelligi, nos ad justitiam esse natos. » Quod si est verissimum, Deus ergo vult omnes homines esse justos, id est, Deum et hominem caros habere, Deum scilicet honorare tanquam patrem; hominem diligere velut fratrem; in his enim duobus tota justitia consistit. Qui ergo aut Deum non agnoscit, aut homini nocet, injuste et contra naturam suam vivit, et hoc modo rumpit institutum legemque divinam.

CAPUT XV.

Unde ad hominem peccata pervenerint.

Hic fortasse quærat aliquis, unde ad hominem peccata pervenerint, aut quæ pravitas divini instituti regulam ad pejora detorserit, ut cum sit ad justitiam genitus, opera tamen efficiat injusta. Jam superius explanavi, simul Deum proposuisse bonum ac malum; et bonum quidem diligere, malum autem, quod huic repugnat, odisse : sed ideo malum permisisse, ut et bonum emicaret, quod alterum sine altero (sicut sæpe docui), intelligimus constare non posse : denique ipsum mundum ex duobus elementis repugnantibus et invicem copulatis esse concretum, igneo et humido, nec potuisse lucem fieri, nisi et tenebræ fuissent; quia nec superum potest esse sine infero, nec oriens sine occidente, nec calidum sine frigido, nec molle sine duro. Sic et nos ex duobus æque repugnantibus compacti sumus, anima et corpore : quorum alterum cælo adscribitur, quia tenue est et intractabile; alterum terræ, quia comprehensibile est : alterum solidum et æternum est, alterum fragile atque mortale. Ergo alteri bonum adhæret, alteri malum : alteri lux, vita, justitia; alteri tenebræ, mors, injustitia. Hinc exstitit in hominibus naturæ suæ depravatio; ut esset necesse constitui legem, qua possent et vitia prohiberi, et virtutis officia

qui lui est lié par une si étroite alliance. Il est juste que l'homme aime aussi son semblable. Comment en effet un adorateur de Dieu pourrait-il sans crime offenser celui qui adore aussi le même créateur ? D'où il nous devient évident que l'homme a été créé dans la vue de la justice et de la religion. C'est ce qu'affirme Cicéron dans son livre des Lois, lorsqu'il avance « qu'il n'est sorti de toutes les discussions des » savans aucune maxime plus belle que celle qui nous fait naître pour » la justice ; » que si c'est bien là une vérité reconnue, Dieu a voulu » que tous les hommes fussent justes, c'est-à-dire qu'ils s'aimassent entre eux, et Dieu par-dessus toutes choses : aimer, en un mot, Dieu comme un père et l'homme comme un frère. Toute justice consiste dans ces deux points principaux. D'où il faut conclure que qui méconnaît Dieu ou nuit à son semblable vit injustement et contre la nature, et dérange l'ordre établi, et enfreint la loi divine.

CHAPITRE XV.

Quelle a été dans l'homme la source du péché.

Maintenant on voudra savoir peut-être comment le péché s'est glissé chez l'homme ; comment une dépravation perverse l'a détourné de la loi divine pour lui souffler des inclinations vicieuses, et comment, dès le principe, né pour la justice, il a pourtant commis tant d'actions injustes. J'ai prouvé plus haut que Dieu avait laissé au libre arbitre de l'homme et le mal et le bien, et que, nonobstant, le bien lui était agréable, et qu'il haïssait le mal comme répugnant à sa nature ; que s'il avait permis le mal, ce n'était qu'afin que le bien pût ressortir davantage, d'où nous comprenons, comme je l'ai souvent enseigné, que l'un ne peut subsister sans l'autre, qu'enfin le monde a été formé de deux éléments contraires, mais essentiellement unis entre eux, le feu et l'eau ; que dès lors il n'y a pas de clarté sans ténèbres, point de hauteur sans infériorité, pas d'orient sans occident, ni de froid sans chaleur, ni de solidité sans inconsistance. Et nous aussi nous avons été créés de deux natures opposées entre elles, savoir l'ame et le corps. L'ame est d'origine céleste, parce qu'elle est éthérée et subtile ; le corps tient de la terre, parce qu'il est matériel et palpable. Celle-là est impérissable et éternelle, celui-ci est destructible et mortel. A l'une s'attache le bien, et à l'autre le mal. A l'ame la lumière, la vie, la justice ; au corps les ténèbres, les iniquités et la mort. Ainsi donc la dépravation humaine

imperari. Cum igitur sint in rebus humanis bona et mala, quorum rationem declaravi, necesse est in utramque partem moveri Deum, et ad gratiam, cum justa fieri videt; et ad iram, cum cernit injusta.

Sed occurrit nobis Epicurus, ac dicit : « Si est in Deo lætitiæ affectus ad gratiam, et odii ad iram, necesse est habeat et timorem, et » libidinem, et cupiditatem, cæterosque affectus, qui sunt imbecillitatis humanæ. » Non est necesse ut timeat, qui irascitur ; aut mœreat, qui gaudet : denique iracundi, minus timidi sunt ; et natura læti minus mœrent. Quid opus est de humanis affectibus dicere, quibus fragilitas nostra succumbit? Consideremus divinam necessitatem; nolo enim naturam dicere, quia Deus noster nunquam creditur natus. Timoris affectus habet in homine materiam, in Deo non habet. Homo, quia multis casibus periculisque subjectus est, metuit, ne qua vis major existat, quæ illum verberet, spoliât, laceret, affigat, interimat. Deus autem, in quem nec egestas, nec injuria, nec dolor, nec mors cadit, timere nullo pacto potest ; quia nihil est, quod ei vim possit inferre. Item libidinis ratio et causa in homine manifesta est. Nam quia fragilis et mortalis effectus est, necesse fuit alterum sexum diversumque constitui, cujus permistione soboles effici posset ad continuandam generis perpetuitatem. Hæc autem libido in Deo locum non habet; quia et fragilitas et interitus ab eo alienus est, nec ulla est apud eum femina, cujus possit copulatione gaudere, nec successione indiget, qui semper futurus est. Eadem de invidia et cupiditate dici possunt, quæ certis manifestisque de causis in hominem cadunt, in Deum nullo modo. At vero et gratia, et ira, et miseratio habent in Deo materiam; recteque illis utitur summa illa et singularis potestas ad rerum conservationem.

CAPUT XVI.

De Deo, ejusque ira et affectibus.

Quæret quispiam, quæ sit ista materia? Primum accidentibus malis afflicti homines ad Deum plerumque confugiunt, mitigant, obsecrant,

est de l'essence de la nature. Elle a existé puisque la loi qui lui impose la vertu et lui défend le vice peut être établie. Maintenant si les biens et les maux sont dans l'humanité (et j'ai montré dans quelles vues), il est nécessaire que Dieu se sente porté et vers l'un et vers l'autre ; à la récompense quand il est témoin du bien, à la colère quand il voit le mal.

Ici nous retrouvons une objection que nous oppose Épicure : « Si Dieu, dit-il, est accessible aux affections de la joie et de la haine, il doit avoir aussi le désir, l'envie, la crainte et tous les mouvemens propres aux autres passions de la faible humanité. » Non, sans doute, il n'est pas nécessaire que la crainte soit dans celui qui s'irrite, ni la tristesse dans celui qui peut ressentir de la joie. Au contraire, l'homme irascible est naturellement peu timide, comme celui qui est gai par nature est peu enclin à la tristesse. Mais quel besoin de discourir sur les diverses affections qui affligent l'homme ? examinons les nécessités d'une divinité. Je ne veux pas dire sa nature, parce que ce terme ne peut convenir à un être réputé sans naissance. Dans l'homme la crainte a un sujet, elle ne peut en avoir en Dieu. L'homme, en raison des accidens et des périls auxquels il est exposé, appréhende sans cesse une force supérieure qui peut le frapper, le dépouiller, le blesser, lui donner la mort. Mais Dieu, qui est au-dessus de la pauvreté, des injures, de la douleur et de la mort, n'a rien à redouter, parce que rien ne peut lui enlever sa force. De même encore la raison qui porte l'homme au plaisir n'est pas moins évidente. Il est destructible et mortel ; il a donc fallu deux sexes différens dont l'union servit à perpétuer sa race. Cet attrait ne se trouve pas en Dieu, parce qu'il n'est ni périssable ni mortel, et qu'il n'y a pas de sexe dont le rapprochement puisse l'exciter aux plaisirs, et qu'enfin toute génération lui est inutile, puisque son existence ne peut avoir de fin. On peut en dire autant de l'envie et de la cupidité, passions qui, dans l'homme, ont une cause, et qui n'en peuvent trouver en Dieu. En lui, il n'y a de cause que pour la bonté, l'indulgence et la pitié ; et sa puissance unique et souveraine les emploie seulement à la conservation de l'univers.

CHAPITRE XVI.

De Dieu, de sa colère et de ses affections.

On va demander, sans doute, comment peuvent s'exercer et cette colère et ces affections ? D'abord, quand l'homme est atteint par le

credentes eum posse ab his injuriis propulsare. Habet igitur causam miserandi; nec enim tam immitis est hominumque contemptor, ut auxilium laborantibus deneget. Item plurimi, quibus persuasum est Deo placere justitiam, eumque qui sit Dominus ac parens omnium, venerantur, et precibus assiduis ac frequentibus votis, dona et sacrificia offerunt, nomen ejus laudibus prosequuntur, justis ac bonis operibus demereri eum laborantes. Ergo est, propter quod Deus et possit, et debeat gratificari. Nam si nihil est tam conveniens Deo, quam beneficentia, nihil autem tam alienum quam ut sit ingratus: necesse est, ut officiis optimorum sancteque viventium præstet aliquid, ac vicem reddat, ne subeat ingrati culpam, quæ est etiam homini criminosa. Contra autem sunt alii facinorosi, et nefarii, qui libidinibus omnia polluant, cædibus vexent, fraudent, sapiant, perjurant; nec consanguineis, nec parentibus parcant; leges, et ipsum etiam Deum negligant.

Habet igitur ira in Deo materiam. Non est enim fas eum, cum talia fieri videat, non moveri, et insurgere ad ultionem sceleratorum, et pestiferos nocentesque delere, ut bonis omnibus consulat, adeo et in ipsa ira inest et gratificatio. Inania ergo et falsa reperiuntur argumenta, vel eorum, qui, cum irasci Deum nolunt, gratificari volunt, quia ne hoc quidem fieri sine ira potest; vel eorum, qui nullum animi motum esse in Deo putant. Et quia sunt aliqui affectus, qui non cadunt in Deum, ut libido, timor, avaritia, mœror, invidia; omni prorsus affectu eum vacare dixerunt. His enim vacat, quia vitiorum affectus sunt: eos autem, quisunt virtutis, id est, ira in malos, charitas in bonos, miseratio in afflictos, quoniam divina potestate sunt digna, proprios, et justos, et veros habet. Quæ profecto nisi habeat, humana vita turbabitur; atque ad tantam confusionem deveniet status rerum, ut contemptis superatque legibus, sola regnet audacia, ut nemo denique tutus esse possit, nisi qui viribus prævaleat. Ita quasi communi latrocinio terra omnis depopulabitur. Nunc vero quoniam et mali pœnam, et boni gratiam, et afflictis opem sperant; et virtutibus locus est, et scelera rariora sunt. At enim plerumque et scelerati feliciores sunt, et boni miseriores, et justi ab injustis impune vexantur. Considerabimus postea cur ista

malheur, dans son affliction il se réfugie vers Dieu, l'apaise, le supplie, dans cette foi que c'est lui qui peut repousser les injures. Dieu a donc une occasion de s'attendrir, et il n'est ni assez immiséricordieux, ni assez contempteur de l'humanité pour ne pas accorder son appui à ceux qui souffrent. Plusieurs, persuadés que la justice est agréable à Dieu, le regardant avec vénération, comme le père et le souverain maître de toutes choses, lui adressent des prières, lui offrent des présents et des sacrifices assidus, et s'efforcent de mériter sa faveur par tant d'actions de grâces. Aussi, par sa nature même, Dieu doit-il et peut-il conférer des récompenses ; car si rien n'est si digne de lui que le bienfait, rien n'en est plus indigne que l'ingratitude. Il est donc de nécessité qu'il puisse encourager et récompenser ceux qui vivent saintement, et leur rendre des grâces en retour de leurs bons offices, pour ne pas encourir le reproche d'ingratitude, qui est un crime aux yeux des hommes. D'autres, au contraire, chargés de crimes et d'infamies, répandent partout la dissolution et les débauches, le meurtre, la fraude et le parjure ; n'épargnent ni à leurs proches, ni à leurs parens, et professent un égal mépris et pour les lois et pour Dieu même.

La colère de Dieu n'est donc pas sans mobile : à ce spectacle désolant, Dieu doit s'éouvoir ; il doit se lever pour punir les scélérats, pour détruire ces ennemis dangereux et assurer le repos des gens de bien. Ainsi, dans sa colère même, il y a un principe de rémunération. Ils sont donc faibles et faux, les argumens de ceux qui, refusant à Dieu la colère, lui accordent la clémence, comme s'il pouvait être clément sans irascibilité. Ils se trompent encore, ceux qui donnent à Dieu une ame exempte de toute émotion, et qui l'en ont dépouillé, parce qu'il était inaccessible à l'amour du plaisir, à la crainte, à l'avarice, au chagrin et à l'envie. S'il n'éprouve pas ces inclinations, c'est qu'elles sont propres aux vices. Quant à celles qui touchent à la vertu, c'est-à-dire la haine des méchans, la bonté pour les gens de bien, la pitié pour les malheureux, il en est doué et les possède comme des attributs dignes de sa souveraine puissance ; et assurément, s'il en était privé, la vie humaine serait remplie de troubles, et la confusion arriverait à un tel point que, toutes les lois étant violées avec insolence, l'audace régnerait seule, et que personne n'aurait le repos et la sûreté que ceux là seuls qui domineraient par la force virile. Ainsi la terre serait dévastée comme par un brigandage commun ; tandis que lorsque les crimes ont leur châtement, les belles actions leur récompense, et qu'il est permis aux affligés d'espérer du secours, la vertu se pratique, et le

stant. Interim de ira explicemus, an sit aliqua in Deo; utrum nihil curet omnino, nec moveatur ad ea quæ impie geruntur.

CAPUT XVII.

De Deo, cura et ira.

Deus, inquit Epicurus, nihil curat; nullam igitur habet potestatem. Curare enim necesse est eum, qui habet potestatem; vel si habet, et non utitur, quæ tanta causa est, ut ei, non dicam nostrum genus, sed etiam mundus ipse sit vilis? Ideo, inquit, incorruptus est ac beatus, quia semper quietus. Cui vero administratio tantarum reum cessit, si hæc a Deo negligantur, quæ videmus ratione summa gubernari? aut quietus esse quomodo potest, qui vivit et sentit? Nam quies aut somni res est, aut mortis. Sed nec somnus habet quietem. Nam cum soporati sumus, corpus quidem quiescit, animus tamen irrequietus agitur; imagines sibi, quas cernat, effingit, ut naturalem suum motum exerceat varietate visorum, avocatque se a falsis, dum membra saturentur, ac vigorem capiant de quiete. Quies igitur sempiterna solius mortis est. Si autem mors Deum non attingit, Deus igitur nunquam quietus est. Dei vero actio quæ potest esse, nisi mundi administratio? Si vero mundi curam gerit, curat igitur hominum vitam Deus, ac singulorum actus animadvertit, eosque sapientes ac bonos esse desiderat. Hæc est voluntas Dei, hæc divina lex; quam qui sequitur, qui observat, Deo carus est. Necesse est igitur, ut ira moveatur adversus eum, qui hanc æternam divinamque legem, aut violaverit, aut spreverit. Si nocet, inquit, alicui Deus, jam bonus non est. Non exiguo falluntur errore, qui censuram sive humanam, sive divinam, acerbitalis et malitiæ nomine infamant, putantes nocentem dici oportere, qui nocentes afficit pœna. Quod si est, nocentes igitur leges habemus, quæ peccantibus supplicia sanxerunt; nocentes iudices, qui scelere

crime est plus rare. Mais, dira-t-on, la plupart du temps, les méchants sont les plus heureux, les bons sont chargés de plus de misères, et le juste subit impunément les vexations de l'homme injuste. Plus tard nous examinerons pourquoi il en est ainsi. En attendant, expliquons-nous sur la colère : disons s'il s'en trouve en Dieu, ou si Dieu est complètement indifférent et s'il demeure insensible à la vue des mauvaises actions.

CHAPITRE XVII.

De Dieu, de sa sollicitude et de sa colère.

Dieu, d't Épicure, ne s'inquiète de rien : c'est qu'il ne jouit d'aucune puissance ; car il s'inquiète, celui qui a quelque pouvoir. Mais s'il en a en effet, et qu'il ne s'en serve pas, quelle est donc la raison de cette indifférence, je ne dis pas pour le genre humain, mais pour tout cet univers ? C'est, assure ce philosophe, qu'au milieu d'un éternel repos, Dieu jouit d'une incorruptible béatitude. Mais le gouvernement de toutes ces merveilles, que nous voyons marcher avec tant d'ordre et d'harmonie, s'il n'en prend aucun soin, à qui l'a-t-il donc confié ? Ou enfin, comment accorder cette immobilité avec le sentiment et la vie ? Le repos, il n'est que dans le sommeil et dans la mort ; et encore le sommeil même n'est-il pas un parfait repos. Dans cet état, le corps seul est calme ; l'esprit travaille dans une agitation incessante, il se crée des visions pour exercer son activité naturelle, il se complait dans la variété de ces images et se berce de songes, pendant que les membres se délassent et reprennent vigueur dans le sommeil. L'éternelle paix n'est que dans la mort. Si donc elle n'atteint pas Dieu, Dieu n'est pas éternellement immobile ; et quelle peut être l'occupation d'un Dieu, si ce n'est le gouvernement du monde ? et s'il prend souci du monde, il s'occupe aussi de la vie des hommes ; il a les yeux sur chacun de leurs actes, et il les désire sages et bons. C'est là la volonté de Dieu, c'est là la loi divine, et qui la suit et l'observe est cher à Dieu. Donc il est nécessaire qu'il se courrouce contre le violeur ou le contempteur de cette loi éternelle et divine. Si Dieu, ajoute-t-il encore, nuit à quelqu'un, il cesse d'être bon. Quelle impardonnable erreur que d'accuser d'inclémence ou de méchanceté, la justice de Dieu ou des hommes, et de traiter de méchant celui qui inflige une peine aux méchants ! S'il en est ainsi, on peut appeler nos

convictos pœna capitis afficiunt. Quod si et lex justa est, quæ et nocenti tribuit, quod meretur, et iudex integer ac bonus dicitur, cum male facta vindicat (honorum enim salutem custodit, qui malos punit), ergo et Deus, cum malis obest, nocens non est; ipse autem est nocens, qui aut innocenti nocet, aut nocenti parcit, ut pluribus noceat.

Libet quærere ab iis, qui Deum faciunt immobilem, si quis habeat rem, domum, familiam, servique ejus contemntes patientiam domini, omnia invaserint, ipsi bonis ejus fruuntur, ipsos familia ejus honoret, dominus autem contemnatur ab omnibus, derideatur, relinquatur : utrumne sapiens esse possit, qui contumelias non vindicet, suisque rebus eos perfrui patiatur, in quos habeat potestatem? Quæ tanta in quoquam potest patientia reperiri? si tamen patientia nominanda est, et non stupor quidam insensibilis. Sed facile est ferre contemptum. Quid si fiant illa, quæ a Cicerone dicuntur? « Etenim » quæro, si quis pater familias liberis suis a servo interfectis, uxore » occisa, incensa domo, supplicium de servo non quam acerrimum » sumpserit; utrum is clemens ac misericors, an inhumanus et crudelissimus esse videatur? » Quod si ejusmodi facinoribus ignoscere, crudelitatis est potius quam pietatis, non est ergo virtutis in Deo, ad ea, quæ injuste fiunt, non commoveri. Nam mundus tanquam Dei domus est, et homines tanquam servi: quibus si ludibrio sit nomen ejus, qualis aut quanta patientia est, ut honoribus suis cedat, prava et iniqua fieri videat, et non indignetur, quod proprium et naturale est ei cui peccata non placeant? Irasci ergo rationis est; auferuntur enim delicta, et refrænatur licentia, quod utique juste, sapienterque sit.

Sed stoïci non viderunt esse discrimen recti et pravi; esse iram justam et injustam : et quia medelam rei non inveniebant, voluerunt eam penitus excidere. Peripatetici vero non excidendam, sed temperandam esse dixerunt : quibus in sexto libro Institutionum satis res-

lois criminelles, puisqu'elles sanctionnent une peine pour les coupables; et les juges aussi sont criminels, eux qui punissent de mort ceux qu'ils ont convaincus de crimes. Que si toute loi qui inflige un châtement au coupable n'en est pas moins une loi selon la justice, que si le juge qui frappe les crimes n'en est pas moins un juge intègre et juste, car il veille au salut des bons en châtiant les pervers; de même, Dieu, en nuisant aux méchans, n'est pas lui-même un méchant. Il n'y a de criminel et de coupable que celui qui nuit au juste ou qui persécute les gens de bien.

Mais, je le demande à ceux qui veulent que Dieu soit doué d'une insensible immobilité, si le maître d'une maison puissante, d'une famille nombreuse, dépossédé de ses biens par des serviteurs qui se sont ri de sa trop longue patience, se résignait à voir ces usurpateurs jouir de ses richesses, à voir sa propre famille leur rendre des devoirs, tandis que lui resterait honteusement délaissé à leurs dédains, à leurs moqueries; je le demande à ces philosophes, serait-il sage, ce maître qui ne vengerait pas ces affronts, et qui souffrirait l'odieux envahissement de ces hommes qu'il devrait tenir sous sa main? Quel est celui en qui peut se trouver tant de résignation! si ce n'est pas plutôt tant de stupide insensibilité qu'il faut dire? Qu'on supporte encore ces mépris; mais si les attentats sont poussés jusqu'au point qu'a décrit Cicéron, si ce père de famille a vu tuer ses enfans et sa femme, s'il a vu sa maison incendiée, et qu'il n'ait pas puni ces perfides serviteurs des plus cruels supplices, par ce pardon ne serait-il pas barbare et cruel plutôt que miséricordieux et plein de pitié? Que si l'indulgence pour de tels forfaits tient plus à la cruauté qu'à la compassion, ce ne peut être en Dieu une vertu que de ne pas s'émouvoir à la vue d'un acte injuste. Le monde n'est en effet que la demeure de Dieu, les hommes ne sont que ses serviteurs; si le nom de leur créateur n'est plus pour eux qu'une dérision, quelle est cette espèce de patience qui va jusqu'à sacrifier les honneurs qui lui sont dus, qui voit se commettre des iniquités et des crimes, et ne s'en indigne pas quand l'indignation est pourtant si naturelle à quiconque hait le péché? La colère a donc sa raison: elle arrête le crime, réprime la licence, et c'est là un des fruits de la justice et de la sagesse.

Les Stoïciens n'ont pas saisi la différence du bien et du mal: ils ne se sont pas aperçus qu'il y avait une colère juste et une injuste, et ils l'ont entièrement supprimée, parce qu'ils n'avaient pu expliquer son existence. Quant aux Péripatéticiens, s'ils ne la retranchent pas,

pondimus. Nescisse autem philosophos, quæ ratio esset iræ, apparet ex definitionibus eorum, quas Seneca enumeravit in libris, quos de ira composuit. « Ira est, inquit, cupiditas ulciscendæ injuriæ. Alii, ut ait Posidonius, cupiditas puniendi ejus, a quo te iniq̄ue putes læsum. » Quidam ita definierunt : « Ira est incitatio animi ad nocendum ei, qui aut nocuit, aut nocere voluit. » Aristotelis definitio non multum a nostra abest. Ait enim, iram esse cupiditatem doloris rependendi. Hæc est ira, de qua superius diximus, injusta; quæ etiam mutis inest : in homine vero cohibenda est, ne ad aliquod maximum malum prosiliat per furorem. Hæc in Deo esse non potest, quia illæsi- bilis est; in homine autem, quia fragilis est, invenitur. Inurit enim læsio dolorem et dolor facit ultionis cupiditatem. Ubi est ergo illa ira justa adversus delinquentes? quæ utique non est cupiditas ultionis, quia non præcedit injuria. Non dico de iis qui adversus leges peccant, quibus etsi judex sine crimine irasci potest, fingamus tamen, eum sedato animo esse debere, cum subjicit pœnæ nocentem, quia legum sit minister, non animi, aut potestatis suæ; sic enim volunt, qui iram conantur evellere. Sed de iis potissimum dico, qui sunt nostræ potestatis, ut servi, liberi, conjuges et discipuli : quos cum delinquere videmus, incitamus ad coercendum.

Necesse est enim bono ac justo displicere, quæ prava sunt; et cui malum displicet, moveri, cum id fieri videt. Ergo surgimus ad vindictam, non quia læsi sumus, sed ut disciplina servetur, mores corrigantur, licentia comprimatur. Hæc est ira justa, quæ sicut in homine necessaria est ad privitatis correctionem, sic utique in Deo, a quo ad hominem pervenit exemplum. Nam sicuti nos potestati nostræ sub- jectos coercere debemus : ita etiam peccata universorum Deus coer- cere debet. Quod ut faciat, irascatur necesse est; quia naturale est bono ad alterius peccatum moveri et incitari. Ergo definire debue- runt : Ira est motus animi ad coercenda peccata insurgentis. Nam de-

ils lui donnent des règles. Nous renvoyons, pour les réponses, à notre sixième livre des Institutions. Mais les philosophes ont ignoré la cause de sa colère; c'est du moins ce qui ressort des diverses définitions que Sénèque en a laissées dans ses traités sur la colère. « La colère, dit-il, » c'est le désir de venger une insulte. » D'autres, suivant Posidonius, disent « qu'elle n'est que l'envie de punir qui nous croyons nous avoir » fait méchamment quelque tort. » Enfin quelques-uns la définissent « une excitation de l'ame à nuire à quiconque nous a fait ou a voulu » nous faire du mal. » La définition d'Aristote s'éloigne peu de la nôtre : c'est le besoin de rendre le mal pour le mal. Voilà bien l'espèce de colère dont nous avons parlé plus haut, colère injuste, qu'on retrouve même dans les bêtes, et qui doit être comprimée dans l'homme, afin qu'elle ne l'entraîne pas à de déplorables excès de fureur. Cette espèce de colère, Dieu ne peut la sentir, parce qu'il est invulnérable; mais elle se rencontre dans l'homme, parce qu'il est faible, que l'offense lui cause de la douleur, et que la douleur l'excite à se venger. Où se trouve donc cette colère juste qu'on éprouve contre ceux qui commettent des crimes, et qui n'est pourtant pas un désir de vengeance, puisqu'elle n'a été précédée d'aucune injure. Je ne parle pas de ceux qui violent les lois, et contre lesquels un juge peut s'irriter sans reproche. Toutefois supposons ici qu'il doit avoir l'esprit impassible et calme, et qu'il punit les coupables sans se troubler, parce qu'il est l'instrument de la loi, et non de sa volonté et de sa propre puissance; car c'est ainsi que l'entendent ceux qui veulent supprimer sa colère. Mais je parle surtout de ceux qui sont sous notre autorité : nos serviteurs, nos disciples, nos enfans et nos femmes, que nous nous sentons portés à contenir lorsque nous les voyons tourner au mal.

Et en effet se peut-il que les actes criminels ne déplaisent pas à un homme de bien, et qu'il ne soit pas ému lorsqu'il les voit commettre? Ce n'est donc point par esprit de vengeance que nous sommes portés à la colère, mais pour conserver l'ordre, corriger les mœurs, comprimer la licence. Voilà ce qui fait la colère juste; et comme elle est nécessaire dans l'homme pour prévenir sa dépravation, de même elle est en Dieu pour servir d'exemple à l'homme; car, si nous devons réprimer les fautes de ceux qui sont soumis à notre puissance, Dieu doit réprimer les fautes du genre humain. Or, pour qu'il le puisse, il faut qu'il soit irascible, l'indignation étant naturelle à quiconque voit le mal sous ses yeux. La définition de la colère était donc celle-ci, un

Initio Ciceronis : Ira est libido ulciscendi, non multum a superioribus distat. Ira autem, quam possumus vel furorem, vel iracundiam nominare, hæc ne in homine quidem debet esse, quia tota vitiosa est. Ira vero, quæ ad correctionem vitiorum pertinet, nec homini adimi debet, nec Deo potest, quia et utilis est rebus humanis, et necessaria.

CAPUT XVIII.

De peccatis vindicandis, sine ira fieri non posse.

Quid opus est, inquit, ira, cum sine hoc affectu peccata corrigi possint? Atqui nullus est, qui peccantem possit videre tranquille : possit fortasse, qui legibus præsidet, quia facinus non sub oculis ejus admittitur, sed defertur aliunde tanquam dubium, nec unquam potest esse scelus tam clarum, ut defensionis locus non sit : et ideo potest iudex non moveri adversus eum, qui potest innocens inveniri. Cumque detectum facinus in lucem venerit, jam non sua, sed legum sententia nititur. Potest concedi, ut sine ira faciat, quod facit ; habet enim quod sequatur. Nos certe, cum domi peccatur a nostris, sive id cernimus, sive sentimus, indignari necesse est; ipse enim peccati adspectus indignus est. Nam qui non movetur omnino, aut probat delicta, quod est turpius et injustius, aut molestiam castigandi fugit, quam sedatus animus et quieta mens aspernatur ac renuit, nisi stimulaverit ira et incitaverit. Qui autem cum moveatur, tamen intempestiva lenitate, vel sæpius quam necesse est, vel etiam semper ignoscit, is plane et illorum vitam perdit, quorum audaciam nutrit ad facinora majora, et sibi ipsi æternam molestiarum materiam subministrat. Vitiosa est ergo in peccatis iræ suæ cohibitio.

Laudatur Archytas Tarentinus, qui cum in agro corrupta esse omnia comperisset, villici sui culpam redarguens : Miserum te, inquit,

mouvement de l'ame qui se soulève pour punir le crime. Quant à celle que donne Cicéron, la colère est le désir de se venger, elle s'éloigne peu de celles que nous avons citées plus haut; mais s'il s'agit de cette espèce de colère que l'on pourrait nommer fureur ou rage, elle ne doit pas même trouver place dans le cœur de l'homme, toute sa nature tenant du vice. Celle qui n'a d'autre but que de le réprimer, il ne faut l'enlever ni à l'homme, ni à Dieu, parce qu'elle est utile et nécessaire au bien de l'humanité.

CHAPITRE XVIII.

Qu'on ne peut punir les fautes sans le secours de la colère.

Mais, disent les philosophes, qu'est-il besoin de la colère, puisque sans elle on peut punir les fautes? Pour moi, je soutiens que personne ne peut voir un crime se commettre sans en éprouver de l'indignation; seulement j'admets qu'un juge puisse ne pas être ému, parce qu'il n'a pas vu le crime sous ses yeux, qu'il ne lui a été déféré que comme un fait douteux, et qu'il n'est pas de crime si évident qui ne laisse jour à quelque défense; en sorte qu'il pourra bien ne pas s'irriter contre un accusé que l'événement pourrait rendre innocent. En outre, quand le forfait est manifeste, ce n'est pas son jugement, c'est celui de la loi qu'il prononce: on peut donc accorder qu'il agit sans colère, puisqu'il est lié dans sa décision. Mais lorsqu'un crime se commet dans notre demeure par un des nôtres, soit qu'il tombe sous notre vue, soit que nous en soyons seulement instruits, c'est un devoir pour nous de nous en indigner, parce que le seul aspect du mal est repoussant; et celui qui ne s'en émeut pas, ou approuve le crime, ce qui est encore plus indigne, plus honteux, ou veut échapper à la peine de le réprimer, peine qu'évite et éloigne un esprit calme, une ame paisible, à moins qu'un transport haineux ne l'excite à punir; celui-là même que le spectacle du mal irrite ne cède que trop aux impulsions de la clémence et pardonne au crime plus souvent qu'il ne faut, puisque sa coupable indulgence corrompt ceux dont elle entretient l'insolence; elle les porte à de plus noirs excès, et n'est pour lui-même qu'un sujet continuel d'inquiétude et d'alarmes. C'est donc un défaut de retenir les élans d'une colère qui doit réprimer le mal.

On loue Archytas de Tarente, qui, voyant la récolte de sa terre entièrement perdue, et reprochant à son fermier sa négligence, lui dit :

quem jam verberibus necassem, nisi iratus essem. Unicum hoc exemplum temperantiæ putant : sed auctoritate ducti non vident, quam inepta et locutus fuerit, et fecerit. Nam si (ut ait Plato) nemo prudens punit, quia peccatum est, sed ne peccetur, apparet quam malum vir sapiens proposuerit exemplum. Si enim senserint servi dominum suum sævire, cum non irascitur, tum parcere, cum irascitur, non peccabunt utique leviter, ne verberentur; sed quantum poterunt gravissime, ut stomachum ejus incitent, atque impunè discedant. Ego vero laudarem, si, cum fuisset iratus, dedisset iræ suæ spatium; ut residente per intervallum temporis animi tumore, haberet modum castigatio. Non ergo propter iræ magnitudinem donanda erat pœna, sed differenda; ne aut peccanti majorem justo dolorem inureret, aut castigandi furorem. Nunc vero quæ tandem æquitas, aut quæ sapientia est, ut aliquis ob exiguum delictum puniatur, ob maximum non puniatur? Quod si naturam rerum causasque didicisset, nunquam tam importunam continentiam profiteretur, ut nequam servus iratum sibi fuisse dominum gratularetur. Nam sicut corpus humanum Deus multis et variis sensibus ad usum vitæ necessariis instruxit: sic et animo varios attribuit affectus, quibus vitæ ratio constaret; ut libidinem præbendæ sobolis gratia dedit, sic iram cohibendorum causa delictorum.

Verum ii, qui nesciunt fines bonorum ac malorum, sicut libidine utuntur ad corruptelas et ad voluptates, sic ira et affectu ad nocendum, dum iis, quos odie habent, irascuntur. Ergo etiam non peccantibus irascuntur, etiam paribus, aut etiam superioribus. Hinc quotidie ad immania facinora prosiliunt: hinc tragiæ sæpe nascuntur. Esset igitur laudandus Archytas, si, cum alicui civi et pari facienti sibi injuriam fuisset iratus, repressisset se tamen, et patientia furoris impetum mitigasset. Hæc sui cohibitio gloriosa est, qua compscitur aliquod imminens magnum malum. Servorum autem filiorumque peccata non coercere, peccatum est; evadent enim ad majus malum per

Misérable ! je te tuerais de coups, si je n'étais en colère. On admire ce trait comme un haut exemple de modération ; mais on se laisse influencer par l'autorité du philosophe, et l'on n'aperçoit plus l'inconséquence de ses paroles et de sa conduite : car, comme le dit Platon, si le sage inflige une peine, non point par cela même qu'on a péché, mais pour prévenir le retour du mal, il est évident que ce prétendu sage n'a fourni qu'un exemple funeste. Si les serviteurs s'aperçoivent que leur maître ne sévit que lorsqu'il n'est pas en colère, mais que lorsqu'il s'y trouve il pardonne, ils se garderont des fautes légères pour ne pas être frappés, et n'en commettront que de graves pour susciter sa fureur, et dès lors se retirer impunis. Oui, je le louerais, si, dans le premier accès de sa colère, il l'eût laissée s'apaiser par quelque intervalle de temps, afin que, l'irritation calmée, il pût apporter quelque mesure dans la punition, la force de la colère ne devant pas être un motif pour remettre la peine, mais seulement pour la différer, de peur qu'un châtimement instantané ne soit trop sévère pour le coupable, ou trop violent de la part de celui qui l'inflige ; et si nous y regardons de plus près, quelle est cette justice, quelle est cette équité qui a des peines pour les fautes légères, et n'en a pas pour les fautes graves. Archytas n'eût jamais fait profession d'une retenue si dangereuse, s'il eût examiné avec quelque profondeur la nature des vertus et des passions. N'était-ce pas fournir à un serviteur l'occasion de se féliciter de la colère de son maître ? Dieu a pourvu le corps humain de divers organes pour exécuter les différentes fonctions de la vie ; il a donné aussi à l'ame des affections différentes pour que l'homme pût régler sa conduite. C'est ainsi qu'il a reçu l'amour du plaisir pour se reproduire, et la colère pour servir de frein aux vices.

Mais ceux qui ignorent le but et la fin des biens et des maux abusent de l'attrait du plaisir pour se livrer à l'impudicité et à la débauche, et de la colère pour se venger de ceux qu'ils ont en haine ; en sorte qu'ils ne s'irritent pas seulement contre ceux qui font le mal, mais contre leurs égaux et leurs supérieurs même. De cet abus naissent les forfaits et les grands crimes. Concluons qu'Archytas n'eût mérité des louanges que si, après s'être violemment emporté contre un concitoyen, son égal, dont il eût reçu quelque injure, il se fût contenté, et par sa résignation eût apaisé les transports de sa colère. Cet empire sur soi-même n'est véritablement glorieux que lorsqu'il empêche quelque grand malheur. On est donc coupable de ne pas punir des serviteurs ou des enfans qui font le mal, puisque cette impu-

impunitatem. Hic non cohibenda ira, sed etiam, si jacet, excitanda est. Quod autem de homine dicimus, id etiam de Deo, qui hominem similem sui fecit. Omitto de figura Dei dicere, quia Stoici negant habere ullam formam Deum; et ingens alia materia nascetur, si eos coarguere velimus: de animo tantum loquor. Si Deo subjacet cogitare, sapere, intelligere, providere, præstare: ex omnibus autem animalibus homo solus hæc habet; ergo ad Dei similitudinem factus est: sed ideo procedit in vitium, quia de terrena fragilitate permittus, non potest id, quod a Deo sumpsit, incorruptum purumque servare, nisi ab eodem Deo justitiæ præceptis imbuatur.

CAPUT XIX.

De anima et corpore, deque Providentia.

Sed quoniam compactus est, ut diximus, e duobus, animo et corpore, in altero virtutes, in altero vitia continentur, et impugnant se invicem. Animi enim bona, quæ sunt in continendis libidinibus, contraria sunt corpori; et corporis bona, quæ sunt in omni genere voluptatum, inimica sunt animo. Sed si virtus animi repugnaverit cupiditatibus, easque compresserit, erit vere Deo similis. Unde apparet animam hominis, quæ virtutem divinam capit, non esse mortalem. Sed discrimen illud est, quod cum virtus habeat amaritudinem, et sit dulcis illecebra voluptatis, vincuntur plurimi et abstrahuntur ad suavitatem. Ii vero, qui se corpori rebusque terrenis addixerunt, premuntur in terram, nec assequi possunt divini muneris gratiam, quia se vitiorum labibus inquinaverunt. Qui autem Deum secuti, eique parentes, corporis desideria contempserint, et virtutem præferentes voluptatibus, innocentiam justitiamque servaverint, hos Deus ut sui similes recognoscit.

Cum igitur sanctissimam legem posuerit, vel tunc universos, innocentes, ac beneficos esse; potestne non irasci, cum videt contemni legem suam, abjici virtutem, appeti voluptatem? Quod si est mundi

nité les entraîne à de plus grands excès. C'est dans ce cas qu'il ne faut pas contenir sa colère, mais la susciter, au contraire, si elle est en repos. Les principes que nous posons pour l'homme s'appliquent à Dieu, qui a fait l'homme à son image. Je n'entreprends point de parler de l'expression du visage de Dieu, puisque les Stoïciens lui en refusent un, et que pour les réfuter il faudrait s'engager dans un interminable sujet; je ne parle que de sa spiritualité. Or, si la pensée, la raison, l'intelligence, la prévision et la force sont de la nature et de l'essence de Dieu, et que l'homme seul jouisse aussi de ces propriétés, il est évident que l'homme a été créé à la ressemblance de Dieu. Toutefois cette image de Dieu se vicie et se dénature, parce qu'elle touche à la terre, et qu'elle ne peut conserver pur et intact ce qu'elle tient de divin, si Dieu lui-même ne la remplit des préceptes de sa justice.

CHAPITRE XIX.

De l'ame et du corps, et de la Providence.

L'homme, je l'ai déjà dit, a été formé de deux élémens distincts, le corps et l'ame : ici sont les vertus et là sont les vices. Ces deux élémens se combattent sans cesse; les biens de l'ame, qui consistent à réprimer les passions, sont contraires au corps; et les biens du corps, qui sont tous dans les joies sensuelles, sont les ennemis de l'ame. Mais si la force de l'ame repousse les plaisirs et les comprime, c'est alors qu'elle se montre semblable à la nature de Dieu; d'où l'on peut conclure que l'ame humaine n'est point mortelle, puisqu'elle comporte en elle une propriété divine. Seulement, comme la vertu n'est pas sans amertume et que le plaisir est rempli de douceur, un grand nombre se laisse vaincre et s'élançe vers la volupté. Adonnés aux jouissances du corps, aux plaisirs temporels, ils sont comme enchaînés à la terre, ils ne peuvent s'élever ni atteindre aux dons du ciel, parce qu'ils se sont couverts des souillures du vice. Ceux, au contraire, qui ont fidèlement suivi la trace de leur Dieu, qui ont conservé leur parenté divine et méprisé les plaisirs du corps pour leur préférer la vertu et rester attachés à l'innocence et à la justice, ceux-là Dieu les reconnaît comme ses semblables.

Sa sainte loi impose à tous la pureté et la bienfaisance; peut-il ne pas se courroucer en voyant qu'on viole sa loi, qu'on foule aux pieds la vertu et qu'on se précipite vers les voluptés? Peut-il, s'il gouverne

administrator, sicut esse debet, non utique contemnit id, quod est in omni mundo vel maximum. Si est providus, ut oportet Deum, consulit utique generi humano, quo sit vita nostra et copiosior, et melior, et tutior. Si est Pater ac Deus universorum, certe virtutibus hominum delectatur, et vitii commovetur; ergo et justos diligit, et impios odit. Odio (inquit) opus non est; semel enim statuit bonis præmium, et malis pœnam. Quod si aliquis juste innocenterque vivat, et idem Deum nec colat, nec curet omnino; ut Aristides, et Timon, cæterique philosophorum, cedetne huic impune, quod cum legi Dei obtemperarit, ipsum tamen spreverit? Est igitur aliquid, propter quod Deus possit irasci, tanquam fiducia integritatis adversus eum rebellantis. Si huic potest irasci propter superbiam, cur non magis peccatori, qui legem cum ipso pariter latore contempserit? Judex peccatis veniam dare non potest, quia voluntati servit alienæ. Deus autem potest, quia est legis suæ ipse disceptator et judex: quam cum poneret, non utique ademittit sibi omnem potestatem, sed habet ignoscendi licentiam.

CAPUT XX.

De peccatis et Dei misericordia.

Si potest ignoscere, potest igitur et irasci. Cur ergo, inquiet aliquis, et qui peccant, sæpe felices sunt, et qui pie vivunt, sæpe miseri? Quia fugitivi et abdicati libere vivunt, et qui sub disciplina patris aut domini sunt, strictius et frugalius. Virtus enim per mala et probatur, et constat; vitia per voluptatem. Nec tamen ille qui peccat, sperare debet perpetuam impunitatem, quia nulla est perpetua felicitas:

. Sed scilicet ultima semper
 Expectanda dies homini; dicique beatus
 Ante obitum nemo supremaque funera debet¹;

¹ Ovid. Metam. 115, 135.

le monde, et il le gouverne en effet, ne pas s'inquiéter de ce qu'il y a de plus important dans ce monde? S'il est prévoyant, et comme Dieu il doit l'être, sa prévoyance s'étend sur tout le genre humain; elle a pour but de rendre la vie de l'homme plus douce, plus sûre et plus heureuse. S'il est tout à la fois et notre Père et notre Dieu, il se réjouit de nos vertus, s'afflige de nos vices; il aime le juste et maudit l'impie. Mais Dieu, dit-on, n'a pas besoin de haïr; il a de toute éternité posé la loi d'une récompense pour les bons et d'une peine pour les méchants. Eh quoi! quelqu'un aurait vécu selon les règles du devoir et de la justice, et cependant n'aurait rendu aucun culte à Dieu; il n'en aurait pas pris plus de soin qu'un Aristide, qu'un Timon et autres philosophes; tout en observant sa loi, il n'en aurait pas moins méprisé son divin auteur, et cet homme échapperait à tout châtement! La colère de Dieu peut donc avoir de justes et légitimes causes, ne fût-ce que celle de la tranquille sécurité de ceux qui vivent en état de rébellion contre lui. Mais s'il peut s'irriter contre celui qui s'enorgueillit de sa prétendue sagesse, ne devra-t-il pas s'irriter à meilleur droit encore contre le pécheur qui méprise tout à la fois et la loi et celui qui l'a portée? Le juge ne peut pardonner, parce qu'il est soumis à une volonté qui n'est plus la sienne. Mais Dieu peut faire grâce, parce qu'il est le juge et le dispensateur de sa propre loi, et en l'imposant, il ne s'est pas ôté tout pouvoir; il s'est réservé la clémence.

CHAPITRE XX.

Des péchés et de la miséricorde de Dieu.

Si Dieu peut en même temps et pardonner et punir, pourquoi voit-on si souvent le crime heureux et la vertu malheureuse? Pourquoi les déserteurs de la loi vivent-ils en pleine liberté, tandis que ceux qui obéissent à un père ou à un maître mènent une vie de sobriété et de privations? est-ce donc que la vertu se reconnaît aux maux qui l'accompagnent et le vice aux voluptés qui l'entourent? Qu'on ne s'y laisse pas tromper, le pécheur ne peut se promettre une impunité durable, parce qu'il n'y a pas de félicité sans fin; et, comme l'a dit élégamment un poète :

C'est son dernier jour qu'il faut que l'homme attende; et nul ne peut être appelé heureux avant l'heure de ses funérailles.

ut ait poeta non insuavis. Exitus est, qui arguit felicitatem; et nemo iudicium Dei potest, nec vivus effugere, nec mortuus. Habet enim potestatem, et vivos præcipitare de summo, et mortuos æternis afficere eruciatis. Imo, inquit, si irascitur Deus, statim debuit vindicare, et pro merito quemque punire. Atenim si id faceret, nemo superesset. Nullus est enim, qui nihil peccet; et multa sunt, quæ ad peccandum iritent, ætas, vinolentia, egestas, occasio, præmium. Adeo subjecta est peccato fragilitas carnis, qua induti sumus, ut nisi huic necessitati Deus parceret, nimium fortasse pauci viverent: propter hanc causam patientissimus est, et iram suam continet. Nam quia perfecta est in eo virtus, necesse est patientiam quoque ejus esse perfectam, quæ et ipsa virtus est. Quam multi ex peccatoribus justis posterius effecti sunt, ex malis boni, ex improbis continentes! quam multi in prima ætate turpes, et omnium iudicio damnati, postmodum tamen laudabiles exstiterunt! Quod utique non fieret si omne peccatum pœna sequeretur.

Leges publicæ manifestos reos damnant, sed plurimi sunt, quorum peccata occuluntur; plurimi, qui delatorem comprimunt, aut precibus, aut præmio; plurimi, qui iudicia eludunt per gratiam, vel potentiam. Quod si eos omnes, qui humanam pœnam effugiunt, censura divina damnaret, esset homo aut rarus, aut etiam nullus in terra. Denique vel una illa causa delendi generis humani justa esse potuisset, quod homines, contempto Deo vivo, terrenis fragilibusque figmentis honorem divinum tanquam cœlestibus deferunt, adorantes opera humanis digitis laborata. Cumque illos Deus artifex, ore sublimi, statu recto figuratos, ad contemplationem cœli et notitiam Dei excitaverit, curvare se ad terram maluerunt pecudum modo. Humilis enim, et curvus, et pronus est, qui ab adpectu cœli Deique patris aversus, terrena, quæ calcare debuerat, id est, de terra ficta et formata, veneratur. In tanta igitur impietate hominum tantisque peccatis id assequitur patientia Dei, ut se ipsi homines damnatis vitæ prioris erroribus corrigant. Denique, et boni sunt justique multi, et abjectis terrenis cultibus, majestatem Dei singularis agnoscunt. Sed cum maxima et utilis-

Ce n'est qu'à ce terme qu'on reconnaît le bonheur, et on ne peut échapper au jugement de Dieu, soit pendant sa vie, soit après sa mort. Les vivans, il peut les précipiter dans l'abîme, et les morts les accabler de tortures. Mais on ajoute : si Dieu entre en colère, il doit sur-le-champ venger et punir chacun selon ses mérites. Eh ! s'il punissait ainsi, le monde serait dépeuplé par les châtimens. Quel est vraiment celui qui ne pèche pas ? La faiblesse de l'âge, l'ivresse, le moment propice, la misère, l'appât d'une récompense, n'excitent-ils pas incessamment à mal faire ? Cette chair dont nous sommes revêtus a tellement été soumise à cette condition de péché, que, si Dieu n'y avait égard, trop de gens disparaîtraient de la terre ; voilà pourquoi il se montre plein de patience et de miséricorde, pourquoi il retient les effets de sa colère. Puisque toute vertu qui est en lui est dans la perfection, ne faut-il pas qu'il paraisse parfait dans sa patience, cette patience étant aussi une vertu ? Combien de pécheurs par la suite sont devenus justes ? combien de méchans ont été convertis au bien, de débauchés ramenés à la vertu ? Combien ont passé leur jeunesse dans la turpitude, chargés du mépris du monde, qui plus tard ont su mériter ses louanges ! ce qui certainement n'arriverait pas si la peine suivait de si près les fautes.

Les lois humaines condamnent les crimes devenus publics ; mais combien demeurent ensevelis dans le secret ! Combien de coupables ne parviennent-ils pas à toucher les témoins par leurs prières, ou à les effrayer par leurs menaces, ou à les séduire à prix d'argent ! Que de coupables échappent à la justice par la faveur ou par leur haut crédit ! Que si la loi divine venait atteindre ceux qui se sont dérobes aux rigueurs de la justice humaine, l'homme serait rare, ou peut-être n'existerait pas sur la terre ! Une seule cause semblerait devoir légitimer cette extermination de l'espèce humaine, c'est ce mépris que l'homme laisse voir pour son Dieu, lorsque, adorant des statues sorties de mains terrestres, il offre à ces vaines images de l'art des honneurs qui ne sont dus qu'à de célestes créatures ; c'est ce choix indigne de préférer se tourner vers la terre comme des bêtes, quand Dieu son créateur lui donna un si noble visage et un port élevé, pour adresser ses regards vers les cieux et apprendre à connaître la divinité. Et en effet n'est-il pas humble et courbé vers la terre, celui qui a détourné ses yeux du ciel et de Dieu, son auteur, pour adorer de viles images de terre, c'est-à-dire sorties de son sein, et que plutôt il eût dû fouler sous ses pieds ? Au milieu de tant d'impiétés et de désordres, quel est

sima sit Dei patientia, tamen, quamvis sero, noxios punit, nec patitur longius procedere, cum eos inemendabiles esse perviderit.

CAPUT XXI.

De ira Dei et hominis.

Superest una et extrema quæstio. Nam dixerit fortasse quispiam, adeo non irasci Deum, ut etiam in præceptis hominem irasci vetet. Possem dicere, quod ira hominis refrænanda fuerit, quia injuste sæpe irascitur; et præsentem habet motum, quia temporalis est. Itaque ne fierent ea, quæ faciunt per iram et humiles, et mediocres, et magni reges, temperari debuit furor ejus, et comprimi, ne mentis impos aliquid inexpiable facinus admitteret. Deus autem non ad præsens irascitur, quia æternus est perfectæque virtutis; et nunquam nisi merito irascitur. Sed tamen non ita res se habet. Nam si omnino prohiberet irasci, ipse quodammodo reprehensor opifici sui fuisset, qui a principio iram jecori hominis indidisset: siquidem creditur causam hujus commotionis in humore fellis contineri. Non igitur in totum prohibet irasci, quia is affectus necessario datus est; sed prohibet in ira permanere. Ira enim mortalium debet esse mortalis, nam si maneat, confirmantur inimicitiae ad perniciem sempiternam. Deinde rursus cum irasci quidem, sed tamen non peccare præcepit, non utique evellit iram radicitus, sed temperavit; ut in omni castigatione modum ac justitiam teneremus. Qui ergo irasci nos jubet, ipse utique irascitur: qui placari celerius præcipit, est utique ipse placabilis; ea enim præcipit quæ sunt justa et rebus utilia communibus.

donc le fruit de la patience de Dieu? Ce fruit, c'est de ramener au bien quelques hommes qui condamnent les erreurs de leur vie passée, et qui, désormais justes et vertueux, repoussent tout culte terrestre et reconnaissent enfin la sublimité d'un seul Dieu. Toutefois, si cette patience est grande et féconde en bienfaits, quoiqu'elle ne frappe que tardivement les coupables, elle sait les atteindre et les arrêter lorsqu'ils lui paraissent endurcis et incorrigibles.

CHAPITRE XXI.

De la colère de Dieu et de la colère de l'homme.

Il nous reste une objection, ce sera la dernière. Si Dieu n'entre pas en colère, nous dira-t-on, c'est que lui-même a défendu à l'homme de tels emportemens. Je pourrais dire que la colère de l'homme doit avoir un frein, parce qu'elle est souvent injuste, qu'elle a des accès passagers; en sorte que pour détourner les malheurs que les petits, les grands et les rois mêmes peuvent commettre dans le délire de cette passion, il a fallu la maîtriser, l'enchaîner, afin qu'elle ne portât pas ceux qui perdent en elle tout empire sur eux-mêmes à se charger de forfaits irréparables. Mais quant à Dieu, sa colère n'est pas de la promptitude, parce qu'il est éternel et parfait, et que jamais il ne s'irrite sans raison. Au reste, il n'est même pas vrai que Dieu défende entièrement à l'homme l'usage de la colère; c'eût été blâmer soi-même son propre ouvrage, puisque dès le principe Dieu a placé cette passion dans le cœur humain, et qu'on croit communément qu'elle réside dans une humeur fielleuse. Ce que Dieu défend, ce n'est pas ce premier mouvement d'indignation qui a été donné à l'homme comme une affection nécessaire; ce que Dieu défend, c'est de persister dans ce sentiment haineux; car la colère des mortels est mortelle, et si elle n'avait pas de fin, les inimitiés s'accroîtraient jusqu'à l'extermination d'un ennemi. Remarquons en outre que si Dieu permet de s'emporter, il ordonne de ne pas commettre le mal; on peut donc assurer qu'il n'a pas ôté l'irascibilité à l'homme; il a voulu seulement qu'il modérât les mouvemens de sa colère, afin que dans tout châtiment il ne sortît pas des bornes de la justice et de la modération. Il nous reste à conclure que le Dieu qui nous prescrit la colère est lui-même irritable, et que s'il nous commande de nous apaiser promptement, il n'est pas

Sed quia dixeram non esse iram Dei temporalem, sicut hominis, qui præsentanea commotione fervescit, nec facile regere se potest propter fragilitatem, intelligere debemus, quia sit æternus Deus, iram quoque ejus in æternum manere: sed rursus, quia virtute sit maxima præditus, in potestate habere iram suam; nec ab ea regi, sed ipsam illam, quemadmodum velit, moderari: quod utique non repugnat superiori. Nam si prorsus immortalis fuisset ira ejus, non esset satisfactioni aut gratiæ post delictum locus; cum ipse homines ante solis occasum reconciliari jubeat. Sed ira divina in æternum manet adversus eos, qui peccant in æternum. Itaque Deus non thure, non hostia, non pretiosis muneribus, quæ omnia sunt corruptibilia, sed morum emendatione placatur; et qui peccare desinit, iram Dei mortalem facit. Idcirco enim non ad præsens noxium quemque punit, ut habeat homo resipiscendi et corrigendi sui facultatem.

CAPUT XXII.

De peccatis; deque iis recitati versus sibyllæ.

Hæc habui, quæ de ira Dei dicerem, Donate carissime; ut scires quemadmodum refelleres eos qui Deum faciunt immobilem. Restat, ut more Ciceronis utamur epilogo ad perorandum. Sicut ille in Tusculanis de morte disserens fecit; ita nos in hoc opere testimonia divina, quibus credi possit, adhibere debemus, ut illorum persuasionem revincamus, qui sine ira Deum esse credentes, dissolvunt omnem religionem, sine qua, ut ostendimus, aut immanitate belluis, aut stultitia pecudibus adæquamur; in sola enim religione, id est, in Dei summi notione sapientia est. Prophetæ universi divino Spiritu repleti nihil aliud, quam de gratia Dei erga justos, et de ira ejus adversus impios loquuntur. Quorum testimonia nobis quidem satis sunt: verum iis quoniam non credunt isti, qui sapientiam capillis et habitu jactant, ratione quoque et argumentis fuerant nobis refellendi. Sic enim præpostere agitur, ut humana divinis tribuant auctoritatem, cum potius

non plus implacable, ses prescriptions étant toutes justes et conformes à notre bien-être.

J'ai dit que la colère de Dieu n'était point passagère comme celle de l'homme, qui s'émeut et s'agite promptement, et qui, hors de lui, ne peut plus modérer sa passion, tant il est faible et fragile. J'ai dit que Dieu étant éternel, sa colère devait éternellement subsister ; mais j'ai ajouté aussi que, doué d'une vertu sans bornes, il la tenait sous sa puissance, n'en était pas maîtrisé ; qu'il la maîtrisait au contraire selon son gré : ce qui rentre parfaitement dans ce que j'ai établi plus haut. Mais si sa colère eût été entièrement immortelle et sans fin, tout espoir de réparation, toute voie de rentrer en grâce après une faute, eussent été perdus pour l'homme, pour l'homme, à qui Dieu lui-même ordonne de se réconcilier avant le coucher du soleil. Mais la colère divine est sans terme pour ceux qui pèchent sans relâche ; ce n'est donc point par de l'encens, par des oblations, par de riches présents, toutes offrandes corruptibles, mais par la réforme dans les mœurs, que l'on parvient à la calmer ; et cesser de pécher, c'est faire périr la colère de Dieu, puisqu'il ne suspend sa vengeance que pour laisser à l'homme le temps de se reconnaître et de s'amender.

CHAPITRE XXII.

Du péché, et des vers sibyllins qui ont rapport au péché.

C'est là tout ce que j'avais à vous dire, mon cher Donat, sur la colère divine ; c'est là tout ce que j'avais à vous apprendre pour répondre à ceux qui accusent Dieu d'immobilité. Maintenant je vais terminer par une espèce d'épilogue, à l'exemple de Cicéron dans ses Tusculanes ou dissertations sur la mort. J'ajouterai donc à ce traité des preuves dignes de foi, tirées des divines Écritures, afin de convaincre ceux qui s'imaginent faussement que Dieu est exempt de colère, croyance funeste qui renverse la religion, sans laquelle, ainsi que nous l'avons démontré, l'homme se ravale à la stupidité de la brute, et la surpasse en férocité. Et en effet toute sagesse est dans la religion, dans la religion seule, c'est-à-dire dans la connaissance d'un Dieu souverainement grand. Tous les prophètes remplis de l'Esprit divin ne parlent que de la grâce de Dieu envers les justes, et de sa colère envers les impies. Leur témoignage nous suffit, à nous ; mais ces sages prétendus, ces sages qui ne le sont que par leur chevelure et le vé-

humanis divina debuerint. Quæ nunc sane omittamus ne nihil apud istos agamus, et in infinitum materia procedat. Ea igitur quæramus testimonia, quibus illi possint, aut credere, aut certe non repugnare.

Sibyllas plurimi et maximi auctores tradiderunt; Græcorum, Aristochius et Apollodorus Erythræus; nostrorum, Varro et Fenestella. Hi omnes præcipuam, et nobilem præter cæteras Erythræam fuisse commemorant. Apollodorus quidem ut de civi ac populari sua gloriatur. Fenestella vero etiam legatos Erythras a senatu esse missos refert, ut hujus sibyllæ carmina Romam deportarentur, et ea consules Curio et Octavius in Capitolio, quod tunc erat curante Quinto Catulo restitutum, ponenda curarent. Apud hanc de summo et conditore rerum Deo hujusmodi versus reperiuntur :

Ἄφθαρτος κτίστης αἰώνιος αἰθέρα ναίων,
 Τοῖς ἀγαθοῖς ἀγαθὸν προφέρων, πολὺ μείζονα μισθόν·
 Τοῖς δὲ κακοῖς ἀδίκους τε χόλον καὶ θυμὸν ἐγείρων ¹.
 Incorruptibilis conditor æternus in æthere habitans,
 Bonis bonum proferens, multo majorem mercedem;
 Malis autem et injustis iram et furorem excitans.

Rursus alio loco, enumerans quibus maxime facinoribus incitetur Deus, hæc intulit :

Φεῦγε δὲ λατρείας ἀνόμους, Θεῶν ζῶντι λάτρευε.
 Μοιχείας τε φύλασσε, καὶ ἄρσενος ἄκριτον εὐνήν,
 Ἴδιαν γενεᾶν παιδῶν τρέφε, μήδε φόνους·
 Καὶ γὰρ ὁ ἀθάνατος κεχολώσεται, ὅσκειν ἀμάρτη·
 Fuge vero religiones impias, et a masculi commixtione impura.
 Propriam generationem filiorum nutri, et ne occidas;
 Etenim immortalis irascitur ei qui peccaverit.

Indignatur ergo adversus peccatores.

¹ Sibyl. ser. III, ad finem.

tement qu'ils affectent, leur refusent toute croyance. Je suis donc obligé de repousser leur incrédulité par la raison et par les argumens empruntés aux Écritures. Cette marche est, je le sais, contraire à celle que je devrais suivre, puisque je prouve la foi par la raison, quand je devrais confirmer la raison par la foi. Mais je m'éloigne à dessein de cette méthode pour obtenir quelque fruit, et ne pas me jeter dans des longueurs interminables. Je vais donc finir en leur opposant des témoignages auxquels ils puissent croire, ou que tout au moins ils ne contestent pas.

Un grand nombre d'auteurs et des plus célèbres, entre autres chez les Grecs, Ariston de Chios et Apollodore d'Érythrée; chez les Romains, Varron et Fenestella, nous ont parlé des sibylles. Tous accordent à l'Érythréenne une renommée plus illustre, et la placent avant toutes les autres; Apollodore se vante même de l'avoir pour concitoyenne; et, selon Fenestella, des ambassadeurs furent envoyés du sénat à Érythrée, pour rapporter à Rome les chants de cette sibylle. Sous le consulat de Curion et d'Octave, ils furent déposés dans le Capitole, restauré tout nouvellement par les soins de Quintus Catulus. C'est dans les vers de cette prophétesse que nous trouvons le passage suivant sur le Créateur souverain de l'univers :

Eternel et incorruptible, créateur du monde, il habite dans les airs, il a pour les hommes de bien des récompenses excessives, et sa colère réserve aux méchants des châtimens terribles.

Et autre part, en énumérant les fautes qui excitent le plus le courroux divin, elle dit :

Fuyez les cultes impies, et ne servez que le Dieu vivant; abstenez-vous de l'adultère et des impuretés entre hommes; élevez avec soin le fruit de vos générations, et gardez-vous de le détruire, car l'immortel s'irritera contre le coupable d'un de ces crimes.

Il faut donc en déduire que Dieu s'indigne contre les pécheurs.

CAPUT XXIII.

De ira Dei, et peccatorum punitione, deque ea sibyllarum carmina recitata :
castigatio præterea et adhortatio.

Verum quia plures, ut ostendi, sibyllæ a doctissimis auctoribus fuisse traduntur, unius testimonium satis non sit ad confirmandam, sicut intendimus, veritatem. Cumeæ quidem volumina, quibus Romanorum fata conscripta sunt, in arcanis habentur : cæterarum tamen fere omnium libelli, quominus in usu sint omnibus, non vetantur; ex quibus alia denuntians universis gentibus iram Dei ob impietatem hominum, hoc modo exorsa est :

Ἐρχομένης ὀργῆς μεγάλης ἐπὶ κόσμον ἀπειθῆ,
Ἐσχατον εἰς αἰῶνα Θεοῦ μηνύματα φαίνω,
Πᾶσι προφητεύσασα κατὰ πόλιν ἀνθρώποισι ¹.
Veniente ira magna ad mundum pertinacem,
Postremum ad sæculum Dei edicta pando,
Omnibus vaticinans oppidatim hominibus.

Alia quoque per indignationem Dei adversus injustos cataclysmum priore sæculo factum esse dixit, ut malitia generis humani exstingueretur.

Ἐξ οὗ μνήσαντος ἐπουρανίου Θεοῦ
Αὐταῖσι πολιέσσει καὶ ἀνθρώποισιν ἅπασιν,
Γῆν ἐκάλυψε θάλασσα κατακλυσμοῦ βραγέντος ².
Ex quo irato supercælesti Deo
Ipsis urbibus et hominibus cunctis,
Terram cooperuit mare diluvio erupto.

Simili modo deflagrationem postea futuram vaticinata est, qua rursus impietas hominum deleatur.

Καὶ ποτε τὴν ὀργὴν Θεὸν οὐκ ἔτι πραΰνοντα,
Ἄλλ' ἐξεμβρίθοντα, καὶ ἐξολύοντά τε γέννα
Ἀνθρώπων, ἅπασαν ὑπ' ἐμπρησμοῦ πέρθοντα ³.
Et aliquando Deum iram non amplius placantem,
Sed aggravantem, et perdentem genus
Hominum, ac totum in incendio depopulantem.

¹ Serm. viii, initio. — ² *Ibid.* iv, initio. — ³ *Ibid.* ad fin.

CHAPITRE XXIII.

De la colère de Dieu, de la punition des péchés, de ce que disent les sibylles sur cette punition, enfin du châtement et de l'exhortation au bien.

Une foule de savans ont constaté l'existence de plusieurs sibylles, ainsi que nous l'avons reconnu ; mais puisque notre intention est de confirmer la vérité, pourquoi ne citerions-nous que le témoignage d'une seule d'entre elles. Les livres de la sibylle de Cumès restent ensevelis dans le plus profond mystère, parce qu'ils renferment les destinées du peuple romain. Mais les autres prédictions communes à tout le monde peuvent être consultées. Une de ces prophétesses, annonçant les vengeances divines qui tomberont sur les nations pour punir l'impiété des hommes, commence ainsi sa réponse :

J'annonce les décrets de Dieu pour les derniers temps où sa terrible colère tombera sur ce monde pervers, et mes avertissemens s'adressent aux hommes de toutes les cités.

Une autre rapporte que, dans les siècles précédens, l'indignation du ciel contre les impies amena un grand déluge pour engloutir la méchanceté des hommes :

Par la colère du Très-Haut, dit-elle, l'inondation couvrit tous les hommes, toutes les villes, et la terre ne fut plus qu'une mer.

Elle prédit en ces termes l'embraselement qui dans les temps à venir anéantira l'impiété humaine :

Et alors la colère de Dieu, devenue implacable, ira toujours croissant ; elle éclatera sur le genre humain, et ravagera l'univers par les flammes.

Unde apud Nasonem de Jove ita dicitur :

Esse quoque in fati reminiscitur, affore tempus,
Quo mare, quo tellus, correptaque regia cæli
Ardeat, et mundi moles operosa laboret.

Quod tunc fiat necesse est, cum honor et cultus Dei summi apud homines interierit.

Eadem tamen, placari eum pœnitentia factorum et sui emendatione contestans, hæc addidit :

Ἄλλ' ἐλέει μετάρθεθε βροτοὶ νῦν, μήδε πρὸς ὀργὴν
Παντοῖν ἀγάγητε Θεὸν μέγαν ¹.
Sed misericordia convertimini homines nunc, neque ad iram
Omnigenam adducite Deum magnum.

Item paulo post :

Οὐκ ὀλέσει, παύσει δὲ πάλιν χόλον, εὖτ' ἂν ἅπαντες
Εὐσεβέειν ἐρίτιμον ἐνὶ φρεσὶν ἀσκήσητε ².
Non perdet, sedabit autem iterum iram, cum omnes
Pietatem pretiosam in præcordiis exercueritis.

Deinde alia sibylla cœlestium terrenorumque genitorem diligì oportere denuntiat, ne ad perdendos homines indignatio ejus insurgat :

Μήποτε θυμωθείς Θεὸς ἄφθιτος ἐξαπολίεσση
Πᾶν γένος ἀνθρώπων, βίον καὶ φύλον ἀναιδέες,
Δεὶ στέργειν γενετῆρα Θεὸν σοφὸν αἰὲν ἔοντα.
Ne forte iratus Deus incorruptibilis perdat
Omne genus hominum, vitam et gentem impudentem,
Oportet amare genitorem Deum sapientem qui semper est.

Ex his apparet vanas esse rationes philosophorum, qui Deum putant sine ira; et inter cæteras laudes ejus id ponunt, quod est inutilissimum, detrahentes ei, quod est rebus humanis maxime salutare, per quod constat ipsa majestas. Regnum hoc imperiumque terrenum, nisi metus custodiat, solvitur. Aufer iram regi, non modo nemo parebit, sed etiam de fastigio præcipitabitur. Imo vero cuilibet humili eripe hunc affectum, quis eum non spoliabit? quis non deridebit? quis non afficiet injuria? Ita nec indumenta, nec sedem, nec victum poterit

¹ Serm. 17, ad fin. — ² *Ibid.*

Les mêmes prédictions sont rapportées dans Ovide. Il dit en parlant de Jupiter :

C'est écrit dans le destin , un jour viendra où la terre , les mers , les demeures célestes seront embrasées , et où tout cet univers s'écroulera.

Mais comme tous ces châtimens n'arriveront que lorsque le culte de Dieu aura péri parmi les hommes , la même sibylle engage à les prévenir par le regret des fautes et par le retour à la vertu. Et elle ajoute :

Hommes , tournez-vous maintenant vers sa miséricorde , et ne poussez pas Dieu à exécuter ses effroyables vengeances.

Dans un autre passage elle dit encore :

Mais vous ne serez pas perdus , sa colère se calmera , lorsque tous vous aurez remis la piété dans vos cœurs.

Une autre sibylle dit ensuite qu'il faut aimer le père des cieux et de la terre , de peur que sa colère ne se porte à perdre les hommes.

De peur que dans son courroux le Dieu incorruptible ne détruise la race des hommes tombée dans le péché , aimez Dieu le père , Dieu souverain et éternel.

Tout cela prouve combien est fausse l'opinion de ces philosophes qui pensent que Dieu ne s'irrite pas , et qui placent au nombre de ses mérites une insensibilité nuisible , pour lui ôter une passion salutaire aux hommes , et qui affermit la majesté du Tout-Puissant. Ce royaume terrestre , cet empire de l'univers s'écroule si la crainte ne le maintient. Enlevez à un roi le pouvoir de s'irriter , non seulement il ne pourra obtenir aucune obéissance , mais il sera renversé de son trône. Bien plus , enlevez ce sentiment à quelque homme que ce puisse être , et chacun viendra le dépouiller à l'envi. Qui ne le tournera en dérision , qui s'abstiendra de l'accabler d'outrages ? Le malheureux ne pourra garder ni pain , ni vêtements , ni toit. Tout ce qu'il pourra

habere, aliis quidquid habuerit diripientibus; nedum putemus cœlestis imperii majestatem sine ira et metu posse consistere. Apollo Milesius, de Judæorum religione consultus, responso hoc indidit :

Ἡδὲ Θεὸν βασιλῆα καὶ γενετῆρα πρὸ πάντων,
Ὅν τρέμεται καὶ γαῖα, καὶ οὐρανὸς, ἠδὲ θάλασσα
Ταρτάρου τε μυχοί, καὶ δαίμονες ἐκφρίττουσιν.
Et Deum regem et genitorem omnium,
Quem contremiscit terra, et cœlum, ac mare,
Tartaræque latebræ et dæmones horrescunt.

Si tam lenis est, quam philosophi volunt, quomodo ad nutum ejus non modo dæmones, et ministri tantæ potestatis, sed etiam cœlum, et terra, et rerum natura omnis contremiscit? Si enim nullus alteri servit nisi coactus, omne igitur imperium metu constat, metus autem per iram: nam si non moveatur quis adversus parere nolentem, nec cogi poterit ad obsequium. Consulat unusquisque affectus suos: jam intelliget neminem posse sine ira et castigatione imperio subjugari. Ubi ergo ira non fuerit, imperium quoque non erit. Deus autem habet imperium; ergo et iram, qua constat imperium, habeat necesse est. Quapropter nemo vaniloquentia philosophorum inductus ad contemptum se Dei erudiat; quod est maximum nefas. Debemus hunc omnes et amare, quod Pater est; et vereri, quod dominus; et honorificare, quod beneficus; et metuere, quod severus: utraque persona in eo venerabilis. Quis salva pietate non diligat animæ suæ parentem? aut quis impune contemnat eum, qui rerum dominator, habeat in omnes veram et æternam potestatem? Si Patrem consideres, ortum nobis ad lucem, qua fruimur, subministrat: per illum vivimus, per illum in hospitium hujus mundi intravimus. Si Deum cogites, ille nos innumerabilibus copiis alit, ille sustentat, in hujus domo habitamus, hujus familia sumus; et si minus obsequens, quam decebat, minusque officiosa, quam domini et parentis immortalia merita poscebant: tamen plurimum proficit ad veniam consequendam, si cultum ejus notionemque teneamus; si abjectis humilibus terrenisque tam rebus, quam bonis, cœlestia et divina sempiterna meditemur. Quod ut facere possimus, Deus nobis sequendus est, Deus adorandus et diligendus est; quoniam in eo est materia rerum, et ratio virtutum, et fons bonorum.

posséder lui sera à l'instant arraché. Mais, loin de penser que la souveraineté du roi céleste puisse être conservée sans la colère et sans le frein de la crainte, Apollon de Milet nous apprend, dans une réponse relative à la religion des Juifs, que

Le Dieu père et roi du monde fait trembler la terre, et les cieux et les mers, et que l'enfer et les démons sont saisis d'horreur à son redoutable aspect.

S'il est si doux et si paisible que le font les philosophes, comment non seulement les démons et les ministres de sa puissance, mais les cieux et la terre et toute la nature, tremblent-ils à son moindre signe? Si nul ne sert que soumis à la force, tout commandement n'est fondé que sur la crainte, et la crainte n'a sa cause que dans la colère; car tel qui ne s'irrite pas contre celui qui refuse l'obéissance ne pourra jamais forcer à la soumission. Que chacun consulte sa propre manière de sentir, et il comprendra que sans la colère et sans le pouvoir de châtier, personne ne pourrait être contraint à plier sous un joug. Donc point de gouvernement sans colère. Dieu tient le gouvernement dans sa main, donc il a aussi la colère qui le constitue. Que personne alors, impressionné par les vains discours des philosophes, ne se forme au mépris de Dieu; c'est là le plus grand de tous les crimes. Tous nous devons le chérir comme notre Père, le vénérer comme notre maître, le glorifier parce qu'il est bienfaisant, le craindre parce qu'il est sévère; à tous ces titres il mérite nos respects. Qui, sans impiété, pourrait ne pas aimer le créateur de son ame? Qui méprisera impunément le maître de l'univers, celui qui a sur nous tous une véritable et éternelle puissance? Comme Père, il nous a donné le jour et la vie dont nous jouissons, et c'est par lui que nous avons été introduits dans cette demeure d'ici-bas. Comme Dieu, il fournit à nos besoins d'abondantes richesses; c'est lui qui soutient notre vie: nous demeurons sous son toit et nous sommes de sa famille; et encore que nos respects et notre soumission, encore que notre piété se soient trouvés au-dessous de ce qui convenait à un Père et à un maître plein de tant de bontés, il nous servira beaucoup pour acquérir la grâce, et de le connaître et de nous dévouer à son culte, surtout si, rejetant tout désir des biens et des jouissances de la terre, nous nous livrons à méditer sur les éternelles félicités du ciel. Pour que cette méditation nous devienne facile,

Quid enim Deo aut potentia majus est, aut ratione perfectius aut claritate luculentius? Qui quoniam nos ad sapientiam genuit, ad justitiam procreavit; non est fas hominem, relicto Deo sensus ac vitæ datore, terrenis fragilibusque famulari, aut quærendis temporalibus bonis inhærentem, ab innocentia et pietate desciscere. Non faciunt beatum vitiosæ ac mortiferæ voluptates, non opulentia libidinum incitatrix, non inanis ambitio, non caduci honores, quibus illaqueatus animus humanus, et corpori mancipatus, æterna morte damnatur; sed innocentia sola, sola justitia, cujus legitima et digna merces est immortalitas, quam statuit a principio Deus sanctis et incorruptis mentibus, quæ se a vitiis, et ab omni labe terrena integras inviolatasque conservant. Hujus præmii cœlestis ac sempiterni participes esse non possunt, qui facinoribus, fraudibus, rapinis, circumscriptionibus conscientiam suam polluerunt, qui que injuriis hominum, nefariis commissis, ineluibiles sibi maculas inusserunt. Proinde universos oportet, qui sapientes, qui homines merito dici volunt, fragilia contemnere, terrena calcare, humilia despicerere, ut possint cum Deo beatissima necessitudine copulari.

Auferatur impietas, discordiæ, dissensionesque turbulentæ ac pestiferæ sopiantur, quibus humanæ societates, et publici fœderis divina conjunctio rumpitur, dirimitur, dissipatur: quantum possumus, boni ac benefici esse meditemur; si quid nobis opum, si quid suppetit copiarum, id non voluptati unius, sed multorum saluti impartatur. Voluptas enim tam mortalis est quam corpus, cui exhibet ministerium. Justitia vero et beneficentia tam immortales quam mens et anima, quæ bonis operibus similitudinem Dei assequitur. Sit nobis Deus non in templis, sed in corde nostro consecratus. Destructilia sunt omnia, quæ manu fiunt. Mundemus hoc templum, quod non fumo, non pulvere, sed malis cogitationibus sordidatur; quod non cereis ardentibus, sed claritate ac luce sapientiæ illuminatur. In quo si Deum semper

c'est Dieu qu'il faut suivre, adorer et aimer, parce que c'est de lui que naissent toutes choses, qu'en lui réside la raison de toutes les vertus, et qu'il est la source de tous les biens.

Et, en effet, qu'existe-t-il en puissance, en raison et en gloire, qu'existe-t-il au-dessus de Dieu? Et puisqu'il nous forma pour la sagesse et pour la justice, n'est-ce pas un crime que l'homme délaisse le Dieu qui lui donna et les sens et la vie pour se rendre esclave des biens temporels, pour s'attacher à leur poursuite, et rompre à jamais avec l'innocence et la piété? Les voluptés criminelles et qui portent la mort, les richesses qui enfantent le goût des plaisirs, l'ambition, les vains honneurs qui captivent et enchaînent l'ame, et, la dévouant au service du corps, la condamnent à périr pour l'éternité : tout cela n'est pas le bonheur. Le bonheur, c'est l'innocence, le bonheur, c'est la justice, qui trouve sa digne et légitime récompense dans l'immortalité, que Dieu a destinée dès le principe aux ames saintes et incorruptibles qui se sont défendues de l'approche des vices et qui ont conservé sans tache leur pureté native. Ils ne peuvent participer à cette précieuse et éternelle récompense du ciel ceux qui ont chargé leur conscience de fraudes, de vols, de fourberies et de forfaits; ceux qui, par d'affreuses injustices, par des crimes contre les personnes, se sont marqués de souillures ineffaçables. On voit par là que pour mériter le nom de sage, que pour être placé à juste titre au rang d'un homme, il faut mépriser et fouler aux pieds tous les biens périssables d'ici-bas, afin de pouvoir s'unir à Dieu par les liens d'une heureuse parenté.

Eh bien! qu'elles disparaissent les discordes, qu'elles disparaissent les impiétés! Étouffons ces dissensions tumultueuses et empoisonnées qui rompent les liens sociaux et qui dissolvent les rapports de l'homme à Dieu. Rappelons-nous quel bien nous pouvons répandre, et si quelque richesse est dans notre partage, qu'elle ne soit pas toute employée au bonheur d'un seul, mais au salut d'un grand nombre. Cette volupté qui semble complaisamment soumise au corps est mortelle tout comme lui. Mais la justice et la bienfaisance sont immortelles comme l'esprit et l'ame, qui, par les bonnes œuvres qu'ils inspirent, se rapprochent de la nature de Dieu. Que ce Dieu ait nos cœurs pour demeure bien plutôt que des temples, car tout ce que bâtit la main des hommes est sujet à périr un jour. Purgeons ce temple de nos cœurs, que souillent non pas la fumée et la poussière, mais les mauvaises pensées, et qu'illumine non pas la lumière des cierges, mais les

crediderimus esse præsentem, cujus divinitati secreta mentis patent, ita vivemus, ut et propitium semper habeamus, et nunquam vereamur iratum.



vives clartés du flambeau de la sagesse. Ah ! si nous croyons ce temple toujours plein de la présence de Dieu, si ses pénétralités intimes sont toujours ouvertes à sa divinité, notre vie sera telle qu'il nous sera toujours propice et que nous n'aurons jamais à redouter son courroux.



SANCTUS ATHANASIUS.

AD CONSTANTIUM IMPERATOREM APOLOGIA; DE INCARNATIONE
DOMINI NOSTRI JESU CHRISTI, CONTRA APOLLINARIUM LIBRI DUO.

SAINT ATHANASE.

APOLOGIE A L'EMPEREUR CONSTANCE; LES DEUX LIVRES CONTRE
APOLLINAIRE, SUR L'INCARNATION DE NOTRE SEIGNEUR JÉSUS-
CHRIST.

TRADUCTION

DE M. FÉLIX DE GONET.



SAINT ATHANASE,

ARCHEVÊQUE D'ALEXANDRIE

(AU COMMENCEMENT DU QUATRIÈME SIÈCLE).

Saint Athanase, aussi illustre par l'énergie de son caractère que par la grandeur et la force de son génie, l'intrépide défenseur de la foi contre les Ariens, était né en Égypte. Il accompagna saint Alexandre au concile de Nicée, en 325, où, jeune encore, n'étant que diacre, il donna, en luttant contre Arius, les plus éclatans témoignages de son savoir et de sa pénétration d'esprit. L'année suivante (326), il fut placé sur le siège d'Alexandrie. Les Ariens, qu'il ne voulut pas recevoir à la communion, publièrent contre lui les plus atroces calomnies, et il fut déposé au concile de Tyr, en 335. Il eut recours à Constantin; mais les députés des Ariens l'ayant accusé d'empêcher la sortie des blés d'Alexandrie pour Constantinople, l'empereur, de qui la gloire s'obscurcit par les préventions dont il ne sut pas se défendre, exila le saint archevêque à Trèves. En 337, Constantin, étant tombé malade, ordonna le retour du patriarche à Alexandrie. Ses ennemis, dont la haine était implacable, l'accusèrent de nouveau et mirent Grégoire de Cappadoce sur son siège. Saint Athanase se rendit à Rome pour y réclamer l'appui du pape Jules. Il y fut déclaré innocent dans un concile en 342, et dans celui de Sardique en 347. Deux ans après, il fut rétabli sur son siège, à la sollicitation de l'empereur Constantin. Mais, après la mort de ce prince, il lui fallut, par l'ordre de Constance, reprendre le chemin de l'exil, et il se retira dans le désert. Les Ariens mirent Georges à sa place; mais celui-ci ayant été tué dans une sédition populaire sous Julien, saint Athanase revint à Alexandrie. Julien, ce sophiste couronné, Julien, transfuge du christianisme, l'exila à son tour. Rétabli sous Jovien, le patriarche lui adressa une lettre où il lui propose le symbole de Nicée comme la règle de la foi orthodoxe. Valens, nouveau Constance, égal à lui en artifices, mais plus fougueux dans ses emportemens, Valens l'exila en 367 et le rappela ensuite. Il mourut le 2 mai 373.

Saint Grégoire de Nazianze, un des plus illustres contemporains d'Athanase, a dit de lui : « Louer Athanase, c'est louer la vertu elle-même. » Et l'abbé Labletterie n'a pas craint d'ajouter, dans sa Vie de Jovien, que « c'était le plus grand homme de son siècle, et que peut-être l'Église n'en a jamais eu de plus grand. »

M. l'abbé Guillon (3^e partie, tom. V, pag. 72) porte le jugement suivant sur l'éloquence du patriarche, qui, menacé de l'exil lorsqu'il était dans son siège, et de la mort lorsqu'il était en exil, lutta pendant près de cinquante ans contre les ennemis de la foi : « L'éloquence a rempli son but quand elle a pu réussir à convaincre, à persuader. Elle n'a pas toujours besoin d'ornemens, de pensées sublimes, de traits ingénieux et piquans; il suffit qu'elle soit simple, pure, austère et lumineuse pour annoncer la vérité. Telle est l'éloquence de saint Athanase. Concis et serré sans sécheresse, profond sans obscurité, il raisonne, il discute, il prouve. » En souscrivant à cette dernière partie de l'appréciation de l'éloquence d'Athanase, nous nous permettrons d'invoquer contre la première, la réfutation du second grief que les Ariens avaient articulé contre lui, et qu'il repousse avec autant de force que de vivacité. C'est la force de Démosthènes jointe à la pompe et à la magnificence d'expression de Cicéron.

SANCTI PATRIS NOSTRI
A T H A N A S I I

ARCHIEPISCOPI ALEXANDRIÆ,

AD CONSTANTIUM IMPERATOREM

APOLOGIA.

1. Cum probe norim te a multis jam annis Christianum, et ab avis usque tuis religiosum esse, meam alacri animo jam propugno causam. Atque ideo beati Pauli verbis orsus sum, ut eo apud te utar intercessore¹. Scio quippe, religiosissime Auguste, illum veritatis esse præconem, te illius prædicantis studiosum auditorem. Quod spectat autem cum res ecclesiasticas, tum in me conflata conspirationem, sat perse sunt tot tantorumque episcoporum scripta, ad ea tuæ pietati declaranda: ipsa quoque Ursacii et Valentis pœnitentia sufficit, ut notum sit omnibus, nullam veram esse eorum in nos criminationem. Quod enim aliorum testimonium horum rescripto conferri queat? « Mentiti » sumus, aiunt, confinximus, et omnia, quæ sunt contra Athanasium » delata, meræ sunt calumniæ. » At ecce novam his licet evidentissimis argumentis accessionem (si modo illud etiam ediscere digueris), præsentibus scilicet nobis, nihil probasse accusatores adversus Macarium presbyterum; absentibus, arbitrio suo rem gessisse. Cujusmodi acta minime valere, primo divinis, deinde nostris legibus decernitur. Hinc sane futurum est, ut pietas tua, Dei juxta ac veritatis amantissima, nos omni suspitione liberos deprehendat: adversarios nostros sycophantas esse pronuntiet.

2. Calumnia autem ab inimicis meis ad tuam pietatem delata, propter piissimum Augustum ac beatæ æternæque memoriæ virum Constantem fratrem tuum, licet ab illis ubique pervulgata ac scripto tradita sit, vana tamen inutilis, vel priorum criminationum falsitate

¹ Act. xxvi, 2.

SAINT ATHANASE,

ARCHEVÊQUE D'ALEXANDRIE,

A L'EMPEREUR CONSTANCE.

APOLOGIE *.



1. L'attachement que vous professez depuis long-temps pour la religion du Christ, votre piété héréditaire m'autorisent à vous présenter avec confiance ma justification, et Paul, dont j'emprunte ici les paroles, sera mon intercesseur auprès de vous; car s'il aimait à proclamer la vérité, vous aimez à entendre son noble langage. Quant aux affaires ecclésiastiques, quant à l'intrigue ourdie contre moi, les écrits de tant de saints évêques ont assez éclairé votre piété, et d'ailleurs le repentir d'Ursacius et de Valens prouve suffisamment toute la fausseté de leurs accusations. Quel témoignage, en effet, peut valoir leur déclaration écrite? « Nous avons menti, disent-ils; tout est controuvé, tout est » calomnieux dans nos plaintes contre Athanase. » Mais voici que ces preuves, déjà si évidentes, puisent une nouvelle force dans cette circonstance, que vous daignerez peut-être remarquer, à savoir que devant moi ils n'ont rien établi solidement contre Macarius, et qu'en mon absence ils ont tout arrangé comme ils l'ont voulu. De tels actes ne sauraient avoir de valeur; la loi de Dieu et la loi apostolique les condamnent également. J'ose donc espérer que votre piété sincère et votre amour de la vérité dissiperont les nuages amassés sur ma tête, en déclarant calomnieuse l'accusation de mes adversaires.

2. Leurs premiers mensonges démontrent clairement combien est peu fondé tout ce qu'ils se sont empressés de publier, tout ce qu'ils ont osé me reprocher dans leurs écrits à l'égard de votre auguste frère Constant, d'heureuse et éternelle mémoire, et qu'ils n'ont pas manqué de vous dénoncer. Si le trait avait été lancé par d'autres mains, c'est

* Voir la note première à la fin du traité.

demonstratur. Equidem si ab aliis deferrer, res in jus vocari posset, multaque probatione opus esset, atque coram convincendus essem; sin a priorum calumniarum auctoribus hæc quoque prodiit, qui, quæso, hinc palam non erit, hoc merum eorum esse commentum? Quapropter clam me hæc obloquuntur, rati se tuam posse decipere pietatem. At res secus illis cessit: nequaquam enim pro eorum libidine aurem præbui, sed pro tua animi tolerantia depellendæ criminacionis copiam fecisti. Quod enim non statim commotus es, nec pœnas expetiisti, nihil aliud est quam quod, ut æquum decet imperatorem, viri injuste delati defensionem expectasti: quam si audire dignatus fueris, confido fore ut eorum temeritatem damnes, qui Deum non metuunt, prohibentem, ut ne mendacium apud regem ore proferant.

3. Haud sine pudore eas depellere calumnias aggredior, quas ne ipsum arbitror accusatorem, coram nobis proferre ultra ausurum. Næ ille probe novit et se mentiri, et me non usque adeo insanum ac mente captum fuisse, ut talia vel cogitasse in suspicionem venire possim. Quamobrem aliis sciscitantibus nequaquam respondi; ut ne vel ipso defensionis meæ tempore auditores animi penderent. Verum apud tuam pietatem clara et magna voce meam propugno causam: extensaque manu, ut ab Apostolo didici, « Deum testem advoco in animam » meam¹: » et, ut in Historiis Regum scriptum habetur: « testis est » Dominus, testis est et Christus ejus² » (quod et mihi, quæso, dicere concedas) me nunquam de tua pietate in malam partem verba fecisse apud fratrem tuum beatæ memoriæ Constantem, piissimum Augustum: neque illum, ut calumniantur isti, in te concitasse. Imo si quando nobis ipsum adeuntibus, de tua humanitate mentionem ipse faceret; tunc autem fecit cum Thalassus Pitybionem se contulit: quo tempore nos Aquileiæ versabamur. Testis est mihi Dominus eorum quæ tunc de tua humanitate protuli: ac utinam ea Deus animæ tuæ revelare velit; ut hinc explorata tibi sit meorum obtrectatorum calumnia. Ignosce, quæso, mihi talia dicenti, humanissime Auguste, plurimamque mihi veniam concedito. Non enim ita facilis erat vir ille Christi amantissimus, neque tanti eram ego, ut de rebus hujusmodi colloquia invicem

¹ 2 Cor. 1, 23. — ² 1 Reg. XII, 5.

devant les tribunaux, et armé de preuves nombreuses, qu'il m'aurait fallu repousser l'attaque; mais quand elle vient des auteurs des premières calomnies, comment ne pas voir que ce n'est qu'une nouvelle imposture? Aussi ce n'est pas en ma présence, c'est en arrière et dans l'ombre, que leur langue distille son venin, croyant pouvoir surprendre votre religion. Leur espoir a été trompé. Vous avez refusé de prêter une oreille trop complaisante à leurs discours, et votre longanimité m'a permis de me défendre. En effet, rester calme, ne pas punir sur-le-champ, qu'était-ce autre chose que vouloir attendre, ainsi qu'il convient à un prince équitable, la défense d'un homme injustement accusé? Si donc vous daignez m'entendre, j'ai la ferme confiance que vous condamnerez ces hommes téméraires qui, bravant la colère de Dieu, transgressent le précepte de ne pas porter le mensonge à l'oreille des rois.

3. Je rougis d'avoir à repousser des calomnies que mon accusateur lui-même n'aurait osé, je crois, proférer devant moi. Certes, il sait bien qu'il ment, et que la raison ne m'a jamais abandonné au point de m'exposer à la flétrissure même du plus léger soupçon. C'est pourquoi devant d'autres juges je me taisais, parce que je ne voudrais pas que le doute pût tenir leur esprit en suspens, même pendant le peu de temps que je mettrais à répondre. Mais aux pieds du trône, devant votre personne sacrée, j'éleve la voix, et, étendant les mains, « je prends Dieu à témoin, et je consens qu'il me punisse, » comme dit l'Apôtre, ou encore, comme il est écrit au livre des Rois, « le Seigneur et son Christ me sont témoins, » pardonnez-moi de parler ainsi, que jamais, non jamais, ma langue ne s'est répandue en méchants discours contre votre grandeur auprès du pieux et auguste Constant, d'heureuse mémoire, et que je ne l'ai point excité contre vous, ainsi que mes ennemis m'en accusent. Il y a plus; si, quand je suis allé le voir, il m'a parlé de vous, ce ne fut que dans le temps où Thessalus vint à Pitybion, lorsque j'étais moi-même à Aquilée. Dieu sait quel fut alors mon langage, et puisse-t-il daigner vous le révéler, afin que tombent enfin tous les voiles tendus sur la vérité. Excusez ma hardiesse, je vous en supplie; mais ce prince, si attaché d'ailleurs au culte de Jésus-Christ, ne descendait pas facilement de la dignité de son rang, et je n'étais pas moi-même un personnage assez important pour que nos entretiens roulassent sur de tels objets, et que, m'élevant à la hauteur du prince, j'eusse l'audace de calomnier le frère auprès de son frère, ou de rabaisser, en le dénigrant, l'empereur dans l'esprit d'un autre empereur.

misceremus, utque fratrem apud fratrem suum calumniari auderem: nihilque vereretur de imperatore apud imperatorem in malam partem loqui. Nequaquam insanio, imperator, nec fui divinæ vocis ignarus dicentis: « Et in conscientia tua regem ne exsecreris, et in recessibus » cubiculi tui ne maledixeris diviti; quia volucris cœli vocem tuam » portabit, et ales annuntiabit sermonem tuum¹. » Quod si ne illa quidem quæ adversum vos imperatores clam proferuntur, celari queunt; annon incredibile erit præsentem imperatorem, tantoque adstante cœtu, me adversum te verba fecisse? Nunquam enim fratrem tuum solum vidi, nec me ille unquam solum est allocutus; sed semper commite episcopo urbis in qua tunc degebam, aliisque qui tum forte aderant, ipsum adii: iis inquam comitibus accessi, iis comitibus recessi. Hujusce rei testis est Fortunatianus Aquileiæ episcopus: hoc ipsum potest patris Hosii testimonio confirmari. Testis item Crispinus Patavii, Lucillus Veronæ, Dionysius Leidis et Vincentius in Campania episcopus. Et quia defuncti sunt Maximinus Trevirensis, et Protasius Mediolanensis; potest id ipsum testificari Eugenius tunc magister: qui quoniam pro limine tunc temporis stabat, cum postulata nostra, tum quæ nobis ille dignatus est dare responsa, audire potuit. Hæc tametsi satis sunt ad rei demonstrationem, concedito tamen peregrinationis meæ rationem ordine tibi recenseam; ut hinc futiles obtrectatorum meorum criminationes deprehendas atque condemnes.

4. Alexandria profectus sum, non ut ad exercitum fratris tui vel ad alios quosdam me conferrem, sed ut Romam peterem: atque ibi cum ea quæ mea intererant Ecclesiæ commendassem (quod unum mihi curæ erat), ecclesiasticis conventibus vacabam. Fratri autem tuo nequaquam scripsi, nisi postquam Eusebiani missis adversum me litteris, necessitatem mihi attulere cum adhuc Alexandriæ degerem, eorum calumnias propulsandi; iterumque, cum jubente illo, ut divinarum Scripturarum tabellas adornarem, confectas eas ad ipsum transmisi: par quippe est me qui meam propugno causam, tuæ pietati vera dicere. Triennio exacto, quarto anno missis litteris me accivit, quo tempore ille Mediolani versabatur. Ego vero sciscitabar quid causæ esset quod accerseret, non noram enim, testis mihi Do-

¹ Eccles. x, 20.

Je n'ai pas encore fait divorce avec la raison, et surtout je n'ai point oublié ces divines paroles : « Ne maudis pas le roi dans ton cœur, ne » maudis pas le puissant dans le secret de ta couche, parce que l'oiseau du ciel emportera ta parole sur son aile, et sèmera au loin ta » pensée. » Si donc le mystère dont s'enveloppe la parole la plus secrète ne peut vous échapper, n'est-il pas incroyable qu'en présence de l'empereur, entouré d'oreilles dressées pour m'entendre, j'aie osé m'attaquer à votre majesté ! car je n'ai jamais vu votre frère, il ne m'a jamais entretenu en particulier ; ce fut toujours en la compagnie de l'évêque de la ville où je me trouvais alors, et devant ceux qui assistaient à l'audience. C'est avec eux que je me suis rendu auprès de Constant, avec eux encore que je me suis retiré. Ce fait peut être attesté par Fortunatius, évêque d'Aquilée, et son témoignage sera corroboré par celui du grand Osius, de Crispinus de Padoue, de Lucillus de Véronne, de Denis de Leyde, de Vincentius, évêque de la Campagne. Maximus de Trèves, Prostasius de Milan sont morts ; mais je puis en appeler à Eugène, qui, placé à l'entrée de l'appartement lorsque je présentai ma requête au prince et qu'il voulut bien me répondre, a pu tout entendre. Ces raisons sont, je crois, satisfaisantes ; permettez-moi cependant de vous expliquer les motifs de mon voyage ; ce sera un nouveau moyen de confondre mes calomnieurs.

4. Je suis parti d'Alexandrie, non pour me rendre à l'armée de votre frère ou auprès d'autres personnages ; je suis allé à Rome, et, après avoir appelé l'attention de l'Église sur les affaires qui m'y avaient conduit, je consacrai tous mes loisirs à des réunions ecclésiastiques. Je n'ai écrit à votre frère que pour combattre, lorsque j'étais encore à Alexandrie, les calomnies dont les partisans d'Eusèbe m'avaient noirci dans les lettres qu'ils lui avaient adressées ; une fois encore, en lui envoyant les tables synchroniques des saintes Écritures, dont il avait daigné me confier le soin. En me défendant, je dois vous dire toute la vérité. Trois ans après, il me fit appeler auprès de sa personne, lorsqu'il était à Milan. J'en demandai le motif, car je l'ignorais, Dieu m'en est témoin, et j'appris que quelques évêques l'avaient prié de vous écrire pour obtenir la permission d'ouvrir un synode. Daignez m'en croire, Seigneur, c'est ainsi que la chose s'est passée, et je ne mens pas. Quand je fus arrivé à Milan, il m'accueillit avec une extrême bien-

minus est : didicique quosdam episcopos, qui eo concesserant, rogasse illum, ut tuæ pietati pro synodo cogenda scriberet. Crede mihi, imperator, sic gesta res est, neque mentior. Mediolanum igitur cum accessissem, magnam ejus expertus sum humanitatem : me quippe dignatus est ad conspectum admittere suum : indicavitque mihi se scripsisse, et ad te misisse, rogasseque ut synodus convocaretur. Me autem postea in prædicta urbe degentem iterum misit in Gallias, eo enim pater quoque Hosius concesserat, ut una inde Sardicam peteremus. Post peractam vero Synodum litteras mihi tum Naïso degenti misit : atque hinc profectus, Aquileiæ postea commoratus sum, ubi redditæ mihi sunt tuæ pietatis litteræ. Accitus inde rursus a beatæ memoriæ viro, in Gallias iter institui : hincque demum tuam adii pietatem.

5. Quo igitur loco, aut quo tempore, me accusator ejusmodi protulisse verba criminatur? aut quo præsentē, eo insanix progressus sum, ut ea loquerer quæ me ille in te dixisse mentitur? Quisnam illi talia dicenti adstipulatur? quis cum illo adversum me testis adest? Nam quæ oculi ejus viderunt hæc dicere debet, ut divina præcipit Scriptura¹. Sane rerum nunquam gestarum ne unum quidem ille testem reperiet. Me autem nequaquam mentiri, testis una cum veritate, ipsa quoque pietas tua. Cum enim te memoriæ tenacissimæ norim, recordare, quæso, verborum quæ tum tecum habui, cum me vultum subire tuum dignatus es : primo Viminacii; secundo, Cæsareæ Cappadociæ; tertio, Antiochiæ; an vel de Eusebianis, quanquam me acerbè vexassent, in malam partem apud te verba fecerim : vel si quospiam qui me injuste læsissent, accusarim. Quod si ne illos quidem criminatus sum, quos criminandi causa aderat, quanquam insaniam ductus imperatorem apud imperatorem accusassem, fratremque concitassem in fratrem suum? Obsecro vel me coram convinci jubeas, aut calumnias agnoscas atque condemnes, Davidemque imiteris qui ait : « detrahentem se- » creto proximo suo, hunc persequeris². » Siquidem quoad obtrectatoribus licuit, cædem illi perpetrarunt : « nam os quod mentitur » occidit animam³. » At tua vicit patientia, dum mihi fiduciam præbuit ad criminis remotionem; ut hinc adversarii mei ut contentiosi ac

¹ Prov. xxv, 8. — ² Psal. c, 5. — ³ Sap. 1, 11.

veillance, il m'admit en sa présence, et il daigna me dire qu'il vous avait écrit pour obtenir la permission que l'on sollicitait de votre majesté. J'étais encore dans cette ville quand il m'envoya auprès d'Osius, dans les Gaules, afin que nous nous rendissions ensemble à Sardique. Après la clôture du synode, je m'étais retiré à Naïsse; il m'écrivit, je partis, et séjournai quelque temps à Aquilée, où votre lettre me fut remise. Rappelé de nouveau par ce digne prince, je me mis en route pour la Gaule, d'où je me suis rendu auprès de votre sainteté.

5. Dans quel lieu, dans quel temps ai-je donc tenu les discours criminels que m'attribue mon accusateur? devant quelles personnes ai-je proféré les mensonges qu'il met dans ma bouche? qui se joint à lui pour appuyer ses calomnies? quel témoin invoque-t-il contre moi? car, s'il respecte les préceptes de la sainte Écriture, ce qu'il dit, ses yeux ont dû le voir. Mais y a-t-il des témoins d'un fait qui n'a point existé? La vérité et votre piété se réunissent pour proclamer au contraire la sincérité de mes paroles. Votre mémoire est fidèle, rappelez-vous donc, je vous en conjure, quels discours je vous adressai, quand vous daignâtes me permettre de paraître devant vous, d'abord à Viminæ, puis à Césarée de Cappadoce, enfin à Antioche. J'avais à me plaindre des partisans d'Eusèbe, qui ne m'avaient point épargné; cependant, ai-je dit un seul mot qui pût leur nuire? Quoi! je n'ai point accusé ceux dont la conduite m'autorisait à le faire, et j'aurais été assez insensé pour mal parler de l'empereur à l'empereur, et allumer la haine du frère contre son frère! Je vous le demande en grâce, ou permettez-moi de les confondre devant vous, ou reconnaissez enfin que j'ai été indignement calomnié, et imitez le saint roi David qui a dit: « Je persécutais celui qui médissait en secret de son prochain. » Mes ennemis, autant qu'il leur a été possible, ont été homicides; car « la bouche qui ment tue l'ame. » Mais votre longanimité ne s'est pas laissé vaincre; j'ai pu me défendre, et convaincre de mensonge les lâches qui m'ont attaqué. Voilà, grand prince, tout ce que j'avais à dire de mes rapports avec votre illustre frère. Le peu que j'ai dit suffira sans doute à l'esprit de sagesse que Dieu a mis dans votre cœur pour

sycophantæ damnari possint. Hæc de piissimo fratre tuo, beatæ memoriæ viro dicta sint: nam pro sapientia a Deo tibi data, ex paucis istis plurima præoccupare poteris, confictamque accusationem deprehendere.

6. Quod vero attinet ad secundam calumniam, ad scilicet litteras Tyranno miserim (nomen quippe ejus ne proferre quidem velim), tute, quæso, ut volueris et per quos æquum censueris, rem inquiras ac dijudices: calumniæ enim atrocitas in stuporem me ingentem, in magnamque caliginem conjicit. Crede mihi, religiosissime imperator, id sæpe mecum perpendens, vix mihi persuadere valebam, quempiam eo insanix devenisse, ut rem ejusmodi comminisceretur. At quia id effutiebant Ariani, ac se exemplar epistolæ tradidisse jactitabant, vehementi sum horrore perfusus: insomnesque noctes ducens, cum obtrectatoribus concertabam, quasi tum illi coram fuissent: ac de repente ingentem edidi clamorem, statimque cum lacrymis ac gemitibus Dominum rogavi, ut propitiæ mihi forent aures tuæ. Quod cum sim divina gratia consecutus, rursum hæsito quodnam apologiæ initium faciam: nam quotiescumque loqui aggredior, obstat in me delati facinoris horror. Enimvero quod fratrem tuum spectat, aderat sycophantis aliquis saltem haud vero dissimilis obtentus; quod nempe dignatus ille sit nos ad conspectum admittere suum: quod pro nobis ad fraternum tuum affectum litteras miserit: quod præsentibus sæpe nos honorarit, absentes acciverit. Diabolum autem Magnentium, testis mihi est Dominus, testis et Christus ejus, me prorsus ignorare, ac nullatenus nosse. Quænam igitur consuetudo ignoti cum sibi ignoto? aut quam ductus occasione viro hujusmodi litteras misissem? Ecquod fecissem epistolæ ad talem virum mittendæ exordium? num illud: Probe fecisti eum occidendo qui me cum honore excipere solebat, et cujus beneficiorum nunquam obliviscar: teque laudo quod viros nobis familiares, eosque Christianos ac fidelissimos sustuleris? Te acceptissimum habeo, quod eos Romæ obruncaris a quibus perhumaniter exceptus fui; beatam nempe materteram tuam re et nomine Eutropium, id est probis ornatam moribus, Abuteriumque ingenuum illum, necnon sperantium fidelissimum, aliosque frugi homines permultos?

7. Annon furibundi est accusatoris, quod ejusmodi a me peractum

pénétrer plus avant, et arracher le masque dont mes ennemis se sont couverts.

6. J'aborde le second point de l'accusation : mes lettres au tyran (car je ne veux pas même prononcer son nom). Ici c'est une enquête que je demande ; qu'elle soit faite par quelles personnes il vous plaira de désigner, et rassemblez, je vous en supplie, tous les élémens propres à établir la vérité ; car cette atroce calomnie m'a jeté dans la stupeur, et a étendu un voile épais sur mes yeux. Daignez m'en croire, religieux empereur ; en y réfléchissant sans cesse, je pouvais à peine me persuader qu'un homme fût assez insensé pour imaginer une telle horreur. Quand on m'apprit les discours que tenaient les Ariens, quand je sus qu'ils se vantaient de vous avoir remis une copie de ma lettre, je frémis d'indignation ; et, pendant mes nuits sans sommeil, il me sembla que je luttais avec eux corps à corps, et soudain je poussai un grand cri ; les yeux baignés de larmes, la voix entrecoupée de sanglots, je demandai au Seigneur que vous daignassiez m'écouter avec bonté. Grâce en soient rendues à Dieu ! ma prière a été exaucée. Mais maintenant voilà que j'hésite, et ne sais par où commencer. Toutes les fois que je veux parler, l'effroi me ferme la bouche. En effet, dans tout ce qui avait rapport à votre frère, il y avait au moins quelque chose qui ressemblait à la vérité ; il y avait une ombre à laquelle on pouvait donner un corps, puisqu'il m'avait admis auprès de sa personne impériale, qu'il vous avait écrit en ma faveur, qu'il m'avait traité avec quelque distinction, et qu'il m'avait appelé plusieurs fois auprès de lui. Mais, Dieu et son Christ m'en sont témoins, je n'ai pas connu, je n'ai jamais vu Magnence. Quelle liaison a donc pu s'établir entre deux hommes inconnus l'un à l'autre ? Quelle occasion ai-je eu d'écrire ? et quel aurait donc été l'exorde de ma lettre ? Lui aurais-je dit : Je vous félicite, vous avez tué le prince qui plus d'une fois me donna des marques de sa bienveillance, et dont mon cœur gardera à jamais le souvenir ; je vous loue, vous avez fait mourir mes plus fidèles amis, des chrétiens dévoués ? Je vous rends grâce d'avoir égorgé à Rome ceux qui m'aimaient : Eutrope, heureuse sœur de votre mère, et dont le nom rappelait les vertus qui brillaient en elle ; le noble Abutérius, le fidèle Spérantius, et tant d'autres personnages aussi distingués par leurs qualités éminentes ?

7. N'y a-t-il pas une démence furieuse à me soupçonner seulement

facinus vel suspicetur! Quinam mihi apud scelestum illum fiducia loci? Ecquidnam in ejus animo securitatis adverterim? Num quod Dominum suum obtruncarit? quod erga amicos suos perfidus fuerit, juramenta violarit, erga Deum impius fuerit? quod contra Dei jussum veneficis incantatoribusque sit usus? Quanam conscientia salutem illi dixissem, cujus furor atque crudelitas, non me solum, sed et totum terrarum orbem summo affecit dolore? Magnam scilicet plurimamque illi gratiam habui, quod beatæ memoriæ fratrem tuum, qui Ecclesiæ donis suis cumularat, muneraque miserat, jugularit. Qui homo, sane sceleratissimus, cum hæc ipsa conspiceret, nihil tamen est veritus: nec eum absterruit gratia beatæ memoriæ viro in baptisate data: sed quasi dæmon quidam exitiosus, diabolicusque, furiose illum adortus est: quo factum est, ut Faustæ vir memoriæ martyrium sit consecutus. At ille deinceps quasi vinctus, velutque Cain gemens ac tremebundus undique pulsus est, ut Judam in morte imitatus, siquæ ipse carnifex effectus, duplici supplicio hic et in futuro judicio plecteretur.

8. Hujusmodi viro me calumniator amicum arbitratus est, aut forte æquaquam ita arbitratus; sed utpote inimicissimus rem illam quantumvis incredibilem commentus est, licet apprime norit se mentitum esse. Peroptarim sane ut ille homo, quisquis tandem sit, hic coram adesset, ut eum per ipsammet veritatem interrogarem (quæcumque enim quasi Deo præsentem loquimur, hoc nobis Christianis juramenti loco est) uter nostrum de beatæ memoriæ Constantis incolumitate gauderet: uter impensius pro illo oraret: id sane vel priori in me delata criminatione declarari, ac nulli non planum esse arbitror. Quod si, ut bene novit ipse sycophanta, absurdum esset cogitare hominem sic affectum ac beatæ memoriæ Constantis amantissimum, illius adversario amicum fuisse; certe qui alio ac nos animo affectus fuerit, vereor, ne quæ ipse, utpote Constanti inimicus, machinatus est, eadem mihi falso affinjerit.

9. Equidem atrocitate calumniæ perculsus hæreo quid ad eam depellendam afferre debeam, ac me ipse ad sexcentas mortes damno si vel minima hujusce rei in me cadat suspicio. Apud te autem, veri studiose imperator, cum fiducia meam propugno causam: rogoque

d'avoir commis un acte aussi odieux? quelle confiance ce scélérat pouvait-il m'inspirer? quelle sécurité aurais-je trouvée en lui? Était-ce donc parce qu'il avait tué son maître? parce qu'il avait été tout à la fois perfide, parjure, impie? parce que, contre la loi formelle de Dieu, il avait eu recours au ministère des empoisonneurs et des magiciens? Dans quelle disposition d'esprit aurais-je salué le monstre dont la fureur et la cruauté ont rempli de deuil le monde et mon cœur? Je lui devais sans doute de grands et de nombreux remerciemens pour avoir traitreusement donné la mort à votre frère, qui avait comblé les églises de ses dons, et leur avait prodigué les preuves de sa pieuse munificence. Ni l'éclat de tant de vertus, ni ces trésors de grâce versés sur votre frère avec les eaux du baptême, n'ont pu arrêter le bras de ce brigand! Non, mais comme l'esprit des ténèbres, le démon de l'enfer, il s'est précipité sur lui avec fureur, et a fait de sa victime un martyr! Depuis cet instant fatal, courbé sous le poids de son crime, gémissant, éperdu, nouveau Caïn, il a été partout repoussé, partout chassé avec horreur, et, comme Judas, il s'est fait son propre bourreau, afin sans doute d'expier son crime par un double supplice, le supplice sur la terre et le supplice que lui réserve le jugement éternel.

8. Et c'est d'un pareil homme que l'on m'accuse d'avoir été l'ami! On l'a cru! je me trompe; on ne l'a jamais pensé, et la haine de mes ennemis l'a imaginé sans y croire. Ah! je voudrais que cet homme, quel qu'il soit, fût ici; je le conjurerais, par la vérité sainte (car toute parole prononcée comme en la présence de Dieu est un serment pour les chrétiens), je le conjurerais de dire auquel de nous deux la vie du vertueux Constant était plus chère, lequel de nous deux adressait au ciel des vœux plus sincères. A cet égard, ma défense sur le premier chef d'accusation a répondu victorieusement pour moi; et s'il est absurde de croire, comme il le sait très-bien lui-même, qu'un homme attaché à votre frère Constant, par les liens du plus respectueux dévouement, eût pu trouver dans son cœur quelque affection pour son plus mortel ennemi, n'est-il pas à craindre que celui qui n'était pas animé des mêmes sentimens que moi, n'ait commis, dans sa haine contre le prince, le crime dont il m'accuse faussement?

9. Dans le trouble où me jette cette atroce calomnie, je ne sais quelles paroles je dois employer pour la combattre; mais puissent mille morts fondre sur moi si le plus léger soupçon vient m'atteindre! C'est avec la plus entière confiance que je défends ici ma cause, grand prince, et, comme je l'ai déjà fait, je vous supplie, vous, l'ami sincère

te, uti jam dixi, rem diligenter explores : cum potissimum testes habeas legatos, ad te olim ab illo missos ; Servatium scilicet et Maximum cum comitibus suis : Clementium item et Valentem. Disce, quæso, num litteras ad me detulerint ; illæ quippe occasio mihi fuissent ad eum rescribendi. Quod si nec mihi ille scripsit, neque me novit, quare ad ignotum virum misissem litteras ? Sciscitare an viso Clementio, beatæ memoriæ viri mentionem non fecerim : an uti scriptum est, lacrymis meis vestimenta non perfuderim, dum humanitatem ejus, animamque illam Christi amantissimam in mente versarem. Disce, quæso, quanta formidine percussus sim, audita belluæ illius feritate, cum Valentem per Libyam iter habere conspicerem, veritus scilicet ne quidpiam ille facinoris aggrediretur, neu quasi latro illos obtruncaret, qui beatum virum amore et memoria complecterentur : inter quos me nulli secundum affirmo.

10. Cum reformidarem itaque ne eo illi animo essent, an potui pro tua humanitate ferventius non orare ? An parricidæ amicus, tibi vero occisi Constantis fratri, ac necis ultori, infestus fuerim ? An mihi tam immane facinus cordi cum esset, tuæ erga me beneficentiæ oblitus sum, quam post beatæ memoriæ viri obitum talem erga me fore, qualis illo superstite fuerat, litteris tuis mihi indicare dignatus es ? Quibusnam oculis homicidam illum respexissem ? Aut qui fieri queat ut cum pro tua salute vota facio, beatum illum me conspicerem non putarim ? Fratres quippe ob naturæ affinitatem mutua sunt specula. Quamobrem cum te in illo intuerer, nunquam possem te calumniis vellicare : illumque rursus cum in te conspicerem, nequaquam voluissem ad eum qui inimicus illi fuerat litteras mittere, sed potius pro tua salute Dominum precari. Horum mihi testes sunt, primo Dominus, qui exaudivit me, ac totum tibi a majoribus devolutum tradidit imperium : testes quoque qui tum aderant Felicissimus olim dux Ægypti, Rufinus, et Stephanus, quorum ille catholicus, hic magister ibi erat : Asterius item Comes, Palladius qui fuit palatii magister, Antiochus et Evagrius, agentes in rebus. Hæc enim solum protuli : Oremus pro salute piissimi Augusti Constantii. Omnisque populus una voce statim acclamavit : Christe auxiliare Constantio ; et hæc precando diu perseveravit.

de la vérité, d'ordonner les recherches les plus actives, l'examen le plus sévère. Interrogez ceux qui vous ont remis ces lettres ; ils vivent encore ; interrogez Servatius et Maxime, Clémentius et Valens ; qu'ils déclarent s'ils m'ont apporté quelque lettre ; car alors j'aurais répondu. Que s'il ne m'a jamais écrit, s'il n'y a jamais eu de rapport entre nous, pourquoi donc aurais-je écrit, moi, à un inconnu ? Demandez si, en voyant Clémentius, je ne me suis pas empressé de parler du prince ? si, comme il a été écrit, je n'ai point versé de larmes au souvenir de sa bonté généreuse et de sa piété. Demandez quel effroi m'a saisi, quand, à la nouvelle de la cruauté du monstre, je voyais Valens marcher vers la Libye, redoutant avec raison qu'il ne commît quelque nouveau crime, et qu'il ne se jetât, comme un brigand, sur tous ceux dont le cœur était plein d'amour et de reconnaissance pour votre digne frère, et parmi lesquels ces tendres sentimens me donnaient le premier rang.

10. Sous l'empire d'une pareille crainte, mes prières pouvaient-elles n'être pas sincères ? pouvais-je aimer le parricide, et vous haïr, vous, le vengeur de Constant ? Pouvais-je, en me rappelant le crime, oublier votre bienveillance dont vos lettres, après l'assassinat de Constant, daignaient me promettre l'heureuse continuation ? De quels yeux aurais-je vu le meurtrier ? ou comment est-il possible qu'en faisant des vœux pour votre conservation, je n'eusse pas cru revoir en vous sa malheureuse victime ? Un frère, selon la loi de la nature, est l'image de son frère. Si donc je vous retrouvais en lui, je ne pouvais mal parler de vous ; et, puisque vous le représentiez à mes yeux, je n'aurais jamais consenti à écrire à celui qui s'était fait son ennemi. J'atteste le Seigneur qui a exaucé mes prières et qui vous a fait asseoir sur le trône de vos aïeux ; j'atteste tous ceux qui étaient présents, Félicissime, autrefois duc d'Égypte, Rufin, Étienne, le comte Astérius, Palladius, qui fut maître du palais, Antiochus, Evagrius, tous deux revêtus de charges importantes ; ils diront tous qu'un seul mot est sorti de ma bouche : Prions Dieu pour Constance ! que le peuple s'est écrié d'une voix unanime : Christ, protégez Constance ! et que le peuple a prié long-temps.

11. Quod autem litteras nunquam vel ad illam miserim, vel ab eo acceperim, Deum et Verbum ejus unigenitum Dominum nostrum Jesum Christum in testem advoco. Accusatorem, quæso, meum, concede, ut hac de re quoque paucis interrogem: undenam ad hujusce rei notitiam devenit? An epistolæ exemplaria se habere dixerit: hunc enim rumorem ut spargerent Ariani summopere conati sunt. Primo quidem litteras saltem nostris similes proferat. At nequaquam tutum illud fuerit, falsifici enim sunt, vestras quippe imperatorum manus sæpe sunt imitati: unde similitudo illa scriptis auctoritatem minime dederit, nisi qui ejusmodi litteras scribere consueverunt, scripta testimonio suo comprobent. Libet rursum ex sycophantis sciscitari: quisnam illas dedit litteras, et undenam illæ sunt deprehensæ? Nam et mihi scriptores fuere, et Tyranno ministri, qui a tabellariis litteras acciperent, ipsique traderent. Adsunt nostri; et illos, quæso, arcesas, quos verisimile est adhuc esse supersfites: ac de litteris illis sciscitare, ita rem inquiras, ac si tibi ipsa coram adesset veritas. Illa quippe imperatorum, imprimis Christianorum, est præsidium: illa comite vos imperare tutissimum est, cum divina Scriptura dicat: « misericordia et veritas Regi custodia est: et circumdabit in justitia » thronum ejus¹. » Hanc cum Zorobabel sapiens ille vir, cæteris anteferet, alios superavit: universusque populus in hanc vocem prorupit: « Magna est veritas et prævalet². »

12. Si essem itaque apud alios delatus, tuam sane pietatem appellarem: quemadmodum tunc Apostolus Cæsarem appellavit, sedatæque sunt inimicorum ejus insidiæ³; at quando apud te me ausi sunt insimulare, quem amabo, alium a te appellem, nisi patrem ejus qui dixit: *Ego sum veritas*⁴; ut cor ille tuum ad clementiam vertat. Domine omnipotens, Rex sæculorum, Pater Domini nostri Jesu Christi, tu per Verbum tuum hoc imperium famulo tuo Constantio contulisti: illumina cor ejus, ut deprehensa calumnia adversum me structa, perhumaniter ille defensionem meam excipiat: omnibusque notum faciat aures suas esse in veritate firmatas. Et ut scriptum est: « Sola labia » justa Regi accepta sunt⁵: » Eo enim modo thronum regni prosperum

¹ Prov. xx, 28. — ² 4 Esdr. iv, 41. — ³ Act. xxv, 11. — ⁴ Joan. xiv, 6. — ⁵ Prov. xix, 13.

11. Non, je n'ai jamais écrit à Magnence; non, je n'ai reçu aucune lettre de lui; Dieu et son Verbe, son fils unique, notre Seigneur Jésus-Christ, m'en sont témoins. Faites venir ici mon accusateur, et permettez-moi de lui adresser quelques questions: D'où lui vient la connaissance de ce fait? A-t-il dit qu'il a entre ses mains une copie de la lettre? Les Ariens en effet n'ont cessé de répandre ce bruit. Et d'abord, quand bien même il montrerait des lettres qui eussent de la ressemblance avec la mienne, ce ne serait pas une preuve bien solide; car ce sont des faussaires qui plus d'une fois même ont osé contrefaire l'écriture des empereurs. Cette ressemblance ne donnera donc quel-que poids à leurs écrits qu'autant que, par leur témoignage, accoutumés qu'ils sont à ces sortes de fraudes, ils en établiront la sincérité. Je leur demanderai encore: Qui vous a donné cette lettre? qui s'est rendu coupable d'infidélité? car j'avais des secrétaires; le tyran a des officiers chargés de recevoir la correspondance des mains des courriers, et de la lui remettre. Mes secrétaires sont présents; faites appeler les autres, car il est vraisemblable que quelques-uns vivent encore; interrogez-les sur les lettres; prenez toutes les informations nécessaires, comme si la vérité était ici présente. La vérité en effet est la sauve-garde des rois, et surtout des rois chrétiens. Avec elle, le trône est à l'abri des tempêtes; « car la miséricorde et la vérité, » disent les saintes Écritures, conservent le roi, et la justice affermit » le sceptre dans ses mains. » Le sage Zorobabel, qui la mettait au-dessus des autres vertus, fut vainqueur de ses ennemis, et tout le peuple s'écria: « La vérité est grande et prévaut toujours. »

12. Si j'étais accusé devant un autre juge, j'en appellerais, comme saint Paul, qui vit bientôt tomber la colère de ses ennemis, j'en appellerais à l'empereur; mais, accusé devant vous, qui puis-je invoquer, sinon le père de celui qui a dit: Je suis la vérité? car il tournera votre cœur à la clémence. Seigneur tout-puissant, roi des temps et des siècles, père de notre Seigneur Jésus-Christ, vous avez, par votre Verbe, placé sur ce trône Constantin, votre serviteur! Versez dans son cœur votre céleste lumière; qu'à ce divin flambeau il saisisse les fils de la trame ourdie contre moi; qu'il reçoive avec bonté ma justification, et qu'il soit bien connu de tous que ses oreilles sont affer- mies dans la vérité, et comme il a été écrit: « Les lèvres justes sont » seules agréables au roi. » Car vous nous avez appris, par la bouche de Salomon, que c'est par là que le trône devient prospère. Pressez donc mes accusateurs de questions, et qu'ils sachent que vous aimez

fiari per Salomonem nos docuisti. Quapropter sciscitare, quæso; dis-
cant accusatores tibi veritatis indagandæ esse curam. Et observa-
rum vel ipso vultus colore calumniam prodant: est enim illud con-
scientiæ iudiciam, scriptum quippe est: « corde gaudente exhilaratur
» facies¹: dum autem in mœrore est dejicitur². » Sic homines qui
Josepho insidiati fuerant, ipsa conscientia prodidit: Labani vero prava
in Jacobum animus ex vultu deprehensus est³. Tute igitur cernis
cum illorum trepidationem, quippe qui fugiant et latebras quærant,
tum nostram in depellenda calumnia libertatem⁴. Nulla jam de for-
tunis controversia est, sed de Ecclesiæ existimatione. Qui lapide per-
cutitur quærit medicum: ictus calumniæ sunt lapidum ictibus acer-
biores: « Clava est calumnia, et gladius, jaculum acutum⁵, » ait Sa-
lomon: hisque sola veritas mederi potest: quæ si negligatur, graviora
evadunt vulnera.

13. Hæc sane sunt quæ tantam rebus ubique terrarum ecclesiasticis
afferunt perturbationem. Occasiones illi excogitarunt, hincque factum
ut tot et tam grandævi episcopi, quod mecum communicarent, in
exilium sint acti. Quod si eo usque solum res processerit, bona spes
esset, humanus cum sis. Ut autem malum non ulterius pervadat, ve-
ritas apud te vigeat. Ne quæso permittas, huic suspicioni, in grave
totius Ecclesiæ dedecus, locum esse; quod scilicet Christiani viri, ac
potissimum episcopi, tam nefaria machinentur, ejusmodique res
scribere nihil vereantur. Quod si graveris rem indagare, æquum sane
fuerit ut nobis potius qui calumnias depellimus fidem habeas, quam
calumniatoribus. Illi quippe pravo, utpote nobis inimici, animo hæc
movent: nos vero nostri causa concertantes legitima afferimus argu-
menta. Per mihi mirum sane est, ubi nos cum metu ac reverentia scri-
bimus, illos eo impudentiæ processisse, ut etiam apud imperatorem
mentiri ausint. Sed inquire, quæso, ad veritatem explorandam: et
prout scriptum est: *scrutando scrutare*⁶ coram nobis, undenam isti hæc
quæ dicunt acceperint: aut ubinam sint litteræ repertæ. Sed neque
ex nostris quispiam convincetur, neque ex tyranni ministris ullus hæc
dixerit: res quippe merum est commentum. Ac forte nihil ulterius

¹ Prov. xxv, 5. — ² Ibid. xv, 13. — ³ Gen. xlii, 21. — ⁴ Ibid. xxxi, 5. — ⁵ Prov.
xv, 18. — ⁶ Joel, i, 7.

à découvrir la vérité. Daignez aussi, je vous en prie, daignez observer si la calomnie ne se montre pas sur leur visage ; car la conscience s'y manifeste, puisqu'il a été écrit : « La joie du cœur épanouit le visage » que la tristesse assombrit. » Leur conscience trahit ceux qui avaient tendu des pièges à Joseph, et sur la face de Laban se révéla le mauvais esprit qui l'animait contre Jacob. Vous voyez leur agitation et leur trouble ; ils fuient, ils se cachent ; moi, je viens librement et sans crainte repousser leurs accusations. Il ne s'agit point ici de fortune ; il s'agit de l'honneur de l'Église. L'homme qui a été frappé d'une pierre cherche le médecin ; les traits de la calomnie sont plus funestes cent fois que les coups de pierre. « La calomnie est une massue, un glaive, » une flèche perçante, » dit Salomon ; la vérité peut seule y porter remède ; négligez-la, la plaie s'envenime.

13. Voilà ce qui jette le trouble dans l'Église ; voilà comment nos ennemis, si ingénieux à trouver des prétextes aux plus mauvaises actions, ont fait exiler tant de vénérables évêques, parce qu'ils étaient en communion avec moi. Si les choses devaient en rester là, un doux espoir nous sourirait encore, car vous êtes bon et humain. Mais, pour que le mal n'aille pas plus loin, il faut conserver à la vérité son empire et sa force. Écartez donc, écartez un soupçon qui s'empreint comme une flétrissure au front de l'Église ; qu'on rejette enfin cette odieuse pensée que des chrétiens, que des évêques surtout, peuvent se permettre de pareilles machinations, et qu'ils ne craignent pas d'écrire de pareilles horreurs. Si pourtant votre majesté ne veut pas prendre le souci d'une enquête, il est juste alors d'avoir foi en la parole des accusés plutôt que dans celle des accusateurs. Leurs attaques sont des inspirations de la haine ; moi, en me défendant, je ne fais qu'user d'un droit. Ce qui me surprend, c'est de voir, quand le respect et la crainte imposent à ma plume réserve et décence, que ces hommes aient assez peu de pudeur pour mentir à la face même du prince. Mais daignez plutôt, daignez rechercher la vérité ; daignez arracher le voile dont on la couvre, et, ainsi qu'il a été écrit, fouiller jusqu'au fond de leurs cœurs ; qu'ils déclarent devant moi quelle est la source où ils ont puisé, et dans quel lieu la lettre s'est trouvée. Aucun de mes secrétaires ne recule devant une enquête ; aucun ne peut être coupable, et même pas un seul des officiers du tyran ne prêterait à la calomnie l'appui d'un aveu, car tout ceci n'est que fable et mensonge.

indagare par esset, quod ne illis quidem placeret, veritis scilicet ne earum scriptor litterarum necessarie deprehendatur. Is quippe solis sycophantis nullique alii notus est.

14. Quod autem mihi in crimen vertunt, in magna Ecclesia habitam fuisse synaxin, prius quam completum ædificium esset : age, eam quoque apud tuam pietatem propulsabo criminationem ; eo enim compellunt qui inimicissimo erga nos animo sunt. Ita se res habet, id fateor : ut enim hactenus nihil mendacii protuli, hoc jam non inficias ibo. Sed alio prorsus modo, quam criminantur illi, gesta res est. Bona, quæso, venia hæc dicam, nequaquam dedicationis diem festum celebravimus, religiosissime Auguste : id namque ante jussum tuum agere nefas fuisset : neque consulto ad id animum appulimus. Nullus episcopus, nullus fuit clericus vocatus ; ædificio quippe plurima deerant. Imo vero nulla prævia monitione synaxis coacta est ; ut ne inde illi calumniandi occasionem aucupentur. At rem uti gesta est nullus ignorat : auscultata tamen, rogo te, pro tua mansuetudine et tolerantia. Festum quidem erat Paschatis : populique ingens aderat multitudo, tantaque Christianorum turba, quantam in singulis urbibus exstare imperatores Christo addicti peroptare debeant. Cum igitur Ecclesiæ paucae numero essent et angustissimæ, ingenti edito tumultu rogabant populi, ut in magna Ecclesia conventus ageretur : ibique omnes preces funderent pro tua salute. Sicque acta res est. Me contra hortante, ut rem tantisper differrent, et quolibet modo etiam cum compressione in aliis Ecclesiis cætus agerent, morem illi non gessere : imo parati erant ex urbe egredi, ut in desertis locis sub dio conventus celebrarent ; satius ducentes itineris perferre laborem, quam cum mœrore festum peragere.

15. Nam crede mihi, imperator, et hujus quoque rei testem accipe veritatem ; in Quadragesimæ synaxibus, ob locorum angustiam, ingentemque populi frequentiam, pueri complures, nec paucae juniores mulieres, multæ aniculæ, adolcentes plurimi, compressi, domum delati sunt : Deo tamen dante extinctus nullus est. Sed universi haud sine murmuratione postularunt ut in magna Ecclesia conveniretur. Quod si diebus festum præcedentibus, tanta fuerit compressio, quid

Mais ne poussons pas trop loin les investigations ; un examen sévère leur déplairait peut-être ; ils auraient à craindre, je pense, que l'on ne découvrit enfin la main qui a écrit la lettre. Excepté eux, sans doute personne ne la connaît.

14. On me fait encore un crime d'avoir réuni les fidèles dans la grande église avant que l'édifice fût achevé. Eh bien ! suivons nos adversaires sur ce nouveau terrain où m'appellent leurs accusations, et repoussons une attaque qui prend sa source dans la haine aveugle qu'ils m'ont vouée. Le fait est vrai, je le confesse ; si je n'ai pas menti jusqu'ici, je ne mentirai pas encore ; mais la chose s'est passée bien autrement qu'ils ne la racontent, et, pardonnez-moi cet aveu, nous n'avons pas célébré la fête de la Dédicace, parce que nous ne pouvions pas le faire avant d'avoir reçu vos ordres. Il n'y a pas eu en nous d'arrière-pensée ; rien n'a été prémédité. Aucun évêque, aucun clerc n'a été appelé ; car le local manquait de beaucoup de choses. Il y a plus, c'est que, pour ne pas fournir un prétexte à la calomnie, la réunion s'est faite sans qu'un avis préalable l'eût indiquée. Personne n'ignore comment tout cela s'est fait. Daignez cependant m'écouter avec patience et bonté. C'était le jour de la fête de Pâques ; la foule était grande, et le peuple réuni était aussi nombreux que doit désirer de le voir dans chaque ville la piété des empereurs. Les églises étaient en petit nombre, et trop peu vastes ; le peuple demandait à grands cris que l'assemblée eût lieu dans la grande église, qu'ils y prieraient tous ensemble pour votre conservation. On le fit. Je voulais qu'on attendît encore, et qu'on se réunît dans les autres églises, dût-on y être moins commodément. On ne tint pas compte de ces représentations, et le peuple se disposait à sortir de la ville pour célébrer au désert et sous la voûte du ciel cette fête solennelle, aimant mieux s'exposer aux fatigues de la route que de passer ce grand jour dans la tristesse.

15. Que votre majesté daigne ajouter foi à mes paroles et à la sincérité du récit qui va suivre : à la réunion de la Quadragésime, le défaut d'espace dans un lieu où se pressait la multitude des fidèles exposés au risque d'être étouffés, des enfans, des femmes jeunes encore, d'autres plus âgées, et même de jeunes hommes furent transportés presque défaillans dans leurs maisons. Grâce à Dieu, aucun ne perdit la vie ; mais on demanda de toutes parts que l'on se réunît dans la grande église. Si donc il y eut, pendant les jours qui précédaient la

in ipso die festo futurum erat? Sane iis acerbiora contigissent. At non decebat pro gaudio mœrorem, pro lætitia luctum, pro festo die fletum populis oboriri : cum maxime non ignorarem patrum mihi exempla suppetere. Beatæ quippe vir memoriæ Alexander ob aliorum locorum angustiam, dum ipse Ecclesiam, quæ omnium maxima tunc putabatur, Theonæ dictam, extrueret; in ea tamen ob populi frequentiam conventus egit, neque interim ob populi conventum ædificii constructionem intermittebat. Rem similem Treviris et Aquileiæ factum vidi : ubi item ob populorum frequentiam, dum templa extruerentur, in illis nihilominus conventus agebantur : nullusque tamen existit qui factum huiusmodi in crimen vocaret. Quinetiam beatæ vir memoriæ frater tuus, huiusmodi conventui Aquileiæ cum aliis interfuit. Idipsum me egisse fateor, ita tamen ut non dedicatio, sed synaxis ad orandum celebrata sit. Perspectum itaque habeo te utpote pium, populorum alacritatem approbare, mihi que veniam concedere, quod tam multi populi precibus non obstiterim.

16. Ego vero peroptarim hoc etiam ex sycophanta sciscitari : ubinam populum orare æquum fuit, in desertisne locis, an in orationis loco, etiam dum extrueretur? Ubinam sanctius condecensque populus responderet, amen, in desertis, an in templo quod jam appellabatur dominicum? Quonam in loco malles, religiosissime imperator, populum manus extendere ac pro te orare? illisne ubi pertranseuntes gentiles gradum sisterent; an in loco cui jam tuum initum est nomen : quem nunc, imo a jactis fundamentis dominicum omnes vocant? Certum sane habeo te tuum anteferre locum : subrides enim, ac subridendo assensum significas. Sed ait obtrectator, in Ecclesiis illud actum oportuit. At omnes omnino, uti jam dictum est, pro populi frequentia erant angustiores. Deinde quo pacto Dominum precari decuit, quidve satius fuit; separatimne populum cum periculosa compressione convenire, an in loco qui totius multitudinis jam capax esset, ut una illic eademque populorum vox cum consonantia audiretur? Præstabat certe istud, hinc enim multitudinis unanimiæ cernere erat, hincque Deus est ad exaudiendum promptior. Si namque juxta ipsius Salvatoris promissionem, duobus ob quamlibet causam conve-

fête, un tel encombrement, que serait-il donc arrivé le jour même? de plus grands malheurs sans doute. Devis-je m'exposer à voir la joie faire place à la douleur, le contentement du cœur à la tristesse, un jour de fête à un jour de deuil, quand d'ailleurs je pouvais m'autoriser de l'exemple de mes pères? En effet, Alexandre, d'heureuse mémoire, qui faisait bâtir, sous l'invocation de Théôna, l'église que l'on regardait alors comme la plus vaste, voyant que les autres édifices ne répondaient point à l'empressement des fidèles, ne craignit pas d'y rassembler le peuple, tout en faisant continuer les travaux. J'ai vu pareille chose à Trèves et à Aquilée, dans les mêmes circonstances et par les mêmes motifs. Votre frère lui-même, à Aquilée, assista avec les autres à une réunion de ce genre. Ce n'est point dans l'intention de ne pas célébrer la Dédicace, c'est pour les besoins de la prière que j'ai fait ce qu'on me reproche, et je suis convaincu d'avance que votre piété applaudit au zèle qu'a montré le peuple, et qu'elle me pardonne de ne m'être pas opposé à ses désirs.

16. Je voudrais que mon accusateur voulût bien me dire où il était plus convenable que le peuple se réunît pour prier, dans les déserts ou dans la maison de la prière, même pendant sa construction? où il était plus décent et plus conforme à la véritable piété qu'il assistât aux cérémonies religieuses, dans des lieux infréquentés ou dans ce temple qu'on appelait déjà le temple du Seigneur? où donc, je vous le demande, grand prince, aimeriez-vous mieux que le peuple élevât pour vous ses mains au ciel? Serait-ce sur les chemins, où la curiosité arrêterait les pas des infidèles, ou dans un édifice auquel on avait donné votre nom, et qui depuis sa fondation portait aussi celui du maître de la terre et des cieux? Vous préférez, j'imagine, le lieu qui vous appartient; car vous souriez, et ce sourire révèle votre pensée. Mais à entendre mon détracteur, c'est dans les églises qu'il fallait que le peuple priât. J'ai déjà dit qu'elles étaient trop petites en raison du nombre des chrétiens. Ensuite, comment procéder à ces pieux devoirs? Convenait-il mieux que le peuple se rassemblât dans des lieux différents, au risque d'y perdre la vie, que dans une enceinte capable de le contenir, et où toutes les voix pouvaient se faire entendre à la fois? Le dernier parti était le seul à prendre, puisque ainsi on avait l'agréable spectacle de cette unanimité des fidèles, si puissante auprès de Dieu. Car si, selon la promesse du Sauveur, toute demande doit être

nientibus, quodcumque petierint dabitur illis¹: quid si tanti populi convenientis una vox proferatur, qua Deo dicunt, amen? Cuinam hoc ipsum non admirationi fuit? Quis te beatum non prædicavit, cum tantam populi frequentiam uno in loco coactam cerneret? Ecquod illud populorum gaudium, qui cum hactenus in sejunctis locis convenissent, mutuo jam conspectu fruerentur? Id omnibus lætitiæ causa fuit, soli sycophantæ, mœroris.

17. Restat ut alteri ejus objectioni quæ adhuc superest occurram. Siquidem aiet forte obtrectator ille: ædificio nondum completo, haud licuit illic orationes fundere. At Dominus ait: « Tu autem cum ora » veris, intra in cubiculum tuum, et claude ostium². » Quid ergo dixerit calumniator? Imo potius, quid prudentes ac veri Christiani dixerint? Hos interroga, imperator; nam de illis quidem scriptum est: « Stultus stulta loquetur³: » de his vero, « ab omni sapiente consilium » accipe⁴. » Cum tam angustæ Ecclesiæ, cum tanta esset populi frequentia, ut ad deserta loca proficisci pararent; quid facto opus erat? Solitudo absque januis, ac quibusvis volentibus pervia; dominicus autem locus muris cinctus est janisque clausus: adestque illic conspicuum pios inter profanosque discrimen. Nonne, imperator, quivis sapiens cum tua pietate hoc eligendum annuit? Quippe norunt hic legitimam esse orationem, illic inconditæ turbæ suspicionem: nisi forte deficientibus locis, solitudinem ii duntaxat qui orant, incolant, ut Israelitis contigit: immo vero illis quoque extracto tabernaculo, locus orationis circumscriptus in posterum fuit. O Domine, ac vere Rex regum Christe, Fili Dei unigenite, Verbum et Sapientia Patris, in crimen ecce vocor, quod clementiam tuam populus deprecatus sit, ac per te Patrem tuum, qui est super omnia Deus, obsecrarit, pro salute famuli tui piissimi Constantii. Sed tuæ bonitati gratias ago, quod mihi vitio vertatur legum tuarum observatio. Graviori enim criminationi ansam dedissem, ac fuisset legitima accusandi causa, si loco, quem imperator extruxerat, prætermisso, eremum ad orandum petissemus. Quam multum accusator tunc deblaterasset! quam fide dignus visus fuisset dicendo: Locum tuum contempsit: opus non probat tuum: derisit prætereundo: desertum indicavit quod loci necessitati suppleret: populos orandi

¹ Matth. xviii, 2. — ² Ibid. vi, 6. — ³ Isai. xxxii, 6. — ⁴ Tob. 4.

octroyée à deux hommes qui se réunissent ensemble sur la terre, qu'est-ce donc quand les mille voix du peuple montent au ciel comme une seule voix pour crier *amen*? Qui put alors ne pas admirer ce pieux concert? qui put ne pas vous estimer heureux, grand prince, en voyant une si grande multitude rassemblée dans un seul lieu? et quelle joie n'éprouva pas ce peuple qui, jusqu'alors ne s'était réuni que dans des lieux séparés, à jouir de la vue les uns des autres? tout le monde s'en réjouit, le méchant seul s'en affligea.

17. Il me reste une autre objection à réfuter. Mon ennemi dira peut-être : l'édifice n'était point achevé, il ne convenait pas d'y prier. Mais le Seigneur a dit : « Lorsque vous voudrez prier, entrez dans votre » chambre, et fermez-en la porte. » Que dit le calomniateur, et que disent les hommes sages et les vrais chrétiens? Interrogez ceux-ci, car il a été écrit de ceux-là : « L'imprudent dira des extravagances ; » et des autres : « Demandez toujours conseil à un homme sage. » Avec des églises trop petites, avec une foule de peuple si grande, qu'elle allait se rendre aux déserts, que fallait-il faire? Là une solitude ouverte à tous les regards et, comme un chemin, à tous les pieds des passans; ici une enceinte consacrée à Dieu, entourée de murs, fermée par des portes; d'un côté les hommes pieux, de l'autre les profanes; la différence est sensible. Tout homme sage ne pense-t-il pas comme vous, grand prince, et le choix pouvait-il être douteux? Mes adversaires savent bien qu'ici était la prière avec ses formes accoutumées, là le désordre, le trouble et la confusion; à moins que ceux qui prient, n'ayant ni temples ni maisons, ne vivent au désert comme les Israélites, qui néanmoins virent plus tard la prière s'enfermer dans les bornes d'une enceinte déterminée, dès que le tabernacle fut construit. O Seigneur, véritable roi des rois, Christ, fils unique de Dieu, Verbe et sagesse du Père, je suis accusé parce que le peuple a imploré votre miséricorde, a prié votre Père, qui est Dieu par-dessus tout, pour le salut de votre pieux serviteur Constance ! Mais je vous rends grâce de ce qu'on m'accuse pour avoir observé vos saintes lois. J'aurais été coupable, sans doute, et je n'aurais pu échapper aux reproches, si, négligeant le temple que l'empereur avait fait élever, j'avais conduit le peuple dans le désert pour prier. En quels termes violens mon ennemi ne se serait-il pas emporté contre moi? quel poids il aurait donné à ses paroles, s'il eût pu dire : Il a dédaigné l'église que vous avez fait bâtir; il n'a que du mépris pour votre ouvrage; il a souri de pitié en passant devant votre édifice; il a voulu que le désert suppléât à l'insuffisance

cupidos impedivit! Hæc ut sibi dicenda suppetere peroptabat inquirebatque : quod cum assecutus non sit, mœrore affectus criminationes deinceps comminiscitur. Et sane si illa dicere posset, pudore me suffunderet, ut me jam injuria afficit, cum diaboli mores imitatus, eos qui vacant orationi observat¹ : Danielis quippe historiam legendo spe falsus est : putavit enim ignarus ille, Babyloniorum mores apud te vigere, neque novit esse te beati Danielis studiosissimum, ac eundem quem ille Deum adorare nec impedire, imo potius summopere optare ut omnes orationi incumbant, cum scias omnium orationes et vota ea esse, ut incolumis et cum pace perpetuo imperes.

18. Equidem hæc adversus obtrectatorem conqueror. Tu vero, religiosissime Auguste, utinam multis annorum circulis vixeris, ac dedicationis solemnia celebraveris! Nam certe preces ab omnibus pro tua salute fusæ, nihil obstant Dedicationis celebritati. Ne talia imperiti illi homines mendacia proferant : sed a Patribus id ediscant, Scripturasque evolvant, vel potius a te ipso litterarum studiosissimo edoceantur : Jesum scilicet sacerdotem Josedeci filium et fratres ejus, Zorobabilem filium Salathielis sapientem illum virum, Esdram item sacerdotem et Legis scribam, cum Templum post captivitatem ædificaretur, instaretque Scenopegia, id est festum Tabernaculorum²; magna solemnitas, in qua orationes publicæ in Israël offerebantur; populum in latiori vestibulo primi ostii versus orientem siti, unanimi sententia congregarunt, dispositoque Domini altari, illic obtulerunt : eodemque in loco completa celebritas est. Eo item modo in posterum hostias in Sabbato et Neomenia solitas offerebant, populusque Dominum precabatur. Testaturque palam Scriptura nondum exstructo Dei templo hæc acta fuisse : imo potius illis ita orantibus exstruebatur domus, accrescebatque in dies; ita ut nec propter Encæniorum expectationem intermissæ orationes : neque propter conventus orantium Encæniam sublata sint : sed licet antea illic populus orasset; nihilominus post absolutum ædificium celebrata dedicatio est, donaque pro illa offerentes, omnes pro consummatione operis solemnitatem egerunt. Idipsum a beatæ memoriæ Alexandro et ab aliis Patribus factum vidimus, qui cum jam illic populum coegissent, consummato tamen

¹ Dan. vi. — ² 1 Esdr. liii.

du local ; il a mis un obstacle à la ferveur des peuples ! Voilà ce qu'il désirait, ce qu'il appelait de tous ses vœux ; mais trompé dans son espérance, et la rage au cœur, il a eu recours à l'arme de la calomnie pour me frapper. Ah ! si jamais il eût été en droit de m'adresser ces graves reproches , il m'aurait couvert de honte , ainsi qu'il me jette l'injure et l'outrage, à l'imitation du démon son maître, quand il voit prier. C'est la lecture de l'histoire de Daniel qui l'a trompé ; l'ignorant a cru trouver en vous un Babylonien ; il n'a pas vu que vous êtes un autre Daniel, et que, loin d'empêcher qu'on adore le même Dieu que vous, vous désirez surtout que tout le monde prie, certain que vous êtes que les prières du peuple n'ont pas d'autre objet que votre salut et la paix de l'empire.

18. Tels sont, grand prince, les motifs de mes plaintes contre un lâche calomniateur. Pour vous, pieux Auguste, puissiez-vous vivre une longue suite d'années, et célébrer avec votre peuple la fête de la Dédicace ! Car je n'imagine pas que des prières publiques pour la conservation de vos précieux jours doivent empêcher cette solennité. Que nos ignoraus adversaires se gardent bien de proférer ici des mensonges. Qu'ils s'instruisent plutôt à l'école des Pères ; qu'ils lisent les saintes Écritures, ou bien daignez les éclairer de vos lumières ; qu'ils sachent que Josué, fils de Josedec et ses frères, avec le sage Zorobabel, fils de Salathiel, Esdras, prêtre et docteur de la loi, ayant commencé à bâtir le temple au retour de la captivité, et voyant que la fête des tabernacles approchait, grande solennité où des prières publiques étaient adressées à Dieu dans Israël, rassemblèrent le peuple sous le grand vestibule de la porte d'Orient, et après avoir élevé un autel, offrirent des holocaustes au Seigneur, et toute la cérémonie s'acheva dans ce lieu. Plus d'une fois encore, ils y présentèrent de même les victimes ordinaires, le jour du sabbat, ainsi que le premier jour du mois, et le peuple pria le Seigneur. En cent endroits divers l'Écriture témoigne cependant que le temple n'était pas encore bâti ; l'édifice s'élevait au milieu des prières des travailleurs ; il s'agrandissait davantage de jour en jour ; l'attente de la fête de la Dédicace ne suspendit pas les pieux devoirs, et cette fête ne fut pas non plus négligée, parce que le peuple s'était rassemblé pour prier, et quoique le saint lieu eût déjà retenti des hymnes religieux, on célébra néanmoins l'inauguration du temple quand il fut achevé ; des offrandes furent faites en mémoire de ce grand jour qui couronna les travaux d'Israël. Alexandre, d'heureuse mémoire, et d'autres évêques ont fait de même ;

opere, gratias Domino egerunt, ac dedicationem celebrarunt. Id te quoque facere convenit, paratus enim locus, præmissisque orationibus expiatus, tuæ pietatis præsentiam postulat : id enim illi ad perfectum ornatum deest. Hoc utinam expleas, ac vota tua Domino reddas, cui hanc domum excitasti : hæc quippe omnium vota sunt.

19. Verum, quæso te, aliam disquiramus calumniam, ejus quoque propulsandæ veniam concedito. Ausi sunt enim me calumniari, quasi mandatis tuis, quibus jussum aiunt ut Ecclesia excederem, non obtemperarim. Equidem non possum non mirari eos minime defatigari in confingendis criminibus : nec si tamen ego deterreor, imo potius lætor in ea depellenda criminatione ; quanto enim plures edam apologias, tanto facilius eorum malignitas deprehendi damnarique poterit. Nequaquam obstiti pietatis tuæ mandato, absit : non tanti quippe sum ego ut obsistam vel quæstori urbis, nedum tanto imperatori. Neque opus ut hac de re multa verba faciam, testis quippe mihi est tota civitas. Concede tamen ut ab initio rem uti gesta est enarrem : nam te, si audieris, miraturum arbitror inimicorum meorum temeritatem. Montanus Palatinus epistolam ad me detulit, quasi ego a te scripto postulassem ut in Italiam mihi concedere liceret ; ut quærebar ecclesiasticis rebus deficere instaurari possent. Et sane gratias ago pietati tuæ, quod litteris quas a me profectas arbitratus es perhumaniter annueris, curamque gesseris ut commode ac sine labore iter instituerem, ad teque pervenirem. At certe miror rursus, quod vel ad aures tuas mentiri nihil sint veriti, cum tamen mendacium diabolo sit proprium, mendacesque ab eo alieni sint qui ait : *Ego sum veritas*¹. Non enim scripsi, nec istiusmodi epistolam accusator unquam proferre poterit. Ac etsi par mihi fuisset litteris a te quotidie postulare, ut benignum vultum tuum conspiceret liceret : verumtamen nec fas est Ecclesias deserere, nec me decuit pietati tuæ molestum esse, cum potissimum, nobis etiam absentibus, soleas ecclesiasticis petitionibus annuere. At quæ Montanus jussit, me recitare jubeto, nam hæc ipsa sunt****.

¹ Joan. XIV, 6.

et bien que les fidèles se fussent réunis dans les églises avant qu'on y eût mis la dernière main, on n'en rendit pas moins grâces à Dieu quand l'ouvrage fut terminé. Prince, ce qu'ils ont fait, vous le ferez ; le lieu que la prière a purifié à l'avance appelle votre présence auguste ; c'est l'ornement qui lui manque ; vous ne le lui envierez pas long-temps. Venez, prince, venez y offrir vos prières à ce Dieu, en l'honneur duquel vous avez fait cette église ; venez, c'est le vœu de tout un peuple.

19. Examinons enfin le quatrième chef d'accusation, et qu'il nous soit permis d'en prouver la fausseté, comme nous l'avons fait des autres. On a osé prétendre que j'ai résisté à l'ordre que vous m'avez donné, dit-on, de quitter mon église. Je m'étonne sans cesse, je l'avoue, de la coupable persévérance de mes ennemis à m'accuser de crimes imaginaires ; mais je ne perds pas pour cela courage ; je me félicite même d'avoir à repousser cette calomnie ; car plus je démontrerai mon innocence, plus leur malice sera mise à jour. Je n'ai pas résisté à l'ordre de votre majesté ; non ! je ne suis pas un personnage d'assez grande importance, pour que je me croie dispensé d'obéir même au questeur de la ville, bien éloigné que je suis de ne pas respecter la volonté d'un aussi puissant empereur. Je n'ai pas non plus besoin de m'étendre au long sur ce point, car j'ai à cet égard le témoignage de toute la ville. Si vous le permettez cependant, je vous raconterai toute l'affaire dès son principe ; car, après m'avoir entendu, vous serez surpris, je l'espère, de la téméraire audace de mes accusateurs. Montanus Palatinus m'a remis une lettre d'après laquelle il semblait que je vous eusse demandé la permission de venir en Italie, pour y rétablir ce que je croyais manquer aux affaires de l'Église. Je vous remercie mille fois de l'accueil gracieux que vous avez daigné faire à une lettre que vous supposiez venir de moi, et d'avoir bien voulu pourvoir à ce que je pusse voyager commodément et sans fatigue, et arriver jusqu'à vous. Mais je m'étonne, encore une fois, qu'on n'ait pas craint de mentir en votre présence, bien que le mensonge soit l'attribut caractéristique du démon, et que les menteurs soient les ennemis de celui qui a dit : Je suis la vérité. En effet, grand prince, je n'ai point écrit cette lettre, et je porte à mon accusateur le défi de la produire jamais sous vos yeux. Il convenait sans doute que je vous demandasse chaque jour la permission de contempler votre auguste visage ; toutefois il n'est pas permis d'abandonner les églises, et il était malséant de vous importuner, d'autant plus qu'en notre absence vous répondez aux demandes

20. Sed undenam ejusmodi epistolam nacti sunt obtrectatores mei? nosse velim quisnam ipsis eam tradidit. Jube, quæso, ut respondeant: hinc enim edisces ipsos hanc commentos esse criminationem; quemadmodum illam quæ spectat execrandum Magnentium falso per vulgarunt. Quod si in hoc quoque sycophantæ deprehendantur, ad quam in posterum nos pertrahent defensionem? Hoc curant enim, hoc, uti perspectum habeo, moliantur, ut omnia moveant et perturbent. Fortasse plurimis te verbis adversum nos exasperant: sed ejusmodi viros aversari, et odio habere æquum est, quod quales ipsi sunt, tales existiment eos qui se auscultant, suasque calumnias etiam apud te valere posse arbitrentur. Olim certe contra sacerdotes Dei, Doegi calumnia vim habuit; Sed Saül erat qui aurem præbuit vir sane iniquus¹. Et Jezabel calumniis suis religiosissimum Naboth lædere potuit; sed Achab erat, scelestus ille et apostata, qui uxori morem gessit². Sanctissimus autem David, cujus te, ut omnes peroptant, imitatore esse convenit, hujusmodi viros non admittit, sed quasi canes rabidos aversabatur, dicens: « detrahentem secreto proximo suo, » hunc persequer³. » Præceptum quippe illud observavit: « Vanum » rumorem non admittes⁴. » In cassum certe illi apud te mendacia loquuntur, qui velut Salomon a Domino postularis, quod te accepisse credas, ut nimirum verbum vanum et mendax longe sit a te, uti par est⁵.

21. Quapropter cum sola calumniatorum opera data fuisset epistola, nec me ipsa juberet ad te proficisci; perspectum sane habui eam non esse pietatis tuæ voluntatem ut te convenirem. Etenim cum non omnino jusseris ut accederem, sed ita scripseris quasi id ego a te litteris postulassem, ut quæ deficere videbantur instaurare liceret; palam fuit (nemine licet indicante) perlatam ad me epistolam non e sententia mansuetudinis tuæ fuisse scriptam. Hoc nulli notum non est: hoc scripto indicavi: ac novit ipse Montanus non recusasse me ad te accedere: sed ita accedere, ac si ego litteris meis proficiscendi licentiam

¹ 1 Reg. xxii, 9. — ² 3 Reg. 21. — ³ Psal. c, 5. — ⁴ Exod. xxiii, 1. — ⁵ Prov. xii, 8.

ecclésiastiques. Voici la lettre que Montanus m'a remise.... (La lettre manque.)

20. Mais d'où vient cette lettre? qui l'a donnée à mes ennemis? je voudrais le savoir. Ordonnez-leur de répondre. Vous serez convaincu alors qu'elle est leur ouvrage, ainsi que celle qu'ils m'accusaient d'avoir écrite à l'infâme Magnence. Mais si leur imposture est encore une fois découverte, de quel crime aurai-je donc encore à me défendre? Ce qu'ils veulent, le voici : semer partout le trouble et la division. Ils me déchirent dans leurs discours, je n'en doute pas ; mais on ne doit que du mépris et de la haine à des hommes de cette sorte, qui rabaisent à leur niveau ceux qui les écoutent, et qui s'imaginent que leurs calomnies auront quelque crédit auprès de votre majesté. Certes, la calomnie de Doëg donna autrefois la mort aux prêtres de Dieu ; mais il fallait un Saül pour l'accueillir ; le pieux Naboth périt victime des mensonges de Jézabel ; mais il fallait un Achab, un misérable apostat, pour se prêter aux volontés cruelles d'une femme. Le saint roi David, qu'il vous convient d'imiter, repoussa toujours loin de lui ces hommes pervers ; ils lui inspiraient le même effroi que des chiens furieux : « Je persécutais, dit-il, celui qui médissait en secret de son propre chain. » Il observa toujours religieusement ce précepte : « Vous ne recevrez point la parole de mensonge. » C'est donc en vain qu'ils vomissent leurs calomnies ; comme Salomon, vous demandiez au Seigneur, et vous l'avez obtenu, qu'il éloigne de vous la vanité et les paroles mensongères.

21. Ainsi donc, comme la lettre était l'œuvre de mes ennemis, comme il n'était point vrai que vous m'ordonnassiez de partir, je reconnus facilement que vous ne désiriez point ma présence. Et en effet l'ordre n'était point impératif ; vous m'écriviez comme si je vous eusse demandé la permission de me rendre en Italie pour le motif déjà indiqué. Sans qu'on m'eût rien dit, je vis clairement que la lettre n'était pas de votre majesté. Le fait est notoire ; je l'ai consigné par écrit, et Montanus sait bien que je n'ai point refusé de me rendre auprès de vous ; mais y aller comme si j'en avais moi-même sollicité la permission, certes, j'ai cru que je ne le devais pas, afin d'enlever à mes ennemis l'occasion de m'accuser de vous fatiguer de mes importunités. Et cependant je disposais tout pour mon voyage, Montanus ne l'ignore pas, afin de me mettre aussitôt en route, si vous daigniez vous-même

postulasse, certe id non decere arbitratus sum, ne hinc occasionem iterum captarent sycophantæ, quasi religioni tuæ molestus fuisset. Et sane jam me viæ committere parabam, ut ipse novit Montanus, ut si ad me scribere tibi placuisset, iter quamprimum instituerem, promptoque animo jussum tuum anteverterem. Nequaquam enim eo insanix deveneram, ut hujusmodi præcepto tuo repugnarem. Cum nullas itaque ad me litteras miserit pietas tua, cui repugnarem cum nihil jussum fuerit? Aut quomodo me non obsecutum affirmant, cum nullum fuerit mandatum? Quid aliud illud est quam mera sycophantia adversariorum meorum, qui quæ gesta non sunt, gesta comminiscuntur? Vereor sane etiam si causam meam propugnarem, ne deblaterent ipsi, quasi non sim eam propugnare dignatus: usque adeo sum eorum criminationibus idoneus, illique ad calumniandum parati; adeo ut Scripturam nihili faciant, quæ ait, « ne ames obloqui ne evellaris¹. »

22. Cum profectus itaque Montanus esset, accessit post sex et viginti menses Diogenes Notarius: qui ne ipse quoque epistolam tradidit, neque in mutuum venimus conspectum; nec quidpiam a te jussum mihi ille significavit. Imo cum Syrianus dux exercitus Alexandriam ingressus est, Arianis rumores quosdam spargentibus, hoc se arbitrato suo acturos denuntiantibus; sciscitabar ex eo, num eas quas illi jactabant litteras haberet: fateor quippe me jussionis tuæ litteras postulasse. Cum autem se non habere dixisset, rogavi ut vel ipse Syrianus, vel Maximus præfectus Ægypti hoc mihi jussum scripto traderent. Hoc autem ideo postulavi, quod tua mihi humanitas scripsisset, ut a nullo turbarer, neque iis qui me terrere vellent attenderem: sed in Ecclesiis degerem citra ullum metum vel sollicitudinem. Qui autem eam epistolam detulere, sunt Palladius olim Palatii magister, et Asterius qui fuit dux Armeniæ. Exemplar autem epistolæ ut perlegam concede, sic enim habet.

23. Exemplar epistolæ quod sic habet:

CONSTANTIUS VICTOR AUGUSTUS, ATHANASIO.

Optasse me semper ut omnia fausta defuncto fratri meo Constanti acciderent, prudentiæ tuæ latere non arbitror. Quem cum sceleratis—

¹ Prov. xx, 13.

m'écrire, et j'aurais aimé à devancer vos désirs ; car je n'étais pas privé de raison au point de ne pas obéir à vos sacrés commandemens. Mais comme vous ne m'avez point écrit, ai-je pu résister à un ordre qui n'a pas été donné ? ou comment osent-ils soutenir que j'ai refusé, puisqu'il n'y a pas eu de lettre ? Qu'est-ce donc autre chose qu'une véritable imposture de mes adversaires, qui supposent un fait qui n'a jamais existé ? Je crains, en défendant ma cause, qu'ils ne me disent que je ne suis pas digne de cet honneur, tant je suis une proie livrée à leurs dents empoisonnées, tant eux-mêmes sont emportés par la rage qui les domine, tant ils font peu de cas des préceptes de l'Écriture : « Craignez de parler, si vous ne voulez pas périr. »

22. Montanus partit, et vingt-six mois après arriva Diogènes Notarius. Il n'était porteur d'aucune lettre ; je ne le vis point, et il ne me transmit aucun ordre de votre majesté. Mais lorsque Syrianus fut entré avec son armée dans Alexandrie, les Ariens firent courir certains bruits, et publièrent partout qu'ils agiraient enfin comme ils l'entendaient. Je priai Notarius de me dire s'il était porteur des lettres dont on parlait. J'ai demandé, je l'avoue, votre lettre d'injonction. Il me dit qu'il n'en avait point ; je crus qu'il était juste que Syrianus ou Maximus, préfet d'Égypte, me donnassent cet ordre par écrit. Mais j'ai fait cette demande parce que vous m'aviez écrit avec bonté de ne m'inquiéter de rien, de ne pas m'occuper de ceux qui cherchaient à m'effrayer, de rester en repos, sans rien craindre, et de vaquer au ministère des églises. Cette lettre me fut apportée par Palladius, ancien maître du palais, et par Astérius, qui avait été duc d'Arménie. Voici cette lettre ; permettez-moi de la lire.

23. Copie de la lettre :

CONSTANCE, VAINQUEUR AUGUSTE, A ATHANASE.

J'ai toujours souhaité, vous ne l'ignorez pas, toutes sortes de prospérités, pendant sa vie, à mon frère Constant. Votre haute raison vous fera donc juger facilement de quelle profonde douleur je fus pénétré

simorum virorum dolo sublatum cognovissem, quo morose affectus sim, facile vestra prudentia judicaverit. Verum quia hoc tempore nonnulli te, tam luctuoso negotiorum decursu, terrere conantur; has litteras ad tuam reverentiam mittendas existimavi. Hortorque te, ut, quemadmodum episcopum decet, populum doceas ad legitimam convenire religionem, et cum illo de more orationibus incumbas: id enim nobis placet: nam quod spectat sententiam nostram, te omni tempore in tuis sedibus episcopum esse volumus.

Et alia manu: Divinitas servet te plurimis annis, pater dilectissime.

24. De hac epistola illi quidem cum iudicibus verba fecere. Ego vero cum epistolam haberem eiusmodi, nonne jure litteras postulavi, nec temere eorum machinationibus adhibui animum? Illi autem cum jussa tuæ pietatis nequaquam proferrent; nonne plane contra hujus epistolæ sententiam agebant? Equidem cum litteras illi non darent, haud simile vero putabam verba sine litteris ad me transmitti: hujusmodi quippe verbis ne animum adhiberem litteris suis jusserat tuæ humanitas. Jure igitur illud egi, religiosissime Auguste: ut sicut cum epistolis ingressus sum in patriam, sic ex mandato tuo ab illa discederem: ne utpote qui ab ecclesia aufugissem, in iudicium aliquando vocarer: sed jussus, protectionis causam proferre possem. Hoc ipsum omnes populi cum presbyteris, et cum illis maxima civitatis pars, ne quid amplius dicam, Syrianum adeuntes postulabant: illicque tum aderat Ægypti præfectus Maximus. Hoc autem impense rogabant, ut vel scriberentur mitterenturque ad me litteræ, vel non amplius illi ecclesias conturbarent, donec ipsi populi hac de re legatos ad te mississent. Cum igitur vehementer instarent, perspectum habens Syrianus quam æqua esset postulatio, tam salutem consultaturus pollicitus est, præsentem tunc Hilario, se nihil amplius conturbaturum, sed rem ad tuam religionem delaturum. Hoc item probe norunt cohors ducis, cohors item præfecti Ægypti. Præfectus autem urbis hoc monumentum apud se reservat, unde exploratum habeas nec me, nec alium quempiam jussis obstitisse tuis.

25. Rogabant igitur omnes ut proferrentur tuæ pietatis litteræ. Etenim licet sola imperatoris verba, eadem qua scripta ejus sint auc-

en apprenant qu'il avait péri victime de la perfidie de quelques scélérats, et comme aussi vous êtes en butte, dans les jours malheureux où nous vivons, aux traits d'hommes qui cherchent à jeter la crainte dans votre ame, j'ai cru devoir vous faire cette lettre et vous engager à continuer, ainsi qu'il convient à un digne évêque, d'enseigner au peuple le chemin de la vraie religion, et à lui ouvrir les trésors de vos conseils dans vos prédications habituelles. Il me plaît qu'il en soit ainsi ; de même que je désire que vous restiez toujours dans votre siège épiscopal.

Et d'une autre main : Que Dieu vous garde de longues années, mon père.

24. Les Ariens parlèrent de cette lettre aux juges. Pour moi, ayant une pareille lettre entre les mains, n'ai-je pas eu raison de demander un écrit et de me tenir en garde contre leurs machinations ? Ils ne pouvaient montrer aucun ordre émané de votre majesté ; n'était-ce pas agir directement contre les intentions que vous aviez daigné m'exprimer ? Dans cette circonstance je ne croyais pas qu'il fût vraisemblable qu'on se fût borné à un ordre verbal, d'autant mieux qu'en m'écrivant vous aviez eu la bonté de me prévenir contre de pareils discours. J'ai donc eu raison d'agir ainsi ; c'est avec une lettre que j'étais venu dans ma patrie, c'est avec une lettre que je devais en sortir, pour qu'on ne m'accusât pas un jour d'avoir déserté mon poste. Muni d'un ordre écrit, je pouvais justifier mon départ. Les peuples et les prêtres, et avec eux la plus grande partie de la ville, pour n'en pas dire davantage, le demandèrent à Syrianus, dans une audience à laquelle assistait Maxime, le préfet d'Égypte. Ils le priaient avec instance de m'écrire, ou de ne pas permettre qu'on troublât l'Église, jusqu'à ce que les peuples vous envoyassent des députés pour cette affaire. Leurs vives sollicitations faisaient connaître à Syrianus toute la justice de la demande, et il promit, en présence d'Hilaire, de rétablir le calme, et de consulter votre piété. La cohorte du duc le sait, aussi bien que celle du préfet d'Égypte. Le préfet de la ville a conservé cette déclaration de Syrianus, pour qu'il demeure constant que ni moi ni d'autres n'avons résisté à vos commandemens.

25. On demandait l'exhibition de votre lettre. En effet, bien que les seules paroles de l'empereur aient la même puissance que ses écrits,

toritate, ubi maxime qui illa defert rem jussam scripto tradere audet; at cum illi neque aperte dicerent jussum illud fuisse, neque, ut rogabant, jussionem describere vellent, sed omnia agerent quasi suo nomine; fateor, et hoc cum fiducia dico, me illos suspectos habuisse. Multi quippe ipsis aderant Ariani comites, quibuscum una epulabantur et consilia inibant: nihilque palam et cum fiducia agebant; sed adversum me insidias machinabantur et dolos. Nihil egerunt quasi ex imperatoris placito: sed ut ex eorum gestis deprehendere licuit, ea solum quæ adversarii nostri postularent, quæ mihi potissima causa fuit litteras ab illis postulandi; suspecta quippe mihi erant eorum molimina atque consilia. Neque decebat me qui cum tot litteris in patriam rediissem, absque litteris ab ecclesia discedere. Syriano itaque fidem dante, populi omnes cum gaudio in ecclesiis conventus agebant, omni deposito metu ac suspitione. Sed post dies tres et viginti a data fide cum militibus ille in ecclesiam irrumpit, nobis de more orantibus, quod etiam viderunt ii qui in ecclesiam ingressi sunt, sequentis quippe synaxeos tunc pervigilium celebrabatur. Illa autem nocte ea gesta sunt quæ Ariani placuere, quæque illi antequam evenirent futura prænantiarant, iis enim stipatus accessit dux exercitus: erantque illi præfecti et auctores illius invasionis. Quod sane incredibile non est, religiosissime Auguste, cum ipsi minime latuerint, sed undique vulgata res sit. Ego itaque perspecta ejusmodi invasione, populosque ut discederent prius hortatus; post illos demum Deo occultante ac ducente, ut ab omnibus qui mecum aderant conspectum est, isthinc me proripui, exindeque occultus mansi, fiduciam, meique purgandi locum habens, primo apud Deum, deinde apud tuam pietatem: cum non ut populos desererem aufugerim, sed testem persecutionis habeam ipsam ducis irruptionem, quod omnes vehementer mirati sunt. Oportuit quippe illum aut fidem non dedisse aut datam non fallere.

26. Quorsum igitur hoc eorum consilium? Aut quid causæ est quod dolis insidiisque nos adorti sunt, quibus et jubendi et jussionem scripto tradendi facultas esset? Imperatoris enim jussio magnam præbet confidentiam. Sed quod ipsi clam rem agere optarent, illud sane suspitionem augebat, ipsos a te nullum accepisse mandatum. Quid absurdi postulabam, veri studiosissime imperator? Quis non fateatur hanc

quand surtout celui qui est chargé de les transmettre ne craint pas de les consigner par écrit, cependant comme les Ariens ne déclaraient pas nettement qu'il y eût un ordre, et comme ils refusaient d'écrire et n'agissaient en tout ceci que de leur propre autorité, j'avoue, et je le dis avec assurance, que leur bonne foi me parut suspecte. Il y avait avec eux bon nombre d'Ariens; ils mangeaient ensemble; ils tenaient des conciliabules: rien ne se faisait ouvertement et avec confiance; mais ils ourdissaient dans l'ombre leurs trames contre moi. Rien ne prouvait qu'ils agissent par l'ordre de l'empereur; mais, autant qu'on en put juger par leurs actes, ils n'obéissaient qu'à l'impulsion donnée par mes ennemis, et c'est la raison principale qui me faisait demander une lettre, tant je me défiais de leurs perfidies cachées. D'ailleurs il ne convenait pas qu'après être rentré dans ma patrie avec un rescrit impérial, je m'éloignasse de mon église sans un ordre écrit. Comptant sur la promesse de Syrianus, les fidèles se réunissaient avec joie dans les églises; ils étaient sans défiance, quand, vingt-trois jours après nous avoir engagé solennellement sa parole, il se présenta brusquement dans l'église, tandis qu'on s'y livrait aux prières accoutumées, accompagné d'une troupe de soldats, ce que peuvent attester tous ceux qui entrèrent sur leurs pas, car on célébrait alors la veille de la fête du lendemain. Les Ariens firent cette nuit-là tout ce qu'il leur plut; ils avaient annoncé à l'avance leurs intentions. Le duc en était entouré, et avec eux se trouvaient les deux préfets. Le fait est notoire: eux-mêmes n'en ont pas fait mystère. A la vue de cette irruption soudaine, j'engageai le peuple à se retirer, et moi-même, protégé par le secours du ciel, comme l'ont pu voir tous ceux qui m'accompagnaient, et rendu en quelque sorte invisible à leurs yeux, j'échappai et je me tins renfermé, dans l'espérance de me justifier d'abord auprès de Dieu, et ensuite auprès de votre majesté; car je n'avais pas fui pour abandonner lâchement mon peuple; je n'avais cédé qu'à la violence, ainsi que le prouve l'irruption de Syrianus. La surprise fut générale; car il fallait ou ne pas donner sa parole, ou la tenir après l'avoir donnée.

26. Que voulaient-ils donc? ou pourquoi ces artifices, ces pièges qu'ils me tendaient, quand ils pouvaient ordonner ou écrire? Le commandement de l'empereur inspire une grande confiance; mais le désir qui les travaillait d'agir dans l'ombre éveillait naturellement le soupçon qu'ils n'avaient pas reçu d'ordre de votre majesté. En quoi donc mon exigence était-elle absurde? qui n'avouera, au contraire, qu'elle

petitionem episcopo esse consentaneam? cum Scripturas legeris, nosti quantum sit illud criminis, episcopum ecclesiam suam deserere, Deique ovilia non curare : pastorum enim absentia gregis invadendi occasionem lupis præbet. Hoc autem quærebant Ariani, et alii omnes hæretici, ut absentibus nobis locum opportuno itatemque nacti, populum ad impietatem deducerent. Si ergo fugissem, qualem apud veros episcopos, imo potius apud eum qui mihi gregem concediderat attulissem excusationem? Est autem ille, qui judicat omnem terram, verus universorum rex et Dominus noster Jesus Christus, Filius Dei. Annon merito mihi populorum incuria imputanda fuisset? Nonne me tua ipsa pietas jure oburgasset his verbis : Quare cum litteris reversus ingressusquæ, absque litteris abscessisti, ac populos deseruisti? Nonne ipse populus, haud injuria, in die judicii, sui incuriam in me conjecisset, dicens : Is qui apud nos episcopi munere fungebatur aufugit, nosquæ interim neglectui habemur, nullus cum sit qui recta moneat. Quid, quæso, talia loquentibus responderem¹? Hæc illa est Ezechielis expostulatio cum priscis illis pastoribus. Id cum probe nosset beatus apostolus Paulus, unicuique nostrum per discipulum suum hoc tradit præceptum : « Noli negligere gratiam quæ est in te, quæ » data est tibi, cum impositione manuum presbyterii². » Idipsum cum reformidarem, fugere nolebam, sed tuam expectabam jussionem, si tamen illud fuisset pietatis tuæ placitum. At nequaquam id-quod juste a me postulatum est, accepi : jamque apud te falso sum delatus, nam pietatis tuæ mandato minime repugnaui : neque Alexandriam ingredi conabor donec humanitati tuæ placuerit. Hoc mature denuntio, ne hinc rursum sycophantæ occasionem captent nos insimulandi.

27. Hæc cum mecum perpenderem, in culpa me esse non arbitrabar : sed cum hac apologia mea ad tuam pietatem properabam, tuam compertam habens clementiam, memorque tuarum certissimæ fidei promissionum, confidens item huic divinorum Proverbiorum sententiæ : « Apud benignum regem accepti sunt justi sermones³. » Jam me iter instituente, relictaque eremø, fama quædam de repente percubuit ; quæ initio-quidem supra fidem visa, post vera deprehensa est. Rumor undique pervagabatur, Liberium Romanum episcopum, magnumque

¹ Ezech. xxxiv, 2. — ² 1 Tim. iv, 14. — ³ Prov. xvi, 13.

était fondée sur la raison, surtout aux yeux d'un évêque? Vous avez lu les saintes Écritures, et vous savez combien est criminel l'évêque qui abandonne son église, et ne prend pas soin de ses brebis. C'est en l'absence du pasteur que le loup s'attaque au troupeau. C'est aussi ce que voulaient les Ariens et tous les hérétiques. Pendant mon éloignement, ils auraient profité de l'occasion qui s'offrait à eux d'engager le peuple dans les sentiers de l'impiété. Si j'avais fui, comment me justifier dans l'esprit des véritables évêques, ou plutôt auprès de celui qui avait mis le troupeau sous ma garde? car c'est celui qui juge toute la terre, qui est véritablement le roi de l'univers, et notre Seigneur Jésus-Christ, fils de Dieu. N'aurais-je pas encouru le reproche bien mérité de négligence? n'auriez-vous pas eu le droit de me dire: Vous n'êtes rentré qu'avec une lettre de moi; pourquoi sans une autre lettre vous êtes-vous retiré et avez-vous abandonné les fidèles? Et le peuple lui-même, au jour du jugement, n'aurait-il pas élevé sa voix contre moi, et n'aurait-il pas dit: Celui qui était notre évêque s'est enfui; il n'a pris aucun soin de nous; il n'y avait personne pour nous instruire? Que répondre, je vous en prie, à de tels reproches? Ce sont en effet les mêmes qu'Ézéchiel adressa aux anciens pasteurs. Il le savait bien, le bienheureux apôtre Paul, qui dit à chacun de nous dans la personne de son disciple: « Ne négligez pas la grâce qui est en vous, qui vous » a été donnée par l'imposition des mains du prêtre. » Sous l'empire de pareilles craintes, je ne voulais pas fuir, j'attendais vos ordres, s'il vous plaisait d'en donner. Et cependant on n'a pas satisfait à ma juste demande; et l'on m'accuse, et l'on me calomnie, puisque je n'ai point résisté à votre volonté, et je ne chercherai point à entrer dans Alexandrie jusqu'au jour où votre bienveillante majesté m'y rappellera. Je le déclare à l'avance pour ne pas fournir à mes ennemis le prétexte d'une nouvelle accusation.

27. Au milieu de tout cela, je ne pouvais me persuader, en y réfléchissant, que je fusse coupable, et tout en travaillant à ma justification, je m'empressai de me rendre auprès de vous, plein de confiance dans votre clémence, qui m'est connue, dans la sûreté de vos promesses, et dans cette parole des saints Proverbes: « Les discours du juste sont » agréables à l'oreille d'un roi clément. » J'allais partir, j'allais quitter le désert, quand tout-à-coup se répand un bruit que je ne pouvais croire, et qui cependant était vrai, que Libérius, évêque de Rome, le grand Osius d'Espagne, Paulin des Gaules, Denis et Eusèbe d'Italie, Lucifer de Sardaigne, et d'autres évêques, des prêtres, des dia-

illum Hosium in Hispaniis episcopum, Paulinum Galliarum, Dionysium quoque et Eusebium Italiæ, Luciferum Sardiniae, et alios quosdam episcopos, presbyteros et diaconos, quod adversum nos subscribere renuissent, in exilium missos. Vincentium vero Capuanum, Fortunatianum Aquileiensem, Heremium Thessalonicensem, omnesque occidentales episcopos, vi non minima, imo maxima violentia, gravibusque injuriis affectos esse, donec pollicerentur se in posterum nobiscum non communicaturos. Hinc nobis stupentibus, ac ea de causa hæsitantibus, altera ecce fama perlabitur, eos scilicet qui in Ægypto et Libya essent, episcopos prope nonaginta persecutionem passos: ecclesias Arii sequacibus traditas: in exilium pulsos sexdecim episcopos: alios vel sponte aufugisse, vel ad simulandum adactos esse. Tantam enim illic persecutionem fuisse narrabant, ut dum Alexandrini fratres in Paschali solemnitate et dominicis, in loco deserto prope cœmeterium orationi incumbere, dux cum magna manu plus quam trium millium militum, arma, districtos gladios, telaque ferentium, in christianos irruerit: ac postea talia illic perpetrata facinora fuisse, qualia solent in ejusmodi invasione: eaque contra mulieres et parvulos gesta, qui nihil aliud mali admisissent, quam quod Deum precarentur. Hæc nunc enarrare forte non decet; ne sola horum memoria omnibus lacrymas moveat. Tanta quippe illa fuit immanitas, ut virgines ipsæ nudarentur, corpora autem eorum qui vi plagarum extincti fuerant, non statim ad sepulturam traderentur, sed foris canibus projicerentur, donec cum ingenti periculo cognati suorum corpora clam subducerent: qui haud sine magno labore curarunt, ne cuiquam notares esset.

28. Reliqua autem flagitia ejusmodi sunt ut incredibilia forte videantur, omnibusque ob facinorum atrocitatem stuporem afferant. Necesse tamen est ea enarrare, ut tua Christo addicta cura religioque discat, criminationes calumniasque non alio spectare, quam ut nos ex ecclesiis deturbent, suamque impietatem introducere valeant. Nam postquam veri et grandævi episcopi, alii in exilium pulsus, alii in fugam versi essent, ethnici deinceps, catechumeni, et qui primas in senatu sedes occuparent, ac qui divitiarum fama celebres essent, christianorum vice, jubentur piam ab Arianis fidem ediscere. Nec ultra, juxta Apostoli præceptum, quærebat, num quis irreprehensibilis

ces, avaient été exilés pour n'avoir pas voulu souscrire à ma condamnation ; qu'on avait usé de violence , qu'on avait eu recours aux plus indignes traitemens contre Vincent de Capoue , Fortunatius d'Aquilée, Hérémius de Thessalonique, et enfin contre tous les évêques d'Occident, pour leur arracher la promesse de ne plus se mettre à l'avenir en communion avec moi. Ces nouvelles me jetèrent dans l'abattement, j'hésitai, et voilà que partout on annonce que tous les évêques d'Égypte et de Libye, au nombre de quatre-vingt-dix, étaient en butte à la plus étrange persécution, que les églises avaient été livrées aux Ariens ; que seize évêques avaient été bannis ; que d'autres avaient pris la fuite, ou avaient été contraints à une honteuse dissimulation. La violence allait au point que les fidèles d'Alexandrie, dans la solennité de Pâques et les jours de dimanche, s'étaient rassemblés pour prier dans un lieu désert, près du cimetière, lorsque le duc, escorté d'une légion armée d'épées et de javelots, se jeta sur les chrétiens. On s'y livra à tous les excès qui accompagnent ces sortes d'agressions ; on s'y permit les plus violens outrages contre des femmes et des enfans, qui n'avaient pas commis d'autres fautes que de prier Dieu. Il ne convient peut-être pas de raconter ici de pareilles horreurs, dont le souvenir seul arrache des larmes de tous les yeux. On fut assez barbare pour dépouiller des vierges de leurs vêtemens, laisser sans sépulture les cadavres de ceux qui avaient expiré sous les coups des bourreaux, les livrer à la dent dévorante des chiens ; il fallait pour les enterrer les plus sévères précautions, et leurs parens ne pouvaient leur rendre ce pieux devoir que clandestinement.

28. Les désordres furent tels qu'ils paraissent incroyables, et que l'effroi a saisi tous les cœurs. Je dois cependant ne pas les passer sous silence, pour que vous sachiez bien que les accusations et les calomnies de mes ennemis n'avaient d'autre but que de nous chasser de nos églises, pour y placer l'impiété triomphante. Car, après l'exil ou la fuite des légitimes évêques, qui avaient blanchi dans l'exercice de leur saint ministère, on vit des païens, des catéchumènes, les premiers sénateurs, et des hommes qui n'avaient d'autre recommandation que leurs richesses immenses, prendre la place des chrétiens, et se soumettre à la foi des Ariens. On ne cherchait plus, comme le veut l'Apôtre, des hommes *irrépréhensibles*, mais, comme au temps de l'impie Jéroboam,

esset ¹. Sed, more impiissimi Jeroboami, qui plus auri penderet is nomen nabatur episcopus. Nihil curabant impii, si vel ethnicus ille esset, aurum modo daret. Pulsi itaque sunt qui episcopi ab Alexandro ordinati fuerant, monachi et ascetæ. Illi autem, callidi sane calumniarum artifices, apostolicam constitutionem quantum licuit violaverunt ecclesiasque contaminavere. Idque suis effecere calumniis, ut vel ipsis tuis temporibus leges violare; atque ejusmodi facinora admittere facultas esset: ut eos spectare videatur illud Scripturæ dictum: « Væ » per quos nomen meum blasphematur in gentibus. »

29. Itaque hi cum rumores essent, ac sus deque omnia abirent, ne sic quidem meam minui alacritatem, sed pergebam ad tuam pietatem: eoque diligentius quo confiderem ea præter pietatis tuæ sententiam perpetrari: atque ubi res gestæ humanitatis tuæ compertæ forent, te in posterum ea fierent curaturum: ratus nequaquam id religiosi esse imperatoris, ut episcopos exulare, virgines nudari, aut ullo modo ecclesias turbari patiatur. Sed hæc nobis animo versantibus, atque iter peragere festinantibus, ecce tertio quidam increbuit rumor, litteras Auxumeos tyrannis esse datas, ut curarent Frumentium Auxumeos episcopum illinc adduci: me quoque perquirerent usque ad Barbarorum terras, et ad præfectorum commentaria, ut vocant, transmitterent: populos ac clericos omnes adigerent ad communicandum cum ariana hæresi: si qui non morem gererent, illos interficiendos satagerent. Ut autem palam sit, hanc famam, non verbo tantum, sed rebus gestis comprobata esse; cum bona humanitatis tuæ venia, en ipsam profero epistolam, quam illi necem unicuique interminantes frequenter lectitarunt.

30. Exemplar epistolæ:

VICTOR CONSTANTIIUS MAXIMUS AUGUSTUS, ALEXANDRINIS.

Urbs quidem vestra, patrio more, non immemor virtutis conditorum suorum, se obsequentem, ut solbat, etiamnum exhibuit. Nos vero nisi ipsum Alexandrum benevolentia in vestram urbem superaremus, non

¹ 1 Tim. III, 2.

ceux qui pouvaient acheter le plus cher l'épiscopat dont on les revêtaient. Qu'importait à ces hommes impies qu'on fût païen, pourvu qu'on eût de l'or. On chassa donc les évêques qui avaient été ordonnés par Alexandre, des moines, des religieux. Mais ces artisans adroits de mensonges et de calomnies mirent sous leurs pieds la constitution apostolique et flétrirent l'Église de leurs souillures. Leurs calomnies ont eu pour effet la violation des lois mêmes jusque sous votre règne, et la licence acquise avec l'impunité à de pareils forfaits, en telle sorte que c'est à eux que paraissent s'adresser ces paroles de l'Écriture : « Malheur à ceux par qui mon nom est blasphémé parmi les nations. »

29. Malgré tous ces bruits, malgré le désordre auquel les affaires étaient livrées, je ne me laissai point abattre, et je mis d'autant plus d'empressement aux préparatifs de mon départ, que j'étais fermement persuadé que tout se faisait contre l'intention de votre majesté, et que, du moment où vous en seriez instruit, vous sauriez prévenir le retour des troubles, tant il convient peu à un prince vraiment religieux de souffrir qu'on exile des évêques, qu'on expose des vierges nues aux regards insolens des soldats, et qu'on porte la désolation dans le sein des églises. J'étais plein de ces pensées, et tout entier à l'exécution de mes projets, quand, pour la troisième fois, l'alarme est semée partout, et qu'on dit qu'une lettre a été adressée aux tyrans d'Auxume pour leur enjoindre d'arracher Frumence, évêque de cette ville, à son siège, de me chercher moi-même jusque chez les Barbares, et de me conduire devant les éparques ; d'obliger les peuples et les clercs de communiquer avec les Ariens, et de faire mourir ceux qui refuseraient d'obéir. Pour qu'on ne puisse douter que ce bruit n'était pas quelques vaines paroles jetées au hasard, je vais vous lire, si vous le permettez, cette lettre qu'ils se plaisaient à publier avec d'horribles menaces de mort.

30. Copie de la lettre :

CONSTANCE, VAINQUEUR, TRÈS-GRAND, AUGUSTE, AUX HABITANS
D'ALEXANDRIE.

Fidèles aux usages de vos pères et à la mémoire des vertus de vos fondateurs, vous venez, comme auparavant, de donner une preuve éclatante de votre soumission à mes ordres, et je me regarderais comme coupable, si je ne vous témoignais plus d'intérêt et de bienveillance qu'Alexandre. S'il est vrai que l'homme sage ne sort jamais des règles

mediocriter nobis peccare videremur. Sicut enim temperantiæ proprium est, se modestum in omnibus præbere; sic imperatoriæ dignitatis est, virtutem (sinite quæso dicere) maxime omnium vestram amplecti: quod primi sapientiæ magistros constitueritis: primi Deum qui est agnoveritis: qui magistros longe præstantissimos elegistis, decretum nostrum libenter excepistis, et ab deceptore quidem illo et impostore jure aversi, iis qui supra miraculum venerabiles et ornati erant, ut decuit, adhæsistis. Quis enim vel extremi orbis incola contentiosam in rebus nuper gestis simultatem ignoraverit? quibus, nescio quid ex iis quæ unquam contigerint, comparari possit. Siquidem plerique in urbe cæcutiebant: prævalebat vir ex infimis barathris emersus, qui velut in tenebris, veritatis cupidus ad mendacium abducens, sermonem quidem fructuosum nunquam tribuebat, sed præstigiis temere animas corrumpibat. Assentatores quidem acclamare, applaudere, obstupescere: quos etiamnum verisimile est sub dentibus mussitare. Plurimique e simplicioribus, ipsis consentiebant. Res autem fluxu quodam ferebantur quasi in diluvio, cum omnes id prorsus negligerent. Præerat autem vir e turba (quid verius dicere possim) qui nihil a sellulariis differebat, quique in hoc solum civitati opem ferebat, quod cives ejus in barathra non impelleret. Sed generosus et præclarus ille vir iudicium de se ferendum non exspectavit: sed in hac causa existimavit sibi fuga consulendum: quem e medio tolli e re Barbarorum ipsorum est: ne quibusdam eorum impietatem suadeat, dum quasi in scena apud primum occurrentes vicem suam dolet. Ille igitur facessere jubeatur. Me autem convenit, vos cum paucis sociare; quin et solos præ aliis honorare quibus tanta virtus, tanta mens inest, quantam res gestæ prædicant, quæ per universum fere orbem celebrantur. Macte prudentiam! Quod si denuo tot nuntios audierim qui res a vobis gestas enarrent et laudibus celebrent: o qui majores vestros virtutis studio longe superatis, quique cœvis et posteris præclarum exemplum futuri estis? soli enim in morum, verborum et operum ducem, præstantissimum virorum cooperastis. Nec tantillum quidem temporis hæsitantes, viriliter mutata sententia, reliquo cœtui vos sociastis: et ab infirmis istis et terrenis vos erexitis ad cœlestia, antesignano usi præstantissimo Georgio,

d'une prudente réserve, il est vrai aussi que l'empereur se doit à lui-même et à la haute dignité dont il est revêtu de chérir par-dessus tout, souffrez que je le dise, la vertu qui brille en vous d'un si pur éclat. Vous avez les premiers reconnu les maîtres de la sagesse ; les premiers vous avez adoré le vrai Dieu , les premiers vous avez remis le soin de vous instruire aux hommes les plus habiles , et vous avez sans crainte obéi à mes ordres , et vous détournant avec raison d'un imposteur qui se jouait de votre foi , vous vous êtes attachés à ceux dont les vertus et les qualités commandent le respect. Quel homme , même aux dernières limites du monde, a pu ignorer le zèle qu'ils ont fait éclater dans les derniers événemens , qu'on ne saurait comparer à rien de ce qui les a précédés ? Un voile épais s'était en effet étendu sur les yeux de la plupart des habitans d'Alexandrie. Sorti des plus profonds abîmes, un homme dominait tous les esprits, et les entraînait, tout avides qu'ils étaient de connaître la vérité, dans le parti du mensonge et de l'erreur, et sans jamais les instruire par des discours féconds en bonnes doctrines, corrompait les âmes par de vains prestiges. Cependant ses fauteurs de se récrier, d'applaudir et d'admirer ; et peut-être encore aujourd'hui murmurent-ils ses louanges. Les hommes simples se laissaient entraîner ; et cependant le torrent semblait tout pousser à l'abîme, tant était grande l'indifférence ou plutôt l'incurie des esprits ! Un homme de la plus vile condition, c'est la vérité, que rien ne distinguait des artisans les plus grossiers, était à la tête des affaires, et qui ne rendait d'autre service à votre cité que de ne pas précipiter les citoyens dans le gouffre. Cet homme illustre n'attendit pas le jugement qui le menaçait ; il crut qu'il ne pouvait mieux faire que de prendre la fuite. C'est aux Barbares chez lesquels il s'est retiré à le faire disparaître, s'ils ne veulent qu'il verse le poison de l'impiété dans les cœurs, à la faveur des plaintes qu'il fait retentir, comme un comédien, aux oreilles des premiers qu'il rencontre : puissions-nous donc en être délivrés ! Quant à vous, je veux vous réunir au véritable troupeau, je veux que vous rendiez hommage à ceux qui ont signalé leurs vertus et leur prudence dans les grandes choses dont le bruit s'est propagé dans le monde entier. Croissez en sagesse et en prudence ! Plût au ciel que l'on vint m'entretenir sans cesse de vos actes et célébrer vos louanges, vous que l'amour de la vérité élève tant au-dessus de vos pères, et qui laisserez un si noble exemple à vos contemporains et à vos descendans ; car vous êtes les seuls dont les vœux aient appelé à votre tête, pour épurer vos cœurs,

viro in hujusmodi rebus omnium mortalium exercitatissimo : cuius opera in futuro cum bona spe degetis ; et in præsentī tranquillam agetis vitam. Utinam omnes simul qui in ista urbe degunt, ab ejus voce, tanquam a sacra anchora, pendeant : ne sectionibus et adustionibus indigeamus, adversus eos quorum animæ corruptæ sunt : quos summopere hortamur ut a studio erga Athanasium absistant, nec recordentur superflue illius garrulitatis, aut sero animadvertent se in extremis versari periculis : ex quibus nescimus an quis ex gravissimis viris seditiosos eripiet. Absurdum quippe est, perditissimum Athanasium, in turpissimis sceleribus deprehensum, a regione in regionem expelli, ut aliquando debitum supplicium luat : si tamen id præstari possit, etiamsi quis illum decies occidat : assentatores autem ejus et ministros, præstigiatores, talesque homines, ut eos vel nominare turpe sit, exultantes negligere : quos occidi jamdiu iudicibus præceptum est. Et fortasse morituri sunt, si a prioribus delictis sero tandem respiscant. Quibus sceleratissimus Athanasius se ducem præbuit, nam et rem publicam labefactavit, ac sanctissimis viris impias et nefarias manus intulit.

31. De Frumentio autem Auxumis episcopo, hæc ad ejusdem urbis tyrannos scripta sunt.

VICTOR CONSTANTIUS MAXIMUS AUGUSTUS ÆZANÆ ET SAZANÆ.

Maximæ nobis curæ ac studio est, ut Deus cognoscatur : hoc in negotio enim arbitror, parem pro communi hominum genere sollicitudinem gerendam esse, ut ad Dei notitiam deducti, vitam cum spe transigant, in nulloque discrepent circa justī ac verī disquisitionem. Cum tali igitur vos providentia dignos habeamus, pariaque vobis et Romanis præbeamus, unam eandemque doctrinam apud utrosque in ecclesiis vigere præcipimus. Quare Frumentium episcopum quam-

éclairer vos esprits, et diriger vos actions, le plus grand des hommes. Sans hésiter un instant, et après avoir renoncé avec courage à vos anciennes erreurs, vous vous êtes réunis aux autres ; et, brisant les liens qui vous attachaient aux choses de la terre, vous vous êtes élevés jusqu'au ciel, en vous élançant sur les pas du vénérable Georges, le plus versé de tous les mortels dans la science divine. Avec lui sont les espérances de l'avenir, et dans le présent les douceurs d'une vie tranquille. Pourquoi faut-il que tous les habitans d'Alexandrie ne cherchent pas dans ses paroles l'ancre de leur salut ! Alors plus de chevaux, plus de bûchers, les uns dressés, les autres allumés, pour ceux qui ont laissé corrompre leurs âmes ! Puissent-ils ne pas rester sourds à votre voix, qui leur crie de se détacher d'Athanase, d'oublier les accents de sa verbouse éloquence, s'ils ne veulent pas être exposés plus tard aux plus grands dangers, dont nul, que je sache, ne saurait délivrer des esprits toujours portés à la révolte ! Quoi donc ? l'infâme Athanase, tout souillé de crimes, erre de contrées en contrées pour y trouver un jour enfin le supplice qui lui est dû, si pourtant mille morts peuvent jamais expier ses forfaits, et ses partisans, ses ministres, des imposteurs, et d'autres que je rougirais de nommer, échapperaient par l'exil au châtement qu'ils ont mérité ! Non, ce serait folie ; et depuis long-temps déjà l'ordre a été donné aux juges de les faire mourir. Ils mourront, s'ils ne rejettent les erreurs dont ils sont infectés, et s'ils n'entrent enfin dans les voies de la justice. Leur chef était le pervers Athanase ; c'est lui qui a porté de si rudes coups à l'administration publique, et exercé les violences les plus odieuses sur des hommes respectables, que n'ont point épargnés ses mains criminelles et impies.

31. Voici maintenant la lettre adressée aux mêmes tyrans contre Frumence, évêque d'Auxume.

CONSTANCE, VAINQUEUR, TRÈS-GRAND, AUGUSTE, A AZANE
ET A SAZANE.

Nous avons surtout à cœur que Dieu soit connu ; c'est l'objet constant de nos sollicitudes impériales, et nous croyons qu'il est également fort important pour la société humaine que nos soins à cet égard s'étendent à chacun de ses membres, afin que la connaissance de Dieu fasse, pendant leur vie, briller à leurs yeux le flambeau de l'espérance céleste, et qu'ils ne s'égarent point dans la recherche de la justice et de la vérité. Vous méritez sans doute que notre prévoyance ne vous abandonne pas, et nous aimons à vous faire partager les avantages

primum mittite in Ægyptum, apud honoratissimum Georgium episcopum et alios Ægypti episcopos, quibus in primis ordinandi, ac ejusmodi res dijudicandi auctoritas inest. Nostis enim et meministis, nisi quæ apud omnes in confesso sunt, soli ignorare simuletis, Frumentium in hunc vitæ gradum promotum esse ab Athanasio sexcentis criminibus obnoxio; qui cum nullam e sibi illatis accusationibus probe diluere potuisset, statim quidem cathedra excidit: ac cum nullibi vivendi locum reperiat, errabundus ab alia in aliam regionem vagatur, quasi eo pacto se malum esse effugere possit. Si igitur sponte Frumentius obtemperet, universi rerum status rationes redditurus; compertum omnibus erit cum ab Ecclesiæ legibus, et a fide quæ jam obtinet, nullatenus discrepare: cumque judicatus fuerit, totiusque vitæ suæ experimentum dederit, ejusque rationem apud eos reddiderit ad quos pertinet hujusmodi negotia judicare, ab eis constituitur: si tamen verus episcopus juxtaque leges ordinatus haberi velit. Quod si procrastinaverit, ac judicium subterfugerit, palam certe erit ipsum scelestissimi Athanasii sermonibus seductum impie de Deo sentire, ita nempe affectum ut ille affectus declaratus est, scelestus cum sit. Verendumque est ne Auxumim profectus, vestrates nefariis et impiis sermonibus corrumpat: nec solum ecclesias confundat et turbet, in Deumque blasphemet, sed etiam singulis nationibus hinc vastationis et excidii auctor sit. Certum quippe habeo ipsum Frumentium non pauca edoctum, magnamque in publicum bonum utilitatem consecutum, venerabilissimi scilicet Georgii consortio, necnon reliquorum qui in iis docendis apprime versati sunt, ad suas sedes reversurum, in omnibus ecclesiasticis rebus apprime eruditum. Deus vos custodiat, fratres honoratissimi.

32. His auditis et propemodum perspectis, per ea quæ nuntii fuis lacrymis enarrabant, fateor me in eremum retulisse pedem, id animo perpendens, quod tuæ quoque religioni perspectum arbitror, si nos quæreremur, ut deprehensi adduceremur ad præfectos, fore illud impedimentum ne tuam adiremus benignitatem. Nam si ii qui adversum

dont jouissent les Romains. C'est pourquoi notre volonté est que les églises, chez les uns et chez les autres, n'admettent qu'une seule et même doctrine. Envoyez donc au plus tôt l'évêque Frumence en Égypte, auprès de l'illustre évêque Georges et les autres prélats qui ont reçu le pouvoir spécial d'imposer les mains et de décider de ces sortes de matières. Vous savez, et vous vous rappelez en effet, à moins cependant que vous ne feigniez d'ignorer ce que tout le monde avoue, que Frumence a été promu à cette haute dignité par l'infâme Athanase, qui, n'ayant pu se justifier des accusations portées contre lui, a quitté soudainement son siège, et ne trouvant nulle part un asile ouvert à ses crimes, traîne de contrées en contrées sa misérable vie, comme s'il pouvait échapper à la conscience de sa perversité. Si Frumence, sans y être contraint par la force, s'empresse d'obéir et ne recule pas devant un compte à rendre, il sera dès lors évident qu'il n'est point en opposition avec les lois de l'Église ni avec la foi dominante. Dès qu'il se sera soumis à l'épreuve d'un jugement, qu'il aura fait connaître quelle a été la conduite de sa vie, et qu'il aura expliqué les principes qui l'ont dirigé, auprès de ceux qui ont caractère pour en décider, il recevra d'eux son institution, si toutefois il tient à être véritablement évêque en vertu des lois apostoliques. Que si, au contraire, il diffère, hésite, et cherche à ne pas paraître devant les juges, il n'y aura plus de doute que, séduit par les discours du misérable Athanase, il partage ses opinions impies sur Dieu, et qu'il est, comme celui-ci en a été convaincu, entaché d'hérésie. Il est à craindre en même temps qu'en passant à Auxume il n'infecte du poison de ses discours impies les habitans du pays, que non seulement il ne porte le trouble dans les églises, ne blasphème contre Dieu, mais encore il ne sème parmi les nations des germes de désolation et de ruine. Au reste, je suis convaincu que Frumence, instruit à l'école du vénérable Georges et des maîtres habiles qu'il entendra, retournera dans son siège tout-à-fait éclairé sur les matières ecclésiastiques, et qu'il servira plus utilement les intérêts de la chose publique. Que Dieu vous garde, mes chers frères.

32. La connaissance de ces faits, que je voyais, pour ainsi dire, de mes yeux dans les récits des personnes qui m'étaient envoyées et qui ne pouvaient retenir leurs larmes, me frappa tellement, je l'avoue, que je retournai dans le désert en faisant cette réflexion, que vous comprendrez, je l'espère, à savoir que si l'on se mettait à ma poursuite, et que je fusse pris et conduit devant les éparques, je ne pourrais ja-

nos subscribere recusarunt tot tantisque malis sunt affecti : si laici qui cum arianis communicare noluerunt capitis damnati sunt ; nihil dubium erat recentiora ac sexcenta necis genera a sycophantis adversum me excogitatum iri : meque obtruncato adversarios nostros quidlibet in quoslibet machinatos esse, eoque libentius audacisque mentituros, quo nulli aderunt qui se falsi arguant. Non enim ob pietatis tuæ formidinem aufugi : explorata quippe mihi est tua clementia et humanitas ; sed quod ex gestis facinoribus inimicorum furorē præ oculis haberem : mecumque reputarem fore ut veriti illi ne de rebus præter probitatis tuæ sententiam gestis coarguerentur, mei interficiendi causa nihil non agerent. Næ illa duntaxat fuit humanitatis jussio, ut episcopi ex urbibus et ex eparchia ejicerentur : verum illi admirandi viri, plus quam tu jusseras ausi, ultra tres eparchias, in deserta, inculta et horribilia loca senes homines et grandævos episcopos expulere. Nam qui ex Libya erant, in magnam oasin, et qui ex Thebaïde, in Ammoniacam Libyæ sunt relegati. Neque rursus formidine mortis effugi, ne quis illorum jure timiditatis me arguat ; sed quia illud Salvatoris præceptum est, ut cum persecutionem patimur, fugiamus ; dum inquirimur, nos abscondamus, nec in apertum nos periculum immittamus : ne dum nos offerimus, persecutorum iram magis accendamus. Par quippe crimen est, sibi manus inferre, et seipsum inimicis interficiendum tradere. Etenim fugere, ut jussit Salvator, illud est tempus agnoscere, ac revera persecutorum curam gerere : ut ne illi ad sanguinem usque desævientes, rei fiant violati illius præcepti : « Non occides. » Tametsi illi dum nos calumniantur id maxime spectant, ut nos malo afficiamur. Nam quæ nunc illi denuo gessere, idipsum esse illorum studium, ac sanguinarium propositum ostendit. Quæ si audieris, religiosissime Auguste, te miraturum arbitror : etenim stupore digna est illorum audacia. Quanta autem illa sit, paucis ausculta.

33. Dei Filius, Dominus et Salvator noster Jesus Christus, propter nos homo factus, qui mortem abrogavit, nostrumque genus a servitute corruptionis liberavit, cum aliis omnibus donis suis illud quoque nobis impertivit, ut angelorum imaginem in terra haberemus, nempe

mais me présenter devant votre majesté. En effet, si ceux qui n'avaient pas voulu souscrire à ma condamnation étaient traités si cruellement ; si des laïcs qui avaient refusé de communiquer avec les ariens étaient mis à mort, il n'était pas douteux que mes ennemis sauraient bien imaginer contre moi mille genres de mort, et qu'une fois tué, ils ourdiraient mille trames, et qu'ils auraient d'autant plus d'audace à corrompre et à trahir la vérité, qu'il n'y aurait plus personne pour les convaincre d'imposture. Ce n'est donc pas la crainte que vous m'inspiriez qui m'a fait fuir ; votre clémence et votre bonté m'étaient connues ; mais c'est l'image des attentats de mes ennemis qui, en s'offrant sans cesse à mes regards, me révélait assez toute leur fureur, et je me disais que, redoutant d'être accusés d'avoir agi contre les intentions de votre probité, ils feraient tout pour m'arracher la vie. Oui, vous avez ordonné aux évêques de sortir des villes et du gouvernement de l'Égypte ; mais ces hommes, qu'on ne saurait trop admirer, sont allés au-delà de vos commandemens, ils ont rejeté au milieu des déserts, dans des lieux incultes, horribles, des vieillards et des évêques dès long-temps courbés sous le poids des ans. Ceux de Libye en effet ont été relégués dans la grande oasis, ceux de la Thébaïde dans les sables d'Ammon. Ce n'est pas non plus la crainte de la mort qui m'a entraîné loin de mon siège, et qu'on ne m'accuse pas de lâcheté ; mais parce que le Sauveur nous a dit de fuir quand nous souffrons la persécution, de nous cacher quand on est à notre poursuite, et de ne pas nous jeter dans des dangers imminens ; de ne pas allumer davantage la colère des persécuteurs en nous offrant à leurs coups. Attenter à sa vie ou se livrer aux fureurs meurtrières d'un ennemi, c'est un acte également coupable. Fuir, comme l'a ordonné le Sauveur, c'est reconnaître l'empire des circonstances, et véritablement c'est aussi prendre soin du salut des persécuteurs, c'est empêcher qu'en répandant du sang, ils ne transgressent cette défense de Dieu : « Tu ne tue » ras point. » Toutefois, en m'accusant, c'est le malheur que mes ennemis appellent sur ma tête. Leurs dernières attaques ont démontré combien était cruel le but qu'ils voulaient atteindre ; il y avait du sang dans leurs odieux projets. Ce récit vous étonne ; leur audace en effet est surprenante. Mais apprenez à quel excès elle peut aller.

33. Le Fils de Dieu, notre Seigneur et notre Sauveur, Jésus-Christ, qui s'est fait homme pour nous, qui, en triomphant de la mort, a brisé les liens du péché, et nous a délivrés de cette honteuse servitude, nous a laissé, entre autres bienfaits, l'heureux don de la virginité,

virginitatem. Eas sane quæ hac virtute præditæ sunt, sponsas Christi vocare consuevit catholica Ecclesia : has ethnici cum vident, ut templum Verbi admirantur : certum quippe est nusquam hanc venerandam ac cœlestem professionem excoli, nisi duntaxat apud nos christianos. Hoc enim maximum est argumentum, certam ac veram apud nos esse religionem. Has præ aliis beatæ memoriæ piissimus Pater tuus Constantinus Augustus honorabat. Has tua quoque pietas in litteris suis venerandas et sanctas plerumque nuncupavit. Verum nunc mirabiles illi ariani, qui nos calumniari audent, quorum opera multi ex episcopis insidiis circumventi sunt ; iudicibus ipsis sibi hac in rem ministrantibus obtemperantibusque, has nudatas in Hermetariis (ut vocant) suspendi jussere, et sic illarum latera ternis usque vicibus lacerarunt, ut ne viri quidem scelestissimi talia unquam sint experti. Pilatus olim ut Judæis assentaretur, lancea unicum Salvatoris latus perforavit : hi vero ipsum Pilati furorem superavere, non unum quippe latus, sed ambo lacerarunt : membra virginum, præ aliis, membra Salvatoris sunt. Omnes certe quibus hujusmodi facinora nuntiantur, ad solum rei auditum, exhorrescunt. Hi vero soli non modo nihil veriti sunt impolluta membra nudare et lancinare, quæ uni Salvatori nostro Christo virgines dedicaverant ; sed, quod nequissimum est, dum ab omnibus, ob tantam suam immanitatem vituperantur, cum erubescendum esset, hoc tuæ pietatis mandatum esse prætexunt : ita sunt in omnibus audaces, pravique consilii. Nihil sane hujusmodi, vel in persecutionibus olim gestum audivimus : ac etiam si tale quidpiam aliquando gestum fuerit, non decuit tamen, te imperante qui christianus es, virginitatem tali injuria et dedecore affici, illosque suam crudelitatem tuæ pietati adscribere. Solis enim hæreticis istiusmodi malignitas propria est, erga Dei Filium impie se gerere, et in sanctas ejus virgines desævire.

34. Cum itaque tot et talia facinora ab arianis admissa sint, non mea me fefellit opinio, cum divinæ Scripturæ obtemperavi, dicenti : « Sed abscondere modicum ad momentum, donec pertranseat indignatio Domini ¹. » Et hæc mihi quoque secedendi occasio fuit, reli-

¹ Isai. xxvi, 29.

pour que la terre eût au moins une image du ciel. Cette aimable vertu a fait donner par l'Église catholique le nom d'épouses de Jésus-Christ aux personnes qu'elle embellit de ses charmes. Les païens eux-mêmes les admirent et voient en elles le sanctuaire du Verbe. Il est constant que la société chrétienne seule pratique cette céleste vertu, preuve évidente sans doute que seule aussi elle est dans la vraie religion. Votre auguste père, Constantin, de glorieuse mémoire, honorait principalement cette sainte profession, à laquelle votre majesté elle-même a rendu plus d'une fois hommage dans ses lettres. Et aujourd'hui ces ariens qui nous calomnient, et dont les intrigues ont chassé de leurs sièges d'illustres évêques, à l'aide de la coupable et servile obéissance des juges, qui n'osent pas leur refuser un ministère atroce, arrachent leurs vêtemens aux vierges, et dans cet état de nudité, les suspendent aux hermétaires, et enfoncent jusqu'à trois fois le fer d'une lance dans leurs flancs, les déchirent sans pitié dans des tortures que n'ont jamais éprouvées les plus grands scélérats. Pour complaire aux Juifs, Pilate jadis ne porta qu'un seul coup dans le côté du Sauveur; mais eux, effaçant Pilate en cruauté, ce n'est pas un côté seulement qu'ils percent dans leur fureur : et pourtant les membres des vierges sont par excellence les membres du Sauveur. Au récit de tels forfaits, tous les cœurs frissonnent; les ariens seuls n'ont pas craint, non seulement de dépouiller, de mettre en pièces des membres que les vierges avaient consacrés sans partage à notre Sauveur Jésus-Christ, mais encore ils osent, pour comble d'audace, quand toutes les bouches s'ouvrent pour exécérer leurs attentats, mettre ces violences sur le compte de votre majesté elle-même; tant leur insolence est grande et leurs desseins pervers ! Jamais on n'a rien vu de pareil, même au temps des persécutions; ou, si l'on a eu à gémir sur de pareilles fureurs, ce n'était pas du moins sous votre règne, sous le règne d'un empereur chrétien, qu'on devait s'attendre à ces flétrissures des saintes vierges, et le crime rejeter sur le trône ses déplorables forfaits. Jusqu'ici les païens seuls avaient eu le triste privilège de s'attaquer au Fils de Dieu et à ses pieuses filles.

34. Je ne me suis donc pas trompé quand, au milieu des débordemens des ariens, j'ai gardé les préceptes de la sainte Écriture. Elle dit en effet : « Tenez-vous un peu caché pour un moment, jusqu'à ce que » la colère du Seigneur soit passée. » Voilà donc pourquoi, religieux empereur, je n'ai pas craint d'aller me cacher dans le désert, pourquoi même, s'il l'eût fallu, « je serais descendu dans une corbeille le

giosissimè Auguste, nec piguit me vel in desertum proficisci, vel si opus fuisset, « in sporta a mœnibus dimitti¹. » Omnia enim sustinui, et cum feris habitavi, donec vos pertransiretis, nam opportunum tempus expectabam, quo hæc verba facere liceret : confidebamque calumniatores convincendos esse, manifestamque fore tuam humanitatem. O beate ac Deo dilectissime Auguste, quid maluisses? mense ad te accedere ardentibus sycophantis meis, ac me occidere quærentibus, an, uti scriptum est, me tantisper abscondi, ut interim sycophantæ quidem hæretici deprehenderentur, humanitas vero tua innotesceret. Non voluisti, o imperator, ut tuis me iudiciis sisterem, ut licet tu comminatorie tantum scripseris, illi tamen sententiæ tuæ ignari, et ab arianis concitati, ex litteris tuis me interficerent; homicidiumque illud tibi ob litteras datas imputarent. Non decuit certe, vel me sponte illos adire, et ad necem memetipsum tradere : vel tibi Christo devoto imperatori, christianorum, præsertim episcoporum, cædes adscribi.

35. Satius itaque fuit ut me occultarem, et hanc temporis opportunitatem expectarem. Certe novi te, divinarum Scripturarum peritus cum sis, annuere, factumque meum probare. Nam viris qui te concitabant desistentibus, apparuit religiosa tua clementia : omnibusque notum fuit, te ne antea quidem christianos persecutum fuisse; sed illos ipsos ecclesias devastasse, ut suam impietatem ubique disseminarent : ejus causa etiam nos nisi aufugissemus, jamdiu essemus insidiis eorum circumventi. Qui enim ejusmodi calumnias apud tantum imperatorem adversum me proferre non dubitant; qui tam nefaria adversus episcopos et virgines ausi sunt, haud dubium quin nostram quoque molirentur necem. Sed gratia Domino, qui tibi imperium tradidit, quod omnes certiores facti sint, cum de tua benignitate, tum de illorum malitia, cujus causa ab initio fugam feci; ut mihi postea te alloquendi facultas esset, tuque invenires quem humaniter exciperes. Obsecro igitur, ut quandoquidem scriptum est : « Responsio humilis » avertit iram, et acceptæ sunt regi justæ cogitationes², » hanc ad-

¹ 2 Cor. xi, 33. — ² Prov. xv, 1.

» long de la muraille ; » j'ai tout enduré ; j'ai habité avec les bêtes féroces, jusqu'au moment où le torrent aurait cessé de mugir ; car j'attendais l'occasion propice de parler, comme je le fais aujourd'hui ; et j'avais la ferme confiance de convaincre d'imposture mes accusateurs, et de trouver en vous cette bienveillance dont les preuves ne tarderaient pas à éclater. O vous, grand prince, vous le béni de Dieu, quel parti auriez-vous mieux aimé que je prisse ? Fallait-il, quand la haine de mes ennemis était si violemment allumée, quand ils me cherchaient pour me tuer, fallait-il paraître devant vous, ou fallait-il, ainsi que l'ordonne l'Écriture, me dérober pendant quelque temps à leur rage, me tenir caché et attendre que mes calomnieurs se fussent enfin démasqués, et que votre bonté se fût révélée aux yeux des peuples ? Dans ces graves circonstances, que m'auriez-vous conseillé de faire ? Non, vous n'auriez pas voulu que j'affrontasse un jugement que, dans l'ignorance de votre pensée, les magistrats, excités d'ailleurs par les ariens, n'auraient pas craint de prononcer contre ma vie, en s'appuyant sur le texte de lettres qu'ils ne savaient pas n'être que comminatoires. Non, je ne devais pas aller les trouver, je ne devais pas me livrer entre leurs mains ; je ne devais pas souffrir que l'opinion trompée imputât le meurtre des chrétiens et des évêques à votre majesté si dévouée au culte du Christ.

35. Mieux valait cent fois me cacher et attendre. Vous m'approuvez, j'en suis certain, car je sais combien vous êtes versé dans la lecture de nos livres saints. Dès que se fut calmée l'ardeur de ceux qui excitaient en vous le feu de la colère, vous êtes revenu à vos sentiments naturels, à votre clémence accoutumée, et, la chose est notoire, vous n'aviez pas persécuté les chrétiens avant les malheureux jours où les ariens ont dévasté les églises, pour semer au loin les marques hideuses de leur impiété. Si donc je n'avais pas pris la fuite, depuis longtemps, hélas ! je serais tombé dans les pièges dressés sous mes pas. Peut-on douter en effet que ceux qui ont osé souiller de leurs calomnies contre moi les oreilles d'un si grand prince, que ceux dont la brutale fureur s'est exercée contre des évêques et des vierges, ne cherchassent aussi à me faire mourir ? Mais, grâce au Dieu par qui vous réglez, j'ai pu leur échapper, afin sans doute que tous les esprits fussent en même temps convaincus de votre clémence et de leur perversité, qu'il me fût possible dans la suite de vous présenter ma justification, et que vous me trouvassiez digne d'un bienveillant accueil. Je vous en supplie par ces paroles des livres sacrés : « Une humble ré-
 » pense détourne la colère, et les pensées du justé sont agréables au

mittas Apologiam : omnesque episcopos et alios clericos patriæ , et ecclesiis suis restituas , ut calumniatorum quidem malignitas palam fiat : tu vero nunc et in iudicii die cum fiducia Domino et Salvatore nostro ac omnium regi Jesu Christo hæc dicas : « Non perdi ex » tuis quemquam ¹ : » sed isti omnibus insidiati sunt. Ego autem de iis qui interempti sunt , de laceratis virginibus , deque aliis quæ adversum christianos gesta sunt, dolore sum effectus : pulsos reduxi , propriisque ecclesiis restitui.

¹ Joan. xviii, 9.



» roi, » je vous en conjure, ne rejetez pas cette Apologie, et rendez à leurs églises et à leur patrie les évêques et les prêtres. Nos calomnieurs verront enfin tomber le voile qui cachait leur méchanceté ; et vous, dès à présent et au jour du jugement, vous direz avec confiance à Jésus-Christ, notre Sauveur et notre Seigneur : « Je n'ai fait mourir » aucun de vos enfans ; » ce sont les ariens qui les ont persécutés. Mon cœur est pénétré de douleur, et je m'afflige de la mort de ceux qui ont été tués, je pleure nos vierges déchirées par les tortures, et tous les attentats commis contre les chrétiens ; j'ai rappelé les exilés, et j'ai rendu les églises à leurs chefs légitimes.



SANCTI PATRIS NOSTRI

ATHANASII

ARCHIEPISCOPI ALEXANDRINI,

DE INCARNATIONE DOMINI NOSTRI JESU CHRISTI

CONTRA APOLLINARIUM

LIBER PRIMUS.

1. Hic pii viri mos est indefessus, dilecte mi, ut silentio veneretur τὸ πᾶν (id est universum) et cum gratiarum actione Deum benefactorem alta voce concelebrat : juxta Scripturæ sententiã qua dicit : » Sedebit solitarius et tacebit, et requiescet, et quæ propria sibi sunt » faciet. » Illud autem, « solitarius, » et illud : « propria ¹; » id est proprium vitæ institutum considerate et cum judicio disponere, et Dei mandatum curare. Sed quia ingentem apud eos defatigationem conspicatus, qui hæc ipsa dicere non dubitant, de nostra me fide percontatus es : et quæ sit culpa rogasti, eorum, qui se probe sentire rati nihil verentur tamen, pro suprema animi sui intemperantia, impia proferre verba ; quibus seducti qui instabiles sunt in fide, se errare non intelligunt : nam si stabiles in fide essent, dictis hujusmodi nunquam obtemperassent. Dum autem mens eorum otio torperet, ejusmodi traditionibus suscipiendis idonei fuere : ex quibus ingens arrogantia, et multa malitia exoritur. Præ odio autem cæcutientes, prophetarum testimonia, apostolorum documenta, patrum præcepta, ipsasque manifestas Domini voces in pravum sensum detorquent. Quos pro viribus confutare operæ pretium fuerit, ut ita quidam saltem eorum, vel resipiscentes rem animadvertant, vel alios decipere non valeant, dum apertissimam Christi comprehensionem pollicentur : « Non

¹ Thren. III, 28.

SAINT ATHANASE,

ARCHEVÊQUE D'ALEXANDRIE,

DE L'INCARNATION DE NOTRE SEIGNEUR JÉSUS-CHRIST,

CONTRE APOLLINAIRE.

LIVRE PREMIER *.

1. L'homme pieux ne se lasse point, mon ami, de prosterner son cœur en silence devant l'œuvre de la création, ni de célébrer au contraire, dans un hymne d'actions de grâces, son divin bienfaiteur, selon ce qui a été écrit : « Il se tiendra assis dans la solitude, demeurera silencieux et tranquille, accomplissant ses devoirs ; » mots qui emportent avec eux l'idée d'une vie réglée avec discernement, et de l'observation des commandemens de Dieu. Mais comme vous avez été plus d'une fois témoin d'un relâchement extrême dans la ferveur de certains hommes à qui pourtant ce langage paraît habituel, vous m'avez demandé, en me consultant sur notre foi, quelle accusation vient peser sur ceux qui, persuadés d'ailleurs qu'ils n'ont que des opinions saines, ne craignent pas, par l'effet d'un esprit sans mesure et sans frein, de professer des dogmes impies dont le charme décevant ôte à ceux qui ne sont pas fermes dans leur foi le sentiment de leurs erreurs ; car si leur foi était solide, ils ne se laisseraient pas séduire. Dans le sommeil et l'inertie de leur intelligence, ils sont devenus accessibles aux traditions hérétiques, sources impures du fol orgueil et de la perversité. Aveuglés par la prévention, des interprètes infidèles semblent se plaire à tourner dans un mauvais sens les témoignages des prophètes, les leçons des apôtres, les enseignemens de nos pères et les paroles mêmes les plus claires du Seigneur. Les combattre, autant du moins que mes forces me le permettront, est devenu nécessaire, afin qu'en déchirant le bandeau étendu sur leurs yeux, je leur

* Voyez la note deuxième à la fin de ce traité.

» intelligentes neque quæ loquuntur, neque de quibus affirmant¹. »

2. Nam Patres quidem dixere, consubstantialem esse Patri Filium, ac Deum verum ex Deo vero, et perfectum ex perfecto. Qui deinde descendit propter nostram salutem, incarnatus et homo factus est, ac postmodum passus est et resurrexit. Sed ne quis audita passione et resurrectione, Deum Verbum mutatum esse cogitaret; immutabilem et invariabilem esse Filium damnatione adhibita definiunt. Isti vero aut mutationem Verbi comminiscuntur : aut passionis dispensationem meram esse phantasiam suspicantur ; atque interdum increatam cœlestemque Christi carnem, aliquando deitati aiunt esse consubstantialem. Deinde, inquit, vice interioris, qui in nobis est, hominis, mentem cœlestem inesse Christo. Nam figura illa dicunt qua induebatur, instar organi usus est : neque enim possibile erat, perfectum hominem illum fieri. Ubi enim perfectus homo, ibi et peccatum : itemque duo perfecta unum fieri non possunt. Alioqui in Christo erit ea, quæ in nobis est, pugna peccati : opusque erit ei illa apud nos fieri solita purgatione : si Christus homo factus quod in nobis cogitat et carnem movet in seipso suscepisse exhibeatur. Sed assumpsit, inquit, corpus absque mente, ut ipsa mens in illo esset, expers omnino peccati, cum ratione divinitatis, tum ratione carnis, quæ absque mente sit. Neque enim peccat-caro ejus, qui carnem movet, id est, qui cogitat, si is prius peccati actum non mente conceperit, et si per corpus ad peccati consummationem operatus non fuerit. Unde carnis quidem novitatem Christus commonstravit pro ratione similitudinis; novitatem autem ejus qui in nobis cogitat, per imitationem, et similitudinem, et abstinentiam a peccato, unusquisque in seipso exhibet. Et sic Christus sine peccato intelligitur.

3. Hæc sunt illorum sophismata, et ad res detorquendas consilia : neque unus est illorum sermo ; multa enim incredulitatis diverticula, humanis ratiocinationibus excogitata. Proponamus igitur illis divini placiti voluntatem (nam «juravit, inquit, Dominus, et non pœnitebit

¹ 1 Tim. 1, 7.

montre la vérité, ou que je les mette dans l'impuissance de tromper les autres par la vaine promesse d'une compréhension plus distincte de la personne du Christ, insensés, « qui ne comprennent pas ce qu'ils » disent ni ce qu'ils affirment si hardiment. »

2. Le Fils, ont dit nos Pères, est consubstantiel au Père, vrai Dieu du vrai Dieu, parfait engendré de l'être parfait. Il est descendu sur la terre pour nous sauver, s'est incarné, s'est fait homme, a souffert la mort et est ressuscité. Mais dans la crainte que les mots *souffrance* et *résurrection* n'éveillassent dans les esprits l'idée d'un changement du Verbe, ils ont expliqué nettement et posé en principe, sous la réserve d'un châtement contre les esprits rebelles, que le Fils est immuable et n'est sujet à aucune modification. Les novateurs, au contraire, ou supposent un changement du Verbe, ou traitent de pure chimère l'économie de sa passion, et ils ajoutent tantôt que la chair du Christ est créée et céleste, tantôt qu'elle est consubstantielle à la divinité; ensuite, qu'au lieu de l'esprit intérieur qui agit dans l'homme, c'est un esprit divin qui anime le Christ. Cette figure, disent-ils, qu'il a revêtue, n'a été que l'instrument dont il s'est servi, car il n'était pas possible qu'il devint homme parfait. Où il y a homme parfait, là est aussi le péché, et l'idée de l'unité repousse celle de deux perfections confondues dans le même objet. Il y aura donc dans le Christ, comme dans l'homme, lutte contre le péché, et, comme l'homme aussi, le Christ sera condamné à en laver la souillure, s'il y a en lui ce qui pense et agit en nous. Mais, disent-ils, il a pris le corps sans l'esprit, afin qu'en lui l'esprit, sous le double rapport de la divinité et de la chair, ne connût point le péché; car l'être qui donne la vie à la chair, c'est-à-dire l'être qui pense, ne pèche point, si d'abord l'esprit n'a pas eu la perception de l'acte et si la consommation de cet acte n'a pu être l'œuvre du corps. D'où il suit qu'il y a eu pour le Christ ressemblance dans la chair sans identité, mais que l'esprit se révèle en chaque homme par l'effet de l'imitation, de la similitude et par l'abstinence de tout péché. C'est ainsi qu'il faut comprendre la pureté de Jésus-Christ.

3. Voilà les sophismes, voilà les interprétations captieuses de ces novateurs, et ce n'est pas tout encore; ils se replient de cent façons, et leur impiété, qui ne marche appuyée que sur des raisons humaines, s'égaré en mille circuits. Opposons donc à leurs systèmes la volonté expresse de Dieu, car « le Seigneur a juré, dit le Psalmiste, et il ne se » repentira pas; » qu'ils sachent comment s'est consommé ce grand

» eum ¹»), ac verissimæ œconomiae consummationem et absolutissimi beneficii gratiam : mutuoque sciscitemur, ut eorum exploremus mentem : num propheticiis prædictionibus consonent : num apostolica documenta sequantur : num in Patrum præceptis incedant : num manifestas Dei voces non despiciant ; ut ex propheticiis testimoniis, ex apostolicis documentis, et ex operibus a Domino designatis veritatis confessio, et erroris confutatio subsequatur. Respondete igitur, auctores novi secundum vos Evangelii, cum aliud nusquam sit Evangelium ; undenam vobis prædicatum est, carnem increatam esse dicendam ; ita ut aut deitatem Verbi in carnem dilapsam et mutatam fuisse comminiscamini ; aut œconomiam passionis, mortis et resurrectionis, meram phantasiam existimetis. Sola enim sancta Trinitas deitatis, est increata et æterna, immutabilis et invariabilis. Cum autem Christus secundum carnem ex hominibus duxerit ortum, scilicet ex fratribus nostris, ut scriptum est, ac passibilis sit, et primogenitus ex resurrectione mortuorum, lege idipsum prænuntiante, quomodo, quod increatum est, passibile dicitis ? aut quomodo quod passibile est increatum vocatis ? Etenim cum increatam Verbi substantiam passibilem dicitis, in divinitatem blasphematis. Et dum passibilem carnem quæ ossibus, sanguini, animæ, et universo nostro corpori adaptata est, quæque palpabilis et visibilis est, increatam dicitis ; duplici lapsu conciditis : aut enim, exhibitionem, et tolerantiam passionis phantasiam existimatis, juxta manichæorum impietatem, aut talem esse statuitis increatæ deitatis substantiam. Ecquid adhuc reprehenditis eos qui in humana forma secundum carnem Deum comminiscuntur ?

4. Sed dicitis increatum factum esse, quod unitum sit cum increato. Hinc autem vestrum errorem sese falsi arguere, ostendetur. Nam carnis cum Verbi divinitate conjunctio ex utero facta est, inde enim ipsi Verbum, cum e cælo advenisset originem dedit, quippe quæ non erat antequam Verbum adveniret, aut ante Deiparam Mariam, cujus solus origo ex Adamo ², et genus ex Abraham et Davide ortum, narratur, et una sponsi sui Joseph, qui erant duo in carne una, sicut scriptum est ³, non mutua inter se copulatione, sed quod ex uno

¹ Psal. civ, 4. — ² Math. 1, 1. — ³ Gen. 11, 24.

œuvre, où brille le caractère de la vérité, et quelles grâces découlent de cette souveraine bonté. Mais qu'ils nous disent à leur tour, pour qu'on puisse lire au fond de leurs cœurs la pensée qui s'y cache, si leur langage est en harmonie avec le langage des prophéties, s'ils marchent dans la voie des enseignemens apostoliques, et s'ils ne rejettent pas les paroles divines, afin que prophètes, apôtres et œuvres de Dieu concourent à la fois à démontrer la vérité et à réfuter l'erreur. Eh bien ! répondez, vous qui nous prêchez un nouvel Évangile, un Évangile qui n'appartient qu'à vous, qui vous a dit qu'il faille appeler la chair incréée, en telle sorte qu'on doive admettre que la divinité du Verbe est descendue dans cette chair et s'est changée en sa substance, ou que sa passion, sa mort, sa résurrection ne sont que de vaines imaginations? car il n'y a d'incréé que la Trinité sainte, éternelle, immuable et invariable. Mais puisque le Christ, comme il a été écrit, est issu de l'homme selon la chair, capable de souffrir, le premier né de la résurrection, selon les promesses de la loi, comment pouvez-vous soutenir que ce qui est incréé est accessible à la souffrance, ou bien que l'être soumis à la condition de la douleur est incréé? Dire encore que la substance incréée du Verbe n'est pas impassible, c'est blasphémer contre la divinité; et avancer que la chair qui s'est unie aux os, au sang, à l'âme, en un mot, à tout le corps de l'homme, et que l'on peut toucher et voir, est incréée, c'est se jeter dans une double erreur; car, ou vous regardez, avec les manichéens, la passion comme une vision ridicule, ou vous reconnaissez que telle est sans doute la substance de la divinité incréée. Pourquoi donc alors vous élevez-vous si fort contre ceux qui voient Dieu dans sa forme humaine selon la chair?

4. Mais, dites-vous, s'il est incréé, c'est qu'il s'est uni à l'incréé. Prenez garde, cette pensée porte avec elle sa propre réfutation; vous allez le voir. L'union de la chair avec la divinité du Verbe s'est opérée dès le moment où le sein de la femme a conçu, et c'est donc au Verbe qu'il faut en faire remonter le principe; car il n'en était rien avant ce temps-là, pas plus qu'avant la sainte mère de Dieu, Marie, qui, dit-on, tirait seule son origine d'Adam, de la race d'Abraham et de David, ainsi que Joseph, son mari, deux dans une seule chair, comme nous l'apprend l'Écriture, non qu'il y eût entre eux aucun commerce, mais parce qu'ils descendaient de la même famille; car

eodemque originem ducerent; nam quod illibati remanserint, testatum est¹. Nascitur ergo Christus in Bethlehem Judææ, Josephque patrem suum vocat, qui eandem quam Maria ex Davide originem ducebat². In pannis repositus, a Simeone in templo gestatus³, et ad circumcissionem carnis secundum legem adductus est, augmentumque accipit ætatis atque staturæ. Si itaque increatus illa unione factus est, quomodo non statim perfectus apparuit, sed pro voluntate Verbi, corpus augmentum accipiebat? Increato autem incrementum adscribere impium est. Nam quod increatum est, natura sua increatum dicitur, nec accessionem, vel diminutionem admittit. Quod autem cum increato quidpiam commune habet, aut ipsi unitur, proprium quidem increato, non tamen ipsum increatum esse dicitur; ne unionis beneficium in oblivionem veniat, et beneficii debitum aboleatur, neve humanum genus, quod adhuc in infirmitate degit, in desperationem cadat, si discat (quod vos dicitis) nullam esse sibi cum Deo cognationem: neve gratia evanescat. Quis enim increatum si audiat Domini corpus, seque factum, creatumque agnoscat, non intelligat, falsas quidem esse Scripturas, sibi que nullam esse cum Christo communionem? Si increatus increatum corpus assumpsit, periit ergo prima formatio, periit archetypus Adam, quo nos usque in hodiernum diem per carnis successionem oriundi sumus. Quomodo igitur Christus nos sui participes constituit? quid est quod Apostolus ait: « Qui enim sanctificat et qui sanctificantur ex uno omnes⁴? »

5. Ne quis vero de divinitate Filii sic cogitare audeat: quod eodem ille modo ex Deo sit, quo nos sumus, ut impiissimi ariani dicere audent: aut certe illum ex Deo esse secundum carnis speciem, et secundum formam servi hoc est protoplasti Adam, quam accepit qui in forma Dei Deus existit. Profecto inter res creatas, illud dicitur increatum, quod nunquam existit, quia nunquam factum est. Ne igitur dum in Verbo carnem nunquam fuisse existimatis, specioso vocabulo rem ipsam negare in animum inducatis, ut nihil in increato confiteamini. Nam sola deitatis subsistentia, increata intelligitur; ita ut impium sit vel increatam passibilem, vel passibilem increatam appellare. Conditam enim hominis naturam, non unione Verbo propriam, sed ej co-

¹ Matth. II. — ² Luc. III. — ³ *Ibid.* IV. — ⁴ Hebr. II, 11.

les témoignages les plus authentiques ne permettent pas de douter de leur chasteté. Le Christ naît donc à Bethleem de Judée; il appelle son père Joseph, qu'unissait à Marie le lien d'une origine commune; il est enveloppé de langes, porté au temple par Siméon, et se soumet à la circoncision prescrite par la loi; il croît en âge, et son corps grandit. Mais s'il est incréé, pourquoi pas de perfection soudaine, instantanée? pourquoi ce développement successif des organes? Assigner un progrès à l'incréé, c'est une impiété, puisque c'est par sa nature même qu'un être est incréé, et qu'il n'obéit à aucune loi d'accroissement et d'affaiblissement. D'un autre côté, l'être qui a quelque point commun avec l'incréé, ou qui lui est uni, entre dans le domaine de l'incréé, mais ne peut pas en usurper le titre sans que le bienfait de cette grande union ne tombe dans l'oubli, que la reconnaissance ne meure, ou que le genre humain, toujours impuissant et faible, n'éprouve un profond découragement, en apprenant, selon votre doctrine, que rien ne le rattache à Dieu, et qu'ainsi la grâce ne s'efface. Quel homme en effet, quand vous lui dites que le corps du Seigneur est incréé, et qu'il sent qu'il n'est lui-même qu'une œuvre de la création dans le temps, ne se croira pas autorisé à douter de la sincérité des saintes Écritures, et à penser qu'il n'y a entre le Christ et lui nul rapport établi? Si l'incréé a pris un corps incréé, que devient la formation première, que devient l'Archétype, que devient Adam, auquel nous tenons tous par la succession non interrompue de la chair? Que signifie cette participation à sa nature, à laquelle le Christ nous a appelés? Que signifient ces paroles de l'Apôtre : « Celui qui sanctifie, et » ceux qui sont sanctifiés, viennent tous d'un même principe? »

5. Qu'on se garde bien surtout de partager l'opinion impie qu'ont osé professer les ariens sur la divinité du Fils, à savoir qu'il est l'œuvre de Dieu de la même manière que les hommes, ou que, dans tous les cas, il vient de Dieu selon les apparences de la chair, avec une livrée d'esclave, c'est-à-dire Adam, notre père commun, livrée qu'il a revêtue étant véritablement Dieu. Certes, dans l'ordre des choses créées, on appelle incréé ce qui, n'étant le produit d'aucune action antérieure n'a jamais pu exister. Vous donc, en disant que la chair n'a jamais été dans le Verbe, n'espérez pas, dans le dessein d'échapper à un aveu auquel vous seriez amenés, cacher sous un mot spécieux un démenti à la vérité. En effet, la divinité seule est comprise comme incréée, en telle sorte qu'il y a impiété manifeste à dire que la substance incréée est passible ou que l'être passible est

æternam esse Deique naturæ exæquatam per naturæ identitatem, impium est cogitare. Carnis enim et sanguinis ossiumque specimen exhibuit Dominus; necnon animi dolentis, perturbati, anxii. Hæc nemo dixerit naturam deitatis esse: propria autem Dei secundum naturam facta sunt, cum Verbo placuit humanam subire generationem, suumque ipsius opus in peccato, corruptione, et morte dissolutum, in seipso in novitatis imaginem instaurare. Quapropter peccati quidem condemnationem in terra, maledictionis abolitionem in ligno, a corruptione immunitatem in sepulcro: mortisque solutionem in inferno peregit? omnemque locum permeavit, ut totius hominis salutem perficeret, cum formam nostræ imaginis in seipso exhibuit. Nam quid erat opus Deo ut ex foemina nasci dignaretur? quid factori sæculorum opus, ut statura et annorum numero cresceret? aut rursus quid opus illi cruce, sepulcro, aut inferno, quibus nos obnoxii facti sumus, nisi nos quæreret, ut per formam, quæ nostræ similis est, nos vivificaret, atque ad similitudinem imitationemque perfectæ imaginis provocaret? Imitatio autem perfectionis, quomodo esse potuerit, nisi prius existerit absoluta perfectio? juxta illud Apostoli: « Expoliantes vos veterem hominem, et induentes novum, qui secundum Deum creatus est » in sanctitate, et justitia veritatis ¹. »

6. A quo ergo edocti increatum illum dicitis? Si igitur natura ex mutatione sit increata; ergo et invisibilis fiet, et immortalis; non postquam ex morte resurrexerit, sed mortis prorsus incapax erit. Qua ergo ratione mortuus est Dominus, si increatus increato modo advenit in terram? aut quomodo visibilis, et palpabilis factus est, sicut scriptum est: « Quod vidimus, et manus nostræ contrectaverunt? » Cur itaque ea dicitis, quæ nec scripta sint, nec fas sit cogitare? Omnibus enim hæreticis sententiam suppeditabitis impiissimam, quam tenuit olim is qui Rhetorius vocabatur; cujus impietatem referre hor-

¹ Coloss. III, 9; Ephes. IV, 24. — ² I Joan. I, 1.

incréé, comme il y a encore impiété à penser que l'humanité n'est pas devenue propre au Verbe par son union avec le corps, mais qu'elle lui est coéternelle, et que, par l'identité de nature, elle est égale à la nature même de Dieu. Oui, Notre-Seigneur avait la chair, le sang et les os; oui, la douleur a déchiré son ame en proie au trouble et aux anxiétés. Tout cela sans doute n'est pas dans la nature de la divinité; mais tout cela cependant est devenu le partage de Dieu selon l'humanité, quand il a daigné vivre de la vie de l'homme, et régénérer en lui-même son ouvrage tombé dans la dépendance du péché, de la corruption et de la mort, armées pour sa destruction. Ainsi condamner le péché sur la terre, faire cesser la malédiction sur la croix, affranchir dans le tombeau le corps de la corruption, briser dans les enfers les liens de la mort, partout il a fait ainsi éclater sa puissance, partout il a répandu sa gloire pour consommer le salut de l'homme, quand il en a revêtu l'image, pour arriver à ses fins par toutes les voies qu'il s'était ouvertes. Qu'avait-il besoin en effet de naître de la femme? qu'avait-il besoin, celui du sein duquel s'échappe le torrent des siècles, de s'assujettir aux lois du temps et d'en attendre le développement de ses organes? Pourquoi la croix? pourquoi le sépulcre et l'enfer, auxquels nous avons été condamnés, s'il n'avait pas voulu, sous une forme semblable à la nôtre, ranimer en nous l'esprit de vie, et y éveiller le noble désir de nous rapprocher de la souveraine perfection? Et comment cet effort et cette lutte généreuse auraient-ils été possibles, si cette souveraine perfection n'eût pas existé auparavant, selon ces paroles de l'Apôtre : « Dépouillez le vieil homme avec ses œuvres, et » revêtez l'homme nouveau, qui est créé selon Dieu dans une justice » et une sainteté véritables? »

6. D'où avez-vous appris qu'il est intréé? Si le changement a la propriété d'ajouter cet attribut à la nature humaine, l'invisibilité et l'immortalité auront la même source; non pas qu'il faille entendre que cette dernière viendra à la suite de la résurrection, mais qu'elle sera placée hors des atteintes de la mort. Comment le Seigneur a-t-il pu mourir, s'il est descendu incréé sur la terre? ou comment est-il devenu visible et palpable, comme il est écrit : « Nous avons vu de nos » yeux, nous avons touché de nos mains? » Et pourquoi vous permettre un langage dont l'Écriture n'offre pas même une trace, des pensées qui ne peuvent entrer dans l'esprit sans y amener l'impiété à leur suite? C'est ouvrir un arsenal à l'hérésie, c'est allumer le feu qu'attisait jadis Rhétorius, dont le souvenir seul inspire l'horreur et l'effroi.

ret animus. Aut igitur divinas negate Scripturas : aut si eas admittitis ne præter ea quæ scripta sunt, alia proferre excogitetis insanabilis fallaciæ verba. Sed rursus dicitis : Nos creaturam non adoramus. O stulti ! cur non cogitatis, corpus Domini quod factum est, adorationem non exigere, quæ rei creatæ debeatur ? Nam increati Verbi corpus factum est : ac ipsi cujus corpus factum est adorationem affertis vestram. Debita ergo et divina adoratione colitur : Deus enim est Verbum cujus corpus est proprium : quippe cum accesserunt mulieres ad Dominum, illas his prohibet verbis : « Noli me tangere, nondum enim ascendi ad Patrem meum ¹, » indicans opus esse ascensione, et unam fore ascensionem. Attamen accedentes illæ tenuerunt pedes ejus, et adoraverunt. Pedes tenuerunt, Deum adoraverunt. Pedes quidem, carnis et ossium contactum præferabant : sed cum Dei essent, Deum illæ adoraverunt. Et alibi quoque aiebat Dominus : « Palpate me et cognoscite : quia spiritus carnem et ossa non habet ² : sicut me videtis habere, » quanquam ipse Spiritus sit : « Spiritus enim est Deus ³. » Et cum dicit ea se habere, simulque ostendit ipsa ; cur ait « Spiritus carnem et ossa non habet ; ut me, » inquit, quem non illa esse, sed illa habere videtis ? an ut doceret, Spiritum natura inenarrabilem esse, ipsum autem contactum ad corpus nostro simile pertinere, quod sibi ex virgine non quadam operandi ratione, sed naturali generatione comparaverat ; ut et secundum naturam esset corpus, ac rursus secundum naturam indivisibile esset a Verbi deitate. Sic enim et mors ejus contigit : corpore quidem secundum naturam suscipiente, Verbo autem per voluntatem eam admittente, et per potestatem suam proprium corpus ad mortem tradente ; quo et naturaliter pro nobis pateretur, et divinitus pro nobis resurgeret. Totumque generationis mortisque negotium, nostram perquisitionem, recuperationemque spectat.

7. Hæc cum ita se habeant, et in confesso sint in Ecclesia Dei catholica ; cur vos rursus dicitis, corpus e cælo esse ? cur Christus illud effecit ? Respondete : Anne ut ex cælo in terram corpus deferret, et

¹ Joan. xi, 17. — ² Luc. xxiv, 39. — ³ Joan. iv, 24.

Ou niez les divines Écritures, ou, si vous les admettez, n'allez pas, en dépit de ce qui est écrit, proférer des paroles de mensonge. Mais vous dites encore : Nous n'adorons pas la créature. Insensés ! pourquoi ne croyez-vous pas que le corps de Notre-Seigneur, qui n'a pas toujours été, n'appelle pas l'adoration que l'on doit à la chose créée ? Le corps du Verbe increé a été cependant soumis à une loi d'action, et vous ne refusez pas néanmoins votre tribut d'hommages à celui-là même dont le corps a été fait ; tribut d'ailleurs qui lui est dû, et qu'on se plaît à lui offrir. Dieu en effet est le Verbe qui a pris un corps. Quand les saintes femmes s'approchèrent du Seigneur, il les éloigna en disant : « Ne me touchez pas, je ne suis pas encore monté vers mon Père, » faisant connaître par là que cette ascension était nécessaire, mais qu'elle ne se renouvellerait pas. Cependant elles résistèrent, lui prirent les pieds, et adorèrent. Remarquez les mots : prirent les pieds, adorèrent le Seigneur ; les pieds, car c'était la chair, c'étaient les os qu'elles voulaient toucher ; puisque ces pieds étaient ceux de Dieu, c'est Dieu qu'elles adorèrent. Dans un autre endroit, le Seigneur a dit : « Touchez, et considérez qu'un esprit n'a ni chair ni os, comme vous » voyez que j'en ai, » bien qu'il soit lui-même esprit ; « car Dieu est » esprit. » Et quand il dit qu'il a la chair et les os, et qu'il les montre en même temps, pourquoi dit-il : « Un esprit n'a ni chair ni os, comme » vous voyez que j'en ai, » moi pourtant qui ne suis pas chair, mais qui la présente à vos yeux dans le corps que j'ai revêtu ? Voulait-il nous apprendre que l'esprit est ineffable de sa nature, qu'il n'y a de tangible que le corps semblable au nôtre, qu'il a pris dans le sein de la Vierge, non par l'effet d'un acte charnel, mais par une génération naturelle, et qui, véritablement corps selon la nature, était cependant inséparable de la divinité du Verbe ? Voici comment il est mort : Il a pris un corps selon sa nature et par la volonté du Verbe ; et, par un acte de sa toute-puissance, il a livré à la mort ce corps qui lui était devenu propre ; comme un homme il a souffert pour nous ; pour nous encore, il est ressuscité comme Dieu. Sa génération et sa mort n'ont eu d'autre but que de nous rappeler à lui, de l'attacher à la recherche de nos cœurs égarés, et de réparer nos ruines.

7. Ces vérités sont incontestablement professées dans l'Église catholique. Pourquoi donc avancez-vous que le corps du Christ est descendu du ciel ? Dans quelle intention le Christ l'aurait-il fait, répondez ? Voulait-il par là rendre visible ce qui était invisible ; exposer à l'insulte et aux outrages ce que les outrages et l'insulte ne sauraient atteindre ;

invisibile, redderet visibile; contumeliæ incapacem, contumeliæ capacem; impassibile et immortale, mortale et passibile faceret? Ecquidnam in illis beneficii, o inepti, si ea in Christo facta dicatis, quæ in protoplasto Adam facta sunt? Nisi Adæ lapsum in incomparabilem reparationem Christus, in similitudine carnis peccati apparens, peccatumque in carne condemnans, restituisset; ita ut carne indutus in terra versaretur, et carnem peccati incapacem exhiberet: quam cum ex prima formatione Adam peccati expertem habuisset, ex prævaricatione illam peccati capacem fecit, ac in corruptionem et mortem delapsus est. Hanc Christus suscitavit natura impeccabilem; ut ostendat Creatorem non esse causam peccati, et ad primariam illam formationem propriæ naturæ eam restituit, ut ipse esset impeccabilitatis specimen. Frustra igitur erronei illi comminiscuntur, atque dicunt, ex cœlo Christi corpus esse. At qui quod Adam ex cœlo in terram detulit, illud Christus e terra in cœlum evexit: et quod Adam, cum prius peccati expertus, et nulli damnationi obnoxius esset, in corruptionem et damnationem mortis dejecit, id ipsum Christus incorruptibile esse, imo a morte liberare ostendit, ita ut potestatem habeat in terra peccata dimittendi; ex sepulcro, incorruptionem exhibendi; in ascensu ex inferno, mortem solvendi, et resurrectionem omnibus annuntiandi. Quia Deus hominem creavit in incorruptionem, et imaginem æternitatis suæ illum fecit. « Invidia autem diaboli, mors intravit in mundum ¹: » quem mortis imperio oppressum in corruptionem, non neglexit ipse factus homo: non versus in hominis formam: neque despiciens hominis substantiam, quasi per umbram et speciem tantum sese ostendit: sed qui natura Deus est, homo nascitur, ut hæc ambo sint unus, in omnibus perfectus, qui naturalem et verissimam nativitatem exhibet. Ideo dictum est: « Et » dedit illi nomen quod est super omne nomen ², ut regnaret in cœlis, » et potestatem haberet reddendi judicii. »

8. Nam Verbum, quod omnia creavit, Filius hominis apparuit, non alienus, sed secundus factus Adam: ut ex ipso nomine agnoscamus veritatem. Ipsumque priorem esse protoplastum Apostolus ostendit, ubi primum animale memorat, dehinc spirituale. Cum autem animale et spiritual dicit, non alterum et alterum corpus ostendit, sed idem

¹ Sap. 11, 24. — ² Philip. 11, 9.

soumettre à la douleur et à la mort ce qui n'est ni passible ni mortel? Mais s'il l'a voulu, hommes aveugles et ignorans, de quelle sorte de grâces Adam aurait-il été la cause et l'objet, puisque le Christ, en s'abaissant à prendre la chair du péché qu'il a solennellement condamné, n'aurait pas effacé, par une incomparable réparation, la faute du premier père, et qu'ainsi, avec un corps jeté en proie au désordre moral, il aurait donné à la terre le spectacle d'une chair innocente et infaillible, dont le mari d'Ève avait été revêtu sans doute, mais que sa prévarication avait livrée à la corruption et à la mort? Le Christ la fait infaillible pour montrer que le Créateur n'est point l'auteur du péché, et il la rend à ce premier état de sa propre nature, afin que l'homme voie en lui le symbole d'innocence et de sainteté. C'est donc une prétention aussi vaine qu'erronée que celle qui fait descendre du ciel le corps du Christ. Le Christ, au contraire, a glorieusement reporté de la terre au ciel ce qu'Adam avait fait tomber du ciel sur la terre, et ce corps innocent et pur, sur lequel il avait appelé la corruption et la mort, a été avec Jésus-Christ et par lui arraché à la mort et à la corruption. De là, sur la terre, éloignement du péché; dans le tombeau, l'incorruptibilité; aux enfers, en triomphant de ses abîmes, sa victoire sur la mort, et cette grande annonce à tous les hommes de la résurrection. Dieu créa l'homme pour la sainteté et l'innocence, et il le fit à l'image de son éternité; mais, « par la jalousie du » démon, la mort est entrée dans le monde, » qui, gémissant sous ce tyrannique empire, n'a pas été abandonné de Dieu. Il s'est fait homme; ce n'est pas à dire qu'il en a seulement pris la forme, et que, plein de mépris ou de dédain pour la substance, il n'en a été que l'ombre et l'apparence. Non; Dieu, il naît homme; les deux natures se confondent et sont ramenées à l'unité; homme parfait en tout, il naît selon les lois de la nature, et cette naissance n'est pas une vaine illusion. Aussi il a été dit : « Il lui a donné un nom qui est au-dessus » de tout nom, » pour qu'il régnât dans les cieux, et qu'il eût le pouvoir de juger.

8. Le Verbe, qui a tout créé, est apparu à la terre comme fils de l'homme; n'y cherchons pas d'autre personnage, et n'y voyons qu'un second Adam, afin que, par son nom, la vérité nous soit connue. L'Apôtre nous fait bien voir que c'est véritablement le premier homme, quand il parle d'abord de sa partie animale, et en second lieu de sa partie spirituelle; car, dans cette distinction, il n'a pas deux corps en vue, il veut dire, au contraire, un seul et même corps; d'abord ani-

ipsum corpus : primum quidem in potentia et natura animæ, et propterea animale : secundo autem in potentia, et natura Spiritus, idcirco spirituale. Spiritus enim est Deus Verbum, ita enim et quod de nobis dicitur, intelligendum est, cum ait Scriptura : « Spiritualis judicat omnia ; animalis autem non percipit ea quæ sunt Spiritus ¹. » Quamquam unum sit corpus amborum, quod quatenus Spiritus est particeps, spirituale intelligi ostendit, quatenus autem in potentia duntaxat animæ immanet, animale illud declarat. Cur autem, si ita res habet ut vos dicitis, non homo tantum dicitur Christus, quasi novus quidam homo qui de cælis advenerit ; sed et Filius hominis factus est ? Si igitur in terra factus est Filius hominis, licet non ex semine viri, sed ex Spiritu sancto natus sit, protoplasti, qui unus est, Adam, filius intelligetur. Neque enim, præter Adamum, qui ex terra est, alius quispiam descriptus est homo, qui in cælis fuerit, ut et ex cælis corpus habeat Christus, et filius hominis sit, ex alio ab Adamo. Quapropter Matthæus quidem, filium Abraham et David illum describit, secundum carnem ; Lucas vero eum Adæ et Dei Filium enarrat. Si itaque Evangeliorum discipuli estis, ne loquamini adversus Deum iniquitatem, sed Scripturas resque gestas sectamini. Quod si præter ea quæ scripta sunt, alia loqui in animo sit, cur adversum nos decertatis, qui nulla audire, vel eloqui sustinemus præter ea quæ scripta sunt ? cum Dominus dicat : « Si manseritis in sermone meo, vere liberi eritis ². »

9. Quo pacto igitur aut fideles aut christiani habeamini, qui neque secundum verba Scripturæ inceditis, neque rebus gestis fidem habetis ; sed auditis ea quæ supra naturam sunt definire ? « Numquid parum vobis est molestos esse hominibus, et cur molesti estis Domino ³ ? » Nam, si qui prophetis non crediderunt, condemnati sunt, quanto magis qui non crediderint ipsi Domino ? Etenim quæ ipse voluit, et quæ ipse arbitrato suo egit ad abrogationem peccati et mortis, cur alio et diverso modo enarrare aut cogitare audeatis ? Si confitemur eum, et ipse confitebitur nos : si negamus, et ipse nos negabit : si fidem illi non habemus, ille fidelis manet, seipsum

¹ 1 Cor. II, 14. — ² Joan. VIII, 33-36. — ³ Hebr. VII, 13.

mal, en tant qu'il est soumis à la puissance et à la nature de son ame; puis spirituel, en tant qu'il l'est à la puissance et à la nature de l'esprit. L'esprit en effet est Dieu le Verbe. C'est ainsi qu'il faut entendre ces mots de Paul : « L'homme spirituel juge de tout; l'homme animal » n'est point capable des choses qui sont de l'esprit de Dieu. » Bien que ces deux parties soient réunies dans un même corps, il montre clairement que celle qui tient de l'esprit est la spirituelle, et que celle, au contraire, qui est dans la dépendance de l'ame seule est la partie animale. Mais, si ce que vous dites est vrai, pourquoi ne pas dire seulement que le Christ est homme, comme si c'était un nouvel homme qui fût venu du ciel, mais encore qu'il a été fait Fils de l'homme? Si donc sur la terre il a été fait Fils de l'homme, quoiqu'il ne soit pas le produit d'un acte charnel, mais qu'il soit né du Saint-Esprit, on devra nécessairement entendre qu'il descend du premier homme, qui n'a pas été autre qu'Adam. Car on ne parle pas, que je sache, d'un autre homme dans le ciel qui soit venu d'Adam, qui lui-même est né de la terre, en telle sorte que le corps du Christ soit descendu du ciel, et que le Christ soit en même temps fils de l'homme selon Adam. Aussi Matthieu nous apprend que, selon la chair, il est fils d'Abraham et de David; mais Luc, qu'il est fils d'Adam et de Dieu. Si donc vous êtes les disciples de l'Évangile, que vos paroles ne soient pas des paroles d'iniquité; mais suivez les Écritures et respectez leurs divins récits. Que si vous ne voulez pas y conformer vos discours, si vous en altérez le sens, pourquoi nous faire la guerre, à nous qui ne voulons entendre, à nous qui ne voulons parler que leur langage? car le Seigneur a dit : « Si vous demeurez dans l'observation de ma parole, vous serez véritablement libres. »

9. Comment donc vous ranger au nombre des fidèles ou des chrétiens, vous qui ne marchez pas dans la voie de l'Écriture, qui ne croyez pas aux faits qu'elle raconte, et qui osez renfermer dans les limites étroites d'une définition ce qui est au-dessus de la nature humaine? « Ne vous suffit-il pas de lasser la patience des hommes, sans lasser encore celle de Dieu? » Si ceux qui ont refusé aux prophètes l'hommage de leur foi ont été condamnés, quelle ne sera pas la punition de ceux qui rejettent la parole de Dieu? Pourquoi ces pensées ennemies, pourquoi ces récits si éloignés de la vérité dans les choses mêmes qu'il a ordonnées, qu'il a faites, ne prenant conseil que de sa puissance, pour détruire le péché et l'empire de la mort? Si nous avouons Dieu pour notre père, il nous avouera pour ses enfans; si

enim negare nequit. Quænam igitur hujusmodi vestra immensa stultitia, ut loquamini quæ scripta non sunt, et illa sentiatis quæ aliena sunt a pietate? Etenim carnem divinitati consubstantialem dicere audetis, non advertentes in duplicem vos incidisse impietatem. Idcirco enim in hanc sententiam animum appulistis, ut vel carnem negetis, vel in deitatem blasphemetis, dicentes : Certe nos eum qui ex Maria natus est, consubstantialem Patri dicimus. Porro hæc vestra, quam præclaram existimatis, loquendi ratio, aut superflua, aut stulta comprobabitur. Etenim quis ex fidelibus non confiteatur, Deum Verbum, qui advenit, et ex sancta Virgine Maria homo prodiit, Patrique consubstantialis est; ex semine Abrahæ cujus filius recensetur hominem esse factum : aut Verbum, Deo consubstantiale, secundum carnem filium David factum esse? Ideo prophetæ, apostoli, et evangelistæ, Christum ex semine David secundum carnem ortum duxisse narrant. Quomodo igitur, cum hæc dicatis, non erubescitis, carnem quæ ex semine David orta narratur, consubstantialem Patri asseverare? Vel rursus, ut aiebamus, hæc stulte dicitis, non intelligentes, quod est consubstantiale, eandem quidem naturam habere; propriam tamen perfectionem in seipso exhibere. Sicut enim Filius qui consubstantialis Patri declaratur, perfectus in perfecto agnoscitur; sic et Spiritus sanctus : consubstantialis enim est Trinitas. Dabit ergo consubstantiali carni perfectionem; præter Filii perfectionem : et secundum vos quaternitas pro Trinitate prædicabitur. Ecquodnam illud tantum impietatis commentum?

10. Sed dicitis : Caro facta est Verbo consubstantialis. Qua ratione facta est consubstantialis? respondete. Verbum facta est, sed et Spiritus facta est. Sane si ea quæ natura sua divinitas non est, per mutationem divinitas efficiatur, cur igitur arianos arguitis, qui hanc de Verbo sententiam in medium afferunt? Licet Scriptura dicat : « Verbum caro factum est ¹, » non dictum est, caro Verbum facta est, sed Verbum caro factum est : quia Verbi facta est caro, et non hominis cujusdam, id est, Deus homo factus est : et dicitur, caro factus est, ne carnis nomen prætermitteretis. Si itaque vobis non sufficit naturalis illa sine confusione Verbi cum propria carne unio : et quod Deus homo factus sit; certe jam neque audire, neque credere vultis, nec

¹ Joan. 1.

nous le renonçons, il nous renoncera à son tour ; si nous lui sommes infidèles, il ne laissera pas de nous demeurer fidèle ; car il ne peut pas se contredire lui-même. Quelle est donc votre folie de proférer des paroles qui n'ont pas été écrites, d'avoir des pensées qui sont contraires à la piété ? Car vous en êtes venus au point ou de nier la chair, ou de blasphémer contre la divinité, en disant : Nous reconnaissons comme consubstantiel au Père celui qui est né de Marie. Or, ce mot, que vous trouvez beau, sans doute, est ou inutile ou sans aucun sens. En effet, quel est le fidèle qui ne confesse que Dieu le Verbe, qui est venu sur la terre, qui a mis un corps dans le sein de la Vierge, qui est de la même substance que le Père, a été fait homme de la race d'Abraham, et qu'on le compte parmi ses enfans ; ou que le Verbe consubstantiel à Dieu est devenu fils de David selon la chair ? Les prophètes, les apôtres, les évangélistes, tous le proclament. Comment donc la honte ne vous monte-t-elle pas au front quand vous prêchez que la chair issue de la semence de David est de la même substance que le Père ? ou, comme je le disais, il y a défaut de sens à ne pas comprendre que ce qui est consubstantiel est de la même nature, et est cependant revêtu d'une perfection qui lui est propre. Ainsi le Fils, qui est consubstantiel au Père, nous montre l'être parfait dans l'être parfait ; ainsi de l'Esprit saint, car la Trinité est consubstantielle. Vous donnerez donc à la chair consubstantielle une perfection outre la perfection du Fils ; et selon vous alors il n'y aura plus triple unité ; c'est une quadruple unité qu'il faudra prêcher. L'impiété a-t-elle jamais imaginé rien de plus monstrueux ?

10. Mais, dites-vous, la chair a été faite consubstantielle au Verbe ? Comment l'est-elle devenue ? répondez. La chair a été faite Verbe, mais esprit aussi. Cependant si, n'étant pas Dieu par sa nature, elle l'est devenue par le changement, pourquoi donc accusez-vous les ariens, qui pensent de même de la personne du Verbe ? Quoiqu'on lise dans l'Écriture : « Le Verbe a été fait chair, » il n'a pas été dit : La chair a été faite Verbe ; mais le Verbe a été fait chair, parce qu'elle est devenue la chair du Verbe, et non pas d'un homme quelconque ; c'est-à-dire Dieu s'est fait homme, et le mot chair est employé ici comme un appel à votre mémoire. Si donc cette union distincte du Verbe avec sa propre chair ne vous suffit pas, ni cet autre mot : Dieu s'est fait homme ; certes, vous ne voulez ni entendre ni croire, et ce n'est pas assez pour vous d'entendre ce qui pourtant efface tout ce qu'il y a de plus grand, le corps de Dieu, dans ces paroles de l'Apô-

satis vobis est, cum id quod omnem commendationem superat, corpus scilicet Dei, audiatis, ubi dicitur : « Qui transformabit corpus » humilitatis nostræ, ut sit configuratum corpori gloriæ suæ ¹ : » quæ est futuri sæculi significatio. Et præterea dicitur, corpus gloriæ illius. Ipse quoque Dominus ait : « Cum venerit Filius hominis : » Filium Dei, filium hominis factum dicit : judicem quoque vivorum et mortuorum, ac regem Dominum, et Deum verum. Sed corporis nomen e medio tollere vultis, atque id assequi, ut ne ultra dicatur Christum esse hominem. Quo potestis animo divinas Scripturas adhuc legere? Cum Matthæus quidem scribat : « Liber generationis Jesu Christi filii David, » filii Abraham ² : » Joannes vero : « In principio erat Verbum, et Verbum erat apud Deum, et Deus erat Verbum ³. » Verbum autem, et Deum et filium David, si divisim considerare volueritis, duo ex mente vestra dicta fuerint; sin a divinis edocti Scripturis, credideritis Verbum cum Deus esset filium hominis factum esse; agnoscetis quoniam unus est Christus et Deus, qui et ipse homo est; ut duplex prædicatio ejus adventus facile persuadere posset ejus passionem et impassibilitatem. Ut cum dicit Apostolus : « Homo Christus Jesus, » qui dedit semetipsum redemptionem pro nobis, qui est super omnia » Deus benedictus in sæcula, Amen ⁴. » Et ad Timotheum scribens ait : « Memor esto Dominum Jesum Christum ex semine David resurrexisse a mortuis ⁵. » Et ipse iterum inquit : « Mortem ejus annuntiamus donec veniat. »

11. Si igitur ex confessione consubstantialis, carnis nomen de medio tollitis, et sententiam quæ dicit Christum esse hominem; aut non amplius mortem ejus annuntiat is donec veniat, atque in hoc Scripturas abrogatis : aut licet mortem consubstantialis Patri et Spiritui sancto annuntietis, si non confiteamini eum carne passum esse, ipsam Patris et Spiritus sancti deitatem capace[m] mortis esse dicetis : ac omnium hæreticorum impiissimi evasistis. Mors quippe carnis, consubstantialis Verbi mors fuit. Neque enim Pater carnem gestavit, neque Spiritus sanctus, ut imple somniarunt Valentiniani : sed, « Verbum caro factum est. » Ideo nos dum confitemur Deum et hominem Christum esse; nequaquam divisionis causa hæc dicimus, absit; sed

¹ Philip. III, 21. — ² Matth. 1. — ³ Joan. 1. — ⁴ 1 Tim. II, 5. — ⁵ 2 Tim. II, 8.

tre : « Qui transformera notre corps , tout vil et abject qu'il est , afin » de le rendre conforme à son corps glorieux , » où nous voyons qu'il annonce ce qui doit arriver un jour. Il dit encore *son corps glorieux* ; et le Seigneur a dit aussi : « Lorsque le Fils de l'homme sera venu ; » par ces mots , il faut entendre le Fils de Dieu , qui s'est fait fils de l'homme , le juge des vivans et des morts , le Seigneur tout-puissant , le vrai Dieu. Mais vous voulez sans doute faire disparaître ce mot *corps* , pour qu'on ne dise plus que le Christ est homme. Comment pouvez-vous lire encore les saintes Écritures ? Matthieu écrit : « Généalogie de Jésus- » Christ , fils de David , fils d'Abraham ; » mais Jean : « Au commencement était le Verbe , et le Verbe était avec Dieu , et le Verbe était » Dieu. » Si dans le Verbe vous considérez isolément Dieu et le fils de David , il y aura , selon vous , deux personnes distinctes ; mais si vous vous laissez guider par les lumières des saintes Écritures , vous admettez que le Verbe étant Dieu a été fait fils de l'homme ; vous reconnaîtrez que Christ et Dieu c'est le même , et qu'il s'est fait homme , afin que , sous ce double rapport , il pût porter dans tous les esprits la conviction de sa passion , et en même temps de son impassibilité ; comme quand l'Apôtre dit : « Jésus-Christ homme , qui s'est livré lui- » même pour la rédemption de tous , qui est par-dessus tout le Dieu » béni dans les siècles. Amen ! » Et dans son épître à Timothée : « Sou- » venez-vous que notre Seigneur Jésus-Christ , qui est né de la race » de David , est ressuscité d'entre les morts. » Et il ajoute : « Nous annonçons sa mort jusqu'au jour où il viendra. »

11. Si donc en confessant la consubstantialité , vous en effacez le mot de chair et cette idée que le Christ est homme , ou vous n'annoncez plus sa mort jusqu'à ce qu'il vienne , et en cela vous rejetez les Écritures ; ou , bien que vous annonciez la mort du Christ consubstantiel au Père et au Saint-Esprit , si vous ne reconnaissez pas qu'il a souffert avec la chair , vous déclarez par là que la divinité du Père et du Saint-Esprit peut mourir , et vous serez alors les plus impies de tous les hérétiques ; car la mort de la chair a été la mort du Verbe qui leur est consubstantiel. Le Père , en effet , et le Saint-Esprit n'ont pas pris la chair , comme l'ont imagié les valentiniens dans le délire de leur esprit ; mais « le Verbe s'est fait chair. » C'est pourquoi , quand nous disons que le Christ est Dieu et homme tout ensemble , il n'y a dans notre esprit aucune idée de division , Dieu nous en garde ! Mais

quo Scripturis obtemperemus : ut passione ejus vere acta et annuntiata donec veniat, in carne quidem Verbi, passionem et mortem confiteamur ; ipsum tamen Verbum immutabile et invariabile credamus : quod idem ipsum passum est, et non passum, quodque divina quidem natura impassibile, immutabile et invariabile est : carne tamen passum est, ut dixit Petrus, et mortem gustare voluit : quia factus est « mediator Dei et hominum, homo Christus, qui dedit semetipsum redemptionem pro nobis ¹. » Et rursus : « Quia factus est mediator » Dei et hominum. Mediator vero unius non est : Deus autem unus » est ². »

12. Quapropter errant qui dicunt alium esse qui passus est Filius, et alium qui passus non est. Non enim alius est quam ipsum Verbum, quod passionem et mortem susceperit. Sed illud ipsum, incorporeum, et impassibile Verbum, cum generationem carnis subire dignatum esset, omnia implevit, ut haberet quod pro nobis offerret. Et dicitur, melius angelis factum, non quod Verbum factor angelorum, melius factum sit, quasi aliquando minus illis fuerit : sed forma servi, quam ipsum Verbum propriam sibi naturali generatione reddidit, melior ex protoplasti generatione exorta est, nosque illi affines reddidit, ut dictum est, cives sanctorum, et familiares Deo effectos, caro secundum naturam propria Deo facta est ; nec tamen consubstantialis est Verbi deitati, quasi illi coæterna esset. Sed propria illi secundum naturam facta, et indivisibilis propter unionem : ex semine David, Abrahæ, et Adæ, ex quo et nos progeniti sumus. Quod si Verbo consubstantialis est caro, et coæterna ; jam hinc dicetis omnes creaturas omnium creatoris Deo coæternas esse. At qui, quæso, adhuc Christiani eritis qui talibus vos laqueis implicatis ? Nam quod consubstantiale, impassibile, et mortis incapax est, unionem cum consubstantiali non admittit secundum hypostasin ; sed secundum naturam ; porro secundum hypostasin propriam perfectionem exhibet. Itaque per religiosum, ut æstimatis, vestrum commentum, aut carnem ex Virgine et deipara assumptam negatis, aut in deitatem blasphematis. Si autem eo modo Filium, necnon Spiritum sanctum Patri consubstantialem confi-

¹ 1 Tim. II, 5. — ² Galat. III, 20.

c'est pour nous conformer aux saintes Écritures ; et aussi, comme sa passion et sa mort annoncée dans la chair du Verbe jusqu'à ce qu'il vienne sont des actes consommés et que l'on ne peut nier, nous confessons ainsi sa passion et sa mort ; nous croyons en même temps que le Verbe est immuable et invariable ; qu'il a souffert et qu'il n'a point souffert ; qu'impassible, immuable et invariable par sa nature divine, il a cependant souffert par la chair, comme l'a dit Pierre, et qu'il a voulu connaître la mort, parce qu'il est « médiateur entre Dieu et les » hommes, Jésus-Christ homme, qui s'est livré lui-même à la mort » pour nous. » Et ailleurs : « Parce qu'il s'est fait médiateur entre » Dieu et les hommes : or un médiateur n'est pas d'un seul, et il n'y » a qu'un seul Dieu. »

12. C'est donc se tromper que de dire qu'il faut distinguer le Fils qui a souffert de sa personne qui n'a pas été accessible à la douleur, car il n'y en a pas d'autre que le Verbe qui se soit soumis à la passion et à la mort. Mais ce Verbe incorporel et impassible, en acceptant la condition d'une génération charnelle, a voulu tout consommer pour offrir en notre faveur un sacrifice complet. Et quand on dit qu'il a été fait d'une essence meilleure que celle des anges, ce n'est pas qu'on ajoute à ces mots une idée d'où l'on pourrait inférer un degré quelconque d'infériorité ; mais cette forme de servitude et de dépendance que le Verbe s'est appropriée par sa génération naturelle s'est dépouillée de ses imperfections dans la génération du divin modèle, nous a, comme il est écrit, associés à sa gloire, nous a faits concitoyens des saints et les amis de Dieu. La chair, dans l'ordre de la nature, est devenue propre à Dieu ; mais elle n'est pas consubstantielle à la divinité du Verbe, comme si elle lui était coéternelle. Il y a appropriation selon la nature, et indivisibilité par l'effet de l'union avec la race de David, d'Abraham et d'Adam, d'où nous tirons aussi notre origine. Que si la chair est consubstantielle et coéternelle au Verbe, vous pourrez en induire cette conséquence que toutes les créatures sont coéternelles au Créateur. Mais, je vous le demande, serez-vous encore chrétiens en vous laissant prendre à de pareils pièges ? car il y a bien union naturelle de l'être consubstantiel, impassible et immortel, avec l'être qui a même substance ; mais il ne peut y avoir d'union hypostatique ; or c'est par la présence réelle que se manifeste la perfection particulière. Ainsi, d'après votre système de religion nouvelle, ou vous niez que le Verbe a pris sa chair au sein de la mère de Dieu, ou vous blasphémez contre la divinité elle-même. D'autre part, si vous

teamini, quo carnem quæ passa est : ecquid ergo nos adhuc accusatis, ut qui quaternitatem pro Trinitate dicamus, cum ipsi quaternitatem pro Trinitate vel inviti confiteamini, dum dicitis, consubstantialem Trinitati carnem esse? Itaque vana est fides vestra : paria enim sentitis cum impiis Arianis, male accipientes illud : « Verbum caro » factum est. » Porro Verbum caro factum est, non ut Verbum non amplius Verbum esset, sed Verbum, ut in carne esset, caro factum est, ut et Verbum semper Verbum esset, et Verbum carnem haberet, in qua passionem et mortem sub humana forma susciperet, ac usque ad sepulcrum et infernum descenderet : in qua et resurrectionem ex mortuis perfecit, carnisque et sanguinis atque animæ indicia præbuit Deus Verbum, per propriam et inseparabilem, ut scriptum est, carnem, ex semine David. Quid enim aliud dixit Marcion quam quæ vos profertis? Nonne corpus quod ex cælo apparuit in similitudine humana, et non in veritate? Quid item aliud locutus est Manichæus? Nonne divina specie corpus, sola similitudine corpus, ab humana carne alienum, cujus naturam et non operationem, peccatum esse impie affirmat. Hujusmodi est illorum impietas.

13. Quamobrem nefas est pium hominem hujusmodi verborum commentis uti : sed dicendum est Verbum quod ante sæcula consubstantiale est Patri, in extremis temporibus ex sancta et deipara Virgine, Adæ plasma et opificium novum restituisse, cum illud sibi per unionem proprium effecit : atque ita visus est homo Christus, qui ante sæcula Deus erat. Et nos membra Christi sumus, ut scriptum est, ex carne et ex ossibus ejus. Quorsum igitur, hæc vestrarum inventionum contentio ; ut per humanam sapientiam, ea quæ humanam intelligentiam superant, definiatis, dum dicitis, vice interioris nostri hominis, mentem cœlestem in Christo fuisse? O nefariam sententiam, et infirma, indecoraque verba hominum sane qui non prius animadvertere, Christum non singulariter dici, sed in illo ipso nomine quod unicum est, rem utramque significari, divinitatem nempe et humanitatem! Ideoque homo dicitur Christus, Deus quoque dicitur Christus, ac Deus et homo est Christus, et unus est Christus. Vanum itaque est vestram sophisma, quo aliud in Christo præter ipsum Christum conspicerentimini. Illi quidem qui abusive dicuntur Christi, forte, juxta senten-

confessez que le Fils et le Saint-Esprit n'est pas consubstantiel au Père autrement que la chair sensible, pourquoi donc vous récrier contre nous quand nous vous accusons de reconnaître une quadruple unité, que vous avouez d'ailleurs en disant que la chair est consubstantielle à la Trinité? Ainsi c'est une bien vaine croyance que la vôtre; vous partagez l'impiété des ariens, qui interprètent si mal ces paroles de l'Écriture : « Le Verbe s'est fait chair. » Oui, le Verbe s'est fait chair, non pas à la condition de cesser d'être le Verbe, mais pour que le Verbe fût dans la chair, qu'il fût toujours le Verbe, et qu'il fût d'une chair qui, sous la forme humaine, souffrit et mourût, descendit dans le tombeau et dans les enfers, où il a consommé le grand mystère de sa résurrection d'entre les morts, en même temps que la chair née de la race de David, inséparable du Verbe, révélait partout sa présence. Marcion d'ailleurs a-t-il tenu un autre langage que vous? n'a-t-il pas dit qu'il y avait ressemblance seulement et non pas réalité dans le corps qui est apparu du ciel? Les manichéens ont-ils dit autre chose, en affirmant que le corps de Dieu n'est que la ressemblance de notre corps; qu'il n'a rien de commun avec la chair des hommes, à qui le péché est naturel sans être un acte de sa volonté. Horrible impiété, qui vient faire cortège à tant d'autres impiétés!

13. Ces discours ne sont pas ceux d'un homme qui a quelque piété. Mais voici ce qu'il faut prêcher : le Verbe, qui, avant tous les siècles, est consubstantiel au Père, en prenant un corps dans le sein de la Vierge Marie, a réparé, par cette union sainte, les ruines de l'humanité, œuvres déplorables de la faiblesse d'Adam. Dieu avant tous les temps, il s'est fait voir homme sur la terre; et nous, selon l'Écriture, nous sommes les membres de Jésus-Christ, la chair de sa chair et les os de ses os. A quoi sert donc, je vous prie, ce vain conflit de ridicules opinions qui, en prétendant définir par la raison humaine ce qui surpasse sa faible intelligence, vous conduisent à dire que dans le Christ c'est un esprit céleste qui anime le corps d'un homme? Pensées coupables! discours honteux! Ces hommes n'ont-ils pas remarqué avant tout qu'on ne dit pas simplement le Christ, mais qu'il y a deux choses renfermées dans un seul nom, à savoir la divinité et l'humanité. On dit Jésus-Christ homme, on dit aussi Jésus-Christ Dieu; mais le Christ est Dieu et homme, et il n'y a qu'un seul Christ. C'est donc un vain sophisme que de voir dans le Christ autre chose que le Christ. Ces deux personnes que l'on décore abusivement du nom de Christ, peut-être, selon vous, qu'il serait possible de les voir; mais celui qui

tiam vestram spectari possent : qui vero per naturam solus verus est **Christus**, non ab humana ratione describetur, quod vos temere tentatis, homines sane arrogantia plenissimi. Neque enim propheta, neque apostolus, neque evangelistarum quispiam, illa protulit, quæ vos impudenti plane animo loqui audetis. Si enim alter est **Christus** a cœlesti mente in eo sita, perfectaque est mens illa, duo ergo, secundum vos, erunt : et sic in eam reciditis sententiam, quam videmini maledictis insectare. Cœlestem vero mentem prophetæ quoque habuere, qui cœlestia et futura, quasi præsentia fuissent, eloquebantur. Quid igitur hæc omnino dicere in animum induxistis, quasi vero in confesso non esset, interiorem nostrum hominem in **Christo** esse? Cur hoc de anima quoque loquimini, nempe corpus et animam esse exteriorem hominem, ut de sanguine et carne quis dixerit? Sed sicut corpus et sanguis contactum et vulnera non effugiunt cum sint visibilia; ostendite nobis animam quoque illa non effugere et visibilem esse. Aut si ostendere non potestis, manifestum est, neque videri animam, neque ab homine sicut corpus occidi posse, ut dixit Dominus. Credite igitur, interiorem nostrum hominem esse animam : quod sane et prima formatio comprobatur, et sequens dissolutio propalam facit : atque non solum in nobis, sed et in ipsa **Christi** morte idipsum demonstratur, quando corpus quidem usque ad sepulcrum tantum pervenit, anima vero ad infernum usque transmeavit, locisque multo spatio distantibus, sepulcrum quidem corporalem adventum excepit, ac ibi corpus adfuit; infernus vero incorporeum admisit.

14. Qua ratione igitur, cum Dominus illic incorporaliter adesset, homo tamen a morte existimatus est? ut animabus in vinculis detentis, propriæ animæ formam, incapacem vinculorum mortis, quasi capacem exhibens, præsentibus præsentem, vincula animarum in inferno detentiarum disrumperet, resurrectionisque terminum designaret : ut conditor, et factor hominis, et qui hominem damnationi subjecerat, ipse præsens per seipsum, hominem plane in sua ipsius forma liberaret. Nequaquam enim tanta mortis vis fuit, ut subjiceret sibi humanam Verbi animam, ac eam in vinculis detineret : neque rursum corruptio tyrannicam in corpus ejus vim sibi arrogavit, ut putrefaceret ipsum, quasi res nulla providentia gererentur. Ita enim ea

par sa nature est seul le véritable Christ échappera toujours à l'effort de la raison humaine qui tenterait de le décrire, ce que vous osez faire cependant, hommes présomptueux ! Il n'y a point de prophète, point d'apôtre, point d'évangéliste qui ait émis des pensées que vous ne rougissez pas de produire au grand jour. Si c'est l'esprit venu d'en-haut qui fait un autre Christ, cet esprit est parfait sans doute, et il y en aura deux selon vous, et alors vous êtes nécessairement ramenés à l'opinion même que vous paraissez blâmer si vivement. Un esprit céleste animait aussi les prophètes, dont la bouche s'ouvrait à son inspiration pour annoncer les choses du ciel et l'avenir, comme si le tableau en eût été placé devant leurs yeux. Et pourquoi donc tout ce luxe d'imagination, comme s'il n'était pas généralement reconnu que le principe intérieur de l'homme est dans le Christ ? Pourquoi dire, en parlant de l'âme, qu'elle est avec le corps l'homme extérieur, comme on l'a dit du sang et de la chair ? Mais le corps et le sang, qui frappent les yeux, ne peuvent se dérober à l'action du toucher ni aux violences de la colère ; montrez-nous donc de même que l'âme non plus ne peut s'y soustraire et qu'elle est visible ; ou si vous êtes dans l'impuissance de le faire, il est manifeste que l'âme n'est pas visible et qu'on ne peut pas la tuer comme le corps, selon la parole du Seigneur. Croyez donc enfin que le principe intérieur de l'homme, c'est l'âme, ce que prouvent la première formation et la dissolution qui la suit, non seulement dans l'homme, mais encore dans le Christ, puisque le corps seul a été mis dans le tombeau et que l'âme est allée jusqu'aux enfers. Séparés par un intervalle immense, le tombeau et l'enfer ont reçu, l'un la substance corporelle, et l'autre la substance incorporelle.

14. Pourquoi donc le Seigneur étant descendu incorporellement dans l'enfer, la mort a-t-elle fait juger qu'il était homme ? C'était afin que son âme, affranchie des liens de la mort, venant à paraître toute fiévreuse de cette livrée de servitude devant les autres âmes chargées de ces mêmes liens, il brisât leurs fers et assignât à la résurrection ses limites ; c'était afin que, créateur de l'homme et son juge, il délivrât, par sa présence réelle, l'homme, dont il s'était approprié la forme. La mort n'eut pas le pouvoir de l'assujettir et de jeter dans les fers l'âme humaine du Verbe ; la corruption ne put dévorer son corps, comme si tout se fût accompli sans l'ordre de la Providence. Il y aurait impiété à penser ainsi. Quand Dieu prononça son arrêt solennel contre l'homme désobéissant, il lui infligea une double peine : il dit

de re cogitare, impium fuerit; sed qui de hominis inobsequentia quæstionem habuit, iudicium dedit, quo duplicem pœnæ sententiam protulit; terreno corpori dicens: « Terra es, et in terram reverteris¹: » atque ita, Domino sententiam ferente, corruptio corpus excipit; animæ autem, « Morte morieris²: » et sic in duas dividitur partes homo, damnaturque ad due secedere loca. Quocirca opus fuit iudicante, ut ipse per sese suum solveret decretum, dum in forma damnati, indemnata, et peccati experte visus est; ut et reconciliatio Dei cum homine fieret, et libertas totius hominis per hominem oriretur in novitate imaginis Filii ejus Jesu Christi Domini nostri. Quod si mihi alium damnationis locum, præter hos duos indicare valetis, merito dixeritis in tres partes dividi hominem: et ex duobus quidem locis revocationem factam esse; in tertio vero tertiam partem manere vinculis colligatam. Si vero nullum alium locum ostendere potestis, præter sepulcrum et infernum, ex quibus homo perfecte ereptus sit (Christo per suam perfectam et verissimam formam nostræ similem nos liberante) cur adhuc talia profertis, quasi Deus humano generi nondum reconciliatus sit? Quomodo igitur Salvator advenit? an quod non posset totum salvare hominem? an quod mentem quæ semel peccaverit sit execratus? an quasi timeret, ne et ipse peccati particeps esset, si, cum Deus sit, perfectus homo fieret? Sed impietatis pleni sunt, qui hæc ita cogitant. Quam enim peccato definitionem tribuitis, qui hæc loquimini, peccatum aientes ex natura esse, ut dixit impiissimus Manichæus?

15. Hæc dum ita sentitis Creatoris naturæ criminatores estis. Cum ab initio Deus Adam efformavit, num innatum ipsi peccatum effecit? Quid igitur præcepto opus fuit? cur illum damnavit quod peccasset? quo pacto Adam ante inobedientiam non cognoverit bonum et malum? Quem scilicet Deus creavit in incorruptionem, et ad imaginem suæ æternitatis, eundem natura peccati experte, et voluntate libera donavit: « Invidia autem diaboli mors intravit in mundum³, » cum in transgressionis artifex auctorque fuit. Et sic ex transgressionem præcepti Dei, factus est homo capax inducti ab inimico seminis. Ac deinceps peccatum in hominis natura ad omnem concupiscentiam

¹ Gen. III, 19. — ² Gen. II, 17. — ³ Sap. II, 24.

au corps qui était sorti de la terre : « Vous êtes poudre, et vous re- » tournerez dans la poudre ; » et, docile à la voix du souverain juge, la corruption envahit le corps de l'homme. Il dit à l'ame : « Vous » mourrez. » Ainsi l'homme est divisé en deux parties, et, à la mort, ces deux parties habitent des lieux séparés. Il fallait donc que le juge vint lui-même révoquer son arrêt, quand, toujours saint et toujours pur, il apparut sous la forme de l'homme condamné ; il fallait que la réconciliation de l'homme avec Dieu, que la liberté de l'homme tout entier fût l'ouvrage de son Fils notre Seigneur Jésus-Christ sous une forme nouvelle. Si vous pouvez me faire reconnaître en quels autres lieux s'est exécutée la sentence, vous aurez raison alors de dire qu'il y a dans l'homme trois parties distinctes ; qu'à la vérité deux de ces parties ont été retirées des deux premiers endroits ; mais que la troisième est restée enchaînée dans le dernier. Mais si vous ne pouvez me montrer que le tombeau et l'enfer d'où l'homme ait été véritablement arraché par les mains du Christ sous une forme tout-à-fait semblable à la nôtre, pourquoi tenir un langage d'où l'on pourrait inférer que Dieu n'est pas encore réconcilié avec le genre humain ? Comment donc le Sauveur est-il venu ? Est-ce parce qu'il ne pouvait affranchir l'homme tout entier, ou parce qu'il avait pris en horreur l'esprit qui avait péché une fois, ou bien parce qu'il craignait de se souiller du péché, si, étant Dieu, il devenait homme parfait ? Mais penser ainsi, c'est être impie. Comment définissez-vous donc le péché, vous qui dites avec Manès qu'il est naturel ?

15. Vous accusez le Créateur de la nature. Quand, au commencement des siècles, Adam sortit des mains de Dieu, le péché était-il inné en lui ? Dans ce cas, pourquoi lui donner un ordre ? pourquoi le condamner parce qu'il a péché ? Comment Adam, avant sa désobéissance, n'a-t-il pas connu le bien et le mal ? Mais non : Dieu le créa incorruptible ; il le fit à l'image de son éternité, lui donna l'innocence et la liberté. Mais « la mort entra dans le monde par la jalousie du » démon. » Ce fut lui qui conçut le projet de la prévarication et qui l'exécuta. Cette transgression des ordres de Dieu féconda dans le sein de l'homme les germes qui y furent déposés par son ennemi. Dès lors le péché alluma tous les feux de la concupiscence dans la nature de l'homme, non pas toutefois que l'on puisse en attribuer l'origine au

movebat : non quod diabolus eam in illo naturam efformasset, absit. Neque enim diabolus naturæ creator fuerit, ut manichæorum fert impietas; sed ex prævaricatione, naturæ perversionem effecit : sicque regnavit mors in omnibus hominibus. « In hoc, inquit, venit Filius Dei, ut dissolvat opera diaboli ¹. » Quænam opera diaboli dissolvit Filius Dei? quam fecit Deus naturam sine peccato, eam ipsam ad transgressionem mandati Dei, pervertit diabolus, et ad inventionem peccati mortis eandem sibi ipsi restauravit. Deus Verbum, incapax diabolicæ perversionis, et inventionis peccati. Ideoque aiebat Dominus : « Venit princeps mundi hujus, et in me non invenit quidquam ². » Quod si princeps mundi hujus, nihil operum suorum in Christo invenit; multo magis Christus, nihil ex suis opificiis reliquit principi mundi hujus. Aut etiam ea de causa nihil invenit in ipso, perfectam novitatem exhibente Christo; ut perfectam salutem totius hominis, animæ nempe et corporis, operaretur : quo perfecta quoque foret resurrectio. Frustra igitur ariani argutiis utuntur, dum Salvatorem, carnem solam, assumpsisse statuunt, ac passionis sensum, ad impassibilem deitatem impie referunt. Frustra quoque vos, alio commento usi, paria cum illis sentitis, dicentes, ipsum qua circumdabatur forma, id est organica usum fuisse : vice autem interioris nostri hominis, coelestem mentem in Christo fuisse. Quo pacto igitur debebat, anxius erat, precabatur? Scriptum est enim : « Et conturbatus est spiritus » Jesus ³. » Hæc autem neque carnis mente carentis, neque immutabilis deitatis fuerint : sed animæ intelligentia præditæ, dolentis, conturbatae, anxie, et quæ cum intelligentia passionem senserit.

16. Quod si hæc sententia non placet, cum tria in promptu sint ea de re judicla, phantasiæ, blasphemix, et veritatis, quodnam elegeritis? Nam si suspicemini illa de sola et mera specie dicta fuisse, ea quæ gesta sunt phantasia quoque existimari debent : sin autem in veritate dicta sint, alienaque omnino facta est anima Domini a proprio cogitandi modo, cum vice mentis Deum Verbum habeat; immutabilem versum fuisse in dolorem, anxietatem, et perturbationem,

* 1 Joan. III, 8. — ² Ibid. XIV, 30. — ³ Ibid. XI, 36.

démon, car ce n'est pas lui qui fut l'auteur de la nature, comme le prétendent les disciples de Manès; mais par la prévarication il corrompit la nature, et c'est ainsi que la mort régna parmi les hommes. « C'est pour détruire les œuvres du diable que le Fils de Dieu est venu » au monde. » Quelles sont ces œuvres du diable que le Fils de Dieu a détruites? Cette nature que Dieu fit exempte de péché, le démon l'a corrompue pour l'entraîner à la violation des commandemens divins, et Dieu le Verbe, pour détruire le péché, se l'appropriâ, et elle devint alors inaccessible au mal et au péché. C'est pourquoi le Seigneur disait: « Voici venir le prince du monde, et il ne trouve rien » en moi. » Que si le roi de ce monde ne trouve en Jésus-Christ rien qui lui appartienne, à plus forte raison le Christ n'a-t-il rien laissé de ses œuvres à ce puissant monarque; ou encore le démon n'a rien trouvé en lui, parce que le Christ lui a offert le spectacle d'une rénovation parfaite, de laquelle devait sortir le salut de l'homme tout entier, c'est-à-dire de son ame et de son corps, et l'accomplissement du mystère de la résurrection. Misérables arguties que celles des ariens, qui, prétendant que le Sauveur n'a pris que la chair de l'homme, rapportent à l'impassibilité divine les douleurs de la passion! Misérables sophismes, que ceux dont vous vous faites des armes impuissantes, vous aussi, qui, partageant leurs opinions, dites que la forme qui l'enveloppait n'était qu'une machine qu'il faisait jouer, et qu'à la place du principe intérieur de l'homme, un esprit céleste animait le Christ. Mais pourquoi donc ces plaintes douloureuses qu'il fait entendre? pourquoi ces mortelles angoisses? pourquoi ces prières? Car il est écrit: « Il frémit en son esprit, et se troubla lui-même. » Ce ne sont pas là des choses qui conviennent à une chair privée de l'esprit, ni à un Dieu immuable, mais c'est le vrai caractère d'une ame intelligente, sensible, troublée, inquiète, et qui, avec l'intelligence, avait le sentiment de la souffrance.

16. Si vous n'adoptez pas ce sentiment, dites-nous ce que vous choisissez ou d'une vaine chimère, ou du blasphème, ou de la vérité; car si vous soupçonnez que tout ceci n'a pu être dit que d'une apparence, d'une figure, vous devez ranger ses actes parmi des fables imaginées à plaisir; si, au contraire, le caractère de la vérité y est empreint, et si l'ame de Notre-Seigneur s'est dé faite de ses pensées habituelles et les a rejetées, parce que le Dieu Verbe y avait pris la place de l'esprit de l'homme, vous ne pouvez croire, sans vous exposer au reproche d'impiété, que l'être immuable a été déchiré par

impium est cogitare. Et si Evangelia dicant : « Turbatus est Jesus » Spiritu¹ : » id tamen declarat Dominus de anima intelligendum esse, dum ait : « Anima mea turbata est. » Quod si suæ Domini animæ cogitationem manifestat, id agit ut animæ nostræ sese attemperet : quo sic et ejus intelligamus passionem, et eum impassibilem confiteamur. Sicut enim sanguine carnis suæ nos redemit : sic cogitatione mentis suæ, quam pro nobis reportavit victoriam his declarat verbis : « Ego vici mundum, » et alibi : « Qui dedit nobis victoriam²? » Sed sicut sanguis ille, pro vulgari a piis hominibus nunquam habitus fuerit, quod tamen infideles autumant; sed pro salutari sanguine; sic mens illa, non humana infirmitate induitur, sed Dei naturam exhibet. Sicque dicendus fuerit Christus, perfectus Deus, et perfectus homo : non quod divina perfectio in humanam perfectionem mutata sit, quod impium est dicere : nec etiam, quod duæ perfectiones a se invicem divisæ dicantur, quod a pietate alienum est : neque per incrementum virtutis, et accessione justitiæ, absit; sed ratione existentia indeficientis. Ut utraque unus sint, omnino perfectus, idem Deus et homo. Nam idcirco Dominus dicebat : « Nunc anima mea turbata est. » Illud autem, *nunc*, id est, cum ipse voluit. At certe, quod erat, significabat; rem enim non existentem, quasi præsentem nunquam nominasset : nec quasi de rebus quæ sola specie existerent, sermo habebatur : hæc enim omnia naturaliter et revera gesta sunt.

17. Cum igitur natura et non fictione Dominus homo factus sit, neque secundum naturam, neque secundum operationem, peccatum in Creatorem referre possumus. Nam in nostra quidem natura, et inventionis pugna etiam nunc committitur, et inducti seminis, propter nostram imbecillitatem, fit accessio; Verbi autem incarnatio secundum naturam Dei facta, incapax fuit rerum quæ in nobis ex vetustate adhuc gerebantur : quapropter docemur exuere veterem, et induere novum. Et res mira sane, quod Deus homo factus sit, et absque peccato : quodque omnia nova facta sint, ut hinc potestas ejus explorata esset. Et quidem quæcumque ipse sua voluntate in natura ordinavit;

¹ Joan. xi, 33. — ² 1 Cor. xv, 57.

la douleur, dévoré par les inquiétudes et agité de troubles. Et si l'Évangile dit : « Jésus a été troublé dans son esprit, » le Seigneur, en ajoutant : « Mon ame a été troublée, » nous montre assez qu'il faut l'entendre de l'ame. Que si le Seigneur manifeste au dehors la pensée de son ame, il le fait pour en démontrer la sympathie avec la nôtre, et qu'ainsi nous ayons l'intelligence parfaite de sa passion, et que nous confessions son impassibilité. De même en effet qu'il nous a rachetés par le sang de sa chair, de même c'est par sa pensée qu'il a remporté pour nous la victoire dont il parle en disant : « J'ai vaincu le monde, » et ailleurs : « Qui nous a donné la victoire ? » Mais ce sang, les hommes pieux l'ont toujours regardé, contre l'opinion des infidèles, non comme un sang vulgaire, mais comme le sang du salut; de même l'esprit qui est en lui n'a rien de la faiblesse et de la misère de celui des hommes, mais il nous révèle toute la nature de Dieu. Nous devons dire : Le Christ est Dieu parfait et homme parfait, non que la perfection divine se soit changée en la perfection humaine, ce qui serait contraire à la piété; non que ces deux perfections soient séparées et distinctes l'une de l'autre, ce qui n'est pas plus conforme à la foi; non pas enfin qu'il y ait eu accroissement de vertu, adjonction de justice; non, sans doute; mais il y a là force d'existence permanente. Les deux sont un absolument parfait, Dieu et homme; car le Seigneur disait : « Maintenant mon ame a été troublée. » Mais ce mot *maintenant* exprime l'idée de sa propre volonté actuelle; car il n'aurait pas attaché cette idée d'actualité à une chose qui n'aurait pas existé, pas plus qu'il ne pouvait faire allusion à ce qui n'aurait été qu'une apparence ou une figure. Tout en effet est naturel, tout est réel.

17. Comme il n'y a point d'hypothèse, et que c'est naturellement que le Seigneur s'est fait homme, nous ne pouvons donc, soit sous le rapport de la nature, soit sous le rapport de l'acte, reporter au Créateur l'origine du péché; car, dans notre nature, la lutte subsista toujours acharnée, et, par l'effet de notre faiblesse, le germe du péché s'y développe sans cesse. Mais l'incarnation du Verbe, qui s'est faite selon la nature de Dieu, n'en a permis l'accès à rien de ce qui habitait encore en nous, et dont le temps n'avait point effacé les traces. Voilà pourquoi l'on dit : dépouillez le vieil homme, revêtez un nouvel homme. C'est sans doute une chose bien merveilleuse que Dieu se soit fait homme sans péché, que tout ait été renouvelé, pour que sa puissance éclatât davantage. Et en effet, rien dans la nature ne s'est fait sans sa volonté; il a donc pu prendre pour lui parmi les

ea quantum voluit, in se suscepit, nativitatem ex muliere, augmentum et staturæ, annorum numerum, laborem, esuriam, et sitim, somnum, dolorem, mortem et resurrectionem. Ideoque ubi corruptum fuerat hominis corpus, eo Jesus corpus suum immittit : et ubi anima humana in morte detinebatur, ibi Christus animam humanam sibi propriam ostendit : ut tanquam homo adesset, qui in morte detineri non poterat, mortisque imperium solvere, utpote Deus : ut ubi seminata erat corruptio, illic oriretur incorruptio : et ubi regnaverat mors in forma animæ humanæ, ibi immortalis ille præsens, immortalitatem exhiberet : sicque nos suæ incorruptionis et immortalitatis participes constitueret, in spe resurrectionis ex mortuis; ut et corruptibile hoc indueret incorruptionem, et mortale hoc indueret immortalitatem, quemadmodum scriptum est¹ : ut sicut per unum hominem, peccatum intravit in mundum, et per peccatum, mors; sic et per unum hominem Jesum Christum gratia regnaret per justitiam in vitam æternam, ut scriptum est. Cur ergo dicitis pro interiore nostro homine, mentem coelestem in Christo esse? num quia bifariam diviso exteriori et interiore homine, et in sepulcro, et in inferno apparuit? at non poterat alteram pro altero in redemptionem dari : sed corpus pro corpore, et animam pro anima dedit, ac perfectam subsistentiam pro toto homine. Hæc est Christi commutatio, quam in cruce probis affecere vitæ inimici Judæi, prætereuntes et moventes capita sua. Neque enim nudæ deitatis accessum infernus sustinisset : hoc et prophetæ et apostoli testantur.

18. Quod autem dictum est, in crucis œconomia animadvertere licet : quo pacto scilicet Dominus emissionis sanguinis carnis veram existentiam demonstravit : et aquæ additione, incontaminatam puritatem, ac verum esse corpus Dei ostenderit ; clamando autem et inclinando caput, spiritumque reddendo, quod intra proprium corpus erat, id est, animam, significavit, de qua et dixerat : « Pono eam » pro ovibus meis² : » ita ut expirationem nemo dixerit deitatis transmigrationem, sed animæ discessum. Nam si per transmigrationem deitatis, mors et corporis exstinctio contigisset; propria morte obiisset,

¹ 5. Roem. xii, 21. — ² Joann. x, 15.

hommes tout ce qu'il a voulu : naissance, développement des organes, nombre des années, peine, faim, soif, sommeil, douleur, mort et résurrection. Ainsi, dans ces lieux où la corruption détruit le corps de l'homme, Jésus fait descendre son corps ; où l'ame humaine était retenue dans la mort, le Christ fait apparaître l'ame humaine qu'il a prise, pour y être présent comme homme, lui que la mort ne pouvait enchaîner, et y renverser, comme Dieu, son funeste empire, afin que l'incorruptibilité surgît des semences de la corruption ; que là où la mort avait régné sous la forme de l'ame humaine, on vit régner à son tour l'immortalité par sa présence ; que nous prissions part à son immortalité incorruptible, pour ranimer l'espérance de la résurrection d'entre les morts ; que notre corps corruptible et mortel devint immortel et incorruptible, comme il a été écrit ; que « comme le péché est entré dans le monde par un seul homme, et la mort par le péché, » de même « la grâce régna par la justice en donnant la vie éternelle, par Jésus-Christ notre Seigneur. » Pourquoi donc dites-vous qu'il y a dans le Christ un esprit céleste ? Est-ce parce que l'homme étant divisé en deux parts, l'une extérieure et l'autre intérieure, il s'est montré dans le sépulcre et dans l'enfer ? Mais il ne pouvait nous racheter en donnant l'un pour l'autre ; il a donné, au contraire, corps pour corps, ame pour ame, et une existence parfaite pour l'homme tout entier. Voilà le prix de cet échange du Christ, auquel les Juifs, ces ennemis de sa vie, ont insulté sur la croix, en passant devant lui et en agitant leurs têtes avec dédain et mépris. L'enfer, en effet, n'aurait pu soutenir l'entrée de Dieu dans tout l'éclat de sa gloire et sans voiles, ainsi que l'attestent les prophètes et les apôtres.

18. L'économie de la croix nous donne la conscience de ce qui a été dit, à savoir comment le Seigneur par l'émission du sang a prouvé l'existence réelle de la chair, et par l'eau qui ruissela sur ses membres, la pureté sans tache et l'identité du corps de Dieu ; comment, par le cri qu'il pousse, par le mouvement de sa tête qui s'incline, par le soupir qui lui échappe, il a révélé ce qui était renfermé dans son corps, c'est-à-dire son ame, de laquelle il avait dit : « Je la donne » pour mes brebis ; » en sorte que personne ne pourrait dire que cette expiation fut le signal, non du vol d'une ame qui remontait au céleste séjour, mais du départ de la divinité. Car si la mort et la destruction du corps avaient été la conséquence et l'effet de cette sorte d'émigration de Dieu, il serait mort de sa propre mort, et non pas de la mort

et non nostra. Et qui, amabo, non obiecta deitate in infernum descendisset? Ubinam igitur illa anima, quam promiserat Dominus se pro ovibus suis positurum, de qua et prophetæ præfati sunt? Si vero animæ discessus fuit, ideo dictum est, eum nostram mortem suscepisse, hoc est, nostram dissolutionem sustinuisse, ut et nostram nascendi rationem.

19. Vanum igitur est vestrum sophisma : nam qui, quæso, mors advenisset, nisi et interiorem et exteriorem hominem Verbum in se constituisset, id est corpus et animam? Qui pro toto homine redemptionis pretium dederit? aut quomodo mortis imperium, plene abrogatum fuerit, si illud quod per intelligentiam peccarat, animam nempe, Christus in sese impeccabilem non constituisset? Ergo mors etiam nunc in interiore homine dominatur, in quonam enim alio unquam regnaverat, nisi in anima, quæ intelligendo peccaverat? ut dictum est : « Anima quæ peccaverit, ipsa morietur : » pro qua propriam animam Christus in pretium redemptionis posuit. Quemnam autem ab initio condemnavit Deus? opus opificis, an actionem opificii? Si opus opificis condemnavit, seipsum condemnavit Deus : eritque hominibus similis. Quod si impium sit hoc de Deo cogitare, et siipse actionem opificii damnavit, aufert igitur actionem, et innovat opificium : nam ejus opus sumus, creati ad bene operandum.

20. Sed rursum dicitis, nos Deum dicimus eum qui ex Maria natus est; cur itaque dicitis, veluti Marcion, Deum advenisse, ac Deum intactili modo accessisse, quod naturam habeat carnis humanæ non capacem? Aut cur Deum illum dicitis sicuti Paulus Samosatensis? ea enim est illius impietatis ratio, ut Deum confiteatur eum qui ex Maria natus est, qui ante sæcula quidem præfinitus sit : qui tamen ex Maria initium existendi habuerit. Verbum autem efficax e cælo, et sapientiam in illo confitetur (ac plusquam vos, illi per suam impietatem attribuit) ut vos dicitis mentem cœlestem in corpore animato. Verum nec corpus animatum eo ipso homo perfectus est : neque mens cœlestis Deus est. Nam corpus animatum dicitur, in quantum nomen animæ per modum subsistentis in illo exprimitur. Corpus autem hominis, corpus dicitur et non anima : et animam hominis, anima dicitur

des hommes. Et comment, je vous prie de nous le dire, serait-il descendu dans l'enfer sans voiler la majesté de sa divinité? Que serait devenue, si elle l'a quitté, cette ame que le Seigneur avait promis de donner pour nous, et dont les prophètes avaient parlé? C'est pour cela qu'on a dit qu'il a voulu mourir comme nous, comme nous se soumettre à une dissolution d'organes, ainsi qu'il avait accepté toutes les conditions de notre naissance.

19. Votre distinction est donc chimérique; car comment la mort serait-elle advenue, si le Verbe n'eût pas revêtu l'homme intérieur et l'homme extérieur? je veux dire le corps et l'ame. Comment aurait-il payé la rançon de l'homme tout entier? ou comment l'empire de la mort aurait-il été détruit de fond en comble, si la partie intelligente qui avait péché, l'ame, n'eût pas été adoptée par le Christ, dans un état absolu d'infailibilité? La mort donc règne encore aujourd'hui en souveraine dans l'homme intérieur; car où avait-elle jamais exercé son empire, sinon dans l'ame qui avait péché par l'effet de l'intelligence? ainsi qu'il est écrit: «L'ame qui aura péché mourra.» Et c'est pour elle que le Christ a donné la sienne. Contre qui Dieu a-t-il prononcé, dès le commencement des siècles, l'arrêt de condamnation? contre l'auteur de l'agent ou l'acte de cet agent? contre l'auteur? Dieu s'est condamné lui-même, et il sera semblable à l'homme. Que si cette pensée est impie, et si c'est l'acte que Dieu a condamné, il efface l'acte et renouvelle l'agent; car nous sommes l'œuvre de Dieu, et nous avons été créés pour le bien.

20. Vous dites encore: Nous proclamons Dieu celui qui est né de Marie. Pourquoi donc soutenir avec Marcion que Dieu est venu parmi les hommes, et qu'il échappe au toucher, parce que sa nature n'est point la nature de l'homme? ou pourquoi le reconnaître Dieu selon la doctrine de Paul de Samosate? Cet hérésiarque avoue que celui qui est né de Marie est Dieu, puisqu'il a été prédestiné avant tous les siècles, et que cependant son existence commence à Marie; mais il reconnaît que le Verbe efficace est descendu du ciel, et que la sagesse est en lui, ainsi que vous osez dire que l'esprit céleste est dans le corps vivant; et remarquez qu'il fait au Christ une part plus belle que celle que vous lui assignez. Mais le corps vivant ne devient pas aussitôt homme parfait; l'esprit céleste n'est pas Dieu non plus à l'instant même. Car on dit que le corps est vivant en tant que le nom d'ame est entendu d'une manière hypostatique, c'est-à-dire comme contenu dans la substance. Le corps de l'homme, remarquez qu'on dit le corps

et non corpus : alteram id est spiritus ad corpus. « Quis autem, ait » Scriptura, novit mentem Domini ¹? » Mens Domini, nondum Dominus; sed Domini voluntas, consilium, aut efficacia ad aliquid. Quo igitur animo hæc profertis verba, verbisque commentitiis Verbum Dei adulteratis? Atqui Dei Ecclesia, neque ita accepit, neque ita tradidit; sed, ut scriptum est, Deum Verbum qui erat apud Deum ante sæcula in consummatione sæculorum advenisse : ac ex Maria Virgine, et ex Spiritu sancto genitum esse, Filium hominis, ut scriptum est : « Donec peperit filium suum primogenitum ² : » ut fieret primogenitus in multis fratribus, cum tamen Deus verus esset : ut et quatenus homo pro nobis pateretur, et quatenus Deus, ex morte et passione nos redimeret. Incassum igitur imaginamini, vos posse ejus qui intelligit et carnem agit, novitatem in nobis ipsis efficere, existimantes per imitationem id fieri posse : nec advertitis imitationem, præmissi operis esse imitationem, alioquin non diceretur imitatio. Dum autem in Christo solius carnis novitatem confitemini, errantes blasphematis. Si enim possibile fuisset hominibus, ejus qui carnem agit novitatem absque Christi ope sibi ipsis efficere : et si quod agitur, agentem sequitur ; quid opus erat Christi adventu ?

21. Vani quoque sunt, qui dicunt Verbum advenisse, ut in unum ex prophetis. Quis enim prophetarum, Deus cum esset, homo factus est? Cur autem « lex nihil ad perfectum adduxit ³? » cur mors regnavit etiam in illos qui non peccaverant ad similitudinem protoplastorum ? quare Dominus dixit : « Si ergo vos Filius liberaverit, vere liberi eritis ⁴? » Nonne secundum eam, quæ in ipso est, novitatem et perfectionem, per quam nos qui credimus, renovamur, secundum imitationem et participationem perfectæ novitatis Christi? Sed nihil non commenti estis, ut unam negandi sententiam adornetis. Et quidem animam definientes, eam modo insipientem nominatis, modo peccatum in homine subsistens : eandem aliquando, ut peccati auctorem eliminatis. Et carnem nunc quidem increatam, nunc cœlestem, modo consubstantiali Verbo, ut perfectam vobis negationem firme-

¹ Rom. xi, 34. — ² Matth. i, 25. — ³ Hebr. vii, 19. — ⁴ Joan. viii, 36.

et non l'ame ; l'ame de l'homme, l'ame et non le corps, l'un en vue de l'autre, c'est-à-dire l'esprit en vue du corps. « Car qui a connu l'esprit de Dieu ? » dit l'Écriture. L'esprit du Seigneur, et non pas le Seigneur ; mais sa volonté, ses desseins, son efficacité. Pourquoi donc ce langage dans votre bouche ? pourquoi donc altérer par des mensonges la sainteté du Verbe de Dieu ? Or ce ne sont là ni les doctrines ni les traditions de l'Église ; mais, ainsi qu'il est écrit, elle confesse l'avènement de Dieu Verbe, qui était avec Dieu avant tous les temps dans la consommation des siècles, et qu'il est né de la vierge Marie et du Saint-Esprit, fils de l'homme, selon ces paroles de l'Écriture : « Quand elle enfanta son fils premier-né ; » afin qu'étant véritablement Dieu, il fût le premier-né parmi un grand nombre de frères ; que, comme homme, il souffrit pour nous, et comme Dieu il nous rachetât par sa passion et sa mort. C'est donc en vain que vous rêvez un renouvellement en vous de l'être intelligent et agissant, persuadés que c'est là sans doute une œuvre d'imitation. Vous ne remarquez pas que l'imitation suppose un premier modèle à imiter, sans quoi ce ne serait plus l'imitation. Mais en confessant dans le Christ seulement le renouvellement de la chair, vous allez de l'erreur au blasphème. S'il eût été possible de renouveler en eux, sans le secours du Christ, l'être qui donne le mouvement à la chair ; et si la partie passive est analogue à la partie active, quel besoin y avait-il de l'avènement du Christ.

21. On se trompe encore étrangement en disant que le Verbe s'est uni à sa chair comme à celle de tout autre prophète ; car quel est le prophète qui, étant Dieu, se soit fait homme ? Pourquoi « la loi n'a-t-elle rien conduit à la perfection ? » Pourquoi la mort a-t-elle frappé ceux qui n'avaient point péché comme nos premiers pères ? pourquoi Jésus-Christ a-t-il dit : « Alors vous serez véritablement libres si le Fils de l'homme vous met en liberté ? » N'est-ce pas en conformité avec cet ordre nouveau et cette perfection qui, par l'effet de l'imitation et de la participation à la perfection du Christ, nous régénère, nous qui croyons en lui ? Mais vous avez tout inventé pour tout nier. Dans vos définitions de l'ame, quelles contradictions ! Tantôt c'est une folle privée de raison ; tantôt c'est le péché contenu dans la substance de l'homme ; tantôt vous la rejetez comme auteur du péché. Et la chair ! ici créée, là céleste, ailleurs consubstantielle au Verbe ! et tout cela sans doute pour donner une base plus ferme à vos dénégations. C'est ainsi qu'une passion nouvelle, avec ses blessures et son effusion de

tis. Ut autem Arius lapsus a fide in ineffabilem et verissimam Filii ex Patre generationem; passionem, et sectionem, et effluxum commentus est; ut per impia verba eos qui minime firmi erant, in foveam iniquitatis præcipitaret: nam « os scelerati fovea profunda¹: » sic rursum Sabellius, qui finxit Filium sine hypostasi esse, et Spiritum sanctum sine existentia, alioqui divisionem deitatis, ac principiorum, eorumque enumerationem induci criminatus, judaïca sententia firmatur. Sic quoque Manichæus incarnationi, et humanitati a Domino assumptæ fidem negans, impius omnino evasit, aïens: Hominem duobus subjacere opificibus, malo et bono. Ita quoque vos, vel, ut sycophantæ, duos filios nos admittere dicitis: vel nos hominis cultores vocatis, nosque peccati insimulatis: idque non ex pietate agitis; sed ut errori vestro per improba commenta, felicem progressum paretis: et ut impiis vestris verbis infirmos avertatis a fide. Sed tamen Dæi fundamentum immotum permanet, hujusmodi sigillo obsignatum.

22. Hæc ad te scripsi, dilecte (tametsi nihil amplius scribere opus erat; sufficit namque evangelica traditio), tum quia de nostra fide interrogasti; tum eorum causa qui commentis suis nugantur, neque cogitant eum, qui ex proprio loquitur animo, mendacia loqui. Neque enim vel pulchritudinem, vel gloriam corporis Christi humanus intellectus exprimere potest; sed quæ gesta sunt, prout scripta habentur; confiteri valet: necnon verum Deum qui est, adorare, in gloriam et confessionem mansuetudinis ejus, et in spem salutis nostræ. In Christo Jesu Domino nostro. Amen.

¹ Prov. xxii, 14.



sang, est sortie de l'imagination d'Arius, déserteur de notre foi en l'ineffable et certaine génération du Fils par le Père, pour entraîner par des paroles impies ceux dont la croyance n'était pas ferme dans un précipice d'iniquité; car « la bouche du méchant est un gouffre » profond. » Ainsi Sabellius, qui soutint que le Fils n'était point contenu dans la substance, que le Saint-Esprit n'existait pas, prétendit, en s'appuyant sur l'opinion des Juifs, qu'il ne fallait point établir de distinction entre les personnes. Ainsi Manès, refusant de croire à l'incarnation et à l'humanité du Seigneur, atteignit les dernières limites de l'impiété en disant que l'homme était placé sous l'empire de deux principes, le bien et le mal. Ainsi vous-mêmes, vous nous reprochez ou d'admettre deux personnes du Fils, ou de rendre un culte d'adoration aux hommes, et vous nous accusez de péché. Ce n'est pas un sentiment de piété qui vous anime; vous ne cherchez qu'à assurer le progrès de vos fausses doctrines à l'aide de mensonges odieux, et à détourner les faibles du sentier de la vérité. Mais la pierre fondamentale posée par la main de Dieu, et empreinte de son auguste sceau, reste inébranlable.

22. Je vous ai écrit tout ceci, mon cher ami, quoique cela ne fût pas nécessaire, puisque la tradition évangélique suffit aux fidèles, je vous ai écrit, soit parce que vous m'avez consulté sur notre foi, soit en considération de ceux qui se font un jeu de leurs inventions, et qui ne croient pas que l'homme qui exprime ses propres sentimens puisse être regardé comme un imposteur. L'esprit humain ne saurait exprimer sans doute ni la beauté, ni la gloire du corps de Jésus-Christ; mais il peut du moins confesser tout ce qui a été fait, ainsi que l'Écriture le rapporte, et surtout adorer le vrai Dieu, en glorifiant son ineffable douceur, et dans l'espérance de notre salut en Jésus-Christ notre Seigneur. Ainsi soit-il.



SANCTI PATRIS NOSTRI

ATHANASII

ARCHIEPISCOPI ALEXANDRINI,

DE SALUTARI ADVENTU JESU CHRISTI

CONTRA APOLLINARIUM

LIBER SECUNDUS.

1. Qui Dominum nostrum Jesum Christum non ex Deo et homine unum confitentur, ut scriptum est in Evangelio : « Qui fuit Adam, qui fuit » Dei¹, » dicant, quid de eo qui in forma Dei erat, et qui formam servi accepit, existiment; aut quomodo illud : « Et Verbum caro factum est, et habitavit in nobis², » intelligant. Qui enim dixit : « Verbum caro factum est³, » idem ait : Ipsum pro nobis animam possuisse suam : Num, ita ut Verbum mutationem passum, et in carnem transformatum, vel animæ simile factum sit : an quod imaginariam speciem humanæ formæ præ se ferret, ut alii hæretici errantes dicunt? Sed hoc non concedet Apostolus, qui liquido dixit, quisnam cum esset, quid acceperit. Sicut enim forma Dei, plenitudo divinitatis Verbi intelligitur; sic forma servi, humanæ substantiæ intelligens natura, cum organica compositione, agnoscitur : ut illa quidem dictione, « erat⁴, » Verbum intelligeretur; illa autem, « factum est⁵, » caro cum anima agnosceretur : quæ forma servi dicitur, ac intellectualis quædam substantia esse intelligitur. Hincque fit ut homo mortuus, informis dicatur, et anima quæ indissolubilem naturam habet, è corpore recedente, totus solvatur. Unde Paulus quidem de intellectuali natura testimonium perhibet; Joannes vero de organica corporis ostensione, ut ambo totum incarnationis mysterium prædicent. Manifestum enim est, Deum Verbum, qui ante adventum in carne existe-

¹ Luc. III, 38. — ² Joan. I, 14. — ³ *Ibid.* x, 15. — ⁴ *Ibid.* I, 1. — ⁵ *Ibid.* 15.

SAINT ATHANASE,

ARCHEVÊQUE D'ALEXANDRIE.

DE L'AVÈNEMENT SALUTAIRE DE N. S. JÉSUS-CHRIST,

CONTRE APOLLINAIRE.

LIVRE SECOND.

1. Ceux qui ne reconnaissent pas que notre Seigneur Jésus-Christ tient de Dieu et de l'homme tout ensemble, comme il est écrit dans l'Évangile : « Qui fut d'Adam, qui fut de Dieu, » devraient bien nous dire ce qu'ils pensent de celui qui, étant Dieu, prit la forme d'un esclave, et comment ils entendent ces mots : « Et le Verbe s'est fait » chair, et il a habité avec nous ; » car celui qui a dit : « Le Verbe » s'est fait chair, » a dit aussi : « Je donne ma vie pour eux. » Est-ce que le Verbe a pu subir un changement, être transformé en chair, ou devenir semblable à une ame ? est-ce parce qu'il avait l'apparence imaginaire de la forme humaine, ainsi que le prétendent les autres hérétiques ? Mais cette opinion sera repoussée par l'Apôtre, qui a énoncé clairement qui il est et ce qu'il a pris. Comme à la figure de Dieu on attache l'idée de la plénitude de la divinité du Verbe, de même on ne comprend pas la figure d'un esclave, la nature intelligente de la substance humaine, sans un assemblage d'organes ; en telle sorte que le mot *était* doit désigner le Verbe, et cet autre *a été fait*, la chair avec l'ame, qu'on appelle figure d'esclave, et que l'on comprend comme une substance spirituelle. C'est pourquoi l'on dit que l'homme mort n'a plus de forme, et que la dissolution est complète quand l'ame, indissoluble de sa nature, se sépare du corps. D'où il suit que Paul rend témoignage à la nature intellectuelle, et Jean au corps avec ses organes, si bien que tous deux marquent ainsi tout le mystère de l'incarnation. Il est évident en effet que Dieu le Verbe, qui, avant l'avènement, était dans la chair, n'était pas homme alors, mais qu'il était Dieu avec Dieu, invisible et impassible.

bat, non tunc hominem, sed Deum fuisse apud Deum, invisibilem, et impassibilem.

2. Nequaquam igitur hæc vox, Christus, carne seclusa profertur: quandoquidem nomen illud, passio et mors consequuntur, cum Paulus scribat: « Si passibilis Christus, si primus ex resurrectione mortuorum ¹; » et alibi ipse dicat: « Pascha nostrum immolatus est Christus ²: et, Homo Christus Jesus, qui dedit semetipsum redemptionem » pro nobis ³. » Non quod Deus non sit, sed quod et homo Christus sit. Quare, « Memor esto, ait Jesum Christum resurrexisse a mortuis » ex semine David secundum carnem ⁴. » Iacirco Scriptura de utroque nomine mentionem facit, quo ejus subsistentiam declarat; ipsum nempe invisibiliter quidem, ut Deum, intellectu tantum, percipi et revera esse: ut hominem autem visibiliter attrahere, et revera existere: non divisione personarum aut cogitationum, sed naturali generatione, et indissolubili unione: ut ejus passione in confesso vere habita, ipse passibilis, et impassibilis revera esse concedatur. Quomodo igitur Verbum, Deus cum esset, factum est Christus, priusquam homo fieret? Nam si hoc nomen, Christus, divinitati a carne separatæ proprium sit; ergo Patri, Spirituique sancto attribuendum est: passio quoque communis erit, ut quidam errantes arbitrantur. An et ipsum impassibile et incorporeum Deum Verbum, etiam ante incarnationem, et humanam naturam assumptam, passionis et mortis capacem esse dicetis? At qui, quæso, Filius, qui Patri consubstantialis, et ab eo secundum divinam naturam indivisus est, passibilis dicatur, cum sit immutabilis et invariabilis, nisi sumpta in seipso ex Virginis utero tota humanæ structuræ specie, homo factus sit; ut et mutabilis homo esset in passione, et una immutabilis esset, quatenus Deus?

3. Quapropter unctio facta est, non quod Deus unctione indigeret, nec quod absque Deo unctio fieret, sed Deo unctionem applicante, ipsamque in corpore unctionis capace, recipiente. Manifestum igitur est, Verbum non absque humana carne Christum factum fuisse, nec

¹ Act. xxvi, 23. — ² 1 Cor. v, 7. — ³ 1 Tim. ii, 6. — ⁴ 2 Tim. ii, 8.

2. On ne prononce pas le nom du *Christ* abstraction faite de la chair, puisque la passion et la mort en sont la conséquence, et que Paul dit : « Que le Christ souffrirait, et qu'il ressusciterait le premier » d'entre les morts ; » et ailleurs : « Jésus-Christ a été immolé, lui qui » est notre agneau pascal ; » et encore : « Jésus-Christ-homme, qui » s'est livré lui-même pour nous. » Est-ce à dire pour cela qu'il n'est pas Dieu ? Non ; mais c'est que le Christ est homme. C'est pourquoi, « Souvenez-vous, dit le même Apôtre, que notre Seigneur Jésus-Christ, qui est de la race de David selon la chair, est ressuscité » d'entre les morts. » Ainsi l'Écriture fait mention des deux noms pour marquer son existence, et que, comme Dieu, il est invisible, et qu'on ne peut en avoir la perception que par l'intelligence ; tandis que, comme homme, il peut affecter les deux sens de la vue et du toucher ; qu'il existe réellement sous ce double rapport ; non qu'il y ait distinction des personnes ou des pensées, mais par l'effet d'une génération naturelle et de l'union indissoluble des deux substances, et qu'ainsi dans la passion, dont on ne saurait attaquer la réalité, il est tout à la fois passible et impassible. Mais comment le Verbe, étant Dieu, était-il le Christ avant d'être homme ? car si le nom de Christ ne convient qu'à la divinité sans la chair, on pourra donc le donner également au Père et au Saint-Esprit, et ils auront aussi enduré les tortures de la passion, selon que le prêchent quelques hérésiarques. Direz-vous que le Verbe impassible et incorporel pouvait souffrir et mourir avant l'incarnation et avant qu'il eût pris la nature humaine ? mais comment, je vous le demande, le Fils, qui est consubstantiel au Père et ne peut en être séparé selon la nature divine, est-il sensible, lui qui est immuable, lui qui ne peut changer, à moins qu'il ne se soit fait homme en prenant dans le sein de la Vierge la forme de la structure humaine, de manière que, dans la passion, il fût, comme homme, susceptible d'un changement qu'il ne pouvait en même temps subir comme Dieu ?

3. Il y a eu onction, non que Dieu en eût besoin, ni qu'il pût y avoir onction indépendamment de Dieu, mais il l'a imposée à un corps susceptible de la recevoir. Il est donc manifeste que le Verbe a été le Christ, non sans doute en rejetant la chair, ni en se divisant de manière à ne prendre que la figure de la chair et la ressemblance de l'âme ; mais c'est qu'en restant lui-même, il a revêtu la forme d'es-

sese dividendo in carnis speciem, et animæ similitudinem : sed manens quod erat, formam servi accepisse, non destitutam existentia, quippe quæ per passionem, resurrectionem, et universam œconomiam sese proderet, ut scriptum et comprobatum est. Dicite igitur, cur Deum in Nazareth factum esse existimatis ; quod omnes solent hæretici proferre ? Ut Paulus Samosatensis Deum ex Virgine confitetur : Deum ex Nazareth visum, ac qui inde cum existendi, tum regnandi initium duxerit : Verbumque esse ex cœlo efficax, in quo sapientiam esse confitetur : quod præfinitione quidem ante sæcula sit, existentia vero ex Nazareth sit editum, ut Deus, inquit, unus ille sit, qui super omnia Deus est Pater. Talis est hujus impietas. Marcion autem et Manichæus dicunt, Deum in Virginem advenisse, ac intactili modo prodiisse, nec capacem fuisse communicandi cum natura humana, in peccatum lapsa, ac principi nequitiae subjecta. Si enim, aiunt, hanc assumpsit, et principi nequitiae Christus subditus erit, et peccati expers non erit ; sed propriam carnem exhibuisse, inquit, ex sese, ea qua libuit similitudine, ex cœlo scilicet exhibita et in cœlum regressa : demum quæ tota sit divinitas. Valentinus contra, carnem Deitatis partem esse commentus, passionem Trinitati communem fuisse contendit. Arius vero carnem solam, ad occultationem divinitatis confitetur ; vice autem interioris nostri hominis, id est, animæ, Verbum, ait ; in carne exstitisse ; passionem et ab inferis resurrectionem divinitati adscribere ausus. Sabellius autem Pauli Samosatensis, ejusque sequacium sententiam probat : veritus enim Arii divisionem, in errorem qui (personas) de medio tollit delapsus est. Vos autem cuinam adhæretis vel cuinam opitulari vultis ? Num, quod proverbio fertur, cujuslibet tribus estis ? Nam dum unioni fidem negatis, dum plenitudini repugnatis, cum omnibus supra memoratis hæreticis consentitis : metuque divisionis, ut causificamini, ad (personas) auferendas animum appulistis. Verum ut qui dividunt, insaniant, et qui detrahunt, errant ; sic qui de medio tollunt in perniciem eunt : cum et vera incarnatio facta, et veritas visa, gratia quoque testimonio comprobata fuerit ?

4. Cur itaque argu'tis sophismatibusque contenditis ? qua de causa simulatione utimini ? et quare palam non dicitis, eum, non assumpta servi forma, hominem factum fuisse, sed quasi hominem apparuisse ?

clave, forme vivante dont la passion, la résurrection et tout enfin devait démontrer la réalité, comme il a été dit et prouvé par les Écritures. Expliquez-nous ce qui vous autorise à croire que Dieu a été conçu, est né à Nazareth, ce que reconnaissent tous les hérétiques? Ainsi Paul de Samosate avoue que Dieu est sorti de la Vierge, qu'il s'est fait voir à Nazareth, et que c'est là qu'ont commencé et sa vie et son règne; que le Verbe efficace est descendu du ciel avec ses trésors de sagesse; qu'il est prédestiné avant tous les siècles, mais que Nazareth l'a vu entrer dans la vie, afin qu'il n'y ait qu'un seul Dieu, le Père. Voilà le sentiment impie qu'il a osé manifester. Marcion et Manès disent à leur tour que Dieu est venu dans le sein de la Vierge, qu'il y a été palpable, et qu'il n'a eu aucune communication avec la nature humaine tombée dans le péché et soumise à l'empire du démon. S'il l'a prise en effet, le Christ devient l'esclave de l'auteur du mal et peut pécher; mais c'est sa propre chair qu'il a montrée aux hommes en sa personne, en lui donnant la ressemblance qu'il lui a plu; descendue du ciel, elle y est remontée avec toute sa divinité. Valentinus, au contraire, soutient que la chair est une partie de la divinité, et que les trois personnes de la sainte Trinité ont également souffert dans la passion. Vient ensuite Arius, qui ne craint pas d'avancer que la chair n'a fait que servir de voile à la divinité; qu'au lieu de l'ame, c'est le Verbe qui était dans la chair, osant ainsi proclamer que c'est Dieu qui est mort, que c'est Dieu qui est ressuscité. Sabellius adopta les opinions de Paul de Samosate et de ses adhérens, et, rejetant la division d'Arius, il fait bon marché des personnes. Quant à vous, sous quels drapeaux faut-il vous ranger? quel est le système que vous appuyez? est-ce que, selon le proverbe, vous êtes les amis de tout le monde⁴? En effet, vous ne croyez point à l'union de Jésus-Christ avec le corps; vous répugnez à reconnaître qu'il y a été Dieu parfait: c'est partager les opinions de tous ceux que je viens de nommer; et, dans la crainte de paraître admettre la division, vous effacez la distinction des trois personnes de la Trinité; mais comme il y a folie à séparer en Jésus-Christ l'humanité de la divinité, erreur à rejeter l'une ou l'autre, il y a principalement impiété à confondre les personnes, car l'incarnation a été réelle; c'est véritablement Jésus-Christ qui a paru sur la terre, et les témoignages n'ont pas fait défaut à la grâce.

4. Pourquoi toutes ces arguties? pourquoi tous ces sophismes? pourquoi cette vaine dissimulation? pourquoi ne pas dire nettement

⁴ Tous les imprimés donnent *πάτριλοι γιγόνατε*.

ea quippe est interrogationis vestræ significatio, qua fraudulenter, ipse et ipse, iterato dicitis. Ideoque veræ incarnationi adversari studetis, nosque calumniis oppugnatis, dicit isque: Homines illi dicunt Christum esse hominem qui Deus factus sit. Ecquid sibi vult illud: « In principio erat Verbum¹? » et, Formam servi accipiens, factus est homo? quam, aut hominem, aiunt, cum Deo existentem, aut hominem Deo complicatum, aut hominem pro mundo mortuum, et qui pars mundi sit aut hominem peccati non expertem: aut hominem angelis imperantem: aut hominem qui a creaturis adoretur: aut hominem qui Dominus sit, dicente Apostolo: « Paulus servus Jesu Christi²: » aut hominem crucifixum, qui Dominus sit gloriæ: aut hominem qui hæc audiat: « Sede a dextris meis³: » aut hominem qui venturus sit, ut mundum judicet. Hæc est « lutosa » vestra « subversio⁴, » qua homines potatis, et inebriatis. Interrogate ergo Judæos, ut cum hæc ipsa verba contra Christum, et contra Christi fideles ab illis prolata audieritis, erubescatis. Discite quoque ab aliis hæreticis, qui eadem quæ vos loquuntur et sentiunt. In medium adducantur itaque, hæreticorum dogmata, vestra sententia, fidei nostræ ratio, Evangelii definitio, apostolorum prædicatio, prophetarum testimonium, et peractæ œconomix verus modus veraque ratio.

5. Respondete igitur, qua ratione dicitis, Deum ex Nazareth factum fuisse, Deitatisque initium existendi juxta Paulum Samosatensem adscribitis; aut carnis generationem negatis, juxta Marcionem et alios hæreticos; nec in statutis evangelicis inceditis, sed vultis ex propria loqui sententia? Ideo enim dicitis, Deum ex Virgine natum esse, ac non Deum et hominem, juxta evangelicam definitionem: ne si carnis generationem confiteamini, ipsam naturalem admittere cogamini, qua sane in re vere diceretis; sed Deum genitum affirmatis, qui propriam carnem, specie tantum exhibuerit. Non enim Deus initium nascendi ex Nazareth sortitus est: sed qui existit ante sæcula Verbum Deus, ex Nazareth homo visus est: natus ex Maria Virgine, et Spiritu sancto, in Bethlehem Judææ, ex semine David, Abrahæ et Adæ, uti scriptum

¹ Joan. 1, 1. — ² Rom. 1, 1. — ³ Psal. cix, 1. — ⁴ Habac. ii, 15.

que Jésus-Christ s'est fait homme sans prendre la robe d'esclave, et que c'est comme homme qu'il s'est montré à la terre? C'est le véritable sens de ces mots que répètent sans cesse vos lèvres perfides : c'est lui et lui. Ainsi vous vous efforcez de combattre la véritable incarnation, vous ne nous épargnez pas les calomnies, et vous dites : Ces insensés prêchent que le Christ est un homme divinisé. Mais à ces mots : « Au commencement était le Verbe, » et il a été fait homme sous la forme d'un esclave, quel autre sens faut-il attacher que celui-ci : ou c'est un homme existant avec Dieu, ou un mélange de l'homme et de la divinité, ou un homme mort pour le monde dont il fait partie, ou un homme pécheur, ou un homme commandant en maître aux anges, ou un homme adoré par les créatures, ou un homme qui est le Seigneur, selon cette parole de l'Apôtre : « Paul, serviteur de Jésus-Christ, » ou un homme suspendu à la croix et pour qui la gloire tient ses trésors ouverts, ou un homme à qui l'on dit : « Soyez assis à ma droite, » ou un homme enfin qui viendra juger le monde. Voilà le fiel que vous mêlez dans le breuvage dont vous enivrez les hommes. Interrogez donc les Juifs, afin que la honte vous monte au visage en les entendant proférer les mêmes paroles contre le Christ et contre ses fidèles serviteurs. Instruisez-vous aussi à l'école des autres hérétiques qui parlent et pensent comme vous, et mettons en présence les dogmes de l'hérésie, vos opinions, les principes de notre foi, l'Évangile, les prédications des apôtres, le témoignage des prophètes et la haute pensée qui a présidé à l'incarnation.

5. Dites-nous de quelle manière vous entendez que Dieu est né à Nazareth : ou vous assignez une date à sa naissance, avec Paul de Samosate, ou vous niez la génération de la chair, à l'exemple de Marcion et des autres ; mais alors vous n'êtes plus dans la voie des Évangiles, et ce n'est que votre opinion particulière que vous voulez émettre. En effet, vous dites que Dieu est né de la Vierge et qu'il n'est pas Dieu et homme, ainsi que s'explique l'Évangile, dans la crainte, sans doute, qu'en confessant la génération de la chair, vous ne soyez forcés d'admettre qu'elle a été naturelle, ce qui serait l'expression de la vérité ; mais en affirmant que Dieu est né vous entendez qu'il n'a montré que les apparences de sa propre chair. Ce n'est pas de Nazareth qu'il faut compter la naissance de Dieu ; mais Dieu le Verbe, qui existe avant tous les siècles, a été vu comme homme à Nazareth, issu de la Vierge Marie et du Saint-Esprit, à Bethléhem de Judée, de la race de David, d'Abraham et d'Adam, ainsi qu'il a été écrit, et il a pris dans

est : omniaque assumpsit ex Virgine, quæcumque ab initio Deus ad constitutionem hominis efformavit et condidit, excepto peccato. Ut Apostolus quoque ait : « Pro similitudine per omnia, præter peccatum¹ : » nec divinitatis mutationem, sed humanitatis innovationem arbitrio suo effecit ; quo gentes Christo « concorporales et comparticipes² » fierent, quemadmodum scribit Apostolus : utque homo revera Deus, et Deus revera homo foret : essetque ille vere homo, et vere Deus : non quod homo apud Deum esset, ut vos calumniantes, christianorumque mysterio obtrectantes dicitis ; sed quod Deo unigenito placuerit, plenitudine suæ divinitatis archetypi hominis naturam, novumque opificium, ex utero Virginis in seipso per naturalem generationem, et indissolubilem unionem restaurare ; ut et pro hominibus salutare negotium perficeret, inque passione, morte et resurrectione, hominum redemptionem absolveret.

6. Sed objicitis : Si omnia accepit, sane et humanas cogitationes habuit : impossibile autem est, humanis cogitationibus non inesse peccatum : quomodo igitur Christus absque peccato erit ? Imo respondete vos ipsi : Si vitiosarum cogitationum Deus creator fuerit, adjungendum Deo est proprium opificium : venit enim ut proprium opus sibi adjungeret. Sed eo pacto, injusto sane judicio peccator damnatur. Nam si vitiosas cogitationes creavit Deus, quid est quod peccantem condemnet ? aut qui potest a Deo hujusmodi judicium proficisci ? Quod si Adam, antequam Dei mandatum transgrederetur, ejusmodi cogitationibus obnoxius fuit, qui fieri potuit ut bonum et malum non cognosceret ? Certe natura quidem rationalis, cogitatione vero liber, mali experientiam non habebat, soliusque boni notitia præditus, quasi « unius moris » erat³. Postquam autem Dei mandatum transgressus est, in vitiosas lapsus est cogitationes : non quod Deus illas cogitationes quæ nos in captivitatem redigunt condiderit, sed quod diabolus fraude illas in rationali hominum natura, in prævaricatione constituta ? et a Deo expulsa, quasi alienum semen induxerit ; ita ut diabolus legem peccati in natura hominis constituerit, unaque mortem quæ per opus peccati in illa dominatum exercent. Quocirca venit Filius Dei, ut solvat opera diaboli. Sed instatis, jam solvit, cum

¹ Hebr. iv, 15. — ² Ephes. iii, 6. — ³ Psal. lxxvii, 7.

le sein de la Vierge, à l'exception du péché, tout ce que dès le commencement il fit pour la création de l'homme. C'est ce que dit l'Apôtre : « Tout pour nous ressembler, hormis le péché. » Il n'y a pas eu changement, il y a eu rénovation de l'humanité, afin que « les gentils » fussent les membres du même corps et qu'ils eussent les mêmes » grâces en partage, » comme le dit l'Apôtre ; que l'homme fût vraiment Dieu, que Dieu fût vraiment homme, et qu'il fût ainsi tout à la fois vraiment homme et vraiment Dieu ; ce n'est pas à dire que l'homme fût avec Dieu, selon votre faux système, qui fait outrage au mystère des chrétiens ; mais c'est qu'il a plu au Dieu unique, dans la plénitude de sa divinité, de réparer les ruines de l'homme et de le renouveler en lui-même dans le sein de la Vierge, par l'effet d'une génération naturelle et d'une union indissoluble, pour consommer le salut des hommes et les racheter par sa passion, par sa mort et sa résurrection.

6. Mais vous faites une objection : s'il a tout reçu, il a reçu sans doute la pensée humaine, et il est impossible de concevoir la pensée sans le péché. Comment a'ors le Christ ne sera-t-il pas sujet au péché? Eh bien! répondez vous-mêmes : si Dieu est auteur des mauvaises pensées, il ne faut pas séparer Dieu de ses propres œuvres, car il est venu pour s'y réunir ; mais alors c'est un arrêt injuste que celui qui condamne le pécheur. Si Dieu en effet a créé les mauvaises pensées, pourquoi cette condamnation de l'homme qui s'y abandonne? ou comment un pareil jugement peut-il venir de Dieu? Que si Adam, avant d'avoir transgressé l'ordre de Dieu, a été placé sous l'influence de ces funestes pensées, comment pouvait-il ne pas connaître le bien et le mal? Être raisonnable par sa nature, libre dans sa pensée, il ne s'était point instruit à l'école du mal, il n'avait que la notion du bien, et, pour ainsi dire, « un même esprit. » Mais du moment où il foula aux pieds le commandement de Dieu, son cœur s'ouvrit à toutes les pensées du mal qui nous ravissent notre liberté, non qu'on doive accuser Dieu d'en être l'auteur ; c'est que le démon les a méchamment fait éclore, comme une semence étrangère, dans sa raison, établie ainsi en état de prévarication, et violemment éloignée de Dieu ; en telle sorte que le démon a soumis la nature de l'homme à la loi du péché, et en même temps y a fait entrer la mort, qui y règne en souveraine. Le Fils de Dieu est donc venu pour détruire les œuvres du diable. Mais vous résistez, et vous dites : Ces œuvres sont détruites, puisqu'il n'a point péché. Ce n'est pas ainsi

non peccaverit. At nequaquam est illud peccatum solvere. Neque enim ab initio peccatum in illo operatus est diabolus; ut veniente Verbo in mundum, et non peccante, solveretur peccatum; sed in rationali et intellectuali natura hominis per inductum semen diabolus peccatum est operatus. Quapropter impossibile fuit naturæ rationali, quæ sua sponte peccaverat, ac mortis damnationi subjecta erat, sese in libertatem revocare, ut ait Apostolus: « Nam quod impossibile erat legi, in » quo infirmabatur per carnem ¹. » Quapropter venit ipse Dei Filius, ut eam in natura sua, per novam originem, et mirabilem generationem restauraret. Non quo eam, quæ ab initio facta erat, constitutionem divideret; sed quo « super seminatam » abrogationem abrogaret; ut testatur propheta, dicens ²: « Priusquam cognoscat parvulus bonum » vel malum, reprobatur malitiam ad eligendum bonum ³. » Quod si in natura quæ peccaverat, impeccabilitas non apparuisset, cur peccatum in carne damnatum esset, cum neque caro peccati ac um habeat, neque in divinitatem peccatum cadat? Quare Apostolus dicit: « Ubi » abundavit peccatum, ibi superabundavit et gratia ⁴? » non locum indicans, sed naturam significans. « Ut sicut, *inquit*, per unum ho- » minem peccatum in hunc mundum intravit, et per peccatum mors; ita » per unum hominem Jesum Christum, gratia regnet per justitiam » in vitam æternam ⁵. » Ut per quam naturam peccatum processit, per eandem justitiæ specimen daretur: et sic humana natura a peccato liberata, diaboli opera solverentur, Deoque gloria daretur.

7. At rursum dicitis: Si homo est Christus, pars erit mundi: pars autem mundi mundum salvum facere nequit. O fallaciæ commentum! O insana blasphemia! Dicant ex quam Scriptura deprompta sit ista definitio, aut potius hoc diaboli sophisma? Quandoquidem propheta dicit: « Frater non redimit, redimet homo ⁶: » Et alibi: « Et homo » natus est in ea, et ipse fundavit eam Altissimus ⁷. » Qui fieri potest igitur ut Verbum homo factum mundum non redimat? Cum manifestum sit, in qua natura commissum est peccatum; in ea quoque existi-

¹ Rom. VIII, 3. — ² Matth. XIII, 25. — ³ Isai. VII, 16. — ⁴ Rom. V, 20. — ⁵ *Ibid.* 7, 12 et 20. — ⁶ Psal. XLVIII, 8. — ⁷ *Ibid.* LXXXVI, 5.

qu'il faut l'entendre. En effet, le démon n'avait pas mis dès le commencement le péché dans le cœur de l'homme, pour que le péché fût vaincu par l'avènement au monde et l'innocence du Christ; mais c'est dans la nature raisonnable et intelligente de l'homme que l'artisan du mal en a développé le funeste germe. Il n'était donc pas possible que cette raison de l'homme dont la faute fut son propre ouvrage, et qui s'était condamnée elle-même à la mort, pût briser les fers qu'elle s'était donnés, selon la parole de l'Apôtre : « Ce qui était impossible à la » loi, la chair la rendant faible et impuissante. » Le Fils de Dieu est donc venu lui-même la relever de sa chute en lui donnant une nouvelle vie par une admirable génération. N'allez pas croire qu'il voulût par là diviser son premier ouvrage; non, sans doute; mais il vint réprover la réprobation « qui avait été semée par dessus, » comme l'atteste le prophète : « Avant que l'enfant connaisse le bien ou le mal, » il rejette le mal pour choisir le bien. » Or, si l'être qui n'est pas sujet à pécher ne fût pas entré dans la nature qui avait péché, pourquoi sa chair aurait-elle été condamnée, puisqu'elle n'est pas par elle-même capable de pécher, et que Dieu ne connaît pas le péché? Pourquoi l'Apôtre dit-il : « Où il y a eu une abondance de péché, Dieu a » répandu une surabondance de grâce? » Et remarquez qu'il veut désigner ici l'ame qui pèche, la nature et non pas le lieu où le péché a été commis. « C'est pour que, dit-il, la grâce règne par la justice, » en donnant la vie éternelle, par Jésus-Christ notre Seigneur, comme » le péché est entré dans le monde par un seul homme, et la mort » par le péché. » C'est qu'il voulait encore donner un exemple de justice par la même nature qui avait amené le péché sur la terre, et que, la nature humaine étant ainsi arrachée à l'esclavage, l'œuvre du démon fût anéantie et que Dieu fût glorifié.

7. Si l'homme est le Christ, dites-vous encore, il sera une partie de ce monde; mais la partie ne peut pas sauver le tout. O ruse! ô blasphème! dans quel livre de l'Écriture avez-vous pris ce raisonnement, ou plutôt ce sophisme du démon? Mais le prophète n'a-t-il pas dit : « Le frère ne rachète point son frère, l'homme se rachètera-t-il? » Et ailleurs : « L'homme est né dans elle, et le Très-Haut lui-même l'a » fondée? » Comment donc le Verbe fait homme ne rachètera-t-il pas le monde qu'il a créé, puisqu'il est manifeste qu'il y a eu une surabondance de grâce dans la nature où le péché a été commis? Mais quelle surabondance de grâce? c'est que le Verbe s'est fait homme et qu'il est resté Dieu, afin qu'étant homme on crût en sa divinité, de

tisse gratiæ exuberantiam? Quænam autem gratiæ exuberantia? quod Verbum factum sit homo, manens tamen Deus; ut et homo factum Deus crederetur: quemadmodum et Christus homo cum sit, Deus tamen est: quia cum Deus esset, factus est homo, et in hominis forma credentibus salutem impertit. Si enim Dominum Jesum ore tuo confessus fueris, et in corde tuo credideris, quod Deus illum ex mortuis excitavit, salvus eris. Nex autem in Deum non cadit, qui nec resurrectione opus habet, sed ipse a mortuis excitat. Unde necesse fuit, ut aliquid Deus haberet, quod pro nobis offerret, sive in morte, sive in vita: quapropter Verbum quod homo factum sit, eo magis salutem operatur.

8. Sed iterum objicitis: Ecqua ratione potest natura, quæ in consuetudine peccati edita est, et quæ peccati successionem exceptit, absque peccato esse? quod impossibile cum sit, erit igitur Christus, ut unus ex hominibus. Hæc et Marcion sensit: hanc et Manichæus induxit sententiam, qui carnem hominis, ipsamque generationem sub malitiæ principe constituit, ipsique dominatoris titulum adscripsit: cum a quo quis victus est, ejusdem et servus reddatur. Horum sententiam vos quoque renovatis, dum diversa ratione, spiritualem hominis naturam, quæ anima esse intelligitur, una illi subjicitis, quam non posse peccatum vitare statuitis, quantumcumque tandem animam carnalem esse scribatis. Unde autem hæc didiceritis ignoro, cum neque in sacris Scripturis, neque in vulgata hominum sententia id admittatur, Domino dicente: « Ne timeatis ab iis qui occidunt corpus, » animam autem non possunt occidere¹. » Atqui si carnalis est anima, ut vestra fert opinio, cur non una cum corpore moritur, et perit? et cur Petrus animas in inferno detentas spiritus vocans, ait: « Abiit, ut » iis qui in carcere inclusi erant spiritibus, resurrectionem annuntiaret²? » Sed vos omnia præter naturam dicitis et appellatis, ne juxta naturalem sensum œconomiam enarrantes, vera proferatis, nempe Verbum vere hominem factum esse. Dixistis enim, ipsa Domini voce testatum illud esse: « Sensus et cogitatio hominis, in malum » prona est ab adolescentia sua³: » non intelligentes, cum dixit, « ab » adolescentia⁴, » illud quod ab inimico insitum et lethale est indi-

¹ Matth. x, 28. — ² 1 Petr. III, 19. — ³ Gen. VIII, 21. — ⁴ Psal. cxxxI, 11.

même que Jésus-Christ homme est néanmoins Dieu, parce qu'étant Dieu il s'est fait homme, et qu'il assure le salut de ceux qui croient en lui sous la forme de l'homme. En effet, si votre bouche confesse Jésus notre Seigneur, et si vous croyez dans votre cœur que Dieu l'a ressuscité d'entre les morts, vous serez sauvé. La mort ne peut frapper Dieu, qui n'a pas besoin de résurrection, mais qui ressuscite lui-même d'entre les morts. Il fallait donc que Dieu, soit dans sa vie, soit dans sa mort, eût quelque chose à offrir pour nous. Ainsi le Verbe peut d'autant mieux nous sauver qu'il s'est fait homme.

8. Nouvelle objection. Comment la nature de l'homme, qui a été créée dans l'habitude du péché, et qui en a reçu le triste héritage, peut-elle être sans péché? Puisque cela est impossible, le Christ ne sera donc plus qu'un homme ordinaire, placé dans les mêmes conditions que les autres? Marcion pensait ainsi; ainsi parlait Manès, qui a imposé le prince du mal, comme maître à la chair de l'homme et à sa génération, puisque le vaincu devient l'esclave du vainqueur. Vous reproduisez le même système quand, par une autre raison, vous mettez la nature spirituelle de l'homme, qui est l'ame, dans la dépendance de la partie, qui, selon vous-mêmes, ne peut éviter le péché. J'ignore à quelle source vous avez puisé, puisqu'on ne trouve rien de pareil dans l'Écriture ni dans la tradition; car le Seigneur dit: « Ne craignez point ceux qui tuent le corps, et qui ne peuvent tuer l'ame. » Or, si l'ame est éternelle, comme vous le prétendez, pourquoi ne meurt-elle pas avec le corps? et pourquoi Pierre, appelant esprits les ames retenues dans les enfers, dit-il: « Il ira annoncer la résurrection aux esprits qui étaient en prison? » A vos yeux, au contraire, tout est surnaturel, dans la crainte sans doute qu'en vous exprimant selon le sens naturel, vous ne vous rapprochiez de la vérité, à savoir que le Verbe s'est fait véritablement homme. Car vous vous êtes appuyés sur le témoignage de Dieu lui-même quand il dit: « L'esprit de l'homme et toutes les pensées de son cœur sont portés au mal dès sa jeunesse. » Mais vous n'avez pas compris que par ces mots *dès sa jeunesse*, il entend le germe mortel qui y fut déposé par notre ennemi. Le Seigneur a donc fait à David un serment très-véritable en lui annonçant que du fruit de son ventre il ferait naître le Christ selon la chair, non que, par une transformation de la divinité, il ne

casu. Ideoque juravit Dominus David veritatem, de fructu ventris ejus se Christum secundum carnem excitaturum : non qui ex divinitatis mutatione homo specie tenus videndus esset (alioquin quid opus fuisset ut juraret Dominus David); sed qui formam servi assumpturus esset, ex Virgine nasci, ac ætatis staturæque augmentum nostro more accipere dignaretur, ut ait Apostolus : « Quia ergo pueri communiverunt carni et sanguini; et ipse similiter participavit eisdem ¹, » similiter » quidem, quia non ex semine, sed ex Spiritu; « eisdem » vero, quia non aliis participavit, sed ex semine David et Abrahæ et Adæ prodiit, ut scriptum est.

9. Cur itaque sacras Scripturas, apertamque veritatem prætermittentes, dicitis : Si non ex se ipse vir apparuit, sed humanam assumendo substantiam, homo factus est; ergo viro conjunctus est, eritque Dominus gloriæ qui crucifixus est, homo? Si igitur audieritis Petrum dicentem : « Hunc, Christum, et Dominum fecit Deus, Jesum, quem » vos crucifixistis ², » quidnam actum intelligetis? Si Verbi Deitatem, ecquid adhuc arianos reprehenditis, cum eadem quæ illi sentiatis? Si vero eam quæ in Verbo est servi formam, cur adhuc vobiscum pugnat? Verum nequaquam ita creditis, nam iterum instatis : Si natura quæ peccavit, in Deo existens, peccatum non fecerit, vi ergo detinetur, quod autem vi detinetur, in statu est violento. At dicite, si, non peccare, ex necessitate fit; peccare secundum naturam erit : et si ita se res habet concedatis oportet naturæ creatorem, peccati esse opificem. Quod si blasphemum illud est, et si necesse est ex accidenti peccatum esse; liquidum est, non peccare, secundum naturam fuisse : atque adeo forma servi, quæ in Verbi Deitate apparuit, non vi adacta; sed suapte natura et virtute, se peccati expertem exhibet, postquam necessitatis conditionem, et peccati legem dissolvit, et captivitatis tyrannum in captivitatem adduxit, ut ait propheta : « Ascendisti in altum, » coepisti captivitatem ³. » Nam cum formam servi inimico Verbum objecerit, per eum qui olim victus fuerat, victoriam consecutus est. Quocirca per omne tentationis genus pertransivit Jesus, quia omnia sumpsit, in quæ tentationis experimentum cadere possit, quibus victoriam pro hominibus reportavit, dicitque : « Confidite, ego vici mun-

¹ Hebr. 11, 14. — ² Act. 11, 36. — ³ Psal. LXVII, 19.

dût se montrer homme qu'en apparence (autrement, pourquoi ce serment fait à David ?) ; mais c'est que celui qui devait revêtir la forme d'un esclave daignerait naître de la femme et se soumettre, comme tous les hommes, aux progrès des organes et du temps, selon l'Apôtre : « Comme donc les enfans participent à la chair et au sang, il » a également participé lui-même à la même chair et au même sang. » Pesez ces mots : *également*, parce qu'il ne s'agit pas d'un acte charnel, mais de l'esprit ; *la même chair, le même sang*, parce que le reste lui est demeuré étranger, et qu'il est né de la race de David, d'Abraham et d'Adam, comme il a été écrit.

9. Pourquoi donc, sans vous soucier plus des saintes Écritures que de la vérité, dites-vous : S'il n'a pas été homme par lui-même, et s'il l'est devenu en prenant la substance humaine, il s'est donc uni à l'homme, et le Seigneur tout-puissant et glorieux qui a été attaché à la croix ne sera qu'un homme ? Si c'était à vous qu'eussent été adressées ces paroles de l'apôtre Pierre : « Dieu a fait seigneur et Christ ce » Jésus que vous avez sacrifié, » dans quel sens les auriez-vous prises ? Que c'est la divinité du Verbe qui a souffert ! Pourquoi accuser les ariens, quand vous pensez comme eux ? Que c'est la forme d'esclave qui est dans le Verbe ! Pourquoi vous mettre en opposition avec vous-mêmes ? Car vous ne le croyez pas, puisque vous insistez encore en disant : Si la nature pécheresse n'a pas péché dans le Verbe, c'est par force qu'elle est retenue dans les fers ; et partout où il y a force, il y a aussi contrainte. Mais répondez : si l'on n'est pas nécessaire à pécher, le péché sera donc dans la nature ; et si vous l'admettez, vous admettez aussi que l'auteur de la nature est en même temps l'auteur du péché. Que si pareil langage n'est qu'un blasphème, et si le péché est nécessairement accidentel, il est évident que ne pas pécher a été naturel, et par conséquent la forme d'esclave qui a apparu dans la divinité du Verbe n'a pas cédé à la contrainte ; mais, par l'effet de sa propre nature et de sa puissance, elle se montre non sujette au péché, après avoir abrogé la double loi de la nécessité et du péché, et enchaîné le tyran qui chargeait les autres de liens, comme le dit le prophète : « Vous êtes monté en-haut, et vous avez pris et emmené » ceux qui étaient captifs. » Car le Verbe, en présentant au démon l'esclave dont il avait pris la forme, a remporté la victoire par celui-là même qui avait été autrefois vaincu. C'est pourquoi Jésus a éprouvé tous les genres de tentation, parce qu'il avait pris tout ce qui était

» dum¹. » Neque enim contra Deitatem, quam in illo non norat, bellum suscepit diabolus, nequaquam enim id ausus esset : ideoque aiebat : « Si Filius Dei es² ; » sed contra hominem, quem olim in errorem deducere valuit, ex quo in omnes homines malitiæ suæ efficaciam propagavit. Cum autem Adæ anima in mortis condemnatione detineretur, ac perpetuo ad Dominum suum clamaret : item cum ii qui Deo placuerant, et qui in lege naturali justitiam assecuti fuerant, una cum Adamo detinerentur, ac simul cum illo lugerent clamarentque, Dominus, quem condiderat hominem miseratus, voluit per mysterium quod manifestavit, novam salutem humano generi conciliare, inimicumque qui per invidiam hominem deceperat profligare : exaltationem autem hominis, unione illa et communicatione cum Altissimo (natura et rei veritate) majorem quam quæ intelligi possit exhibere dignatus est.

10. Propterea venit Verbum quod Deus erat, et primi hominis creator, ut homo fieret, quo homo quidem revivisceret, iniquus autem hostis profligaretur : quod natum ex muliere, ex prima efformatione formam hominis in seipso restituit, carnem vero suam absque carnalibus cupiditatibus, et absque humanis cogitationibus, in imagine novitatis exhibuit. Voluntas enim solius divinitatis erat : siquidem natura tota Verbi aderat, sub specimine humanæ formæ, necnon visibilis, secundi Adam carnis : non in divisione personarum, sed in existentia divinitatis et humanitatis. Quapropter diabolus ad Jesum ut ad hominem accedebat : sed cum in eo antiqui superinducti seminis vestigia non reperiret, neque ullum in præsentī tentatione progressum, superatus cum pudore cessit, debilitatusque ait : « Quis est iste qui » venit de Edom³, » hoc est, ex terra hominum, « incedens violenter » cum fortitudine? » Idcirco aiebat Dominus : « Venit princeps mundi » hujus, et in me nihil invenit⁴. » Quanquam et animam et corpus, totumque primum Adamum, didicimus secundum Adamum habuisse. Nam si illud, *nihil*, de substantia hominis diceretur, quomodo visibile corpus invenit ejus qui dixerat, *nihil*? Sed nihil invenit in illo

¹ Joan. xvi, 35. — ² Matth. iv, 3. — ³ Isai. Lxiii, 1. — ⁴ Joan. xiv, 30.

accessible à la tentation, et qui l'a fait vaincre pour les hommes, selon sa propre parole : « Ayez bonne confiance, j'ai vaincu le monde. » Ce n'est pas contre la divinité, dont il ne soupçonnait pas en lui la présence, que le diable a pris les armes; il ne l'aurait point osé, car il a dit : « Si vous êtes Fils de Dieu. » Mais c'est contre l'homme que jadis il avait pu entraîner au mal, et par le canal duquel il avait répandu dans le monde les flots de son active méchanceté. Mais quand l'ame d'Adam était retenue dans l'ombre de la mort, et criait sans cesse au Seigneur; de même, quand ceux qui avaient été agréables à Dieu et qui avaient pratiqué la justice dans la loi naturelle, étaient détenus dans les mêmes fers, et poussaient les mêmes gémissemens et les mêmes cris, le Seigneur, prenant en pitié son propre ouvrage, voulut, par l'effet du grand mystère qu'il opéra, ouvrir au genre humain une voie nouvelle de salut, et écraser l'ennemi dont la haine jalouse avait trompé Adam, et, en faisant participer l'homme réellement et en vérité à la gloire du Très-Haut, il le plaça dans un degré d'élévation plus grand sans doute que l'intelligence humaine ne peut le concevoir.

10. Le Verbe, qui était Dieu et créateur du premier homme, s'est donc fait homme pour nous ouvrir les sources d'une vie nouvelle et anéantir la puissance de notre ennemi; né de la femme, il a rétabli en lui-même la forme de l'homme, et dans cette rénovation, sa chair était exempte des passions charnelles et des vaines pensées qui agitent l'humanité. La volonté seule était de Dieu; car c'était toute la nature du Verbe, sous l'apparence de la forme humaine et visible de la chair du second Adam; point de division de personnes, divinité et humanité tout ensemble. C'est pourquoi le diable s'approcha de Jésus comme il l'aurait fait d'un homme; mais n'y trouvant aucune trace des germes de corruption qu'il avait autrefois déposés dans sa victime, voyant ses efforts impuissans, il se retira avec confusion, et s'avouant vaincu, il dit : « Qui est celui qui vient d'Édom (c'est-à-dire de la terre des hommes), et qui marche dans son courage et dans sa force? » Et le Seigneur disait : « Le prince de ce monde est venu, et il n'a rien trouvé » en moi. » Il y avait en Jésus-Christ le corps, l'ame, le premier homme tout entier, selon Adam : c'est ce que nous enseignent les livres saints. Car si le mot *rien* signifiait la substance de l'homme, comment le corps aurait-il été visible aux yeux du tentateur? Mais le diable n'a trouvé en Dieu rien du mal qu'il avait jeté dans le premier homme, et c'est ainsi que le péché a été détruit en Jésus-Christ, comme

diabolus, ex iis quæ in primo homine operatus ipse fuerat : atque ita destructum est in Christo peccatum, quamobrem Scriptura testatur : « Qui peccatum non fecit, nec est inventus dolus in ore ejus ¹. »

11. Cur itaque dicitis : Impossibile est hominem a captivitate liberum esse, qui semel in captivitatem actus sit ? ut impotentiam quidem Deo, potentiam vero diabolo attribuatis, dum dicitis peccatum ab ipso inductum, nunquam in hominum natura destrui posse, ut et cæteri aiunt hæretici), ac ea de causa venisse divinitatem, quæ captiva nunquam fuerat, in similitudine carnis et animæ ; ut ipsa captivitate libera semper maneret, et sic justitia pura appareret. Quandonam igitur divinitatis justitia pura non fuit ? Et quodnam in istis erga homines beneficium, nisi cum eadem existentia, et in naturæ novitate apparuisset Dominus, ut ait Apostolus : « Quam innovavit nobis viam novam, et » viventem ² : » dicens : « Ego sum via, veritas et vita ³. » Sed dicitis, similitudine et imitatione salutem consequi eos qui credunt ; non renovatione, ac ipsius primitiis. Quo pacto ergo primogenitus in multis fratribus et primitiæ dormientium Christus esse potuit, « qui est caput corporis » Ecclesiæ ⁴ ? » Neque enim fides evidenter apparens, fides dici potuerit : verum fides est quæ quod impossibile est, in potentia, quod infirmum, in virtute, quod passibile in impassibilitate, quod corruptibile in incorruptione, quod mortale in immortalitate esse credit : « *Mysterium* » hoc magnum est ⁵, » ut ait Apostolus, « ego autem dico in Christo et » in Ecclesia. » Non enim venit divinitas, ut sese justificaret, neque enim peccavit. « Sed egenus factus est, cum dives esset, ut nos illius » inopia divites essemus ⁶. » Quomodo autem egenus factus est Deus ? Quia egenam naturam in seipso assumpsit ; eamque, dum ipsa in justitia degeret, pro hominibus, suppliciiis objecit, quæ hominibus superior, ex hominibus apparuerat, Deique tota facta fuerat. Si enim primogenitus factus non esset in multis fratribus, quomodonam primogenitus ex mortuis visus esset ? Cur itaque dicitis, Deus qui per carnem passus est, et resurrexit ? O absurditatem et blasphemiam ! Tales sunt arianorum ausus. Illi enim ejusmodi blasphemiam impudenter proferunt, qui Dei Filium simulate Deum nuncupare didice-

¹ 1 Petr. II, 22. — ² Hebr. X, 20. — ³ Joan. XI, 6. — ⁴ Coloss. I, 18. — ⁵ Ephes. VII, 32. — ⁶ 2 Cor. VIII, 9.

l'atteste l'Écriture : « Lui qui n'a jamais commis aucun péché, et de » la bouche duquel n'est jamais sortie une parole de tromperie. »

11. Pourquoi donc dites-vous : Il est impossible que l'homme une fois en captivité ait vu se briser ses chaînes ? en telle sorte que vous attribuez d'un côté l'impuissance à Dieu, et d'un autre le pouvoir et la force au démon, puisque, d'après vous et les autres hérétiques, le péché qu'il a mis dans le cœur de l'homme ne peut jamais en être arraché, et que c'est pour cela que la divinité, toujours indépendante et libre, s'est montrée sous la figure de la chair et de l'ame, afin qu'elle restât toujours libre, et nous fit voir la justice dans tout l'éclat de sa pureté. Quand donc la justice de Dieu n'a-t-elle pas été pure ? et quel bienfait en auraient recueilli les hommes, si le Seigneur n'eût pas vécu de la même vie, avec une nature nouvelle, selon l'Apôtre : « Cette » voie nouvelle et vivante qu'il nous a tracée le premier, » en disant : « Je suis la voie, la vérité, la vie. » Mais, à vous entendre, c'est par l'effet de la ressemblance et de l'imitation, et non par le renouvellement et les prémices, que ceux qui croient sont sauvés. Comment donc le Christ, « qui est la tête du corps de l'Église, » a-t-il pu être le premier-né de beaucoup de frères, et comment ont pu commencer en lui ceux qui dormaient dans la mort ? La foi qui a besoin de l'évidence pour croire n'est pas la foi ; la foi en effet croit possible ce qui ne l'est pas, fort ce qui est faible, impassible ce qui est passible, incorruptible ce que la corruption peut détruire, immortel ce qui est mortel. « Ce mystère est grand, selon l'Apôtre, je dis en Jésus-Christ et en » l'Église. » Car la divinité n'est pas venue pour se justifier ; en effet, elle n'a pas péché. « Mais, étant riche, Dieu s'est rendu pauvre, afin » que nous fussions riches par sa pauvreté. » Comment Dieu est-il devenu pauvre ? parce qu'il s'est revêtu d'une nature pauvre, et que, toujours juste, il l'a dévouée aux horreurs du supplice, pour les hommes, et que, supérieur aux hommes, il l'a fait sortir du milieu d'eux, et il l'a faite Dieu. S'il n'eût pas été le premier-né d'entre ses frères, comment aurait-il pu être le premier-né d'entre les morts ? C'est donc une absurdité dans votre bouche que ces mots que firent aussi entendre les ariens : Dieu, qui a souffert, est ressuscité par la chair. Oui, vous blasphémez sans pudeur, vous tous qui donnez par dissimulation le nom de Dieu au Fils de Dieu, au mépris des Écritures, qui nous enseignent que c'est au nom de Dieu que la passion s'est faite dans sa chair, et que cependant Dieu n'a pas souffert dans sa chair.

runt, docente licet Scriptura, per Deum in carne ejus passionem contigisse, neque tamen Deum in carne passum esse.

12. Qui igitur consubstantialitatis confessionem vos profiteri prius declarastis, quomodo indivisum nomen ad passionem trahitis? eademque opera, indivisibilem naturam, ineffabilem Deitatem, immutabilem et invariabilem consubstantialitatem, ad passionem deducitis et resurrexisse confitemini? Si enim Verbum, cum carnem ex seipso transmutasset, ad passionem usque perrexit, cum nihil passibile, aut resurrectionis capax in se assumpsisset; ipsum certe Verbum fuerit quod passum est, et ex mortuis resurrexit: eritque juxta Valentinum passio Trinitati communis, quandoquidem Verbum, secundum divinam naturam, a Patre non est distinctum. Quod si hæc ita intelligere in animum inducitis, quænam illa, quæso, prophetarum promissio, aut evangelistarum generis descriptio, et apostolorum testificatio? cur Maria mater istic adhibita? quorsum illud ætatis staturæque augmentum? aut comestionis specimen? aut illa in omnibus commiserationis exhibitio, vel nominis impositio? aut quorsum illud: *Filius Dei filius hominis factus est?* vel illud: « *Homo Christus Jesus, qui dedit seipsum redemptionem pro nobis*¹? » illudve: « *Oportet Filium hominis multum pati, et interfici, et tertia die ex mortuis resurgere*²? » Quod si Christum quatenus homo est, passibilem; quatenus vero Deus est, impassibilem non creditis: sed ad angustias redacti cogitatis: Si confiteamini Christum Deum et hominem esse; non unum, sed duos vos dicere: necesse igitur est vos, aut passionis mortis et resurrectionis œconomiam, meram speciem affirmare, juxta Marcionem et alios hæreticos; aut divinitatem, passibilem, secundum Arium ejusque sequaces, nominare.

13. Si enim divinas Scripturas legendo animadvertistis in lege et prophetis, in Evangeliiis quoque et apostolorum libr's, ubique Dominus primum homo prædicatur, ac deinde passio enarratur: ut ne blasphemiae verba contra divinitatem unquam proferantur. Quapropter neque generationem deitatis Verbi enarrarunt; sed Patrem confitentur, et Filium prædicant: ex Maria autem, Dominum filium David, et Joseph secundum carnem ortum referunt, qui servi formam assump-

¹ 1 Tim. II, 5. — ² Luc. XXIV, 26 et alibi.

12. Vous avez d'abord déclaré que vous faisiez profession de confesser la consubstantialité; comment osez-vous maintenant jeter aux douleurs de la passion un nom ainsi qu'une nature indivisibles, une divinité ineffable, une immuable consubstantialité, et dire encore qu'elle est ressuscitée? En effet, si le Verbe, après qu'il eut changé la chair en sa substance, n'a pas reculé devant la douleur, quand il n'avait en lui rien qui y fût sujet ou qui pût revenir à la vie, c'est donc bien certainement le Verbe qui a souffert et qui s'est arraché des liens de la mort; et alors ce sera, d'après l'opinion de Valentinus, la Trinité qui aura enduré les tourmens de la passion; puisque, selon la nature divine, la personne du Verbe n'est pas distincte de la personne du Père. Si c'est là ce que vous entendez, que deviennent donc et la promesse des prophètes, et la généalogie écrite dans les Évangiles, et le témoignage des apôtres? Qu'y a-t-il besoin d'une mère, de Marie? que signifie cette vie que le temps mesure, ce corps qui grandit? Pourquoi manger? pourquoi ces marques de sensibilité? pourquoi un nom? Que veulent dire ces mots: le Fils de Dieu a été fait Fils de l'homme? ou cette autre parole: « Jésus-Christ homme, qui s'est livré » lui-même pour la rédemption de tous? » ou bien: « Il fallait que le » Christ souffrît toutes ces choses, qu'il fût mis à mort, et qu'il se re- » levât d'entre les morts? » Que si vous ne croyez pas que le Christ, en tant qu'il est homme, soit sensible à la douleur, et insensible en tant qu'il est Dieu; mais si, poussés dans vos derniers retranchemens, vous reconnaissez que le Christ est Dieu et homme, en proclamant qu'il y a deux personnes et non pas une, vous devez nécessairement déclarer ou que l'économie de la passion, de la mort et de la résurrection est une pure chimère, comme le pensent Marcion et les autres; ou que la divinité est passible, suivant Arius et ses adhérens.

13. Si vous avez lu avec quelque attention les divines Écritures, vous avez remarqué sans doute que dans la loi et dans les prophètes, dans les Évangiles et les livres des apôtres, partout enfin, le Seigneur est d'abord appelé du nom d'homme, et qu'ensuite vient le récit de sa passion, pour fermer toutes les bouches au blasphème contre Dieu. Vous n'y verrez pas la généalogie de la divinité du Verbe; mais vous y verrez Dieu le Père, et son Fils; mais que de Marie est né le Seigneur fils de David et de Joseph, selon la chair, qui a pris la forme d'esclave, pour qu'on crût que son humanité venait des hommes, et

sit, ut humanitas ejus ex hominibus esse credcretur, et ex Patre suo Deo Verbum Deus agnosceretur, qui pro hominibus cruciatus toleraret, per formam passibilem quam ex hominibus acceperat : in patiente corpore impassibilitatem ostenderet : in moriente immortalitatem : et in sepulto incorruptibilitatem : in tentato victoriam : et in veterascente novitatem. Qu'a vetus noster homo cum illo crucifixus est : in hoc enim sita est gratia. Deitas autem nec absque corpore patiente passionem unquam admittit, nec absque anima dolente et perturbata, perturbationem et dolorem exhibet : neque absque mente anxia et orante, anxia est aut orat. Enimvero licet quæ dicta sunt non naturæ defectu contigerint : attamen ad existentiae indicium, hæc ita gerebantur. Cur ergo scripsistis, Deum esse qui in carne passus est et resurrexit ; si enim Deus sit, qui per carnem passus sit ac resurrexerit, passibilem ergo dicitis et Patrem et Paracletum, cum unum sit nomen, et una divina natura.

14. Ex hac autem sententia, mentem vestram agnoscere licet, quæ sane non est timentium Deum, neque divinis Scripturis obtemperantium. Moyse quidem de Deo scribente : « Deus noster ignis consumens est ¹ : » de carnali autem ejus adventu : prophetam ait ex fratribus vestris a Domino excitandum ² : et vitam in ligno suspensam, quasi corpus Domini ad vitam nobis datum sit ³. Et Hesaias de Deo quidem clamat, dicens : « Deus magnus, æternus, qui construxit summitates terræ, non esuriet, neque fatigabitur ⁴, » etc. De passione autem : « Homo qui in plagis est, et sciens tolerare infirmitatem ⁵ ? » Quid sibi vult illud : « Sciens tolerare infirmitatem ? » id est, ex eo qui passus est, passibilitas commonstratur. Propterea enim ait : « Scribe stylo hominis ⁶, » in novo codice, et non carnis forma carentis. Et Apostolus dicit : « Homo Christus Jesus qui dedit semetipsum » pro nobis ⁷. » Ideoque ei qui ex semine David ortum duxit resurrectionem adjicit : « secundum carnem » loquendo : de divinitate autem ejus : « Vivum est enim, ait Verbum Dei, et efficax, et penetrabilis omni gladio ancipiti ⁸. » Quin et Dominus passionem in

¹ Deut. IV, 24. — ² *Ibid.* XVIII, 18. — ³ *Ibid.* XXVIII, 66. — ⁴ Isai. XL, 28. — ⁵ *Ibid.* LIII, 3. — ⁶ *Ibid.* VIII, 1. — ⁷ 1 Tim. II, 5. — ⁸ Hebr. IV, 12.

Dieu le Verbe de Dieu son Père, pour acheter le salut des hommes au prix des plus cruels tourmens, sous la forme passible qu'il avait revêtue. Montrer son impassibilité dans un corps souffrant, son incorruptibilité dans le tombeau, son triomphe dans la tentation, le rajeunissement dans une nature vieillie, voilà ce qu'il a voulu et ce qui est écrit. Le vieil homme a été crucifié avec lui, c'est la source de la grâce. Otez à la divinité le corps sujet à la douleur, elle ne connaît plus les longues agonies de la passion; l'âme gémissante et troublée, il n'y a plus pour elle ni trouble ni douleur; un esprit inquiet, agité, qui se jette dans la prière, elle n'est ni inquiète, ni agitée, elle cesse de prier. En effet, bien qu'il n'y ait pas eu infériorité ou défaite de la nature, tout s'est fait cependant pour qu'on ne pût douter d'une vie si manifestement révélée. Pourquoi donc lisons-nous dans vos écrits que c'est Dieu qui a souffert et qui est ressuscité dans la chair? S'il en est ainsi, vous dites donc aussi que le Père et le Saint-Esprit ont souffert, puisque la nature divine est une, et qu'il n'y a qu'un seul nom pour désigner la triple unité.

14. Par là vous faites connaître le fond de votre pensée, qui n'est pas celle d'hommes craignant Dieu et qui se soumettent à la parole des Écritures. Moïse a dit en parlant de Dieu : « Notre Dieu est un » feu qui consume ; » et de son avènement charnel : « Je leur susciterai, dit le Seigneur, un prophète au milieu de leurs frères ; sa vie » sera attachée aux branches de l'arbre de la croix. » Comme si le corps du Seigneur était la vie pour nous. Isaïe élève sa voix et dit : « Dieu est le Seigneur éternel, qui a créé toute l'étendue de la terre ; » il n'éprouvera pas le besoin de la faim ; il ne se lassera point. » En ce qui touche la passion : « Un homme de douleurs, qui sait ce » que c'est que souffrir. » Quelle leçon renfermée dans ces derniers mots ! C'est la preuve de la sensibilité dans celui qui souffre. C'est pour cela qu'il dit encore : « Écrivez dans un livre nouveau, en un » style d'homme, et non pas d'un être qui n'aurait pas la forme de » la chair. » Et l'Apôtre : « Jésus-Christ homme, qui s'est donné lui-même pour nous. » Aussi veut-il que celui qui a tiré son origine de la race de David ressuscite, en disant *selon la chair*. A l'égard de sa divinité : « Car la parole de Dieu est vivante et efficace, et elle perce » plus qu'une épée à deux tranchans. » Il y a plus : le Seigneur a condamné le Fils de l'homme à la passion ; mais il montre que c'est seulement dans la chair. Il dit au contraire de sa divinité : « Mon Père et » moi nous sommes une même chose, et nul ne connaît le Fils que le

Filio hominis statuit, quod secundum carnem agi indicat: de divinitate autem sua dicit: « Ego et Pater unum sumus¹, » et, « nemo novit » Filium quis sit, nisi solus Pater². » Nusquam autem sanguinem Dei absque carne tradiderunt Scripturæ, vel Deum per carnem passum esse et resurrexisse. Arianorum sunt hujusmodi ausus, quandoquidem neque verum Deum Filium Dei esse confitentur. Sacræ vero Scripturæ in carne Dei et carnis Dei hominis facti, sanguinem et passionem esse prædicant, nec non resurrectionem corporis Dei, nempe resurrectionem ex mortuis factam. Vos vero oppositum dicitis, quasi sapientiores apostolis, in mysteriis doctiores prophetis, præstantiores evangelistis, ipsoque Domino auctoritate graviore: ementitaque illa verborum specie, abnegatis quidem veritatem, contra deitatis vero œconomiam loquimini, quæ in cruce ipsa liquido apparet: cum in effusione quidem sanguinis carnem adesse confirmetur: cumque vox edita, et anima indicata, non deitatis separationem manifestet; sed corporis mortem significet: cum deitas neque corpus in sepulcro desereret, neque ab anima in inferis separaretur. Illud enim est quod dictum est per prophetas: « Non derelinques animam meam in inferno, nec dabis sanctum tuum videre corruptionem³. » Ideo et Dominus aiebat: « Nemo tollit eam a me, sed ego pono eam a meipso⁴; » id est, præsens illud declaro.

15. Idcirco in anima quidem Christi mortis imperium destructum, resurrectio facta ex inferno, et animabus prædicatum est; in corpore autem Christi corruptio abolita est, et incorruptio ex ipso sepulcro emicuit. Itaque, nec homo a Deo segregabatur, nec Deus homini se eum deserturum annuntiabat, neque obitus, spiritusque discessio, transitus erat Dei a corpore, sed animæ a corpore separatio: nostra enim ibi mors descripta fuit. Quod si Deus a corpore separatus est, eoque modo mors contigit, quomodo corpus ab incorruptibili Deo segregatum, incorruptibile apparuit? quomodo etiam Verbum, descensum suum ad inferos peregit? aut quo pacto ab inferis resurrectionem exhibuit? Numquid ipse vice animæ nostræ resurrexit, ut nostræ resurrectionis imaginem concinnaret? At qui fieri potest, ut talia de Deo cogitemus? Vestra igitur definitio a sacris Scripturis aliena est: vestra-

¹ Joan. x, 30. — ² Matth. xi, 27. — ³ Psal. xv, 10. — ⁴ Joan. x, 18.

» Père. » Vous ne trouverez nulle part dans les Écritures le sang de Dieu sans la chair, ou Dieu souffrant et ressuscitant par la chair. Ce sont les impiétés que profèrent les audacieux ariens, en confessant que le Fils de Dieu n'est pas le vrai Dieu. L'Écriture, au contraire, enseigne que le sang et les souffrances ont été dans la chair de Dieu et de la chair de Dieu fait homme, et que le corps de Dieu est ressuscité, c'est-à-dire, est ressuscité d'entre les morts. Vous avancez précisément le contraire, prétendant sans doute être plus sages que les apôtres, plus savans que les prophètes dans la science des mystères, et que vos paroles doivent avoir plus d'autorité que celles du Seigneur. Sous le voile menteur de l'expression, vous niez la vérité; vous démentez toute l'économie de la divinité, qui se révèle si clairement sur la croix elle-même. En effet, ce sang qui coule, n'est-ce pas une preuve de la présence de la chair? cette voix qui gémit, cette ame qui se manifeste, ne sont-ce pas autant de preuves que la divinité ne s'est point séparée du corps? Le corps meurt, mais la divinité n'abandonne point le corps dans le tombeau, ni l'ame dans les enfers. C'est ce qu'ont dit les prophètes; c'est ce qu'a dit le Seigneur : « Vous ne laisserez point mon ame dans l'enfer, et vous ne souffrirez point que votre saint soit sujet à la corruption; personne ne me la ravit, mais c'est de moi-même que je la quitte; » c'est-à-dire, je le déclare par ma présence.

15. Nous voyons donc dans l'ame du Christ la destruction de l'empire de la mort, la résurrection des ames de l'enfer, et l'heureuse nouvelle qui en est donnée aux autres ames; mais dans son corps, la fin de la corruption et l'incorruptibilité qui s'élança glorieuse du tombeau. Ainsi l'homme n'était point séparé de Dieu, et Dieu n'annonçait point à l'homme qu'il se séparerait de lui; la mort et l'esprit qui s'éloigne ne voulaient pas dire que Dieu quittât le corps; c'était seulement la séparation des deux substances; car c'est ici le tableau de notre mort. Que si Dieu a été séparé du corps, et si c'est ainsi que la mort est apparue, comment le corps séparé d'un Dieu incorruptible n'a-t-il pas connu la corruption? comment encore le Verbe a-t-il accompli sa descente dans l'enfer? comment en est-il revenu? N'est-ce pas que lui-même est ressuscité pour nous, afin de nous donner une image de notre résurrection? Mais peut-on avoir de telles pensées de Dieu? Votre explication n'est donc point conforme à l'Écriture, et vous êtes en opposition manifeste avec tout ce qui a été accompli dans

que sententia cum peracta in Christo œconomia non consentit. Et illud : « Sede a dextris meis¹, » non hominis dignitas facta est ; ut hominis dignitas Dei dignitas crederetur, dictum est : « Sede a dextris meis², » et « Glorifica me, Pater, æterna gloria³. » Nec hoc dicit, quod gloria privatus sit ; sed quod in in glorio corpore degeret ; ut palam faceret non separatam a divina gloria esse servi formam, sed eandem gloriam præ se ferre. Quapropter ait : « Et glorificavi, et rursum glorificabo⁴. » Sicque unam eandemque, et ante corpus assumptum, et in corpore gloriam fuisse ostendit ut ait Apostolus : « Tanto melior angelis effectus, quanto excellentius præ nomen illis hæreditavit. Cui » enim dixit aliquando angelorum : Sede a dextris meis⁵. » Nec sane angelorum opifex Verbum, melius factum est, quasi inferius ante fuisset : sed in se ortam servi formam, angelis, seu potius, omni creatura præstantiorem exhibuit : quandoquidem cum imago esset Dei invisibilis, primogenitus omnis creaturæ factum est, ut scriptum est in Evangeliiis : « Donec peperit Filium suum primogenitum⁶. » Ideo in ipso creata sunt omnia, in ipso passio locum habuit, ipseque est qui a passione et morte liberat. Omnia per ipsum facta sunt, et ipse est caput corporis Ecclesiæ, qui est primogenitus ex mortuis, « ut sit in » omnibus, » inquit, « ipse primatum tenens⁷. »

16. Cur itaque rationalium naturarum creatorem Verbum, dicitis carnem sibi ipsi commiscuisse, et rationalem hominem factum esse ? et quomodo immutabile et invariabile manens, homo factum est, si rationalem servi formam non concinnaverit, ut et Verbum immutabile esset manens quod erat, et rationalis homo in terra videretur, licet tamen Deus esset. Nam cœlestis homo erat Dominus, non quod carnem ex cœlo sumptam exhibuerit, sed quod eam quam ex terra sumpsit, cœlestem constituerit. Idcirco qualis est cœlestis ille, tales et cœlestes illi qui per sancitatis ejus participationem cœlestes facti sunt. Quocirca ipsi quæ corporea sunt propria fuere ; sed rursus ob jicitis : quomodo Dominum gloriæ crucifixerunt, quin tamen secun-

¹ Psal. cix, 1. — ² *Ibid.* — ³ Joan. xvii, 5. — ⁴ *Ibid.* xii, 28. — ⁵ Hebr. i. 4. — ⁶ Matth. i, 25. — ⁷ Coloss. i, 18.

le Christ. Ce mot : « Asseyez-vous à ma droite, » ne convient pas à l'homme, il ne peut s'appliquer qu'à la dignité d'un Dieu. Mais puisque la dignité de l'un est devenue la dignité de l'autre, pour que l'on crût qu'elles s'étaient ainsi confondues, on a dit : « Asseyez-vous à ma droite, et glorifiez-moi, mon Père, dans la gloire éternelle. » Ce n'est pas qu'il veuille dire qu'il n'a pas la gloire, mais c'est qu'il était descendu dans un corps qui en était privé, pour qu'on ne pût douter que la forme d'esclave qu'il avait revêtue n'était point séparée de la gloire de Dieu, mais qu'elle brillait de l'éclat des mêmes rayons. C'est pourquoi « je l'ai déjà glorifié, dit-il, et je le glorifierai encore. » Ainsi, avant que Jésus-Christ eût pris un corps, et depuis, sa gloire a toujours été la même, comme dit l'Apôtre : « Aussi élevé au-dessus des anges que le nom dont il a hérité est plus excellent que le leur. Car » qui est l'ange à qui Dieu ait jamais dit : Asseyez-vous à ma droite. » Gardons-nous de concevoir l'idée d'une infériorité antérieure, quand nous voyons que le Verbe, père des anges, a été placé dans un état au-dessus d'eux ; mais la forme d'esclave qu'il a prise, il a voulu qu'elle devint supérieure aux anges, ou plutôt à toute espèce de créature, puisque, image du Dieu invisible, il s'est fait le premier-né des créatures, ainsi que l'attestent les Évangiles : « Quand elle enfanta » son fils premier-né. » Tout a été créé en lui, en lui s'est accompli le mystère de la passion, et c'est lui qui délivre de la passion et de la mort. Tout a été fait par lui, et lui-même est la tête du corps de l'Église, lui qui est le premier-né d'entre les morts, « afin, dit-il, qu'il » soit le premier en tout. »

16. Pourquoi dites-vous que le Verbe créateur des êtres raisonnables a uni la chair à sa substance, et s'est fait homme avec l'attribut de la raison ? Comment, en restant immuable et en rejetant toute modification, s'est-il fait homme, s'il n'a pas pris, à l'égard de la forme qu'il revêtait, une disposition telle qu'en ne perdant rien de ce qui était dans l'essence de sa nature divine, il se montrât homme raisonnable sur la terre ? car le Seigneur était un homme tout céleste, non pas qu'il eût pris la chair dans le ciel, mais c'est que la chair qu'il emprunta à la terre devint par lui toute céleste. C'est l'heureux avantage dont jouissent ceux qui participent à sa sainteté, de même qu'il s'appropriâ tout ce qui tient du corps. Mais vous faites encore cette objection : Comment, selon vous, les Juifs ont-ils pu crucifier le Seigneur sans crucifier le Verbe ? Nous ne disons pas cela, Dieu nous en garde ; mais nous croyons qu'en attachant le corps du Verbe à la croix,

dum vos Verbum crucifixerint? Absit ut hoc dicamus : sed Verbum ignominia affecerunt, dum corpus Verbi cruci affixere. Nam Deus quidem est qui ignominia affectus est : passio autem, et mors, ac resurrectio, tum carnis tum animæ Dei fuit. Propterea Judæis Dominus ait : « Solvite templum hoc, et in tribus diebus excitabo illud ¹, » ut ait propheta : « Pro quibus tradita est in mortem anima ejus ², » sed non ipsum Verbum. Joannes autem ait : « Ille animam suam pro nobis » posuit ³. » Quomodo igitur potuerunt Judæi templum Dei solvere; et indissolubilem carnis cum Verbo conjunctionem dirimere, si, ut vos dicitis, corporis mors tali modo contigit? Neque enim occisum est corpus, si a nullo separatum est. Si enim dissolutio facta non est, neque mors contigit : si mors non fuit, neque resurrectio fuit. Concedite igitur dissolutionem, et separationem a corpore factam esse, ut scriptum est in Evangeliiis : « Exspiravit ⁴; et, inclinato capite, tradidit spiritum ⁵, » ut sciamus qualem spiritum existimatis a corpore excessisse, sicque mortem obvenisse. Dixistis enim, cum carnem non subsistentem sibi commiscuisset Verbum, vere rationalem et perfectum hominem exhibuisse. Si igitur Verbum excessit a corpore, atque ita mors obvenit, adversus Deum Judæi invaluerunt, cum indissolubilem commixtionem solverint. Nec igitur mors nostra illic locum habuit; si ex Dei separatione corporis extinctio obtigerit. Quomodo autem corpus ab incorruptibili Deo separatum in incorruptibilitate remanere potuit? Eo autem modo vulneratio quidem corporis, passio autem Verbi fuerit. Eadem enim de causa et Deum passum esse ex consequenti loquentes, asseveratis, quin et cum Arianis idipsum docentibus consentitis. Verbum autem, ut vestra fert opinio, ex resurrectione excitatum fuerit. Necessè est enim ipsum aliquod resurrectionis ab inferis initium accepisse, ut perfecta foret resurrectio, et mortis solutio, spirituumque qui ibi detenti erant demissio.

17. Quod si hæc ipsa Verbum sustinuit, ubinam, quæso, Verbi immutabilitas et invariabilitas? Et quomodo Verbum palam in inferno visum, in morte sua homo reputatum est? Cur Judæis dicebat Dominus : « Ego suscitabo eum ⁶, » et non, ego ex inferno resurgo? Si enim

¹ Joan. II, 19. — ² Isai. LIII, 12. — ³ I Joan. III, 16. — ⁴ Luc. XXIII, 46. — ⁵ Joan. XIX, 30. — ⁶ *Ibid.* VI, 40.

les Juifs ont réprouvé le Verbe. Car le réprouvé, c'était Dieu, et c'est de la chair et de l'ame de Dieu que doivent s'entendre la passion, la mort et la résurrection. C'est pourquoi il disait aux Juifs : « Détruisez » ce temple, et je le rétablirai en trois jours. » Ainsi le prophète dit : « Il a livré son ame à la mort, » mais non pas le Verbe lui-même. On lit dans l'apôtre Jean : « Il a donné son ame pour nous. » Comment donc les Juifs ont-ils pu renverser le temple de Dieu et briser les liens indissolubles de la chair et du Verbe, si, comme vous le prétendez, c'est ainsi que le corps a cessé de vivre ? S'il n'y a pas eu dissolution, la mort n'a pas eu lieu, et dans ce cas, point de résurrection. Convenez qu'il y a eu dissolution, convenez qu'il y a eu séparation du corps, comme il est écrit dans les Évangiles : « Il expira, et, baissant la tête, » il rendit l'esprit, » afin que nous sachions enfin quel esprit vous croyez s'être séparé du corps, et avoir ainsi causé la mort. Car, selon vous, le Verbe, après s'être uni à la chair qui n'était pas en lui, s'est montré homme parfait et doué de raison. Si donc le Verbe a quitté le corps, et que la mort soit ainsi advenue, c'est donc contre Dieu que la fureur des Juifs s'est exercée, puisqu'ils ont rompu une union indissoluble. Il n'est donc pas question de la mort de l'homme, si la mort du corps a été une conséquence de la séparation de Dieu d'avec lui. Mais expliquez alors cette incorruptibilité du corps séparé de l'incorruptibilité de Dieu. Ainsi les blessures auront déchiré le corps ; mais le Verbe aura souffert. C'est pourquoi, pour être conséquens avec vous-mêmes, vous dites, partageant en cela l'opinion que professent les ariens, que c'est Dieu qui a souffert. Mais, d'après vous encore, le Verbe sera ressuscité ; car il est de toute nécessité qu'il y ait eu dans l'enfer un commencement de résurrection, afin que cette résurrection fût complète, ainsi que la destruction de l'empire de la mort et la rémission des ames qui étaient retenues dans les fers.

17. Mais, s'il en est ainsi, que devient l'immutabilité du Verbe ? Pourquoi dire qu'il n'est sujet à aucune modification ? et comment croire que le Verbe, qui s'est montré sans voiles dans l'enfer, a été homme dans sa mort ? Pourquoi le Seigneur disait-il aux Juifs : « Je le ressusciterai, » et non pas : Je ressuscite de l'enfer ? Car si le Verbe, après sa mort, a eu besoin du secours d'un autre pour briser ses liens, ce n'est pas à lui, mais c'est à l'auteur de cette délivrance qu'il faut

Verbum postquam mortuum est, suscitante se a morte opus habuit; non Verbi victoria erit, sed ejus qui ipsum suscitavit. Cur autem per prophetas illud de anima ejus prænuntiatum est? Cur ipse Dominus cum jam præsens, promissum impleret, aiebat: « Animam meam pono » pro ovibus meis ¹? » quam animam spiritum esse sacræ Scripturæ aperte docent: et Dominus ipse qui dixit: Corpus quidem ab hominibus occidi, qui animam tamen non possunt occidere, quippe quæ spiritus sit. Hoc ipso Spiritu turbatus est Jesus: hujus spiritus discessio a corpore in cruce facta est. Et sic extinctum est corpus, atque ita contigit dissolutio, Deo Verbo immutato remanente, tam in corpore, quam in anima, atque in seipso, qui in sinu Patris exstebat, ad specimen immutabilitatis. Et in sua ad nostri similitudinem forma, nostram illic descripsit mortem; ut in illa resurrectionem pro nobis concinaret: ex inferno quidem animam, ex sepulcro autem corpus reducens, ut in morte per exhibitionem animæ mortem destrueret: in sepulcro per sepulturam corporis corruptionem aboleret; sicque ex inferno et ex sepulcro immortalitatem et incorruptibilitatem exhiberet, cum in forma nobis consimili nostram viam emensus esset, nostramque detentionem solvisset. Quod sane admiratione dignum exstitit: nam in hoc gratia sita fuit. Vos vero dum carnem solam confitemini, neque peccati damnationem, neque mortis dissolutionem, neque resurrectionis consummationem, neque Verbi immutabilitatem demonstrare valetis; eo quod extra sacras Scripturas evagamini, ea loquentes quæ ariani cavillantur: cum tamen de anima aperte in sacris Scripturis sermo habeatur, et œconomia consummata sit, exhibitis omnibus consummationis indicis.

18. Porro hæreticorum alii, eum qui visus est confitentes, ejus divinitati non credunt: alii vero qui Deum confitentur, carnis ejus generationem negant: alii qui carnem cum divinitate confitentur, negant animam ejus exstitisse, similesque furiosis arianis evadunt, qui connectunt tortuosas et obliquas propositiones, ut de illis quæstiones agitando simpliciores in dubitationem injiciant, dum ipsi interim in fide hæsitant. Itidem et ipsi ita loqui didicere: Ecquisnam ille qui natus est ex Maria? Deusne, an homo? ut si quidem dixeris, homo;

¹ Joan. x, 15.

attribuer la victoire. Mais que signifient alors les paroles des prophètes? quel en est et le sens et le but? Pourquoi le Seigneur lui-même, afin d'accomplir sa promesse, disait-il : « Je donne ma vie » pour mes brebis? » Cette vie, c'est l'esprit, comme l'enseignent les Écritures et le Seigneur lui-même, en disant : Les hommes peuvent tuer le corps, mais non l'ame, car elle est un esprit. Jésus a été troublé dans son esprit, et l'esprit s'est séparé du corps sur l'arbre de la croix. Ainsi a péri le corps, ainsi s'est opérée la dissolution, et cependant Dieu le Verbe, pour établir la preuve que toute modification lui est étrangère, est resté immuable, tant en son corps qu'en son ame et qu'en sa personne, qui restait dans le sein du Père. Dans la figure qu'il a prise à la ressemblance de la nôtre, c'est notre mort qu'il a représentée, pour qu'elle pût s'harmoniser avec la résurrection pour le rachat de l'homme; il a retiré l'ame de l'enfer, le corps du tombeau, afin de renverser, par la mort apparente de l'ame, la puissance de la mort, de faire cesser la corruption dans le tombeau par la sépulture du corps, et qu'ainsi l'immortalité et l'incorruptibilité vinsent à surgir de l'enfer et de la tombe, après avoir parcouru, sous une forme semblable à la nôtre, le cercle de la vie humaine, et brisé nos chaînes. Ce fut sans doute une chose bien admirable; car c'était là qu'était la grâce. Quant à vous, en ne reconnaissant en lui que la chair, vous ne pouvez expliquer ni la condamnation du péché, ni l'affranchissement de l'ame, ni sa résurrection, ni l'immuabilité du Verbe. Et pourquoi? parce que vous vous égarez hors du champ des saintes Écritures, pour aller tomber dans les vains systèmes des ariens, bien que les livres divins parlent de l'ame de la manière la plus claire, bien que mille preuves soient acquises à la consommation du grand mystère de la passion.

18. Parmi les hérétiques, les uns admettent la présence du Christ parmi les hommes, mais ne croient point à sa divinité; les autres proclament sa divinité, mais ils nient la génération de la chair; ceux-ci nient de l'ame ce qu'ils avouent de l'union de la divinité avec la chair, marchant ainsi sur les traces des ariens insensés, qui s'embarassent dans les mille détours d'une foule de questions tortueuses, afin de jeter, au moyen de ces discussions, le doute dans l'esprit des hommes simples, tout en chancelant eux-mêmes dans leur foi. Car c'est des ariens qu'ils ont appris à soulever ces questions : Celui qui est né de Marie, qui est-il? Dieu, ou homme? homme, dites-vous; ils

ejus divinitati fidem non habeat, in hoc consentiens hæreticis, qui eidem fidem non habuere : quod si dixeris, Deus, ejus carnis generationem neget, et cum hæreticis qui illam negant abducatur. Hinc rursum : Quis est qui passus est? Quisnam crucifixus est? Deus ne an homo? ut si quidem dicas, Deus, blasphemum quid proferat ex sententia impiorum arianorum; sin autem dicas, homo, ex judaïca sententia loquatur. Ea de causa sanctæ Scripturæ, Verbum ineffabiliter ex Patre Deum esse, et ipsum extremis temporibus ex Virgine hominem genitum esse prædicant : ut neque Deus non crederetur, neque carnis generatio negaretur. Ubi autem est carnis nomen, ibidem totius adest compositi compago, excepto peccato. Et ad nomen quidem hominis, passionem applicant, nec ultra progrediuntur, ut ubique scriptum est in sacris litteris. De divinitate autem Verbi, immutabilitatem et ineffabilitatem confitentur. Ideoque de Verbo quidem ut de Deo loquuntur, ejusdem vero ut hominis generationem enarrant, ut idem ipse naturaliter et vere utrumque sit, Deus quidem quoad æternitatem deitatis et rerum creationem : homo autem, quoad generationem ex muliere, et incrementum staturæ atque ætatis. Deus quoque pro beneficiis vitam tribuentibus, et potens in miraculis perpetrandis : homo vero, quoad passiones nostrum similis, et quoad nostras infirmitates. Ac Deus item est Verbum, si spectetur quidem immortalitas, incorruptibilitas et immutabilitas : et homo, si consideretur in cruce suspensio et sanguinis effluxus, ac corporis sepultura, necnon descensus ad inferos, atque resurrectio a mortuis. Sic Christus ex mortuis excitatus est, et Deus cum sit, mortuos excitat.

19. Vani igitur sunt, qui aut divinitati ejus passionem adscribunt, aut humanitati ejus fidem non habent, aut qui unum duos esse dicunt : sive qui carnis ejus dimensionem facere conantur : et qui quantum et quomodo, præter Scripturarum auctoritatem proferre audent. Hujusmodi enim opinionibus hæreticorum mens prolapsa est : Marcione propter immoderatam blasphemiam a veritate declinante : Manichæo, ob peccati opinionem seducto : Valentino, a scientia, uti causabatur, seducto : Paulo Samosatensi, cum eo qui Photinus vocatur, ac eorum sequacibus, ob incredulitatem a deitate deficientibus : Ario, pro fa-

nient alors sa divinité, et se rangent ainsi du parti des hérétiques qui n'y croient pas non plus; Dieu, vous les voyez rejeter la génération de la chair avec les hérétiques qui la rejettent. Celui qui a souffert, qui a été crucifié, qui est-il? demandent-ils encore; Dieu ou homme? Dieu! on répond par le blasphème sorti de la bouche des ariens; homme! on tient le langage des Juifs. C'est pourquoi nos livres saints enseignent que le Verbe est Dieu engendré du Père d'une manière ineffable, et que plus tard il s'est fait homme dans le sein de la Vierge, afin que d'une part on ne s'avisât pas de nier sa divinité, et que d'une autre on crût à la génération de la chair. Mais le mot chair appelle tout de suite l'idée d'un assemblage complet de parties, à l'exception du péché; au nom de l'homme s'applique celle de sa passion; et l'on ne va pas plus loin, ainsi qu'il résulte de cent endroits de l'Écriture. Quant à la divinité du Verbe, elle la proclame immuable et ineffable. Elle parle du Verbe comme Dieu, et elle en établit la généalogie comme homme; en telle sorte que, naturellement et en vérité, il est tout à la fois Dieu sous le rapport de l'éternité et de la création du monde, homme sous celui de la génération au sein de la femme, et de l'accroissement des organes et de l'âge; Dieu encore par les bienfaits qui donnent la vie, et sa puissance à opérer des miracles, mais homme par la douleur et les misères auxquelles il est sujet comme nous. Le Verbe est Dieu, à en juger par l'immortalité, l'incorruptibilité et l'immuabilité; homme, à en juger par la croix à laquelle il est attaché, par le sang qu'il laisse couler de ses blessures, par la sépulture donnée à son corps, sa descente aux enfers et sa résurrection d'entre les morts. Ainsi Christ, il est ressuscité des morts; Dieu, il ressuscite les hommes.

19. Insensés donc sont ceux qui osent ou attribuer la passion à son essence divine, ou qui n'ont pas foi en son humanité, ou qui distinguent deux êtres dans un être unique; ou bien encore qui soumettent sa chair à un calcul de mesures et parlent de quantité et de mode, contre l'autorité des Écritures. C'est ainsi que les hérétiques se sont égarés; Marcion, en se laissant emporter par ses excès loin de la vérité; Manès, par ses opinions sur le péché; Valentinus, par la science; Paul de Samosate, Photin et leurs adhérens, par l'incrédulité en Dieu; Arius, par ses horribles blasphèmes. Mais vous, qui ne craignez pas de provoquer de pareilles discussions, vous avancez des choses

rore suo blasphemante. Vos autem similibus usi cavillationibus, quæ scripta non sunt loquimini, eoque modo imbecillos evertitis. Sufficit enim iis quæ scripta et gesta sunt credere, ut ait Paulus : « Pro similitudine per omnia, absque peccato ¹. » Petrus autem ; « Christo » igitur pro nobis passio in carne, et vos eadem cogitatione armati » mini ², » et ne ulterius inquirentes, veritatem respiciatis.

¹ Hebr. iv, 15. — ² 1 Petr. iv, 1.



que l'on ne trouve écrites nulle part, et vous ébranlez la foi des faibles. Ne leur suffit-il pas de croire ce qui a été écrit et fait, comme dit Paul, « par une ressemblance parfaite avec nous, hormis le péché? » Ou comme Pierre : « Puisque le Christ a souffert pour nous la mort en sa chair, armez-vous de cette pensée, » et, sans pousser plus loin d'inutiles investigations, ne rejetez pas la vérité.

NOTES.

(1) Cette Apologie est au premier rang des ouvrages de saint Athanase, qui l'avait d'ailleurs travaillée avec d'autant plus de soin qu'il devait la prononcer, comme l'indiquent plusieurs passages, en présence même de Constance. Les intrigues des ariens empêchèrent une entrevue devant laquelle Athanase ne reculait point; plusieurs fois en effet il se mit en route pour se rendre auprès de l'empereur; mais, ainsi qu'il nous l'apprend à la fin de l'Apologie, ses tentatives échouèrent toutes. Il fut donc obligé d'adresser cet écrit à Constance; mais on ne sait s'il lui parvint, ou si les ariens l'interceptèrent. Ce qu'il y a de très-certain, c'est que cette Apologie fut composée à l'époque de la dernière persécution de Constance, peu de temps après la fuite d'Athanase, vers l'an 356.

Dans cet ouvrage, Athanase se propose de repousser les calomnies des ariens. Les accusations portées contre lui reposaient sur quatre chefs principaux : 1° Athanase avait excité la haine de Constant contre Constance, son frère; 2° il avait écrit plusieurs lettres au tyran Magnence, dont il était, disaient-ils, un dévoué partisan; 3° il avait célébré la fête du dimanche dans une église inachevée, avant même qu'on en eût fait la dédicace; 4° invité plusieurs fois à venir trouver Constance, il n'avait point obéi, et avait refusé de quitter Alexandrie.

Toutes ces accusations sont réfutées par saint Athanase, qui, à la logique d'une argumentation vigoureuse, joint souvent les déclarations de témoins oculaires pour renverser l'édifice de mensonge élevé contre lui par ses implacables ennemis.

(2) Apollinaire *le jeune*, savant évêque de Laodicée au quatrième siècle, prétendait que le corps de Jésus-Christ était incréé et descendu du ciel, et par conséquent qu'il était d'une autre nature que la nôtre, en telle sorte que son humanité était plutôt apparente que réelle.

Saint Athanase réfute les erreurs d'Apollinaire avec autant de vigueur contre la doctrine que de ménagement pour l'auteur, qui avait été son ami.

Apollinaire mourut vers l'an 380.

SANCTUS ATHANASIUS.

**CONTRA ARIANOS EPISTOLA ENCYCLICA AD EPISCOPOS ÆGYPTI ET
LIBYÆ; ORATIO PRIMA ADVERSUS ARIANOS.**



SAINT ATHANASE.

SUITE DE SES OEUVRES CHOISIES.

**LETTRE ENCYCLIQUE AUX ÉVÊQUES D'ÉGYPTE ET DE LIBYE;
ET PREMIER DISCOURS CONTRE LES ARIENS.**

TRADUCTION

DE M. HENRI DE RIANCEY.

SANCTI PATRIS NOSTRI
ATHANASII

ARCHIEPISCOPI ALEXANDRINI,

AD EPISCOPOS ÆGYPTI ET LIBYÆ EPISTOLA ENCYCLICA
CONTRA ARIANOS.

1. Omnia quidem quæ Dominus et Salvator noster Jesus Christus, ut scripsit Lucas, et fecit et docuit, nostræ salutis, propter quam et venerat, procurandæ causa peregit¹. Nam, ut ait Joannes, venit non ut judicaret mundum, sed ut mundus per ipsum salvaretur². Inter omnia tamen quæ gessit, in eo præcipue admiranda est ejus benignitas, quod de his qui bellum nobis erant indicturi non solum non siuerit, sed etiam luculenter prædixerit, ut cum illa evenerint, mentem nostram ejus doctrina munitam offendant, qui nobis ea his verbis prænuntiavit : « Exsurgent pseudoprophete et pseudochristi, et dabunt » signa magna et prodigia, ita ut in errorem inducantur, si fieri possit, » etiam electi : ecce prædixi vobis³. » Multa sane ac supra hominem sunt præcepta et beneficia quæ illi in nobis placuit recondere ; ea scilicet sunt cœlestis vitæ forma, potestas adversus dæmones, adoptio, et quod omne beneficium superat præcipuumque est, Patris et ipsius Verbi cognitio, atque Spiritus sancti donum. Verum humana mens ad malum valde proclivis est : adversarius quoque noster diabolus tanta nobis bona invidens crevit et vigilat, ut quæ in nobis existunt Verbi semina auferat⁴. Hinc ergo Dominus sua præcepta, veluti proprium thesaurum, in nobis præ fictione obsignans ait : « Videte ne quis vos » seducat. Multi enim venient in nomine meo, dicentes, Ego sum : et » tempus appropinquavit⁵. Nolite ergo ire post eos. » Magnum sane aliquid nobis preestitit Verbum, ut scilicet ex ipsa rerum specie non

¹ Act. 1. — ² Joan. III, 17. — ³ Matth. xxv, 21. — ⁴ 1 Petr. v, 8. — ⁵ Luc. xxi, 8.

SAINT ATHANASE,

ARCHEVÊQUE D'ALEXANDRIE.

LETTRE ENCYCLIQUE

AUX ÉVÊQUES D'ÉGYPTE ET DE LIBYE,

CONTRE LES ARIENS.

1. Tout ce qu'a fait et enseigné notre Seigneur et Sauveur Jésus-Christ, écrit saint Luc, il l'a fait pour notre salut. « En effet, comme » parle saint Jean, il est venu, non pas pour juger le monde, mais » pour que le monde fût sauvé par lui. » Et ce qu'il y a surtout d'admirable dans sa prévoyante bonté, c'est qu'il n'a pas gardé le silence sur les ennemis que nous aurions à combattre; au contraire, notre divin maître nous en a avertis long-temps à l'avance; et pour qu'au moment de la lutte, nous passions les reconnaître sur-le-champ, il nous a appris à les distinguer par cette parole : « Il apparaîtra de faux » prophètes et de faux christes, et ils feront des signes et des prodiges » au point de séduire, s'il était possible, les élus eux-mêmes. Voilà ce » que je vous prédis. » Aussi nous avons reçu de lui une science sur-humaine et des grâces immenses, telles, par exemple, que l'image du céleste gouvernement, notre pouvoir contre les esprits de ténèbres, notre glorieuse adoption comme enfans de Dieu, et enfin, ce qui surpasse les plus éminens bienfaits, la connaissance du Père et de son Verbe et le don du Saint-Esprit. Mais, hélas ! l'intelligence de l'homme est zélée pour le mal, et notre ennemi cruel, le démon, jaloux de ces biens incomparables que nous possédons, tourne avec fureur autour de nous, cherchant à ravir cette semence précieuse que le Verbe a daigné nous confier. C'est pourquoi le Seigneur, en déposant comme un trésor ses préceptes dans notre ame, a ajouté ces mots : « Prenez garde que l'on ne vous séduise, car plusieurs viendront en » mon nom, disant : Me voici ; et ce temps-là est proche où plusieurs » seront entraînés ; ne les suivez pas ; » parole bienheureuse qui nous empêche d'être séduits par les fausses apparences, et qui, par la grâce

deciperemur; sed potius, licet hæc operta sint et oblecta, Spiritus gratia possemus discernere. Quia enim totus per se odio dignus est malitiæ inventor et magnus dæmon diabolus, statimque ac apparuerit, ab omnibus repellitur, ut serpens, ut draco, ut leo quærens quos rapiat et devoret: idcirco quod ipse quidem est celat et occultat; at nomen, quod omnes habent desiderio, astute præ se fert; ut cum homines falsa specie deluserit, jam deceptos propriis astringat vinculis. Nempe quemadmodum si quis alienos liberos in captivitatem attrahere cupiens, absentium parentum similem indueret speciem, eoque artificio filios, utpote parentum desiderio flagrantem, illectos procul abduceret, miserisque interimeret; ita profecto improbus dæmon, tortuosusque et malignus diabolus, se per ipsum exhibere quidem non audet; sed cum non ignoret quam homines sint veritatis amantes, hanc specie tenus in se fingit, atque hoc pacto proprium venenum in sequentes se spargit.

2. Sic ille Evam olim decepit, non propria scilicet loquens, sed verba Dei fecte usurpans, eorumque adulterans sensum. Sic etiam uxorem Job subornavit, illi nempe suadens ut amorem viri præ se ferret, at revera eam docens blasphemias in Deum ipsum proferre. Sic denique homines externa rerum specie versutus deludit et decipit, singulosque in proprium malitiæ puteum surripit et trahit. Itaque postquam olim primum hominem circumvenit, omnes per illum in sua potestate et ditione tenere ratus, ferox et superbus hujusmodi verbis insultabat: « Universum orbem velut nidum manu comprehendam, et » tanquam derelicta ova tollam, nec est qui me effugiat aut contra- » dicat¹. » Verum ubi advenit Dominus, humanamque ejus dispensationem experientia inimicus cognovit; cum non posset carnem decipere, quam gestabat Christus, tunc ille qui universum orbem se comprehensurum pollicitus sibi fuerat, jam inde propter Christum etiam pueris, tanquam passer, superbus cœpit esse ludibrio². Nunc enim pueri infantes manu in foramen aspidum injecta, illum qui Evam fefellit, derident, omnesque qui recte in Dominum credunt, conculcant eum qui dixit: « Supra nubes ponam solium meum, ascendam, » et ero similis Altissimo³. » Hæc igitur ille non sine rubore patitur,

¹ Isai. x, 14. — ² *Ibid.* xi, 8. — ³ *Ibid.* xiv, 14.

de l'Esprit saint, nous les fait découvrir, fussent-elles cachées sous les voiles les plus épais ; car le démon, cet implacable ennemi de la vérité, ce père du mensonge et de l'erreur, voyant qu'à peine est-il découvert aussitôt tous le fuient comme un serpent, comme un dragon, comme un lion avide et dévorant, s'efforce de dissimuler et de cacher ce qu'il est, s'enveloppant, le fourbe détestable, du masque de ce qui plaît à la multitude, afin de saisir et d'enlacer de ses chaînes les malheureux que l'apparence aura séduits. Quand un de ces misérables qui enlèvent des enfans est parvenu, en imitant l'air et les manières de leurs parens absens, à les tromper et à les entraîner au loin, alors il les massacre sans pitié ; et de même cet artificieux et cruel génie du mal, n'ayant plus foi en lui, et connaissant l'amour du genre humain pour la vérité, se voile de sa sainte image pour répandre plus sûrement ses poisons sur les infortunés qu'il entraîne.

2. C'est ainsi qu'autrefois il a trompé Ève, non pas en employant son propre langage, mais en abusant des paroles de Dieu, dont il faussait le sens : c'est ainsi qu'il s'était emparé de la femme de Job, et lui apprenait, sous le faux semblant de l'affection conjugale, à blasphémer contre le Seigneur, et c'est encore ainsi que par ses trompeuses illusions, il parvient à décevoir les hommes, à les attirer et à les plonger enfin dans le gouffre de sa perversité. Quand autrefois il eut séduit Adam, le premier des hommes, s'imaginant déjà que tous allaient tomber sous son pouvoir, il s'écriait dans l'exaltation de son fol orgueil : « Je » serrerais l'univers dans ma main comme un nid d'oiseaux, et je les » enlèverai comme des œufs abandonnés, et pas un ne m'échappera, » pas un ne me résistera. » Mais quand fut venu le Seigneur, et que l'ennemi hautain eut vu la régénération de l'humanité, quand il sentit ses efforts impuissans à vaincre cette chair que portait Dieu lui-même, ce superbe, qui se vantait de comprimer l'univers entier, abattu alors et terrassé, devint le jouet de tous, et les petits enfans s'en amusèrent comme d'un passereau ; car un enfant maintenant passe sa petite main sur cette langue d'aspic, et fait dérision de celui qui a trompé Ève ; et tous ceux qui croient véritablement en Jésus-Christ foulent du pied celui qui a dit : « Moi, j'établirai mon trône sur les nuées ; j'y monterai et je serai semblable au Très-Haut. » Voilà sa honte ; et pourtant, dans son insolence, il ose encore se relever tout en changeant de

qui si rarus pro ea qua pollet impudentia, formam mutare audeat, nihilominus infelix illis latere nasquam potest, qui signum in fronte gerunt, sed ab eis eo etiam acerbius repellitur cum magno sui dedecore et pudore. Licet enim nunc, instar colubri serpentis, fictam angelicæ lucis formam induerit, nihil tamen ipsi prodesse poterit hujusmodi simulatio: quippe cum edocti simus, licet angelus e cœlo nobis evangelizet præter id quod accepimus, anathema illum esse ¹.

3. Quod si iterum proprium velit tegere mendacium, et veritatem labiis loqui simulet; qua mente id faciat non ignari, quæ a Spiritu sancto in istum dicta sunt merito utrobique: « Peccatori autem » dixit Deus: Quare tu enarras justitias meas? et, non est species » laus in ore peccatoris ². » Nam nec etiamsi veritatem dicat, illa fide dignus est versipellis, ut ex Scriptura discimus, quæ perversitatem, qua adversus Evam usus est, commemorat. Ejus quoque audaciam repressit Dominus, ac primum quidem in monte, ubi varios ejus pectoris sinus explicavit, ostenditque quisnam esset veterator ille, nempe non eum aliquem e sanctis, sed esse Satanam tentantem, hincque ait: « Abi post me, Satana; scriptum est enim: Dominum Deum tuum » adorabis, et illi soli servies ³: » necnon item, cum demones e monumentis vociferantes sitoro jussit. Verum quidem erat quod illi clamabant, nec mentiebantur tunc aientes: « Tu es Filius Dei et Sanctus » Dei ⁴, » at nolebat per os immundum maximeque per illos veritatem proferri, ne hujus occasione propriam suæ malitiæ voluntatem admiscerent ⁵, eam dormientibus hominibus superseminarent ⁶. Idcirco neque ipse eos ita loqui passus est, neque nos hæc ferre permittens, per seipsum his verbis præmonuit: « Attendite a falsis prophetis, qui » veniunt ad vos in vestimentis ovium, intrinsecus autem sunt lupi » rapaces ⁷. » Et per sanctos apostolos: « Nolite omni spiritui cre- » dere ⁸. » Ea siquidem est invidiosæ adversariæ operationis, nec alia est hæresum coagmentatio: singulæ enim proprii commenti patrem et auctorem mendacem dæmonem habent, qui ab initio perversus, homicida factus est: cujus cum detestandum nomen ipsas proferre pudeat, præclaro omnibusque præstantiore Salvatoris nomine se falso

¹ Galat. 1, 8. — ² Psal. XLIX, 16. — ³ Eccl. xv, 8. — ⁴ Matth. xv, 19. — ⁵ Ibid. vii, 20. — ⁶ Marc. 4, 24. — ⁷ Matth. xxiv, 24. — ⁸ Ibid. vii, 16. — ⁹ I. Cor. iv, 1.

face; mais il est aussitôt reconnu, le perfide, par tous ceux qui portent le signe au front, et, couvert d'opprobre et de malédictions, il est honteusement chassé de tous. Aussi bien ce vil serpent se transformerait en ange de lumière que ce déguisement lui serait inutile; car un ange même descendrait du ciel pour nous apporter un autre Évangile, ne savons-nous pas que nous lui dirions : Anathème!

3. Que s'il veut encore déguiser ses mensonges et mettre sur ses lèvres des paroles de vérité, toujours nous verrons sa pensée, et nous lui adresserons ces mots de l'Esprit saint : « Or Dieu a dit au pécheur, » pourquoi racontes-tu ma justice? » et, « la louange n'est pas précieuse dans la bouche du pécheur. » En effet, dirait-il même la vérité, qu'il n'est pas croyable : l'Écriture en donne la preuve en rapportant sa perfidie envers Ève dans le paradis. Sur la montagne, le Seigneur lui-même l'a convaincu de mensonge en découvrant les replis tortueux de son cœur, en montrant qu'il n'était pas un des saints, mais bien le génie du mal, Satan le tentateur, et en le repoussant par cette parole : « Arrière de moi, Satan ; il est écrit : tu adoreras le Seigneur ton Dieu, et tu le serviras lui seul. » De même, ces démons qui criaient de l'intérieur des monumens, il leur imposa silence : ce qu'ils disaient était vrai pourtant, et ils ne mentaient pas en s'écriant : « Tu es le Fils de Dieu et le Saint de Dieu ; » mais il ne voulut pas que la vérité sortît d'une bouche impure, de la leur surtout, dans la crainte qu'ils n'y mêlassent quelques traits de leur perversité et ne vinssent les répandre au milieu des hommes ensevelis dans les ténèbres. Aussi n'a-t-il pas souffert ces paroles, et n'a-t-il pas permis que nous pussions les tolérer, en nous disant : « Gardez-vous des faux prophètes » qui viennent à vous sous la peau des brebis, et qui au dedans sont » des loups ravissans ; » de même, dans les saints apôtres : « Ne croyez pas à tout esprit. » Telle est donc l'habitude de cette puissance ennemie; eh bien! pareils sont les complots de l'hérésie! Chacune n'a-t-elle pas en effet pour père et auteur commun de son erreur, ce démon, qui de tout temps fut pervers, faux et homicide. Aussi chacune rougit de paraître sous le patronage d'un nom aussi odieux, et elle se revêt du nom saint et ineffable du Sauveur et se fait un ornement des paroles de l'Écriture; mais si elle emploie les mots de la vérité, c'est pour en corrompre le sens, pour en voiler l'esprit sous les ténèbres de

insigniunt, et verbis Scripturarum se audent adornare. At voces quidem proferunt, verum autem celant sensum : atque hoc pacto singulæ, proprio commento insidiosè oblecto, eorum, quos in errorem inducunt, fiunt homicidæ.

4. Enimvero quid Marcioni et Manichæo, qui legem negant, profuerit Evangelium; siquidem ex veteribus nova sunt exorta, et vicissim veteribus nova perhibent testimonium? Qui ergo vetera rejiciunt, quomodo quæ ex illis emanare possunt admittere? Nimirum Paulus factus est apostolus Evangelii Dei, « quod ante promiserat per prophetas suos in Scripturis sanctis ¹. » Ipse quoque Dominus dixit : « Scrutamini Scripturas, quia ipsæ sunt quæ testimonium perhibent » de me ². » Quomodo igitur Dominum poterunt confiteri, si quæ de illo scripta sunt non prius scrutentur? Nam de quo Moyses et prophetæ scripserunt, eum se invenisse affirmant discipuli ³. Quid etiam legem sadducæi retinent, qui ipsi prophetas repudiant? Deus enim qui legem dedit, ipse se in lege prophetas excitaturum est pollicitus, ita ut ipse et legis et prophetarum sit Dominus, atque adeo qui horum unum rejecerit, alterum quoque rejicere necesse sit. Quid item Judæis emolumentum possit esse vetus Testamentum, qui Dominum, cujus adventus in eo prædicitur, non agnoverunt? Nam si Moysis scriptis crederent, verbis quoque Domini credidissent. « De me enim, inquit, » ille scripsit ⁴. » Quid similiter utilitatis e Scripturis percipiat Samosatensis, qui Dei Verbum, corporeumque ejus adventum utroque veteri et novo Testamento significatum ac indicatum negare non veretur? Quid denique arianos juvant Scripturæ? quid ipsi illas proponunt; ipsi, inquam, qui Dei Filium rem creatam esse contendunt, et non secus ac gentiles, rei creatæ potius quam Creatori Deo serviunt? Nempe illæ hæreses in sua quæque impietate nihil commune cum Scripturis habent; quod sane non ignorant illarum patroni, Scripturas scilicet plurimum, imo vero penitus adversari cujusque illarum hæresum doctrinæ ⁵. Ipsi nihilominus ut in fraudem impellant simpliciores, quales illi sunt de quibus in Proverbiis scriptum est : « Innocens » credit omni verbo ⁶; » Scripturæ voces meditari et usurpare simu-

¹ Rom. 1, 2. — ² Joan. v, 39. — ³ *Ibid.* 1, 45. — ⁴ *Ibid.* v, 46. — ⁵ Rom. 1, 25.
— ⁶ Prov. xiv, 15.

ses mensongères explications, et devenir ainsi la meurtrière des malheureux qu'elle a égarés.

4. Qu'ont-ils donc à faire de l'Évangile, ces marcionites et ces manichéens qui nient l'ancienne loi ? L'ancien Testament ne rend-il pas témoignage au nouveau ? le nouveau à l'ancien ? Ceux qui rejettent l'un peuvent-ils admettre l'autre ? Paul était certes bien l'apôtre de l'Évangile de Dieu, cet Évangile que, dit-il, « le Seigneur a fait annoncer par ses prophètes dans les saintes Écritures ; » et Notre-Seigneur ne l'a-t-il pas dit lui-même : « Sondez les Écritures, car ce sont » elles qui témoignent de moi. » Comment donc confesseront-ils le Seigneur, ceux-là qui n'auront pas d'abord consulté les Écritures sur lui et étudié leurs témoignages, puisque ses apôtres affirment que celui qu'ils ont trouvé est bien le Messie annoncé par Moïse et les prophètes ? A quoi servent les prophéties aux sadducéens, s'ils ne reconnaissent pas la loi, puisque c'est le même Dieu qui a donné la loi, et que dans cette loi il a promis de susciter des prophètes ? en sorte que le Dieu de la loi et le Dieu des prophètes est identique, et que nier l'un, c'est nier également l'autre. A quoi sert l'ancien Testament aux Juifs, qui ne reconnaissent pas le Messie qui leur y est formellement promis ? S'ils avaient cru les paroles de Moïse, ils auraient foi aussi en celui qui disait : « C'est de moi que Moïse a parlé. » Et Paul de Samosate, que lui faisaient les Écritures, puisqu'il niait le Verbe de Dieu et qu'il donnait ainsi un odieux démenti à toutes les preuves que les anciens et nouveaux livres contiennent sur l'incarnation divine ? Et de même qu'en veulent-ils faire, les ariens, ou que prétendent-ils en les alléguant, ceux qui flétrissent le Verbe de Dieu du nom de créature, et qui, comme des païens, négligent le Créateur pour servir la créature ? Mais non, toutes les hérésies, quelles qu'elles soient, n'ont dans leurs fables impies rien de commun avec les Écritures ; ce que n'ignorent pas leurs patrons et protecteurs, qui voient bien à quel point des erreurs de ce genre sont éminemment contraires aux saintes lettres ; mais ils veulent séduire les simples, ces hommes dont les Proverbes font mention et « qui croient toute parole » ; et alors, à l'imitation du diable, leur funeste instigateur, ils feignent d'étudier et de répéter les leçons de la vérité, pour cacher sous l'apparence des mots le sens perfide qu'ils y appliquent, et entraîner ainsi leurs victimes hors de l'esprit véritable des livres divins. C'est ainsi que, transformé

lant, non aliter quam ipsarum pater diabolus, ut scilicet ex verborum sono recte sentire videantur, deindeque miseros homines inducant ut sententias a Scripturis alienas amplectantur. Certe sic se diabolus in singulis hæresibus simulate gerens, voces dolo plenas ipse subministravit; hincque ait Dominus: « Exsurgent pseudochristi et pseudo- » prophetæ, ita ut multi in errorem inducantur¹. » Itaque venit diabolus, et per singulas hæreses dixit: Ego sum Christus, et apud me est veritas; cunctasque prorsus cum separatim tum communiter mentiri coegit veterator: et quod profecto mirum est, cum omnes hæreses adversus seipsas dimicent, ut unaquæque ea quæ commenta est tueatur, solum in mentiando inter se consentiant: nimirum unum omnes patrem habent, qui mendacium ipsa supereminavit². Igitur quisquis fidelis est et Evangelii discipulus, ac dono spiritualia discernendi præditus, quique suam fidei domum in petra ædificavit, stat firmus, et tutus ab illorum fraude manet³. At qui simplex est, ut dixi, nec valde instructus, is ad verba duntaxat attendens, nec sensum perspicuens, confestim hæreticorum artificis attrahitur. Quocirca orare et convenit et necesse est, ut gratiam discernendi spiritus consequamur, ut unusquisque, quemadmodum monet Joannes, cognoscat, quinam quidem rejiciendi, quinam vero tanquam amici et ejusdem fidei consortes, sint admittendi. Multa sane in hanc rem liceret scribere, si cui ista accurate tractare esset animus. Nam facile apparebit, quam multa variaque sit hæresum impietas ac perversitas, quamque metuenda fallentium astutia. Verum quia divina Scriptura longe cæteris omnibus præstat, idcirco his qui plura hac de re habere voluerint, auctor ipse sum ut divinos libros sedulo legant: ego vero nunc, quod instat properavi indicare, idque potissimum me impulit ut hæc ita scriberem.

¶ In hisce regionibus commorans audivi, uti germani et orthodoxi fratres nuntiarunt, aliquos ex Arii sectatoribus simul convenisse, ac de fide, prout voluerunt, scripsisse, velleque ad vos litteras mittere, ut vel, quemadmodum ipsis placet, seu potius ut illis suggestit Diabolus, subscribatis; vel qui contradixerit, in exilium ejiciatur. Namque ipsis etiam episcopis harumce regionum molesti jam esse inci-

¹ Matth. xxiv, 24. — ² *Ibid.* xiii, 25. — ³ *Ibid.* vii, 24.

dans chaque hérésie, le génie du mal a inspiré toutes leurs fatales erreurs, et c'est là ce que prédisait le Seigneur : « Il s'élèvera de faux » Christs et de faux prophètes, qui viendront séduire la multitude ; » le démon est venu, et dans chacune il disait : « Moi, je suis le Christ, » et la vérité est avec moi ; » et à toutes, ensemble ou séparément, cet infâme calomniateur a dicté leurs mensonges. Aussi, chose remarquable, toutes ces sectes diverses, qui luttent sans cesse les unes contre les autres sur les points où se trompe chacune d'elles, se réunissent néanmoins toutes dans le lien commun de l'erreur : preuve évidente que toutes sont les filles d'un même père à qui elles doivent le germe de leurs aberrations. Et cependant le disciple fidèle de l'Évangile, lui qui a reçu la grâce de discerner le souffle de vie du souffle de mort, et qui a bâti sur le rocher l'édifice de sa foi, reste ferme et inébranlable au milieu des tourmentes de l'imposture, tandis que le simple, qui n'a pas reçu une instruction solide et qui se laisse prendre aux paroles sans en pénétrer le sens, devient la facile victime de leurs misérables artifices. Aussi il est utile, il est nécessaire de demander avec ardeur cette grâce de discernement, afin que chacun connaisse bien, selon le précepte de saint Jean, ceux qu'il doit repousser au loin et ceux qu'il doit admettre comme ses amis, comme ses frères dans la foi. Ce serait là, sans doute, un vaste sujet pour qui voudrait le traiter à fond, tant les impiétés de chaque hérésie sont nombreuses, tant leur mauvaise foi est évidente, et aussi tant est incroyable la malignité de leurs mensonges. Mais la divine Écriture offre à ce sujet le meilleur des enseignemens ; le seul conseil que je croie devoir donner à ceux qui voudraient en savoir davantage, c'est de l'étudier avec soin : et c'est dans cette intention que j'ai écrit ces lignes.

5. Durant mon séjour en cette contrée, j'ai appris, par de véritables frères et des fidèles orthodoxes, que plusieurs partisans de la doctrine d'Arius se sont réunis et se sont mis à écrire sur la foi. Ils veulent vous envoyer des lettres pour que vous souscriviez à tout ce qu'ils ont inventé, ou plutôt à tout ce que le démon leur a suggéré ; l'exil doit punir l'audacieux qui refuserait son assentiment. C'est ainsi que déjà ils commencent à persécuter les évêques de cette contrée ; cette conduite suffit pour les démasquer. Car ceux qui écrivent ainsi et qui

piunt : quod utique mores scribentium manifeste prodit. Qui enim ita scribunt, ut suarum litterarum finis sit exilium aliæve pœnæ : quinam hujusmodi homines censendi sunt quam christianorum inimici, amici vero diaboli, ejusque dæmonum, præsertim cum contra mentem Constantii piiissimi clementissimique imperatoris, quæ ipsi placent audeant promulgare? Quod et ipsum summa cum calliditate faciunt, duabusque, ut mihi quidem videtur, potissimum de causis. Prima est, ut vobis subscribentibus, ipsi infami Arii nomine notari desinant, nec cum Ario sentire existimentur. Altera est, ut ita scribendo, Nicænam synodum et fidem quæ in ea adversus arianam hæresim est exposita, videantur obscurare. Verum id etiam evidentius perversitatem illorum pravamque doctrinam arguit : si enim recte crederent, fide, quæ Nicææ ab universa generali synodo exposita est, essent contenti. Similiter si per calumniam et immerito arianos se vocari arbitrarentur, non tantis conatibus contenderent ea immutare quæ contra Arium sunt decreta, ne videlicet qui in illum sunt definita, ea tanquam adversus se sancita fuerint. Nunc autem id quidem non agunt, sed quasi ipsi Arius essent, pro seipsis pugnant. Nam, quæso, attendite nihil illos de veritate curare, sed omnia arianæ hæresis propugnandæ causa et dicere et facere. Qui enim ea quæ recte definita sunt, audent reprehendere, aliaque præter illa statuere conantur, quid aliud agunt quam quod Patres ipsos accusant, et ejus hæresis patrocinium suscipiunt, adversus quam illi steterunt et æquam pronuntiarunt sententiam? Nam quæ modo scribunt, non veritatis studio, uti jam dixi, sed potius astu et dolo scribunt, ut homines in errorem possint inducere, ut scilicet in mittendis epistolis vulgi aures hisce rebus occupent, interimque temporis prorogatione accusationem ipsi evitent, suaque hoc pacto occultata impietate, hæresis, quæ instar gangrenæ omnia consumit, propagandæ locum habeant.

6. Itaque omnia movent et conturbant, nec tamen suis decretis ipsi sunt contenti : nam singulis annis, velut qui pacta scribunt, ipsi quoque conveniunt, et de fide statuere simulant, ut etiam inde nihil nisi risum et dedecus referant, quippe quorum decreta non ab aliis sed ab ipsis rescindantur. Si enim his quæ prius definierunt confiderent, nollent profecto alia definire : nec rursus illis dimissis, ea nunc

terminent leurs lettres par des menaces d'exil ou de supplices, que peuvent-ils être, sinon les ennemis des chrétiens et les amis de Satan et de ses esprits infernaux? car n'est-ce pas contre la formelle défense du pieux, clément et auguste empereur Constantin qu'ils publient tout ce qu'il leur plaît? Il y a là une ruse perfide, et il me semble trouver deux motifs à cette manière d'agir. D'abord ils espèrent que, si vous signez leurs écrits, l'odieux qui s'attache au nom d'Arius disparaîtra, et qu'eux-mêmes ne seront plus compris dans le nombre de ses adeptes; ensuite qu'une semblable déclaration effacera le symbole de foi établi au concile de Nicée et qui est la mort de l'hérésie arienne. Et c'est là surtout ce qui met à nu leur perversité et la fausseté de leur doctrine. Car, s'ils étaient orthodoxes, ils s'en tiendraient à la foi de Nicée, reconnue dans un concile universel, œcuménique. Que si, d'une autre part, ils se croyaient calomniés, s'ils pensaient qu'on les a flétris à tort du nom d'ariens, fallait-il prendre tant de soins pour combattre les condamnations portées contre Arius, comme si le décret qui le frappait avait été dirigé contre eux-mêmes? A l'acharnement avec lequel ils se défendent maintenant, on les prendrait pour Arius lui-même. Considérez, je vous prie, quel mépris ils ont pour la vérité, et quelle ardeur d'actions et de paroles pour l'hérésie arienne. N'osent-ils pas attaquer les définitions vraies et exactes, pour les remplacer par les propositions contraires? et que font-ils autre chose ainsi, que d'accuser les Pères eux-mêmes, que de se déclarer protecteurs de cette hérésie combattue et condamnée par eux? car ce n'est certes pas par zèle pour la vérité qu'ils écrivent leurs formules actuelles. Je l'ai déjà dit, ils cherchent par tous les moyens possibles à induire les hommes en erreur; ils veulent par leurs lettres occuper d'eux et de leurs actes les oreilles des peuples afin de gagner du temps et de reculer leur accusation, et, sous cette dissimulation impie, d'étendre leur hérésie comme une gangrène mortelle qui dévore et consume tout.

6. Aussi ils troublent et bouleversent tout : ils ne s'en tiennent pas à leurs propres écrits. Chaque année, semblables à des négociateurs chargés de la paix du monde, ils se réunissent dans l'intention apparente d'écrire pour la foi; mais à quoi réussissent-ils? à recueillir de la honte et du ridicule, puisque leurs écrits sont injurieusement repoussés par les autres et par eux-mêmes. Si en effet ils osaient s'en tenir à leur première formule, ils ne se seraient pas avisés d'en écrire

definirent quæ, ut ipsi certe meditantur, post aliquod tempus sunt immutaturi, cum novam scilicet ansam insidias, ut assolent, alicui struendi nacti fuerint. Siquidem tunc imprimis cum insidias alicui parant, fingunt se de fide scribere, ut, quemadmodum Pilatus manus lavit, sic et illi scribendo, pios Christi cultores interimant, et ut, quod quidem sæpius dixi, tanquam qui in fide definienda sint distenti, hæresis accusationem possint declinare. Verum nec latere, nec fugere poterunt : quoad enim se ipsi sibi duntaxat purgabant, sui semper erunt accusatores, et merito quidem, cum illis non respondeant a quibus coarguuntur, sed sibi tantum quidquid voluerint persuadeant. Quis igitur unquam reus absolvitur, qui sui ipsius sit iudex? Hinc ergo nusquam cessant scribere, atque ita sua perpetuo mutantes, incertam fidem vel potius certam manifestamque infidelitatem et pravitatem habent, quod quidem haud immerito illis accidere mihi videtur. Quia enim desciscentes a veritate, et fidem, quæ Nicææ recte edita est, abrogare in animo habentes, dilexerunt, quemadmodum scriptum est, « movere pedes suos⁴ : » ideo illi, non secus ac olim Jerusalem, moliendis mutationibus sudant et laborant, aliasque aliud scribunt, eam tantum ob causam ut tempus lucrentur, et Christi hostes permaneant, hominesque abducant a veritate.

7. Quis ergo cui veritas maxime cordi est, illos adhuc ferre poterit? quis eos scribentes non jure adversabitur? quis illorum non condemnabit temeritatem? Illi nimirum pauci numero, sua plus omnibus valere volunt, qui et suos consessus in angulis habitos suspectosque vim habere exoptantes, nervos omnes contendunt ut generalem, sinceram et puram synodum solvant, ac irritam reddant; illi, inquam, qui quod hæresis Christo adversariæ patrociniū susceperint, ab eusebianis fuerunt promoti, de fide audent decernere; et qui tanquam rei judicari deberent, hi, ut olim Caiphas, ad judicandum aggrediuntur, sibi que Thalam componentibus credi volunt, qui nec ipsi quidem sciunt quomodo credant. Quis enim ignorat Secundum pentapolitanum, qui olim ob insanam Arii hæresim sæpius fuit depositus, ab ipsis susceptum esse? promotos item Georgium, qui nunc Laodiceæ est episcopus, et Leontium castratum, et ante eum, Stephanum, et

⁴ Jerem. xiv, 10.

une seconde, pour la répudier bientôt et en écrire une troisième, qu'à la première occasion favorable ils s'empresseront de changer encore, s'ils ont le moindre espoir de succès pour leurs séductions habituelles. C'est surtout lorsqu'ils veulent induire en erreur qu'ils paraissent le plus zélés à écrire sur la foi : comme Pilate qui se lavait les mains, eux aussi tuent les fidèles du Christ par leurs écrits ; et ils espèrent, comme je l'ai déjà dit, qu'à force de définitions et de professions de foi, ils échapperont au reproche d'hérésie ; mais non, il ne leur sera permis ni de fuir ni de se cacher. Les perpétuelles apologies qu'ils s'adressent entre eux ne les accusent et ne les convainquent-elles pas irrésistiblement ? Ils ne répondent seulement pas à leurs accusateurs, et ils s'en vont se justifiant et se persuadant les uns les autres de tout ce qui leur vient à l'esprit. Et depuis quand donc l'accusé s'érige-t-il en juge et se renvoie-t-il de la plainte ? Aussi, tandis que sans cesse ils écrivent et sans cesse démentent leurs écrits, ils démasquent au grand jour leur mauvaise foi et leurs pernicieuses erreurs ; juste châtiement de leur perfidie ! Ils ont apostasié la vérité ; ils ont voulu détruire la foi orthodoxe de Nicée ; il leur a suffi de « faire un pas, » selon qu'il est écrit, et aussitôt, comme autrefois Jérusalem, les voilà malades et fatigués de leurs changemens, toujours écrivant et contre-écrivain, uniquement occupés à gagner du temps, ennemis du Christ et séducteurs des peuples.

7. Or maintenant quel est l'homme vraiment jaloux de la vérité qui voudrait les supporter ? qui ne repousserait pas au loin leurs écrits mensongers ? qui ne condamnerait pas leur audace ? Ils ne sont que quelques-uns, et ils voudraient faire la loi au monde ; ils voudraient que leurs conciliabules, tenus à l'ombre et suspects à ce titre, régentsassent l'univers, et ils rassemblent leurs forces pour ébranler et détruire le synode œcuménique, le saint et pieux concile de l'univers entier ! Quoi ! ces hommes qui doivent à leur zèle pour une hérésie hostile au Christ les honneurs dont les ont comblés les eusébiens, ils oseront donner des formules de foi ! Eux qui mériteraient d'être traînés en justice, ils viendront, comme Caïphe, se poser en juges ! Ils voudront faire croire à leur Thalie, eux qui ne savent pas ce qu'ils croient eux-mêmes ! Qui donc ignore que Secundus le Pentapolite, censuré et déposé jadis pour son alliance avec Arius, a été reçu par eux ? De même n'ont-ils pas accueilli et élu Georgius, actuellement évêque de Laodicée, et Léontius l'Eunuque, et avant lui Étienne et Théodore d'Héraclée, tous ces hommes que, chassés autrefois du

Theodorum heraclensem episcopum? Quin etiam Ursacius et Valens, quos ab ipso etiam initio, utpote juniores, religionis rudimentis imbuuit ipse Arius, cum de gradu presbyterii fuissent antea dejecti, postmodum ob impietatem episcopi sunt designati? His adde Acacium Patrophilumque et Narcissum, viros ad omnem impietatem audacissimos; qui quidem omnes in magna sardicensi synodo fuerunt depositi. Eustathius quoque, qui modo sebastes est episcopus, Eudoxius et Basilius impietatis patroni ad idem munus sunt eVecti. Nam de Cæcropsio, et eo quem vocant Auxentium, et Epicteto histrione dicere supervacaneum fuerit, cum omnibus notum sit, quomodo, quamque ob causam et a quibus hostibus et isti fuerint promoti, ut nimirum calumnias adversus orthodoxos episcopos, quibus tendunt insidias, fingerent. Hi enim octoginta licet mansionibus distantes, nec populo noti, tamen suam propter impietatem episcopi nomen sibi sunt lucrati. Hinc ergo etiam quemdam Georgium ex Cappadocia mercede conductum ad vos nunc volunt mittere. Sed nulla hujus ratio haberi debet: siquidem fama est in hisce regionibus, illum ne christianum quidem esse, sed potius idololatriæ addictum barbarisque esse moribus et carnificis propriis; quæ sane causa fuit cur hæc hominem sibi acciverint, ut scilicet injuste agere, rapere, occidere possit: in his enim illè se potissimum exercuit: at quæ ad fidem Christi spectant nullo modo novit.

8. En igitur quæ illi adversus veritatem machinantur: quo autem animo id faciant, omnibus perspicuum futurum est, etiamsi sexcenties, anguillarum instar, variis contortionibus elahi conentur, nihilque non tentent ut Christi hostes non habeantur. Quocirca vos ego præmoneo: nemo vestrum decipiatur; nemo subripiatur; sed potius, veluti judæica impietate in Christi fidem irrupente, omnes zelo pro Domino ardete, singulique retenta fide quam a Patribus accepimus; quamque hi qui Nicææ convenerunt, scripto comprobavere, eos qui nova contra illam moliuntur, ferre nolite. Nam etiamsi voces ex Scripturis mutuentur, scribentes nihilominus repellite: licet orthodoxæ fidei verba protulerint, nec sic loquentes velitis attendere. Nec enim recta mente loquuntur, sed his verbis velut ovium pelle induti, intus eadem ac Arius sentiunt; qua in re duces hæresum imitantur diabo-

saint ordre des prêtres, l'impiété a élevés au rang épiscopal, et Ursatius et Valence, catéchisés dès l'enfance par Arius lui-même, et Aca-cius, et Patrophile, et Narcisse, dont rien n'arrête l'audacieuse impiété, qui tous ont été déposés au grand concile de Sardique, et Eustathe, qui est maintenant à Sébaste, et Eudoxius, et Basile, que leur protection pour l'hérésie a promus à ce haut degré d'honneurs? Quant à Cécropius, Auxence et l'hypocrite Épictète, il suffit de rap-peler ce que personne n'ignore, la cause et les auteurs de leur éléva-tion, eux qui se sont faits les calomniateurs des évêques orthodoxes, qu'ils tentaient d'entraîner, et qui, inconnus des peuples et venus des contrées lointaines, durent à leur impiété seule le titre d'évêques. Aussi ont-ils pris à gage un certain Georgius de Cappadoce, pour vous l'envoyer : c'est un homme qui ne mérite pas la moindre estime; il s'est conduit en ce pays, non comme un chrétien, mais comme un idolâtre, un barbare et un bourreau. Ces mœurs-là l'ont fait choisir par eux : il leur a paru capable de tout, injures, crimes et meurtres; il a fait ses preuves. Du reste, il est parfaitement ignorant de tout ce qui est la foi du Christ.

8. Telles sont leurs perfides machinations contre la vérité. Mais ils auront beau se cacher, se courber comme le serpent en mille replis tortueux, c'est en vain, leur animosité contre le Christ sera toujours claire et manifeste à tous. Aussi je vous en avertis, que personne de vous ne se laisse égarer, que personne ne devienne leur victime; au con-traire, attachez-vous au Seigneur, comme si l'impiété judaïque faisait invasion dans la foi chrétienne; restez fermes dans la croyance des Pères, cette croyance qu'ils ont établie dans leur saint concile de Nicée, et repoussez au loin tous ceux qui voudraient faire la moindre innovation. Quand même ils vous apporteraient des textes de l'Écri-ture, ne les supportez pas. Quand même ils parleraient le langage de l'orthodoxie, n'ouvrez pas même l'oreille pour les écouter. Car ce n'est qu'un manteau dont ils s'enveloppent : au dedans leur esprit est pervers : leur doctrine est celle d'Arius, et ils ne font qu'imiter le

lum. Namque ille quoque vocibus ex Scriptura excerptis utebatur; sed tamen silentium ei a Salvatore est impositum. Si enim vere ita sensisset, ut dicebat, nunquam certe e cœlis cecidisset. Jam vero veterator ille qui, eo quod prave sentiret, cecidit, simulate subdoleque loquitur: sæpe etiam improbus profanam adhibet eloquentiam ejusque argutias, quo homines in errorem conetur inducere. Itaque si quæ scribunt, ea scriberent orthodoxi, ut magnus et confessor Hosius, et Maximinus Galliæ aut ejus successor, Philogonius et Eustathius Orientis, vel Julius et Liberius Romæ episcopi, Cyriacus Mysiæ, Pistus et Aristæus Græciæ episcopi, Sylvester et Protogenes Daciæ, Leontius et Euppsychius Cappadociæ episcopi, Cecilianus Africæ, Eustorgius Italiæ, Capito Siciliæ, Macarius Jerosolymæ, Alexander Constanti-nopolis, Pæderos Heracleæ, magni Meletius et Basilius, et Longianus, aliique ex Armenia et Ponto; ut item Lupus et Amphio Ciliciæ episcopi; vel Jacobus cæterique ex Mesopotamia; vel denique ut etiam noster beatus Alexander, aliique qui idem ac illi sentiunt; si, inquam, illi his essent similes, nullus profecto in illorum scriptis esset suspicionis locus: simplex enim ac candidum est virorum apostolicorum ingenium.

9. Quia vero scripta illa auctores eos habent qui pro propugnanda hæresis causa mercede sunt conducti, et juxta divinum proverbium, « Sermones impiorum sunt dolosi¹, » et, « Os impiorum respondet » mala², » et, « Impii dolos gubernant³: » vigilandum et cavendum est, fratres, ut monuit Dominus, ne qua fraus ex verborum elegantia astutiave oriatur; ne, inquam, quis veniat nomine tenus dicturus: Ego Christum annuntio; et paulopost idem Antichristus agnoscat. Antichristi porro isti sunt habendi qui ad vos audent accedere ut vesanam Arii hæresim disseminent. Quid enim tandem est quod apud vos desit, ut quis ad vos aliunde adveniat? vel cujus indigent Ægypti, Libyæ et Alexandriæ ecclesiæ, ut hi qui pro lignis et sarcinis episcopatum mercantur, in ecclesias, quæ nihil ad se pertinent, irruant? Quis nescit, quis non clare videt hæc omnia illos agere, ut arianam stabiliant impietatem? Quocirca licet se mutos ipsi præbeant, licet fimbrias majores quam Pharisæi sibi alligent, et se sermonibus dila-

¹ Prov. XII, 6. — ² Ibid. XV, 28. — ³ Ibid. XII, 5.

démon, père de toutes les hérésies : lui aussi prenait les paroles de la sainte Écriture ; mais le Sauveur lui imposa silence ; car, s'il avait pensé ce qu'il disait, aurait-il été précipité du ciel ? Et maintenant qu'il est tombé, cet esprit infernal, il usurpe encore les paroles de la vérité, et à l'aide des sophismes et de l'éloquence profane de la Grèce, il tente de séduire les hommes. Et, en effet, si ces écrits dont il est question sortaient de la plume des vrais fidèles, tels que nous en ont laissé le grand confesseur Hosius, Maximin des Gaules et son successeur Philogonius, Eustathe d'Orient, Jules et Libère, évêques de Rome, Cyriaque de Mysie, Pistus et Aristée de Grèce, Sylvestre et Protogène de Dacie, Léontius et Euppsychius de Cappadoce, Cécilianus d'Afrique, Eustorge d'Italie, Capiton de Sicile, Macaire de Jérusalem, Alexandre de Constantinople, Pédarote d'Héraclée, le grand Basile de Méliite, Longion et tous les prélats de Pont et d'Arménie, Lupus et Appion de Cilicie, Jacques et les autres évêques de Mésopotamie, enfin tous ceux qui partagent leur foi, ils ne contiendraient rien qui pût donner matière à un soupçon ; car l'esprit de ces hommes apostoliques est simple et droit.

9. Mais comme, au contraire, ces dangereux écrits émanent de gens soldés pour protéger et défendre l'erreur et desquels on peut dire avec les Proverbes : « Les discours des impies sont trompeurs, leur bouche » répand l'iniquité, et ils gouvernent la ruse ; » alors, mes frères, il faut veiller et prendre garde, selon le précepte du Seigneur, de peur que, sous le voile perfide de l'éloquence, l'erreur ne parvienne à se glisser près de vous ; de peur que quelqu'un ne vienne et ne vous dise : Moi, je vous annonce le Christ, et que celui-là ne soit bientôt reconnu pour l'Antéchrist ; et ce sont des Antéchrists tous ces hommes qui veulent semer au milieu de vous l'abominable doctrine d'Arius. Que vous manque-t-il donc pour que quelqu'un puisse trouver à vous apporter quelque chose ? ou quels sont donc les besoins des églises d'Égypte, de Libye et d'Alexandrie, pour que, faisant métier et marchandise de l'épiscopat, i's osent envahir des églises qui ne leur appartiennent pas ? Et qui ne pourrait pas voir que le seul but de tels actes est l'établissement de l'hérésie ? Ainsi laissez-les se faire brillans et magnifiques, laissez-les se couvrir de franges plus larges que celles des Pharisiens ; qu'ils enflent leur parole et qu'ils gonflent leur voix, ils ne

tent, quantumvis voce contendant; nulla tamen illis habenda est fides. Non enim verba, sed recta sententia et pia vita fidelem commendat. Hinc sadducæos et herodianos, quamvis legem præ labiis haberent, Salvator his verbis repressit: « Erratis, nescientes Scripturas neque » virtutem Dei ¹. » Hincque palam factum est illos etiam qui verbis legis niti videbantur, sententia hæreticos et Dei hostes esse. Alios quidem illi hujusmodi sermonibus in errorem induxerunt: at Dominum hominem factum non potuerunt fallere. Verbum enim caro factum est; Verbum, inquam, cui non latet vanas esse hominum cogitationes ². Sic enim et Judæos insidiantes ipse confutavit: « Si Deus » Pater vester esset, me utique diligeretis: ego enim ex Patre exivi, » et venio ad vos ³. » Idem nunc et isti mihi agere videntur: quæ enim sentiunt ipsi occultant, ac deinde ut scribant voces a Scripturis calide mutuantur, ut nimirum his tanquam esca illectos ignaros in propriam attrahant nequitiam.

10. Nam, quæso, attendite an non ita se res habeant? Si enim nulla impellente causa de fide scribunt, rem agunt certe inutilem forteque periculosam, quippe cum nulla mota quæstione, ansam ipsi contentionis suppeditent, atque ita candida fratrum corda perturbent, eaque disseminent quæ in illorum mentem nunquam venere. Sin autem ut sese de ariana hæresi purgarent, scribere voluerunt, profecto semina malorum quæ exorta sunt, prius erant evellenda, hique damnandi qui hujusmodi semina subministrarunt; ac proinde licebat hoc pacto adversus eos recta scribere: vel certe satius fuisset Arii sententiam aperte asserere, ut scilicet non clam sed palam ipsos Christi hostes esse appareret, cunctique ab illis non aliter quam a conspectu serpentis procul diffugerent. Nunc vero Arii quidem doctrinam celant, seque simulant de aliis rebus scribere: ac quemadmodum si quis medicus ad saucium aliquem et ægrotum accersitus, de vulneribus nihil diceret, sed de sanis membris dissereret, næ ille valde stupidus haberetur, utpote qui de his sileret quorum gratia venisset, et de aliis quæ illo minime indigerent, præpostere disputaret: sic et illi agunt, qui nempe ea quæ ad hæresim spectant, omittunt, et plane alia scribere moliantur. Verum si aliqua illis de fide cura esset, Christumve diligere,

¹ Matth. xxii, 29. — ² Psal. xciii, 11. — ³ Joan. viii, 41.

se feront pas croire ; car ce ne sont pas des mots qui font des fidèles et des croyans, c'est un esprit droit et une vie sainte. Les sadducéens et les hérوديens avaient bien aussi la loi sur les lèvres ; et pourtant ils ont été flétris et couverts de honte par le Sauveur, quand il leur disait : « Vous errez et vous ne savez pas les Écritures ni la puissance de » Dieu. » Et il fut démontré à tous que ceux-là qui semblaient appuyés sur les textes des livres saints n'en étaient pas moins au fond des hérétiques et des ennemis de Dieu. Ils purent sans doute entraîner quelques malheureux par l'attrait de leurs paroles ; mais ils échouèrent contre le Verbe incarné ; car le Verbe a été fait chair, ce Verbe qui sait combien sont vaines les pensées de l'homme, et il a bien su confondre les Juifs qui lui tendaient des pièges. « Si Dieu était votre Père, » leur disait-il, vous me chéririez ; mais moi, je suis venu du Père et » je viens vers vous. » Nos ennemis en font de même aujourd'hui ; ils dissimulent leurs pensées, s'emparent des paroles saintes et en couvrent leurs écrits, pour entraîner dans leurs erreurs les faibles et les ignorans, séduits par cet appât trompeur.

10. Voyez, je vous le demande, n'en est-il pas ainsi ? S'ils n'ont aucun motif pour écrire sur la foi, ce qu'ils font est au moins inutile, sinon dangereux, puisqu'ils viennent eux-mêmes, lorsqu'il n'y a aucune question soulevée, fournir matière à la discussion, troubler ainsi le cœur des fidèles simples et paisibles, en y semant des opinions qui n'y auraient jamais pris naissance. S'ils écrivent pour se justifier du reproche d'arianisme, alors qu'ils commencent par enlever le germe de ces plantes funestes, qu'ils stigmatisent ceux qui les répandent, et qu'ils les combattent par des traités orthodoxes ; ou sinon qu'ils s'avouent ariens, qu'ils se déclarent ennemis du Christ, et tout le monde averti les fuira comme des serpens. Mais, loin de là, ils se cachent, ils donnent le change et ils écrivent : semblables à un médecin qui, appelé auprès d'un malade dangereusement blessé, ne dirait rien sur la blessure et se mettrait à discuter sur les membres sains et bien portans, méritant ainsi d'être foudroyé puisqu'il se tait sur ce qui a fait demander son assistance et divague sur ce qui n'a pas besoin de son examen ; eux aussi se gardent bien de parler de leur hérésie, tandis qu'ils prennent grand soin de s'expliquer sur tous les autres points. S'ils avaient quelque peu à cœur l'intérêt de la foi, s'ils aimaient réellement le Christ, ne devraient-ils pas d'abord abjurer tous ces blasphèmes contre sa divinité et les remplacer par de saines et exactes doctrines ? Mais non, eux-mêmes ne le font pas ; au contraire,

impia in eum vocabula primo fuissent tollenda, ac deinde illorum loco sani dicendi scribendive sermones. Atqui neque istud ipsi faciunt, neque alios permittunt facere, idque vel præ ignorantia, vel quia dolo et artificio utuntur.

11. Quod si præ ignorantia hoc agant, temeritatis et inconsiderantiæ sunt accusandi qui ea asseverent quæ ipsi ignorant. Sin autem scientes simulant, majori damnatione sunt digni, qui nimirum cum de suis rebus deliberant, nihil supervacaneum æstimant : cum autem de fide in Dominum nostrum tractant, ludunt, et quidvis potius agunt quam verum dicant, dum scilicet et ea dissimulant ob quæ illorum hæresis reprehenditur, et voces e Scripturis selectas proferunt : quod utique patet esse veritatis furtum, omnique iniquitate plenum : nec dubito quin vestra pietas id ex his recte possit intelligere. Nemo enim de adulterio accusatus de furto se purgat ; neque qui cædis aliquos accusaverit patietur reos in sui defensione respondere : Non pejavimus, sed etiam depositum servavimus. Siquidem hoc potius ludus est, quam criminis excusatio et veritatis patefactio. Quid enim cædi cum deposito, aut adulterio cum furto ? Quamvis enim vitia ex eodem corde exorta inter se cohærescant, tamen ad crimen commissum diluendum nihil habent commune. Hinc Achar, ut apud Jesum Nave filium scriptum est, furti accusatus, bellicæ indulgentiæ excusatione minime usus est ; sed in furto convictus, lapidibus ab omnibus est obrutus¹. Saul quoque de negligentia et de violata lege reprehensus, nihil profecit cum alia prætenderet. Nec enim de aliquo crimine purgatio, alius est absolutio : sed ut omnia juste ac legitime agantur, oportet eum qui de re aliqua accusatur, de eadem respondere, atque vel probare se id non fecisse, vel convictum polliceri se non amplius facturum. Quod si id de quo accusatur fecerit et commiserit, nec tamen fateri velit, sed ut factum occultet, alia pro aliis responderit ; perspicuum est eum nihil boni egisse, sed potius violatæ legis sibi conscius esse. Verum quid longa oratione opus est, cum ipsi arianæ hæresis sint accusatores ? Si enim impias illorum voces proferre non audent, sed tegunt : hoc ipso testantur se non ignorare hanc hæresim a veritate alienam remotamve esse. Quando vero rem celant illi et

¹ Jos. 7.

ils empêchent ceux qui voudraient le faire, et il y a dans leur conduite de l'ignorance ou de la ruse.

11. Si c'est de l'ignorance, ils sont au moins téméraires et présomptueux de se déchaîner contre ce qu'ils ignorent; mais s'ils savent ce qu'ils font, leur crime est plus grand encore. Lorsqu'il s'agira de leurs affaires, ils ne trouveront rien d'indifférent, et lorsqu'il sera question du nom et de la foi du Christ, ils se joueront, ils soutiendront tout, excepté la vérité, sans manquer cependant à dissimuler ce qui rend leurs doctrines hérétiques et odieuses, et sans cesser d'avoir à la bouche les paroles de l'Écriture. C'est abuser scandaleusement de la vérité; c'est la mêler et la confondre étrangement avec le mensonge et l'erreur. Aussi je ne mets pas en doute que votre piété ne distingue aisément tout ce manège odieux : un homme accusé d'adultère ne s'aviserait jamais de se justifier d'un vol; un meurtrier ne s'aviserait pas de prouver à ses accusateurs qu'il ne s'est pas parjuré et qu'il a fidèlement gardé le dépôt qu'on lui avait confié. Ce serait une plaisanterie bien plus qu'une défense et surtout qu'une démonstration de la vérité. Qu'ont de commun en effet un meurtre et un dépôt, un adultère et un vol? Tous les vices, sans doute, partent d'une même origine, puisque tous viennent du cœur; mais, certes, ils n'ont entre eux rien de commun quand il s'agit de se justifier de quelqu'un d'eux. Achar, dont parle Jésus de Navé, lorsqu'il fut accusé de vol, ne vint pas pour sa défense alléguer sa bravoure dans les batailles; mais, convaincu de son crime, il fut lapidé par le peuple. Saül, coupable de négligence et de prévarication, ne gagna rien à chercher ailleurs des moyens d'apologie; car se justifier d'un crime n'est pas se purger d'un autre. Aussi, dans une action régulière et légale, l'accusé doit se défendre sur le chef de l'accusation, démontrer son innocence ou avouer sa culpabilité, en promettant qu'il ne retombera plus dans sa faute : si, au lieu d'un aveu sincère, il cherche à donner le change dans sa défense, il ne fait que prouver à tous qu'il est coupable et qu'il a la conscience de son crime. Mais qu'est-il besoin de longs discours? Ne sont-ils pas eux-mêmes les accusateurs de l'hérésie d'Arius? Puisqu'ils cachent et dissimulent si bien les blasphèmes de cette secte impie, ils reconnaissent donc qu'elle est l'ennemie implacable de la vérité; mais puisqu'ils prennent tant de soin de la mettre à l'ombre et qu'ils craignent si fort de la divulguer, il est de notre devoir de l'arracher de

vulgare verentur, necesse est nos ipsos impietatis velum detrahere, omniumque oculis hæresim exponere : novimus siquidem quæ tunc ariani responderint, quoque modo ex Ecclesia expulsi fuerint et e clero ejecti. Veniam tamen a vobis ante petimus, si spurca vocabula sumus prolaturi : nec enim hæc divulgamus quod ita sentiamus, sed tantum ut hæreticos refellamus.

12. Itaque beatæ memoriæ episcopus Alexander Arium ab Ecclesia projecit, hæc quæ sequuntur et sentientem et aientem : « Non semper » Deus fuit Pater : non semper fuit Filius : sed cum omnia sint ex nihilo, Filius quoque est ex nihilo : cum item res omnes sint creatæ, » ita ille creatus et factus est. Præterea ut res omnes cum antea non » essent, sunt postea exortæ : sic ipsum Dei Verbum fuit aliquando » cum non esset, nec fuit priusquam genitum est, sed existendi habet » initium. Tunc enim factum est, cum illud creare voluit Deus : siquidem ipsum quoque unum est ex omnibus operibus. Est etiam ex sua » natura mutabile, proprioque suo arbitrio, perinde ut vult, bonum » manet : cum autem voluerit, potest et idem mutari, uti cæteræ res » omnes. Namque idcirco Deus ipsum bonum futurum prænoscentem, » hanc illi gloriam, præveniendo, concessit, quam ex virtute postea » habuit; cum ex operibus ejus, quæ Deus prænovit, ipsum tale factum est. » Dicunt itaque : « Neque verum Deum esse Christum; sed » eum, ut et alios omnes, Deum communicatione appellari. » Illud quoque addunt, « illum non esse natura in Patre, neque proprium ejus » naturæ Verbum esse vel propriam sapientiam, in qua hunc mundum effecit, sed aliud esse in Patre proprium esse Verbum, et aliam » in Patre esse propriam ejus sapientiam, in qua sapientia hoc quoque » Verbum effecerit, ipsum autem istum Dominum cogitatione Verbum » sive rationem dici, propter res ratione præditas; sapientiam item » cogitatione dici propter res sapientia ornatas. Certe iidem inquirunt, » cum res omnes secundum naturam alienæ et diversæ sint a Patre, ita » illum esse quoque omnino alienum et diversum a Patris natura, et » ad res factas ac creatas pertinere, unamque illarum esse, quippe cum » ipse res creata et facta, atque opus sit. Rursus contendunt Deum non » nos propter illum, sed illum propter nos creasse. Deus enim, aiunt » illi, solus erat, nec Verbum cum illo erat : sed cum nos voluit pro-

ces ténèbres et de la mettre au grand jour ; car nous savons ce que disent les ariens , nous savons comment ils ont été rejetés du sein de l'Église et expulsés du clergé. Nous commencerons par vous demander grâce et pardon pour les paroles impies et honteuses que nous serons obligés d'employer, non pas certes pour les approuver, mais uniquement pour réfuter les hérétiques.

12. Le bienheureux évêque Alexandre rejeta Arius de l'Église, parce que cet impie disait : « Que le Père n'a pas toujours été Dieu et que » le Fils ne l'a pas toujours été non plus ; mais que, toute chose venant » du néant, le Fils venait aussi du néant ; que, tout ayant été créé, lui » aussi avait été fait et créé. En outre, que toutes choses n'étant » pas d'abord et ayant eu un commencement, le Verbe de Dieu » aussi n'était pas d'abord, et qu'il a eu un commencement, et qu'il ne » prit l'existence que lorsque Dieu eut résolu de le créer. Le Verbe » est donc une des œuvres de Dieu. De sa nature il est changeant ; » mais par la force de sa volonté il est resté bon, tandis que par son » libre arbitre il pouvait changer comme tout autre ; aussi Dieu, con- » naissant par sa prescience qu'il serait toujours bon, lui a donné par » avance cette gloire qu'indubitablement sa vertu lui a méritée, puis- » qu'il s'est montré dans ses œuvres tel que Dieu l'avait prévu. » Aussi disent-ils que « le Christ n'est pas vraiment Dieu, mais qu'il n'est » ainsi appelé que par communication, comme toutes les autres divi- » nités ; » et ils ajoutent « qu'il ne partage pas la nature du Père ; qu'il » n'est ni le Verbe réel ni la véritable sagesse par laquelle le Père a » fait le monde, mais qu'il y a dans le Père un autre Verbe et une au- » tre sagesse par laquelle il a créé celui que nous regardons comme le » Verbe, et que nous nommons Verbe en comparaison de notre intel- » ligence, et sagesse en comparaison de notre sagesse. Tout, disent-ils » encore, étant évidemment étranger et distinct de la nature du Père, » lui aussi en est totalement distinct et étranger ; mais il rentre dans » les choses créées, et il participe de leur essence, puisqu'il n'est lui- » même qu'une créature et qu'un ouvrage. » Ils prétendent encore que » nous n'avons pas été faits pour le Verbe, mais que le Verbe a été » fait pour nous ; car, disent-ils, Dieu était seul et le Verbe n'était pas » avec lui. Quand il a voulu nous créer, alors il a fait le Verbe, et, » quand il l'eut créé, il l'appela Fils et Sagesse, et nous fit créer par » lui ; et de même que la volonté de Dieu a donné l'être à tout ce qui » n'était pas d'abord, ainsi le Verbe, qui n'existait pas non plus, a

» ducere, tunc illud fecit, quod quidem, ubi factum est, Verbum et
 » Filium ac Sapientiam nominavit, ut nos per ipsum produceret. In-
 » super quemadmodum omnia Dei voluntate constituta sunt, cum
 » antea non essent: sic idem cum antea non esset, Patris voluntate
 » factum est. Non enim Verbum proprius et naturalis est Patris fœtus,
 » sed gratia id illi quoque est tributum. Deus enim, qui semper est,
 » Filium, qui non erat, eadem voluntate fecit, qua cætera omnia fe-
 » cit, produxit, creavit et existere voluit. » Nam et istud addunt,
 » Christum non esse naturalem et veram Dei potentiam, sed, ut eruca
 » et bruchus potentia dicuntur, sic et ipsum Patris potentiam appel-
 » lant¹. Præterea aiebat Patrem Filio esse ineffabilem, nec ab eo per-
 » fecte et accurate videri aut cognosci posse: nam cum existendi
 » initium habeat, eum qui sine initio est videre non posse; quod au-
 » tem cognoscit et videt, modo sibi convenienti cognoscere et videre,
 » quemadmodum nos pro nostris viribus cognoscimus et videmus. »
 Hoc item subungebat, « Filium non solum proprium Patrem accu-
 » rate non cognoscere, sed ne propriam quidem sui naturam. »

13. Hæc et similia cum Arius diceret, hæreticus est declaratus. Ego certe vel solum dum hæc scriberem, plangebam contraria cogitans, rectam fidem firmissime retinens. Etenim ipsi quoque omnes episcopi in Nicæna synodo undique congregati, ad hæc verba aures continebant, omnesque propterea uno consensu hanc hæresim condemnare, atque anathemate percussere, eamque ab ecclesiastica fide alienam et remotam esse sancivere. Nulla autem necessitas iudices ad hanc sententiam adduxit, sed omnes sua sponte veritatem ultimi sunt, idque jure et merito. Siquidem ex hujusmodi opinionibus summa impietas vel potius judaismus adversus Scripturas inducitur, quem proprius sequatur gentilitas: adeo ut qui ita sentit, ne christianus quidem amplius debeat appellari. Hæc enim omnia Scripturis sunt contraria. Nam Joannes quidem dicit: « In principio erat Verbum²: » Illi autem dicunt: Non erat antequam genitus est. Idem quoque Joannes scripsit: « Et sumus in vero, in Filio ejus Jesu Christo: ipse est » verus Deus et vita æterna³. » Illi vero tanquam reluctantes aiunt Christum non esse verum Deum, sed ut res cæteras ipsum quoque

¹ Joel. II, 25. — ² Joan. I, 1. — ³ I Joan. V, 20.

» dû sa création à cette même volonté du Père ; car le Verbe n'est
 » pas proprement le Fils engendré du Père , mais il l'est devenu par
 » sa grâce ; Dieu en effet a créé le Verbe par la même volonté qui a
 » produit toutes choses et leur a donné l'existence. » Aussi ajoutent-ils
 » que le Christ n'est pas la véritable et réelle puissance de Dieu. On
 » l'appelle ainsi dans le même sens que l'on dit : La chenille et la sau-
 » terelle sont la puissance de Dieu. Arius disait encore : le Père est
 » incommunicable pour le Fils, et le Fils ne peut ni voir ni connaître
 » entièrement son Père ; car celui qui a eu un commencement d'être
 » ne peut comprendre celui qui n'a pas eu de commencement ; ce
 » qu'il voit et ce qu'il connaît est en proportion de ses facultés, de
 » même que nos connaissances sont en rapport avec notre intelli-
 » gence ; » et il terminait en disant que « non seulement le Verbe ne
 » connaissait pas son Père, mais qu'il ne connaissait pas même sa
 » propre substance. »

13. Tels sont, avec d'autres du même genre, les blasphèmes pour
 lesquels Arius a été déclaré hérétique, et moi-même, resté ferme dans
 l'esprit de piété, je ne peux les transcrire sans me plaindre d'y être
 contraint. Tous les évêques réunis au concile de Nicée ne se bouchè-
 rent-ils pas les oreilles à ces paroles, et tous unanimement ne s'em-
 pressèrent-ils pas de condamner et d'anathématiser cette hérésie, la
 jugeant hostile et étrangère à la foi de l'Église ? Ce n'est certes pas la
 nécessité qui a dicté cet arrêt : tous spontanément ont pris parti pour
 la vérité, et en cela ils ont agi à bon droit et avec justice ; car des doc-
 trines pareilles mènent à l'athéisme, ou plutôt au judaïsme ennemi
 des chrétiens, et après lui à l'idolâtrie. Peut-on, en effet, appeler
 chrétien celui qui partage des opinions semblables, puisqu'elles sont
 la négation des saintes lettres. Saint Jean affirme : « Au commence-
 » ment était le Verbe ; » et ils osent répondre, le Verbe n'existait pas
 avant d'être créé. Saint Jean dit ensuite : « Et nous sommes dans son
 » Fils véritable Jésus-Christ, et lui est le vrai Dieu et la vie éternelle ; »
 et ils prétendent, à l'encontre, que le Christ n'est pas Dieu et qu'il n'est
 ainsi appelé que par communication, comme toutes les autres divini-
 tés. L'Apôtre s'adresse aux gentils et leur reproche « d'adorer la
 » créature et de la préférer au créateur ; » et ils ont l'audace de dire

nonnisi communicatione Deum vocari. Præterea Apostolus Gentiles, quod res creatas venerentur, his verbis reprehendit : « Servierunt » creaturæ potius quam Deo creatori¹. » At illi cum Dominum creatum esse pugnant, eique tanquam creato serviunt, quid, quæso, a Gentilibus differunt? Qui enim, si ita sentiunt, ad illos non pertinent hæc verba et objurgatio beati Pauli? Dominus præterea dicit : « Ego » et Pater unum sumus², » et, « qui me vidit, vidit Patrem³. » Ipse quoque Apostolus ab eo ad prædicandum missus scribit : « Qui cum » sit splendor gloriæ, et figura substantiæ ejus⁴ : » At illi contra, eum dividere alienumque a Patris substantia et æternitate dicere, atque mutabilem fingere audent impii, qui non animadvertunt se his verbis eum non unum cum Patre, sed cum rebus creatis facere. Quis enim non videt splendorem a luce non esse separabilem, sed cum illa tanquam ipsius propriam natura simul existere, nec posterius exoriri? Deinde, cum Pater dicat, « Hic est Filius meus dilectus⁵ : » cum item Scripturæ declarent ipsum esse Patris Verbum in quo et « cæli firmati sunt, omniaque⁶, » prorsus « per ipsum facta sunt⁷ : » illi novorum dogmatum et commentorum inventores aliud inducunt verbum aliamque fingunt esse sapientiam Patris; illum vero nonnisi cogitatione, rerum scilicet ratione præditarum causa, Verbum sive rationem et Sapientiam appellari. Verum quæ inde oriuntur absurda, profecto non perspiciunt.

14. Si enim nostri causa, Verbum et Sapientia cogitatione dicitur, quidnam ipse fuerit, nunquam utique sunt dicturi. Nam si hæc illum esse testantur Scripturæ; illi vero hæc eadem Dominum esse nolunt; certe ne existere quidem eum manifeste volunt impii Scripturarumve adversarii. Sane fideles id possunt discere tum ex ipsa paterna voce, tum ex angelis qui illum adorant, tum etiam ex sanctis qui de eo scripsere. Verum illi quandoquidem puram non habent mentem, nec divinos et theologos viros queunt audire, possunt saltem idem ipsum a sui similibus dæmonibus edoceri, qui nimirum non quasi multi essent filii, sed solum hunc agnoscentes exclamabant : « Tu es Sanctus » Dei et Filius Dei⁸. » Is enim qui hanc hæresim ipsis suggessit, cum

¹ Rom. 1, 25. — ² Joan. x, 30. — ³ *Ibid.* xiv, 9. — ⁴ Hebr. 1, 3. — ⁵ Math. xvii, 5. — ⁶ Psal. xxxii, 6. — ⁷ Joan. 1, 3. — ⁸ Marc. 1, 24.

que le Fils est créature, et ils l'adorent comme tel ! En quoi donc différaient-ils des idolâtres ? et, s'il en est ainsi, ne sont-ils pas frappés de la sentence que prononçait saint Paul, quand le Seigneur lui-même a dit : « Moi et mon Père, nous sommes un, » et « qui me voit, voit mon Père ; » et que l'Apôtre envoyé de lui pour la mission évangélique ajoute « qu'il est le rayon de la gloire de Dieu et l'image de sa substance ? » Ils osent distinguer, ils osent dire que le Verbe n'est pas semblable au Père ; que sa substance est différente et qu'il est sujet au changement. Les athées, qui ne s'aperçoivent pas qu'ainsi ils rompent l'unité du Verbe avec le Père pour l'assimiler à toutes les créatures ! Qui donc pourtant ne voit pas que le rayon est indivisible de la lumière, qu'il participe de sa nature et qu'il ne peut être créé postérieurement à elle ? Et lorsqu'ensuite le Père dit : « Celui-ci est mon Fils bien-aimé, » et que les Écritures affirment que c'est là le Verbe du Père sur lequel « les cieus ont été affermis et par lequel la nature » entière a été créée, » ces inventeurs de dogmes nouveaux et de croyances étrangères viendront soutenir qu'il y a un autre Verbe et une autre sagesse dans le Père, et qu'on ne donne au Christ le nom de Verbe qu'en comparaison de notre intelligence, et de Sagesse qu'en comparaison de notre prudence ; et ils ne découvrent pas tout ce qu'il y a d'absurde dans leurs paroles !

14. Mais si nous ne l'appelions Verbe et Sagesse que par comparaison, comment donc pourraient-ils expliquer ce qu'il est ? Que si les Écritures donnent à Notre-Seigneur ces deux titres et qu'eux les lui refusent, il est évident qu'ils vont, ces athées et ces ennemis de l'Écriture, jusqu'à attaquer son existence même. Les fidèles peuvent donc connaître sa véritable nature d'après cette parole du Père éternel, et l'apprendre des anges qui l'adorent, ou des saints qui en parlent dans leurs écrits, tandis qu'eux dont l'esprit est livré au mensonge, et qui n'entendent rien aux leçons de ces théologiens divins, pourraient du moins s'en instruire à l'école des démons qu'ils imitent. Ils savent bien, les malins esprits, qu'il n'y a pas plusieurs fils de Dieu ; et qu'il n'y en a qu'un seul ; car ils disaient : « Tu es le Saint de Dieu, tu es le Fils de Dieu ; » et même ce grand instigateur de toutes les hérésies, Satan le tentateur, se gardait de dire sur la montagne : « Si toi aussi

autem in monte tentaret, non dixit: Si et tu Filius Dei es, quasi nempe alii essent filii: sed, « Si tu es Filius Dei⁴, » utpote quem solum esse constaret. Verum egregii illi viri, non secus ac gentiles qui ab unius Dei notitia aberrantes, in deorum multitudinem sunt delapsi, sic et ipsi, dum unum Patris Verbum nolunt credere, in hunc errorem ceciderunt multa scilicet esse Dei Verba. Eum itaque qui vere Deus et verum Verbum est negant, ip. umque rem creatam esse audent cogitare: quæ sententia quanta sit impietate plena, omnino non attenduat. Nam si creatus ipse est, quomodo rerum creatarum opifex est? vel quomodo ipse Filius et Sapiencia et Verbum est? Nam Verbum non creatur, sed gignitur, quodque creatum est, non filius est, sed opus. Insuper, si res creatæ per ipsum factæ sunt, ipse autem creatus quoque est, per quem, quæso, factus est? Siquidem necesse est ut res creatæ per aliquem fiant, quemadmodum utique per Verbum factæ sunt, quia scilicet non opus sed Verbum Patris est. Præterea, si sapientia quæ in Patre est, alia est præter Dominum, certe sapientia in sapientia facta est; ac proinde si sapientia Dei Verbum est, sequetur Verbum in Verbo factum esse; et rursus, si Verbum Dei Filius est, Filium in Filio factum esse intelligetur.

15. Quomodo ergo Dominus dixit: « Ego in Patre, et Patre in me » est²; » cum in Patre sit alius, in quo et ipse Dominus factus est? Qui vero Joannes, illo dimisso, de isto ita loquitur: « Omnia per ipsum facta sunt, et sine ipso factum est nihil³? » Si porro omnia, quæ voluntate sunt facta, per eum facta sunt, quomodo ipse una est e rebus factis? Quomodo item Apostolo dicente, « Propter quem omnia et » per quem omnia⁴; » ipsi non verentur dicere, « Non nos propter ipsum, sed ille propter nos factus est? » Si enim ita esset, prorsus illi dicendum fuisset: « propter quos factum est Verbum. » Cum autem id minime dicat, sed, « propter quem omnia et per quem omnia; » illos hæreticos et sycophantas esse ostendit. Alioqui si aliud in Deo Verbum esse audeant asseverare, cum clara ex Scripturis argumenta nulla ipsis suppetant, saltem unum ejus opus, vel Patris opus aliquod sine hoc Verbo factum indicent, ut aliqua ratione suum commentum defendere posse videantur. Opera quidem veri Verbi omnibus sunt

² Luc. IV, 3. — ³ Joan. XIV, 10. — ⁴ *Ibid.* I, 2. — ⁵ Hebr. II, 10.

» tu es le Fils de Dieu, » comme s'il y en eût plusieurs ; mais bien « Si » tu es le Fils de Dieu. » Pourtant ces prodigieux docteurs, semblables aux païens qui de la croyance dans l'unité de Dieu sont tombés jusqu'au polythéisme, sont descendus aussi de la croyance en un seul Fils de Dieu à en admettre plusieurs à la fois. Aussi ils nient que le Verbe soit le Fils vivant du Dieu vivant, et ils osent en faire une créature, sans voir tout ce qu'il y a d'impie dans cette doctrine ; car s'il est une créature, comment est-il le créateur de l'univers ? comment est-il Fils, Verbe et Sagesse ? Le Verbe n'est pas créé, il est engendré, et jamais la créature n'est un fils, c'est une œuvre. Que si tout a été fait par lui, et que lui aussi soit une créature, de qui est-il l'ouvrage ? car il est de toute nécessité que la créature ait un auteur, comme le monde qui a été créé par le Verbe ; et s'il a donné l'être à l'univers, c'est qu'il n'était pas créature, mais qu'il était la raison du Père. Que si d'une autre part, il y a dans le Père une autre sagesse que Notre-Seigneur, la sagesse est donc née de la sagesse ; si la sagesse est le Verbe de Dieu, le Verbe a donc pris naissance dans le Verbe ; et si le Verbe de Dieu est son Fils, le Fils a donc été fait dans le Fils.

15. Pourquoi alors Notre-Seigneur a-t-il dit : « Je suis dans mon » Père et mon Père est en moi ? » S'il y a dans le Père une autre personne qui a engendré le Fils, pourquoi saint Jean, passant cet autre sous silence, s'est-il contenté de dire : « Tout a été fait par lui, et rien » n'a été fait sans lui ? » Si tout ce qui a été créé par la volonté suprême est son œuvre, comment est-il une des créatures ? Ou comment lorsque l'Apôtre dit : « Par qui et pour qui tout a été fait, » nos ennemis disent-ils au contraire « que nous ne sommes pas faits pour lui, » et qu'il est fait pour nous ? » S'il en eût été ainsi, l'Apôtre devait dire, « pour lesquels le Verbe a été fait. » Loin de là, ces paroles de l'Apôtre, « pour qui et par qui tout existe, » les condamnent comme des hérétiques et comme des calomnieurs. Autrement, s'ils ont encore l'audace de prétendre qu'il y a un autre Verbe en Dieu et qu'ils ne veuillent pas s'en tenir aux preuves précises et évidentes des Écritures, qu'alors ils nous montrent un seul ouvrage de cet autre ; qu'ils nous montrent quelque chose que le Père ait fait sans le Verbe Notre-Seigneur, pour qu'enfin leur système puisse s'appuyer sur quelque argument. Car les œuvres du Verbe véritable sont manifestes aux yeux

manifesta, adeo ut ex his ipse convenienter conspiciatur. Ut enim res creatas intuentes, harum creatorem intelligimus Deum: ita cum in rebus factis nihil inordinatum, sed omnia certo ordine et Providentia moveri et servari cernimus; recte inde colligimus esse Dei Verbum, quod omnibus præsit et dominetur. Verum id etiam Scripturæ divinæ testantur, quæ asserunt ipsum esse Dei Verbum, omniaque per ipsum facta esse, et sine illo nihil esse factum. Illius autem Verbi, de quo illi loquuntur, nullum sane vel dictum vel factum possunt ostendere. Etenim ipse Pater qui dicit, « Hic est Filius meus dilectus¹, » nullum alium præter eum esse significat.

16. Hinc ergo etiam cum manichæis jam consociantur egregii isti viri. Illi enim nomine tenus Deum bonum appellant, nullumque ejus opus sive adspectabile sive non adspectabile possunt commonstrare. Cum autem verum vereque existentem Deum, cœli et terræ, omniumque rerum invisibilium effectorem negant, nihil nisi meras narrant fabulas. Idem profecto maleficis istis accidere mihi videtur. Nam licet veri Verbi, quod et unum est in Patre, opera videant, ipsum nihominus negant, aliudque Verbum sibi ipsis fingunt, quod neque ex factis neque ex auditione demonstrare queunt; nisi forte Deum concipiant compositum, qui more hominum loquatur, prioresque sermones immutet; quem quidem si ita cogitantem et intelligentem suspicentur, vere fingunt commenta, nec animadvertunt quantum hæc a ratione sint aliena. Si enim succedentia sibi verba habeat, næ eum plane hominem arbitrantur. Quod si præterea ex ipso verba proferantur, ac postea evanescant; eo major illorum est impietas, qui nempe ea, quæ sunt ex illo qui est, in nihilum resolvant. Nam si omnino existimant a Deo gigni Verbum, melius et religiosius est Deum dicere unius Verbi esse genitorem, quod et ejus divinitatis plenitudo est, et in quo thesauri omnis cognitionis sunt absconditi, idemque dicere simul esse et existere cum suo Patre, per quod et omnia facta sunt; quam Deum multorum nusquam apparentium Patrem esse opinari, vel eum, qui natura simplex est, tanquam ex multis compositum, hominum similem variumque comminisci. Præterea cum dicat Apostolus: « Christus » Dei virtus et Dei sapientia¹; » illi eum aliis multis virtutibus una

¹ 1 Cor. 1, 24. — ² Matth. xvii, 5.

de tous, et chacun peut, d'après elles, calculer hautement sa grandeur. A la vue de la création, nous reconnaissons la puissance d'un Dieu créateur ; l'aspect de l'ordre admirable, qui règne dans l'univers, la Providence qui le maintient et le conserve, nous font également rendre hommage au Verbe qui en est l'auteur et le maître. Les saintes Écritures n'en donnent-elles pas d'ailleurs un éclatant témoignage en disant qu'il est le Verbe de Dieu, et que tout a été fait par lui et rien sans lui, tandis que ce Verbe qu'ils mettent en avant, ils ne peuvent en montrer ni un mot ni une œuvre ? Et quand le Père lui-même a dit : « Celui-ci est mon Fils bien-aimé, » ne déclare-t-il pas qu'il n'en a pas d'autre ?

16. Voilà précisément le point par lequel nos étranges docteurs tiennent aux manichéens ; ces derniers ont imaginé un être bon, qui n'a de la divinité que le nom, qui du reste ne fait rien, et dont ils ne peuvent présenter un ouvrage visible ou invisible, et ils nient le véritable Dieu, créateur du ciel et de la terre, qu'ils remplacent par des fables absurdes. Ainsi ont fait nos insensés adversaires. Ils contemplent les œuvres du Verbe, fils unique du Père, et ils le nient et ils se plaisent à inventer un autre Verbe qu'ils ne peuvent justifier ni par des faits, ni par des autorités, à moins pourtant qu'ils n'admettent une espèce de Dieu composite, parlant comme les hommes, et comme eux, changeant perpétuellement d'idées et de langage ; ce qui est une monstrueuse absurdité. En effet, ou ce Verbe ne fait que changer, et ce n'est qu'un homme ; ou bien ses paroles subsistent quelque temps pour passer bientôt, et il y a dans cette idée une haute impiété, puisqu'elle anéantit ce qui vient du Dieu vivant. Reconnaisent-ils que Dieu ait engendré ? alors il sera bien plus sage et bien plus respectueux de croire que Dieu a engendré un seul Verbe, qui est la plénitude de sa divinité, dans lequel il a répandu les trésors de sa science, qui partage l'essence de son Père, qui co-existe avec lui et qui a créé toutes choses ; plutôt que de supposer Dieu père de plusieurs Verbes inconnus, et entre autres, d'un certain être composite, participant aux passions de l'homme, et aussi changeant que lui. Tandis que l'Apôtre dit « que le » Christ est la puissance et la sagesse de Dieu, » ils ne rougissent pas de le confondre avec une des nombreuses puissances de Dieu, et ils ont l'indignité de le comparer à la chenille et aux animaux que dans sa colère le Tout-Puissant envoie comme des fléaux. Lorsque Notre-Seigneur dit : « Personne ne connaît le Père que le Fils, parce que » personne n'a jamais vu le Père, si ce n'est celui qui vient de lui, »

annumeraat, quodque pejus est, illum scelerati cum eruca et aliis bestiis, quas ad homines puniendos ipse misit, non verentur comparare. Insuper cum Dominus dicat : « Nemo cognoscit Patrem, nisi Filius ¹, » et iterum, « non quod Patrem quis vidit, nisi qui est a Patre ²; » qui fieri potest, ut illi Dei hostes non censeantur, qui dicunt Patrem a Filio perfecte nec videri nec cognosci? Nam si Dominus dicit, « Quemadmodum cognoscit me Pater, et ego cognosco Patrem ³, » si nec ipse Pater Filium ex parte duntaxat cognoscit; an non illi insani sunt habendi, cum effutiunt Patrem non plene sed ex parte a Filio cognosci? Deinde si existendi principium habet Filius, si item omnia sui ortus initium habent; quid primum exstiterit dicant. Verum nihil profecto est quod queant dicere : nec tale Verbi initium indicare possunt improbi veteratores. Siquidem verus et proprius ipse est Patris foetus, et « In principio erat Verbum, et Verbum erat apud Deum, » et Deus erat Verbum ⁴. » Nam quod aiunt Filium suam ipsius naturam nescire, responsione sane indignum est, sed satis fuerit eos insanie condemnare. Num enim seipsum non novit Verbum, quod Patris sui que ipsius cognitionem omnibus impertit, illosque reprehendit qui ipsum non cognoscunt?

17. At scriptum est, inquit, « Dominus creavit me initium viarum suarum in opera sua ⁵. » Ineruditi sane vereque stupidi! Scilicet servus quoque in Scripturis et ancillæ filius et agnus et ovis dictus est, ut et laborasse, sitivisse, vapulasse et passus esse : sed hæc quæ ex Scripturis memorantur, non sine causa aut ratione dici liquido constat, quia scilicet homo et Filius hominis factus est, forma servi accepta, quæ est humana caro. « Verbum enim, inquit Joannes, caro factum est ⁶. » Quod si homo factus est, nemo hujusmodi vocibus offendi debet : siquidem hominis proprium est creari, nasci, formari, laborare, pati, mori, et a mortuis excitari. Ac quemadmodum ut Verbum et sapientia Patris, omnia quæ sunt Patris habet, nempe æternitatem, immutabilitatem, perfectissimamque cum illo secundum omnia et in omnibus similitudinem, ita ut nihil prius vel posterius in illo sit, sed una cum Patre existat, eademque ipse sit divinitatis forma, et vi effi-

¹ Matth. xi, 27. — ² Joan. vi, 46. — ³ *Ibid.* x, 15. — ⁴ *Ibid.* i, 1. — ⁵ Prov. viii, 22. — ⁶ Joan. i, 14.

pourra-t-on ne pas les appeler ennemis de Dieu, eux qui prétendent que le Père ne peut être vu ni compris par le Fils? Et quand Notre-Seigneur ajoute : « Comme mon Père me connaît, moi je connais » mon Père, » peut-on ne pas accuser de folie ces insensés qui affirment que le Fils ne connaît son Père qu'imparfaitement, qu'en partie? Ensuite si le Fils a eu un commencement d'existence, et que l'univers ait eu un commencement pareil, me diront-ils qui est le principe de l'autre; ils ne le pourraient pas, les misérables, ils ne sauraient pas me montrer cette origine qu'ils inventent, car le Fils est la vraie, l'éternelle progéniture du Père, « et le Verbe était au commencement » et le Verbe était en Dieu, et le Verbe était Dieu. » Maintenant quand ils prétendront que le Fils ne connaît pas sa propre substance, cette ineptie méritera-t-elle une réponse? Non, à moins qu'on ne veuille faire ressortir toute la folie qu'il y a à avancer que le Verbe ne se connaît pas, lui qui est venu donner à tous la connaissance de son Père et de lui-même, et qui condamne ceux qui ne le connaissent pas.

17. Mais, disent-ils, il est écrit : « Le Seigneur m'a créé au commencement de ses voies. » Esprits ignorans et stupides! on trouve aussi dans les Écritures que le Verbe est un esclave et le fils d'une esclave; que c'est un agneau, une brebis; qu'il a souffert les fatigues, la soif, les coups et les plaies; mais ce n'est là qu'un admirable exemple, qu'un magnifique symbole, qu'une suite de figures dont se servent les saintes lettres. S'il est représenté comme homme et comme fils de l'homme, comme un esclave, c'est le signe de son humanité; « car le Verbe a été fait chair, » est-il écrit : or puisqu'il s'est fait homme, faut-il se scandaliser de lui voir appliquer ces expressions tout humaines de création, naissance, fatigues, douleurs, mort et résurrection? En tant que Verbe et sagesse du Père, il possède sans doute tout ce qui est l'apanage du Père; éternel et immuable comme lui, il lui est parfaitement semblable; rien en lui de supérieur, rien d'inférieur, il co-existe à son père et partage l'essence de sa divinité, son pouvoir créateur et sa qualité d'incrée. Jamais créature et toujours créateur, il a consacré lui-même son égalité parfaite en disant : « Mon Père fait, et moi je fais aussi. » De même, une fois ayant pris chair,

ciendi pariter præditus, nec denique creari possit : nam cum Patris secundum naturam sit similis, non creatus sed creator est, ut ipse dixit, « Pater meus usque ad hoc tempus operatur ; et ego operor¹. » Ita plane homo factus et carne indutus, necessario et creari et fieri dicitur, ut et cætera quæ ad carnem proprie pertinent, etiamsi isti vinum cum aqua, ut Judaïci caupones, commisceant, cum Verbum deprimunt, et ejus divinitatem notionibus rerum factarum subjiciunt². Idcirco enim jure et merito indignati Patres impiissimæ hæresi anathema dixere, quam illi quia refutatu facilem et futilem undique esse sentiunt, timent et dissimulant. Namque nos quidem hæc pauca ad illos confutandos scripsimus : si cui vero eosdem placuerit copiosius refellere, istam hæresim a gentilibus non procul abesse, aliarumque hæresum extremam et fæcem esse reperiet. Illæ scilicet varie errant vel circa corpus et humanam naturam a Domino assumptam, cum aliæ alia mendacia proferunt, vel cum Dominum advenisse penitus negant, qui quidem error fuit Judæorum. Hæc autem sola, majori incitata furore, ausa est ipsam etiam divinitatem aggredi, quatenus nempe contendit Verbum omnino non fuisse, nec Deum semper fuisse Patrem ; quocirca non immerito quis dixerit adversus eos scriptum esse hunc psalmum, « Dixit insipiens in corde suo, non est Deus : cor- » rupti sunt et abominabiles facti sunt in studiis suis³. »

18. Atqui, inquit, valemus et possumus fallaciis defendere nostram hæresim. Verum melius ipsi se defenderent, si non quodam artificio nec profanis sophismatis, sed simplici fide eam possent propugnare. Itaque si hanc ecclesiasticam esse confidunt et existimant, suam sententiam aperte declarent. Nemo enim accensam lucernam sub modio ponit, sed supra candelabrum, ut omnibus venientibus luceat⁴. Si ergo suam illi hæresim tueri possunt, scribant quæ supra allata sunt, suamque hæresim nudam omnibus, tanquam lucernam, exhibeant : Alexandrum beatæ memoriæ episcopum aperte criminentur, Arium ea dicentem ejecisse injuste : conquerantur de Nicæna synodo, quæ impietate rejecta piam substituit et edidit fidem. Verum id eos non facturos pro certo habeo. Nec enim adeo sunt ignari malorum quæ commenti sunt et spargere nituntur : sed probe sciunt,

¹ Joan. v, 17. — ² Isai. 1, 22. — ³ Psal. LII, 1. — ⁴ Matth. v, 15.

une fois devenu homme, il doit nécessairement subir tous ces mots de création, naissance et autres, qui s'appliquent à la chair, quoi qu'en puissent dire et conclure ces taverniers Juifs qui mêlent ici l'eau et le vin, et qui ne se font pas faute d'humilier le Verbe et sa divinité en le rabaissant jusqu'à des idées uniquement applicables aux créatures. Aussi est-ce avec raison que les Pères justement indignés ont frappé d'anathème cette abominable hérésie. Et à la voir si décriée et si honnie de tous, ses auteurs se cachent, tant ils en sont honteux. Pour nous, nous n'avons écrit contre elle que ce peu de mots; mais si on voulait la réfuter avec plus de soin, on la trouverait aussi criminelle que l'idolâtrie, plus vile et plus abjecte que toutes les autres hérésies. Celles-là en effet font erreur sur le corps et l'humanité du Sauveur; elles se trompent sur tel ou tel point de ce dogme de l'incarnation, ou même, comme les Juifs, elles le nient complètement; mais elle seule, dans sa fureur, s'attaque à la divinité, puisqu'elle ose refuser l'existence au Fils, et dénier en partie la divinité du Père; justifiant ainsi ce que dit le psalmiste : « L'insensé a dit dans son cœur : Dieu n'est » pas; et ils se sont perdus dans leurs études et ils sont devenus dignes de l'abomination. »

18. Mais nous sommes forts, disent-ils, et nous pouvons hardiment défendre notre opinion : leur apologie serait bien meilleure s'ils ne l'appuyaient que sur la foi simple et droite, et non sur d'indignes artifices et de profanes sophismes. Mais enfin s'ils sont persuadés en conscience que leur croyance est celle de l'Église, qu'ils l'exposent clairement : on n'allume pas la lumière pour la placer sous le boisseau; mais il faut l'élever sur un candélabre, pour qu'elle éclaire ceux qui arrivent. Si donc ils peuvent défendre leur doctrine, qu'ils l'écrivent, qu'ils la placent haut comme une lampe allumée, et qu'ils accusent fièrement le bienheureux évêque Alexandre d'avoir injustement condamné Arius pour les mêmes propositions; qu'ils accusent aussi le concile de Nicée qui rejeta cette impiété et composa le symbole de la vraie foi. Ils se garderont bien de le faire. Ils ne sont pas pour cela assez ignorans de leurs erreurs et de la mauvaise voie qu'ils suivent : ils savent parfaitement que s'ils peuvent tout d'abord séduire les simples par la nouveauté de leur imposture, leur fourberie cependant

licet initio simpliciores vano subriperint artificio, suam tamen sententiam illico, tanquam impiorum lumen, extinguendam, seque ubique velut veritatis hostes ignominia esse notandos. Hinc est igitur quod illi, qui stulte agunt omnia, et ut stulti loquuntur, in eo tantum se prudenter, ut filii sæculi, gerant, quod sub modium lucernam abscondant suam, ut apparere existimetur, et ne, si appareret, cognita et reprobata extingueretur¹. Namque ipse Arius dux hujusce hæresis, et Eusebii socius, eusebianorum opera a beatæ memoriæ Constantino Augusto vocatus, suamque fidem jussus scripto exponere, obtemperavit quidem, sed proprias impietatis voces occultavit, fictæque, ut diabolus, nuda Scripturarum vocabula, uti scripta sunt, usurpavit. Deinde dicente beatæ memoriæ Constantino: « Si nihil aliud præter hæc in mente retines, da testem veritatem: » te enim, si pejeraveris, ulciscetur Dominus: juravit miser nihil se aliud in mente habere, nec unquam alia dixisse aut sensisse præter ea quæ modo scripserat. Verum statim ille egressus, tanquam pœnas persolvens decidit, et præceptus factus crepuit medius².

19. Omnibus quidem hominibus mors est communi. vitæ finis, nec cuiquam insultare licet, quamvis fuerit inimicus, qui e vita decesserit, cum incertum sit utrumne ad vesperam victuri simus. Attamen cum Arii obitus non consueto more contigerit, idcirco narratione dignus esse videtur. Minitantibus nempe eusebianis se Arium etiam in ecclesiam introducturos, repugnabat Alexander Constantinopolis episcopus: Arius autem vi et minis Eusebii confidebat: sabbatum quippe erat, et se sequenti die ad communionem admittendum sperabat. Itaque vehemens erat contentio: minabantur illi, Alexander vero orabat. Sed Dominus iudex factus adversus iniquos sententiam tulit. Nondum enim sol occiderat, cum Arius impellente necessitate in secretum locum digressus, ibidem corruit, et re utraque, communionem scilicet et vita continuo privatus est. Quo confessim audito, beatæ memoriæ Constantinus non sine admiratione vidit illum perjuri fuisse convictum. Tunc profecto omnes intellexerunt fractas esse eusebianorum minas, inanemque fuisse spem Arii. Palam item factum est, arianam hæresim hic et in cœlesti primogenitorum Ecclesia fuisse

¹ Luc. xvi, 8. — ² Act. i, 18.

sera éteinte comme une lumière impure, et que partout ils seront signalés comme les ennemis de la vérité. Aussi, en cette circonstance, se sont-ils départis de leur conduite insensée et de leurs folles habitudes. Ils ont agi avec la prudence des enfans du siècle, puisqu'ils cachent leur lumière sous le boisseau dans la crainte qu'on n'aperçoive sa clarté et qu'on ne vienne aussitôt l'éteindre. Et en effet ils se rappellent qu'Arius le chef de cette hérésie et l'allié d'Eusèbe fut appelé, grâce aux soins de ce dernier et de ses amis, à la cour de Constantin Auguste. On le contraignit d'écrire sa profession de foi : il obéit tout en ayant la perfidie de dissimuler ses interprétations impies, et il n'employa, comme le démon, que les paroles de la sainte Écriture : « Si vous n'avez dans le cœur aucune autre pensée sur ce sujet, lui » dit l'auguste empereur, attestez par serment votre sincérité, et le » Seigneur saura bien venger un parjure. » Le malheureux fit serment qu'il ne croyait et n'avait jamais dit ou cru rien que ce qu'il avait écrit. Il sortit et au même instant, comme pour subir le châtement de son crime, il tomba et se fendit la tête.

19. La mort est pour tous les hommes le terme commun de la vie, et il ne faut plus insulter celui qui a cessé de vivre, fût-il notre ennemi déclaré ; car il n'est pas sûr que nous-mêmes nous voyions la fin du jour. Cependant la mort d'Arius fut si extraordinaire qu'elle nous a paru digne d'être rapportée. Les eusébiens menaçaient déjà de faire entrer Arius dans l'église. L'évêque de Constantinople, Alexandre, s'y opposait. Arius comptait sur la puissance et les menaces d'Eusèbe : c'était un samedi, et il espérait le lendemain rentrer dans la communion. La lutte était douteuse ; les eusébiens ne cessant de menacer, et Alexandre priant toujours, le Seigneur daigna se faire juge et condamna les impies. Le soleil venait à peine de se coucher ; Arius, pour satisfaire un besoin, court aux latrines, et il y est frappé de mort. Le même coup le retrancha de la vie et de la communion des fidèles. Le pieux Constantin, ayant appris ce terrible exemple, admira la subite punition du parjure, et chacun comprit que les menaces d'Eusèbe avaient été inutiles et que l'espoir d'Arius avait été vain. Ainsi le Seigneur manifesta une seconde fois la réprobation de l'hérésie ici-bas, et dans l'église céleste de nos premiers-nés. Qui donc maintenant ne serait pas émerveillé de voir nos docteurs nouveaux défendre ceux que le Seigneur a si terriblement jugés ; de les voir protéger cette

communione a Salvatore exclusam. Quis igitur non miretur illos adeo inique litigare, quos Dominus condemnavit, eamque tueri et vindicare hæresim, quam ipse Dominus communione indignam esse convicit, qui nempe ejus ducem in Ecclesiam ingredi noluerit sinere: nec denique quod scriptum est formidare, sed ea aggredi quæ fieri non queunt? « Quis enim possit dissolvere quæ Deus sanctus decrevit¹? vel quis eum audebit defendere quem damnavit Deus? » Scribant ergo illi qui voluerint, ut qui propriis tuendis opinionibus delectantur. Vos vero fratres, vos qui Domini vasa fertis, et Ecclesiæ dogmata propugnatis; vos, inquam, hortor ut rem perpendatis: et si quidem alias præter supra memoratas Arii voces scripserint, inde illos condemnate tanquam hypocritas, qui nimirum sententiæ suæ venenum occultant, serpentisque exemplo labiorum verbis blandiuntur. Namque etiam dum hæc scribunt, illos secum habent qui cum Ario tunc fuere expulsi, secundum scilicet Pentapolitanum, et clericos qui quondam in Alexandriae ecclesia sunt convicti, iisdemque ipsis apud Alexandriam scribunt: quodque permirum est, nos et eos qui nobiscum sunt vexandos curarunt, quamvis piissimus imperator Constantinus nos ad patriam et ecclesiam cum pace redire jusserit, maximæque curæ haberet populorum concordiam. Iidem ipsi nunc etiam effecere ut istis ecclesiæ traderentur, quo utique facto cunctis probare omnes insidias quas nobis et aliis ab initio tetenderunt, nonnisi illorum gratia paratas fuisse.

20. Qui igitur illi qui ita agunt, hæc scribendo fidem possint facere? Si enim recte scripsissent, Thaliæ quam composuit Arius delevisissent, proculque surculos hæresis rejecissent. Hi sunt enim discipuli et consortes cum impietatis tum pœnæ Arii: ac proinde cum illos non repellant, omnibus est perspicuum recte eos non sentire, etiamsi sexcenties scripserant. Quocirca vigilandum est ne qua fraus in litterarum ornatu delitescat, et aliquos a pia fide abducant. Quod si prospera se uti fortuna videntes, Arii opiniones scriptis defendere ausi fuerint, nihil jam amplius restat quam ut multa cum libertate agamus, memores prædictionum Apostoli quas ob hujusmodi hæreses litteris, præmonendi causa, mandavit². Nobis ergo hæc convenit respondere:

¹ Isai. xiv, 27. — ² 1 Tim. iv, 1.

doctrine que le Seigneur a frappée d'anathème en empêchant son chef d'entrer dans l'église ; de les voir s'attacher à l'impossible et ne pas craindre cette sentence : « Ce que le Dieu saint a établi, qui le » dissipera ? Celui que Dieu a condamné, qui osera le justifier ? » Qu'ils écrivent donc tout ce qu'ils voudront, et qu'ils donnent carrière à leur imagination ! mais vous, mes frères, vous qui portez dans vos mains les vases du Seigneur, vous les gardiens des dogmes de l'Église, je vous en supplie, exercez une censure vigilante : lorsqu'ils vous produiront des formules, fussent-elles différentes de celles d'Arius, repoussez-les ; fuyez-les comme des hypocrites et des fourbes qui cachent le venin de leurs pensées, et qui, comme le serpent, portent des paroles emmiellées sur leurs lèvres. Car, malgré leurs écrits, ils n'en ont pas moins avec eux des hommes qui ont partagé la réprobation d'Arius, tels que Secundus le Pentapolite et les clercs expulsés d'Alexandrie : c'est à Alexandrie qu'ils écrivent, et, chose prodigieuse, ils nous en ont fait chasser, quoique pourtant le pieux empereur Constantin ait pris soin, dans son amour pour la paix, de nous faire rétablir dans notre patrie et dans notre église ; qu'il n'ait rien épargné pour ramener la concorde parmi les peuples. Et néanmoins ils ont réussi à faire livrer nos églises à leurs créatures, preuve évidente que toutes leurs vexations ne devaient aboutir qu'à l'élévation de ces misérables.

20. Et ils pourraient espérer encore de trouver foi dans leurs écrits ! mais s'ils étaient sincères ils auraient immédiatement renié et détruit cette *Thalie* qu'Arius a composée, et ils auraient rejeté tous ces fauteurs d'hérésie. Tous en effet sont des complices d'Arius, enveloppés dans la même condamnation que lui, et comme ils les reçoivent et les accueillent, ils se trahissent eux-mêmes, et fissent-ils des milliers de symboles, leur impiété est manifeste : aussi faut-il veiller attentivement dans la crainte que l'erreur ne se glisse sous le voile des expressions et ne ravisse à la vraie foi quelques-uns de ses disciples. Que si, au contraire, la prospérité redoublant leur audace, ils professent hautement les opinions d'Arius, il ne nous reste plus qu'à employer envers eux une noble et grande liberté et à nous souvenir des prophétiques paroles de l'Apôtre touchant les hérésies de ce genre. Nous

Scimus scriptum esse : « In extremis temporibus discedent quidam a » sana fide, attendentes spiritibus erroris et doctrinis dæmoniorum » veritatem refugientium¹. » Et : « Quicumque pie volunt vivere in » Christo, persecutionem patientur. Mali autem homines et seducto- » res proficient in pejus, errantes et in errorem inducentes². » Verum nihil horum nos allicere poterit, vel separare a charitate Christi, licet mortem ipsam nobis hæretici minitentur : nam christiani, non ariani sumus. Utinam autem qui ista scripserunt, cum Ario non sentirent. Ita sane est, fratres; hujusmodi libertate nunc maxime opus est³. Non enim accepimus spiritum servitutis iterum ad timorem : sed in libertatem vocavit nos Deus : vereque turpe est, et valde turpe, si fidem quam a Salvatore per Apostolos accepimus, propter Arium aut arianos Ariique fautores amittamus⁴. Hinc jam complures harumce regionum homines, audita scribentium astutia, parati sunt illorum artificibus usque ad sanguinem resistere, præsertim postquam de vestra animi firmitate certiores sunt facti. Porro quandoquidem hæresis confutationem ipsi divulgastis, eamque, tanquam serpentem, e latebris eduxistis : certe infantem, quem occidendum quærebat Hærodes, conservastis, vivitque in vobis veritas, et apud vos sana perstat fides.

21. Quamobrem vos oro, ut Nicænam fidem a Patribus editam præ manibus habentes, eamque summa animi alacritate et fortitudine, ac constanti in Dominum fiducia propugnantes, omnibus exemplar efficiamini, cunctisque ostendatis nunc pro veritate adversus hæresim esse certandum, variasque artes inimici esse. Nec enim solum hæc aris idolorum non offerre, martyres efficit; verum etiam fidem non negare, illustre est conscientie martyrism. Nec ii tantum qui idola adoravere, ut alieni sunt condemnati, sed etiam qui veritatem prodidere. Hinc Judas ab apostolica dejectus dignitate est, non quod sacrificavit, sed quod proditor fuit. Hymenæus quoque et Alexander a Christo defecere non ad idola abeundo, sed facto in fide naufragio. Similiter Abraham Patriarcha, tametsi non occisus, coronatus tamen est, quia Deo fidelis fuit⁵. Alii item sancti viri, de quibus Paulus loquitur, Gedeon nimirum,

¹ Tit. 1, 14. — ² 2 Tim. III, 12. — ³ Rom. VIII, 15. — ⁴ Galat. V, 3, 13. — ⁵ 1 Tim. 1, 20.

savons qu'il est écrit : « Dans les derniers temps , quelques-uns apo-
» stasieront la foi sainte pour suivre le vent de l'erreur et les doctrines
» du démon, ennemi de la vérité ; et les disciples du Christ Jésus
» souffriront la persécution , et les méchants et les fourbes feront des
» progrès dans le mal, séduits et séduisant à leur tour. » Mais rien de
tout ce'a ne pourra nous attirer ni nous séparer de l'amour du Christ,
dussent nos ennemis nous menacer de mort : car nous sommes des
chrétiens et non pas des ariens , et plutôt à Dieu que ceux qui ont écrit
ces formules ne fussent pas des ariens ; mais en vérité , mes frères ,
il faut ici parler avec franchise et liberté , car nous n'avons pas reçu
l'esprit de servitude et de frayeur , mais le Seigneur nous a appelés à
la liberté. Ce serait donc une honte ineffaçable pour nous , qui possé-
dons la foi du Sauveur transmise par les apôtres , de perdre cette
divine croyance pour nous attacher à Arius , à ses fauteurs ou à ses
disciples. Bien des fidèles de ces contrées ont déjà reconnu toute la
perversité de ces docteurs nouveaux , et sont prêts à résister jusqu'à
la mort à leurs perfides enseignemens , surtout depuis qu'ils ont appris
votre courageuse fermeté : au reste , aussitôt qu'a été publiée votre
réfutation , l'hérésie est apparue aux yeux de tous comme un serpent
tiré de sa caverne. Gardiens et défenseurs de cet enfant divin qu'Hé-
rode voulait massacrer , vous brillez de l'éclat resplendissant de la foi
et de la vérité.

21. C'est pourquoi , je vous en prie , prenez en main la foi sainte
établie par les Pères à Nicée ; devenez des modèles de confiance au
Seigneur , montrez-vous les généreux défenseurs de la vérité contre
l'hérésie , et démasquez toutes les ruses de l'ennemi ; car refuser de
l'encens aux idoles ne suffit pas pour faire un martyr ; mais ne renier
jamais sa croyance , voilà le sublime caractère du confesseur de la
foi. Ceux qui ont sacrifié aux faux dieux ne sont pas les seuls con-
damnés ; la même sentence pèse sur les traîtres et les parjures : ce
n'est pas pour avoir sacrifié aux idoles que Judas fut déchu de son
apostolat , mais pour avoir trahi son Dieu : Hymeneus et Alexandre
ont été excommuniés non pas pour avoir encensé les idoles , mais
pour avoir fait naufrage dans la foi. De même c'est sa foi inébranlable ,
et non pas le sacrifice de sa vie , qui valut au patriarche Abraham la
couronne céleste ; et tous les autres saints dont parle saint Paul ,
Gédéon , Baruch , Samson , Jephthé , David , Samuel et leurs compa-
gnons , ont obtenu la vie éternelle non pas par l'effusion de leur sang ,
mais par la confiance de leur foi , et s'ils sont encore l'objet de la vé-

Baruch, Samson, Jephte, David et Samuel¹, cæterique, non sanguine effuso mortem obierunt, sed per fidem jussi sunt effecti, atque ad hoc usque tempus admirationem movent, quod pro sua in Dominum pietate mortem subire fuerint parati. Si vero id etiam liceat addere quod nostro tempore accidit, nostis quo pacto beatæ memoriæ Alexander usque ad mortem contra hanc hæresim certaverit, quotque afflictiones quantosve labores, quamvis senex, toleraverit, quibus perfunctus, in extrema senectute appositus est et ipse ad patres suos. Quot item alii, sese eidem impietati opposentes, quam valde laborare, qui quidem suæ confessionis gloriationem in Christo habent. Nos igitur similiter, quandoquidem de summa rerum nostrarum agitur, fidesque nunc vel neganda proponitur vel servanda, hoc simus animo et voluntate, ut quæ accepimus custodiamus, eorumque veluti monumentum fidem Nicææ scriptam teneamus: ita ut repudiatus novitatibus, doceamus populos, ne spiritibus erroris attentos se præbeant, sed ut ab arianorum impietate et a societate quam cum illis inierunt meletiani, omnino declinent.

22. Quæso enim, perspicite, ut ii, qui inter se antea pugnabant, nunc, ut olim Herodes et Pontius, contra Dominam nostrum Jesum Christum consensere: quam certe ob causam meritissimo sunt odio habendî, quippe qui, cum de propriis commodis agitur, inimicitias secum gerant; cum autem est contra veritatem dimicandum, et impietas adversus Deum fovenda, amici fiant, seseque invicem comiter tractant, et quidvis præter mentem facile ferant, voluptate scilicet illecti quam ex suo quique sine consequendo percepturos sperant. Nam meletiani quidem præsidendi cupiditate et insana avaritia ducuntur: arianos autem sua sola impellit impietas. Hinc fit ut in hujusmodi conjuratione suam mutuo sibi commodare possint improbitatem; ita ut meletiani quidem arianorum simulent impietatem, ariani vero meletianorum pravitatem nequitia tutentur; ac denique propria sua simul flagitia, veluti Babylonis poculum, commiscentes, iis parent insidias qui Dominum nostrum Jesum Christum vera pietate colunt². Erat quidem jam antea omnibus nota perversitas et calumnia meletianorum; jam diu quoque ubique cunctis manifesta est impietas Deoque infensa

¹ Hebr. xi, 32. — ² Apoc. xviii, 6.

nération et de l'admiration universelles, c'est qu'ils furent prêts toute leur vie à souffrir la mort pour l'amour de leur Dieu. S'il est permis de descendre à notre époque, vous savez avec quel courage le bienheureux Alexandre combattit l'hérésie jusqu'à sa mort, combien, malgré son grand âge, il a supporté de peines et de tribulations avant d'être enfin déposé auprès de ses pères. Que d'autres aussi dans leur lutte contre la même impiété ont eu d'immenses fatigues, de pénibles travaux, et qui trouvent dans le Christ la glorieuse récompense de leur confession! et nous aussi, puisqu'il s'agit de nos plus chers intérêts et que nous sommes dans l'alternative de renier ou de conserver la foi, restons dans la ferme et inébranlable résolution de défendre ce que nous avons reçu, et attachons-nous avec force au symbole de Nicée comme au rempart de la foi. Repoussons ces sacrilèges nouveautés; instruisons les peuples à fuir le souffle de l'erreur, et surtout la doctrine abominable des ariens et l'alliance impie qu'ils viennent de contracter avec les mélétiens.

22. Voyez, n'ont-ils pas, comme autrefois Hérode et Pilate, fait taire leurs vieilles inimitiés pour se réunir dans la haine commune de notre Seigneur Jésus-Christ? et ils ne mériteraient pas le mépris et l'indignation de tous, ces gens qui, pour des querelles particulières, se tuent les uns les autres, et qui, rassemblés par une fureur aveugle contre la vérité, s'unissent et s'embrassent, prêts à tout souffrir pour la réussite de leur coalition perfide! Les mélétiens viennent avec leur rage de domination et leur insatiable cupidité, les ariens avec leur impiété, de telle sorte que, dans cette conjuration, il y a comme un échange de vice et de dépravation; les uns prennent l'impiété des autres, ceux-ci l'iniquité de ceux-là; et cette association de crimes, composée comme le breuvage de Babylone, dresse ses embûches contre les saints et les fidèles de notre Seigneur Jésus-Christ. Déjà la perversité et les calomnies des mélétiens sont connues: l'hérésie arienne s'est depuis peu présentée comme l'audacieuse ennemie de Dieu. Cinquante-cinq ans à peine se sont écoulés depuis la naissance du premier de ces schismes, et il y en a trente-six seulement que le second a été déclaré hérétique et chassé de l'Église par le concile universel: l'origine en est donc récente; leurs actes ont prouvé du reste, et il est évident maintenant que le but unique de leurs persécutions

arianorum hæresis. Nec enim parum temporis intercessit, a quo sumpserunt exordium: sed meletiani ante quinquaginta quinque annos facti sunt schismatici; et ariani ante triginta sex annos hæretici sunt declarati, iidemque sunt, ab Ecclesia, totius generalis synodi iudicio, rejecti. Ex his autem quæ modo egerunt, etiam ipsis qui illos aperte fovere videntur, perspicuum jam est eos nullam aliam ob causam nobis omnibusque orthodoxis episcopis tetendisse ab initio insidias, quam ut impiam suam hæresim defenderent. Ecce enim nunc tandem factum est, quod olim eusebiani sunt moliti: nobis ecclesias tolli curarunt; episcopos et presbyteros, qui cum ipsis non communicant, in exilium pro suo arbitratu miserunt; populos, qui ab illis fugiunt, ecclesiis excluserunt, easque tradiderunt arianis, qui a tanto tempore fuerunt condemnati; ut scilicet meletianorum simulatione cum ipsis conspirante, illic secure possint suæ impietatis verba emovere, atque Antichristo, qui hanc in illis seminavit hæresim, viam erroris, ut quidem sperant, præparare.

23. Hæc itaque illi dormitantes inaniter cogitent. Nos enim non dubitamus quin benignus imperator, re audita, illorum impietates sit prohibiturus; ac proinde non diu illi perstabunt, sed, ut scriptum est, corda impiorum cito deficient¹. Nos autem divinarum, ut scriptum est, Scripturarum induti sermonibus, illis non secus ac apostatis, qui furorem in domo Domini collocare cupiunt, resistamus, nec pertimescamus corporis mortem, neque vias eorum æmulemur; sed potius præ omnibus valeat veritas². Enimvero nos quoque tunc ab eusebianis, ut nemo vestrum ignorat, rogati ut vel cum eis impietatem simulate amplecteremur, vel ab ipsis insidias expectaremus, illis nolimus assentiri, sed potius elegimus ab ipsis vexari quam Judam imitari³. Utique præstitere quod fuerant minati, Jezabelemque imitati, sibi paravere meletianos, quorum fraude uterentur: non ignari scilicet quonam modo illi sese adversus beatum Petrum martyrem, deindeque adversus magnum Achillam, ac denique adversus felicis recordationis Alexandrum gesserint, ut etiam hoc pacto adversum nos, uti meditati sunt, hi quidem quidquid ipsis suggestum fuerit, fingant, illi vero ansam inde arripiant nos persequendi atque ad necem quærendi. Hoc enim est quod sitiunt, neque

¹ Prov. x, 20. — ² 4 Reg. xvii, 9, juxta lxx. — ³ 3 Reg. iv, 21.

contre nous et les autres évêques orthodoxes n'a jamais été que la propagation et le triomphe de leur hérésie. Ce qu'en vain Eusèbe avait tenté autrefois s'accomplit aujourd'hui : ils nous ont ravi nos églises ; ils ont chassé les évêques et les prêtres qui ne partageaient pas leurs erreurs ; ils ont repoussé des églises les peuples qui leur étaient opposés, et ils y ont établi des ariens, sur lesquels pesait depuis longues années une sentence de condamnation ; en sorte que maintenant, à l'aide de l'hypocrisie des mélétiens leurs alliés, ils pourront, à ce qu'ils espèrent, répandre avec sécurité dans ces églises envahies les semences de leurs abominables doctrines et préparer les voies à l'Antechrist, leur perfide instigateur.

23. Mais ce n'est là pour eux qu'un fantôme et qu'un rêve ; car, nous n'en doutons pas, aussitôt que notre pieux empereur aura connaissance de ces faits, il châtiara leurs emportemens, et alors ils ne subsisteront pas long-temps ; mais, ainsi qu'il est écrit : « les cœurs » des impies défailiront. » Pour nous, résistons-leur comme à des apostats qui veulent exercer leurs fureurs jusque dans la maison de Dieu : couvrons-nous, suivant la parole sainte, du bouclier de l'Écriture, et, sans craindre la mort du corps, fuyons leurs soutiens dépravés ; que la vérité seule puisse nous attacher. Vous ne l'ignorez pas, Eusèbe et les siens nous avaient placés dans l'alternative ou d'accepter leurs doctrines, ou de souffrir leurs poursuites ; nous avons choisi la persécution plutôt que de ressembler à Judas. Eux alors ont exécuté leurs menaces ; semblables à Jézabel, ils se sont unis aux fourbes mélétiens ; ils se sont rappelé leur conduite envers le bienheureux Pierre, martyr, le grand Achillas et le bienheureux Alexandre, pour en agir de même contre nous, les uns s'appêtant à répandre adroitement tout ce que leur suggérerait la malignité, les autres à en prendre prétexte pour nous attaquer et nous mettre à mort ; car, en vérité, leur acharnement est inouï, ils ont soif de notre sang ; mais que m'importe après tout, puisque Notre-Seigneur couronnera ceux qui souffrent. Vous, mes frères, après les fatigues du combat, lorsque, par votre

hactenus voluntatem abjecerunt nostrum effundendi sanguinem. Verum hæc ego minime curo ; siquidem exploratum persuasumque mihi est, quod tolerantibus dabitur merces a Salvatore, vosque, ut Patres, sustinendo, facti plebi exemplum, eversa que hujusmodi externa et a'iena impiorum astutia, jure gloriari poteritis, dicentes : « Fidem servavimus ¹ ; » ac postremo vitæ coronam, quam Deus se diligentibus promisit, estis recepturi ². Utinam vero ego quoque vobiscum hæresciam promissionum, quæ non solum Paulo dicta sunt, sed etiam omnibus qui adventum Domini et Salvatoris, Dei, summique nostrum imperatoris Jesu Christi dilexere, per quem Patri gloria et imperium in Spiritu sancto nunc et in omnia sæcula sæculorum. Amen.

¹ 2 Tim. iv, 7. — ² Jacob. i, 12.

constance à repousser cette étrange et odieuse imagination des impies, vous serez devenus comme vos pères les modèles des peuples, Notre-Seigneur alors vous couvrira d'une gloire éternelle; vous répéterez à jamais : Nous aussi, nous avons soutenu la foi du Christ; et vous recevrez la palme immortelle que Dieu réserve à ses élus. Puissé-je partager avec vous ce bonheur ineffable, cette magnifique récompense promise à Paul et à tous ceux qui, comme lui, ont chéri la venue bienheureuse de notre Seigneur et Sauveur Jésus-Christ, par lequel gloire et puissance sont à Dieu dans l'Esprit saint maintenant et dans tous les siècles des siècles. Ainsi soit-il.

SANCTI PATRIS NOSTRI

ATHANASII

ARCHIEPISCOPI ALEXANDRIÆ,

ADVERSUS ARIANOS

ORATIO PRIMA.

1. Omnes quidem hæreses, quotquot hactenus a veritate recessere, evidens est insanas sibi excogitasse opiniones, illarumque impietas omnibus jam dudum est patefacta. Dubitari enim non potest quin earum auctores ex nobis exierint, quemadmodum scripsit beatus Joannes, quandoquidem neque fuit unquam, neque nunc nobiscum est illorum doctrina ¹. Idcirco, ut dixit Salvator, non colligentes nobiscum, dispergunt cum diabolo, dormientesque observant, ut sparso suo exitiali veneno, mortis socios habeant plurimos ². Quia vero una et postrema hæresum, quæ prævia Antichristo, modo exorta est, arianaque appellatur, vafra et callida, animadvertens antiquiores se sorores alias hæreses palam notatas, ipsa sese Scripturarum vocabulis, sui patris diaboli exemplo, simulate induit, nihilque non molitur ut in Ecclesiæ paradisum sibi regredi liceat, ut christiana specie assumpta, aliquos ad prave de Christo sentiendum possit falsis argumentationibus adducere; siquidem nihil in se habet quod rationi sit consentaneum: cum, inquam, nihilominus nonnullos insipientes jam circumvenerit, adeo ut illi non tantum auribus sint depravati, sed etiam Evæ similes acceptum errorem gustaverint, indeque ignorantia obcæcati amarum dulce æstiment, atque detestandam hæresim appellent bonam ³: vobis hortantibus necessarium duxi thoracis nefandæ hujusce hæresis sinus explicare, atque ejus stultitiæ patefacere fœtorem, ut qui procul ab ea sunt remoti, eam magis adhuc fugiant,

¹ 1 Joan. II, 20. — ² Luc. XI, 23. — ³ Isai. V, 20.

SAINT ATHANASE,

ARCHEVÊQUE D'ALEXANDRIE.

PREMIER DISCOURS

CONTRE LES ARIENS.



1. Toutes les hérésies qui jusqu'à ce temps ont abandonné la vérité pour se livrer à leurs idées et à leurs doctrines erronées, n'ont pas tardé à être reconnues : depuis long-temps, leur impiété est manifeste pour tous. Leurs chefs se sont séparés de nous, c'est là un fait évident, puisque, comme dit saint Jean, leur croyance n'est pas et n'a jamais été la même que la nôtre. Ils ne recueillent pas avec nous; mais ils dissipent, selon la parole du Seigneur. Unis au démon, ils observent ceux qui sommeillent pour pouvoir répandre sur ces malheureux leur mortel venin, et les associer à leur ruine éternelle. Mais quand, de nos jours, la plus récente et la plus perfide de toutes, l'hérésie arienne est venue préparer dans sa fureur les voies de l'Antechrist; quand elle a vu ses sœurs aînées toutes honteusement stigmatisées; alors, à l'exemple de son père, le génie des ténèbres, elle a dissimulé, et s'enveloppant des paroles de la sainte Écriture, elle met tout en œuvre pour envahir le paradis de l'Église, dans l'espoir que sous le masque de la foi chrétienne elle parviendra, à force de sophismes impies, à ravir au Christ ses disciples; car en elle tout est mensonge. Déjà elle a séduit quelques insensés, qui non seulement ont eu le malheur de prêter l'oreille à ses perfides enseignemens, mais qui, semblables à Ève, les ont savourés, et dans leur ignorance ont jugé doux et salutaire ce qui était amer et pernicieux, et reçu comme admirable une abominable hérésie. C'est cette considération qui, jointe à vos prières, m'a déterminé à mettre à nu devant vous les replis les plus cachés du cœur de ces impies, à vous découvrir la lèpre honteuse de leur dépravation, afin de détourner davantage ceux qui déjà sont loin d'une pareille hérésie, et de ramener ceux qu'elle au-

qui autem ab ea decepti fuerunt, respiscant, apertisque cordis oculis intelligant, quemadmodum tenebræ non sunt lux, nec mendacium veritas, ita arianam hæresim bonam minime esse, imo vero eos qui arianos christianos vocant, multum profecto valdeque errare, tanquam qui nec Scripturas legerint, nec quid sit christianissimus et christianæ religionis fides omnino sciant.

2. Quid enim simile hæresim inter et rectam piamque fidem animadverterunt, ut nugatorie asseverent nihil illos mali dicere? Si ita est, illis sane liceat Caïpham christianum nuncupare, proditorem Judam inter apostolos numerare, contendere nihil eos mali fecisse qui Barabbam præ Salvatore petierunt, Hymenæum et Alexandrum tanquam recte sentientes commendare, affirmareque Apostolum falsa illis affinxisse¹. Verum nemo christianus ista vel audire voluerit: nemo cum, qui hæc ausit dicere, sana mente esse putaverit. Enimvero pro Christo Arius illis est, uti manichæis Manichæus. Similiter pro Moyse aliisque viris sanctis, nescio quem Sotadem qui ipsis gentilibus ludibrio est, et filiam Herodiadis reppererunt. Namque et illius fractos effeminatosque mores Arius, Thalias quoque ipse scribendo, imitatus est, et hujus saltatricis saltationem suis in Dominum maledictis saltando et ludendo est æmulatus, adeo ut qui in hujusmodi hæresim inciderint, mente conturbentur et desipiant, et nomen Domini gloriæ mutant in similitudinem imaginis corruptibilis hominis, ac denique pro christianis ariani nominentur, hocque suæ impietatis habeant insigne². Nec enim seipsos conentur defendere, nec quod illis præbro est in eos false conjiciant, qui sui similes non sunt, ut etiam christianos a propriis magistris velint appellare, quo nimirum hoc pacto ipsi quoque videantur christiani appellari. Ne, inquam, in tam probroso hoc suo nomine erubescerent velint nugari; aut si vere erubescant, vel sese abscondant, vel a propria resiliant impietate. Nec enim unquam populus a propriis episcopis nomen accepit, sed a Domino in quem et fidem habemus. Hinc licet beati apostoli magistri nostri et Evangelii Salvatoris administri fuerint, ex illis tamen non nominamur, sed a Christo christiani et sumus et dicimur. Hi autem qui ab aliis habent

¹ 1 Tim. 1, 20. — ² Rom. 1, 23.

rait entraînés, en leur dessillant les yeux et en leur faisant voir que les ténèbres ne sont pas la lumière et que la vérité n'est pas le mensonge ; que par conséquent la doctrine d'Arius n'est pas admirable, et que tous ceux qui donnent aux ariens le titre de chrétiens sont dans la plus complète erreur et ignorent entièrement ce que c'est que le christianisme et sa foi véritable.

2. Que trouvent-ils donc en effet dans cette doctrine de commun avec la vraie foi, pour oser avancer qu'elle n'a rien de condamnable ? Autant vaudrait qu'ils donnassent le nom de chrétien à Caïphe : autant vaudrait compter le traître Judas parmi les saints apôtres, et dire que ceux qui ont préféré Barabbas au Sauveur ne sont pas coupables ; ou bien encore défendre l'orthodoxie d'Alexandre et d'Hyméneus, et donner en leur faveur un démenti à l'Apôtre ! Mais je vous le demande, quel chrétien tolérerait de semblables paroles, ou ne taxerait pas de folie celui qui les prononcerait ? Leur Christ à eux, c'est Arius, comme c'est Manès pour les manichéens. Moïse et les saints sont remplacés chez eux par un certain Sotades, la risée des païens, et par la fille d'Hérodiad. Car, dans sa Thalie, Arius ne retrace-t-il pas les mœurs dissolues et efféminées du premier, et ne s'abaisse-t-il pas à copier les sarcasmes insultans de la danseuse et ses blasphèmes contre le Christ ? A tel point que les adeptes de cette hérésie tombent en démente, et, dans leurs vertiges, transforment le nom du Seigneur de gloire en l'image corruptible d'un mortel, et, comme dernière preuve de leur impiété, abjurent le nom de chrétiens pour celui d'ariens. Et qu'ils n'essaient pas de se défendre, qu'ils ne tentent pas, dans un accès de honte, de dissimuler ce qu'ils sont : ils appellent bien eux-mêmes les chrétiens du nom de leur maître, c'est montrer qu'ils doivent par la même raison être appelés ariens. Ainsi qu'ils ne rougissent pas de ce nom odieux, qu'ils n'en fassent pas un sujet de plaisanterie ; ou bien s'ils en sont honteux, qu'ils se cachent, qu'ils renoncent à leurs perfides erreurs ; car jamais peuple n'a reçu son nom de son évêque. Nous le prenons du Dieu que nous adorons. Sans doute les apôtres furent nos maîtres et les ministres de l'Évangile du Seigneur ; mais nous ne nous appelons pas de leur nom. Nous sommes chrétiens par le Christ : c'est à lui que nous devons notre titre. Tous ceux, au contraire, qui ont pris ailleurs la source de leur foi sont avec raison désignés du nom de leur auteur, de celui dont ils sont l'œuvre et la propriété.

sue fidei originem, congruenter illorum nomine notantur, utpote qui ad eosdem pertineant.

3. Sane cum nos omnes a Christo christiani et essemus et nominaremur, ejectus olim est Marcion hæresis auctor : atque hi quidem qui cum illo permanserunt qui Marcionem expulit, christiani nomen retinuerunt ; qui vero secuti sunt Marcionem, marcionistæ deinceps sunt appellati. Similiter Valentinus, Basilides, Manichæus et Simon Magus proprium nomen suis asseclis impertierunt : unde alii valentiniani, alii basilidiani, alii manichæi, simoniani alii, aliique cataphryges a Phrygia, et a Novato novatiani nuncupantur. Ita similiter Meletius a Petro episcopo et martyre ejectus, suos non jam amplius christianos sed meletianos vocavit. Sic igitur etiam postquam beatæ memoriæ Alexander Arium ejecit, hi qui cum Alexandro perstiterunt, christiani, ut antea, dicti sunt : qui autem cum Ario recesserunt, Salvatoris nomen nobis, qui cum Alexandro remansimus, reliquerunt, et illi jam inde ariani sunt appellati. Hinc ergo qui item post Alexandri mortem cum Athanasio ejus successore et aliis quibuscum ipse communicat, communicant, eandem illi retinent formam, neque aliqui inter eos nomine ejus insigniuntur, neque ipse illorum, sed omnes rursus et consueto more christiani vocantur. Tametsi enim magistrorum successores habemus, quorum efficimur discipuli : tamen quia ea, quæ sunt Christi, nos illi docent, christiani nihilominus et sumus et dicimur. At qui sequuntur hæreticos innumerabiles licet successores habuerint, ejus semper nomine, qui hæresis inventor fuit, appellabuntur. Certe etiamsi mortuus sit Arius multique ex suis illi successerint, tamen qui ejus propugnant opiniones, ex Ario noti, ariani vocantur. Et vero non leve hujusce rei argumentum mihi esse videtur, quod qui e gentilibus etiam nunc ad Ecclesiam accedunt, dimissa idolorum superstitione, non illorum, a quibus instruuntur, cognomen accipiunt, sed Salvatoris, ita ut qui gentiles dicebantur, christiani incipiant vocari. Qui autem ad illos abeunt, vel quicumque ab Ecclesia ad hanc hæresim discedunt, Christi deposito nomine, ariani deinceps nuncupantur, ut qui Christi fidem non amplius habeant, sed Arii furoris sint facti hæredes.

4. Num igitur æquum fuerit eos christianos dicere, qui non christiani, sed ariani sunt? An ad catholicam Ecclesiam illi pertinent, qui

3. Et c'est aussi parce que nous étions les enfans du Christ, parce qu'en cette qualité nous nous appelions chrétiens, que Marcion autrefois a été expulsé comme hérétique : ceux qui sont restés avec le juge de Marcion ont gardé le nom de chrétiens ; ceux qui ont suivi le condamné ont abdiqué ce nom pour celui de marcionites. De même, Valentinus, Basilidès, Manès et Simon le Magicien, tous ont imposé leur nom à leurs sectes, et on a vu des valentiniens, des basilidiens, des manichéens, des simoniaques, puis des cataphryges de Phrygie, des novatiens de Novatus. De même encore Meletius, excommunié par son évêque Pierre martyr, a fait changer aux siens leur nom de chrétiens en celui de mélétiens. Lorsque enfin le bienheureux Alexandre rejeta Arius de l'Église, les disciples du saint évêque restèrent chrétiens ; les sectateurs d'Arius abjurèrent le nom du Sauveur et nous le laissèrent pour prendre en échange celui d'ariens. Et depuis lors tous les fidèles qui, après la mort d'Alexandre, sont en communion avec son successeur Athanase, ont conservé ce titre glorieux : ils n'ont pas pris son nom, ils ne lui ont pas donné le leur ; mais tous se sont appelés chrétiens, selon la constante coutume de l'Église. Sans doute nous aussi nous avons des successeurs de nos maîtres et nous sommes leurs disciples ; mais comme ils ne font que nous reproduire les enseignemens du Christ, toujours nous sommes chrétiens, toujours nous nous appelons chrétiens. Les sectateurs des hérétiques auraient-ils des milliers de successeurs, n'en seront pas moins flétris du nom de celui qui imagina leurs erreurs. Arius en est la preuve. Il est mort, et bien d'autres après lui ont adopté ses opinions : on sait qu'ils professent la doctrine d'Arius, et on les nomme ariens. Voyez, au contraire, et c'est là un caractère merveilleux de la vraie foi, voyez tous les païens qui renient leurs faux dieux et entrent dans le sein de l'Église, reçoivent-ils le nom de ceux qui les ont catéchisés dans la vérité ? Non, ils prennent celui du Sauveur, ils sont appelés chrétiens, tandis que tous ceux, chrétiens ou autres, qui embrassent cette hérésie, abdiquent le nom du Christ pour revêtir celui d'Arius, comme pour attester leur apostasie de la foi chrétienne et leur honteux enrôlement dans le troupeau d'Arius.

4. Comment donc pourrait-on maintenant les compter parmi les chrétiens, puisqu'ils ont échangé ce nom contre celui d'ariens ? Ap-

apostolicam fidem excusserunt, et novorum malorum auctores fuerunt? qui divinarum Scripturarum oraculis relictis, Arianos Thalias novam sapientiam appellant? quod quidem non immerito aiunt: novam quippe hæresim annuntiant. Quocirca mirari subit, quod cum multi plurimos commentarios et sermones scripserint in vetus et novum Testamentum, nec apud ullos, vel etiam apud gravioris gentilium auctores Thalia reperitur, sed ab his duntaxat soleat adhiberi, qui inter pocula cum plausu et facetiis ista in ludis canunt, ut ab aliis irrideantur: mirificus Arius nihil honestum sectatus, imo ignarus quid probos homines deceat, maximamque partem aliarum hæresum furatus, solius Sotadæ scurriles facetias æmulatus fuit. Quid enim eum agere conveniebat, cupientem contra Dominum tripudiare, quam miseræ quæ impietatis vocolas dissolutis et luxuriosis modis significare? ut, quemadmodum sapientia ait, « Ex verbis suis cognoscetur vir; » sic hujusmodi numeris, scriptoris animus effeminatus ejusque mentis corruptio pateret. Et vero latere non potuit homo versutus: verum quamvis sæpissime sese serpentis more sursum deorsumve contorserit et verterit, tamen in pharisæorum lapsus errorem est. Nam ut illi in animo habentes legem violare, se legis verba meditari fingebant, cumque expectatum jamque præsentem Dominum vellent negare, simulabant Deum eum appellare, eorumque nihilominus convicta impietas est cum dicerent, cur « Tu, homo cum sis, facis teipsum Deum, » et dicitis, « Ego et Pater unum sumus ¹? » ita quoque fucatus et Sotadeus Arius simulat quidem se de Deo loqui, cum Scripturarum vocibus utitur; at nihil id impedit quominus atheus et impius esse undique conviatur, quippe qui Dei Filium audeat negare, eumque inter res creatas annumeret.

5. Ipsum itaque arianæ Thaliæ et futilitatis exordium, quod mores modosve effeminatos præ se fert, hujusmodi est: « Juxta eorum fidem » qui electi Dei, periti Dei, filii sancti et orthodoxi sunt, quique sanctum Dei Spiritum acceperunt, hæc ego didici a viris, qui sapientiæ

¹ Joan. x, 30 et 33.

partiennent-ils encore à l'Église catholique, ces hommes qui ont renié la foi des apôtres et qui se font les hérauts d'une impiété nouvelle ; qui, méprisant les saints oracles de l'Écriture, viennent annoncer au monde la sagesse nouvelle de la Thalie d'Arius ? C'est une nouveauté en effet, ils ont raison de le dire ; mais c'est une profane et hérétique nouveauté. En effet, et ce'a est vraiment remarquable, parmi les nombreux commentaires qui ont été écrits sur le nouveau et l'ancien Testament, jamais on ne rencontre la moindre mention de cette Thalie. Elle n'est pas même citée par un seul des païens honnêtes et dignes de foi. Elle ne se voit qu'entre les mains de ces convives débauchés, qui, dans l'ivresse et la joie du festin, y prennent, au grand applaudissement de la foule, le texte ordinaire de leurs ironiques plaisanteries. Admirable génie, en effet, que cet Arius ! Il n'a jamais su rien faire de bon ni de louable : étranger même à la plus simple probité, plagiaire des autres hérésies, il a mis toute sa gloire à reproduire les indécentes bouffonneries d'un Sotades ! Mais, au fait, qu'avait-il de mieux à trouver, ce baladin qui voulait insulter le Christ, que de formuler les misérables pensées de son impiété dans ces ignobles et lascives poésies ? « On connaît l'homme à son langage, » dit la divine Sagesse. Arius se montre tout entier dans ses vers, avec son esprit dissolu et la corruption de son cœur. Le perfide a eu beau faire, il n'a pu se cacher. En vain s'est-il tordu en mille replis comme le serpent, il n'en est pas moins tombé dans l'erreur des pharisiens. Eux aussi, ils voulaient porter atteinte à la loi, et ils feignaient d'en méditer les paroles. Ce Messie qu'ils attendaient était sous leurs yeux ; ils voulaient le nier ; et néanmoins ils affectaient de l'appeler Dieu. Mais toute leur hypocrisie fut mise en lumière quand il leur échappa de dire : « Tu n'es qu'un homme, et tu te fais Dieu, et tu dis : Moi et mon Père nous ne sommes qu'un. » De même l'infâme émule de Sotades a toujours à la bouche le nom de Dieu et les paroles de la sainte Écriture ; mais cela ne l'empêche pas d'être partout flétri du nom de perfide et d'athée, lui qui ose nier le Fils de Dieu et l'abaisser jusqu'au rang des créatures.

5. Voici le commencement de cette misérable Thalie avec ses expressions lâches et ses rampantes allures : « Ceci est la croyance des » élus de Dieu, des amis de Dieu, ses fils saints et orthodoxes, qui » ont reçu l'Esprit saint ; ce sont les vrais amis de la sagesse, les affables disciples de Dieu, les sages par excellence, qui m'ont appris » ces choses, et j'ai partagé leurs opinions, et j'ai marché sur leurs

» participes, comes, a Deo docti, et in omnibus sunt sapientes. Horum
 » ego, eadem ac illi sentiens, vestigiis institi, ego, inquam, celeberrimus ille,
 » qui quamplurima propter Dei gloriam passus sum, et a Deo doctus sapientiam et scientiam accepi. » Facietiam autem ejus exsecrandae et plenae impietatis, quae in ea continentur, tales sunt. « Non semper Deus fuit Pater : sed fuit, cum Deus solus esset, nondumque Pater erat ; postea vero factus est Pater. Non semper fuit Filius : nam cum omnia ex nihilo sint orta, resque omnes creatae sint et factae, ipsum quoque Dei Verbum ex nihilo factum est, et fuit aliquando cum non esset : nec erat antequam fieret ; sed habuit quodammodo creationis initium. Erat enim, inquit, solus Deus, nondumque erat Verbum et Sapientia. Cum autem nos postea voluit creare, tunc profecto unum quemdam fecit, quem et Verbum et Sapientiam et Filium nominavit, ut nos per ipsum crearet. Duas ergo sapientias esse ait, unam quae propria sit et cum Deo simul existat ; Filium vero in ista sapientia factum fuisse, ejusque factum participem, Sapientiam et Verbum nomine tenus esse appellatum. Sapientia enim, inquit, per sapientiam, Dei sapientis voluntate, exstitit. Sic aliud Verbum in Deo esse dicit praeter Filium, cujus Verbi participem factum Filium, ipsum quoque gratia Verbum et Filium vocatum fuisse. » Est autem etiam propria haec illorum haeresis sententia, quam aliis suis in operibus explicarunt, nempe « multas virtutes seu potentias esse, quarum una quidem, natura, Dei propria sit atque aeterna, Christum autem non esse veram Dei virtutem, sed unam earum quae virtutes solent dici, inter quas et locusta et eruca, non virtus tantum, sed magna virtus appellatur¹ ; alias porro multas esse similesque Filio, de quibus David psallit, *Dominus virtutum*² : item, Verbum natura, ut nos omnes, esse mutabile, suoque arbitrio, quousque volet, bonum perseverare : quod si voluerit, posse quoque ut et nos mutari, cum mutabili sit natura. Quia enim Deus, inquit, bonum eum fore praescivit, idcirco hanc ei gloriam praeveniendo donavit, quam homo postea ex virtute consecutus est : quapropter ex ejus operibus quae praescivit Deus, talem illum nasci voluit. »

6. Praeterea ausus est dicere « Verbum non esse verum Deum. Nam

¹ Joel. II, 2. — ² Psal. XXXIII, 10.

» traces, et aussi je suis devenu très-célèbre par mes longues souf-
 » frances pour la gloire de Dieu, et j'ai reçu de Dieu la science et la
 » sagesse. » Écoutez ensuite ces exécrables et sacrilèges dérisions :
 « Dieu n'a pas toujours été Père : il était seul Dieu qu'il n'était pas
 » encore Père ; il ne le devint que par la suite. Le Fils n'a pas toujours
 » existé ; mais comme tout est sorti du néant, que toutes choses ont
 » été faites et créées, lui aussi le Verbe de Dieu a été fait de rien : il
 » fut un jour après n'avoir pas été ; il n'était pas avant d'être créé ;
 » ainsi il a eu un commencement d'être. Dieu était, ajoute-t-il, et il
 » n'y avait encore ni Verbe ni Sagesse. Et quand Dieu a voulu nous
 » créer, alors il a commencé par créer un être qu'il a nommé Fils,
 » Verbe et Sagesse, afin que cet être nous fit et nous créât. Aussi,
 » dit-il encore, il y a deux sagesse : l'une qui est particulière à Dieu
 » et qui coexiste avec lui ; le Fils est né de cette sagesse ; il y a parti-
 » cipé, et par analogie il a été nommé Verbe et Sagesse ; car la sa-
 » gesse, d'après la volonté de Dieu sage, a donné naissance à la sa-
 » gesse. Aussi il y a en Dieu un autre Verbe que le Fils ; mais le Fils
 » participant de ce Verbe en a pris le nom avec celui de Verbe. » Il
 » est ensuite une autre idée particulière à cette hérésie, idée dévelop-
 » pée dans d'autres de leurs ouvrages, et qui consiste à dire « qu'il y a
 » plusieurs puissances en Dieu : une surtout lui est propre, elle est
 » éternelle comme lui ; mais cette puissance-là n'est pas le Christ. Le
 » Christ est relégué parmi ce qu'on nomme vulgairement puissances
 » de Dieu, telles par exemple que la chenille et la sauterelle : on l'ap-
 » pelle puissance, grande puissance même ; mais il y en a mille autres
 » qui lui sont semblables. David les chante dans son cantique : Dieu
 » des puissances ! Le Verbe, dit encore Arius, est de sa nature chan-
 » geant comme nous ; mais, par la seule force de son libre arbitre, il
 » est resté bon ; sa volonté pouvait changer à la manière de la nôtre,
 » puisque sa nature était versatile : or, Dieu ayant vu par sa p. esciencé
 » qu'il resterait bon et saint, lui a, par anticipation, donné la gloire
 » que sur la terre sa vertu lui mérita ensuite ; et comme si ces œuvres
 » que Dieu prévoyait eussent été déjà accomplies, il a voulu que ce
 » Fils naquît tel que s'il les avait faites. »

46. Arius ose dire encore « que le Fils n'est pas vraiment Dieu : sans
 » doute on l'appelle Dieu, mais il ne l'est pas pourtant ; il ne jouit de

» tametsi dicitur Deus, inquit, non tamen verus est Deus; sed gratiæ
 » factus particeps non aliter quam alii omnes, ipse quoque nomine
 » duntaxat dicitur Deus. Quemadmodum item, pergit ille, res omnes
 » secundum naturam diversæ et dissimiles Dei sunt: ita et Verbum
 » omnino alienum et dissimile est naturæ proprietatisve Dei Patris, sed
 » ad res factas et creatas pertinet, quarum una ipsum est.» Insuper
 temeritatis diaboli hæres veluti factus scripsit in Thalia, « Patrem a
 » Filio videri non posse, neque Verbum perfecte et plene suum Patrem
 » posse intueri vel cognoscere, sed quidquid cognoscit et cernit, con-
 » venienter pro suis viribus cognoscere et cernere, quemadmodum et
 » nos pro nostra facultate cognoscimus. Enimvero, inquit, non so-
 » lum Filius Patrem non accurate cognoscit, utpote cui comprehen-
 » dendi facultas desit, verum nec suam ipse naturam notam habet.
 » Addit similiter natura divisas, diversas, disjunctas, alienasque nec
 » invicem participes esse Patris, Filii et sancti Spiritus substantias:
 » quin etiam, ut ipse ait, penitus inter se et substantia et gloria sunt
 » infinite dissimiles. Itaque quod ad naturæ et gloriæ similitudinem
 » attinet, Verbum ab utrisque Patre videlicet et Spiritu sancto alie-
 » num omnino esse docet.» Hæc enim ipsa sunt impii illius verba, qui
 item ait « Filium ex se a Patre esse divisum, nullaque in re participem
 » ejus esse.» Et hæc quidem sunt particulæ fabellarum quæ in ridiculo
 Arii exstant volumine.

7. Quis ergo his et carmine Thaliæ auditis, Arium quasi in scena de
 hujusmodi rebus jocantem jure non oderit? Quis non agnoscit illum,
 cum Dei nomen proferre et de Deo loqui videtur, similitudinem esse ser-
 pentis mulieri dantis consilium? Ecquis vero aliis quæ ibidem sequun-
 tur perlectis, non tam clare ejus perspicit impietatem, quam fraudem
 in quam serpens mulierem dolose induxit¹? Quis, quæso, ad has im-
 pietates non obstupescat? Cælum quidem, ut ait propheta, obstupuit,
 et terra tremuit ob violatam legem². Sol autem vehementius indigna-
 tus, nec ferens injurias quas communis omnium nostrum Dominus
 sponte pro nobis corpore toleravit, sese ipse avertit, contractisque
 radiis diem illum privavit luce. Qui vero ad impia Arii verba, universa
 hominum natura stupore non exhorrescat, aures non obstruat, oculos

¹ Gen. 2. — ² Jerem. 11, 12.

» ce titre, comme toutes les autres divinités, que par communication.
 » Tout ce qui est dans la nature, continue l'hérésiarque, diffère de
 » Dieu et ne lui ressemble en rien ; le Verbe aussi est complètement
 » différent de Dieu ; il ne tient en rien de sa divine nature : créature
 » lui-même, il appartient aux créatures. En outre, ajoute dans sa
 » Thalie ce perfide disciple du démon, le Fils ne peut voir le Père, le
 » Verbe ne peut avoir une pleine et entière connaissance de son Père :
 » ce qu'il en voit et ce qu'il en connaît est en proportion avec ses fa-
 » cultés, de même que pour nous les connaissances sont en proportion
 » de notre intelligence. Et, en effet, poursuit-il, non seulement le Fils
 » ne connaît pas exactement le Père, ce qui est la faute de ses facul-
 » tés ; mais il ne connaît pas même sa propre nature. Il y a des diffé-
 » rences énormes, de complètes dissemblances, d'entières incompati-
 » bilités entre les diverses substances du Père, du Fils et du Saint-
 » Esprit. Elles ne participent aucunement les unes des autres : leur
 » gloire, leur essence sont séparées par un abîme infini. La gloire, par
 » exemple, est totalement distincte entre le Fils d'une part, le Père et
 » l'Esprit saint de l'autre. » Telles sont les révoltantes impiétés de ce
 misérable, qui conclut en disant : « Le Fils est de soi différent de son
 » Père, il ne participe absolument en rien de son essence. » Ce n'est
 là, au reste, qu'un médiocre échantillon des fables ridicules qui rem-
 plissent le volume.

7. A entendre toutes ces impiétés, ne croirait-on pas assister aux parodies d'un comédien sur la scène ? Peut-on ne pas reconnaître à ce langage qui affecte de toujours mettre Dieu en avant les paroles du serpent séduisant la première femme ? Et, en lisant ce qui suit, la malignité d'Arius n'est-elle pas encore plus manifeste que la ruse employée par le serpent pour entraîner Ève au péché ? Qui donc pourrait ne pas être stupéfait en présence de blasphèmes si audacieux ? Le ciel frémit, dit le prophète, et la terre trembla à la violation de la loi. Le soleil indigné refusa d'éclairer les opprobres dont l'homme-Dieu était accablé pour nous ; il voila ses rayons et priva ce jour de sa lumière. Comment le genre humain tout entier ne reculerait-il pas d'horreur aux détestables paroles d'Arius ? Quel homme ne boucherait pas ses oreilles et ne fermerait pas ses yeux pour ne pas entendre et ne pas voir le malheureux qui a osé parler un tel langage ? Ou plutôt, comment le Seigneur lui-même ne frapperait-il pas ces impies et ces in-

non claudat, ut nec illa audiat, nec eum qui ista conscripsit adspiciat? An non potius jure merito contra ipsos tanquam impios et valde ingratos clamaverit ipse Dominus, quæ per prophetam Oseam prædixit: « Væ eis, quoniam recesserunt a me, miseri sunt quia impii in me » fuerunt. Ego vero redemi eos: et ipsi locuti sunt contra me mendacia¹. » Et paulo post: « Contra me cogitaverunt mala, in nihilum » conversi sunt². » Nam postquam a Dei Verbo, quo l ipsum vera est, sese avertere, et eum, qui non est, sibi confinxere, in nihilum utique sunt ipsi dilapsi. Sane hæc causa fuit cur generalis synodus Arium ista effutientem repulerit ex Ecclesia, cujus cum impietatem ferre non posset, eum anathemate percussit: ex quo jam tempore credita est Arii impietas quid amplius quam cæteras hæreses continere, quippe quæ et Christi inimica dicta sit, et prænumtia Antichristi sit habita. Etsi igitur, uti jam dixi, tam amplum adversus impiam hanc hæresim judicium maxime sufficit, ut ejus horror omnibus injiciatur: attamen quia nonnulli qui christiani vocantur, vel inscienter, vel dissimulanter istam hæresim ad fidem nihil pertinere, ut antea dictum est, existimant, eosque, qui ita sentiunt, christianos non dubitant appellare; age, quo retegatur hæresis astutia, illos pro nostra facultate interrogemus. Forte enim hoc pacto futurum est ut irretiti taceant, et ab ea non secus quam a conspectu serpentis fugiant.

8. Itaque si idcirco arbitrantur impiam Thalam esse piam, quia aliquot divinæ Scripturæ voces contineat: profecto sequetur ut, cum nunc vident legi a Judæis legem et prophetas, Christum quoque ipsum cum illis negent. Quin etiam si acciderit ut manichæos quasdam Evangeliorum particulas recitantes audiant, legem et prophetas cum illis repudient necesse fuerit. Quod si per ignorantiam ita æstuant et hæc garrunt, discant ex Scripturis ipsum diabolum hæresum auctorem, ob proprium perversitatis fœtorem, verba Scripturarum usurpare solum, ut illis quodammodo obiectus, suum venenum possit facilius spargere simplicesque circumvenire. Sic Evam fefellit ille: sic alias effinxit hæreses: sic etiam hoc tempore Ario persuasit ut in hæreses ipse invehetur, illisque adversari simularet, quo latenter suam posset hæresim inducere. Verumtamen ne ita quidem latere potuit vete-

¹ Ose. VII, 13. — ² *Ibid.* 15.

grats de l'anathème qu'il lance dans le prophète Osée : « Malheur à ceux qui ont fui la loi de moi ! Ils sont dévoués au mal parce qu'ils ont agi comme des impies envers moi. Je les ai rachetés, et ils disent des paroles de mensonge contre moi ! » Et plus loin : « Ils ont comploté l'iniquité et ils ont imaginé de mauvaises pensées contre moi ; ils se sont tournés vers le néant. » Oui, ils se sont tournés vers le néant ; car ils ont apostasié le Verbe véritable de Dieu pour s'en créer un autre qui n'existe pas. Et voilà ce qui a déterminé le concile universel à excommunier Arius. Sa doctrine sacrilège n'était pas tolérable ; il fut frappé d'anathème ; et, depuis cette époque, son hérésie a été jugée plus damnable que toutes les autres ; car elle s'attaque directement au Christ et elle semble l'avant-courrière de l'Antechrist. Ainsi donc, bien qu'une condamnation aussi solennelle soit, comme je l'ai déjà dit, plus que suffisante pour inspirer à tous l'horreur de cette fausse doctrine, néanmoins, puisqu'il se trouve encore des gens qui se font appeler chrétiens et qui, soit par ignorance, soit par dissimulation, ne voient pas dans cette hérésie d'atteinte portée à la foi et ne font pas difficulté de donner à ses adeptes le titre de chrétiens, nous allons les interroger, et, selon la mesure de nos forces, démasquer la fourberie et la ruse des hérétiques ; peut-être par ce moyen arriverons-nous à les réduire au silence et à leur inspirer pour cette doctrine impie toute la frayeur que cause la vue d'un serpent.

8. Si donc ils s'imaginent que cette sacrilège Thalie est une œuvre de vérité, parce qu'elle contient quelques paroles de la divine Écriture, nécessairement aussi, puisqu'ils voient la loi et les prophètes étudiés par les Juifs, ils devront, à l'exemple de ces derniers, arriver à nier la venue même du Christ. S'ils entendent les manichéens répéter quelques leçons de l'Évangile, il faudra donc aussi que comme eux ils répudient la loi et les prophètes. Est-ce l'ignorance qui leur met ces paroles absurdes à la bouche ? Qu'ils apprennent alors des livres saints que le démon, l'auteur des hérésies, sait parfaitement cacher la perversité de ses doctrines sous les saintes expressions de l'Écriture, et se servir de ce voile protecteur pour répandre plus facilement le venin de ses enseignemens, et pour séduire les simples. C'est ainsi qu'il a trompé Ève : c'est ainsi qu'il a imaginé toutes les hérésies, et c'est ainsi que de notre temps il a persuadé à Arius de se déclarer en apparence l'ennemi des hérésies, et de couvrir ainsi par ces attaques simulées l'invasion de sa propre erreur. Mais le perfide

rator. Ut enim suam contra Dei Verbum exprumpsit impietatem, omnibus statim rebus excidit, cunctisque compertum est eum in cæteris quoque ignarum esse, nihilque omnino quod verum sit sentire, sed tantum simulatione uti. Qui enim vera de Patre is proferat, qui Filium, a quo Patris cognitio omnis impertitur, audet negare? Vel qui recte de Spiritu sancto ille opinabitur, qui de Filio, a quo ipse datur, impie non veretur loqui? Quis illi credat de resurrectione disserenti, qui Christum propter nos factum primogenitum ex mortuis negat¹? Qui vero fieri potest ut is, qui germanam ac veram Filii ex Patre generationem plane ignorat, circa ejusdem corporeum adventum non erret? Ita enim et olim Judæi, postquam Verbum negaverunt, et dixerunt: « Non habemus regem nisi Cæsarem², » rebus omnibus continuo spoliati sunt, ac luce lucernæ, unguenti odore, prophetiæ cognitione, ipsaque veritate nudi sunt destituti, qui et modo nihil intelligentes tanquam in tenebris ambulant. Enimvero quis talia audivit unquam? Aut unde vel a quo hujusce hæresis adulatores muneribus corrupti ista didicere? Quis illos, cum christianæ religionis elementis informabantur, quidquam simile docuit? Quis illis dixit: Rerum creatarum cultu dimisso, iterum accedite ut rem creatam et factam colatis? Quod si ipsi nunc primum hæc se audire fatentur, non ergo inficientur, alienam esse hanc hæresim neque a Patribus traditam. Quod autem a Patribus traditum non est, sed novissime est excogitatum, cujus, quæso, generis esse censendum est, quam ejus de quo dixit beatus Paulus: « In postremis temporibus discedent quidam a sana fide, » attendentes spiritibus erroris et doctrinis dæmoniorum, in hypocrisi » loquentium mendacium, et cauteriatam habentium suam conscientiam, et avertentium se a veritate³. »

9. Ecce enim nos quidem ex divinis Scripturis libere et confidenter de pia rectaque fide loquimur, quam et tanquam lucernam super candelabrum collocamus, dicentes: Filius verus natura et genuinus est Patris, ejusque substantiæ proprius, sapientia unigenita, Verbum verum ac unicum Dei ipse est, non res creata vel facta, sed proprius substantiæ Patris fœtus. Quocirca Deus est verus, veroque Patri con-

¹ Coloss. 1, 18. — ² Joan. XIX, 15. — ³ 1 Tim. IV, 1; Tit. 1, 14.

n'a pu rester ignoré ; à peine a-t-il manifesté son agression impie contre le Verbe, il a tout perdu : chacun a vu qu'en lui tout était ignorance et lâcheté : que la vérité lui était étrangère et qu'il n'employait que la ruse et la dissimulation. Le moyen, en effet, de croire qu'un homme parle avec vérité du Père quand il ose nier le Fils, à qui l'on doit tout ce que l'on sait du Père ? Et quelle foi ajouter à ce qu'il dit du Saint-Esprit, quand il a l'audace de blasphémer contre le Fils par qui le Saint-Esprit est donné ? Croira-t-on ses dissertations sur la résurrection, quand on l'entendra nier que le Christ se soit fait pour nous le premier-né de la mort ? Et celui qui ignore la véritable génération et l'ineffable parenté du Fils avec le Père, comment ne se trompera-t-il pas sur l'incarnation du Fils ? Ainsi, quand autrefois les Juifs eurent renié le Verbe, et qu'ils eurent dit : « Nous n'avons pas » d'autre roi que César, » alors ils furent aussitôt dépouillés de tout, privés de l'éclat de la lumière et du parfum de l'encens, de la science des Prophètes et de toute vérité : et depuis, ils marchent comme des aveugles au milieu des plus profondes ténèbres. Qui donc, je vous le demande, a jamais entendu proférer de semblables paroles ? Quels sont les traîtres et les corrupteurs qui ont pu donner de tels enseignemens aux vils adeptes de cette hérésie ? Qui leur a jamais rien appris de pareil lorsqu'ils recevaient les premiers élémens de la foi chrétienne ? Qui a pu leur dire : Renoncez au culte des créatures pour adorer qui ? une autre créature. S'ils avouent que c'est la première fois qu'une semblable opinion frappe leurs oreilles, alors qu'ils conviennent que cette hérésie ne leur a pas été transmise par les Pères. Et ce qui n'a pas été transmis par les Pères, ce qui est au contraire de récente et nouvelle invention, ne faut-il pas le compter dans ces doctrines dont parle saint Paul, quand il dit : « Dans les temps à » venir plusieurs s'écarteront de la vraie foi, en suivant des esprits » d'erreur et les doctrines des démons, enseignées par des imposteurs » pleins d'hypocrisie, dont la conscience est noircie de crimes. »

9. Voyez, au contraire, avec quelle noble fierté nous parlons de la foi véritable. Appuyés sur les saintes Écritures, nous la montrons à tous, nous la plaçons comme une lampe éclatante sur un candélabre élevé, et nous disons : Le Fils est en nature et en vérité engendré du Père, il partage sa substance ; il est son unique sagesse, son Verbe unique et véritable, non pas son œuvre et sa créature, mais l'enfant de sa propre substance. Aussi il est vrai Dieu, et il est vraiment consubstantiel à son Père. Tous les autres à qui cette parole a été adres-

substantialis existit. Alii autem quibus dicitur, « Ego dixi : dñi estis », Filii per Spiritum participes tantum facti hanc a Patre habent gratiam². Figura enim est substantiæ Patris, lux ex luce, virtus et verã naturæ Patris imago. Id enim ipse Dominus dixit : « Qui me vidit, vidit Patrem³. » Semper item fuit, et est, ac nunquam non fuit : cum enim Pater æternus sit, ejus quoque Verbum et Sapientiam æternam esse necesse est. Illi vero quid tandem nobis ex nefanda Thalia queant proferre ? Eam saltem prius legant scriptoris mores imitati, ut vel ab aliis irrisi discant quanto lapsu ceciderint, atque ita deinde loquantur. Quid vero amplius ex illa dicendum habeant, quam ista : « Non semper per Deus fuit Pater, sed postea factus est. Non semper fuit Filius, nec enim fuit antequam natus est. Non est ex Patre : sed ipse quoque ex nihilo exstitit. Non proprius est naturæ Patris : nam et creatus est et factus. Christus non est verus Deus : sed ipse etiam non nisi participatione Deus effectus est. Filius Patrem non novit accurate, nec Verbum perfecte Patrem videt : nec item verum et unicum est Patris Verbum ; sed solo nomine Verbum dicitur et Sapientia, gratia Filius et Virtus appellatur. Non est immutabilis ut Pater, sed natura mutabilis est, sicuti res creatæ, ipsique deest quod ad comprehensionem et perfectam Patris cognitionem requiritur. » Mira sane hæresis, quæ nihil continet credibile, sed eum qui est, non esse fingit, perpetuoque pro laudibus profert maledicta. Si quis igitur utraque examinata sententia rogetur quænam fides sibi videatur eligenda, vel cujusnam voces Deo magis convenire arbitretur : imo vero vel ipsi impietatis assentatores dicant, quid de Deo (nam « Deus erat Verbum »)⁴, quempiam interrogatum deceat respondere ? inde enim sententia utraque proposita omnino constabit, quid respondere conveniat ; nempe, erat vel non erat : semper vel antequam natus est : æternum esse, vel, a quo et ex quo : verum esse, vel, adoptione, participatione et secundum cogitationem : unum eum ex factis rebus dicendum esse, vel, cum Patre jungendum : ipsum Patri secundum naturam esse dissimilem, vel, Patris similem et proprium esse : rem creatam esse, vel, per ipsum res creatas factas fuisse : eum esse Patris Verbum, vel, alterum esse præter istum, ipsumque per illud aliud

¹ Psal. xxxi, 6. — ² Hebr. i, 3. — ³ Joan. xiv, 9. — ⁴ *Ibid.* i, 1.

sée : « Et je vous ai dit : Vous êtes des dieux, » n'ont reçu cette grâce
 du Père que par le Saint-Esprit avec la participation du Fils. Mais le
 Christ est la ressemblance exacte de la nature du Père, la lumière de
 sa lumière, la puissance et l'image de sa substance. Car il l'a dit lui-
 même : « Qui me voit, voit mon Père. » Il a été, il est toujours le
 même : jamais il n'a changé. Et comme le Père est éternel, lui, sa
 Sagesse et son Verbe est aussi nécessairement éternel. Que viendront-
 ils donc nous apporter maintenant de leur infâme Thalie? Avant de
 la lire qu'ils commencent par imiter les manières et les mœurs de son
 auteur, afin que, ridiculisés de tous, ils apprennent à quel degré d'ab-
 jection ils sont tombés. Qu'ils se mettent ensuite à enseigner; et que
 pourront-ils dire autre chose que ceci : « Dieu n'a pas toujours été
 » Père, il l'est devenu par la suite. Le Fils n'a pas toujours existé, et
 » il n'était pas avant de naître. Il ne vient pas du Père; mais, comme
 » tout le reste, il a été tiré du néant. Il ne partage pas la propre nature
 » du Père; car il a été fait et créé. Le Christ n'est pas vraiment Dieu,
 » et il ne l'est devenu que par communication. Le Fils ne connaît pas
 » exactement son Père, et le Verbe ne voit pas entièrement le Père.
 » Il n'est pas le Verbe unique et véritable de Dieu. Il n'a que le nom
 » de Verbe et de Sagesse; c'est une faveur s'il est appelé Fils et Vertu.
 » Il n'est pas immuable comme le Père; mais il est changeant de sa
 » nature comme les choses créées, et il manque des facultés nécessai-
 » res pour l'entière connaissance du Père. » Merveilleuse doctrine, en
 vérité, qui ne contient rien de croyable, qui nie celui qui est, et qui
 ne profère que des blasphèmes au lieu de chanter des louanges! Si
 donc on venait demander, à quelqu'un qui aurait examiné les deux
 croyances, quelle est celle qui lui paraît la plus respectueuse envers
 Dieu: si seulement ces vils adulateurs de l'hérésie consentaient à
 avouer ce que doit répondre l'homme à qui on demande ce qui peut
 convenablement se dire de Dieu (car « et le Verbe était Dieu »), les
 deux opinions alors seraient nettement dessinées, et on verrait aisé-
 ment quelle est la plus conforme à la vérité. Le Verbe était, ou bien
 le Verbe n'était pas; il est engendré de toute éternité, ou il est né
 dans le temps; il est éternel ou il est né de tel et à telle époque; il est
 réellement Fils, ou il ne l'est que par adoption, par communication,
 par manière de parler; il faut le reléguer parmi les créatures, ou l'as-
 socier à Dieu; sa nature est différente de celle du Père, ou il lui res-
 semble en tout; il est créé ou créateur du monde; il est Verbe du
 Père, ou il y en a un autre que lui, et il vient de cet autre, et il a été

Verbum, et per aliam sapientiam factum esse, eundem denique nomine tantummodo Sapientiam et Verbum vocatum esse illiusque sapientiæ participem et secundum fuisse factum.

10. Quorum igitur verba magis Deo digna sunt ostenduntque Dominum nostrum Jesum Christum Deum esse et Filium Patris? Eane quæ vos evomistis, annon potius ea quæ nos ex Scripturis sacris et attulimus et afferimus? Itaque si Salvator nec Deus nec Verbum nec Filius est: liceat sane vobis, quemadmodum gentilibus et nostri ævi Judæis, quicquid libuerit dicere: sed si et Verbum Patris et Filius verus est; si Deus est ex Deo, et super omnia benedictus in sæcula¹: an non prorsus æquum fuerit alias voces et arianam Thalamiam, veluti malorum imaginem omnique plenam impietate, delere et obliterare? in quam qui inciderit, nescit gigantes ibi perire, ipseque in inferorum foveam occurrit. Nec vero id illi ignorant, hincque fit ut illam, utpote callidi, occultent, nec audeant pervulgare, sed alia omnino usurpent verba. Nam si impia illa verba proferre auderent, non dubium quin condemnarentur. Quin etiam si vel in suspicionem ita sentiendi venirent, profecto undique Scripturarum obruerentur auctoritatibus. Idcirco igitur, tanquam filii hujus sæculi, veriti ne sua lucerna oleastri oleo accensa cito extinguatur (nam *lux impiorum extinguitur*²) eam sub simulationis modium abscondunt, alia loquuntur, amicorum præsidia et Constantii metum ostentant, ut qui ipsos conveniunt, sordes arianæ hæresis propter illorum simulationem et ostentationem non animadvertant. Annon ergo vel hac de causa odio prosequenda fuerit, quod etiam a suis occultetur ut timida, ac veluti serpens foveatur? Unde enim has sibi coacervarunt voculas, aut a quonam acceptas prodere non sunt veriti? Sane neminem hominum qui sibi illas traderint poterunt indicare. Quis enim hominum sive Græcus sive Barbarus eum, quem Deum confitetur, unam e rebus creatis ausit dicere, nec fuisse antequam factus est? vel quis est qui ei, quem Deum credit, fidem deroget dicenti, «Hic est Filius meus dilectus³,» eumque non Filium, sed rem factam esse velit? Nempe fieri non potest quin omnes adversus illos adeo insanientes acrius indignentur. Verum nec etiam ad Scripturas confugere illis integrum fuerit: jam enim sæpius osten-

¹ Rom. ix, 5. — ² Job. xviii, 5. — ³ Matth. xvii, 5.

fait par une autre sagesse ; et il n'est Verbe et Sagesse que de nom , et par communication et en seconde ligne.

10. Or, je vous le demande, de toutes ces paroles, quelles sont les plus dignes de la majesté divine ? quelles sont celles qui représentent notre Seigneur Jésus-Christ comme Dieu et comme fils du Père ? Sont-ce les blasphèmes que vomit votre impiété ou les expressions que nous empruntons aux saintes Écritures ? Si le Sauveur n'est ni Dieu, ni Verbe, ni Fils de Dieu, libre à vous, comme aux païens et aux Juifs de notre époque, de dire tout ce qu'il vous plaira ; mais s'il est et le Verbe et le Fils du Père, s'il est Dieu de Dieu et béni par-dessus tout dans le ciel, quelle ardeur ne devons-nous pas mettre à détruire ces propositions, à anéantir cette Thalie d'Arius, création de l'erreur et source de l'impiété ? Ceux qui se laissent séduire par elle ne savent pas que les géans eux-mêmes y périssent, et qu'elle fait rouler ses victimes dans les gouffres de l'enfer. Mais nos ennemis ne l'ignorent pas, et c'est ce qui leur fait prendre tant de précautions pour dissimuler leur perfidie. Ils se donnent bien de garde de divulguer ces paroles accusatrices. Au contraire, ils emploient les expressions les plus opposées ; car s'ils osaient parler ouvertement, nul doute qu'ils ne fussent condamnés. Que dis-je ? au moindre soupçon d'une pareille hérésie, on les accablerait de toute part des autorités de l'Écriture. Aussi, prudents comme les enfans du siècle, et craignant que leur lampe, remplie d'huile de l'olivier sauvage, ne soit éteinte bientôt (car la lumière des impies sera éteinte), ils la cachent sous le boisseau de l'hypocrisie. Ils donnent le change, ils mettent en avant les forces de leurs amis, la crainte de Constance, le tout pour voiler leur honteuse doctrine sous le masque d'une ostentation mensongère. Et ne serait-ce pas déjà une raison de la détester que de la voir ainsi timidement dissimulée par les siens et réchauffée dans l'ombre comme un serpent ? D'où donc ont-ils importé toutes ces expressions nouvelles ? ou de qui les ont-ils reçues pour oser les proclamer ainsi ? Nous les défions de nous citer qui les leur a enseignés ! Quel homme, en effet, fût-il Grec ou Barbare, aurait l'audace de dire que l'Être qu'il reconnaît pour un Dieu est une créature, et n'existait pas avant d'être créé ? ou quel homme refuserait de croire à cette parole de son Dieu : « Celui-ci est mon Fils bien-aimé, » et prétendrait que ce Fils est une créature ? Le monde entier se soulèverait d'indignation contre de pareils insensés. Et qu'ils ne cherchent même pas à se réfugier derrière les Écritures, car il a déjà



nam est moxque ostendetur voces hujusmodi a divinis oraculis esse penitus alienas. Itaque quando illis restat dicendum se his a diabolo acceptis insanisse (si quidem tantorum malorum solus sator est), age, ei obsistamus (namque cum illo nobis per illos certamen est) ut Domino adjuvante, et illo, ut solet, vi argumentorum prostrato, ipsi tandem erubescant, hærentem videntes qui hæresim ipsis inseminavit, saltemque vel sero discant eos, quia ariani sint, christianos non esse.

11. Dixistis igitur et sentistis, illo vobis suggerente, fuisse aliquando, cum non esset Filius : nam hoc primum vestri commenti velum detrahendum est. Quid ergo fuit aliquando, cum Filius non esset? nam hæc vestra sunt verba, o maledici et impij! Si Patrem esse respondetis, major vestra est impietas : nefas quippe est de illo dicere, aliquando fuit, vel eundem voce, aliquando, significare. Namque et semper et nunc est, et Filio existente est : ipse est qui est, et Filij Pater. Si vero respondetis Filium fuisse aliquando cum ipse non esset : stulta profecto et fatua est responsio. Nam qui fieri potest ut et ipse esset, et idem ipse non esset? itaque necessario restat ut hic hæsitantes respondeatis fuisse aliquando tempus cum non esset Verbum. Hoc enim vestrum adverbium, aliquando, id ex se significat. Quod item rursus scripsistis : « Non erat Filius priusquam nasceretur, » idem omnino est ac illud quod dicitis, « fuit aliquando cum non esset : » siquidem uterque loquendi modus tempus ante Verbum esse indicat. Undenam igitur hæc a vobis sunt excogitata? Ut quid et vos, tanquam gentes, fremuistis, et inanes vuculas adversus Dominum, et adversus Christum ejus meditamini¹? Nulla enim in parte sanctarum Scripturarum tale aliquid de Salvatore exstat, sed potius ex illis perspicuum est sempiternum eum et æternum esse, semperque cum Patre exstitisse. Nam « in principio erat Verbum, et Verbum erat apud Deum, et Deus erat » Verbum². » Et in Apocalypsi hæc habetur, « Qui est, qui erat, et qui » venturus est³. » Quis autem æternitatem ei, qui est, et qui erat, possit detrahere? Sic enim et ipse Paulus, ut Judæos convinceret, Epistola ad Romanos scripsit : « Ex quibus Christus secundum carnem, qui

¹ Psal. 11, f. — ² Joan. 1, 1. — ³ Apocal. 1, 4.

été prouvé, et il va l'être encore, combien les leçons de l'hérésie sont éminemment contraires à leurs saints oracles. Leur seule ressource sera de rapporter au démon l'origine de leur croyance, car lui seul est capable d'inventer des impiétés pareilles. Et alors mettons-nous à l'œuvre, résistons au démon ; car c'est avec lui que, grâce à eux, la lutte va s'engager ; combattons-le de telle sorte, qu'avec l'aide de Dieu, nous puissions en triompher par nos victorieux argumens, et qu'eux alors rougissent de honte à la défaite de leur auteur, et apprennent au moins que, puisqu'ils sont des ariens, ils ne sont pas des chrétiens.

11. Ainsi donc vous dites et vous croyez par les suggestions de l'esprit des ténèbres : Il fut un jour lorsqu'il n'était pas. Arrachons d'abord le voile dont vous vous enveloppez ici. Quoi ? il fut un jour lorsqu'il n'était pas ; voilà ce que vous osez soutenir, sacrilèges impies ! Serait-ce le Père, qui fut un temps sans le Fils ? mais c'est là une haute impiété. C'est un crime de dire en parlant du Père : Il fut un jour, ou de lui appliquer ce terme : un jour. Car Dieu le Père est toujours comme il est maintenant, et il est avec son Fils qui lui coexiste. Prétendez-vous, au contraire, que cette expression : Il fut un jour après n'avoir pas été, doit s'entendre du Fils ? ce serait une sottise et une absurdité. Car comment se peut-il faire qu'il fut et ne fut pas à la fois ? Il suit de là nécessairement que vous voulez dire : Il y eut un temps où le Verbe n'était pas. C'est là la véritable signification de votre mot : un jour. En effet, ce que vous ajoutez ensuite : « Le Fils n'était pas avant de naître, » est exactement la répétition de cette phrase : « Il fut un jour » lorsqu'il n'était pas : » et l'une et l'autre expression indique qu'il y eût un temps antérieur au Verbe. Et d'où donc avez-vous imaginé de semblables doctrines ? pourquoi donc frémissez-vous comme les nations, et méditez-vous de vaines paroles contre le Seigneur et son Christ ? Nulle part, dans les saintes Écritures, on ne trouve rien de pareil sur le Sauveur : loin de là, elles proclament évidemment qu'il est éternel, et que toujours il a existé avec son Père. Car « au commencement était le Verbe, et le Verbe était en Dieu, et le Verbe était Dieu. » Et dans l'Apocalypse : « Il est, il était, il sera. » Qui donc pourrait dénier l'éternité à celui qui est et qui était ? C'est dans le même sens que saint Paul écrivait aux Romains pour confondre les Juifs, « dont faisait partie, selon la chair, le Christ-Dieu, béni par-dessus tout dans tous les siècles. » Et quant il réfutait les Gentils : « Ce qui était invisible de lui, depuis la création du monde, a été vu

» est super omnia Deus benedictus in sæcula¹. » Cum item gentiles confutaret, ait, « Invisibilia enim ipsius ex creatione mundi, per ea » quæ facta sunt, intellecta conspiciuntur, sempiterna quoque ejus » virtus et divinitas². » Quæ vero sit virtus Dei, idem iterum his verbis docet, « Christus Dei virtus et Dei sapientia³. » Nec enim hoc in loco Patrem voluit significare, ut soletis inter vos dicitare, aientes, Pater sua ipsius est sempiterna virtus. Non ita sane est. Nec enim dixit, ipse Deus est virtus; sed, ejus est virtus. Nemini porro dubium fuerit quin id, quod ejus est, non idem sit quod ipse: nec tamen hoc ipsum ab eo est alienum, sed potius ejus proprium est. Verum legite quæ postea sequuntur, et convertimini ad Dominum (Dominus autem Spiritus est⁴), illudque de Filio intelligi facile perspicietis.

12. Nempè postquam creationis meminisset, valde congruenter de opificis in ipsa creatione virtute loquitur, quæ quidem virtus Verbum est Dei per quod omnia facta sunt. Si igitur rerum creatarum natura Deum ex se sola sine Filio possit notum facere: videte ne ruatis, arbitantes etiam sine Filio illam esse factam. Si porro omnia per Filium facta sunt et in eo consistunt: is qui rite creatam naturam voluerit contemplari, Verbum quoque, a quo est condita, necessarie contemplabitur, ac Patrem per ipsam intelligere incipiet. Quod si secundum Salvatorem, « Nemo novit Patrem nisi Filius, et cui voluerit Filius re- » velare⁵: » si item Philippo dicenti, « Ostende nobis Patrem, » non respondit, Intuere res creatas; sed, « Qui vidit me, vidit Patrem⁶: » admodum convenienter Paulus gentiles increpans quod concentum et ordinem rerum creatarum contemplantes, nihil de Verbo earum opifice cogitarent (namque res creatæ suum indicant opificem), ut per ipsas etiam verum Deum agnoscerent, abstinerentque a rerum creatarum cultu, admodum, inquam, convenienter dixit, « Sempiterna quo- » que ejus virtus et divinitas⁷, » ut his Filium significaret. Porro cum aiunt Sancti, « Qui existit ante sæcula, et per quem fecit sæcula, » non minus Filium æternum sempiternumque prædicant, eumque hac ratione Deum esse significant. Nam Isaias dicit: « Deus sempiternus » qui creavit terminos terræ⁸. » Susanna quoque aiebat: « Deus sem-

¹ Rom. ix, 5. — ² *Ibid.* i, 20. — ³ i Cor. i, 24. — ⁴ 2 Cor. iii, 17. — ⁵ Matth. xi, 27 — ⁶ Joan. xiv, 9. — ⁷ Rom. i, 20. — ⁸ Isai. xl, 28.

» et compris par ses œuvres, à savoir son éternelle vertu et sa divinité éternelle. » Or, ce qu'est la vertu de Dieu, il l'enseigne ensuite par ces paroles : « Le Christ est la vertu et la sagesse de Dieu. » Et, en cet endroit, il n'a pas voulu indiquer, comme vous affectez de le dire entre vous, que le Père est sa propre et éternelle vertu. Non certes, il n'a pas dit : Dieu est lui-même sa vertu, mais bien : Il est la vertu de Dieu ; et personne ne s'imaginera que ce qui est de lui est la même chose que lui-même : non pas que ce soit différent et distinct de lui, mais seulement que cela vient de lui. Au reste, lisez ce qui suit, et il faudra bien que vous reconnaissiez le Seigneur (ce Seigneur qui est Esprit), et que vous conveniez qu'il s'agit du Fils.

12. En effet, quand il rappelle ensuite la création, avec quelle admirable mesure il parle de son divin auteur, qui n'est autre que le Verbe de Dieu créateur de l'univers. Que si vous jugez la nature capable par elle seule, et sans l'aide du Fils, de faire connaître Dieu ; prenez garde de tomber dans cette fausse conséquence, qu'elle aussi a pu être faite sans le Verbe. Mais si tout a été fait par le Verbe et subsiste en lui, il y aura alors nécessité, pour quiconque voudra contempler la nature créée, de remonter également à la contemplation du Verbe son auteur, ce qui mène aussi à l'intelligence du Père. Comme en effet, selon la parole du Sauveur, « nul ne connaît le Père, si ce n'est » le Fils, et celui à qui le Fils l'aura révélé, » et que quand Philippe lui demandait : « Montrez-nous le Père ; » il a répondu, non pas : Regardez les choses créées, mais bien : « Celui qui me voit voit mon Père, » c'est avec juste raison que saint Paul reprochait aux Gentils de s'arrêter à la vue de l'harmonie et de l'ordre établis dans l'univers, de ne pas s'élever jusqu'à la pensée du Verbe qui l'a créé, et auquel son œuvre rend un si éclatant témoignage ; de se priver ainsi de la connaissance du vrai Dieu, et de s'attacher au culte misérable de la créature. C'est avec juste raison qu'il leur disait en parlant du Verbe : « Il est la vertu et la puissance éternelle de Dieu. » Quand les saints disaient : « Celui qui existe avant les siècles, et par lequel Dieu a fait » les siècles, » n'annonçaient-ils pas assez haut l'éternité du Fils et sa divinité. Écoutez Isaïe : « Le Dieu éternel qui a créé les confins de » la terre ; » Suzanne : « Dieu éternel ; » Baruch : « Je crierai au Seigneur éternel dans mes jours ; » et encore : « J'ai espéré en l'Éter-

» piterne. » Baruch item scripsit : « Clamabo ad Deum sempiternum » in diebus meis¹. » Et paulo post : « Ego enim speravi in sempiternum, salutem vestram, et venit mihi gaudium a Sancto². » Cum autem Apostolus ad Hebræos scribat : « Qui cum sit splendor gloriæ et » figura substantiæ ejus³ : » et David in octogesimo nono psalmo canat, « Et sit splendor Domini super nos⁴ : » et, « In lumine tuo videbimus lumen⁵ : » quis adeo demens sit ut dubitet, utrum semper fuerit Filius? Quando enim quis lucem vidit absque splendoris fulgore, ut de Filio audeat dicere, « Fuit aliquando cum non esset, » vel, « Non erat » antequam nasci retur? » Jam illud quod in centesimo quadragesimo quarto psalmo ad Filium dicitur, « Regnum tuum, regnum omnium » sæculorum⁶, » certe non sinit quemquam vel minimum intervallum cogitare, in quo non existerit Verbum. Si enim omne intervallum sæculis definitur, omniumque sæculorum rex et opifex est Verbum, cum ante ipsum nullum vel tantillum sit intervallum, non est dubium quin is insaniat vehementer, qui dixerit, « Fuit aliquando cum non esset » æternus : » et, « Ex nihilo est Filius. » Præterea cum dicat Dominus, « Ego sum Veritas⁷ » nec dicat, « Ego factus sum Veritas, » sed ubique verbum, « Sum, » adhibeat, ut, « Ego sum pastor, ego sum lux⁸ : » et rursus, « Nonne vos vocatis me Dominum et magistrum, et bene » dicitis : sum et enim⁹ : » quis Deum et Sapientiam et Verbum Patris ea voce, cum de seipso loquitur, utentem audiens, de veritate adhuc ambiget, nec statim credet hoc verbo, « Sum, » indicari Filium æternum esse, et sine initio ante omnia sæcula existere¹⁰?

13. Quod ergo Scripturæ sacræ Filium æternum esse asseverent, patet ex dictis : quod autem quæ dictitant ariani, « non erat priusquam, quando..... » eadem Scripturæ de rebus creatis affirmant, ex attendendis constabit. Moyses enim hujus mundi procreationem enarrans ait : « Omne virgultum agri antequam nasceretur in terra, et omne » fœnum agri priusquam exoriretur : non enim pluerat Deus super » terram, et homo non erat qui operaretur terram¹¹. » Et in Deuteronomio : « Quando dividebat Altissimus gentes¹². » Dominus autem

¹ Dan. XIII, 42. — ² Bar. IV, 20, 22. — ³ Hebr. I, 3. — ⁴ Psal. LXXIX, 17. — ⁵ *Ibid.* XXXV, 10. — ⁶ *Ibid.* CXLV, 13. — ⁷ Joan. I, 6. — ⁸ *Ibid.* I, 14. — ⁹ *Ibid.* VIII, 12. — ¹⁰ *Ibid.* XIII, 12. — ¹¹ Gen. I, 5. — ¹² Deut. XXXII, 8.

» nel, votre salut, et la joie en est venue de celui qui est saint.» Voyez l'Apôtre dans son Épître aux Hébreux : « Il est la splendeur de sa gloire et l'image de sa substance ; » et David, dans le psaume quatre-vingt-neuvième : « Que la splendeur du Seigneur soit sur vous ; » et « Dans votre lumière nous verrons la lumière. » Quel serait l'homme assez insensé pour douter que toutes ces paroles ne s'appliquent au Verbe ? et quand donc a-t-on vu la lumière sans les rayons, pour pouvoir dire du Fils : « Il fut un jour lorsqu'il n'était pas, » ou bien, « Il n'était pas avant de naître ? » Mais ce mot adressé au Fils dans le cent quarante-quatrième psaume : « Ton règne est de tous les siècles, » ne permet pas de supposer un seul instant où le Fils n'ait pas existé. Et si les siècles comprennent toute l'étendue du temps, et que le Verbe en soit le roi et l'auteur, comme alors on ne peut rien concevoir d'antérieur à lui, il y a folie évidente à dire : « Il n'était pas éternel, et il fut créé, » ou, « Le Fils est venu du néant. » Et ensuite quand le Seigneur a dit : « Moi je suis Vérité, » et non pas : « J'ai été fait Vérité, » quand partout il emploie le mot « Je suis, » comme par exemple : « Je suis le pasteur, je suis la lumière ; » et encore : « Vous m'appelez Seigneur et maître, et vous faites bien ; car je le suis, » est-il possible qu'à entendre Dieu lui-même, Verbe et Sagesse du Père, parler de soi en ces termes, il reste le moindre doute, la plus légère hésitation, et qu'à cette expression : « Je suis, » on ne reconnaisse pas tout d'abord et l'éternité du Fils, et son existence créée avant tous les siècles ?

13. Tels sont les éclatans témoignages de la sainte Écriture sur l'éternité du Fils. Maintenant nous allons prouver que cette élocution des ariens : « Il n'était pas avant, lorsque.... » est positivement celle qu'emploient les livres saints en parlant des choses créées. Moïse, dans le récit de la création du monde, dit : « Tout arbuste des champs, » avant qu'il naquît de la terre ; toute plante des champs, avant qu'elle » poussât... car Dieu n'avait pas encore fait pleuvoir sur la terre, et » il n'était pas d'homme pour la cultiver. » Dans le Deutéronome : « Quand le Seigneur divisa les nations. » Jésus-Christ disait de lui-même : « Si vous m'aimiez, vous vous réjouiriez certainement de ce j'ai » dit : Je vais à mon Père, parce que mon Père est plus grand que » moi ; et maintenant je vous le dis avant que cela n'arrive, afin que

per seipsum aiebat : « Si diligeretis me, gauderetis utique quia dixi, » Vado ad Patrem, quia Pater major me est : et nunc dixi vobis, » priusquam fiat, ut cum factum fuerit, credidatis¹. » Ita quoque de rebus creatis per Salomonem loquitur : « Antequam terram faceret, » et antequam abyssos produceret, antequam fontes aquarum erumperent, antequam montes collocarentur ; ante omnes colles gignit » me². » Et, « Antequam Abraham fieret, ego sum³. » De Jeremia item dicit : « Priusquam te formarem in utero, novi te⁴. » Et David his verbis psallit : « Domine, refugium factus es nobis in generatione » et generatione. Priusquam montes fierent, et formaretur terra et » orbis, et a sæculo et usque in sæculum tu es⁵. » Et apud Daniele, « Exclamavit voce magna Susanna et dixit : Deus æterne, qui absconditorum es cognitor, qui nosti omnia antequam fiant⁶. » Itaque hæ dictiones, « aliquando non erat, antequam nasceretur, quando, » et similes aliæ vocolæ de rebus factis ac creatis quæ ex nihilo sunt factæ, aptissime dicuntur ; sed a Verbo omnino sunt alienæ. Si porro hæc de rebus creatis habent Scripturæ, cumque de Filio agitur, vocabulum, *semper*, adhibent : non igitur, o Dei hostes, ex nihilo factus est Filius, neque ullo modo est ex rebus factis, sed Patris imago est æternumque Verbum, quod sane non aliquando non fuit, sed semper fuit, tanquam æternæ lucis splendor æternus. Quid igitur tempora ante Filium comminiscimini, vel cur post tempora impie affirmatis Verbum exstitisse, per quod ipsa sæcula facta sunt? Nam qui prorsus fieri queat ut vel tempus exstiterit vel sæculum, cum nondum, ut quidem putatis, exortum fuerit Verbum, per quod omnia facta sunt, et sine quo nihil omnino factum est? Aut quare, cum tempus significetis, non aperte dicitis, « Fuit tempus quando non erat Verbum? » Verum nomen quidem ipsum temporis, simpliciores decipiendi causa, reticetis : at mentem et sententiam vestram celare penitus non valetis, quanquam si celaveritis, latere certe nunquam poteritis, siquidem tempora ipsi rursus significatis, cum dicitis, « Fuit aliquando, cum non esset, » et, « Non erat priusquam ortus est. »

14. Verum his licet ita probatis, eo impudentius hujusmodi argu-

¹ Joan. XIV, 28. — ² Prov. VIII, 23. — ³ Joan. VIII, 58. — ⁴ Jerem. I, 5. — ⁵ Psal. LXXXIX, 1. — ⁶ Dan. XIII, 42.

» quand cela arrivera vous y croyiez. » Salomon s'exprime ainsi sur la création : « Avant qu'il ne fit la terre et ne produisit les abîmes, avant » que les fontaines roulissent leurs eaux et que les montagnes fussent » affermies, avant toutes les collines, il m'a engendré. » Et, « Avant » qu'Abraham fût, je suis. » Dans Jérémie : « Avant de te former dans » le sein de ta mère, je t'ai connu. » Écoutez David : « Seigneur, vous » avez été fait notre refuge de génération en génération. Avant que » les montagnes ne fussent, avant que la terre et l'univers n'exis- » tassent, dans les siècles des siècles, vous êtes. » Daniel : « Et Sa- » sanna s'écria à haute voix et dit : « Dieu éternel; qui connaissez les » choses les plus secrètes, qui savez toutes choses avant qu'elles exis- » tent! » Ainsi donc ces mots, « n'était pas d'abord, avant qu'il na- » quit, avant d'être, » et mille autres semblables, s'appliquent à mer- » veille aux créatures, à tout ce qui a été fait de rien ; mais elles répu- » gnent au Verbe. Voyez, en effet, tandis que l'Écriture les emploie pour la création entière, jamais, quand elle parle du Verbe, elle ne dit un autre mot que : *toujours, éternel*..... Avouez-le donc, cruels ennemis de Dieu, le Verbe n'est pas sorti du néant. Loin de lui l'idée de création : éternelle image du Père, il est de toute éternité ; de toute éternité, il brille comme la splendeur de l'ineffable lumière ! Que venez-vous donc parler de temps antérieur au Verbe ? et que signifie ce blasphème : « il a été fait dans le temps, » puisque tous les siècles ont été créés par lui ? Comment se peut-il faire que le temps ou les siècles aient existé, alors que, comme vous le dites, le Verbe n'était pas encore créé ; lui qui a tout fait et sans qui rien n'a été fait ? et pourquoi, ayant cette idée, ne dites-vous pas clairement : « Un temps fut où le » Verbe n'était pas ? » Non, vous vous gardez bien de prononcer ce mot de temps ; car vous voulez tromper les simples..... Mais c'est en vain, vous ne pourrez pas celer plus long-temps vos perfides pensées. Vous aurez beau faire, jamais vous n'échapperez à nos investigations ; car n'est-il pas évident que vous avez cette idée de temps quand vous dites : « Il fut un jour, lorsqu'il n'était pas auparavant ; et, « Il n'était » pas avant d'être créé ? »

14. Mais ils ne tiennent compte de nos raisonnemens : leur impudence ne fait que s'accroître et voici par quelles arguties ils nous répondent : Si le Fils n'a pas eu un commencement d'être, si lui aussi

tjis nobis insultant. Si non fuit aliquando, inquit, cum non esset Filius, sed ipse æternus est, unaque cum Patre existit, nolite jam eum Filium, sed fratrem Patris dicere. O stolidos admodum et litigiosos ! Si enim eum ab æternitate tantum simul exstitisse cum Patre, nec Filium esse asseveraremus, aliquid utique probabilitatis haberet simulata illorum religio. Sin autem cum eum æternum dicimus, eundem confitemur genitum ex Patre Filium, qua, quæso, ratione genitus genitoris frater possit existimari ? Si item nostra fides est in Patrem et Filium ; quænam inter illos intercedit fraterna cognatio ? aut quomodo potest Verbum, ejus dici frater, cujus est Verbum ? Nec vero hæc illis ignota est repugnantia, nam veritatem et ipsi perspiciunt : sed est sane judaïca excusatio, et hominum qui, ut ait Salomon, a veritate volunt discedere ¹. Neque enim ex aliquo principio prius existente Pater et Filius geniti fuerunt, ut censeantur esse fratres : Pater quidem principium et genitor est Filii, et Pater pater est, nec alicujus fuit filius : Filius autem filius est, non frater. Si idem porro æternus Patris foetus dicitur, recte omnino dicitur. Nam non aliquando imperfecta fuit Patris natura, ut quod illius proprium esset, eidem postea accederet : neque ut homo ex homine genitus est Filius, ut Patre existeret posterior, sed Dei foetus est, qui, utpote proprius Dei semper existentis Filius, ab æternitate et ipse existit. Hominum quidem proprium est in tempore gignere, propter naturæ defectum : at æternus est Dei foetus, quia semper perfectissima fuit Dei natura. Itaque si non est Filius, sed e nihilo est factus : id primum ipsi probent, ac deinde liceat illis tanquam de re facta clamitare : « Fuit aliquando, cum non esset : res quippe quæ » factæ sunt, antea certe non erant. » Sed si est Filius, uti Pater testatur et Scripturæ prædicant, Filius autem nihil aliud est quam quod ex Patre gignitur, idque quod ex Patre gignitur ; ejus est Verbum et Sapientia et splendor ; quid aliud inde concludendum est, quam eos qui dicunt, « Fuit aliquando, cum non esset Filius, » velut fures quosdam Verbum a Deo detrahere, aperteque adversus eum contendere, ipsum fuisse aliquando sine proprio suo Verbo et Sapientia, lucem fuisse aliquando sine splendore, fontem sterilem et aridum esse. Nam tametsi temporis nomen, metu id sibi exprobrantium, refugere simulantés,

¹ Prov. xxviii, 1.

est éternel, s'il coexiste à son Père, ne l'appellez donc pas Fils, mais frère du Père. Misérables et éternels disputeurs ! Si nous ne parlions que de son éternité, si nous ne défendions pas son titre de Fils, sans doute, leur remarque captieuse aurait de l'importance ; mais puisque nous confessons qu'il est à la fois éternel et Fils de Dieu, comment peut-on imaginer que le fils est frère de son père ? et que signifie cette prétendue fraternité quand c'est le Père et le Fils que révère notre foi ? comment le Verbe peut-il se trouver le frère de celui dont il est le Verbe ? Mais il ne faut pas croire qu'ils ignorent tout ce qu'il y a de contradictoire dans cette objection : ils savent parfaitement la vérité, et ce n'est là qu'une mauvaise défaite judaïque, qu'une feinte pitoyable de gens qui, comme dit Salomon, ont un parti pris de fuir la vérité ; car, à ce compte, il faudrait que le Père et le Fils, pour être frères, fussent nés d'un principe antérieur. Le Père est le principe générateur du Fils ; le Père est père et n'est fils de personne, le Fils est son fils et non pas son frère ; et quand on dit que le Fils est l'éternel enfant du Père, on a grande raison, car jamais la nature du Père n'a été imparfaite au point de recevoir dans le temps l'addition de quelque chose qui lui fût propre, et le Fils n'a pas été engendré du Père comme l'homme de l'homme. Il n'y a pas eu nécessité ici que l'Enfant fût postérieur au Père : non, le Fils produit éternel existe avec lui de toute éternité. L'homme engendre dans le temps : c'est le propre de son imparfaite nature ; Dieu engendre dans l'éternité, c'est le privilège de sa perfection infinie. Aussi qu'ils commencent donc par nous prouver que notre Seigneur n'est pas le Fils de Dieu, mais qu'il a été fait de rien ; et c'est alors seulement qu'il leur sera permis de s'écrier : « Il fut un jour après n'avoir pas été, car les choses créées n'existaient » pas avant leur création. » Que si, au contraire, il est réellement Fils, comme l'atteste le Père et comme le proclament les Écritures, le Fils n'est certes pas autre que celui qui est engendré par le Père : et celui qui est engendré par le Père est aussi son Verbe, sa Sagesse et sa splendeur. D'où il faut conclure que ces insensés qui osent dire : « Il fut un » jour après n'avoir pas été » sont des brigands qui veulent enlever à Dieu son Verbe et prétendre que Dieu a pu être sans son Verbe et sa Sagesse ; que la lumière a pu être sans son éclat et la fontaine sans son eau. Car ils ont beau éviter le mot de temps par crainte des reproches et des censures ; ils ont beau avouer que le Fils a existé avant les temps, néanmoins comme ils supposent toujours un intervalle pendant lequel, selon eux, il n'a pas existé, ils sont toujours d'abomina-

fatentur eum ante tempora existisse : tamen quia quædam definiunt intervalla, in quibus ipsum non fuisse volunt, valde impii sunt habendi, quod tempora significant, et rationis sive verbi expertem audeant Deum ipsum fingere.

15. Quod si Filii nomen et ipsi admittunt, ne palam ab omnibus condemnentur, sed tamen eum proprium naturæ Patris factum esse inficiantur, quasi scilicet absque partium et divisionum suspitione id fieri non queat ; sane eum negant nihilominus, quippe qui illum non verum sed solo nomine Filium esse velint. Cæterum an non graviter errant, qui eodem modo de re non corporea ac de corporea ratiocinantur, quique ob propriæ naturæ imbecillitatem quod proprium et naturale est Patris non verentur negare? Profecto si ita est, superest ut cum minime intelligant quomodo sit Deus vel qualis sit Pater, eundem quoque plane negent, quandoquidem factum Patris non nisi ex seipsis insani metiuntur. Verum illos ita affectos, arbitrantesque esse non posse Dei Filium, miserari æquum mihi videtur : haud tamen ab eis fuerit illos interrogare et convincere, si forte vel hoc pacto ad sensum et rationem queant revocari. Si secundum vos Filius est ex nihilo, nec fuit antequam natus est : prorsus sequitur ut ipse quoque non nisi participatione Filius, Deus, et Sapiëntia sit appellatus. Nam ita etiam res aliæ omnes sunt constitutæ, quæ et sanctificatæ glorificantur. Cujus ergo ille sit particeps vos dicere necesse omnino est. Res enim aliæ omnes Spiritus sunt participes : ipsum autem cujusnam rei participem dicetis ? Spiritus ? Atqui ipse Spiritus a Filio potius accipit, ut idem Filius testatur, absurdumque dictum est hunc ab illo sanctificari ¹. Igitur Patris fit particeps : id enim superest, et necessario dicendum. Sed quid tandem, vel unde illud est ? Si aliquid extrinsecus excogitatum a Patre, non jam Patris erit particeps, sed ejus quod extrinsecus est, nec proinde secundum post Patrem locum obtinebit, cum rem illam ante se habeat : nec item Patris erit dicendus Filius, sed illius, cujus factus particeps, et Filius et Deus est nuncupatus. Quod quidem si absurdum et impium merito videatur, cum dicat Pater, « Hic est Filius » meus dilectus ², » ipseque Filius proprium suum Patrem Deum esse affirmet : liquet utique nihil extrinsecus, sed ex substantia Patris esse

¹ Joan. xvi, 14. — ² Matth. xvii, 5 ; Joan. viii, 54.

bles impies, puisqu'ils associent cette idée de temps au Fils, et qu'ils osent se figurer Dieu sans son Verbe.

15. Pour éviter la réprobation universelle, ils se déterminent à admettre le nom de Fils, tout en niant cependant qu'il soit le produit unique de la nature du Père, comme si c'était une chose impossible à moins de divisions et de partages ; mais ils n'en persistent pas moins à lui refuser toujours la qualité réelle de Fils : ils ne lui en accordent que le nom. N'est-ce pas vraiment une grossière erreur de la même manière, sur un être corporel et un être incorporel, et parce que telle puissance est refusée à notre faiblesse humaine, de la dénier à la nature divine ? A ce compte, et puisqu'ils ne comprennent pas davantage ce qu'est Dieu et comment il est, il ne leur reste plus qu'à le nier ; ce ne sera qu'une conséquence légitime de leur folle prétention à juger d'après eux-mêmes de la génération du Verbe. En vérité, n'est-il pas pitoyable de voir ces gens s'imaginer que le Fils de Dieu est un être impossible ? Essayons pourtant de les interroger et de les convaincre : peut-être pourrons-nous les ramener à la raison et au bon sens. Le Fils, dites-vous, est sorti du néant : il n'existait pas avant de naître ; d'où il suit qu'il n'a pu, sans participation, être appelé Fils, Dieu et Sagesse. C'est là la règle générale qui domine tout cet univers, tout ce qui a été sanctifié et glorifié. Or donc, il faut nécessairement que vous nous disiez de qui participe le Verbe. Tous les autres êtres participent de l'Esprit : de qui participe le Verbe ? de l'Esprit ? mais l'Esprit lui-même participe du Verbe, Notre-Seigneur l'atteste. Il y a donc absurdité à soutenir que c'est l'Esprit qui le sanctifie. Donc il participe du Père. La conséquence est rigoureuse, nécessaire. Mais maintenant quel est-il et d'où vient-il ? A-t-il été imaginé par le Père hors de lui-même ? Alors il ne participe plus du Père : il participe de cet être en dehors et il ne peut plus tenir la seconde place après le Père, puisqu'il se trouve entre eux cet intermédiaire qui a pour lui l'antériorité sur le Verbe. On ne pourra pas non plus l'appeler le Fils du Père, mais le Fils de cet autre dont il partage la nature et auquel il tient son titre de Fils et de Dieu. Au reste, tout cela serait une odieuse et ridicule impiété, puisque le Père lui-même, en disant : « Celui-là » est mon Fils bien-aimé, » atteste invinciblement sa divine génération et prouve sans réplique qu'il est né, non pas d'un être extérieur, mais de la propre substance du Père, substance qu'il partage lui-

id cuius fit particeps ¹. Si porro istud fuerit aliud præter Filii naturam, æque absurdum erit, cum hoc idem medium quid reperiatur esse ex Patre et ex natura Filii, quæcumque tandem illa sit.

16. Quoniam ergo has sententias absurdas atque a veritate alienas esse evidens est, dicendum est necessario id quod est ex substantia Patris, proprium omnino ejus esse Filium. Deum enim participari idem prorsus est ac Deum generare. Quid porro vox, generare, aliud significat quam Filium? Itaque res omnes Filii fiunt participes secundum Spiritus gratiam quæ ab eo datur: idque inde fit manifestum, quod ipse quidem Filius nullius est particeps; quod autem ex Patre alios sui participes facit, hoc ipsum est Filius. Nos enim cum ipsius Filii participes efficiamur, Dei participes esse dicimur, idque ipsum est quod aiebat Petrus, « Ut efficiamini divinæ consortes naturæ ¹, » quemadmodum et Apostolus dicit, « Nescitis quia templum Dei estis? » et, « Nos enim templum Dei viventis sumus ². » Ipsum similiter Filium intuentes, Patrem intuemur. Cognitio enim et comprehensio Filii, Patris est agnitio, quia proprius est ex ejusdem natura fœtus. Porro ut nemo vestrum jam dixerit Dei participem fieri, esse divinæ naturæ passionem et divisionem (nam ostensum et concessum est Deum participari, idemque esse illum participari ac generare): ita quoque cum genitum a Deo Filium dicimus, nec passionem ullam nec divisionem beatæ illius naturæ significamus. Non itaque incredibile est Deo esse Filium, qui propriæ ejus naturæ sit fetus: neque passionem aut divisionem divinæ naturæ inuimus, cum Filium et fœtum dicimus; sed potius ita credimus, quia id quod genuinum, verum et unigenitum Dei et cognoscimus. Quod cum hoc modo expositum probatumque fuerit, nempe id, quod ex Patris natura est genitum, ejusdem esse Filium; nemini jam dubium esse debet sed immo planum et perspicuum, hunc ipsum esse Sapientiam et Verbum Patris, in quo et per quod omnia creat et efficit. Hic ipse, inquam, ejus splendor est in quo omnia illuminat, et quibus voluerit se patefacit: hic ipse figura ac imago ejus est, in quo conspicitur et cognoscitur, quam ob causam et ipse et Pater unum sunt: hic ipse denique est Christus, in quo omnia

¹ 2 Petr. 1, 4. — ² 1 Cor. 11, 16.

même. Voudrait-on enfin dire que cet autre a une nature différente de celle du Fils? Nouvelle absurdité, puisqu'elle imagine entre le Fils et le Père un intermédiaire quel qu'il soit, intermédiaire impossible.

16. Puis donc que la fausseté et l'absurdité de ces propositions est évidente, il faut nécessairement admettre que celui qui partagé la substance du Père est véritablement son Fils; car participer de Dieu c'est être engendré de lui, et être engendré de lui, c'est être son Fils; aussi dit-on que toute chose participè du Fils, par la grâce de l'Esprit qu'il donne; ce qui prouve que le Fils lui-même ne participe d'aucune chose extérieure, et qu'il fait participer les autres à son Père. Et en effet, quand nous sommes admis à la participation du Fils nous obtenons celle du Père. C'est ce que disait saint Pierre : « Pour que » vous participiez à la nature divine. » Et saint Paul : « Ne savez-vous » pas que vous êtes le temple de Dieu? » Et : « Nous sommes le temple du Dieu vivant. » Quand nous contemplons le Fils, nous voyons le Père, parce qu'il est son produit véritable. Et comme personne de vous ne pourra dire que la participation à Dieu entraîne une séparation, une division de la nature divine (nous avons démontré que cette participation est possible et qu'elle équivaut à une génération), alors il est clair qu'en parlant du Verbe engendré de Dieu nous ne voudrions exprimer aucune division, aucun fractionnement de sa bienheureuse nature. Est-ce donc une chose si incroyable que l'existence de ce Fils, produit unique et réel de la propre substance du Père? Remarquez que nous ne supposons pour cela ni division, ni rupture dans la nature divine, nous parlons d'un Fils unique, réellement né de Dieu : voilà notre croyance. Exposée et prouvée de cette manière : le produit de la nature du Père est son Fils, notre doctrine ne souffrira pas la moindre contestation, et pour tous il restera démontré que ce Fils est la Sagesse et le Verbe du Père dans lequel et par lequel il fait et crée toutes choses. Oui, nous le répétons, celui-là est la splendeur dont il illumine l'univers et par qui il se découvre à ses élus; celui-là est sa figure et son image; c'est par celui-là qu'on le connaît et qu'on le contemple, parce qu'il est un avec lui; celui-là enfin est le Christ qui est venu racheter le monde et le créer une seconde fois. Tel est le Fils, et alors combien n'est-il pas inconvenant, combien n'est-il pas dangereux d'oser dire qu'il a été tiré du néant, et qu'il n'existait pas avant de naître? Proférer une semblable impiété envers le Fils du Père,

redempta sunt, et novam rursus perfecit creaturam¹. Cum igitur hujusmodi sit Filius, non convenit, imo valde periculosum est asseverare eum ex nihilo esse factum, vel non fuisse antequam natus est. Qui enim ita de eo quod Patris naturæ proprium est loquitur, in ipsum etiam Patrem profert blasphemiam, eadem de illo sentiens, quæ de ejus fœtu false comminiscitur.

17. Id sane unum satis fuerit ad arianam hæresim penitus evertendam: verumtamen quam a recta fide aliena illa sit, licet etiam ex hoc ratiocinio perspicere. Si Deus effector et creator est: item res factas creavit per Filium, nullaque res facta est, quæ per Filium non sit facta: an non maxime impium est, cum Deus sit rerum effector, contendere opifex ejus Verbum et Sapientiam aliquando non fuisse? Idem enim plane est ac si diceretur Deum rerum effectorem omnino non esse, quippe cum propriam ex seipso opificem rationem seu Verbum non habeat, sed adventitium atque ab eo alienum naturaque dissimile sit Verbum illud, in quo res creat. Deinde nobis explicent, imo suam inde agnoscant impietatem, qua dicunt, Fuit aliquando, cum non esset, et, Non fuit antequam natus est. Nimirum si Verbum cum Patre non est ab omni æternitate, non est profecto æterna Trinitas; sed primo quidem fuit unitas, postea vero ex accessione facta Trinitas est, ac progressu temporis, crevit ex illorum sententia constitutaque est theologiæ cognitio. Insuper, si Filius non est proprius naturæ Patris fœtus, sed e nihilo est factus, ex nihilo igitur constabit quoque Trinitas, fuitque aliquando, cum non esset Trinitas, sed unitas: fuit item Trinitas aliquando imperfecta, et aliquando perfecta: imperfecta quidem antequam fieret Filius, perfecta autem postquam idem factus est: atque exiade res facta cœpit Creatori annumerari, et is, qui aliquando non fuit, cum eo qui semper fuit Deus agnosci et coli. Quin etiam, quod gravius est, ipsa Trinitas sui ipsius erit dissimilis, quippe quæ ex externis alienisque naturis et substantiis sit constituta; quod sane nihil aliud est quam factam sive creatam Trinitatis constitutionem dicere. Cujusmodi igitur illa censenda religio, quæ nec sui similis est, sed temporum progressu pericitur, quæque modo non ita, modo ita sit. Siquidem verisimile est illam iterum incrementum accep-

¹ 2 Cor. v, 17.

c'est blasphémer le Père lui-même, c'est lui étendre les outrages dont on a abreuvé son Fils bien-aimé.

17. Nous en avons dit plus qu'il ne faut pour ruiner l'hérésie arienne ; néanmoins voici encore un raisonnement qui pourra démontrer jusqu'à quel point elle est ennemie de la foi. Si Dieu est réellement créateur, qu'il ait tout créé par son Fils et que rien n'ait été fait sans le Fils, n'est-il pas de la plus haute impiété d'avancer que Dieu créateur a pu se trouver quelque temps sans ce Verbe et cette Sagesse qu'il emploie à l'œuvre de la création ? Autant vaudrait refuser totalement à Dieu la puissance créatrice, puisqu'au lieu de reconnaître pour architecte de ces œuvres ce Verbe, son Fils unique et véritable, on suppose à la place je ne sais quel être inconnu, étranger à sa nature. Qu'ils nous expliquent donc, ou plutôt qu'ils avouent leur impiété quand ils disent : Il fut un jour, lorsqu'il n'était pas auparavant, et, il n'était pas avant de naître. Mais si le Verbe n'existe pas de toute éternité avec le Père, la Trinité ne sera donc pas éternelle ? Il y aura eu d'abord une unité, et puis la Trinité se sera formée par accession, dans la suite des temps. Tel est, à les entendre, le progrès de la théologie divine. Ensuite, si le Fils n'est pas le produit essentiel de la nature du Père, s'il a été tiré du néant, la Trinité aussi a été tirée du néant ; elle aussi est née un jour, lorsqu'auparavant elle n'était pas, et que l'unité seule existait. La Trinité fut imparfaite pendant un temps, parfaite pendant un autre ; imparfaite avant la naissance du Fils, parfaite depuis sa création. Ainsi la créature est mêlée au Créateur, et celui qui n'a pas toujours été est environné comme Dieu, du même culte et de la même adoration que celui qui a toujours été. Bien mieux, et ceci est plus grave : la Trinité n'est plus homogène, puisqu'elle se trouve formée de natures diverses et de substances étrangères, ce qui revient à dire que la Trinité n'est autre chose qu'une œuvre faite et créée. Et qu'est-ce que cette divinité qui ne se ressemble pas, qui progresse avec le temps, qui est tantôt ceci, tantôt cela ? Ma's alors il n'y a pas de raison pour que de jour en jour elle ne reçoive tel ou tel accroissement, jusqu'à l'infini : elle commence assez bien pour te faire espérer. Et ne voyez-vous donc pas que de même

furam, idque infinite quemadmodum primum ex additamento constituta est. Nec vero dubium est quin eadem possit decrescere : constat enim ea quæ adduntur tolli similiter posse.

18. Verum ita non est : absit. Non est, inquam, facta Trinitas ; sed æterna atque una est in Trinitate divinitas, una pariter est sanctæ Trinitatis gloria : vos tamen eam in diversas naturas diffindere audetis : cumque Patrem æternum esse concedatis, ipsi de Verbo quod illi assidet dicitis, fuit aliquando cum non esset, Filiumque Patri assidentem ab eodem remove non dubitatis. Creatrix est et opifex Trinitas : haud tamen reformidatis eam inter res e nihilo factas dejicere, nec veremini servos pares facere nobilissimæ Trinitati, summumque regem Dominum Sabaoth inter subditos collocare. Desinite ea quæ commisceri non queunt, immo ea, quæ non sunt, cum illo qui est, simul permiscere ista. Qui proferunt, non gloria et honore, sed ignominia et contumelia Dominum afficiunt. Nam qui Filio infert injuriam, infert et Patri. Si enim nunc perfecta est in Trinitate theologia, ejusque agnitio vera et sola est religio, atque est quod et rectum et ipsa veritas est ; id certe semper ita fuisse oportuit, ne id, quod rectum et veritas est, quid adventitium esse, aut theologiæ complementum ex accessione constitui putetur. Id, inquam, necesse omnino fuit esse ab æternitate : nam si ab æternitate non fuisset, nec nunc hæc ipsa theologia sive divinitatis notio talis esse oporteret, sed qualem ab initio fuisse fingitis, ut neque nunc esset Trinitas. Verum nemo christianus tam petulantes pertulerit hæreticos. Hæc enim Gentilium propria sunt ut factam inducant Trinitatem, eamque cum rebus factis jungant. Siquidem rerum factarum est defectiones et accessiones suscipere. At christianorum fides immutabilem ac perfectam sui que semper similem beatam agnoscit Trinitatem, nec quidquam amplius Trinitati addit, neque eam unquam defecisse cogitat. Nam utrumque dictu impium est. Hinc eam non ignorat cum rebus factis nequaquam esse permixtam, individuaque ejus divinitatis unitatem et servat et adorat : ab arianorum abhorret impietatibus, confiteturque et novit semper fuisse Filium. Æternus enim est, ut Pater, cujus est Verbum æternum. Id enim iterum libeat dispicere.

19. Si sapientiæ et vitæ fons est et dicitur Deus, uti per Jeremiam .

elle pourrait décroître? car ce qu'on peut ajouter, on peut l'enlever aussi.

18. Mais arrière de nous un pareil blasphème! Non, la Trinité sainte n'est pas une création : dans la Trinité, la divinité est éternelle, elle est une comme la gloire; et vous osez néanmoins la fractionner en natures diverses! Vous accordez au Père l'éternité et vous dites du Fils : Il fut un jour, lorsqu'il n'était pas auparavant; et vous n'avez pas honte de les séparer par cet immense intervalle! La Trinité est créatrice et vous ne craignez pas de l'abaisser au rang des créatures; vous ne rougissez pas d'égaliser des esclaves à sa majesté infinie et de confondre avec ses sujets le Seigneur Dieu des armées! Cessez donc d'allier ce qui est incompatible, l'Être et le néant; car, au lieu de la gloire et des hommages dus à Dieu, ces paroles impies ne lui portent que des injures et des affronts; et celui qui outrage le Fils outrage aussi le Père. Si maintenant la théologie est complète dans la sainte Trinité et que sa connaissance soit la seule et véritable religion, l'unique bien et la vérité souveraine, de tout temps il en a été nécessairement ainsi; car il faut que la vérité apparaisse immuable et que la théologie ne souffre ni changement ni accroissement; et de toute nécessité, je le répète, il en a été ainsi éternellement, ou sinon la théologie ne serait pas telle qu'elle est actuellement; elle en serait à ce que vous regardez comme son état primitif : la Trinité n'existerait pas encore. Quel est le chrétien qui souffrirait une pareille hérésie? C'est une idée vraiment païenne que celle d'imaginer une Trinité créée et de la confondre avec les créatures : les créatures seules sont susceptibles d'accroissement comme de diminution. La foi du chrétien ne reconnaît qu'une Trinité immuable, infinie dans ses perfections et dans sa béatitude et toujours semblable à elle-même. Jamais elle n'ajoute rien à la sainte Trinité; jamais elle ne suppose qu'elle puisse perdre quelque chose : ce serait un double blasphème. Elle sait que jamais le moindre mélange des créatures n'a souillé la Trinité; elle sert et elle adore son indivisible unité; elle abhorre l'impiété des ariens; elle confesse et reconnaît l'éternité du Fils; car, en vérité, le Fils est éternel comme le Père, dont il est le Verbe éternel. En voici de nouvelles preuves.

19. Si Dieu est appelé et est véritablement la source de la vie et de

ait, « Me dereliquerunt fontem aquæ vivæ¹ : » et rursus, « **Thronus**
 » gloriæ excelsus, sanctificatio nostra, exspectatio Israël, Domine,
 » omnes qui dereliquerunt te, confundantur : qui recesserunt, in terra
 » scribantur, quoniam dereliquerunt fontem vitæ Dominum² : » Item
 apud Baruch scriptum est, « Dereliquistis fontem sapientiæ³ : » con-
 sentaneum valde fuerit vitam et sapientiam non quid alienum, sed
 proprium naturæ fontis esse, neque aliquando non existisse, sed **sem-**
per fuisse. Atqui hæc omnia ipse est Filius, qui dicit : « Ego sum vita⁴, »
 et, « Ego sapientia habito in consilio⁵. » An non igitur impius ha-
 bendus ille est qui ait, Fuit aliquando, cum non esset Filius ? Namque
 idem est ac si diceretur, Fuit aliquando, cum fons esset aridus absque
 vita et sapientia. Atqui si hujusmodi esset, fons certe non esset : nam
 quod non ex seipso gignit, fons utique non est. At quam istud absur-
 dum est ! Etenim Deus eos, qui suæ ipsius voluntati parent, promittit
 instar fontis futuros a quo nunquam deficiet aqua. Sic enim ipse per
 Isaiam prophetam loquitur : « Et satiaberis quemadmodum concu-
 » piscit anima tua, et ossa tua pingua fient, et erunt velut hortus ir-
 » riguus, et tanquam fons a quo aqua non deficiet⁶. » Illi autem Deum,
 qui quidem dicitur et est fons sapientiæ, sterilem atque sine propria
 sapientia aliquando fuisse improbissime audent affirmare. Verum falsa
 sunt quæ ab illis dicuntur. At testatur veritas Deum propriæ sapientiæ
 æternum fontem esse : ac proinde cum fons æternus sit, necesse quo-
 que est sapientiam æternam esse. In ipsa siquidem omnia facta sunt,
 ut psallit David, « In omnia sapientia fecisti⁷. » Salomon item ait,
 « Deus sapientia fundavit terram, præparavit cælos prudentia⁸. » Hæc
 porro sapientia Verbum est, « et per ipsum, ut ait Joannes, facta sunt
 » omnia, et sine ipso factum est nihil. Denique ipse est Christus⁹, »
 Nam « Unus Deus Pater, ex quo omnia, et nos in illum : et unus Do-
 » minus Jesus Christus, per quem omnia et nos per ipsum¹⁰. » Si porro
 omnia per ipsum, ipse profecto inter omnia numerandus non est. Qui
 enim eum, per quem omnia, unum omnium esse dicere ausus fuerit,
 ille de Deo, ex quo omnia, idem plane sentiet. Quod si quis id

¹ Jerem. II, 13. — ² *Ibid.* XVII, 12. — ³ Baruch. III, 12. — ⁴ Joan. XIV, 6. — ⁵ Prov. VIII, 12. — ⁶ Isai. LVIII, 11. — ⁷ Psal. CIII, 24. — ⁸ Prov. III, 19. — ⁹ Joan. I, 3. —
¹⁰ I Cor. VIII, 6.

la sagesse, ainsi que dit Jérémie : « Ils m'ont abandonné, moi, la » source d'eau vive ; » Et encore : « O Seigneur, trône de gloire, no- » tre sanctification et l'attente d'Israël, que tous ceux qui vous ont » abandonné soient confondus ; que ceux qui se sont éloignés de vous » soient inscrits sur la terre comme ayant abandonné le Seigneur, » source de la vie. » Ou encore Baruch : « Vous avez abandonné la » source de la sagesse. » Il suit évidemment de là que la sagesse et la vie ne sont pas étrangères à cette source ; que jamais elles n'en ont été séparées, et qu'au contraire toujours elles ont existé avec elle. Le Fils aussi est tout cela ; car ne dit-il pas lui-même : « Je suis la vie ; » et : « Moi, qui suis la sagesse, j'habite dans le conseil. » Ne faut-il donc pas être un impie pour dire encore : Le Fils fut un jour lorsqu'il n'était pas auparavant ? Car cela revient à dire : Il fut un temps où la source existait sans ses eaux de sagesse et de vie ; et certes alors la source n'eût pas existé ; car ce dont il ne coule rien n'est pas une source ! Déplorable absurdité ! Quoi ! Dieu promet à ses fidèles qu'il sera comme une source dont l'eau ne manquera jamais ; il leur dit dans le prophète Isaïe : « Vous serez rassasiés selon la soif de votre » ame ; vos membres se revêtiront d'embonpoint et ils seront comme » un jardin arrosé et comme une fontaine qui ne tarit jamais ; » et ils osent dans leur impiété soutenir de ce Dieu qui s'appelle et qui est la source de la sagesse, que pendant un temps il fut stérile et que sa sagesse lui manqua ! C'est un mensonge odieux. La vérité prend soin d'attester elle-même que Dieu est la source éternelle de sa propre sagesse ; et alors, comme la source est éternelle, nécessairement aussi la sagesse doit l'être, elle en qui tout a été fait, selon la parole de David : « Vous avez tout créé dans votre sagesse. » Et Salomon ajoute : « Dieu a affermi la terre dans sa sagesse et il a préparé les cieux dans » sa prudence. » Or cette sagesse est le Verbe ; « et par lui, dit saint » Jean, tout a été créé, et rien n'a été créé sans lui, et le Verbe est » le Christ ; » car « il n'y a qu'un Père d'où viennent toutes choses, et » nous sommes en lui, et il n'y a qu'un Seigneur Jésus-Christ par qui » toutes choses ont été faites, et nous sommes par lui. » Si donc toutes choses existent par lui, il est certainement impossible de le compter parmi elles ; car celui qui oserait assimiler aux créatures celui par qui elles sont en ferait de même à l'égard de Dieu, de qui elles viennent. Que si, révolté par une aussi grossière absurdité, on la rejette et qu'on sépare Dieu de tout le reste, nécessairement il faudra que l'on fasse de même à l'égard du Verbe, son Fils unique et véritable. Et consé-

tanquam maxime absurdum procul rejiciat, Deumque ab omnibus ut alium discriminet, consequens sane fuerit ut unigenitus Filius, qui Patris naturæ est proprius, alius quoque ab omnibus, esse censeatur. Atqui si ipse non ex omnibus, de illo nefas est dicere, Fuit aliquando, cum non esset: et, Non erat antequam nasceretur. Hujusmodi enim voces de factis quidem rebus apte usurpantur; at ipse Filius talis est, qualis Pater, cujus naturæ proprius quoque est fœtus, Verbum ac Sapientia. Namque id proprium est Filii erga Patrem, idemque Patrem Filii proprium ostendit, ita ut dici nequeat, vel Deum aliquando, aliquando sine Verbo seu ratione fuisse, vel alium aliquando non existisse. Cæteroquin cur diceretur Filius, nisi esset ex ipso? vel quare Verbum et Sapientia appellaretur, nisi et semper et proprius illius esset?

20. Quandonam igitur Deus sine illo fuit quod ipsius proprium est? vel quis id quod proprium est, tanquam quid externum et quod diversæ sit naturæ possit concipere? Enimvero res aliæ quales sunt res factæ, nihil natura simile habent cum suo auctore, sed extra eum ejusdem gratia et voluntate per Verbum sunt conditæ, adeo ut possint aliquando esse desinere, si nempe placuerit creatori: quippe cum ea sit rerum factarum cum natura. At quod naturæ Patris est proprium, (hoc enim esse Filium jam concessum est) an non temerarium et impium est ex nihilo esse dicere, nec fuisse antequam nasceretur, sed adventitium esse, posseque iterum aliquando non esse? Quod qui vel solum cogitat, intelligat, quæso, quomodo possit detrahi perfectio et plenitudo naturæ Patris. Hinc enim clarius licebit perspicere quam absurda sit ariana hæresis, si nimirum attendatur Filium Patris imaginem, splendorem et figuram, atque veritatem esse. Nam si existente luce, imago ejus existit splendor: si item substantia existente, ejusdem existit integra figura: si denique existente Patre, existit veritas, videant qui divinitatis imaginem et figuram tempore metiuntur, in quantum incidant impietatem. Si enim non fuit Filius antequam nasceretur, nec igitur semper fuit in Deo veritas. Verum id nefas dictu est. Siquidem Patre existente, fuit semper in illo veritas, quæ Filius est, qui et idem dicit: « Ego sum Veritas ¹, » Substantia similiter existente, ejus

¹ Joan. xiv, 6.

quemment, s'il est au-dessus de toute créature, ce sera un crime de dire : « Il fut un jour lorsqu'il n'était pas auparavant, et il n'était pas » avant de naître ; » langage, sans doute, qui convient à merveille aux créatures ; mais, pour le Fils, il est tel que le Père, dont il est le Verbe particulier et l'unique sagesse. Oui, le Fils est uniquement propre au Père, le Père uniquement propre au Fils ; de telle sorte qu'il y a un blasphème égal à dire : Dieu fut après n'avoir pas été ; ou il fut sans son Verbe ; ou le Verbe n'exista pas pendant un temps. Que signifierait en effet le nom du Fils s'il n'était pas uniquement et en vérité le Verbe et la Sagesse du Père ?

20. Quand est-ce donc que Dieu a pu être sans celui qui lui est propre ? ou comment serait-il possible de concevoir cet être propre à Dieu comme étant d'une nature étrangère et distincte ? Toutes les choses de l'univers, en tant que création, n'ont rien de semblable en nature à leur divin auteur ; elles ont été faites hors de lui, selon sa grâce et sa volonté, par son Verbe : de telle sorte que d'un instant à l'autre elles peuvent cesser d'être, si tel est le bon plaisir du Créateur. Mais, pour l'être éminemment propre au Père, et vous nous avez accordé que c'était le Fils, n'y a-t-il pas la plus téméraire impiété à soutenir qu'il est sorti du néant, qu'il n'était pas avant de naître, qu'il est arrivé un jour, et qu'un jour aussi il peut cesser d'exister ? Qu'on prenne la peine d'y réfléchir un instant, et qu'on se demande comment il se peut que la plénitude et la perfection du Père subisse une diminution quelconque, et aussitôt on comprendra la complète absurdité de l'hérésie arienne, si surtout on veut bien se rappeler que le Fils est l'image, la splendeur, la figure et la vérité de son Père. Or donc, si Dieu étant la lumière, il en est la splendeur et l'image ; si Dieu étant la substance, il en est la figure éclatante ; si Dieu étant le Père, il en est la vérité, dans quel abîme de mensonge et d'impiété ne se plongent-ils pas, eux qui osent calculer à la mesure du temps le portrait et l'image de la divinité ! Le Fils ne fut pas avant de naître ? La vérité n'a donc pas toujours été en Dieu ? Ce serait un blasphème ! Non, éternelle comme le Père, la vérité est en lui de toute éternité, et cette vérité, c'est le Fils ; il l'a dit lui-même : « Je suis la vérité. » La sub-

figuram et imaginem continuo esse prorsus necesse est. Nec enim extrinsecus depicta est Dei imago, sed ipse Deus ejusdem est genitor, in qua seipsum intuens eadem delectatur, ut ait Filius : « Ego eram » qua delectabatur ¹. » Quandonam ergo seipsum Pater non intuebatur in sui ipsius imagine, aut quandonam eadem non delectabatur, ut quis dicere audeat ex nihilo esse imaginem, nec Patrem delectatum esse antequam imago nasceretur? Qui vero effector et creator seipsum in creata et facta natura posset contemplari? Etenim talis imago esse debet, qualis est ejus Pater.

21. Age itaque, quæ ad Patrem pertinent inspiciamus, quo possimus dignoscere utrum imago ejus sit. Æternus est Pater, immortalis, potens, lux, rex, omnipotens, Deus, Dominus, Creator et effector. Hæc sane eadem in imagine esse oportet, ut vere qui Filium viderit videat Patrem. Nam nisi ita sit; sed, ut ariani sentiunt, factus est, non vero æternus Filius; non est hæc vera imago Patris, nisi forte pudore omnino exuto, dicant quod Filius imago appellatur, non id esse similis substantiæ indicium, sed ejus duntaxat nomen esse. Atqui, o impii et hostes Christi, hoc nec imago nec figura est. Quæ enim similitudo rerum e nihilo factarum cum illo qui ea, quæ non erant, ut essent creavit? aut quo pacto, id, quod non est, ejus, qui est, simile esse queat, cujus is defectus est, ut aliquando non fuerit, et inter res factas collocatum sit? Ariani igitur cum Filium ita esse velint, sibi ipsis hujusmodi excogitavere ratiunculas. Si Filius, inquiunt, foetus et imago est Patris: si perfecte similis est Patri, debet certe, quemadmodum genitus est, sic et ipse generare, fierique et ipse filii pater: qui item ex ipso genitus fuerit, generare et ipse debet, et ita deinceps infinite. Id siquidem genitoris genitum similem ostendit. Blasphemiarum næ illi inventores, qui Dei ipsius hostes, ne fateantur Filium Patris esse imaginem, corporea et terrestria de ipso Patre cogitant, excisiones, effluentias, influxionesve in illo prave fingunt. Equidem si Deus hominis similis est, sit etiam eo modo genitor quo homo: Filius fiat pater alterius, atque ita deinceps alii ex aliis procreentur, ut secundum illos, in deorum multitudinem crescat ea progenies. At si Deus non est ut homo, uti revera non est: sane nec humana de eo licet cogitare.

¹ Prov. VIII, 30.

stance divine est éternelle, et pareillement le Fils, sa figure et son image, est éternel ; et ce n'est pas une image peinte et tracée hors de Dieu ; Dieu en est le Père et il prend plaisir à s'y contempler, comme dit le Fils : « J'étais ce qui le charmaît. » Quand est-ce donc, je le demande, que le Père ne se contemplait pas lui-même en son image ? quand est-ce qu'il ne se charmaît pas de cette vue, pour que l'on ose avancer que cette image est sortie du néant et que le Père ne s'est pas charmé avant qu'elle naquît ? et comment le Créateur et l'auteur de toutes choses pouvait-il se contempler dans une misérable créature de sa main ? Non ; tel est le Père, telle doit être son image.

21. Or donc maintenant, voyons quel est le Père, afin que nous puissions reconnaître quelle sera son image. Le Père est éternel, immortel, souverain ; il est lumière, roi, tout-puissant, Dieu, Seigneur, auteur et Créateur. Tous ces traits doivent se retrouver dans son Fils, pour que réellement celui qui voit le Fils puisse voir le Père ; car, s'il n'en est pas ainsi, et qu'au contraire, selon la doctrine des ariens, le Fils ne soit pas éternel, mais qu'il ait été fait et créé, il ne serait pas la véritable image du Père, à moins qu'au mépris de toute pudeur, on ne dise que le Fils est seulement de nom l'image de son Père, sans que cela prouve entre eux identité de substance : ce n'est qu'une simple appellation. Mais, blasphémateurs odieux du Christ ! ce serait là une image, une figure ! Y a-t-il une ressemblance possible entre les choses tirées du néant et celui qui leur a donné l'être ? Quoi ! ce qui est ressemblé à ce qui n'est pas, à un être imparfait au point de n'avoir pas existé pendant un temps et d'être relégué parmi les créatures ! Voici, du reste, les raisonnemens qu'ont faits les ariens pour arriver à ce degré d'absurdité : Si le Fils est l'image et le produit du Père, s'il est parfaitement semblable au Père, il doit aussi, puisqu'il a été engendré, pouvoir engendrer lui-même et devenir à son tour le père d'un fils ; et ce nouvel engendré pourra en engendrer d'autres, et cela jusqu'à l'infini : ce sera là le moyen de prouver la similitude du Père et du Fils. Ennemis sacrilèges de Dieu ! pour ne pas avouer que le Fils est l'image du Père, ils vont lui appliquer les attributs de la matière et des corps, ils vont inventer des coupures, des scissions, des dériva-tions ! Oui, sans doute, si Dieu est semblable à l'homme, il engendrera comme l'homme ; le Fils deviendra Père à son tour, et ainsi de suite, de génération en génération, la divine progéniture croîtra à l'infini. Mais si Dieu n'est pas semblable à l'homme, ce qui est réellement, c'est une impiété de lui appliquer une idée tout humaine. Les ani-

Etenim brutæ animantes atque homines vî primæ creationis alii ex aliis successione gignuntur, et is qui gignitur, ex genito Patre genitus, convenienter et ipse alterius fit Pater, eam in seipso virtutem a patre habens, ex qua et ipse factus est. Hinc in illis non est proprie pater vel proprie filius, nec stabilis vel constans est patris et filii conditio. Idem quippe et filius et pater sit, filius, inquam, genitoris, pater autem ejus qui ex ipso gignitur. Verum in divinitate non ita se res habet. Nec enim hominum similis est Deus, nec Pater ex patre est, unde nec patrem geniturum gignit : nec Filius est ex effluvio Patris, nec ex genito patre genitus est : ideoque nec gignitur ut gignat. Hinc in sola divinitate pater proprie pater est, et Filius proprie filius, atque in his solis constans firmaque est patris et filii conditio, ita ut Pater sit semper pater : et Filius semper filius.

22. Qui igitur inquirat cur Filius filii alius gignendi vim non habeat, idem inquirat cur Pater non habuerit patrem. Verum utrumque perabsurdum est impietateque omni plenum. Ut enim Pater semper est pater, nec unquam filius potest esse : ita Filius semper est filius, nec unquam pater esse potest : quo utique modo maxime ostenditur figura et imago Patris esse, manendo quod est, mutationemque nullam subeundo, sed acceptam a Patre servando immutabilitatem. Itaque si Pater mutatur, ejus quoque imago mutetur. Sic enim erga genitorem se habet ejus et imago et splendor. At si immutabilis est Pater, et id quod ipse est perpetuo manet : ita necesse est ejus imaginem id quod ipsa est, similiter permanere, nec mutari. Atqui Filius est ex Patre : non igitur aliud fiet quam quod est Patris naturæ proprium. Itaque frustra et illud stulti commenti sunt, imaginem a Patre cupientes abstrahere, ut Filium rebus factis parem facerent. Hinc ergo ariani illum in rerum factarum numero ex Eusebii doctrina repouentes, tal'emque esse arbitrantur, qualia quæ ab ipso sunt facta, procul a veritate discessere, fallacibusque sibi comparatis voculis, cum primum hancce formarent hæresim, circumcirca concursabant, imo etiam ad hoc usque tempus nonnulli illorum, pueris in forum occurrunt, quos interrogant, non quidem ex divinis Scripturis, sed velut

maux et les hommes, par la force native de leur création première, s'engendrent les uns les autres dans la suite des temps; en sorte que celui qui engendre, lui-même a été engendré d'un père engendré comme lui. Il devient père lui-même parce qu'il tient de son père cette vertu qui lui a donné naissance. Aussi dans cet ordre il n'y a réellement ni fils ni père, à proprement parler, et cette condition de paternité et de filiation n'a rien de fixe ni de stable. Le même être est père et fils à la fois : fils de son père et père de son fils. Mais il n'en va pas ainsi pour la divinité, car Dieu n'est pas semblable aux hommes. Le Père n'a pas de père, et il n'engendre pas un fils destiné à engendrer à son tour. Le Fils n'est pas l'émanation externe du Père : il n'a pas été engendré d'un père engendré; aussi n'est-il pas destiné à engendrer jamais. Dans la divinité seule, le Père est réellement et proprement père, le Fils est réellement et proprement fils : là, seulement, cette condition et ce rapport de père et de fils sont immuables; là seulement le Père est père pour l'éternité; le Fils est fils pour l'éternité.

22. Mais, quand on demande pourquoi le Fils n'engendre pas aussi, que ne demande-t-on aussi pourquoi le Père n'a pas eu de père? L'un est aussi impie et aussi absurde que l'autre. De même que le Père est toujours père sans jamais pouvoir être fils, de même aussi le Fils est toujours fils sans jamais pouvoir être père. Et ce qui prouve le mieux qu'il est l'image et la figure du Père, c'est qu'il reste ce qu'il est, sans jamais subir de changement et en conservant toujours l'immutabilité qu'il a reçue de son Père. Si le Père peut changer, son image changera; car tel est vis-à-vis de lui le rôle de son image, de sa splendeur; mais si le Père est immuable, s'il reste perpétuellement ce qu'il est, nécessairement son image toujours restera la même et jamais ne changera. Car le Fils vient du Père, et jamais il ne fera autre chose que ce qui est l'attribut spécial du Père. Aussi a-t-il fallu descendre jusqu'au plus vil mensonge pour tenter d'enlever au Père son image, et pour assimiler le Fils à la créature. Voyez les ariens : quand une fois ils eurent, selon la doctrine d'Eusèbe, rabaisé le Verbe au rang des créatures, quand ils se furent imaginé de le présenter tel que toutes ces choses qui sont son œuvre, et qu'ainsi apostasiant la vérité, ils se furent complus dans leurs perfides doctrines, alors il fallait les voir s'empresser et courir de toutes parts pour les répandre; de telle sorte que, même de nos jours, il s'en est trouvé qui accostaient les enfans sur la place publique, et, les interrogeant, leur parlaient en ces termes, non pas d'après les divines Écritures, mais « d'après l'abondance de

« ex cordis abundantia ¹ » hujusmodi verba eructantes : « Qui est, » eum ne, qui nondum esset, fecit ex nihilo, an qui jam esset? Fecit » igitur eum qui jam erat, an qui non erat? » Et rursus : « Unum ne » est non genitum, vel duo? Num Filius libero præditus est arbitrio, » propriaque voluntate non mutatur, cum naturæ sit mutabilis? Nec » enim instar lapidis est per se manens immobilis. » Deinde mulierculas quoque conveniunt, quas indecoris hisce sermonibus aggrediuntur : « Num filium habuisti priusquam pareres? atque quemadmodum » non prius habuisti, sic nec fuit Dei Filius antequam nasceretur. » Hujusmodi dictis tripudiant inglorii illi homines, Deumque similem hominum fingunt, qui cum se christianos esse prædicant, Dei gloriam mutant in similitudinem imaginis corruptibilis hominis ².

23. Sane ad ista ne respondere quidem æquum esset, adeo insulsa sunt et inepta. Verum ne illorum hæresis aliquid soliditatis habere videatur, eos hic vel saltem obiter confutare operæ pretium fuerit, maxime propter mulierculas quæ ab illis circumveniuntur facillime. Et vero illi, qui ista dicunt, architectum etiam ita debuissent interrogare : Potesne sine subjecta materia ædificare? ut autem non potes, sic nec Deus absque subjecta materia res universas potuit efficere. Debuissent quoque a singulis hominibus sciscitari : An potes esse sine loco? atqui ut non potes, ita etiam Deus in loco est. Sic enim illi vel saltem ab audientibus cogentur erubescere. Quare enim cum Filium Deo esse audierint, tum ipsi ad seipsos respicientes, eum audent negare : cum vero Deum creare et facere audierint, non itidem humana opponunt? Atqui par erat etiam eos in rerum creatione intelligenda, humana cogitare et materiam Deo suppeditare, ut Deum creatorem esse inficientes, demum cum manichæis volutarentur. Quod si ipsa Dei notio his majora cogit cogitare, atque ubi vel tantum quis audierit, statim credit certumque habet Deum non eo modo esse quo nos sumus, sed esse ut Deum, nec creare ut homines creant, sed creare ut Deum : similiter quoque clarum est eum gignere non ut gignunt homines, sed ut gignit Deus. Neque enim Deus hominem imitatur : sed potius homines propter Deum, qui proprie et solus vere Pater sui ipsius Filii est, patres quoque suorum liberorum sunt appellati. Nam

¹ Luc. vi, 45. — ² Rom. i, 23.

leur cœur : » « Celui qui est a-t-il fait de rien celui qui n'était pas en-
 » core, ou bien celui qui était déjà? A-t-il fait celui qui était ou celui
 » qui n'était pas? » Et encore : « N'y en a-t-il qu'un ou deux de non en-
 » gendrés? Est-ce que le Fils n'a pas son libre arbitre? Est-ce qu'il ne
 » change pas de sa propre volonté, puisque de sa nature il est chan-
 » geant? car il n'est pas immuable comme une pierre. » Puis ils s'en
 vont rassembler de faibles femmes et leur adressent ces paroles incon-
 venantes : « Dites-nous, avez-vous eu un fils avant de l'enfanter? Vous
 » n'en avez pas eu : eh bien! de même le Fils de Dieu n'a pas existé
 » avant de naître. » Voilà les infâmes blasphèmes de ces misérables ;
 voilà comme ils assimilent Dieu à l'homme. Et ils osent se dire chré-
 tiens, eux qui rabaisent ainsi la gloire du Seigneur jusqu'à le com-
 parer à un être corruptible et mortel!

23. Certes, ce sont là de trop grossières impiétés pour qu'on se
 donne la peine de les relever. Néanmoins, afin de ne pas laisser à cette
 hérésie la moindre apparence de fondement, nous réfuterons ces nou-
 veaux argumens, en considération surtout de ces femmes timides
 qu'ils ont tant de facilité à séduire. Ils devraient bien aussi, ces in-
 trépides questionneurs, demander à un architecte : Pouvez-vous bâtir
 sans matière première? or, comme vous ne le pouvez pas, Dieu non
 plus n'a pas pu créer l'univers sans matière préexistante. Ils au-
 raient dû aussi s'adresser à tous les hommes et leur dire : Pouvez-vous
 être sans occuper de lieu? vous ne le pouvez pas : alors Dieu est aussi
 contenu dans un lieu. Un semblable langage les ferait honnir de leurs
 auditeurs. Pourquoi donc alors, quand ils entendent parler du Fils de
 Dieu, se mettent-ils à se regarder eux-mêmes, et ensuite osent-ils re-
 nier sa filiation, tandis qu'ils ne songent pas à faire, au sujet des œu-
 vres de la création, un parallèle de ce genre avec l'humanité? Il eût
 été pourtant bien digne d'eux d'introduire dans l'intelligence créa-
 trice cette pauvre humanité, et de fournir à Dieu une matière pre-
 mière, pour lui refuser ensuite la puissance de création, comme le font
 les infâmes disciples de Manès. Que si, au contraire, la simple notion
 de la divinité, nous impose des idées plus relevées et nous oblige au
 premier mot de reconnaître et de croire que Dieu n'existe pas de la
 même manière que nous, mais qu'il est comme Dieu, qu'il ne crée
 pas comme peuvent créer les hommes, mais qu'il crée en Dieu, néces-
 sairement il est clair qu'il n'engendre pas comme engendrent les
 hommes, mais comme engendre un Dieu. Et, en effet, Dieu ne se mo-
 dèle pas sur l'homme : bien plutôt c'est de Dieu seul, proprement et

ex ipso « omnis paternitas in cœlis et in terra nominatur¹. » Ea porro quæ dicunt illi, si nemo expenderit, prudenter sapienterque dicta esse forte videbitur : at si quis ea ratione examinaverit, nihil illos inde nisi risum multum et contemptum sibi conciliasse comperiet.

24. Namque prima illorum interrogatio stulta profecto incertaque est. Nec enim indicant qua de re interrogent, ut interrogatus queat respondere, sed absolute aiunt: Num qui est eum qui non erat? etc. Quis ergo ille qui est, et quæ sunt ea quæ non erant, o ariani? Quis ille est qui est, quisve ille qui non erat? Quænam esse dicuntur vel non esse? Nam qui est, facere potest tum quæ non sunt, tum quæ sunt, tum etiam quæ prius erant. Siquidem faber, aurifex et figulus, pro sua singuli propria arte, materia ipsis prius existente utuntur, et quæ volunt vasa fingant ex ea. Ipse autem universorum Deus pulvere, qui jam erat quemque produxerat, e terra assumpto, hominem formavit: verum hanc ipsam terram quæ quidem prius non erat, per proprium ipse Verbum ut esset fecit. Si igitur ista illi inquirunt, palam est res creatas non fuisse antequam fierent, hominesque uti materia quæ jam sit: ac proinde nulla erit illorum ratio, cum et fiant ea quæ sunt, et ea similiter fiant quæ non erant, eo nempe quo diximus sensu. Sed si de Deo ejusque Verbo sermonem habent, addant quæ desunt tuæ interrogationi, eamque in hunc modum efferant: An qui est Deus, fuit aliquando sine Verbo? An qui lux est, sine splendore erat? vel: An semper fuit Verbi Pater? aut rursus hoc modo: Num qui est Pater, Verbum, cum antea non esset, fecit? An non potius Verbum, qui suæ naturæ proprius est foetus, secum semper habet? Ita enim perspicuum erit illos de Deo et de eo qui ex Deo est curiosius quam par est indagare, audereque sophistarum more disputare. Ecquis enim illos Deum sine ratione seu Verbo fuisse dicentes possit ferre? Namque eodem ac supra revolvuntur, etiamsi suis argutiis scopulum hunc conentur vitare et occultare: sed frustra. Nemo enim illis vel saltem aures præbere voluerit contendentibus Deum non semper fuisse patrem, sed postea factum esse, ut scilicet inde fingant ejus Verbum aliquando

¹ Ephes. III, 16.

vraiment père de son fils, que les hommes se sont appelés pères de leurs enfans ; car c'est de lui « que s'est nommée toute paternité » au ciel et sur la terre. » Ainsi donc les paroles de ces gens-là, si on ne les examine pas, pourront sembler pleines de sens et de gravité ; mais pour peu qu'on veuille les soumettre à la raison, on n'y trouvera que le sujet d'un grand mépris et le comble du ridicule.

24. Quoi de plus absurde en effet et à la fois de plus vague que leur première question ? Elle n'indique pas ce qu'ils veulent, et ne s'explique pas de manière à ce qu'on puisse y donner réponse. Ils disent absolument : Celui qui est a-t-il fait de rien celui qui n'était pas ? etc. Quel est donc celui qui est, et qu'est-ce que celui qui n'était pas ? Quel est, je vous le répète, disciples d'Arius, quel est celui qui est et celui qui n'était pas ? Qu'appellez-vous le néant ? car celui qui est peut faire ou ce qui est, ou ce qui n'est pas, ou ce qui était déjà. Le sculpteur en bois, l'orfèvre et le potier, chacun dans leur genre, se servent de la matière première et en font ce qu'ils veulent. Dieu aussi, le Dieu de l'univers a pris de cette poussière qui existait déjà et qu'il avait créée, et il en forma l'homme. Mais cette poussière, il lui avait donné l'être par son Verbe. Donc, veulent-ils parler de la matière, il est évident alors que la création entière n'existait pas avant d'être faite, et que les hommes n'emploient que la matière préexistante. Mais tout cela ne prouve rien en leur faveur, puisque, comme nous l'avons dit, ce qui est est fait aussi bien que ce qui n'est pas. Au contraire, s'agit-il de Dieu et de son Verbe, qu'ils ajoutent donc ce qui manque à leur interrogation et qu'ils la présentent ainsi : Dieu, celui qui est, a-t-il été un temps sans le Verbe ? ou celui qui est la lumière a-t-il été sans son éclat ? A-t-il toujours été Père du Verbe ? ou encore, celui qui est le Père a-t-il fait le Verbe, qui n'était pas auparavant ? ou plutôt, n'a-t-il pas toujours eu avec lui ce Verbe qui est son produit par excellence ? Alors on pourra voir clairement qu'ils poussent hors des bornes d'une légitime curiosité leurs enquêtes sur Dieu et sur celui qui vient de Dieu, et qu'ils apportent à cette recherche toute l'audace de sophistes impies. Qui donc pourrait sans indignation les entendre dire que Dieu a été sans son Verbe ? car c'est là que viennent se briser tous les efforts de leur perfidie. Ils veulent éviter cet écueil, et dissimuler leur venin sous les paralogismes ; c'est en vain : personne ne voudra prêter l'oreille à leurs discours quand ils avanceront que Dieu n'a pas toujours été père, mais qu'il l'est devenu par la suite des temps, le tout pour en arriver à représenter le Verbe comme n'ayant

non fuisse. Nemo, inquam, hæc eos disputantes patienter audierit, cum propter plurima quæ supra adversus illos allata sunt argumenta, tum cum Joannes dicat, « Erat Verbum ¹; » et Paulus scribat, « Qui » est splendor gloriæ ², » et, « Qui est super omnia Deus benedictus in » sæcula. Amen ³. »

25. Profecto satius quidem fuisset eos prorsus silere : at quoniam nolunt quiescere, si quis impudentissimas illorum quæstiones refutare voluerit, similia vicissim ab illis audacter perquirat. Fortassis enim cum seipsos similibus viderint absurdis impeditos, tandem cum veritate pugnare desistent. Multis igitur cum precibus divina prius implorata clementia, sic ipsis quis occurrerit : Num qui est Deus, cum antea non esset, postea factus est, vel est ne etiam priusquam fieret? Ergo is cum esset, seipsum fecit, vel est ex nullo ortus, cumque nihil antea esset, subito apparuit? Verum absurda est hujusmodi quæstio; ita plane fateor, absurda est valdeque impia : at est tamen quæstioni ipsorum similis. Nam utrumvis dixerint, id omni plenum impietate est. Si porro hæc de Deo quærere impium et quam maxime impium est : non minor sane impietas fuerit eadem de Verbo interrogare. Verumtamen ad stultam hanc et insanam illorum interrogationem evertendam necessaria videtur hujusmodi responsio. Nimirum semper est Deus; ac proinde cum semper sit Pater, semper quoque est ejusdem splendor, quod est ipsius Verbum. Præterea qui est Deus, Verbum quod item est habet ex seipso, neque Verbum est postea adnatum, quod prius non esset, neque Pater unquam sine Verbo fuit. Nam impia, qua Filius lacessitur, audacia in ipsum Patrem redundat, si nempe sapientiam, Verbum et Filium extrinsecus sibi excogitasse dicatur : quodlibet enim horum dixeris, id quod ex Patre natum est significat, quemadmodum dictum est. Levis igitur futilisquæ hæc illorum est quæstio, et merito quidem. Nam quoniam Verbum sive rationem negant, hinc nihil etiam rationis est in illorum quæstione. Ut enim si quis solem adspiciens de splendore ejus quæreret ac diceret : « An qui est, » splendorem cum non esset fecit, aut qui jam esset? » Ut, inquam, is non sapiens sed stolidus existimaretur, quia splendorem, qui est ex

¹ Joan. 1. — ² Hebr. 1. — ³ Rom. ix, 5.

pas toujours été. Non, je le répète, personne ne les entendrait de sang-froid se révolter contre les argumens invincibles qui les accablent, contre saint Jean, qui leur dit : « Au commencement était le Verbe ; » et contre saint Paul, qui ajoute : « Le Verbe qui est la splendeur de la gloire, » et « le Dieu béni par-dessus tout dans les siècles. Ainsi » soit-il. »

25. Sans doute mieux eût valu qu'ils gardassent le silence ; mais puisqu'ils ne se veulent pas contenir, il est un moyen de réfuter encore leurs sacrilèges questions, c'est de changer de rôle et de pousser hardiment des interrogations de même nature. Peut-être alors l'absurdité des conséquences triomphera de leur opiniâtreté et les désarmera. Fortifié par une fervente prière, qu'un des fidèles vienne leur dire : Est-ce que celui qui est Dieu a été fait, lorsque auparavant il n'existait pas ? ou bien existe-t-il avant même d'avoir été créé ? En effet, lorsqu'il était déjà s'est-il fait lui-même ? ou bien est-il sorti du néant et est-il apparu subitement ? Certes, voilà sans contredit une question absurde, d'une absurdité et d'une impiété révoltantes ; elle est pourtant toute semblable à la leur. Qu'ils adressent l'une ou l'autre, ils blasphèment également. Or, si une pareille question à propos de Dieu est le comble de l'impiété, elle ne sera pas moins coupable au sujet du Verbe. Pour répondre à cette folle et odieuse interpellation et la ruiner complètement, il n'y a qu'à dire : Dieu est éternel ; par suite, il est éternellement Père ; sa splendeur est éternelle comme lui, et cette splendeur est son Verbe. Ensuite Dieu qui est a de lui un Verbe qui est aussi ; ce Verbe ne lui est pas né dans le cours des siècles : jamais le Père n'a été sans son Verbe. Et cette audace impie qui va s'attaquer au Verbe retombe sur le Père, quand on dit qu'il a pu créer hors de lui son Verbe, sa Sagesse et son Fils ; car, nous l'avons prouvé, ces trois noms signifient tout l'être né du Père. Donc la proposition des hérétiques croule par sa base. Ils nient le Verbe, raison éternelle : comment y aurait-il de la raison dans leurs paroles ? Voyez-vous cet homme qui regarderait le soleil et qui demanderait à propos de son éclat : Celui qui est a-t-il fait l'éclat de cet astre lorsqu'il n'était pas, ou bien quand il était déjà ? Cet homme se ferait tourner en ridicule, puisqu'il imaginerait que l'éclat de la lumière est étranger à la lumière elle-même et désirerait savoir quand, où et comment cet éclat a été créé. C'est absolument ce que pensent et disent nos ennemis au sujet du Père et du Fils, et ils font absolument la même question avec infiniment plus d'absurdité, puisqu'ils proclament le Verbe comme étran-

luce, extraneum illi fingeret, et de illo quæreret, quando, ubi, cum, et factus ne esset. Sic sane qui ista de Filio et Patre cogitat, quique ita interrogat, multo dementior censendus est, quippe qui Verbum, quod ex Patre est, externum ipsi inducat, idque quod natura est genitum tanquam quid factum exhibens dicat: « Non fuit antequam nascere- ceretur. » Verum id etiam responsi ad ea quæ interrogaverunt accipiant: Pater qui est, Filium qui erat fecit. Nam, *Verbum caro factum est*⁴, et cum ipse esset Filius Dei, eum in fine sæculorum fecit Filium hominis: nisi forte cum Samosatensi respondeant illum non prius fuisse quam homo fieret. Et hæc quidem satis sint ad primam illorum interrogationem.

26. Vos autem, o ariani, proprias vestras vuculas memoria repentes, nobis jam interrogantibus respondete. Qui est, eone, qui non erat, indigebat ut res omnes procrearet, an eodem cum jam esset opus habuit? Dixistis enim Patrem ex nihilo Filium sibi tanquam instrumentum comparasse, ut per eum omnia efficeret. Quis igitur præstantior est? Is ne qui indiget, an qui in ligentiam explet? An ambo quæ sibi desunt, mutuo subministrant? Nam cum ista dicitis, ejus, qui instrumentum sibi adhibuit, imbecillitatem evidentius ostenditis, si nempe solus omnia non potuerit efficere, sed extrinsecus paraverit sibi instrumentum, veluti faber quidam aut navium fabricator, qui nihil sine securi et serra queunt efficere. Quæ major possit esse impietas? Vel quid hic diutius insistimus quasi hæc essent difficilia, cum ex his quæ supra diximus clarissimum sit mera illorum mentis commenta esse quæcumque proferunt. Ad alteram autem insulsam admodum stultamque eorum quæstionem quam proponunt mulierculis, nihil quoque aliud respondere oporteret, quam quæ supra a nobis jam sunt dicta, nempe non debere nos modum, quo Deus gignit, hominum natura metiri. Ut tamen etiam hic seipsos cogantur condemnare, haud ab re erit ex his, quæ ipsi proponunt, illis hoc modo occurrere. Nempe si parentes de Filio velint prorsus interrogare, intelligant ipsi unde sit filius qui gignitur. Etsi enim genitor filium non habet antequam eum genuerit: tamen postquam eum habuerit, non illum certe extrinsecus, nec alienum, sed ex seipso propriumque suæ naturæ atque

⁴ Joan. 1, 21.

ger à son Père, et qu'ils présentent ce produit éternel de sa divine substance comme une misérable créature, quand ils disent : « Il n'était pas avant de naître. » Qu'ils écoutent donc la réponse à leur question : Le Père, qui est, a fait le Fils, qui était déjà ; car le Verbe a été fait chair, et, étant lui-même Fils de Dieu, Dieu l'a fait Fils de l'homme à la fin des siècles. A moins pourtant qu'ils ne nous répliquent avec Paul de Samosate, qu'il n'était pas avant d'être fait homme. Mais en voilà assez sur cette première question.

26. Maintenant, ô ariens, remettez-vous en mémoire vos propres paroles et répondez à nos demandes. Celui qui est avait-il besoin pour créer toutes choses de celui qui n'était pas, ou bien s'est-il reposé de cette œuvre sur celui qui était déjà ? car vous nous avez dit que le Père avait tiré le Fils du néant pour s'en faire un instrument de création. Qui donc est le plus grand, je vous le demande, de celui qui a besoin ou de celui qui par son aide vient compléter son pouvoir ? ou bien viennent-ils tous deux s'ajouter réciproquement ce qui leur manque à chacun ? Quand vous parlez d'instrumens que Dieu se crée, vous attestez ainsi son impuissance : il n'aurait rien pu faire par lui-même ; il lui faut chercher hors de lui un instrument, comme le charpentier, qui ne peut rien sans sa hache ou sa scie. Est-il une plus révoltante impiété ? et pourquoi insister de la sorte sur ces difficultés, comme si elles étaient réelles ? N'avons-nous pas démontré jusqu'à l'évidence que leur doctrine n'est qu'un tissu de fables et de mensonges. Quant à cette autre sottise question qu'ils adressent aux femmes, il n'y a rien à leur répondre que ce que nous avons dit déjà, à savoir qu'on ne peut assimiler la génération divine à la génération humaine. Néanmoins, pour les forcer à se condamner eux-mêmes, il ne sera pas sans intérêt de les mettre en opposition avec leurs propres paroles. En effet, ils interrogent les parens sur leurs enfans ; mais qu'ils commencent donc par reconnaître d'abord d'où vient l'enfant engendré ; car, sans doute, le Père n'a pas de Fils avant de l'avoir engendré ; mais quand une fois il l'a eu, on ne peut pas dire que cet enfant lui soit étranger, qu'il l'ait pris hors de lui ; au contraire, c'est le produit de sa nature, c'est sa parfaite image : qui voit l'un voit l'autre. Est-ce d'après les exemples de l'humanité qu'ils fixent l'époque de sa géné-

sui simillimam imaginem habuit, ita ut ille in ipso et ipse in illo videatur. Si igitur humanis exemplis tempus gignentium definiunt, cur non ex iisdem exemplis filios natura similes propriosque suorum parentum esse percipiunt; sed, serpentum more, id solum quod veneno aptum est e terra seligunt? Sane cum illi parentes his verbis interrogabant: **Habuistine filium antequam gigneret?** hæc oportuerat addere: **Si habes filium, num extrinsecus velut domum aut aliquid aliud emis? Ut scilicet tibi responderet: Non extrinsecus, sed ex me est. Quæ enim extrinsecus habentur, possessiones sunt, atque ab alio ad alium trans-eunt: at filius ex me est, meæque naturæ proprius est ac similis, non ex alio in me factus, sed ex me genitus: unde totus et integer in illo sum, manens ipse quod sum. Nempe ita se res habet: tametsi genitor tempore a filio differt, ut homo, qui et ipse quoque in tempore natus est; simul tamen semper secum existentem filium etiam ipse haberet, nisi obstaret repugnaretque naturæ imbecillitas. Hinc Levi tum quidem in lumbis proavi erat, cum nondum ipse esset genitus, eumque avus genuisset. Quocirca cum homo id ætatis attigerit, in qua generandi facultatem tribuit natura, statim homo, natura ab omni jam libera impedimento, filii qui ex ipso est fit pater.**

27. Itaque si parentes de propriis interrogaverint liberis, comprehendantque filios naturales non extrinsecus nasci, sed ex parentibus, fateantur quoque igitur Verbum Dei totum esse ex Patre. Quod si de tempore movent difficultatem, respondeant quidnam Deo possit esse impedimento? Par enim est eos, ex his ipsis quæ ridendo quærunt, impietatis convinci. Dicant igitur, quid impediatur quominus Deus sit semper Filii Pater? Nam concessum est id quod gignitur ex patre esse. Ut autem hi qui ista de Deo cogitant, in seipsos ferant sententiam: quemadmodum ipsi mulieres de tempore interrogavere, sic solem de suo splendore, fontem de fluvio ex se manante interrogent, ut discant hæc, quamvis sint quid prognatum, semper cum illis esse ex quibus fuere exorta. Porro si huiusmodi accidit genitoribus ut id, quod ex ipsis oritur, et ex natura et semper habeant: cur Deum rebus factis inferiorem suspicantes, non apertius suam expromunt impietatem? Quod si id palam non audent dicere, concessumque præterea est Filium non extrinsecus sed ex Patre naturaliter nasci, nec denique quid-

ration? Pourquoi donc alors ces mêmes exemples ne les amènent-ils pas à comprendre que les fils sont de la même nature que les pères? Pourquoi, au contraire, s'en vont-ils comme des serpens prendre à la terre ce qui doit alimenter leur venin? Quand ils disaient aux mères : Avez-vous eu un fils avant de l'engendrer? il fallait ajouter aussi : Si vous avez eu un fils, ne vous l'êtes-vous pas procuré du dehors, ne l'avez-vous pas acheté comme une maison ou tout autre objet? Et alors vous auriez reçu cette réponse : Non, certes, il ne me vient pas du dehors; il est bien né de moi; car tout ce qui est extérieur est possession et passe de l'un à l'autre, mais mon fils est de moi, il m'est propre, il a ma nature, il n'a pas été fait par autrui, il est engendré de moi. Je suis tout en lui, quoique néanmoins je garde mon individualité. Voilà la vérité. Sans doute le père diffère du fils par son âge : rien de plus simple; il est homme et il naît dans le temps. Si la faiblesse de sa nature n'y répugnait, il aurait lui-même un fils toujours existant avec lui. C'est ce qui fait que Lévi était dans les reins de son aïeul lorsqu'il n'était pas encore engendré, lorsque son père n'avait pas encore eu d'enfant. Puis, quand l'homme a atteint l'âge où la nature lui donne le pouvoir d'engendrer, libre alors des entraves que lui imposait son organisation, il devient le père d'un fils qui vient de lui.

27. Si donc en interrogeant ainsi les mères sur leurs enfans, ils ont pu comprendre que dans l'ordre naturel les fils ne naissent pas du dehors, mais de leurs parens, il y aura nécessité pour eux d'avouer que le Verbe également vient tout entier du Père. Soulèveront-ils quelque difficulté sur le temps? qu'ils veuillent bien nous dire si Dieu connaît les obstacles. Au reste, il ne sera pas hors de propos de les convaincre d'impiété par ces questions-là même qu'ils font en se jouant. Qu'ils nous disent donc ce qui empêche Dieu d'être toujours le Père de son Fils. Ils nous ont accordé que l'être engendré vient de son père : laissons-leur prononcer eux-mêmes la sentence qui condamne leurs paroles. Puisqu'ils interrogent les femmes sur l'époque de la génération, qu'ils interrogent aussi le soleil sur son éclat, la fontaine sur l'eau qu'elle répand, et ils en apprendront que ces produits, tout produits qu'ils sont, n'en ont pas moins commencé à exister en même temps que ce dont ils émanent. Or donc s'il en arrive ainsi pour les paternités de cette sorte, et qu'elles contiennent par nature les produits qui viennent d'elles, n'est-ce pas donner une preuve évidente d'impiété que de rabaisser Dieu à un rang inférieur? Que s'ils n'osent pas avouer

quam est quo Deus impediri possit (nec enim hominis similis est Deus : imo sole major est, vel potius Deus est solis) : perspicuum sane fuerit et ex ipso et cum ipso Patre semper una existere Verbum, per quod omnia quæ antea non erant fecit Pater ut essent. Itaque Filium non ex nihilo, sed æternum atque ex Patre esse res ipsa demonstrat : atque ideo illa hæreticorum interrogatio, qua parentes circumveniunt, eorum coarguit malitiam. Nam quod naturæ proprium est coacti sunt ipsi agnoscere, nihilque nisi pudorem retulere ex hujusmodi questionibus, quas circa tempora excogitarunt.

28. Quod autem Dei generationem cum humana natura conferre, vel partem Dei esse ejus Filium nefas sit putare, nec ullam prorsus passionem generatio significet, antea quidem diximus, eademque modo repetimus, Deum non esse hominis similem. Nam homines quidem, quiddam patiendo, gignunt, quippe qui fluxam habeant naturam, et tempus propter propriæ naturæ infirmitatem expectant. At de Deo id dici non licet. Neque enim ex partibus est compositus, sed passionis expers est et simplex, nihilque omnino patiens et absque ulla divisione, Filii est Pater ; cujus utique rei insigne argumentum ac documentum divinæ nobis Scripturæ suppeditant. Nimirum, « Verbum Dei, » Filius ejus est ; et vicissim Filius, Verbum et Sapiaentia est Patris : » Verbum porro et Sapiaentia nec res est creata nec pars ejus cujus est Verbum, nec passione aliqua nascitur. Igitur utrumque Scriptura conjungens, Filium quidem esse declaravit, ut naturalem et verum esse naturæ fœtum doceret : ne quis autem humanum fœtum esse suspicaretur, rursus ejusdem indicat naturam, cum eum Verbum, Sapiaentiam et splendorem esse dicit. Inde siquidem intelligimus divinam generationem passionis immunem, æternamque, et Deo dignam esse. Quæ enim passio, vel quænam est pars Patris, Verbum, Sapiaentia et splendor ? Id certe ipsi etiam amentes possint discere. Ut enim mulieres de filio interrogavere, sic viros de verbo interrogent, ut doceantur nec passionem nec partem eorum esse mentis suæ verbum quod enuntiant. Quod si hominum, quorum patibilis et dividua est natura, hujusmodi sit verbum ; quare in Deo, qui nec corporeus est nec

hautement ce blasphème, s'ils accordent d'ailleurs que le Fils est né non pas du dehors, mais de la nature même du Père, et qu'enfin Dieu ne connaît aucun obstacle (car Dieu n'est pas la ressemblance de l'homme, il est plus grand que le soleil, ou plutôt il est le Dieu du soleil); nécessairement il restera démontré que le Verbe existe avec le Père, qu'il vient de lui et ne fait qu'un avec lui, et que par lui le Père a tiré du néant toutes les créatures et leur a donné l'être. Donc le Fils n'est pas sorti du néant; donc il vient de son Père; donc il est éternel; et cette captieuse interrogation que les hérétiques adressent aux parens retombe sur eux-mêmes et démasque leur mauvaise foi. Car ils sont forcés de reconnaître l'identité de ces natures divines et de subir la honte, seul fruit de leurs absurdes questions.

28. Il y a ensuite dans le parallèle de la génération divine et de la génération humaine, dans l'idée de concevoir le Fils comme une partie détachée du Père, une égale et haute impiété. C'est un crime de supposer dans cette divine génération la moindre séparation; nous l'avons dit plus haut, nous allons le prouver encore. Non, disons-nous, Dieu n'est en rien semblable à l'homme. Les hommes n'engendrent pas sans détriment; car leur nature est faible, et la fragilité de leur condition les oblige d'attendre un temps fixé. Il n'en va pas ainsi pour Dieu. Dieu n'est pas composé de parties, il est simple, et par cela même à l'abri de toute division, de tout détriment. Il est le Père du Fils; c'est ce qu'enseignent et démontrent victorieusement les saintes Écritures. Écoutez-les : « Le Verbe de Dieu est son Fils, et le Fils est » la Sagesse et le Verbe de son Père. » Or le Verbe, la Sagesse n'est ni la créature, ni la partie de celui dont il vient : il naît sans le moindre détriment pour son Père. Aussi l'Écriture en les unissant l'un et l'autre, déclare-t-elle que le Fils est le produit naturel et véritable de la nature divine, et pour que personne ne puisse faire entrer dans cette génération la moindre idée d'humanité, elle a soin d'ajouter : « Qu'il » est son Verbe, sa Sagesse et sa splendeur. » D'où nous concluons nécessairement que cette génération a lieu sans division, sans séparation aucune; qu'elle est éternelle et vraiment digne de Dieu. Quelle est donc en effet la part ou la fraction du Père qui forme son Verbe et sa Sagesse? Une semblable idée ne peut naître que dans l'esprit d'un insensé. Puisqu'i's savent si bien interroger les femmes sur leurs fils, qu'ils interrogent donc aussi les hommes sur leur verbe, leur parole : ils en apprendront que cette parole, ce verbe, n'est ni une partie ni une fraction de leur intelligence. Si donc tel est le verbe pour l'homme,

dividuus, passiones partesve cogitant, ut scilicet id cavere simulantes, veram ac naturalem Filii generationem negent? Igitur id quod ex Deo genitum est, absque ulla passione genitum esse satis supra probatum est : nunc etiam speciatim ostendimus Verbum absque passione generari. Jam vero eadem similiter de Sapientia audiant : « Non est Deus ut homo, » nihil hic humanum de illo fingant. Nam sapientiam accipiunt homines : at Deus qui nullius fit particeps, ipse suæ sapientiæ pater est, cujus qui participes fiunt, sapientes solent appellari. Hæc autem sapientia non passio, non pars, sed proprius Patris est fœtus. Idcirco semper fuit Pater, nec patrem esse Deo postea accidit, ne esse existimetur mutabilis. Nam si illum patrem esse, bonum fuit, nec semper fuit pater ; non igitur semper fuit in illo bonum.

29. Atqui, inquit, semper quoque Deus fuit effector, nec efficiendi facultas illi postea accessit : num ergo quia opifex est, æterna quoque sunt ejus opera, nec de his dicere licet, non erant antequam fierent? Næ insani ariani ! Quid enim simile et Filium inter et opus, ut eadem de patre quæ de opificibus dicant? Qui porro, postquam tantam esse fœtus et operis differentiam supra ostensum est, in eadem hærent inscitia? Idem igitur repetendum est, videlicet opus extra opificem esse, uti dictum est, Filium vero proprium esse naturæ fœtum. Quocirca necesse non est semper opus existisse : siquidem cum vult opifex, opus facit. At fœtus subjectus voluntati non est, sed naturæ est proprietas. Præterea recte opifex quis vocari potest, etiamsi nondum existent opera : at Pater nec dici nec esse potest, quando non existit Filius. Quod si scrutari velint, cur cum Deus semper possit opera facere, non semper facit ; sane insanientium hominum temeritas ista est. « Quis enim cognovit sensum Domini, aut quis consiliarius » ejus fuit¹? » Aut quomodo figmentum dicet fictori : « Quid me fecisti sic²? » Verum ne vel levi objecta ratione, silentio utamur, audiant illi res factas æternas esse non potuisse, etiamsi eas semper

¹ Rom. xi, 34. — ² *Ibid.* ix, 20.

cet être de nature divisible et complexe, pourquoi donc s'imaginer que Dieu, incorporel et indivisible par essence, peut subir des divisions, des partages, et pourquoi se servir ensuite de cette absurdité pour nier la divine et véritable génération du Fils? Ainsi, nous avons prouvé suffisamment que ce qui est engendré de Dieu l'est sans la moindre séparation. Montrons maintenant plus spécialement que le Verbe est engendré de Dieu sans séparation aucune. Commencez d'abord par écouter la Sagesse éternelle : « Dieu n'est pas semblable à l'homme ; » et n'essayez pas ensuite d'y appliquer aucune idée humaine. Les hommes reçoivent la sagesse ; mais Dieu, qui ne reçoit rien de personne, est lui-même le Père de la sagesse, et on n'appelle sages que ceux qu'il daigne y faire participer. Or cette sagesse n'est pas une fraction, elle n'est pas une partie ; elle est le produit propre et réel du Père. Aussi Dieu a-t-il toujours été Père, et cette qualité ne lui est pas survenue dans le temps, car ce serait supposer qu'il n'est pas immuable ; et s'il a été bien qu'il possédât cette paternité et qu'il ne l'ait pas possédée éternellement, le bien suprême n'aurait pas toujours été en lui.

20. Mais, dirent-ils, Dieu a toujours été créateur ; le pouvoir de créer ne lui est pas venu d'un jour à l'autre ; puisqu'il est éternellement créateur, ses ouvrages sont donc éternels comme lui, et on ne peut pas dire d'eux : Ils n'étaient pas avant d'être créés? Hérétiques insensés ! Qu'y a-t-il de commun entre le Fils et une œuvre créée, pour oser traiter le Père comme un artisan? Et comment ont-ils le courage, après que nous leur avons montré entre le Fils et l'ouvrage une si immense différence, de persister dans une ignorance aussi grossière? Faut-il donc le répéter encore? Sans doute l'œuvre est en dehors de l'artisan : oui ; mais le Fils est le produit spécial de la nature du Père. Il n'est pas nécessaire que l'œuvre ait toujours existé, car l'ouvrier la fait quand bon lui semble ; mais le produit, le Fils n'est pas soumis à la volonté : c'est un résultat propre de la nature essentielle. D'ailleurs on peut avoir titre d'ouvrier sans que les œuvres existent encore, tandis que nul ne peut être nommé père si son fils n'existe pas. Voudraient-ils par hasard chercher pour quelle raison Dieu éternellement créateur n'a pas toujours créé? Ce serait une folle témérité. « Qui donc en effet connaît l'esprit du Seigneur, et qui jamais a été » son conseiller? » ou comment la créature dira-t-elle au créateur : « Pourquoi m'avez-vous fait ainsi? » Mais pour ne pas laisser sans réponse une aussi mince objection, nous allons prouver que quand Dieu

potuerit facere Deus. Illæ enim ex nihilo sunt, nec erant antequam fierent, quomodo simul cum Deo, qui semper est, possint existere? Hinc Deus rerum ipsarum commodo prospiciens, tunc omnia fecit cum vidit posse facta permanere. Ac quemadmodum tametsi ab initio, Adami aut Noe aut Moysis tempore Verbum suum potuit mittere, nec tamen misit nisi in fine temporum; id quippe universæ naturæ esse utile noverat: ita et res factas produxit cum et ipse voluit, et illis conveniebat. At vero Filius cum non opus, sed naturæ Patris sit proprius, semper idcirco est. Cum enim semper sit Pater, semper quoque esse oportet quod ejus naturæ est proprium, quod idem et Verbum et Sapientia ejus est. Cæterum res creatæ licet nondum existant, nihil tamen suo detrahunt effectori, cum eas pro sua voluntate possit producere: at fœtus nisi semper simul sit cum Patre, perfectionis ejus naturæ sequetur imminutio. Hinc opera quidem, cum voluit, per suum produxit Verbum: Filius vero semper est proprius naturæ fœtus.

30. Et hæc quidem fidelibus lætitiâ, dolorem pariunt hæreticis, quippe qui prostratam penitus suam videant hæresim. Nam alia hæc illorum interrogatio: «An unum sit non factum vel duo?» argumento est non rectam esse illorum mentem, sed suspectam et dolo plenam. Non enim ad Patris honorem, sed ad Verbi dedecus ista sciscitantur. Itaque si quis illorum artificii ignarus unum esse non factum responderit, statim suum venenum his verbis effundunt: Ergo Filius e rebus factis est, recteque contendimus non fuisse antequam nasceretur. Omnia enim conturbant et miscent, eo tantum animo ut Verbum disjungant a Patre, et omnium opificem inter opera numerent. Sane illi etiam idcirco damnatione digni fuerint, quod cum episcopis Nicææ congregatis crimini dent vocabulis non scriptis usos esse, tametsi non impiis, sed potius ad illorum impietatem evertendam aptissime positis, ipsi sua sponte eadem non dubitent subire criminationem, dum voces non scriptas usurpant, convitiisque excogitant adversus Dominum, nec ea cognoscunt quæ ipsi dicunt et asseverant. Interrogent itaque gentiles, a quibus hujusmodi didicere dictionem: (nec enim Scripturarum, sed illorum vox ista commentum est) ut variis-ejus significationibus, auditis intelligant se ne de his quidem, de quibus disserunt,

pourrait faire des créatures éternelles, elles ne pourraient pas exister de toute éternité. Elles sont sorties du néant; e'les n'étaient pas avant leur création, comment pourraient-elles coexister à Dieu, qui est éternel? Aussi Dieu, considérant l'avantage de chaque chose, les a faites quand il a vu qu'elles pouvaient durer avantageusement. De même que dès le principe et du temps d'Adam et de Moïse, Dieu pouvait bien envoyer son Verbe, et que cependant il ne l'a envoyé qu'à la fin des temps; car il savait qu'alors cet avènement était utile à l'univers; de même il a produit toutes les créatures quand il l'a voulu et quand cela devait être utile. Mais le Fils n'est pas une œuvre, il est le produit réel de la nature du Père; aussi est-il éternel. Car le Père étant éternel, l'être qui est le produit spécial de sa nature, c'est-à-dire son Verbe et sa Sagesse, est éternel comme lui. Et enfin la non existence des créatures n'enlève rien au créateur, puisqu'il peut les produire à sa volonté; mais si, au contraire, le Fils n'existe pas de toute éternité avec son Père, il s'ensuit une diminution dans la perfection de la nature divine: aussi quand le Père a voulu produire ses œuvres, il les a créées par le Verbe; mais le Fils est le produit intime de sa nature.

30. C'est là ce qui fait la joie des fidèles et la honte et la douleur des hérétiques; car ces derniers y voient la ruine complète de leur funeste doctrine. Leur autre question en effet: «Y en a-t-il deux d'incrées?» est encore une preuve de la fausseté de leur esprit et de la perfidie de leur intelligence. Car elle est faite, non pas pour la gloire du Père, mais pour l'opprobre du Fils. Et si quelqu'un, dans l'ignorance de leurs artifices, a le malheur de répondre: Il n'y en a qu'un; aussitôt ils se hâtent de répandre leur pernicieuse croyance, et de dire: Donc le Fils est une des créatures, et nous avons raison de prétendre qu'il n'était pas avant d'avoir été créé. C'est ainsi qu'ils brouillent et confondent tout, dans la seule intention de distinguer le Fils du Père, et de rabaisser le créateur au niveau de ses créatures. Aussi sont-ils éminemment mal reçus à venir accuser les Pères du concile de Nicée, et leur reprocher d'avoir employé des formules hors de l'Écriture; formules néanmoins essentiellement orthodoxes, et réfutant merveilleusement l'hérésie. Eux-mêmes, en effet, n'encourent-ils pas gratuitement un blâme pareil, puisqu'ils se servent de paroles étrangères aux Écritures pour blasphémer le Seigneur, sans connaître même ce qu'ils avancent et ce qu'ils soutiennent? Qu'ils interrogent donc les païens, dont ils ont appris toutes ces impiétés (car nécessairement c'est là une invention païenne, et l'Écriture sainte ne peut y avoir de part),

recte nosse interrogare. Ego enim propter illos didici non factum dici quod nondum factum est, sed fieri potest, ut lignum, quod quidem nondum scapha est factum, sed fieri potest. Rursus non factum vocant quod neque factum est, neque unquam fieri potest ut triangulus quadrangulus, et numerus par, impar. Nec enim triangulus quadrangulus unquam fuit aut unquam futurus est: nec item numerus par fuit vel erit unquam impar. Præterea dicitur non factum quod quidem existit; sed ex nullo est natum, neminemque prorsus sui partem habet. Asterius quoque sophista vaferrimus et hæresis patronus, in proprio opusculo addidit non factum esse id quod non est factum, sed quod semper est. Itaque quonam sensu vocem non facti intelligerent necesse erat eos, interrogando, explicare, ut videlicet is, qui interrogabatur, rite posset respondere.

31. Quod si se recte putant interrogare cum aiunt: Unumne est non factum, an duo? Primum quidem, ut imperiti, audituri sunt et multa et nihil esse; plurima, inquam, quæ esse possunt; nihil vero quod fieri non queat, quemadmodum dictum est. Sed si ut Asterio placuit non id, quod factum est, sed quod semper est, non factum esse; sic illi hoc sensu interrogant; audiant, nec semel sed sæpius, Filium secundum hanc significationem non factum posse dici. Namque nec ex rebus factis, nec opus, sed semper una cum Patre est, uti jam fuit probatum, etiamsi varias illi formas induant, ut impia hæc adversus Dominum possint proferre verba: «Ex nihilo est,» et, «Non erat antequam» nasceretur. » Quod si omni ex parte expleri, demum velint illa voce significari id, quod existat quidem, non sit autem ex aliquo ortum, neque sui ipsius habeat Patrem; respondebimus eum quem hoc modo significant, unum ac solum esse non factum Patrem: quo quidem responso nihilo magis sunt profecturi. Nec enim ex eo, quod Deus hac ratione non factus dicatur, sequitur factum esse Filium, cum ex superioribus argumentis clarum sit tale esse Verbum, qualis est qui ipsum genuit. Quocirca etiamsi Deus sit non factus, non idcirco facta sed vere genita est ejus imago, quæ ejus et Verbum et Sapientia est. Ecqua enim intercedit similitudo inter rem factam et non factam?

qu'ils les interrogent, et ils apprendront d'eux que les nombreuses significations a ce mot d'incr  , et ils reconnaîtront ainsi qu'ils ne comprennent pas m  me ce qu'ils demandent. Moi – m  me j'ai appris des pa  ns que ce terme d'incr   s'applique    ce qui n'étant pas encore cr   peut l'être ; un tronc d'arbre, par exemple, il n'est pas encore une barque : il peut le devenir. Ils nomment encore incr   ce qui n'a pas été fait et qui ne peut jamais l'être, tel qu'un triangle quadrangulaire, un nombre pair et impair    la fois. Jamais, en effet, il n'y aura de triangle quadrangulaire ; jamais le même nombre ne sera pair et impair. Ensuite on nomme incr   ce qui existe, ce qui n'est né de personne et n'a pas de père. Le sophiste Astérius, ce hardi créateur d'hérésie, a même ajouté dans son opuscule, que l'on regarde comme incr   ce qui n'a pas été fait et ce qui existe éternellement. Ainsi donc il était nécessaire de bien expliquer le sens qu'ils attachaient dans leurs interrogations    ce mot incr  , pour que celui qui était interrogé pût répondre en connaissance de cause.

31. S'imagineraient-ils par hasard que leur question est franche quand ils disent : Y en a-t-il un seul ou deux d'incr  s ? Qu'i's commencent donc par apprendre, les ignorans, que beaucoup de choses sont incr  es, et qu'aussi bien rien n'est réellement et proprement incr  . Bien des choses en effet pourraient exister, et il n'est rien d'*impossible*, comme on dit. Veulent-ils, dans le sens d'Astérius, dire que la qualification d'incr   s'applique    ce qui n'a pas été fait,    ce qui est éternellement ? qu'ils écoutent alors de toutes leurs oreilles, et qu'ils entendent bien que c'est là réellement l'acception dans laquelle nous prenons ce mot d'incr   pour le Fils. Car le Fils n'est pas une créature ni une œuvre factice, il existe de toute éternité avec son Père : c'est ce que nous avons démontré victorieusement et malgré toutes leurs variations, malgré leurs efforts pour mettre en crédit leur blasphème : « Le Fils est sorti du néant ; » et « Il n'était pas avant de naître. » Repoussés et battus sur tous les points, prétendent-ils prouver par leurs interrogations que le sens véritable est : L'être vivant n'est né de personne et ne peut avoir de Père ? Nous leur répondrons alors que celui dont ils veulent parler est le Père, qui est unique, qui est seul et incr  . Et que gagneront-ils    cette réponse ? Car de ce que Dieu le Père est appelé incr   dans ce sens, il ne s'ensuit nullement que le Fils soit cr  , puisque d'ailleurs il est clair, par nos pr  c  dents argumens, que le Verbe est semblable    celui qui l'a engendré. Au contraire, Dieu est incr   ; son image également est incr  e : c'est son pr  -

Nam eadem sæpius dicere nil grave videatur. Si enim id, quod factum est, velint simile esse ejus quod non factum est, adeo ut qui unum viderit, aliud quoque videat, parum omnino abfuerit quin dicant id quod non factum est rerum creaturarum imaginem esse: proindeque omnia ab ipsius confunduntur; nam et res factas cum eo qui non factus est adæquant, et eum, qui non factus est, usque ad res factas deprimunt, idque tantum ut Filium inter ipsas res factas collocent.

32. Verum nec ipsos arbitror ea amplius ausuros dicere, si Asterio sophistæ velint obtemperare. Ille enim, tametsi arianæ hæresi studet suffragari, unumque esse non factum affirmat, contraria tamen illis loquitur, quippe qui dicat Dei sapientiam non factam et principii expertem esse, ut ex ejus scriptis, quorum hæc pars est, licet perspicere. « Non dixit, inquit ille, beatus Paulus se Christum prædicare » Dei virtutem vel Dei sapientiam, sed absque disjunctione, Dei virtutem et Dei sapientiam; aliam quidem esse docens propriam ipsius » Dei virtutem, ipsique innatam, ac simul cum eo existentem, et non » factam. » Et paulopost: « Quamvis sempiterna ejus virtus et sapientia, » quam principii expertem et non factam esse vera ratio declarat, una » sane et eadem fuerit ¹. » Licet enim verbis Apostoli non bene intellectis duas esse sapientias existimarit: tamen cum dixerit sapientiam, quæ simul cum Deo existit, non factam esse; non jam unum non factum, sed aliud quoque non factum cum illo esse declaravit. Nam quod simul existit, non simul cum seipso sed cum alio existit. Vel igitur Asterio auscultantes, non amplius interrogent, « Unumne sit non » factum, an duo? » ne tanquam dissidentes cum eo pugnent. Aut si ei adversantur, ejusdem libro inniti desinant, ne se invicem lacerantes, a seipsis mutuo conficiantur. Et hæc quidem pauca adversus illorum inscitiam sint dicta. Quis vero sceleratam eorum astutiam vehementer satis invehi possit? Quis eos ista insanientes merito non oderit? Cum enim jam non sit eis integrum his uti vocibus: « E nihilo est, non fuit » antequam nasceretur, » vocabulum non facti excogitavere, ut, cum apud simpliciores Filium factum esse dicunt, eadem rursus illa signi-

¹ 1 Cor. 1, 24.

duit essentiel, son Verbe et sa Sagesse. Quelle ressemblance y aurait-il donc, je le demande, entre une créature et un être incréé? Qu'on ne nous reproche pas de dire toujours la même chose; car s'ils veulent, eux, assimiler le créé et l'incréé, les représenter comme ressemblans, au point que qui voit l'un voie l'autre, peu s'en faut, vraiment, qu'ils n'en viennent à soutenir que l'incréé est l'image des créatures. Il est donc évident qu'ils brouillent et confondent tout, qu'ils élèvent la créature au rang de l'incréé, qu'ils abaissent l'incréé à la créature, le tout pour faire descendre le Fils au niveau des choses créées.

32. Ils n'oseraient pas vraiment en dire davantage s'ils voulaient se déclarer disciples d'Astérius. Car ce sophiste, tout ardent panégyriste qu'il est de l'hérésie arienne, et bien qu'il affirme qu'il n'y a qu'un être incréé, contredit néanmoins nos adversaires, en avouant que la sagesse de Dieu est incréée comme lui, et qu'elle n'a pas eu de commencement. On en peut voir la preuve dans plusieurs parties de ses écrits : « Saint Paul n'a pas dit, s'écrie-t il, qu'il annonçait le Christ, » sagesse ou vertu de Dieu; il a dit sans disjonctive, sagesse et vertu » de Dieu : enseignant ainsi que la vertu de Dieu est distincte de lui, » mais qu'elle lui est propre cependant, qu'elle existe avec lui, et » qu'elle est incréée. » Quelques lignes plus bas, il ajoute : « Quoique » sa vertu et sa sagesse éternelle présentée par la saine raison comme » n'ayant pas eu de commencement et étant incréée est une et identique. » Des paroles mal comprises de l'Apôtre, le sophiste a conclu qu'il y avait deux sagesse; mais il n'en a pas moins reconnu que celle qui réside en Dieu est incréée, et déclare par cela même qu'il n'y en a pas un seul d'incréé, qu'au moins y en a-t-il un second. En effet, ce qui coexiste ne coexiste pas à soi-même, mais à un autre. Ainsi donc qu'ils ne s'avisent plus, ces complaisans d'Astérius, de demander : « Y en a-t-il un ou deux d'incréés? » de peur de se trouver en contradiction avec leur patron, ou bien alors qu'ils cessent de s'autoriser de son livre s'ils sont ses ennemis; car, en se déchirant ainsi les uns les autres, ils courent risque de se tuer mutuellement. Voilà le peu de mots que nous avons à dire sur leur incroyable ignorance; mais qui pourra s'élever avec assez d'énergie contre leur scélérate perfidie? Pourra-t-on assez détester leur insigne folie? Car il ne leur suffit pas d'employer ces locutions impies : « Il est sorti du néant; il n'était pas » avant de naître; » ils ont encore inventé ce mot d'incréé pour séduire les simples, et toujours pour en arriver à leur même conclusion : « Il » est sorti du néant; pendant un temps il ne fut pas; » paroles blas-

fiant vocabula, nempe : « Ex nihilo est, et, aliquando non fuit. » Namque hujusmodi vocibus res factæ et creaturæ indicantur.

38. Sane si his quæ propugnant confiderent, ea ipsa essent retinenda, nec varias opus esset formas assumere. Verum id minime volunt, seque omnia facile posse arbitratur, si hæresi hoc nomine cooperta, vocabulum non facti objecerint. Sed enim hæc ipsa non facti dictio nequaquam ad Filium refertur, quidquid illi contra obganniant, sed ad res factas : cujus quidem rei quid simile videre est in istis vocibus, Omnipotens, et, Dominus virtutum. Nam si Pater omnia per Verbum in sua potestate habet, gubernat, et regit : si eodem Patris regno, potitur Filius, omnibusque imperat ut Verbum et imago Patris, manifestum est neque hoc modo Filium inter res omnes collocari, neque Deum propter ipsum, Omnipotentem et Dominum appellari, sed propter res per Filium factas, quibus per Verbum et imperat et dominatur. Similiter igitur nec vox non facti ad Filium refertur, sed ad res per Filium factas : idque non immerito. Nec enim Deus rerum factarum est similis, sed earum creator per Filium et effector est. Porro ut hæc dictio, non-factum, ad res factas referenda est, ita vox ista, Pater, ad Filium refertur. Hinc qui Deum effectorem, opificem et non factum appellat, res creatas et factas perspicit et intelligit : qui autem Deum Patrem vocat, statim Filium concipit et agnoscit. Quocirca mira profecto videatur illorum in propria impietate pervicacia. Nam quamvis vox non facti rectum quem supra diximus sensum habeat, pieque possit usurpari, illi, ut suæ patrocinentur hæresi, eadem voce ad Filii contumeliam abutuntur. Nimirum non legerunt eum qui Filium honorat, Patrem quoque honorare, et qui Filium injuria afficit, Patrem similiter eadem afficere injuria¹. Enimvero si gloria et honor Patris illis curæ fuisset, debuissent potius, quod et convenientius fuisset et dignius, Patrem, Deum agnoscere et dicere, quam eum hoc nomine indicare. Nam cum Deum non factum appellant, eum quemadmodum dixi, ex factis operibus effectorem duntaxat et opificem vocant, rati se posse inde pro sua libidine innuere Verbum opus et rem factam esse. Qui autem Deum, Patrem nuncupat, eum ex Filio significat, non ignarus quod, cum esset Filius, res factæ omnes, per eundem Filium ne-

¹ Joan. v, 23.

phénomènes, qui jamais ne peuvent être applicables qu'à des créatures.

33. Certes, s'ils avaient quelque foi dans la cause qu'ils défendent, ils s'en tiendraient aux mêmes formules et ne les changeraient pas perpétuellement; mais non, c'est qu'ils espèrent dissimuler leur hérésie et en imposer plus facilement aux hommes avec ce nouveau mot d'Incréé, qui dans leurs idées ne s'applique pas au Fils de Dieu, mais seulement aux créatures. Nous avons quelque chose de semblable dans ces mots : Le Tout-Puissant, Dieu des vertus. Si le Père a par son Verbe la souveraineté et la toute-puissance sur l'univers, et que le Fils, Verbe et image du Père, règne également sur le même empire, il est évident que de cette sorte, le Fils n'est nullement compris dans les créatures, et que Dieu reçoit le titre de tout-puissant, non pas à cause de lui-même, mais en considération des créatures, sur lesquelles il règne et qu'il gouverne par son Verbe. De même aussi cette épithète d'Incréé ne s'applique pas directement au Fils, mais elle a rapport aux choses qu'il a créées. Et ce n'est pas sans raison : cette expression est corrélatrice aux créatures, comme celle de Père est corrélatrice à celle de Fils. Aussi quand on nomme Dieu auteur, créateur et incréé, a-t-on en vue les choses faites et créées, comme lorsqu'on le nomme Père on a aussitôt dans l'esprit l'idée de son Fils. C'est ce qui rend leur partialité plus odieuse. Ce mot d'Incréé, qui a un sens orthodoxe et véritable, comme nous l'avons dit déjà, qui se peut employer dans une sainte acception, ils en abusent, ils le corrompent pour en voiler et en protéger leur hérésie et pour outrager le Fils de Dieu. Mais ils n'ont donc pas lu que celui qui honorait le Fils honorait aussi le Père, et que celui qui outrageait le Père outrageait également le Fils? Ah! s'ils avaient le moins du monde à cœur la gloire et l'honneur du Père, ils eussent dû, et c'eût été chose bien plus digne et plus convenable, reconnaître et donner à Dieu son titre de Père plutôt que de l'appeler incréé; car cette dénomination tirée des créatures ne le présente que comme auteur et créateur. Ils espèrent sans doute, à l'abri de cette concession, pouvoir insinuer que le Verbe est une œuvre et une créature. Mais donner à Dieu le nom de Père, c'est impliquer l'existence du Fils, c'est reconnaître par suite que tout a été créé par le Fils. Eux, au contraire, à l'aide de ce nom d'Incréé, ne soulèvent que l'idée des créatures sans admettre le Fils : c'est ce que font les païens; tandis que celui qui donne à Dieu le titre de Père indique qu'il tient ce titre de son Fils, dont l'existence reconnue annonce aussitôt le

cessario fuerunt creatæ. Atque illi quidem cum Deum non factum dicunt, eum ex solis operibus indicant, nec ipsi, haud secus ac gentiles, Filium agnoscunt. At qui Deum Patris nomine insignit, illum ex Verbo significat. Cognito autem Verbo ipsum quoque agnoscit esse opificem, omniaque per ipsum facta esse intelligit.

34. Quocirca pietati et veritati magis fuerit consentaneum, Deum ex Filio nominare, Patremque appellare, quam ex solis operibus eum significare ac non factum dicere. Hoc enim nomen vel singulatim, ut dixi, vel generatim omnia solummodo opera, quæ ex Dei voluntate per Verbum facta sunt, significat. At Patris nomen ad solum Filium respicit, atque in eo sistit. Quantum porro discriminis est Verbum inter et res factas, ita aliud, imo longe majus aliquid est Deum, Patrem appellare, quam non factum dicere. Hæc enim dictio in sacris Scripturis non exstat, suspectamque, utpote variam, habet significationem, ita ut interpretantis animum distrahat multiplicem in sensum. At vox Patris simplex est atque in divinis Scripturis usitata, magisque veritati congruit, et Filium duntaxat significat. Deinde vocabulum non facti a gentilibus, qui Filium ignorant, est excogitatum: Patris autem vocabulum ab ipso Domino nostro est agnitum et beneficii loco nobis concessum. Siquidem ipse non ignarus cujus erat filius, aiebat: « Ego in Patre, et Pater in me est ¹: » et, « Qui vidit me, vidit » Patrem: » et, « Ego et Pater unum sumus ². » Nusquam autem ipse Patrem, non-factum appellat: nec cum nos orare docuit, dixit: Cum vero oratis, dicite: Deus non facte; sed potius, « Cum vero oratis, » dicite: Pater noster, qui es in caelis ³. » Eo etiam summam nostræ fidei pertinere voluit, cum nos jussit baptizari non in nomine facti et non facti, neque in nomine creatoris et rei creatæ, sed in nomine Patris et Filii et Spiritus sancti ⁴. Nos enim, qui inter res factas numeramur, ita initiati, jam efficimur filii, et cum Patris nomen pronuntiamus, ex hoc nomine Verbum quoque quod in Patre est, agnoscimus. Vanum itaque illorum conatum esse in hac dictione non facti adhibenda, eamque nihil præter meram speciem habere probatum luculenter est.

¹ Joan. xiv, 10, 9. — ² *Ibid.* x, 30. — ³ Matth. vi, 9; Luc. xi, 2. — ⁴ Matth. xxvii, 19.

pouvoir créateur et le désigne comme l'auteur de toutes choses.

34. Aussi sera-t-il toujours bien plus vrai et bien plus religieux de nommer Dieu d'après son Fils, et de l'appeler Père, que de le désigner seulement d'après ses œuvres créées et de l'appeler incréé. Car ce nom, comme je l'ai dit, n'implique en général et en particulier que les œuvres qui ont été faites par le Verbe d'après la volonté de Dieu. Le mot de Père, au contraire, ne retrace que l'idée de Fils et ne tient qu'à elle seule; et il y a entre ces deux expressions de Père et d'incréé toute la distance qui sépare le Fils des créatures. L'Écriture n'emploie pas ce titre d'incréé: son sens est trop vaste et trop varié, il réveille en l'esprit trop de significations diverses. Le mot de Père est seul en usage dans les saintes lettres; bien plus simple et bien plus vrai, il ne rappelle que le Fils. Ensuite incréé se trouve chez les païens, qui ne connaissent pas le Fils: Père a été consacré par Notre-Seigneur lui-même; c'est sa bonté qui nous l'a laissé comme un bienfait. Il savait bien de qui il était fils, lui qui disait: « Je suis en mon Père et mon Père est en moi. » « Celui qui me voit, voit mon Père, » et: « Mon Père » et moi nous ne sommes qu'un. » Jamais il ne se sert du mot incréé. Quand il nous enseigne à prier, il ne nous dit pas: Quand vous priez, dites: O Dieu incréé! mais: « Notre Père, qui êtes aux cieux. » Et il en a fait un article de notre foi lorsque pour le baptême il nous ordonna de baptiser non pas au nom du créé et de l'incréé, du créateur et de la créature; mais au nom du Père, du Fils et du Saint-Esprit. Nous aussi, alors, nous, pauvres créatures, nous devenons des fils, et en prononçant le mot de Père, nous confessons le Verbe qui est dans son Père. C'est donc une vaine prétention que la leur avec leur mot d'incréé, et nous avons prouvé de reste que ce n'est qu'un faux et coupable prétexte.

35. Jam de eo quod illi inquirent, utrum Verbum sit mutabile, supervacaneum est disputare. Siquidem satis omnino fuerit, si quæ ab eis dicuntur ipse exscribens, quam impia sit illorum temeritas ostendero. Hæc enim sunt quæ nugatorie interrogant : « Num libero præditus est arbitrio, vel non ? An voluntate pro sui arbitrii libertate bonus est, et si velit potest mutari, cum mutabili sit natura : vel, ut lapis et lignum, liberam non habet voluntatem in utramque partem se movendi et vergendi ? » Ea utique et dicere et sentire alienum non est ab illorum hæresi. Cum enim Deum e nihilo exortum et Filium creatum sibi finerint, non immerito hujusmodi usurpavere voces quæ rebus creatis conveniant. Quandoquidem vero ipsi, in disputationibus, quæ cum Ecclesiæ viris habent, eosque cum de vero et solo Patris Verbo disserentes audiunt, talia non verentur de eo loqui, quid, quæso, illa doctrina impurius videri possit ? Quis si illos vel tantum audierit, etiamsi contradicere non valeat, non statim perturbetur, auresque non obstruat, novis his merito percussus vocabulis quæ et illi usurpant et ipse audit, quæque ipsa ex se vel solum prolata apertam præferant blasphemiam ? Nam si Verbum verti et mutari potest, ubi, quæso, stabit, qualisve ejus incrementi finis futurus est ? vel quomodo mutabilis immutabili poterit esse similis ? Quomodo item qui mutabilem viderit, immutabilem se vidisse arbitrabitur ? In quonam autem ejus statu, poterit in illo videri Pater ? Certe liquet quod nemo semper in illo Patrem est visurus, cum semper mutetur Filius mutabilisque sit naturæ. Namque Pater immutabilis est omnisque expers conversionis, semperque et idem et eodem modo est. Sed si Filius, ut sentiant, est mutabilis, nec semper idem, sed ejus naturæ quæ semper mutetur : qui fieri potest ut ille sit imago Patris, qui similem non habeat immutabilitatem ? Imo quomodo in Patre esse omnino possit, qui ambigua est voluntate ? Forte vero cum sit mutabilis, et singulis diebus proficiat, perfectus nondum est. Sed valeat tam insanus arianorum error, fulgeatque veritas, quæ et eos desipere palam ostendat. Qui enim fieri potest ut ille perfectus non sit, qui æqualis Deo est ? Aut quomodo immutabilis non est, qui unum cum Patre est, ejusque naturæ proprius est Filius ? Cum igitur Patris natura sit immutabilis, non dubium est quin immutabilis quoque sit proprius qui ex ea exoritur foetus.

35. Quant à leur question : Le Verbe est-il immuable? il est presque inutile de la discuter, et ce sera bien assez pour moi de montrer, en transcrivant leurs propres paroles, quelle est leur téméraire impiété. Voici ce qu'ils s'amuse à demander : « Le Verbe est-il doué ou non de libre arbitre? Sa bonté est-elle l'effet de sa libre volonté? s'il le veut, peut-il changer? sa nature est-elle susceptible de mutation, ou, comme le bois et la pierre, n'a-t-il pas une volonté libre? est-il dénué du pouvoir de changer, de se mouvoir? » Telles sont les pensées et les paroles que suscite leur hérésie; ils se sont figuré un Dieu sorti du néant, un Fils créé, et ils sont conséquens quand ils emploient ces paroles toutes matérielles et qui ne conviennent qu'à la créature. Mais comment osent-ils employer ce langage, quand dans leurs débats avec les hommes de l'Église ils entendent de si belles et de si saintes paroles sur le véritable et seul Fils du Très-Haut? Y a-t-il rien de plus odieux que leurs injurieux blasphèmes? A les entendre seulement, peut-on, quand même on ne serait pas capable de les réfuter, ne pas être troublé d'horreur et ne pas se clore les oreilles en présence de ces mots nouveaux, de ces expressions inouïes qui ne présentent que l'impiété et la haine? Si le Verbe peut ainsi changer sans cesse, où s'arrêtera-t-il, je vous le demande; où sera le terme de son accroissement? Et comment cet être changeant ressemblera-t-il à l'Être immuable? Comment celui qui aura vu l'être changeant pourra-t-il se figurer avoir vu l'immuable? Dans quel état ce Fils représente-t-il son Père? car il est évident que s'il change sans cesse, si sa nature est essentiellement changeante, personne ne pourra voir une seule fois en lui l'image de son Père. Le Père, immuable de sa nature, incompatible avec toute modification, est toujours le même et de la même manière. Mais si le Fils peut changer, ainsi qu'ils le prétendent, comment sera-t-il la reproduction de cette immutabilité qu'il ne possédera pas lui-même? Bien plus, comment pourra-t-il être entièrement en son Père, lui dont la volonté est versatile? D'ailleurs il est changeant, s'il progresse chaque jour, il n'est donc pas encore parfait. Arrière donc cette hérésie arienne! que la vérité luisse et que sa clarté dévoile l'impiété de ces sectaires! Eh quoi! l'égal de Dieu ne serait pas parfait? Il ne serait pas immuable celui qui ne fait qu'un avec le Père, qui est le propre Fils de sa nature? La nature du Père est immuable : pas de doute sur l'immuabilité de son unique et véritable produit. Si donc ils veulent soutenir encore la mutabilité du Verbe, qu'ils prennent garde aux dangereuses conséquences de cette opinion! car « l'arbre se connaît au fruit : celui

Quæ cum ita sint, si Verbum mutabile esse pergant falso contendere, videant quantum sit in ejusmodi sermone periculum. Namque ex fructu arbor cognoscitur: hinc qui vidit Filium, vidit Patrem, et Filii cognitio, Patris est cognitio¹.

36. Quapropter immutabilis Dei imago, immutabilis quoque ipsa sit necesse est. Siquidem « Jesus Christus, heri, et hodie idem, et in » sæcula². » De eo David etiam sic psallit: « Et tu, Domine, initio » terram fundasti, et opera manuum tuarum sunt cœli. Ipsi peribunt: » tu autem permanes, et omnes sicut vestimentum veterascent, et » sicut amictum volves eos et mutabuntur. Tu autem idem es, et anni » tui non deficient³. » Ipse porro Dominus de seipso per prophetam ait: « Videte me, videte quod ego sum, » et, « Non mutatus sum⁴. » Nam licet his Patrem significari possit quis respondere; eadem tamen in Filium optime quadrant, quatenus scilicet homo factus se eundem semper et immutabilem esse iis ostendit, qui ipsum ob carnem mutatum et aliud factum esse autumant. Certe viri sancti et ipse Dominus longe fide digniores sunt quam impiorum perversitas. Cum enim Scriptura in psalmo, cujus verba retulimus, rerum omnium factarum et creaturarum, quæ cœli et terræ nomine comprehenduntur, mutabilem esse affirmet naturam, Filiumque ex illis eximat, apertissime declarat eum nullo modo factum esse, sed potius omnia ab illo immutari, ipsum vero non mutari docet hisce verbis: Tu autem idem es, et anni tui non deficient. Et merito quidem. Namque res factæ, cum sint ex nihilo, nec fuerint priusquam factæ sunt, prorsus quia ipsæ fiunt cum antea non essent, hinc mutabili sunt natura. At Filius qui est ex Patre, ejusque naturæ proprius est, mutationis et conversionis est expertus, non aliter quam ipse Pater. Nec enim fas est dicere ex natura immutabili mutabile Verbum et mutabilem sapientiam gigni. Quomodo enim Verbum esse possit, si mutabile est? vel quomodo id quod mutatur, sapientia esse queat? Nisi forte velint sic rem se habere, ut accidens est in substantia; ita scilicet ut in privata aliqua substantia quædam gratia acciderit virtutisque habitus, qui hac ratione Verbum, Filius et Sapientia sit appellatus, qui proinde decrescere possit et

¹ Joan. xiv, 9. — ² Hebr. xiii, 8. — ³ Psal. ci, 26. — ⁴ Deut. xxxii, 39. Malach. ii, 6.

» qui voit le Fils voit le Père, » la connaissance du Fils est la connaissance du Père.

36. L'image du Dieu immuable doit nécessairement être immuable comme lui. Aussi « Jésus-Christ, hier, aujourd'hui et dans tous les » siècles, est toujours le même, » et David dit de lui : « Et vous, Seigneur, vous avez établi au commencement les fondemens de la terre, » et les cieus sont l'œuvre de vos mains. Ils périront et vous resterez : » et ils s'useront comme un vêtement, et vous les roulerez comme un » manteau et ils seront changés ; mais vous, vous êtes le même et vos » années ne manqueront pas. » Le Seigneur a dit de lui-même par l'organe du Prophète : « Voyez-moi, voyez que je suis, et je n'ai pas » changé. » Bien que l'on puisse dire : Tout ceci s'applique au Père, ces expressions s'adaptent merveilleusement au Fils, puisque même ayant été fait homme, il s'est montré toujours le même, toujours immuable aux yeux même de ceux qui prétendent que cette incarnation est un changement. Sans doute les saints prophètes et le Seigneur lui-même sont autrement dignes de foi que ces pervers impies. Quand le psalmiste dont nous venons de citer les paroles affirme que toutes les créatures de l'univers, que les cieus et la terre changeront, quand aussitôt il en sépare le Fils pour proclamer hautement qu'il n'a pas été créé et qu'il peut tout bouleverser sans changer lui-même : « tu es toujours le même et tes années ne manqueront pas ; » là est la vérité. Car toute chose est du néant ; elle n'était pas avant d'être créée ; elle prend naissance alors qu'elle n'existait pas auparavant : donc elle est d'une nature changeante. Mais le Fils, au contraire, lui qui vient du Père, qui est le produit exclusif de sa nature, est aussi immuable, aussi à l'abri du changement que le Père lui-même. Car il n'est pas permis de dire que le Verbe et la sagesse, nés d'une immuable nature, sont soumis au changement. Comment, en effet, ce qui est changeant peut-il être Verbe, et ce qui est sujet à modification être sagesse ? A moins peut-être qu'on ne veuille admettre un accident de substance, c'est-à-dire qu'une substance particulière puisse, par une grâce et un bienfait tout spécial, recevoir le nom de Verbe, de sagesse, de Fils, tout en conservant ensuite sa possibilité de croître et de décroître. C'est ce qu'ils répondent souvent, et c'est là une de leurs opinions favorites. Mais ce n'est pas là la foi véritable des chrétiens ; car ce n'est pas une démonstration de l'existence réelle d'un Verbe Fils de Dieu, d'une sagesse

crescere. *Ista enim. prout sentiant, sæpius respondere. Verum ea non est Christianorum fides. Nam id non ostendit vere esse Verbum et Filium Dei, vel sapientiam veram esse sapientiam. Nam quod mutatur et convertitur, nec in uno et eodem perseverat statu, quomodo verum esse potest? Atqui Dominus dicit, « Ego sum veritas¹ : » ergo si ipse Dominus id de se asseverat, et se ipse immutabilem testatur esse, idemque didicerunt et confirmant sancti, imo ipsa Dei notio hoc pietati consonum esse innuit, unde, quæso, ista commenti sunt impii? Profecto illa ex corde tanquam ex corruptione vomuerunt.*

37. Quando vero divinis oraculis abutuntur, eaque ad suam mentem adulterare totis moliuntur viribus, necesse est illis ita respondere, ut Scripturæ vindicemus verba, palamque faciamus ea quidem recte posse intelligi, sed illos prave sentire. Aiunt igitur ab Apostolo scriptum esse : « Propter quod et Deus exaltavit illum, et donavit illi nomen » quod est super omne nomen, ut in nomine Jesu omne genu flectatur » coelestium, terrestrium et infernorum², » et apud David : « Propterea unxit te Deus, Deus tuus oleo lætitiæ præ consortibus tuis³. » Deinde ut acutum aliquid assumunt : si idcirco exaltatus est, gratiamque accepit, et unctus est : mercedem igitur recepit suæ voluntatis. Quod si voluntate egit, sane mutabilis est naturæ. Hæc non solum dicere sed etiam scribere ausi sunt Eusebius et Arius, eademque per medium forum divulgare non verentur eorum asseclæ, non attendentes quantam redoleat insaniam hujusmodi illorum sermo. Nam si ipsa quæ habuit merces est suæ voluntatis, eaque non habuisset, nisi indigentis opus exhibuisset : igitur quia ob suam virtutem vitæque sanctimoniam illa est consecutus, ea propter et Filius et Deus merito dictus est, non autem verus est Deus. Quod enim est ex aliquo secundum naturam, verus est fœtus. Sic Isaac Abrahæ, Joseph Jacobi, et splendor solis est fœtus. Qui vero ob virtutem et gratiam nomen filii consequuntur, non natura sed tantummodo gratia hanc acceperere dignitatem, aliique omnino sunt ab eo quod ipsis datur : cujusmodi sunt homines qui Spiritus sancti participes facti sunt, de quibus etiam dicit : « Filios genui et exaltavi, ipsi autem me repulerunt⁴. » Certe quia non natura Filii erant, idcirco in pejus mutatis ablati sunt Spiritus, et

¹ Joan. XIV, 6. — ² Phîlip. II, 6. — ³ Psal. XLIV, 3. — ⁴ Isai. I, 2.

éternelle. Comment, en effet, ce qui peut changer et se modifier, ce qui ne persévère jamais dans le même état, peut-il être vrai ? Le Seigneur a dit pourtant : « Moi, je suis vérité. » Si donc Dieu assure ainsi lui-même et témoigne son immutabilité, si les prophètes, ces saints personnages, l'enseignent et la confirment ; si cette vérité est démontrée par une saine connaissance de la divinité, où l'impiété a-t-elle été inventer un mensonge pareil ? Il n'y a que la corruption de leur cœur capable de produire un tel poison.

37. Mais puisque nos ennemis abusent ainsi des divins oracles, et qu'ils s'efforcent de les courber à leur sentiment, il devient nécessaire de leur répondre pour venger les paroles de l'Écriture et démontrer qu'elles se peuvent entendre dans un sens très-orthodoxe, et qu'ils ne font qu'en donner une fausse interprétation. L'Apôtre a écrit, disent-ils : « C'est pourquoi Dieu l'a élevé ; et il lui a donné un nom qui est » au-dessus de tout nom, pour que devant le nom de Jésus tout genou » fléchisse au ciel, sur la terre et dans les enfers. » Et David s'écrie : « C'est pourquoi le Seigneur, votre Dieu, vous a oint de l'huile de » joie, préférablement à tous vos pareils. » Et de là ils triomphent et concluent : S'il a été exalté, s'il a reçu cette faveur de la consécration, il a obtenu la récompense de sa volonté, et s'il a agi avec volonté, il est de nature changeante et mobile. C'est ce qu'ont osé dire et écrire même Eusèbe et Arius ; c'est ce qu'osent répandre dans les places publiques leurs disciples impies, qui ne s'aperçoivent pas quelle odeur de folie s'exhale de leurs paroles. Car si ce qu'il a reçu est le prix de sa volonté et qu'il ne l'ait reçu que parce qu'évidemment il en manquait ; comme d'ailleurs il l'a acquis par sa vertu et le mérite éminent de sa vie, il n'a régulièrement acquis que le nom de Fils de Dieu ; il n'est pas réellement Dieu. Pourtant ce qui vient de quelqu'un selon la nature est bien réellement son produit. Ainsi Isaac est le produit d'Abraham, Joseph de Jacob, la lumière du soleil. Ceux, au contraire, qui acquièrent le nom de fils par faveur et en considération de leur mérite ne le reçoivent que par faveur et non par nature, et ils sont toujours étrangers à celui qui leur est donné pour père. Tels sont, par exemple, les hommes qui participent au Saint-Esprit, et dont il dit lui-même : « Je les ai pris pour fils et je les ai exaltés ; mais ils m'ont » repoussé. » Ils n'étaient certes pas enfans par nature, et aussi, quand ils se sont tournés vers le mal, le Saint-Esprit leur a été enlevé, et ils

abdicati sunt; quos tamen idem, qui initio illis hujusmodi gratiam largitus est Deus, pœnitentes iterum suscipiet, luceque impertita rursus filios eos appellabit.

38. Quod si hæc illorum est de Salvatore sententia, sequetur eum neque verum Deum neque verum Filium, neque Patris esse similem; nec Deum, sui ipsius secundum substantiam patrem habere, sed solius sibi concessæ gratiæ: ac denique Deum, creatorem sui ipsius secundum substantiam, sicuti res alias omnes, habere. Quod si sit ejusmodi, ut illi volunt, inde clarum erit eum ab initio non habuisse Filii nomen, si nimirum id nominis illi tributum sit, tanquam factorum sui que præmium progressus, qui quidem nullus fuit alius, quam cum factus est homo et servi formam accepit. Tunc enim est, cum factus obediens usque ad mortem, exaltatus esse et hoc nomen tanquam singularem gratiam accepisse dicitur, «ut in nomine Jesu omne genu» flectatur¹. » Quid ergo fuit antea, si tunc exaltatus est, cœpitque adorari, ac Filius est appellatus, cum factus fuit homo? Videtur enim nulla in re carnem meliorem reddidisse, sed ipsum potius per eam meliorem fuisse effectum, si nimirum tunc, ut impie putant, exaltatus est et Filius dictus, cum factus est homo. Quid igitur erat antea? Nam necesse est eos iterum interrogare, ut finem illorum impietatis tandem inspiciamus. Si enim Dominus est Deus, Filius, et Verbum, nihilque horum erat priusquam homo fieret: vel certe aliquid aliud erat præter illa, quorum postea ob virtutem est particeps effectus, uti diximus: vel aliud, quod quidem in ipsorum reciderit capita, illos necesse est dicere, eum scilicet neque antea existisse, sed totum natura hominem solum esse, nihilque amplius. Verum hæc non est Ecclesiæ doctrina, sed Samosatensis hujusque temporis Judæorum. Cum igitur eadem atque illi sentiant, cur non ut Judæi circumciduntur, sed fide christianam profitentur fidem, et contra eam decertant? Nam si antea non erat, aut ita erat ut postea melior sit redditus, quomodo per ipsum facta sunt omnia? Vel si perfectus non erat quomodo in ipso oblectabatur Pater²? Si porro ipse melior effectus est, quomodo antea coram Patre lætabatur? Præterea, si post mortem illi datum est ut adorare-

¹ Philip. II, 10. — ² Prov. VIII, 36.

ont été reniés de lui. Cependant s'ils se repentent, eux que le Seigneur a d'abord comblés ainsi de ses bienfaits, ils trouveront grâce devant lui, et leur rendant sa lumière, le Seigneur les appellera encore ses fils.

38. Or, si telle est leur opinion sur le Sauveur, il s'ensuit qu'il n'est plus réellement ni Dieu, ni Fils de Dieu, ni semblable à son Père; que Dieu n'a pas un père de même nature que lui; mais que cette paternité est de pure concession, et qu'enfin Dieu a comme tout le reste un créateur. Suivant alors la conséquence, il sera évident que le Sauveur n'aura pas eu dès le principe le nom de Fils, puisque ce titre ne lui aurait été accordé qu'en récompense de ses actes et de sa vertu, qui consista à se faire homme et à revêtir la forme d'un esclave; car c'est alors que, pour prix de son obéissance jusqu'à la mort, il aura été exalté, alors qu'il aura acquis cette grâce singulière de son nom « devant lequel tout genou doit fléchir. » Mais que fut-il donc auparavant s'il n'a été exalté, s'il n'a commencé à être adoré, à être appelé Fils que du moment où il a été fait homme? En vérité, il semblerait que la chair n'a rien gagné à son incarnation; qu'au contraire c'est lui qui y a profité, puisque selon ces doctrines impies il y a trouvé et son exaltation et son titre de Fils. Mais qu'était-il donc auparavant? car il faut enfin les interroger pour voir clairement la fin de toutes ces impiétés. Si le Seigneur est Dieu, Fils et Verbe, et qu'il n'était rien de tout cela avant d'être fait homme, de deux choses l'une: Ou, comme nous l'avons déjà dit, il était différent de tout cela, étranger à toutes ces récompenses de sa vertu; ou bien, et que ce blasphème retombe sur leur tête, ils seront obligés de dire qu'il n'existait pas auparavant, qu'il n'est réellement qu'un homme et rien de plus. Mais ce n'est pas la doctrine de l'Église; c'est celle de Paul de Samosate, et des Juifs de ce temps-ci. Puis donc qu'ils pensent comme les Juifs, que ne se font-ils circoncire à leur exemple, et pourquoi viennent-ils faire hypocritement profession de la foi chrétienne pour la combattre ensuite? Car si le Sauveur n'existait pas avant son incarnation, ou qu'elle ait ajouté à sa perfection, comment tout l'univers a-t-il été créé par ses mains? S'il n'était pas parfait, comment le Père pouvait-il se complaire en lui? S'il est devenu meilleur depuis, comment auparavant se réjouissait-il en son Père? Ensuite, s'il ne lui a été donné d'être adoré que par sa mort, comment Abraham sous la tente et Moïse dans le buisson l'auraient-ils adoré? et comment Daniel eût-il vu des milliers d'hommes le servir? Si maintenant le Fils est plus

tur, quomodo illum Abrahamus in tabernaculo et Moyses in rubo adorasse memorantur, et ut vidit Daniel, milia plurima ministrabant ei ¹? Si item secundum illos melior nunc factus est, quomodo cœlestis gloriæ, qua ante mundum fruebatur, memor ipse Filius dicebat : « Glorifica me tu, Pater, gloria quam apud te habui, priusquam mundus esset ². » Quod si nunc, ut putant, exaltatus est, quomodo antea « inclinavit cœlos et descendit? » et iterum : « Dedit Altissimus vocem suam ³? » Quocirca si etiam priusquam fieret mundus, gloria potius est Filius, et Dominus gloriæ et Altissimus fuit, atque e cœlis descendit, semperque adorandus est ⁴ : non ergo postquam descendit melior est effectus, sed potius ea, quæ indigebant ut meliora fierent, reddidit meliora. Quod si ut nos meliores redderet descendit, non igitur præmii instar accepit nomen Filii et Dei : sed ipse potius effecit ut nos sui Patris filii essemus, et homines deos reddidit factus ipse homo.

39. Non igitur cum homo esset, factus est postea Deus ; sed contra, cum Deus esset, postea homo factus est, quo nos ipse potius Deos efficeret. Alioquin si tunc tantum cum factus est homo, Filius et Deus est appellatus : si item, antequam fieret homo, priscos populos Deus filius vocavit, et Moysen deum constituit Pharaonis, idque nominis multis Scriptura attribuit, cum ait : « Deus stetit in synagoga Deorum ⁵ ; » patet enim post illos et Filium et Deum esse dictum ⁶. Quomodo ergo omnia per ipsum creata sunt, ipseque est ante omnia ⁷? Aut quomodo omnium rerum creatorum primogenitus est, qui ante se alios habet, qui et Filii et Dii dicti sunt ⁸? Quomodo vero primi participes, Verbi non sunt participes ⁹? Vera profecto non est tam perversa opinio, sed commentum eorum est qui nunc judaizant. Nam si ita est, qui fieri potest ut Deum Patrem aliqui agnoscant? Nec enim adoptio sine vero Filio fieri potest, cum ipse dicat : « Nemo cognoscit Patrem nisi Filium, et cui Filius revelaverit ¹⁰. » Quomodo item sine Verbo et ante Verbum Deus quis effici queat, cum ipse ad Judæos istorum fratres sic loquatur : « Si illos deos dixit ad quos Verbum Dei factum est ¹¹? » Porro si omnes, quotquot cum Filii tum dii appellati sunt sive in terris

¹ Gen. xviii ; Exod. iii. — ² Dan. vii, 10. — ³ Joan. xvii, 5. — ⁴ Psal. xvii, 10, 14. — ⁵ *Ibid.* lxxxii, 12. — ⁶ Joan. i, 3, et seqq. — ⁷ Coloss. i, 16. — ⁸ *Ibid.* 17. — ⁹ *Ibid.* 15. — ¹⁰ Math. xi, 27. — ¹¹ Joan. x, 35.

parfait, comment lui-même pouvait-il dans ses paroles rappeler cette gloire céleste dont il jouissait avant la création du monde : « Glorifiez-moi, mon Père, de cette gloire que j'ai eue auprès de vous avant que le monde fût créé. » Si maintenant il est exalté, comment auparavant abaissa-t-il les cieux et descendit-il ? « Et encore comment le Très-Haut a-t-il fait entendre sa voix ? » Si donc avant même l'existence de l'univers le Fils vivait dans la gloire ; s'il était même alors le Dieu de la gloire et le Très-Haut ; s'il est descendu des cieux ; s'il était éternellement adorable ; ce n'est pas sans doute cette descente qui l'a rendu plus parfait, mais bien plutôt il est venu améliorer ce qui avait besoin d'amélioration. Il est descendu pour nous rendre meilleurs : donc il n'a pas reçu comme récompense le titre de Fils et de Dieu ; mais, au contraire, il a fait que nous fussions les enfans de son Père, et Dieu se faisant homme a fait les hommes dieux !

39. Ainsi donc ce n'est pas : Il était homme et il est devenu Dieu, mais au contraire : Il était Dieu et il s'est fait homme pour nous faire dieux. Autrement, s'il n'a été appelé Fils et Dieu qu'après avoir été homme, et si, avant sa naissance comme homme, le Seigneur a donné le nom de fils à des peuples anciens, s'il a fait de Moïse le dieu de Pharaon, et si enfin l'Écriture donne le nom à plusieurs quand elle dit : « Dieu se leva dans l'assemblée des Dieux, » il est évident que le Sauveur n'a reçu qu'après eux ces titres de Fils et de Dieu. Et comment alors toutes choses auront-elles été créées par lui ? comment aura-t-il été avant toutes choses ? Ou même comment serait-il le premier-né du Créateur, puisqu'il en compterait avant lui plusieurs revêtus de ce titre de Fils et de Dieu ? Et comment les premiers qui aient participé n'auront-ils pas participé du Verbe ? Non, il est impossible qu'une pareille opinion soit vraie ; ce ne peut être qu'un mensonge créé par le judaïsme de nos jours. Car, en admettant la justesse de cette idée, se pourrait-il que quelqu'un connût Dieu le Père ? Il n'y a pas d'adoption possible sans le véritable Fils, puisqu'il le dit lui-même : « Personne ne connaît le Père que le Fils, et celui à qui le Fils l'aura révélé. » Et comment ensuite, comment un Dieu pourrait-il être fait sans le Verbe et avant le Verbe, puisque le Verbe dit lui-même aux Juifs : « S'il a appelé Dieux tous ceux pour lesquels le Verbe a été fait ? Or, si tous ceux qui au ciel et sur la terre ont été nommés dieux, Fils, l'ont été tous par le Verbe, et que le Verbe lui-même est Fils, il est évident que tous ont été faits par lui, que lui seul est réellement Fils,

sive in coel's, per Verbum et Filii et Dii sunt effecti, ipseque Filius Verbum est, perspicuum sane fuerit omnes per ipsum Filios effici, ipsum vero ante omnes, imo vero solum eum verum Filium, et solum ex Deo vero verum Deum esse, nec mercedem virtutis hæc accepisse, neque alium ab illis esse, sed natura et substantia illa ipsa esse. Namque substantiæ Patris fœtus ipse est, ita ut nullus sit dubitandi locus quin ad Patris immutabilis similitudinem sit quoque Verbum immutabile.

40. Hactenus quidem Filii notionibus inhærentes, sic absurdis illorum commentis, prout ipse dedit Dominus, occurrimus. Jam vero præstiterit divina exponere oracula, ut et Filii immutabilitas magis confirmetur, sitque exploratius paternam ejus naturam mutationis esse expertem, et clarius illorum appareat improbitas. Itaque his verbis ad Philippenses scribit Apostolus: « Hoc vos sentite, quod et Christus » Jesus, qui cum in forma Dei esset, non rapinam arbitratus est esse se » æqualem, Deo, sed semetipsum exinanivit, forma servi accepta, si- » milis hominum factus, et figura inventus ut homo. Humiliavit semet- » ipsum, factus obediens usque ad mortem, mortem autem crucis. Id- » circo et Deus exaltavit illum, et donavit illi nomen quod est super » omne nomen, ut in nomine Jesu omne genu flectatur cœlestium, ter- » restrium et infernorum, et omnis lingua confiteatur quod Dominus » Jesus Christus in gloria est Dei Patris⁴. » Quid his luculentius et evidentius proferri potest? Nec enim ex deteriore melior factus est: sed potius cum Deus esset, formam servi accepit, in qua accipienda non melior est effectus, sed semetipsum humiliavit. Ubi igitur hæc merces virtutis est, vel qualis progressus qualeve in melius incrementum in hujusmodi humiliatione? Nam si quatenus cum Deus esset, homo factus est, et ex altitudine descendit, exaltari dicitur: quo, quæso, extolli sive exaltari potest is qui Deus est? Ex eo enim quod Deus sit Altissimus, liquet ejus quoque Verbum necessario esse Altissimum. Quo ergo altius extolli potuit is qui in Patre est, et Patris est in omnibus simillimus? Itaque nullo incremento opus habet, nec is est quem falso suspicantur ariani. Nam si ut exaltaretur, Verbum descendit, idque indicat Scriptura, quid erat necesse seipsum humiliare, ut id quod jam ha-

⁴ Philip. II, 5.

réellement vrai Dieu de vrai Dieu ; que ce n'est pas là la récompense de ses mérites ni un titre étranger , mais sa vraie substance , sa véritable nature. Car il est le fruit intime de la substance du Père , et il n'est pas permis de douter un instant de l'immutabilité de ce Verbe, image d'un Père immuable.

40. Jusqu'ici nous nous sommes attachés aux notions que nous possédons du Verbe , et autant que le Seigneur l'a mis en nous , nous avons réfuté les fables absurdes de nos impies adversaires. Il est temps maintenant de rappeler les divins oracles qui doivent confirmer invinciblement l'immutabilité du Fils, démontrer que, par la nature de son Père, il est au-dessus de tout changement, et mettre en lumière toute la malignité de nos ennemis. L'Apôtre écrit en ces termes aux Philippiens : « Apprenez que Jésus, étant Dieu par essence, savait qu'il était » l'égal de Dieu , et néanmoins qu'il s'est anéanti jusqu'à prendre la » figure d'un esclave, en devenant semblable à l'homme et en se faisant passer pour un homme. Il s'est humilié, et il est devenu obéissant jusqu'à la mort, la mort de la croix ! C'est pourquoi Dieu l'a exalté » et lui a donné un nom au-dessus de tout nom, pour qu'à ce nom de » Jésus tout genou fléchisse au ciel, sur la terre et dans les enfers, et » que toute langue confesse que notre Seigneur Jésus-Christ est dans la » gloire de Dieu le Père. » Peut-on voir rien de plus clair, rien de plus formel ? Il n'a pas ici amélioré sa condition ; il était Dieu, et il a pris la figure d'un esclave, et en la prenant il ne s'est pas rendu plus parfait, il s'est humilié. Où est la récompense de son mérite ? où est le progrès ? où est l'amélioration dans cette humiliation profonde ? Veut-on dire : En se faisant homme, de Dieu qu'il était, il s'est exalté ; mais le moyen, je vous prie , d'exalter celui qui est Dieu ? et comme Dieu est le Très-Haut ; il suit nécessairement que son Verbe est le Très-Haut comme lui ? Car peut-on exalter encore celui qui est dans le Père et qui lui ressemble en tout ? Mais non, il n'a pas besoin d'accroissement ni d'élevation, et il n'est pas tel que le supposent injustement les ariens. Si pour être exalté le Verbe descendit, et l'Écriture nous l'atteste , quel besoin avait-il de s'humilier pour conquérir ce qu'il possédait déjà ? Quelle grâce a-t-il donc reçue, ce dispensateur souverain des grâces ? ou comment a-t-il reçu un nom adorable, celui qui a toujours été adoré

bebat, accipere niteretur? Quam porro gratiam accepit ipse gratias dator? Aut quomodo nomen, quo adoraretur, accepit is, qui semper suo nomine fuit adoratus, et quem, antequam factus esset homo, Sancti hisce vocibus invocabant: « Deus in nomine tuo salvum me fac¹: et, » hi in curribus et hi in equis, nos autem in nomine Domini Dei nostri » magnificabimur². » Eum ergo patriarchæ adorabant. De angelis quoque scriptum est: « Et adorent eum omnes angeli Dei³. »

41. Quod si, ut etiam canit David septuagesimo primo psalmo, « ante solem permanet nomen ejus, et ante lunam in generationes » generationum⁴: » quomodo accepit quod semper habuit, ac priusquam nunc illud ipsum acciperet? Vel quomodo exaltatur is, qui antequam exaltaretur erat Altissimus? Aut quomodo datum est illi ut ab aliis adoraretur, qui etiam antequam hunc honorem nunc consequeretur, adoratus semper est? Non est enigma, sed mysterium divinum: « In principio erat Verbum, et Verbum erat apud Deum, et Deus erat « Verbum⁵: » quod idem Verbum postea nostri causa caro factum est. Itaque ista dictio « exaltavit » non significat naturam Verbi exaltatam fuisse; nam semper et fuit et est æqualis Deo: sed humanæ naturæ exaltationem indicat. Igitur ista non ante dicta sunt quam ubi Verbum caro factum est, ut evidens esset has voces « humiliavit et » exaltavit » de sola intelligi humanitate. Namque id solum quod humile est extolli potest. Quapropter si ob assumptam carnem scriptum est « humiliavit, » clarum est vocem « exaltavit » de eadem esse intelligenda. Hoc enim honore indigebat homo, carne et morte humilis. Quoniam ergo ille qui Patris imago et immortale Verbum erat, servi formam induit, ac mortem in sua carne, ut homo, propter nos toleravit, ut seipsum hoc pacto pro nobis Patri per mortem offerret; hinc quoque, ut homo, propter nos et pro nobis dicitur exaltari, ut quemadmodum ejus morte omnes in Christo mortui sumus, ita in ipso Christo rursus exaltaremur, cum nimirum a mortuis excitati in cœlos ascendemus, « quo præcursor pro nobis introivit Jesus: non enim in exemplaria verorum, sed in ipsum cœlum, ut appareat nunc vultui Dei » pro nobis⁶. » Si porro nunc pro nobis in ipsum cœlum ingressus est

¹ Psal. LIII. — ² *Ibid.* XIX, 8. — ³ Hebr. I, 6. — ⁴ Psal. XCVI, 7; *Ibid.* LXXI, 17, 5. — ⁵ Joan. I. — ⁶ Hebr. VI, 20; *Ibid.* IX, 24.

dans son nom, lui qu'avant son incarnation les saints invoquaient en disant : « Seigneur, sauvez-moi en votre nom : ceux-ci se confient en » leurs chars, et ceux-là dans leurs chevaux ; nous, nous serons glori- » fiés dans le nom du Dieu notre Seigneur. » C'est lui qu'adoraient les » patriarches, et il est écrit des anges : « Que les anges de Dieu l'a- » dorent ! »

41. Si, comme le proclame David dans le psaume LXXI, « son nom » dure avant le soleil et avant la lune dans les générations des gé- » nérations, » comment aurait-il reçu ce qu'il a toujours eu, ce qu'il a eu avant même son incarnation ? ou comment peut-il être exalté, lui qui avant son exaltation était déjà le Très-Haut ? Comment lui a-t-il été donné d'être adoré de tous, lui qui avant ce nouvel honneur était adoré déjà de toute éternité ? Car ceci n'est pas une énigme, c'est un mystère divin : « Au commencement était le Verbe, et le Verbe était » en Dieu, et le Verbe était Dieu. » Et ce même Verbe a ensuite été fait chair pour nous. Aussi cette expression, *exalté*, ne signifie pas que la nature du Verbe a été rehaussée ; car toujours il a été, et il est l'égal de Dieu : elle n'indique que l'exaltation de la nature humaine. Aussi n'a-t-elle été employée qu'après l'incarnation du Verbe, pour qu'il fût bien évident que ces paroles, *humilité* et *exalté*, se rapportent uniquement à l'humanité ; car la faiblesse et l'humilité peuvent être rehaussées. Donc le mot *humilié* s'applique à la chair que le Sauveur a revêtue, et de même le mot *exalté* doit s'appliquer également à cette chair. Une gloire pareille manquait à l'homme, l'homme dont la chair n'est que faiblesse et mort. Puis donc que celui qui est l'image du Père et son Verbe immortel a revêtu la figure d'un esclave, et a, pour notre salut, soumis sa chair aux souffrances de la mort, en s'offrant ainsi pour victime à son Père, on a droit de dire que comme homme il a été exalté pour nous et à cause de nous ; et afin que nous tous, qui mourons dans le Christ, nous soyons aussi exaltés en lui, lorsque, ressuscitant glorieux, nous monterons dans le ciel, « où Jésus » est entré comme notre précurseur ; car il n'est point entré dans ce » sanctuaire fait de main d'homme, qui n'était que la figure du véri- » table, mais dans le ciel même, afin de se présenter maintenant pour » nous devant la face de Dieu. » Si donc maintenant Notre-Seigneur est entré pour nous dans le ciel, quoique déjà, bien auparavant, il en fût le maître et le créateur, c'est dans le même sens qu'il est écrit :

Christus, quamvis etiam antea et semper Dominus et opifex esset cœlorum : igitur nunc quoque eum pro nobis exaltari scriptum est. Insuper quemadmodum ipse qui omnes sanctificat, seipsum pro nobis Patri sanctificare dicit, non sane ut Verbum sanctum fiat, sed ut ipse in seipso nos omnes sanctos reddat : ita pariter his verbis, « exaltavit » eum, » non intelligendum est eum exaltari (nam Altissimus est); sed is est sensus, ut videlicet ille quidem pro nobis justitia fieret, nos autem in ipso exaltaremur, et cœlorum ingrederemur januas, quas ipse rursus pro nobis aperuit, dicentibus his qui præcurrebant : « Tollite portas, » principes, vestras, et elevamini portæ æternæ, et introibit rex gloriæ¹. » Siquidem non hic intelligendum est, clausas ei fuisse portas, qui omnium Dominus et effector erat. Verum id etiam propter nos scriptum est, quibus paradisi janua erat occlusa. Unde humano more, propter carnem quam gestabat, de illo dicitur : « Tollite portas : » et, « introibit, » velut nempe homine introeunte. Rursus vero quia Verbum Deus est, de eodem divine dicitur Dominum eum et regem gloriæ esse. Hanc autem nostram exaltationem Spiritus sanctus psalmo octogesimo octavo his verbis prædicit : « Et in justitia tua exaltabuntur, » quoniam gloria virtutis eorum tu es². » Si porro Filius justitia est, non ergo ille exaltatione opus habet, sed nos sumus qui in justitia exaltamur, quæ nempe ipse est.

42. Illa similiter verba, « donavit illi, » non propter ipsum verbum scripta sunt. Nam antequam homo fieret, ab angelis ab omnibusque rebus creatis secundum paternam proprietatem adorabatur, ut diximus. Verum illud de illo propter nos et pro nobis dictum est. Quemadmodum enim ut homo mortuus est et exaltatus : sic quatenus homo accipere dicitur quod semper, ut Deus, habuit, ut scilicet hujusmodi etiam data gratia ad nos usque pertingeret. Nec enim Verbum carne assumpta diminutum est, ut quæreretur accipiendam gratiam : sed potius divinum reddidit quod induit, eoque humanum genus munifice locupletavit. Ut enim quatenus Dei Verbum, et in forma Dei erat, semper fuit adoratum : ita idem etiam quatenus homo factus et vocatus Jesus, universas res creatas sub pedibus subjectas habet, omnesque in hoc nomine ipsi flectunt genua, confitenturque non ignominiosum

¹ Psal. xxiii, 7. — ² *Ibid.* lxxxviii, 17.

Il a été exalté pour nous. De même aussi celui qui sanctifie toute chose dit qu'il est sanctifié pour nous, non pas sans doute que le Verbe en soit devenu plus saint, mais pour qu'il nous rendit saints en lui. Semblablement ces paroles : Il l'a exalté, ne veulent pas dire que le Verbe est exalté (car il est le Très-Haut), mais bien qu'il nous justifie, et qu'alors nous sommes exaltés en lui, que nous franchissons les portes des cieux qu'il nous a ouvertes de nouveau, selon la parole du prophète : « Princes, ouvrez vos portes ! portes éternelles, ouvrez-vous, et » le Roi de grâce entrera ! » Ce qui ne signifie pas que les portes lui étaient fermées, à lui, le créateur et le souverain maître de l'univers ; mais cela a trait à nous, pour qui la porte du paradis était fermée. Aussi dit-on à la manière humaine, et à cause de la chair dont il était revêtu : « Ouvrez les portes, et il entrera, » comme s'il s'agissait de l'entrée d'un homme ; mais ensuite, comme c'est le Verbe de Dieu, on dit dans l'acception divine : C'est le Seigneur et le Roi de gloire. Le Saint-Esprit lui-même a prédit notre exaltation dans le quatre-vingt-huitième psaume : « Et ils seront exaltés dans la justice, parce » que tu es la gloire de leur vertu. » Or, si le Fils est la justice, il n'a pas besoin d'être élevé : c'est nous qui sommes exaltés dans la justice, c'est-à-dire en lui.

42. Ces paroles aussi : « Il lui a donné, etc., » n'ont pas été écrites pour le Verbe ; car avant son incarnation il était, comme nous l'avons vu, adoré par les anges et par toutes les créatures ; mais cela a été dit du Verbe à cause de nous et pour nous. Comme homme, il est mort et il a été exalté ; ainsi on lui attribue comme homme la réception de ce qu'il a toujours eu comme Dieu, et cela pour que pareille faveur nous fût acquise à nous-mêmes. Car le Verbe n'a pas éprouvé le moindre abaissement en s'incarnant pour obtenir cette grâce insigne ; mais plutôt il a divinisé cette chair dont il se revêtait, et il a enrichi l'humanité de ce don magnifique. Si en qualité de Verbe de Dieu et parce qu'il était sa forme et sa figure, il avait été adoré dans l'éternité ; de même aussi sous la forme humaine et sous le nom de Jésus il voit toute créature abaissée à ses pieds ; toutes les nations à son nom fléchissent le genou et confessent cette incarnation et cette mort qui, loin d'être une offense à la divinité, est glorieuse devant Dieu le Père.

ejus divinitati, sed gloriosum Deo Patri esse, quod Verbum caro factum sit, et mortem carne subierit. Patris scilicet gloria est, factum et postea perditum reperiri hominem, mortuumque revocari ad vitam, ac templum Dei fieri. Cum enim cœli potestates, angeli et archangeli qui Dominum semper adoravere, nunc eum in nomine Jesu adorent, nostra profecto gratia et gloria est, quod etiam homo factus Dei Filius adoretur: nec virtutibus cœlestibus mirum videbitur, cum nos omnes, qui ejusdem ac illæ naturæ corpora habemus, in suam regionem viderint introduci. Quod utique aliter non contigisset, nisi ille qui in forma Dei erat, formam servi assumpsisset, seque adeo humiliasset, ut corpus suum mortem pati permiserit.

43. En ergo quod per crucem stultitia Dei esse hominibus videbatur, omnibus factum est honoratius. In ipsa siquidem posita est nostra resurrectio: nec Israel solum sed etiam omnes gentes jam, ut Propheta vaticinatus est, sua deserunt idola, verumque Deum Christi Patrem agnoscunt. Dæmonum quoque dissolutæ præstigiæ sunt, solusque verus Deus in nomine Domini nostri Jesu-Christi adoratur. Quod autem Dominus etiam assumpto corpore et vocatus Jesus adoratur crediturque Filius Dei, ac per ipsum Pater cognoscitur; id aperte indicat, ut diximus, non Verbum, quatenus Verbum, sed nos hujusmodi gratiam accepisse. Nam propter nostram cum ejus corpore cognitionem nos quoque Dei templum effecti sumus, jamque filiorum Dei obtinimus dignitatem: adeo ut etiam in jam nobis Dominus adoretur, et spectantes pronuntient, ut ait Apostolus, quod vere Deus in illis sit¹. Id ipsum quoque Joannes in Evangelio ita declarat: « Quotquot autem » receperunt eum, dedit eis potestatem filios Dei fieri²; » itemque in Epistola, ubi hæc scribit: « In hoc scimus, quia manet in nobis, ex » Spiritu ejus quem dedit nobis³. » Id sane argumentum est ejus in nos benignitatis, quod nos ob Altissimum Dominum, qui in nobis est, exaltati fuimus, ac propter nos data fuit gratia, eo quod Dominus gratiæ largitor, homo nostri similis sit effectus. Cæterum ipse Salvator seipsum humiliavit, cum nostrum humile corpus accepit: servique formam induit, cum carnem, quæ peccato mancipata erat, assumpsit. Nihil autem ipse quo melior fieret, a nobis habuit: siquidem nulla re

¹ 1 Cor. xiv, 25. — ² Joan. i, 12. — ³ 1 Joan. iii, 24.

Car c'est une gloire pour le Père de retrouver cet homme qu'il avait créé et perdu, de voir ce mort rappelé à la vie et devenu le temple de la divinité. Les puissances des cieux, les anges et les archanges, qui de toute éternité adoraient le Seigneur, l'adorent aujourd'hui sous le nom de Jésus, et c'est là notre gloire et notre triomphe, puisque le Fils de Dieu est adoré même comme homme, et que les vertus des cieux ne s'étonnent pas de nous voir, nous tous qui avons des corps comme lui, entrer dans leurs célestes régions. Ce qui ne pouvait certes pas arriver, à moins que celui qui est la figure de Dieu ne prit la figure d'un esclave et ne s'humiliât au point de soumettre son corps aux outrages de la mort.

43. Voici donc que ce qui dans la croix semblait aux hommes une absurdité de la part de Dieu, est devenu pour eux un sujet de gloire ; car c'est le gage de notre résurrection. Et non seulement Israël, comme l'annonçait le Prophète, mais toutes les nations abandonnent les idoles et reconnaissent le vrai Dieu, père du Christ. Les prestiges des démons sont détruits, et seul le vrai Dieu est adoré au nom de notre Seigneur Jésus-Christ. Notre Seigneur est adoré dans son incarnation sous le nom de Jésus ; on l'adore comme Fils de Dieu, et par lui on reconnaît son Père ; ce qui prouve, ainsi que nous l'avons dit, que le bienfait et l'honneur sont pour nous et non pour le Verbe, en tant que Verbe de Dieu ; car c'est notre parenté avec son humanité qui nous a faits le temple de Dieu ; de telle sorte que le Seigneur est adoré en nous et que les peuples en nous voyant s'écrient selon la parole de l'Apôtre : « Véritablement Dieu est avec eux. » C'est ce qu'également saint Jean déclare dans son Évangile : « Et à tous ceux qui l'ont reçu, » il a donné le pouvoir d'être faits enfans de Dieu ; » et aussi dans cette Épître où il écrit : « En cela nous savons qu'il demeure en nous » par son esprit qu'il nous a donné. » Preuve éclatante de sa bonté envers nous, puisque nous avons été exaltés à cause du Très-Haut qui est en nous, et que ce haut degré de gloire nous a été accordé parce que le Seigneur, dispensateur des grâces, a daigné se faire homme. Le Sauveur lui-même s'est humilié en prenant notre humble et misérable corps ; il est devenu semblable à un esclave en revêtant cette chair vendue à l'iniquité. Il n'a rien reçu de nous qui le rendit plus parfait, car que pourrait-on ajouter à la souveraine perfection du Verbe de Dieu. C'est nous qui avons été améliorés ; car n'est-il pas la lumière qui éclaire tout homme venant en ce monde ? C'est donc en

indiget sed plenum et perfectum est Dei Verbum. Verum nos ille potius effecit meliores. Nam ipse lux est quæ illuminat omnem hominem venientem in mundum¹. Frustra porro Ariani conjunctione « idcirco » nituntur, ubi nimirum ait Paulus : « Idcirco et Deus exaltavit illum. » Nec enim hisce verbis præmium virtutis vel incrementum in melius significavit, sed nostri causa factam exaltationem. Quid vero illud aliud est, quam eum, qui in forma Dei erat, nobilissimique Patris Filium, seipsum humiliasse, et nostri vice ac propter nos servum esse factum? Nisi enim Dominus homo fuisset factus, nunquam nos a peccatis redimi vel a mortuis excitari potuissemus; sed mortui sub terram remansissemus, neque unquam in cælos fuisset evecti, sed in inferis jacuissemus. Itaque propter nos et pro nobis illud dictum est, « exaltavit et donavit. »

44. Hunc ego sensum hujus loci esse, eundemque maxime ecclesiasticum arbitror. Alio tamen modo sed pari sententiâ idem ita licet interpretari, ut nempe illis verbis non indicetur Verbum ipsum, quatenus est Verbum, exaltari : nam, ut paulo ante est dictum, Altissimum simileque Patris est. Verum hujusmodi dicto resurrectio a mortuis significatur propter humanam ab eo assumptam naturam. Hinc postquam « dixit, humiliavit semetipsum usque ad mortem², » statim addidit, « idcirco exaltavit : » quibus utique verbis vult ostendere eum, quamvis, quatenus homo est, mortuus esse dicitur, at quatenus est vita, resurrectione exaltatum fuisse : nam « qui descendit, ipse est et qui ascendit³. » Siquidem corpore descendit : resurrexit vero quia ipse Deus erat in corpore : hæcque rursus causa est, cur eo sensu conjunctionem, « idcirco, » adhibuerit, quæ nec virtutis nec incrementi alicujus mercedem indicaret, sed causam declararet, propter quam facta est resurrectio, et quare alii quidem homines ab Adam ad hoc usque tempus mortem obierint, mortuique manserint, solus vero ille integer ex mortuis resurrexerit. Hæc autem causa illa est, quam ipse prius nos docuit, quod scilicet cum Deus esset, homo factus est. Nam cæteri quidem omnes puri homines ex Adam exorti, mortui sunt, et mors adversus illos regnavit : iste vero secundus homo e cælo est; nam « Verbum » caro factum est⁴, » Qui homo e cælo et cælestis esse dicitur, quia

¹ Joan. 1, 9. — ² Philip. 11, 8. — ³ Ephes. 14, 10. — ⁴ 1 Cor. xv, 47.

vain que les ariens s'appuient de cette conjonction, *c'est pourquoi*, dans cette phrase de saint Paul : « C'est pourquoi Dieu l'a exalté ; » en effet il n'y a rien là qui signifie ni récompense ni amélioration ; il s'agit de l'exaltation relativement à nous. Qu'est-ce autre chose que ceci : Celui qui était dans la substance de Dieu, le fils du plus noble des pères, s'est humilié profondément, et pour nous et à cause de nous il est devenu esclave ? Si le Seigneur ne se fût pas fait homme, jamais nous n'eussions pu être rachetés de nos péchés ou ressuscités de la mort ; nous serions restés morts sur la terre ; jamais nous n'aurions été élevés aux cieux, et l'enfer nous eût engloutis pour jamais. Aussi est-ce pour nous et de nous qu'il a été dit : « Dieu l'a exalté et » lui a donné... »

44. Telle me paraît être l'interprétation de ce passage, et je la crois éminemment orthodoxe. Il est une autre manière de l'expliquer, quoique dans le même sens. Ces paroles ne s'appliquent pas alors non plus au Verbe lui-même en tant que Verbe, car il est le Très-Haut, il est semblable à son Père, nous l'avons dit déjà ; mais on applique ces expressions à sa résurrection d'entre les morts, et cela à cause de sa nature humaine. L'Apôtre ayant dit : « Et il s'est humilié jusqu'à » la mort, » ajoute aussitôt : « Aussi Dieu l'a-t-il exalté, » voulant faire entendre par ces mots que comme homme il est mort, et que comme tel il a été exalté par sa résurrection ; car « celui qui est descendu » est le même que celui qui est remonté. » Son corps est descendu au tombeau et le corps est ressuscité, parce que le vrai Dieu était dans ce corps ; et c'est là le motif qui a fait employer la conjonctive *aussi*, qui n'indique aucune récompense, aucun accroissement, aucune amélioration, mais qui manifeste la cause de la résurrection, et prouve pour-quoi, depuis Adam, les hommes sont restés dans la mort et que Jésus seul est ressuscité. Cette cause c'est, comme l'Apôtre l'a déjà enseigné, que Dieu s'est fait homme. Tous les autres descendants d'Adam, qui étaient simplement hommes, sont morts, et la mort a régné sur eux ; mais lui est le second homme venu du ciel, car « le Verbe a été fait » chair, » et on dit qu'il est venu du ciel et des demeures célestes parce qu'il est le Verbe, et c'est ce qui lui a valu d'être soustrait à l'empire de la mort. Car bien qu'il se soit humilié jusqu'à permettre que son corps succombât à la mort, parce que ce corps pouvait mourir, ce-

Verbum; quæ causa est cur mortis imperio subjectus non fuerit. Quamvis enim seipsum adeo humiliavit ut corpus suum permiserit, mori, quia mori poterat: attamen idem e terra exaltatum est, quia in eo corpore Filius Dei erat. Quocirca quod hic dicitur, « Idcirco et » Deus illum exaltavit, » videtur simile esse illius loci Actorum, ubi ait Petrus: « Quem Deus suscitavit, solutis doloribus mortis, quatenus » impossibile erat teneri illum ab ea¹. » Ut enim Paulus scribit, « Quia » cum in forma Dei *esset*, factus est homo, et humiliavit semetipsum » usque ad mortem, idcirco et Deus exaltavit illum²: » sic etiam a Petro dicitur, « Quia cum Deus *esset*, factus est homo, ipsumque Deum » esse, signa et prodigia videntibus ostenderunt, idcirco a morte te- » neri ille non potuit³. » Id profecto præstare homo non poterat, cum mors hominum sit propria. Quapropter Verbum, quod Deus erat, caro factum est, ut carne moriens, vitam omnibus virtute sua redderet.

45. Quoniam autem ipse exaltatus esse, et Deus illi donasse dicitur, idque putant hæretici esse defectum et passionem naturæ Verbi: necesse quoque est qua ratione hæc sint intelligenda explanare. Nempe ipse ex inferioribus terræ partibus exaltatus esse dicitur, quia mors dicitur quoque ejus esse⁴. Utrumque porro ejus esse dicitur, quoniam illius non autem alius erat corpus quod a mortuis excitatum, et in cælos est sublatum. Quia ergo illud corpus ad ipsum pertinet, neque Verbum extra idem est, jure merito exaltato corpore, ipse, ut homo, propter corpus dicitur exaltari. Itaque si homo non est factus, fas non sit ista de illo dici. Sed si Verbum caro factum est, necesse est ejus et resurrectionem et exaltationem tanquam de hominè dici, tum ut mors, quæ ejus esse dicitur, sit peccati hominum prætium, et mortis destructio: tum ut resurrectio exaltatione firma per ipsum in nobis perseveret. De utroque autem dixit, « Deus illum exaltavit, et, Deus illi donavit, » ut hinc etiam ostenderet non Patrem factum esse carnem, sed ejus Verbum hominem factum esse, ab eoque humanitus accipere et exaltari, ut jam est dictum. Constat autem, nec id in dubium vocari potest, ea quæ dat Pater, per Filium dare. Quocirca illud profecto singulare planeque admirabile est, quod gratiam quam Filius, Patre donante, aliis impertit, ipse dicitur accipere, et exaltatione quam idem

¹ Act. II, 24. — ² Philip. II, 6. — ³ Act. II, 22. — ⁴ Ephes. IV, 9.

pendant ce corps a été relevé de terre, parce qu'il contenait le Fils de Dieu. Aussi ce qui est dit en cet endroit : « C'est pourquoi Dieu l'a » exalté, » semble se rapprocher de ce passage des Actes où saint Pierre dit : « Et Dieu l'a ressuscité en brisant les douleurs de la mort, » parce qu'il était impossible qu'elle le tint sous son empire. » Saint Paul écrit : « Celui qui était dans l'essence de Dieu a été fait homme, » et il s'est humilié jusqu'à la mort : c'est pourquoi Dieu l'a exalté, » et saint Pierre dit également : « Comme il était Dieu, il a été fait » homme, et les signes et les prodiges ont montré qu'il était Dieu ; » aussi n'a-t-il pu être dompté par la mort. » Certes, c'est là ce que l'homme ne pouvait faire, car la mort est son partage : aussi le Verbe Dieu s'est fait chair, pour qu'en mourant incarné il readit par sa puissance la vie à toute chair.

45. Mais comme il est question d'exaltation et de grâce accordée ; les hérétiques s'imaginent qu'il y a manque et défaut dans la nature du Verbe. Or il est nécessaire d'examiner le vrai sens de ces paroles. Il a été relevé des parties basses de la terre, dit-on, parce que la mort était aussi son partage. L'une et l'autre de ces expressions s'applique à lui, puisque c'était son propre corps qui a été ressuscité et ensuite enlevé au ciel. En effet, son corps lui appartient ; il ne fait qu'un avec lui, et l'on a raison de soutenir que le corps étant exalté, celui à qui est ce corps est exalté aussi. Si le Verbe n'avait pas été fait homme, une locution pareille serait un blasphème ; mais comme le Verbe s'est incarné, nécessairement on peut parler de sa résurrection et de son exaltation comme homme, soit en considérant ce qu'on appelle sa mort, et ce qui n'est en réalité que la rançon du péché de l'homme et la défaite de la mort, soit en considérant sa résurrection, qui, sanctionnée par son triomphe, se perpétue en nous. Dans les deux cas on peut dire : « Dieu l'a exalté et il lui a donné ; » ce qui servirait encore à montrer que le Père ne s'est pas fait chair ; mais que son Verbe a été fait homme ; et que comme homme le Verbe a été reçu et exalté par son Père, ainsi que nous l'avons dit. Or il est constant, et cela ne peut pas faire l'ombre d'un doute, que ce que donne le Père, il le donne par son Fils. Aussi, remarquez-le, et c'est en vérité une chose singulière et merveilleuse, la grâce que le Fils transmet de son Père au monde, on dit qu'il la reçoit, aussi bien que cette exaltation que

Filius, Patre item exaltante, perficit, ipse quoque exaltatur. Ille nimirum qui Dei Filius erat, hominis quoque Filius est factus, atque ut Verbum, Patre dante, dat omnia : nam omnia, quæ facit et dat Pater, per ipsum facit et præbet. Idem vero ut Filius hominis, ea, quæ ipse dat, humanitus accipere dicitur, quia scilicet non alterius sed ipsius sit corpus, quod ex sua natura gratiam potest accipere, uti diximus. Namque accipiebat quatenus exaltabatur homo, cujus exaltatio erat, Deum ipsum effici. Verbum autem semper istud habuit, ex paterna sui divinitate et perfectione.

46. Itaque is verus est verborum Apostoli sensus, eoque valide confutantur impii. Quod item ait cantor sacer, rectum similiter sensum obtinet, quem prava illi quidem interpretat one corrumpunt, sed pietati esse consonum patet ex ipso psalmo, cujus hæc sunt verba : « Thronus tuus, Deus, in sæculum sæculi. Virga æquitatis, virga » regni tui. Dilexisti justitiam et odisti iniquitatem : idcirco unxit te » Deus, Deus tuus oleo lætitiæ præ consortibus tuis¹. » Attendite, o ariani, saltemque hoc ex loco agnoscite veritatem. Consortes Domini nos omnes Psalmista appellavit. Quod si ex nihilo et uno e rebus factis esset Filius, ipse quoque inter consortes numeraretur. Cum autem illum Deum æternum his verbis cecinerit : « Thronus tuus, Deus, in » sæculum sæculi² » res vero alias declaraverit ejus fieri participes ; quid intelligendum aliud occurrit quam eum a rebus factis alium esse, solumque esse Patris Verbum, splendorem et sapientiam, cujus res omnes creatæ fiant participes, et sanctæ ab eodem Spiritu reddantur ? Quocirca hic ungi dicitur, non ut Deus fiat ; nam Deus antea ipse erat : nec ut rex sit ; ab æternitate enim idem regnavit, utpote qui Dei sit imago, quemadmodum Scriptura testatur³. Verum id quoque pro nobis scriptum est⁴. Nam reges Israelitis, cum ungebantur, tunc reges fiebant, qui antea reges non erant, ut David, Ezechias, Josias, alique. At vero Salvator, tametsi antea Deus, semperque Patris regno potitus, atque Spiritum sanctum ipse impertiens, tamen nunc ungi dicitur, ut, cum quatenus homo Spiritu ungi significatur, quemadmodum nobis hominibus dedit ut exaltaremur et resurgeremus, sic nos etiam Spiritus habitationem amicosque efficeret. Id ipse Dominus

¹ Psal. XLIV, 7. — ² Heb. 1, 6. — ³ 1 Cor. IV, 4. — ⁴ Coloss. 1, 15.

lui-même perfectionne et achève d'après son Père. La raison en est que lui, le Fils de Dieu, est devenu le Fils de l'homme, et que, comme Verbe, il donne tout ce que donne son Père; car tout ce que fait et donne le Père, il le fait et le donne par lui. Or il reçoit comme homme ce qu'il donne comme Verbe, parce que le corps qui lui appartient peut de sa nature recevoir ces bienfaits, nous l'avons dit plus haut. L'homme recevait quand il était exalté jusqu'à devenir Dieu; mais le Verbe possédait ce titre de toute éternité par la divinité et la perfection de sa nature paternelle.

46. Tel est le vrai sens des paroles de l'Apôtre, et voilà ce qui fait la confusion et la honte des impies. Ainsi doivent s'interpréter les expressions du chantre sacré, qu'ils expliquent avec tant de fausseté, et dont la sainteté éclate dans ce même psaume, dont voici les termes: « Votre trône, ô Dieu! est dans les siècles des siècles; la verge de » l'équité est la verge de votre règne; vous avez chéri la justice et haï » l'iniquité; aussi Dieu vous a sacré, votre Dieu vous a oint de l'huile » de joie préférablement à vos compagnons. » Écoutez donc, ariens, écoutez et reconnaissez ici l'accent de la vérité. Le Psalmiste nous appelle tous les compagnons du Seigneur. Si le Fils était né du néant, s'il était une créature, il serait relégué aussi avec ses compagnons; mais quand le prophète l'a proclamé le Dieu éternel: « Votre trône, » ô Dieu, est dans les siècles des siècles, » et qu'il a déclaré que toutes les créatures ont été admises à sa participation, que faut-il conclure, sinon qu'il est étranger à ces créatures; qu'il est l'unique Verbe du Père, sa sagesse et sa splendeur, dont toutes les créatures participent et qui les sanctifient par l'Esprit saint? On parle de son sacre, non qu'on veuille dire qu'il soit fait Dieu: il l'était déjà auparavant; non pas qu'il soit fait roi: il règne de toute éternité, puisqu'il est l'image du Père, ainsi que le témoigne l'Écriture elle-même. Mais ces mots ont été écrits pour nous. Les rois israélites devenaient rois par leur sacre; ils ne l'étaient pas auparavant. Voyez pour preuve David, Ézéchias, Josias et les autres. Mais le Sauveur, quoiqu'il fût Dieu auparavant, qu'il possédât éternellement le royaume de son Père et qu'il répandit l'Esprit saint; cependant il est sacré, dit le psalmiste; c'est afin que, sacré comme homme par l'Esprit saint, il nous donne aussi à nous autres hommes d'être exaltés et ressuscités, et de servir ainsi d'amis et de temples pour le Saint-Esprit. C'est ce que le Seigneur lui-même indiquait par ces paroles qu'on lit dans l'Évangile de saint

his suis verbis indicabat, ut legitur in Joannis Evangelio, « Ego
 « misi eos in mundum, et pro eis ego sanctifico meipsum, ut sint et
 « ipsi sanctificati in veritate ¹. » Quibus utique verbis patefecit se non
 esse qui sanctificetur, sed qui sanctificet. Nec enim ab alio sanctifi-
 catur, sed se ipse sanctificat, ut nos in veritate sanctificemur. Qui
 autem seipsum sanctificat, sanctificandi Dominus est. Qui porro istud
 efficitur, quidque aliud dicit quam verba hujusmodi: Ego qui Patris
 Verbum sum, ipse mihi facto homini dono Spiritum, meque factum
 hominem in illo sanctifico, ut deinceps in me, qui veritas sum, (nam
 « Verbum tuum veritas est²) » omnes sanctificentur.

47. Quod si nostri gratia se ipse sanctificat, idque tunc facit cum
 homo est factus, certe liquet Spiritum, cum in eum apud Jordanem
 descendit, in nos ipsos, quia nostrum ille gestaret corpus, descen-
 disse, neque id contigisse ut Verbum melius fieret, sed ut nos sancti
 efficeremur, ejusque unctionis essemus participes, ac de nobis dice-
 retur, « An nescitis quia templum Dei estis, et Spiritus Dei habitat in
 » vobis³? » Cum enim Dominus tanquam homo lavaretur in Jordane,
 nos ipsi in illo et ab illo lavabamur. Cum item Spiritum acciperet,
 nos dignos reddebat, qui illum acciperemus. Quocirca non ut Aaron,
 vel David, aut alii omnes, ita et « ipse oleo est unctus, sed aliter præ
 » omnibus sui consortibus, nempe oleo lætitiæ: » quod esse Spiritum
 sanctum his ipse prophetæ verbis docet, « Spiritus Domini super me,
 » eo quod unxerit me⁴. » Idem quoque ait Apostolus: « Quomodo unxit
 » eum Deus Spiritu sancto⁵. » Quando igitur ista de illo dicta sunt, nisi
 cum assumpta carne baptismum in Jordane suscepit, atque in ipsum
 descendit Spiritus? Et vero ipse quidem Dominus ita loquitur: « Spiri-
 » tus de meo accipiet⁶: et, Ego illum mitto⁷: » et ad discipulos:
 « Accipite Spiritum sanctum⁸. » Nihilominus ipse ille qui, ut Verbum
 et splendor Patris, Spiritum aliis impertit, nunc dicitur sanctificari,
 quia scilicet factus homo est, ejusque sanctificatur corpus. Inde itaque
 nos etiam unctionem et sigillum habere incœpimus, dicente Joanne:
 « Et vos unctionem habetis a Sancto⁹. » Apostolus quoque scribit: et
 « Vos signati etiam estis Spiritu promissionis sancto¹⁰. » Illud igitur

¹ Joan. xvii, 18. — ² *Ibid.* xvii, 17. — ³ 1 Cor. iii, 16. — ⁴ Isai. lxi, 1. — ⁵ Act. x,
 18. — ⁶ Joan. xvi, 14. — ⁷ *Ibid.* 7. — ⁸ *Ibid.* xx, 22. — ⁹ *Ibid.* ii, 20. — ¹⁰ Ephes. i, 11.

Jean : « Moi, je les ai envoyés dans le monde, et je me sanctifierai moi-même pour eux, afin qu'ils soient aussi sanctifiés dans la vérité ; » déclarant ainsi que loin d'être sanctifié, c'est lui qui sanctifie ; car il n'est sanctifié par personne : il se sanctifie lui-même pour nous sanctifier ensuite dans la vérité ; et celui qui se sanctifie ainsi est nécessairement le maître de la sanctification. Ce qui revient absolument à ces mots : Moi, je suis le Verbe du Père ; je me donne le Saint-Esprit à moi, homme, et en lui je me sanctifie comme homme, pour que tous se sanctifient en moi, qui suis la vérité : car « votre Verbe est la » vérité. »

47. Que s'il se sanctifie ainsi pour nous et comme homme, il est évident que le Saint-Esprit, quand il est descendu sur lui au baptême du Jourdain, est descendu sur nous-mêmes, puisque le Sauveur portait notre corps. Il est évident que cela est arrivé non pour rendre le Verbe plus parfait, mais pour nous sanctifier, pour nous faire participer à cette consécration et pour qu'on pût dire de nous : « Ignorez-vous que » vous êtes le temple de Dieu et que l'esprit de Dieu habite en vous ? » Pendant que le Dieu-homme était baptisé dans le Jourdain, nous aussi nous étions baptisés en lui et par lui. Quand il recevait le Saint-Esprit, il nous rendait dignes de le recevoir également. Aussi n'a-t-il pas été sacré comme Aaron, comme David ou les autres, mais « il a » été, préférablement à ses compagnons, sacré de l'huile de joie ; » ce qui signifie le Saint-Esprit, comme il nous l'apprend par la bouche du prophète : « L'Esprit du Seigneur est sur moi, parce qu'il m'a sa- » cré. » Et l'Apôtre ajoute : « Dieu l'a sacré de l'Esprit. » Et quand ont été dites ces paroles, sinon lorsque, ayant pris chair, il a reçu le baptême au Jourdain et que le Saint-Esprit est descendu sur lui ? Le Seigneur lui-même parle ainsi : « L'Esprit recevra de moi, et c'est moi » qui l'envoie ; et il dit à ses disciples : « Recevez le Saint-Esprit. » Et néanmoins celui qui, Verbe et splendeur du Père, donne le Saint-Esprit, on dit qu'il est sanctifié, mais c'est comme homme ; c'est son corps qui est sanctifié. Aussi depuis lors nous avons reçu une onction et un sceau particulier, selon la parole de saint Jean : « Vous » avez reçu une onction du Saint. » Et l'Apôtre dit encore : « Vous » avez été marqués du sceau de l'Esprit de promesse. » Donc toutes ces paroles se rapportent à nous et ont été dites pour nous. Car où pourrait-on y trouver une amélioration, une récompense des actes ou du mérite de Notre-Seigneur ? En effet, si, n'étant pas Dieu, il l'était

propter nos et pro nobis dicitur. Quidnam vero incrementum in melius, quæ virtutis vel factorum Domini merces possit ex his probari? Namque si cum Deus non esset, factus fuisset Deus: si cum non esset rex, regiam fuisset consecutus dignitatem: inesset sane vestra in oratione umbra saltem aliqua verisimilitudinis. Sin autem Deus ille est, ejusque æternus est thronus, qui, quæso, potuit proficere Deus, quidve illi deerat qui in Patris solio sedebat? Præterea si, ut ipse affirmat Dominus, ejus est Spiritus, ex eoque accipit, ipseque illum mittit: non igitur Verbum, quatenus Verbum et Sapiencia est, a Spiritu, quem ipse dat, ungitur, sed caro quam assumpsit in ipso et ab ipso ungitur ut infusa in Dominum tanquam in hominem sanctitas, in omnes homines ab ipso dimanaret. Non enim a se ipso, inquit, Spiritus loquitur, sed dignis a Verbo datur¹. Nam hic Psalmistæ locus superioris haud est dissimilis. Ut enim Apostolus scripsit: « Qui cum in » forma Dei esset, non rapinam arbitratus est esse se æqualem Deo, » sed semetipsum exinanivit, forma servi accepta²: » ita David Dominum hymnis celebrat, ut æternum Deum et regem, qui ad nos missus, nostrum mortale induit corpus. Id enim significat hisce psalmi verbis: « Myrrha et gutta et casia a vestimentis tuis³: » quod idem confirmant cum Nicodemus tum cum Maria so ciæque ejus, hic « venit ferens » mixturam myrrha et aloës libras centum⁴; » illæ, aromata portantes quæ ad sepulturam corpori Domini præparaverant⁵.

48. Quale ergo incrementum Immortali mortale assumenti, vel quæ mutatio in melius æterno temporale inducanti accessit? Quenam item major merces Deo æterno et Regi, qui in sinu Patris est, contingere queat? An non perspicitis istud quoque propter nos et pro nobis factum scriptumque esse, ut homo factus Dominus nos, qui mortales et temporales sumus, immortales redderet atque in æternum cælorum regnum introduceret? An non erubescitis, qui divinas Litteras audeis falsa adulterare interpretatione? Enimvero postquam advenit Dominus noster Jesus Christus, nos quidem a peccato liberati, meliores effecti fuimus: ipse autem idem omnino est: nec quia homo est factus, (nam idem repetendum est) mutatus est: sed sicut scriptum est:

¹ Joan. XVI, 13. — ² Philip. II, 6. — ³ Psal. XLIV, 9. — ⁴ Joan. XIX, 39. — ⁵ Luc. XXIV, 1.

devenu ; si, n'étant pas roi, il avait reçu l'autorité royale, il y aurait au moins dans votre argumentation une ombre de vraisemblance. Mais s'il est Dieu, si son trône est éternel, je vous le demande, comment Dieu a-t-il pu acquérir quelque chose, ou que manquait-il à celui qui siégeait sur le trône de son Père? D'ailleurs, si, comme l'affirme le Seigneur, le Saint-Esprit est de lui, qu'il lui a donné du sien et qu'il l'envoie, le Verbe ne peut nécessairement pas, en tant que Verbe et sagesse, être sacré par cet esprit qu'il donne lui-même ; il n'y a que sa chair qui puisse recevoir cette consécration en lui et par lui, afin que la sainteté répandue dans le Seigneur et dans l'homme découle de lui sur l'humanité tout entière. « Car, dit saint Jean, l'Esprit ne » parle pas de lui-même ; mais il est donné par le Verbe aux élus. » C'est ce que signifie aussi le passage du Psalmiste cité plus haut. L'Apôtre dit : « Comme il était en Dieu, il a pensé avec raison qu'il était » l'égal de Dieu ; mais il s'est humilié et il a pris la figure d'un es- » clave. » De même David célèbre le Seigneur dans ses cantiques et le proclame le Dieu et le roi éternel, qui, envoyé vers nous, a revêtu notre corps mortel. Tel est le sens de ces paroles du psaume : « La » myrrhe et l'ambre et les parfums s'exhalent de vos vêtements ; » ce que réalisèrent Nicodème et Marie avec ses compagnes, quand le premier « vint apporter cent livres de myrrhe et d'aloès mêlés ensemble, » et que les dernières se présentèrent au tombeau du Seigneur avec les parfums préparés pour sa sépulture.

48. Que gagne donc, je vous prie, l'Immortel à revêtir la mortalité, ou quel profit y a-t-il pour l'Éternel à devenir le sujet du temps ? Y a-t-il une récompense possible pour celui qui a le bonheur de vivre au sein du Père et d'être Roi et Dieu dans l'éternité ? Et ne voyez-vous pas que tout ceci a été fait et écrit pour nous et à cause de nous, afin que le Seigneur fait homme nous rendit immortels, de mortels et d'éphémères que nous sommes, et nous ouvrit les portes du royaume éternel des cieux ? Ne rougissez-vous pas de fausser le sens des saintes Écritures par une aussi damnable interprétation ? Quand vint notre Seigneur Jésus-Christ, nous avons été délivrés du péché, nous sommes devenus plus parfaits ; mais lui est toujours resté le même ; car son incarnation (il le faut répéter toujours) n'a rien changé en lui ; mais, ainsi qu'il est écrit, « le Verbe de Dieu reste dans l'éternité. » Et de même qu'avant de se faire homme, le Verbe accordait le don

« Verbum Dei manet in æternum¹. » Profecto, quemadmodum priusquam homo fieret, tanquam Verbum, Spiritum, ut sui proprium, sanctis subministrabat; ita etiam homo factus, Spiritu omnes sanctificat atque discipulis: « Accipite Spiritum sanctum². » Hunc quoque dedit ipse Moysi aliisque Septuaginta, per quem et David Patrem his verbis precabatur: « Spiritum sanctum tuum ne auferas a me³. » Denique homo factus aiebat: « Mittam vobis Paracletum, Spiritum » veritatis⁴: » quem utique misit verax Dei Verbum. Itaque « Jesus » « Christus heri et hodie, idem et in sæcula » manens immutabilis, ipse est qui dat et qui accipit: dat, ut Dei Verbum; accipit ut homo. Non ergo Verbum ut Verbum in melius proficit⁵. Nam omnia habuit semperque habet; sed homines sunt, qui in illo et per illum habent accipiendi initium. Hinc enim, cum ille secundum humanam naturam ungi dicitur, nos sumus qui in illo ungemur: cum item baptizatur, nos in eo baptizamur. De quibus omnibus ipse Salvator clarius sic Patri loquitur: « Et ego gloriam, quam dedisti mihi, dedi illis, ut » unum sint, quemadmodum nos unum sumus⁶. » Propter nos igitur etiam postulabat gloriam, illaque verba, « accepit, donavit, exaltavit, » dicta sunt, ut scilicet nos acciperemus, nobis donaret, atque in illo exaltaremur, quemadmodum se ipse quoque sanctificat, ut nos in eo sanctificemur.

49. Quod si hæc psalmi verba, « Idcirco unxit te Deus, Deus » tuus⁷, » in suum sensum detorquere contendant, intelligant Scripturarum imperiti inventoresque impietatis rursus voce illa, *Idcirco*, non mercedem virtutis vel actionum Verbi significari; sed causam ejus ad nos adventus, unctionisque Spiritus, quæ pro nobis in illo peragebatur. Neque enim dixit: *Idcirco* unxit te, ut fieres Deus, vel Rex, vel Filius, vel Verbum; id enim antea erat et semper est, uti probavimus: sed potius, Quia et Deus et Rex es, *idcirco* unctus es: quandoquidem nemo alius poterat hominem cum Spiritu sancto conjungere, præter te, qui imago es Patris, ad cujus similitudinem nos quoque ab initio sumus creati. Nam tuus est ipse Spiritus. Nec enim rerum factarum natura ad hoc munus erat idonea, cum et angeli peccaverint,

¹ Isai. XL, 8. — ² Joan. XX, 22; Num. XI, 16. — ³ Psal. L, 13. — ⁴ Joan. XV, 26. — ⁵ Hebr. XIII, 8. — ⁶ Joan. XVII, 22. — ⁷ Psal. XLIV, 8.

de l'Esprit saint, sa propriété, aux élus qu'il favorisait, de même aussi le Verbe fait homme sanctifie les siens par l'Esprit saint, et il dit à ses apôtres : « Recevez le Saint-Esprit. » C'est cet Esprit que lui-même donnait à Moïse et aux Septante ; c'est par lui que David suppliait le Père en ces termes : « Ne m'enlevez pas votre Esprit saint. » Enfin, quand il eut été fait homme, le Verbe disait : « Je vous enverrai le Pa- » raclet, l'Esprit de vérité ; » et, comme il l'avait annoncé, le Verbe de Dieu l'a envoyé. Aussi « Jésus-Christ est le même aujourd'hui qu'hier, et » dans les siècles des siècles. » Il reste immuable, recevant et donnant à la fois ; donnant comme Verbe de Dieu ce qu'il reçoit comme homme. Donc le Verbe, en tant que Verbe, ne reçoit jamais d'accroissement ni de perfectionnement. Toujours il a possédé et possède toutes choses ; mais ce sont les hommes qui en lui et par lui ont commencé à recevoir. Quand en effet on dit qu'il est sacré, selon la nature humaine, c'est nous qui sommes sacrés en lui ; et de toutes ces choses, le Sauveur lui-même parle plus clairement encore, quand, s'adressant à son Père, il dit : « Cette gloire que vous m'avez donnée, je la leur ai don- » née pour qu'ils soient un comme nous sommes un. » C'est donc pour nous qu'il sollicitait cette gloire, et ces mots : *il a reçu, il a exalté, il a donné*, signifient que nous recevrons, qu'il nous donnerait, que nous serions exaltés en lui ; de la même manière que l'on dit : Il se sanctifie lui-même pour nous sanctifier en lui.

49. Que s'ils veulent encore interpréter dans leur sens ces mots du psaume : « C'est pourquoi Dieu, votre Dieu vous a sacré, » qu'ils comprennent donc, les ignorans et les profanes inventeurs d'impiétés nouvelles, qu'ils comprennent que ce mot, *c'est pourquoi*, ne peut pas signifier une récompense de la vertu ou des actions du Verbe, mais seulement la cause de son avènement en ce monde, et de cette onction du Saint-Esprit qu'il recevait pour nous. Car il n'est pas dit : « C'est » pourquoi il vous a sacré, » afin que vous deveniez Dieu, Roi, Fils ou Verbe. Il l'était auparavant, il l'est de toute éternité ; nous l'avons démontré ; mais bien plutôt vous êtes Dieu et Roi : c'est pourquoi vous êtes sacré, parce que personne ne pouvait unir l'homme au Saint-Esprit, si ce n'est vous, l'image du Père, à la ressemblance duquel nous avons été créés dans le principe ; car l'Esprit saint vous appartient. La nature de tous les êtres créés était indigne d'une pareille mission, puisque les anges avaient péché, et que les hommes avaient refusé l'obéissance à Dieu. Il fallait un Dieu (et « le Verbe était Dieu »)

et homines Deo parere noluerint. Quapropter Deo opus erat, (Deus autem est Verbum) ut eos liberaret, qui jugo maledictionis premebantur. Itaque si ex nihilo esset, ipse non esset Christus, quippe qui inter res alias creatas et ipse locum haberet, et esset similiter participes. At quia Deus est, cum sit Dei Filius: quia item Rex est sempiternus, cum sit splendor et figura Patris: idcirco convenienter admodum ipse est qui expectabatur Christus, quem Pater hominibus prænuntiavit, cum eum sanctis suis prophetis revelaret, ut, quemadmodum per ipsum facti fuimus, ita omnium peccatorum redemptio in eo feret, omniaque ejus subderentur imperio. Hæc causa est cur in ipso facta fuerit unctio, et cur carnem Verbum assumpserit; quod prænoscens Psalmista, ejus divinitatem paternumque regnum hisce celebrat verbis: «Thronus tuus, Deus, in sæculum sæculi: virga æquitate, virga regni tui¹.» Cum autem ejus ad nos adventum denuntiat, hæc ait: «Idcirco unxit te Deus, Deus tuus oleo lætitiæ præ con-»
» sortibus tuis².»

50. Quid porro mirum vel incredibile, si Dominus qui dat Spiritum, nunc ipse Spiritu ungi dicitur, qui, ubi postulavit necessitas, seipsum Spiritu inferiorem propter humanam suam naturam dicere non renuit³? Nam Judæis objicientibus, Beelzebub nomine illum ejicere dæmonia, ipse, ut illorum convinceret impietatem, ita respondit: «Si»
» porro ego in Spiritu Dei ejicio dæmonia⁴.» Ecce enim ille qui Spiritum donat, se nunc Spiritu dæmonia ejicere profitetur, quod non certe aliter quam propter carnem est dictum. Nam ut hominum natura ex seipsa non potest dæmones ejicere, sed sola Spiritus virtute; idcirco ut homo dicebat, «Si porro ego in Spiritu Dei ejicio dæmonia.» Quin etiam blasphemiam in Spiritum sanctum majorem ea esse dicit, quæ in se ut hominem profertur: «Quicumque, *inquit*, dixerit verbum»
» contra Filium hominis, veniam obtinebit⁵:» quales illi erant qui aiebant: «Nonne hic est fabri filius⁶?» Qui vero adversus Spiritum proferunt blasphemiam, et Verbi opera diabolo adscribunt, hi certe supplicio inevitabili sunt puniendi. Et hæc quidem Dominus ad Judæos, tanquam homo, loquebatur; at discipulis suam divinitatem

¹ Paal. XLIV, 7. — ² *Ibid.* 8. — ³ Math. XII, 24. — ⁴ *Ibid.* 28. — ⁵ *Ibid.* XII, 32. — ⁶ *Ibid.* XIII, 55.

pour délivrer ces malheureux du joug de la malédiction qui les écrasait. S'il était tiré du néant, il ne pouvait être le Christ; car il tenait rang parmi les créatures et partageait leur réprobation. Mais il est Dieu, car il est le Fils de Dieu, il est roi éternel, il est la splendeur et l'image du Père. Aussi était-il merveilleusement attendu, ce Christ que le Père annonça aux hommes en le révélant à ses prophètes; de telle sorte que celui-là même qui nous a créés nous a rachetés de tous nos péchés, et a soumis l'univers à son empire. Voilà le motif de cette onction, voilà le motif de l'incarnation du Verbe. Le Psalmiste le savait bien, et aussi célèbre-t-il sa divinité et le règne de son Père : « Votre trône, ô Dieu, est dans les siècles des siècles; le sceptre de l'équité est le sceptre de votre royaume. » Puis, quand il annonce sa venue dans le monde, il s'écrie : « C'est pourquoi Dieu, votre Dieu, vous a sacré de l'huile de joie préférablement à tous v^{os} compagnons. »

50. Qu'y a-t-il donc de prodigieux ou d'incroyable à ce que le Seigneur, qui donne le Saint-Esprit, soit présenté comme sacré par le Saint-Esprit, lui qui, lorsque la nécessité l'exige, ne fait pas de difficulté de se proclamer, à cause de son humanité, inférieur à l'Esprit? Quand les Juifs lui objectaient qu'il chassait les démons au nom de Bézébub, ne répondit-il pas, pour confondre leur incrédulité : « Si je chasse les démons au nom du Saint-Esprit... » Voilà donc celui qui donne le Saint-Esprit avouant qu'il chasse les démons au nom de cet Esprit. Certes, pareille expression ne se peut entendre que de la chair; car la nature humaine n'a pas d'elle-même le pouvoir de chasser les démons; elle ne le fait que par la vertu de l'Esprit. Aussi c'est l'homme qui disait : « Si je chasse les démons au nom de l'Esprit. » Il y a plus, le Seigneur trouve plus criminel le blasphème contre l'Esprit saint que contre lui-même considéré comme homme : « Quiconque aura prononcé une parole contre le fils de l'homme obtiendra grâce. » Tels que ceux qui disaient : « N'est-ce pas là le Fils du charpentier? » Mais ceux qui blasphèment contre le Saint-Esprit, et qui attribuent au diable les œuvres du Verbe, ils seront punis d'un inévitable supplice. Voilà ce que, comme homme, le Seigneur disait aux Juifs; mais, dévoilant à ses disciples sa divinité et sa majesté, il ne se montrait pas inférieur à l'Esprit, il se présentait son égal, il donnait le Saint-Es-

majestatemque ostendens, nec se Spiritu minorem sed æqualem esse significans, dabat ipse Spiritum ac dicebat: « Accipite Spiritum sanctum ¹: et, Ego illum mitto: et, ille me glorificabit, et, quæcumque » audierit loquetur ². » Ut igitur hic Dominus, dator Spiritus, fateri non dubitavit se, ut hominem, Spiritu dæmonia ejicere: eodem modo ipse qui Spiritum donat, hæc dicere gravatus non est: « Spiritus Domini » super me, eo quod unxerit me ³; » quia videlicet caro factus ipse est, ut ait Joannes: quo palam fieret duo illa ad nos pertinere, qui nempe gratia Spiritus indigemus, ut sanctificemur, nec dæmones sine ejusdem Spiritus virtute possimus ejicere. Per quem porro et a quo dari convenit Spiritum, nisi per Filium, cujus ipse est Spiritus? Quando vero nos eum poteramus accipere, nisi cum Verbum factus est homo? Porro ut locus Apostoli probat nos non fuisse redimendos vel exaltandos, nisi ille qui in Dei forma erat, formam servi accepisset ⁴: sic David ostendit nos non futuros Spiritus participes vel sanctificandos, nisi ipsum Verbum, a quo datur Spiritus, seipsum pro nobis Spiritu ungi liceret. Hinc nos eum constanter accepimus; cum Verbum carne unctum esse dicitur. Quia enim caro primum in illo sancta effecta est, et ipse, ut homo, Spiritum per eam accepisse dicitur, nos subsequentem Spiritus gratiam ex ejus plenitudine accepimus ⁵.

51. Jam vero illud quod in psalmo exstat: « Dilexisti justitiam, et » odisti iniquitatem ⁶, » non, ut et vos rursus intelligitis, mutabilem Verbi significat naturam, sed potius ejus immutabilitatem inde confirmat. Cum enim rerum factarum natura sit mutabilis, quippe cum alii leges violaverint, alii noluerint obedire, uti supra dictum est: cum illorum vita nec stabilis sit nec constans, sed sæpe accidat ut his qui nunc bonus est, postea mutetur aliusque evadat, ita ut qui modo justus est, paulopost injustus fiat: idcirco immutabilis nobis opus erat, quo Verbi justitia immutabilis hominibus esset exemplar et forma ad virtutem amplectendam. Hæc autem sententia his qui recte sentiunt rationi admodum consentanea videbitur. Cum enim Adam, primus homo, fuerit mutatus, et mors per peccatum in mundum intraverit: eam ob rem secundum Adam decebat esse immutabilem, ut, si semper

¹ Joan. xx, 22. — ² *Ibid.* xvii, 13 et 14. — ³ Isai. lxi, 1. — ⁴ Philip. ii, 6. —

⁵ Joan. i, 16. — ⁶ Psal. xlii, 8.

prit, il disait : « Recevez l'Esprit saint; et : Je vous l'envoie; et, il me » glorifiera; et, il dira tout ce qu'il aura entendu. » Et de même que le Seigneur, dispensateur de l'Esprit, n'a pas refusé d'avouer que, comme homme, il chassait les démons au nom de l'Esprit, de même il n'a pas fait difficulté de dire : « L'Esprit du Seigneur est au-dessus de » moi, parce qu'il m'a sacré; » c'est-à-dire en tant que le Verbe a été fait chair, comme le remarque saint Jean, et afin que ces deux choses nous fussent bien évidemment conquises, à nous, qui n'avions pas la grâce de l'Esprit, à savoir la sanctification et le pouvoir de chasser les démons, mais seulement au nom du Saint-Esprit. Or, par qui et à qui convenait-il que le Saint-Esprit fût donné, si ce n'est au Fils et par le Fils, à qui appartient l'Esprit lui-même? Et quand pouvions-nous le recevoir, si ce n'est lorsque le Verbe a été fait homme? Or, comme le prouve l'Apôtre, nous ne pouvions être ni rachetés, ni exaltés, si celui qui est la figure de Dieu ne prenait pas la figure d'un esclave. De la même manière David nous montre que nous ne pouvions participer du Saint-Esprit et recevoir la sanctification, si le Verbe lui-même qui donne l'Esprit ne se laissait sacrer pour nous par l'Esprit. Et toujours nous l'avons reçu depuis que le Verbe a été sacré dans sa chair. En effet la chair a d'abord été sanctifiée, et lui-même, comme homme, est dit avoir reçu l'Esprit; et par suite nous avons également reçu de lui la grâce de l'Esprit saint.

51. Ce qu'on lit ensuite dans le psaume : « Vous avez chéri la justice et haï l'iniquité, » ne signifie nullement, ainsi que vous voulez l'entendre, que la nature du Verbe soit changeante; mais ces mots confirment plutôt son immutabilité. En effet, comme la nature des êtres créés est changeante, puisque les uns ont violé la loi de Dieu, et que les autres ont refusé de lui obéir, comme leur vie n'est ni stable, ni perpétuelle, mais que souvent les bons d'aujourd'hui changent demain et deviennent tout autres, et que le juste devient méchant d'un moment à l'autre, dans cet état de choses, il fallait un être immuable, il fallait la justice du Verbe, pour donner aux hommes l'exemple et le modèle de toutes les vertus à suivre. N'est-ce pas là une explication capable de satisfaire merveilleusement la saine et droite raison? En effet, lorsque Adam, le premier homme, eut changé, et que par le péché la mort fut entrée dans le monde, il devenait nécessaire que le nouvel Adam fût immuable, pour que si le serpent lui tendait encore des pièges, toutes ses ruses fussent inutiles, et que tous ses efforts, brisés contre l'immutabilité du Seigneur, restassent sans force contre

insidias iterum tenderet, ejus fraudes irritæ forent, summanque propter Domini immutabilitatem, vim nullam adversus quemquam haberent omnes ejus conatus. Nam quemadmodum peccante Adamo, peccatum in omnes homines pertransiit¹: ita postquam Dominus factus homo serpentem devicit, vis illa permanavit in omnes homines, ut singuli nostrum dicant, « Non enim ignoramus cogitationes ejus². » Meritissimo igitur Dominus, qui semper et natura immutabilis est, qui justitiam amat, et iniquitatem odio habet, ungitur et mittitur, ut idem ipse et existens et permanens, carne mutabili assumpta³, peccatum in ipsa condemnet, eamque reddat liberam, ut legis justitiam possit deinceps in ipsa implere. Hinc jam licet dicere: « Nos autem » non in carne sed in Spiritu sumus, si qui lem Spiritus Dei habitat » in nobis⁴. »

52. Frustra igitur, ariani, vobis hujusmodi oborta suspicio est: frustra Scripturarum verba prætenditis. Verbum enim Dei immutabile est, semperque idemque est, neque id alio modo quàm ipse Pater. Alioquin quomodo illius esset simile, nisi tale esset? Aut quomodo omnia quæ Patris sunt, Filii quoque essent, nisi Patris immutabilitatem haberet? Nec vero veluti legibus subjectus, aut alterutram in partem flexibilis, hoc amat, et illud odit, ne, corrumpendi metu, aliud quam oporteat amplectatur, atque ita rursus alia quadam ratione mutabilis inducatur. Veram, ut Deus et Verbum Patris, justus est iudex amansque virtutis vel potius virtutem donans. Quia ergo natura justus et sanctus est, idcirco justitiam diligere et iniquitatem odire habere dicitur, quod perinde est ac si dicas, eum homines virtute præditos amare et admittere, injustos vero repellere et odire: quod idem de Patre testantur divinæ Scripturæ, « Justus Dominus et justitias » dilexit⁵. Et: Odio habuisti omnes qui injuste agunt⁶. Et: Portas » Sion diligit; tabernacula autem Jacob non magni facit⁷. Et: Jacob » quidem dilexit, Esaü vero odio habuit⁸. » Item secundum Isaiam, vox Dei est rursus dicentis: « Ego sum Dominus, qui justitiam diligo, et rapinas iniquitatis odi⁹. » Vel ergo illa verba perinde ac ista intelligant; nam et illa de Dei imagine sunt scripta: vel ista ut illa

¹ Rom. v, 12. — ² 2 Cor. ii, 14. — ³ Rom. viii, 3. — ⁴ Ibid. 9. — ⁵ Psal. i, 8. — ⁶ Ibid. v, 7. — ⁷ Ibid. lxxxvi, 2. — ⁸ Malach. i, 2. — ⁹ Isai. lxi, 8.

personne. Car, de même que le péché d'Adam fit pénétrer le péché dans tous les hommes, de même la victoire de Dieu fait homme sur l'antique serpent laisse à jamais dans tous les hommes une puissance telle que chacun de nous peut dire : « Nous ignorons ses pensées. » C'est donc avec une raison divine que le Seigneur, qui est immuable et éternel de sa nature, et qui chérit la justice et abhorre l'iniquité, a été sacré et envoyé pour, en conservant son éternité et son immutabilité, prendre cependant une chair soumise au changement, et en elle juger le péché, puis la rendre libre et lui permettre enfin d'accomplir la loi de la justice. Aussi avons-nous droit de dire : « Nous, nous ne sommes pas dans la chair, mais dans l'Esprit, car l'Esprit de Dieu » habit : en nous. »

52. C'est donc en vain, ô ariens, que de pareilles idées vous sont venues ; c'est en vain que vous torturez ainsi les paroles de la sainte Écriture ! Le Verbe de Dieu est immuable : toujours il est le même, absolument comme le Père ; autrement comment lui serait-il semblable ? ou comment tous les attributs du Père appartiendraient-ils au Fils, s'il n'avait pas l'immutabilité du Père ? Et de ce qu'il aime ceci et déteste cela, il ne s'ensuit pas qu'il soit soumis aux lois ordinaires et qu'il puisse prendre tantôt un parti tantôt un autre ; car alors, par crainte de tomber, il pourrait choisir le moins bon, et bientôt par un autre motif témoigner sa mutabilité. Mais, comme Dieu et comme Verbe du Père, il est juge équitable, il chérit la vertu ou plutôt il la donne. Aussi on dit que, saint et juste de sa nature, il aime la justice et hait l'iniquité ; ce qui revient à dire qu'il aime et reçoit les hommes vertueux et justes, et qu'il déteste et repousse les méchants ; c'est ce qu'attestent au sujet du Père les divines Écritures : « Le Seigneur est » juste et il chérit la justice ; » et : « Vous avez eu en haine tous ceux » qui commettent l'iniquité ; » « Il aime les portes de Sion, mais il n'es- » time pas les tentes de Jacob ; » et « Il chérit Jacob et déteste Esau. » De même dans Isaïe, telle est la parole de Dieu : « Moi, je suis le » Seigneur qui aime la justice et qui abhorre les brigandages de l'ini- » quité. » Alors de deux choses l'une : ou que les ariens entendent les premières paroles dans le même sens que celles-ci, car elles ont été écrites de celui qui est l'image du Père ; ou s'ils tiennent à leurs interprétation mauvaise, qu'ils refusent aussi l'immutabilité au Père.

male interpretantes, mutabilem fingant Patrem. Quod si talia vel etiam, aliis dicentibus, audire, non vacat periculo : idcirco igitur ea recte intelligimus, nempe Deum justitias diligere, et injustas rapinas odisse dici, non quasi in alterutram partem propendere, et contrarium amplecti possit, ita ut illud eligat, istud rejiciat; id enim rerum factarum proprium est : sed quod, ut iudex, justos amat et suscipit, procul autem a malis recedit. Eadem porro de Dei imagine sentire quoque convenit, eam scilicet simili modo et amare et odisse. Siquidem talis esse debet imaginis natura, qualis ejus est Pater, etiamsi ariani neque illam neque quidquam aliud divinarum Litterarum præcæitate non perspiciant. Cum enim suas videant cogitationes vel potius delirationes inanes et vanas esse, rursus ad divinarum Scripturarum verba confugiunt. Verum cum hic pro suo more pariter cæcutiant, horum sensum non possunt percipere : sed suam impietatem tanquam regulam secuti, divina omnia oracula ad eam detorquent, quæ cum vel tantum proferunt, nihil certe aliud audire digni sunt, quam, « Erratis nescientes Scripturas, neque virtutem Dei ¹ » Quod si pertinaces resistant, hisce rursus verbis sunt confutandi, « Reddite » quæ sunt hominis, homini, et quæ sunt Dei Deo ². »

53. Atqui, inquit, in Proverbiis scriptum est : « Dominus creavit » me initium viarum suarum in opera sua ³. » In Epistola quoque ad Hebræos hæc scribit Apostolus : « Tanto præstantior angelis factus, » quanto excellentius præ illis nomen hæreditate accepit ⁴. » Et paulo post : « Unde, fratres sancti, vocationis cœlestis participes, conside- » rate Apostolum et pontificem confessionis nostræ Jesum, qui fidelis » est ei qui fecit illum ⁵. » Et in Actibus. « Notum sit igitur vobis om- » nibus, omnis domus Israel, quod et Dominum eum et Christum fecit » Deus hunc Jesum quem vos crucifixistis ⁶. » Hæc illi loca sursum deorsum versant, quorum non assecuti sensum, inde Dei Verbum creatum et opus, ac unam ex rebus factis esse arbitrantur, atque ita stultos in errorem inducunt, specie quidem verba e sacris Litteris excerpta proponentes, sed loco veræ sententiæ quam continent, pro-

¹ Math. xxii, 29. — ² *Ibid.* 21. — ³ Prov. viii, 22. — ⁴ Hebr. i, 4. — ⁵ *Ibid.* iii, 1.

— ⁶ Act. ii, 36.

Mais s'il y a péril et danger même à entendre de la bouche d'autrui des paroles semblables, il est de toute nécessité que nous les comprenions dans leur véritable sens. Quand on dit que Dieu aime la justice et déteste les brigandages de l'iniquité, ce n'est pas qu'il soit en suspens entre les deux partis et qu'il puisse choisir l'un ou l'autre, et tour à tour prenne le dernier et rejette le premier : c'est là le propre des êtres créés ; mais c'est que, juge souverain, il aime la justice et il chasse les impies loin de lui. Pareille doit être l'idée qu'à ce sujet on se forme de celui qui est l'image de Dieu ; car il aime et il hait de la même manière. Telle est la nature du Père, telle doit être celle de son image ; dussent même les ariens, dans leur déplorable aveuglement, ne pas voir cette vérité, pas plus qu'ils ne voient toute autre dans la sainte Écriture. Quand, en effet, ils reconnaissent que leurs opinions, ou plutôt leurs folies, sont ruinées et vaincues, ils se réfugient derrière les expressions des Livres saints. Mais là aussi les suit leur aveuglement, ils n'en peuvent pénétrer le sens ; poursuivant alors la ligne de leur impiété, ils torturent les oracles divins pour les y faire rentrer de force, méritant ainsi de s'entendre appliquer ces paroles : « Vous étiez ignorans des Écritures et de la vertu de Dieu. » Que s'ils résistent avec leur acharnement ordinaire, on n'a plus qu'à prononcer sur eux cet ordre suprême : « Rendez donc à l'homme ce qui est à l'homme, et à Dieu ce qui est à Dieu. »

53. Mais, disent-ils, n'est-il pas écrit dans les Proverbes : « Le Seigneur m'a créé dans ses œuvres comme le principe de ses voies ? » Et l'Apôtre ajoute dans l'Épître aux Hébreux : « Il a été fait d'autant supérieur aux anges que son nom héréditaire est plus excellent qu'eux. » Et ensuite : « Aussi, mes chers frères, prenez soin de considérer Jésus comme notre apôtre et le pontife de notre confession, et il est fidèle à celui qui l'a fait. » Dans les Actes : « Ayez donc pour certain, vous enfans d'Israël, que ce Jésus que vous avez crucifié, le Seigneur l'avait fait réellement Christ et Seigneur. » Et ils bouleversent ces textes, ils les tourmentent sans en acquérir l'intelligence, et ils en concluent que le Verbe de Dieu est une œuvre et une créature. Aussi parviennent-ils à séduire les simples avec ces extraits de l'Écriture, et au lieu du sens véritable et de la saine doctrine, ils répandent le détestable venin de leur hérésie. Car s'ils se donnaient la peine d'explorer avec soin la signification de ces passages, ils ne se déchaineraient pas en de semblables blasphèmes contre la gloire de Dieu, et ils n'interpréteraient pas d'une façon si odieuse les paroles les

prium suæ hæresis spargentes venenum. Namque si quod illis Scripturæ locis significatur, haberent exploratum, in Dominum gloriæ impij non essent, neque ea, quæ recte scripta sunt, p. ave interpretarentur. Quod si Caiphæ mores palam jam amplexati, Judæos sequi decrevere, ita ut ignorent quod scriptum est, nimirum vere Deum in terris habitaturum; voces igitur apostolicas nolint excutere¹. Id enim Judæorum non est. Sin autem societate inita cum impiïssimis manichæis, Verbum carnem factum esse, corporeumque ejus adventum negant, nobis Proverbia non opponant. Nam hæc etiam alienum a manichæis est. Quod si propter dignitatem quam obtinent, et avaritiæ lucrum quod ex ea fecere, aut famæ conservandæ gratia gloriæque cupiditate inficiari non audent Verbum carnem factum esse, quia scilicet id scriptum est; vel ergo verba de illo scripta, de corporea ipsius Salvatoris præsentia recte intelligant; vel si id quod significant velint rejicere, pernegent quoque Dominum factum fuisse hominem. Valde enim dedecet Verbum carnem factum esse confiteri, et in his quæ de eo scripta sunt erubescere, ob eamque rationem depravare genuinum Scripturæ sensum.

54. Itaque scriptum est « tanto præstantiorem factum esse angelis². » Nam id primum expendere necesse est. Cæterum hic, ut in omnibus aliis divinæ Scripturæ locis agere convenit, observandum est, qua occasione locutus sit Apostolus: quæ sit persona, quæ res cujus gratia scripsit, accurate et fideliter attendendum est, ne quis illa ignorans, aut aliud præter ea intelligens, a vera aberret sententia. Hæc profecto non ignorabat studiosus ille eunuchus, qui Philippum ita rogabat: « Obsecro te, de quo propheta dicit hoc: De se, an de alio aliquo³? » Nam verebatur ne alteri personæ verba Scripturæ attribuendo, a recto sensu defligeret. Similiter discipuli tempus rerum, quas futuras prædicebat Dominus, discere cupientes, eum hoc modo interrogabant: « Dic nobis quando hæc erunt, et quod signum adventus tui⁴? » Idem quoque cum ea quæ finem mundi spectabant a Salvatore audirent, ejus præterea tempus discere peroptabant, ut nec ipsi errarent, et alios possent docere⁵. Quod cum didicissent, Thessalonicenses, qui in proximo erroris erant periculo, correxerunt. Ubi igitur ista quis

¹ Zachar. II, 10. — ² Hebr. I, 4. — ³ Act. VIII, 34. — ⁴ Math. XXIV, 3. — ⁵ *Ibid.* 36.

plus claires. Que si, comme Caïphe, ils veulent prendre le parti des Juifs et ferment les yeux sur l'Écriture, sur l'annonce de l'avènement de Dieu ici-bas; qu'alors ils n'invoquent pas les paroles des apôtres. Elles ne signifient rien pour des Juifs. Veulent-ils, au contraire, dans une alliance monstrueuse avec les manichéens, nier que le Verbe se soit fait chair et qu'il ait habité dans un corps, qu'ils cessent alors de nous opposer les Proverbes; car ces Proverbes n'ont rien de commun avec les manichéens. Les dignités qu'ils possèdent, la cupidité et l'amour du gain que leur a procuré leur impiété, la conservation de leur renommée, toutes ces considérations les empêchent-elles de nier hautement l'incarnation du Verbe, parce qu'il est écrit: « Le Verbe a été » fait chair; » alors il ne leur reste que cette alternative: ou qu'ils comprennent les prophéties relatives au Verbe et à la présence corporelle du Sauveur; ou bien, s'ils persistent à en rejeter le sens réel, qu'ils nient entièrement que le Seigneur se soit fait homme. Car c'est une honte d'avouer que le Verbe a été fait chair et de rougir des paroles qui le concernent, et par suite d'attenter au sens naturel et véritable des Écritures.

54. « Il a été créé d'autant supérieur aux anges, » est-il écrit. Il faut d'abord nous arrêter à ceci. Toutefois, ici comme dans tous les passages des livres saints, on doit observer en quelle occasion l'Apôtre parlait: on doit considérer avec la plus grande attention quelle est la personne à qui il s'adressait, l'objet dont il traitait, de crainte que l'ignorance de ces détails ou leur fausse intelligence ne nous fasse sortir de la vérité. C'est ce que savait bien ce studieux eunuque qui disait à saint Philippe: « Je vous en conjure, de qui parle le prophète » dans cette phrase: de lui ou de quelque autre? » Car il craignait d'appliquer à une personne étrangère les mots de l'Écriture et de tomber ainsi en erreur. De même les disciples désirant connaître l'époque des événemens que leur prédisait le Seigneur, lui demandaient: « Dites-nous quand arriveront ces choses, et quel sera le jour » de votre avènement? » Et aussi lorsqu'ils entendaient le Sauveur décrire les présages de la fin du monde, ils souhaitaient en connaître le moment pour ne se pas tromper eux-mêmes et pour en avertir les autres. Et comme ils l'avaient appris, ils surent corriger les Thessaloniens qui avaient failli se laisser séduire. Celui qui connaît parfaitement les circonstances dont je parle, est seul sûr d'avoir le sens

probe noverit, recta ac sana fide res est intellecturus. Sin autem alio modo horum aliquid explicaverit, statim incidet in hæresim. Hinc Hymenæus et Alexander, qui resurrectionem jam factam esse affirmabant, tempus præveniendo, erraverunt ¹ : Galatæ vero post tempus, circumcisionem nunc amplectendo. Erraverunt similiter in persona intelligenda et etiamnum errant Judæi, qui existimant de aliquo ex ipsis istud dici : « Ecce Virgo concipiet et pariet filium, et vocabunt » nomen ejus Emmanuel, quod est interpretatum, nobiscum Deus ², » cum item hæc verba : « Prophetam vobis suscitabit Deus ³, » de aliquo prophetarum intelligi arbitrantur; et verborum istorum : « Sicut ovis » ad occisionem ductus est ⁴, » interpretationem non a Philippo discunt, sed illis Isaiam aut alium aliquem prophetam designari opinantur.

55. Idem profecto istis Christi hostibus accidit, indeque in nefandam lapsi sunt hæresim. Nam si personam, rem, et tempus verborum apostoli cognovissent, non ea, quæ ad humana pertinent naturam, transtulissent in divinitatem, nec eo impietatis insani devenissent. Id autem is facile perspiciet, qui initium hujus loci recte intellexerit. Enim Apostoli verba : « Multifariam multisque modis olim Deus locutus patribus per prophetas, hisce ultimis diebus locutus est nobis » in Filio ⁵. » Deinde paulo post ait : « Per seipsum purgatione peccatorum nostrorum facta, sedet ad dexteram majestatis in excelsis, » tanto præstantior factus angelis quanto excellentius præ illis nomen » hæreditate accepit ⁶. » Itaque Apostoli dictum temporis meminit, quo nobis Deus in Filio locutus est, et peccatorum facta est purgatio. Quando porro nobis in Filio locutus est, et peccatorum purgatio facta est, vel quando factus est homo, nisi post prophetas in postremis diebus? Deinde cum sermo sit de dispensatione quæ nostri causa suscepta est; de ultimis temporibus verba faciens, convenienter admonet neque prioribus temporibus Deum tacuisse : siquidem per prophetas locutus est. Quoniam igitur prophetæ ministravere, et lex promulgata per angelos est, deindeque advenit Filius ut ipse ministraret, necessario hæc verba intulit : « Tanto præstantior factus angelis, » ut scilicet

¹ 1 Tim. 1, 20. — ² Isai. VII, 11; Matth. 1, 23. — ³ Deut. XVIII, 15. — ⁴ Isai. LIII, 7. — ⁵ Hebr. 1, 1. — ⁶ *Ibid.* 3.

complet et véritable : essayer d'expliquer l'Écriture de toute autre manière, c'est tomber dans l'hérésie. C'est ainsi qu'Alexandre et Hyménéeus se trompèrent en affirmant que la résurrection était venue ; ils avaient précipité les époques. Les Galates se trompaient aussi en conservant la circoncision ; son temps était passé. Les Juifs se sont trompés et se trompent encore aujourd'hui sur la personne de Jésus quand ils supposent que les paroles suivantes s'appliquent à un autre : « Voilà qu'une vierge concevra et elle enfantera un fils, et on » le nommera *Emmanuel*, c'est-à-dire Dieu en nous, » et encore : « Dieu vous suscitera un prophète. » Ils s'imaginent qu'il est question d'un autre personnage, et l'intelligence de ces paroles : « Il est conduit à la mort comme une brebis, » ils ne la demandent pas à saint Philippe ; ils supposent qu'elles s'appliquent à Isaïe ou à tout autre prophète.

55. Il en est arrivé de même à ces ennemis du Christ et aussi ils sont tombés dans la plus déplorable hérésie. S'ils eussent pris connaissance de la personne, du fait, de l'époque où l'Apôtre a prononcé ces paroles, ils n'auraient pas transporté à la divinité ce qui ne s'adresse qu'à la nature humaine, et ils n'auraient pas poussé si loin leur absurde impiété. C'est ce que l'on comprendra facilement à entendre seulement le commencement de ce passage : Voici les paroles de l'Apôtre : « Dieu a parlé à nos pères de mille manières diverses » par l'organe des prophètes, et dans ces derniers temps, il nous a » parlé par l'organe de son fils ; » et quelques instans après il ajoute : « Ayant fait par lui-même la rédemption de nos péchés, il s'assoit » à la droite de sa majesté, au plus haut des cieus, et il devient » d'autant supérieur aux anges¹ que son nom héréditaire est plus » excellent qu'eux. » L'Apôtre se reporte aux temps où Dieu nous a parlé par son fils et où a été faite la rédemption de nos péchés. Or, quand est-ce que le Fils nous a parlé et que la rédemption a été opérée, ou bien quand est-ce que le Fils s'est fait homme, si ce n'est après tous les prophètes ? Ensuite, comme il s'agit, dans le courant du discours, de la grande œuvre de notre rédemption, l'Apôtre, arrivé aux derniers temps, avertit que dans l'origine le Seigneur a daigné se faire entendre ; il a parlé par la voix des prophètes ; les prophètes ont rempli leur mission ; la loi a été promulguée par les envoyés du Très-Haut ; puis est venu le Fils lui-même pour consommer l'œuvre, et nécessairement l'Apôtre est conduit à dire : « et le Fils a été supé-

¹ Voyez la note (1) à la fin du discours.

cet ostenderet quantum servo præstat filius, tanto etiam Filii administrationem, servorum administratione præstantiorem fuisse. Veterem itaque et novam administrationem distinguens Apostolus, fidenter hæc ad Judæos scribit: « Tanto præstantior factus angelis. » Quapropter nulla hic usus est comparatione, nec dixit, major vel honoratior, ne quis illum ejusdem ac illos esse generis suspicaretur; sed « præstantior » dixit, ut naturæ Filii et rerum creaturarum differentiam demonstraret, idque verum esse ex divinis patet Scripturis. Nam David ita psallit: « Præstantior dies una in atriis tuis super millia ¹. » Hæc item sunt Salomonis verba: « Accipite disciplinam et non argentum, » et cognitionem præ auro probato. Præstantior est enim sapientia » lapidibus pretiosis: nihilque est pretiosum quod sit illa dignum ². » An non enim diversæ sunt naturæ et substantiæ sapientia et lapides terreni? Quænam autem cognatio aulis cœlestibus cum terrenis domiciliis? Vel quid simile potest esse res æternas spiritalesque inter ac res caducas et mortales? Id enim ipsum est quod Isaias ait: « Hæc » dicit Dominus eunuchis: Qui custodierint sabbata mea, et elegerint » quæ ego volo, et tenuerint fœdus meum, dabo illis in domo mea et » in muro meo locum celebrem: præstantius quam filiis et fratribus, » nomen sempiternum dabo eis, quod non deficiet ³. » Similiter igitur pulla est cognatio Filio cum angelis: ac proinde non comparationis sed distinctionis causa vocabulum, « præstantior, » usurpavit Apostolus, propter discrimen videlicet quod inter naturam Filii et naturam angelorum intercedit. Hinc ipse Apostolus vocem illam, « præstantior, » explicans, id quod ea significatur, non alia de re intelligit quam de Filii et rerum factarum differentia. Nam hunc quidem, Filium appellat; illos autem, servos. Hinc ille, ut Filius, cum Patre ad dexteram sedet: isti autem stant, mittuntur ac ministrant.

56. Quæ cum ita scripta sint, o ariani, ea sane non indicant Filium esse factum, sed potius alium esse a rebus factis, propriumque Patris, et in ejus sinu esse. Nam quod hic scribitur, « factus, » non idcirco factum vere Filium significat, uti vos putatis. Etenim si tantum dixisset, « factus, » aliudque nihil addidisset, inde aliqua arianis esset litigandi

¹ Psal. LXXXIII, 11. — ² Prov. VIII, 10. — ³ Isai. LVI, 4.

» rieur aux envoyés, aux anges; » pour montrer qu'autant le Fils l'emporte sur l'esclave, autant la mission du Fils a été supérieure à celle des esclaves. C'est cette distinction entre l'ancien et le nouveau ministère qu'indique l'Apôtre, qu'il signale aux Juifs, en disant : « Il est devenu d'autant supérieur aux anges. » Aussi ne se sert-il d'aucune comparaison : Il ne dit ni plus haut ni plus grand, pour que personne ne puisse supposer entre eux et lui la moindre parité de nature; mais il dit *supérieur*, pour bien fixer la différence immense du Fils et des créatures, et les saintes Écritures attestent la vérité de ce langage; David s'écrie dans un psaume : « Un seul jour dans vos » parvis est supérieur à mille, » et Salomon dit également : « Estimez » la science et non l'argent et les connaissances plus que l'or épuré : » car la science est bien supérieure aux pierres précieuses et rien n'est » assez précieux pour être digne d'elle. » La sagesse et les pierres de la terre ne sont-elles pas de nature diverse? Quelle affinité y a-t-il entre la céleste cour et les palais de la terre? Ou quelle ressemblance peut-il y avoir entre des choses éternelles et intellectuelles et des choses passagères et fragiles? C'est encore dans le même sens qu'Isaïe s'écrie : « Dieu dit aux eunuques : Ceux qui auront observé mes fêtes » et choisi la voie de mes commandemens; ceux qui auront conservé » mon alliance, je leur donnerai dans ma maison et dans mes mu- » railles une place illustre, supérieure à mes fils et à mes filles, et je » leur conférerai un nom éternel qui ne leur manquera pas. » Semblablement aussi, il n'y a aucune parenté entre le Fils et les anges : et c'est dans ce sens non pas de comparaison mais de distinction, que l'Apôtre emploie le mot *supérieur*, à cause de la différence qu'il y a entre la nature du Fils et celle des envoyés de Dieu. Aussi lui-même, expliquant ce mot *supérieur*, témoigne qu'il ne se rapporte qu'à la dissemblance du Fils et des créatures : car il l'appelle du nom de Fils et nomme les autres des esclaves : et lui, comme fils, il s'assied à la droite du Père, tandis que les autres se tiennent debout comme des serviteurs et des messagers de Dieu.

56. Certes, ô Arius, ces écrits si formels n'indiquent pas que le Fils a été créé; mais au contraire, qu'il est en dehors de toute espèce de créature; qu'il est le propre du Père et qu'il vit dans son sein. Car ce mot : a été fait, ne signifie pas, comme vous le prétendez qu'il a été véritablement fait. Si l'auteur sacré avait mis seulement : il a été fait, sans rien ajouter de plus, il y aurait quelque lieu à controverse de la part des ariens. Mais puisqu'il vient de nommer le Fils, et qu'il

occasio. Verum cum antea Filium nominaverit, eumque alium esse a rebus factis totum per contextum ostenderit, non absolute voce «factus» usus est, sed vocabulum «præstantior» cum voce «factus» conjunxit: quippe qui eam dictionem indifferentem existimaret. Scilicet probe intelligebat hac voce «factus» de eo dicta, quem verum esse Filium constabat, nihil aliud hic significari quam eum factum fuisse et esse præstantiorem. Nihil enim refert, si quis de re genita interdum dixerit, facta est vel effecta est. At res factæ, cum sint opera, genitæ dici non queunt, nisi forte geniti Filii participes postea effectæ, genitæ quoque et ipsæ dicantur, non quidem propriam ob naturam, sed quia Filii factæ sint in Spiritu participes. Nec vero id ignoravit divina Scriptura, quæ de rebus factis ait: «Omnia per ipsum facta sunt, et» sine ipso factum est nihil¹.» Et: «Omnia in sapientia fecisti².» De genitis autem filiis sic loquitur: «Facti sunt Job filii septem et filiæ» tres³.» Et: «Abraham vero centum annorum erat, cum factus est» ei Isaac filius ejus⁴.» Moyses quoque dixit: «Si alicui filii facti fuerint.» Si ergo Filius alius est a rebus factis, solusque proprius est naturæ Patris fœtus, frustra ariani disputandi occasionem ex vocabulo «factus» abripuere. Nam si hic fracti pudore iterum contendant illa verba comparate dicta esse, proindeque ea quæ comparantur ejusdem esse generis, ita ut Filius naturæ sit angelorum; ipsos profecto imprimis pudebit eadem pugnare et loqui ac Valentinum, Carpocratem aliosve hæreticos, quorum ille angelos ejusdem esse generis ac Christum affirmavit: Carpocrates autem, eosdem esse dixit mundi fabricatores. Nempe isti ab illis forte edocti magistris, Dei Verbum cum angelis conferre non verentur.

57. At certe eos tam impia cogitantes coget erubescere sacer Cantor, cujus hæ sunt voces: «Qui similis erit Domino in filiis Dei⁵.» Et, «Qui similis tui in Diis, Domine⁶?» Nihilominus illis quoque respondebimus, ut vel sic verum discant, comparisonem solere institui inter ea quæ ejusdem constat esse generis, non autem interea quæ diversam habent naturam. Itaque nemo Deum cum homine comparaverit, neque etiam hominem cum belluis, neque ligna cum lapi-

¹ Joan. 1, 3. — ² Psal. ciii, 24. — ³ Job. 1, 2. — ⁴ Gen. xxi, 5. — ⁵ Psal. lxxxiii, 7. — ⁶ *Ibid.* lxxxv, 8.

l'a présenté comme éminemment étranger à toute espèce de créature, il ne prend pas ce mot : *a été fait*, dans son acception absolue ; il y joint l'expression *supérieur* et l'emploi d'une manière indifférente. Il entendait parfaitement que ce mot : *a été fait*, appliqué à celui qu'il venait de désigner comme le Fils de Dieu, ne pouvait pas signifier autre chose que ceci : Il a été fait, il est supérieur. Peu importe en effet qu'en parlant d'un être engendré on dise tantôt : il a été fait, tantôt : il est devenu. Mais pour des créatures qui sont des œuvres, elles ne peuvent être appelées engendrées, à moins d'avoir été ensuite admises à la participation du Fils engendré et capables de recevoir alors ce titre, non plus à cause de leur nature, mais en considération de cette participation au Fils par l'Esprit saint. Et l'Écriture n'ignorait pas ces choses quand elle dit des créatures : « Tout a été fait par » lui et rien n'a été fait sans lui. » Et : « vous nous avez tous faits dans » votre sagesse. » Puis quand elle parle des fils engendrés : « sept » fils et sept filles furent faits par Job. » Et « Abraham avait cent » ans quand Isaac fut fait son fils. » Moïse dit aussi : « Si des fils ont » été faits à quelqu'un. » Si donc le Fils est étranger à toute créature et qu'il soit le seul et spécial produit de la nature du Père, c'est en vain que les ariens prennent de ce mot *fait* une occasion de dispute et de chicane. Que si, abjurant toute pudeur, ils osent prétendre encore que ces paroles sont comparatives, et que par suite les objets de la comparaison sont du même genre ; de telle sorte que le Fils serait de la nature des anges, ils seront peut-être honteux du moins de parler le même langage que Valentin, Carpocrate et les autres hérétiques, dont le premier affirmait que les anges avaient la même nature que le Christ, et dont le second disait que le monde était l'ouvrage des anges, car c'est sans doute à l'école de pareils maîtres qu'ils ont appris à oser comparer aux anges le Verbe de Dieu.

57. Mais au milieu de leurs blasphèmes, le poète sacré les force à rougir ; car telles sont ses paroles : « Qui sera semblable au Seigneur » parmi les fils de Dieu ? » Et : « Qui est semblable à vous parmi les » dieux, Seigneur ? » Néanmoins nous aussi, nous leur répondrons et nous leur dirons d'apprendre que d'ordinaire on compare entre elles des choses de même espèce, et non pas des objets de nature différente. Ainsi personne ne compare Dieu à l'homme, pas plus que l'homme à la bête, que le bois aux pierres ; leur nature est trop dissimilable. Dieu ne peut être comparé à rien, l'homme se compare à l'homme, le bois au bois, la pierre à la pierre : cela est juste ; mais

dibus, propter naturæ dissimilitudinem. Sed Deus quidem cum nulla re comparari potest: homo vero cum homine, lignum cum ligno, lapis cum lapide recte potest conferri, nec in his vox « præstantius » usurpabitur, sed vox « magis » vel « plus. » Sic Joseph magis pulcher erat suis fratribus: Rachel magis pulchra quam Lia. Stella vero non stella præstantior, sed magis una ab alia differt in gloria¹. Cum autem res diversæ naturæ inter se comparantur, tunc vox « præstantior, » aut « præstantius, » differentiæ significandæ gratia, adhibetur, quemadmodum de sapientia et lapidibus est dictum. Si igitur Apostolus dixisset: Tanto magis Filius antecellit, vel tanto major est angelis; vobis sane ex hac Filii cum angelis comparatione contendendi ansa præberetur. At cum eum dicat esse præstantiorem, tantumque differret quantum filius a servis differt, manifeste utique ostendit alium esse a natura angelorum. Cum item eum omnia fundasse affirmet, alium profecto ab omnibus factis rebus esse probat². Quapropter cum diversæ sit naturæ a rerum factarum natura, quænam, quæso, comparatio aut quæ similitudo ejus naturæ cum rebus factis? Verum si rursus simile aliquid excogitent, illos his verbis confutabit Paulus: « Ad quem autem angelorum dixit unquam: Filius meus es tu, ego » hodie genui te? Et ad angelos quidem dicit: Qui facit angelos » suos spiritus, et ministros suos flammam ignis³. »

58. Fieri ergo proprium est rerum factarum, quas opera esse dicit. At cum de Filio loquitur, non utitur factionis vocabulo, nec fieri ait: sed eum æternum, regem, et creatorem hisce verbis agnoscit: « Thro- » nus tuus, Deus, in sæculum sæculi, et tu in principio, Domine, » terram fundasti, et opera manuum tuarum sunt coeli. Ipsi peribunt, » tu autem permanes⁴. » Ex quibus, si vellent isti, perspicere possent alium esse opificem et alia opera: illum nimirum esse Deum; hæc facta esse et ex nihilo producta. Nam quod hic dicitur, « ipsi peribunt, » non ita dictum est quasi perituræ sint res creatæ: sed ut rerum factarum naturam a fine indicaret. Nam quæ perire possunt, licet benedictio ne effectoris non pereant, tamen ex nihilo sunt facta, eaque aliquando non fuisse ipsa testantur. Quia igitur ea est illorum natura, idcirco de Filio dicitur, « Tu autem permanes, » ut ejus inde

¹ 1 Cor. xv, 41. — ² Hebr. i, 10. — ³ Ibid. 5. — ⁴ Ibid. 8.

alors on n'emploiera pas le mot *supérieur*, on se servira des termes *plus* ou *mieux*. Ainsi, Joseph était *plus* beau que ses frères, Rachel *plus* belle que Lia. Mais une étoile n'est pas *supérieure* à une étoile; l'une diffère de l'autre par son *plus* d'éclat. C'est quand on compare des choses de nature diverse, qu'on emploie ce mot *supérieur* ou *supérieure*, pour marquer la dissemblance, comme on le voit dans l'exemple des pierres et de la sagesse. Si donc l'Apôtre avait dit : le Fils l'emporte d'autant plus sur les anges, ou est d'autant plus grand que les anges, sans doute alors une semblable comparaison prêterait matière à la discussion; mais comme il dit que le Fils est *supérieur* et qu'il diffère des anges autant que le fils diffère de l'esclave, évidemment ainsi il indique qu'il est étranger à la nature des anges, et comme d'ailleurs il affirme que le Fils a tout créé, nécessairement aussi il prouve qu'il n'a rien de commun avec les créatures. Donc puisqu'il est d'une nature différente de toutes les choses créées, quelle peut être, je vous le demande, la comparaison ou la similitude entre sa nature et les êtres de création? Que si, après tout, ils osent conserver encore quelque opinion semblable, écoutons la réfutation de saint Paul : « Quel est celui des anges à qui Dieu a dit jamais : Tu es mon » Fils, et je t'ai engendré aujourd'hui? Et il dit aux anges : Celui qui » emploie les vents comme ses anges et la flamme du feu comme son » ministre. »

58. L'expression d'être faites s'applique proprement aux créatures. Le psalmiste désigne par là que ce sont des œuvres; mais quand il parle du Fils, il ne se sert ni de cette expression ni du mot de création; il le proclame éternel, roi, créateur : « Votre trône, ô Dieu, est dans » les siècles des siècles, et vous, Seigneur, vous avez dès le principe » jeté les fondemens de la terre, et les cieus sont l'ouvrage de vos » mains : ils périront, mais vous restez. » Ne trouveraient-ils pas dans ces paroles, s'ils voulaient les entendre, les preuves évidentes de cette différence entre Dieu et les créatures qu'il fait et qu'il tire du néant? Ces mots : *ils périront*, n'ont pas été dits pour prouver que les créatures sont périssables, mais pour indiquer par leur destinée finale la nature de toute création; car ces créatures périssables, bien qu'elles subsistent par la bonté du Créateur, n'en ont pas moins été faites du néant, et témoignent elles-mêmes qu'un temps fut où elles n'existaient pas. Telle est leur nature, et aussi dit-on du Fils : « Et vous, vous

ostendatur æternitas. Nam quia interire non potest, ut possunt res factæ; sed potius vim habet semper permanendi, hinc alienum quidem est de ipso dici. Non fuit priusquam esset genitus: at proprium ejus est, semper esse et cum Patre permanere. Etsi autem Apostolus in Epistola ad Hebræos hæc non scripsisset, ex aliis tamen ejusdem Epistolis atque ex universa alia Scriptura talia de Verbo comminisci sane prohiberentur. Cæterum quandoquidem ipse quoque scripsit et supra ostendimus Filium ex natura Patris esse genitum; et illum quidem esse effectorem, res autem alias ab eo effici; illum esse splendorem, Verbum, imaginem, et sapientiam Patris; res vero factas infra Trinitatem assistere et servire: alius ergo generis et naturæ est Filius, quam rerum factarum, ac potius proprius est substantiæ Patris, eamdemque ac ille naturam habet. Hinc enim et ipse Filius non dixit: « Pater meus præstantior me est¹, » ne quis eum alium a Patris natura esse suspicaretur, sed « major » dixit, non quidem magnitudine quadam aut tempore, sed quia ab ipso Patre gignitur. Quin etiam cum dixit, « major est, » naturæ proprietatem ostendit.

59. Et vero ipse Apostolus non ut Verbi naturam cum rebus factis potissimum compararet, dixit: « Tanto præstantior factus angelis. » Namque simul comparari non queunt, cum sint inter se diversæ. Sed ad corporeum Verbi adventum et ad dispensationem ejus attendens, indicare voluit ipsum aliorum qui antecesserant simile non esse, ut, quantum natura ab iis quos antea miserat differt, tanto etiam longè præstantior esse intelligeretur gratia quæ ab ipso et per ipsum datur, quam angelorum administratio. Siquidem servorum erat, fructus duntaxat repossere: at Filii et Domini erat debita donare et vitam transferre. Unde ea, quæ subjicit Apostolus, differentiam quæ Filium inter et res factas intercedit demonstrant. « Propterea, inquit, » oportet nos maxime attendere ad ea quæ audivimus, ne forte effluamus. Si enim qui per angelos dictus est sermo, factus est firmus, et » omnis prævaricatio et inobedientia accepit justam mercedis retributionem: quomodo nos effugiemus si tantam neglexerimus salutem, » quæ cum initium accepisset enarrari per Dominum ab eis qui audierunt in nos confirmata est². » Quod si Filius esset e rebus factis, non

¹ Joan. xiv, 28. — ² Hebr. ii, 1.

restez, » pour prouver son éternité. En effet, il ne peut pas périr comme les créatures ; toujours il a le pouvoir d'être éternellement, et c'est un blasphème de dire de lui : Il n'était pas avant d'être engendré. Au contraire, le propre du Fils est de vivre éternellement et d'exister avec son Père ; et l'Apôtre n'eût pas écrit toutes ces vérités dans son Épître aux Hébreux, que ses autres Épîtres et la sainte Écriture tout entière condamneraient les impiétés des ariens. Mais, au reste, puisque lui-même écrit, et que nous avons démontré plus haut, que le Fils est engendré de la nature du Père ; que ce Fils est créateur et que tout a été créé par lui ; qu'il est la splendeur, le Verbe, l'image, la sagesse du Père, et qu'au-dessous de la sainte Trinité tous les êtres sont esclaves et serviteurs ; nécessairement donc, le Fils est d'une autre nature et d'une autre espèce que les créatures, il est réellement l'unique et le simple produit de la substance du Père, et il partage sa nature et son essence. Aussi le Fils lui-même n'a pas dit : « Mon Père est supérieur à moi ; » car on eût pu supposer qu'il se faisait d'une autre nature. Il a dit : « plus grand que moi, » non pas sous le rapport d'une dimension ou d'une époque, mais à cause de sa qualité de Père. Et même dans ce mot *plus grand* il démontre l'identité de nature.

59. Aussi n'était-ce pas en comparant la nature du Verbe avec les les créatures, que l'Apôtre a dit : « Il est d'autant supérieur aux anges? » Il y a entre ces deux ordres d'idées trop de différence pour que la comparaison puisse être tentée. Mais ayant en vue l'avènement corporel du Verbe et la dispensation de ses grâces, l'écrivain sacré a voulu indiquer qu'il ne ressemblait en rien à ceux qui l'avaient précédé ; en sorte qu'autant il diffère d'eux par sa nature, autant la grâce qu'il donne est supérieure à la mission des envoyés d'ins. Sans doute, c'était le fait des serviteurs de demander récompense de leurs actes ; mais aussi c'est celui du Fils et du Seigneur de donner à chacun ce qui lui est dû et de transmettre la vie. Aussi ce qu'ajoute l'Apôtre démontre clairement cette différence entre le Fils et les créatures. « C'est pour cela, dit-il, qu'il nous faut faire attention à ce que nous » avons entendu, de peur que nous n'échappions. Car si les paroles » prononcées par les anges ont été confirmées, si toute prévarication » et toute désobéissance a reçu son juste châtement, comment serons- » nous sauvés si nous négligeons ce grand moyen de salut commencé » par le Seigneur et confirmé en nous par ceux qui ont entendu? » Si le Fils était une des créatures, il ne leur serait pas supérieur, et leur désobéissance ne serait pas punie du plus grand supplice. Dans la

illis sane esset præstantior, neque majori supplicio propter eum puniretur inobedientia. Nec enim in administratione angelorum, pro singulis florum majus vel minus erat in his qui peccabant: sed lex erat una, unaque in peccantes animadversio. Quia vero Verbum non est e rebus factis, sed est Filius Patris, idcirco quanto præstantior est, et ea, quorum auctor ipse est, præstantiora sunt et ab aliis diversa, tanto etiam gravius esse debet supplicium. Itaque datam per Filium considerent gratiam, eumque ex suis operibus agnoscant vere alium esse a rebus factis, solumque illum verum Filium in Patre esse, et Patrem in ipso. Discant legem ab angelis promulgatam esse, sed neminem reddidisse perfectum, quippe quæ, ut docet Paulus, Verbi adventu indigeret. At Verbi adventus Patris opus perfecit. Hinc antea ab Adam ad Moysen mors quidem regnavit: sed Verbi præsentia mortem penitus destruxit: nec amplius in Adam morimur, sed omnes in Christo vita donamur. Præterea antea a Dan usque ad Bersabee lex divulgabatur, atque in sola Judæa notus erat Deus: nunc autem in omnem terram exivit sonus eorum, et omnis terra Dei cognitione est repleta, gentesque universas edocuerunt discipuli, ac denique hoc tempore illud Scripturæ impletum est, « Erunt omnes docti a Deo¹. » Etenim quæ tunc quidem apparebant, meræ erant figuræ: nunc autem ipsa patefacta veritas est²: quod Apostolus postea luculentius ipse explicat his verbis: « In tantum præstantioris testamenti sponsor factus est Jesus³. » Et rursus: « Nunc autem excellentius sortitus est ministerium, quanto » et præstantioris testamenti mediator est quod in præstantioribus promissionibus sancitum est⁴. Nam nihil ad perfectionem adduxit lex: » sed erat introductio spei præstantiori⁵. » Et paulo post: « Necessè » est cœlestia præstantioribus hostiis quam istis⁶. » Vocem igitur « præstantioris » hic et per totum Epistolæ contextum Domino, qui præstantior et alius est a rebus factis, attribuit. Siquidem præstantius est sacrificium quod per ipsum peragitur; præstantior spes, quæ in eo collocatur; ac promissa, quæ nobis per illum sunt facta, non ut magna cum parvis comparantur, sed ut diversa ab aliis natura; quia is, qui ista administravit, rebus factis est præstantior.

¹ Psal. LXXV. — ² Isai. LIV, 13. — ³ Hebr. VII, 22. — ⁴ *Ibid.* VIII, 6. — ⁵ *Ibid.* VIII, 19. — ⁶ *Ibid.* IX, 23.

mission des envoyés, il n'y avait pas du plus ou du moins vis-à-vis des pécheurs : non, la foi était une, un aussi était le châtimeut des coupables. Mais comme le Verbe n'est pas des créatures et qu'il est le Fils du Père, aussi plus il est supérieur, plus ce dont il est l'auteur est supérieur et étranger à tout le reste, plus le supplice doit être terrible. Qu'ils considèrent donc la grâce apportée par le Fils, qu'ils le reconnaissent par ses œuvres véritablement distinctes de toutes choses, Fils unique qui vit dans le Père et dans lequel existe aussi le Père ; qu'ils apprennent que la loi a été publiée par les anges de Dieu, mais qu'elle n'a conduit personne à la perfection, parce que, comme dit saint Paul, « elle avait besoin de l'avènement du Verbe. » L'avènement du Verbe a parfait l'œuvre du Père. D'Adam à Moïse, la mort a régné en souveraine ; mais le Verbe est venu et il a ruiné la mort : aussi nous ne mourons plus dans Adam, mais nous vivons dans le Christ. La loi n'était répandue que de Dan à Bersabée, et le vrai Dieu n'était connu que dans la Judée ; maintenant la voix des anges a retenti par toute la terre et toute la terre a été remplie de la connaissance de Dieu. En effet les événemens d'alors n'étaient que des figures, maintenant la vérité brille de tout son éclat. C'est ce qu'explique magnifiquement l'Apôtre en ces termes : « Le Seigneur Jésus nous a laissé le gage d'un testament bien supérieur, et il a reçu une mission bien plus éminente ; car il est le médiateur d'un testament bien supérieur, sanctionné par de bien plus hautes promesses. Car jamais la loi n'a donné la perfection ; elle n'était que l'introduction d'une espérance bien supérieure. » Et ensuite : « Il faut pour les cieux des victimes supérieures à celles-ci. » Ce mot de *supérieur* est employé dans toute l'étendue de cette Épître, où il s'applique à Dieu, qui est supérieur et étranger à toute créature. Et en effet, le sacrifice qui est consommé par le Verbe est supérieur ; l'espérance qu'il est venu fonder pour nous est supérieure ; et les promesses qu'il nous a faites ne sont point comparées comme plus grandes, mais comme toutes différentes et infiniment supérieures, parce que celui qui a opéré ces grandes choses est supérieur infiniment à toute créature.

60. Jam vero quod dicitur « factus est sponsor, » sponsorshipem quam ille pro nobis fecit significat. Quemadmodum enim ille cum Verbum esset, caro factus est, hocque, quod dicimus factum esse, carni adscribimus (hæc enim facta et creata est) : ita etiam hæc dictio, « factus » est, » juxta secundam significationem hic est intelligenda, quatenus videlicet factus homo est. Noverint proinde pertinaces homines vanum quoque ac pravum hoc illorum commentum esse : audiant Paulum cui perspectissimum erat eum et Filium ac sapientiam, splendoremque et imaginem Patris esse, minime his verbis significare ejus factam fuisse naturam, sed eam dictionem referre ad Testamenti administrationem, qua scilicet mors, quæ olim regnaverat, destructa est. Siquidem ea ratione ejus administratio præstantior facta est, quia « Quod lex facere » non poterat, ubi per carnem infirma erat, fecit Deus misso Filio suo » in similitudine carnis peccati, et de peccato condemnavit peccatum » in carne¹, » remoto ab ea delicto, quo captiva perpetuo tenebatur, adeo ut divinum sensum non valeret recipere. Cum autem carnem dignam reddidit quæ Verbum reciperet, fecit ut nos non amplius secundum carnem, sed secundum spiritum ambularem, sæpeque dicamus² : « Nos vero non sumus in carne, sed in spiritu. » Et, « Quia venit Dei » Filius in mundum, non ut judicaret mundum, sed ut » omnes « red- » meret, et mundus per ipsum servaretur³. » Tunc enim mundus, tanquam reus, a lege judicabatur : nunc vero Verbum in se suscepit judicium, et corpore pro omnibus patiendo, salutem donavit omnibus. Quod cum exploratum haberet Johannes, exclamabat : « Lex per » Moysen data est, gratia et veritas per Jesum Christum facta est⁴. » Præstantior autem est gratia quam lex, et veritas quam umbra.

61. Hoc ergo quod « præstantioris » vocabulo exprimitur, quemadmodum dictum est, per alium fieri non poterat, nisi per Filium qui ad dexteram Patris sedet. Quid autem istud significat, nisi verum illum esse Filium, eandemque Patris et Filii esse divinitatem? Quia enim eodem Patris regno potitur Filius, in eodem similiter throno quo Pater sedet ; cumque ipse Patris divinitate videatur, hinc sane Deus est Verbum, et qui videt Filium, Patrem videt, atque hoc pacto unus est Deus. Itaque

¹ Rom. VIII, 3. — ² *Ibid.* 4. — ³ Joan. III, 17. — ⁴ *Ibid.* 1, 17.

60. Ce qui est dit déjà : « Il s'est fait le garant, » désigne la promesse qu'il nous a faite. De même que nous disons : Le Verbe s'est fait chair, en appliquant ce mot *s'est fait*, à la chair (car elle est faite et créée); de même aussi l'expression *s'est fait* doit s'entendre dans le second sens, dans celui de l'humanité. Reconnaissez donc, malheureux, dans votre déplorable entêtement, reconnaissez tout le mensonge de vos doctrines. Entendez saint Paul, à qui il était très-clair qu'il est, et le Fils, et la sagesse, et la splendeur, et l'image du Père; entendez-le protester que ces paroles ne signifient pas que la nature du Verbe est créée, mais que seulement elles ont rapport à l'accomplissement du Testament nouveau qui a détruit l'antique empire de la mort. Ainsi, par ce moyen, sa mission est devenue bien supérieure, puisque « ce que ne pouvait pas faire la loi, qui était faible par la » chair, Dieu l'a fait en envoyant son Fils sous l'extérieur d'une chair » de péché, et à cause du péché il a condamné le péché dans la » chair, » en lui enlevant le crime qui la retenait captive et l'empêchait de recevoir l'intelligence divine. Or comme Dieu a rendu la chair digne de posséder le Verbe, il a fait aussi que nous ne marchions plus selon la chair, mais selon l'esprit, et que nous puissions dire : « Nous ne sommes pas dans la chair, mais dans l'esprit. » Et : « Le Fils est venu dans le monde, non pour juger le monde, mais » pour racheter tous les hommes et pour que le monde fût sauvé par » lui. » Car le monde, alors semblable à un accusé, était jugé par la loi; mais maintenant le Verbe accepte le jugement, et, en souffrant corporellement, il a donné le salut à tous. C'est ce que savait bien saint Jean quand il s'écriait : « La loi a été donnée par Moïse; la » grâce et la vérité ont été faites par Jésus-Christ. » Or la grâce est supérieure à la loi, la vérité à l'ombre.

61. Donc, tout ce qu'exprime ce mot *supérieur*, ainsi que nous l'avons dit, ne pouvait être que l'œuvre du Fils, de celui qui siège à la droite du Père. Et qu'est-ce à dire, sinon qu'il est réellement Fils et que la divinité est la même pour le Fils et pour le Père? Le Fils possède le même empire que le Père; aussi il s'assied sur le même trône; il se voit dans la divinité du Père : donc il est Dieu comme le Père, et celui qui voit le Fils voit le Père, et de la sorte il n'y a qu'un seul Dieu. Et de ce qu'il s'assied à la droite, il ne s'ensuit pas que le Père soit à la gauche. La droite et l'honneur du Père, le Fils le possède aussi; car ne dit-il pas : « Tout ce que mon Père possède est à moi. »

a dextris sedens, sinistrum non reddit Patrem : sed quod dextrum et honorabile est in Patre, hoc etiam habet Filius qui ipse ait : « Omnia » quaecumque habet Pater, mea sunt¹. » Quocirca Filius a dextris Patris sedens, videt ipse similiter Patrem a dextris sedentem, quamvis ut homo factus dicat : « Providebam Dominum in conspectu meo semper, » quia a dextris est mihi ne commovear². » Inde enim etiam palam fit et Filium in Patre et Patrem in Filio esse. Quamvis enim dexter est Pater, a dextris tamen etiam est Filius ; et Filio a dextris sedente, in Filio est ipse Pater. Et angeli quidem ascendendo et descendendo ministrant : de Filio autem dicit, « Et adorent eum omnes angeli Dei³. » Insuper cum angeli ministrant, aiunt, « Missus sum ad te : » et, « Dominus præcepit. » At Filius, licet ut homo dicat, se missum esse et venisse ad opus perficiendum et administrandum, tamen ut Verbum et imago ait : « Ego in Patre, et Pater in me est⁴ : » et, « Qui vidit me, » Patrem vidit : et, « Pater in me manens ipse facit opera⁵. » Nam quæ in ista videntur imagine, ea ipsa sunt Patris opera. Hæc igitur satis sunt ad veritatis hostes pudore afficiendos. Quod si, quia scriptum est, « præstantior factus, » nolunt hanc vocem « factus » ita intelligi de Filio, ut idem sit ac si diceretur, factus est, et, est ; vel quod ejus administratio præstantior aliis facta fuerit, uti diximus, sed hoc ex vocabulo arbitrantur factum dici Verbum ; hæc iterum breviter audiant, quandoquidem quæ supra disputavimus jam sunt obliti.

62. Si Filius unus ex angelis est ; æque ipsi ac illis hæc vox « factus » conveniat, nihilque natura ab illis differat ; verum vel ipsi sint filii vel ille sit angelus, omnesque pariter ad dexteram Patris sedeant, vel cum omnibus assistat quoque ipse Filius tanquam spiritus administer, in administrationem, ut illi, missus⁶. At vero si Paulus Filium a rebus factis hisce verbis discriminet : « Cui enim angelorum dixit unquam : » Filius meus es tu ? » Præterea si cælum ille et terram creat, hique ab eo fiunt ; si ille cum Patre sedet, hi autem ministrantes assistunt : cui non perspicuum est nequaquam de Verbi substantia vocem « factus » intelligi ab Apostolo, sed de administratione quæ peracta per ipsum

¹ Joan. xvi, 15. — ² Psal. xv, 8. — ³ Hebr. i, 6. — ⁴ Joan. xiv, 10. — ⁵ *Ibid.*, 9 et 10. — ⁶ Hebr. i, 14. — ⁷ *Ibid.* 5.]

C'est pourquoi le Fils, assis à la droite du Père, voit le Père également assis à la droite, quoiqu'il ait dit étant homme : « J'avais sans cesse » le Seigneur devant les yeux ; car il est à ma droite, de peur que je » ne sois troublé. » D'où il résulte évidemment que le Fils est dans le Père et le Père dans le Fils. En effet, quoique le Père soit à la droite, le Fils y est aussi cependant, et le Fils s'asseyant à la droite, le Père n'en est pas moins en lui. Et les anges les servent montant et descendant sans cesse ; car il est dit du Fils : « Et que tous les anges » de Dieu l'adorent. » Et quand les anges les servent, ils disent : « J'ai » été envoyé vers vous, » et : « le Seigneur m'a ordonné. » Mais le Fils, bien qu'il dise comme homme qu'il a été envoyé et qu'il est venu pour perfectionner et accomplir, cependant, comme Verbe et image du Père, il dit : « Moi, je suis dans mon Père et mon Père est en » moi ; » et : « qui me voit voit mon Père ; » et : « mon Père qui vit » en moi, agit en moi. » Car tout ce qui se voit dans l'image est l'œuvre même du Père. En voilà assez pour couvrir de confusion et de honte les ennemis de la vérité. Si, parce qu'il est écrit : « Il a été fait » supérieur, » ils ne veulent pas que ce mot *fait* s'entende ainsi du Fils et qu'il équivaille à *il est*, ou bien, comme nous l'avons dit, que sa mission est infiniment supérieure à celle des autres ; et s'ils persistent à penser que ce mot signifie que le Verbe a été fait et créé, qu'ils se donnent seulement la peine d'écouter ce peu de paroles, puisque déjà ils ont oublié tout ce que nous leur avons prouvé plus haut.

62. Si le Fils est un des anges et que ce mot *fait* lui convienne comme à eux ; si sa nature ne diffère en rien de la leur et qu'eux tous soient des fils ou qu'il soit un ange, que tous s'asseoient à la droite du Père ou que le Fils assiste avec eux comme un des serviteurs du Très-Haut et chargé comme eux d'une mission ; et si, d'une autre part, saint Paul distingue le Fils de tout être créé par ces mots : « Quel est celui des anges à qui Dieu ait dit jamais : Vous êtes mon Fils ? » s'il est Créateur du ciel et de la terre, et que les anges aient été faits par lui ; qu'il s'asseye à la droite du Père et qu'eux le servent ; est-il possible, je le demande, de ne pas voir que ce mot *fait* est employé par l'Apôtre, non pas relativement à sa substance, mais qu'il ne s'applique évidemment qu'à sa mission ? En effet, il était Verbe et il s'est fait chair, et dans cette humanité il a été fait supérieur aux anges autant que le Fils est supérieur à l'esclave et l'ouvrier à ses ouvrages. Cessez

est? Nam quemadmodum cum esset Verbum, caro factum est; ita factus homo, tanto præstantior in administratione factus est Angelis, quantum filius a servis et opifex ab operibus differt. Desinant itaque vocem « factus » de natura Filii interpretari; nec enim est e rebus factis: sed agnoscant hoc vocabulo « factus » factam significari administrationem et dispensationem. Quomodo autem præstantior factus fuerit in administratione, qui ipse natura præstantior est quam res factæ, ea quæ supra diximus, manifesto ostendunt, indeque illos arbitror erubescere. Verum si contumaces esse pergant, e re fuerit insanæ ipsorum occurrere temeritati, similiaque de ipso Patre dicta illis opponere, ut vel fracti pudore suam linguam a malis cohibeant, vel intelligant in quantum devenerint inscitæ. Itaque scriptum est: « Fias mihi in Deum protectorem » et in domum refugii, ut salvum me facias¹. » Et rursus: « Factus est » Dominus refugium pauperi², » et alia id genus quæ in divinis leguntur Scripturis. Quod si ista de Filio dicta esse contendunt, quod forte vel etiam magis verum est, agnoscant sanctos eum, qui res facta non erat, rogare ut sibi adjutor et in domum refugii fieret: ac deinceps vocabula « factus fecit et creavit » de corporea ejus intelligant præsentia. Tunc siquidem adjutor et domus refugii factus est, cum nostra peccato suo corpore in lignum sustulit, dixitque: « Venite ad » me omnes qui laboratis et onerati estis, et ego reficiam vos³. »

63. Sin autem illas voces de Patre putant intelligi; num quia hic quoque scriptum est, « Fias » et « factus est, » eo devenient impudentiæ, ut Deum factum esse dicant? Ita sane id audebunt, quemadmodum idem de ejus Verbo fingere non sunt veriti. Nam sequitur ex ipsorum dictis, ut eadem opinentur de Patre, quæ de ejus Verbo commiscantur. Verum absit ut cogitatio tam impia in mentem fidelium unquam veniat. Nec enim Filius e rebus creatus est, nec quod hic scribitur, « fias » et, « factus est, » principium existendi significat, sed datum indigentibus adjutorium. Namque Deus et semper et idem est: homines autem per Verbum postea facti sunt, quando ipse voluit Pater: nec Deum videre aut ad eum accedere queunt res ullæ factæ, præser-

¹ Psal. xxx, 3. — ² Ibid. ix, 10. — ³ Matth. xi, 28.

donc d'interpréter ce mot de *fait* dans le sens de la nature du Fils; car il n'est pas créature; mais reconnaissez que ce mot n'a trait qu'à sa mission et à ses bienfaits. Et la manière dont il a acquis cette supériorité dans sa mission, lui qui était par nature supérieur à toute créature, se trouve clairement expliquée par ce que nous avons dit précédemment à leur grande honte, à leur entière confusion. Que s'ils persistent dans leur incroyable obstination, il n'y aura plus qu'à pousser à bout leur témérité insensée et leur représenter les mêmes paroles s'appliquant au Père comme au Fils, pour que, couverts d'opprobre, ils mettent un frein à leurs blasphèmes ou qu'ils comprennent toute l'étendue de leur absurde ignorance. Ainsi il est écrit : « Faites-
» vous pour moi un Dieu protecteur et une maison de refuge pour me
» sauver. » Et encore : « Le Seigneur a été fait le refuge du pauvre. » Mille autres textes semblables se trouvent dans les saints livres. S'ils prétendent que ces paroles s'adressent au Fils, ce qui peut-être serait plus complètement vrai, qu'ils avouent au moins que les saints suppliaient celui qui, certes, n'était pas une créature, d'être pour eux une protection et un refuge; qu'ils comprennent donc que ces locutions : « a été fait, il a fait, il a créé, » s'entendent uniquement de la présence corporelle du Verbe. Également, nous voyons le Fils devenir notre protection et notre refuge quand il a élevé tous nos péchés avec son corps sur le bois de la croix, et qu'il nous a dit : « Venez à moi, vous
» tous qui souffrez et qui êtes chargés, et je vous soulagerai. »

63. Or, s'ils pensent que ces paroles sont dites du Père, comme il est écrit : « faites-vous, » et « il a été fait, » il faudra qu'ils poussent l'impudence jusqu'à soutenir que Dieu a été fait. Oui, sans doute, ils ne reculeront pas devant ce blasphème, puisqu'ils ne craignent pas d'en adresser de semblables au Verbe. Car la conséquence nécessaire de leur doctrine est d'avoir sur le Père comme sur le Fils une seule et unique opinion. Loia de nous la pensée qu'une impiété pareille entre dans le cœur des fidèles; car le Fils n'est pas une créature, et ces expressions : « faites-vous, il a été fait, » ne signifient pas un commencement d'existence, mais seulement l'appui et le secours accordé aux faibles et aux malheureux. Dieu est éternellement le même, et les hommes ont été faits dans la suite des temps par le Verbe, selon la volonté du Père; et aucune des créatures ne peut voir Dieu ni approcher de lui, surtout l'homme qui vit ici-bas. Ainsi, quand ces êtres infortunés réclament son secours, quand, dans leurs douleurs, ils im-

timque homines in terris degeneres. Quapropter cum infirmi homines ejus implorant opem, cum vexati precantur auxilium, cum injuria affecti orant; tunc ille, qui est invisibilis, cum perhumanus sit, se præsentem suo beneficio exhibet, quod per proprium Verbum et in ipso tribuit, ac demum ad cujusque utilitatem sese accommodat divina præsentia, ita ut infirmis fiat robor, afflictis refugium et domus salutis, hisque, qui patiuntur injuriam, dicit: «Adhuc te loquente dicam, » Ecce adsum ¹.» Quod igitur in protegendis singulis fit per Filium, hoc Deum sibi factum esse singuli testantur, quia per Verbum fit auxilium ab ipso Deo. Nec vero insolens est inter homines id loquendi genus, quod rectum esse nemo non fatebitur. Sæpe siquidem hominibus adiutorium factum est ab hominibus. Nam alius illi qui injuriam accepit, opem tulit, ut Abraham, Loth ²: alius domum persecutionem fugienti aperuit, ut Abdias filiis prophetarum ³: alius peregrinum refecit, ut Loth, angelos ⁴: alius indigentibus suppeditavit necessaria, ut Job his qui quidpiam ab ipso petebant ⁵. Quemadmodum igitur si singuli, qui ab aliis acceperint beneficia, dixerint: Ille mihi factus est adiutor: vel, Mihi ille refugium, et isti beneficus factus est distributor, non initium ortus neque naturam eorum, qui bene de se mererentur, significarent, sed acceptum solummodo ab eis beneficium; similiter cum sancti de Deo dicunt, «factus est, » et, «fias, » nullum ortus initium indicant: nam nec initium Deus habet ullum, nec factus ipse est; verum his verbis significatur salus quam hominibus comparavit.

64. Quibus ita intellectis efficitur ut quotiescumque de Filio dicitur, «factus est, » et, «fias, » eodem explicetur modo, ita ut, cum ista audiunt, «præstantior factus angelis, » et «factus est, » non aliquod nascenti principium Verbi effingant, aut eum factum esse inde opinentur: sed illud Pauli dictum de administratione et dispensatione, cum homo factus est, intelligant ⁶. Cum enim «Verbum caro factum est et habitavit in nobis, » ac venit ut ministraret, omnibusque impertiret salutem, tunc idem nobis factum est salus, factum est vita, factum est expiatio; tunc ejus pro nobis administratio, angelorum administra-

Isai. LVIII, 9. — ² Gencs. XIV, 76. — ³ 3 Reg. XVIII, 4. — ⁴ Genes. XIX, 3. — ⁵ Job. XXIX, 15. — ⁶ Joan. I, 14.

plorent son appui, lorsque accablés de maux et d'injustices, ils prient, alors ce Dieu invisible et surhumain se plie à tous nos besoins, accordant la force aux faibles, le salut et le refuge aux affligés, disant enfin à ceux qui souffrent : « Vous parlerez encore que déjà j'ai dit : » Me voici. » Ainsi donc, ce que fait le Fils pour protéger chacun, Dieu le fait également au témoignage de tous, parce que le secours du Verbe vient de Dieu lui-même. Cette manière de parler n'est pas même inusitée dans le langage des hommes, et personne n'en contestera la justesse. Souvent un homme en fait le protecteur d'un autre homme. L'un porte secours et assistance à celui qui a reçu une injure, comme Abraham à Loth ; l'autre ouvre un asile aux proscrits, comme Abdias aux fils des prophètes ; celui-ci accueille l'étranger, comme Loth les anges ; celui-là fournit aux besoins des indigens, comme Job à ceux qui le sollicitaient. Si donc chacun de ceux qui ont reçu des bienfaits peuvent dire de leurs bienfaiteurs : Voilà celui qui a été fait mon protecteur, ou celui qui a été fait mon refuge, ou celui qui a été fait mon bienfaiteur ; sans doute ils ne veulent pas désigner par ces paroles ni l'origine ni la nature des bienfaiteurs, mais seulement le bienfait reçu ; semblablement quand les saints de Dieu disent : « il a été fait » et « faites-vous », ils ne désignent aucunement l'origine ; car Dieu n'a pas d'origine et il n'a pas été fait ; ils ne veulent parler alors que du salut accordé par le Seigneur aux hommes.

64. Ces explications démontrent que toutes les fois où l'on dit du Fils : « il a été fait » ou « faites-vous, » ces locutions doivent s'entendre dans le sens suivant : jamais les expressions : « il a été fait supérieur » aux anges, » pas plus que : « il a été fait, » ne peuvent justifier l'opinion que le Verbe ait eu un commencement ou qu'il ait été créé. Ces paroles de saint Paul ne peuvent évidemment s'appliquer qu'à la mission et aux bienfaits du Verbe fait homme. En effet « le Verbe a » été fait chair et il a habité parmi nous ; » il est venu pour remplir son ministère, pour donner le salut au monde entier, et alors pour nous tous il a été fait salut, vie, expiation ; et sa mission a été ainsi faite bien supérieure à celle des anges ; enfin il a été fait pour nous vie et résurrection. Et de même que cette phrase : « Faites-vous pour » moi un Dieu protecteur, » ne désigne pas la génération ineffable de

tione præstantior est facta ; denique ipsum item factum est via et resurrectione. Atque ut istud, « Fias mihi in Deum protectorem » non naturæ ipsius Dei procreationem, sed ejus humanitatem, ut dixi, significat et benignitatem ; ita his vocibus, « præstantior, factus angelis, » et : « factus est, » et : « tanto præstantior sponsor factus est Jesus, » non Verbi facta esse natura significatur, (absit) sed beneficium quod ex ejus accepimus incarnatione, quantumvis ingrati fuerint hæretici atque in tuenda impietate perpugnaces.



la nature divine, mais bien l'humanité du Seigneur et son immense bonté; de même aussi ces paroles : « Il a été fait supérieur aux anges, » et : « il a été fait le garant d'une promesse infiniment supérieure, » ne signifient pas (loin de nous une telle impiété!) que le Verbe soit d'une nature créée, mais indiquent seulement le bienfait que nous avons reçu de son incarnation, malgré la noire ingratitude des hérétiques et leur obstination forcenée à soutenir le mensonge et le blasphème.



NOTE.



(1) Nous devons remarquer ici que le mot *ange* est pris par saint Paul et par saint Athanase après lui dans le sens grec, qui signifie *envoyé* : car dans tout ce discours, comme dans l'Épître aux Hébreux il se rapporte aux prophètes, précurseurs du Messie et qui sont les envoyés du Seigneur, ses anges. Nous avons conservé la plupart du temps le mot ange, espérant que cette note expliquerait suffisamment notre pensée.

On ne devra pas s'étonner non plus s'il y a entre le texte latin et notre traduction quelque différence : la raison en est que nous avons traduit sur le grec.

H. DE R.

EUSEBIUS PAMPHILUS.

CONTRA HIEROCLEM ORATIO; DEMONSTRATIONIS EVANGELICÆ
LIBER SECUNDUS.



EUSÈBE PAMPHILE.

DISCOURS CONTRE HIÉROCLÈS; DEUXIÈME LIVRE
DE LA DÉMONSTRATION ÉVANGÉLIQUE.

TRADUCTION

DE M. FÉLIX DE GONET.



NOTICE.

Eusèbe naquit en Palestine, environ l'an 264. Frère ou cousin d'Eusèbe de Nicomédie, il fut l'ami de Pamphile de Césarée, dont il prit le nom. Il reçut les leçons de Dorothée, et fit sous ce maître habile des progrès rapides et brillans. Il fut ordonné prêtre par Agapius, évêque de Césarée, et s'attacha si fidèlement à cette église qu'il brava la persécution pour continuer l'exercice de son saint ministère. Pris et jeté dans les fers, il ne dut, dit-on, sa délivrance qu'à un acte de faiblesse; mais les preuves manquent à cette grave accusation portée contre sa mémoire. Il succéda à Agapius vers l'an 315, d'autres disent en 313. Il assista au concile de Nicée en 315, porta la parole à l'empereur Constantin et fut placé à la droite de ce prince. Il y condamna les erreurs d'Arius et proposa au concile une formule de foi orthodoxe à laquelle les pères ajoutèrent le terme de *ὁμοούσιος* ou de *consubstantiel*. Eusèbe refusa d'abord d'approuver ce terme; mais il l'admit ensuite et souscrivit à la profession de foi du concile. On l'a soupçonné d'arianisme, et il est juste d'avouer que quelques passages de ses écrits peuvent avoir donné lieu à ce soupçon; il est d'ailleurs établi qu'il l'était secrètement. Toutefois non seulement il admit le mot *consubstantiel*, mais encore, dans sa lettre au peuple de Césarée, il expliqua les raisons qui l'avaient enfin convaincu. Quoi qu'il en soit, tout le monde s'accorde pour voir en lui l'un des plus savans hommes de son siècle. Saint Basile, saint Ambroise, Évangrius rendent hommage à ses talens, à son habileté et à sa profonde science. Il fut présent au concile d'Antioche (330), dans lequel saint Eustathe, évêque de cette ville, fut injustement déposé. Il refusa néanmoins de mettre un autre évêque à la place d'Eustathe, et ne voulut pas monter sur le trône épiscopal qui lui était offert. Eusèbe assista encore au concile de Tyr, tenu en 335, contre saint Athanase et à l'assemblée d'évêques qui eut lieu à la dédicace de l'église de Jérusalem.

Eusèbe mourut l'an 339 ou 340, à l'âge de 86 ans environ, après 35 ans d'épiscopat.

On a de lui différens ouvrages fort estimés : 1° la *Chronique*; 2° la *Préparation et la Démonstration évangéliques*; 3° l'*Histoire ecclésiastique*; 4° les *Martyrs de la Palestine*; 5° le *Traité contre Hiéroclès*; 6° des *Commentaires* sur différens livres de l'Écriture sainte; 7° *Vie et Éloge de Constantin*; 8° cinq livres contre Marcellus, et plusieurs autres ouvrages moins importans sans doute, mais où se montre encore le grand écrivain et le profond érudit.

Dans la traduction que nous donnons ici, nous nous sommes conformés le plus souvent à la version grecque; ceux qui possèdent les deux idiomes, en jetant les yeux sur ce dernier texte, s'apercevront aisément par eux-mêmes qu'on s'est rapproché de l'original et s'expliqueront quelques différences dans la contexture des phrases.

EUSEBII PAMPHILI

CONTRA HIEROCLEM,

DE APOLLONII THYANENSIS

CUM CHRISTO COMPARATIONE.

(GOTTFRIDO OLEARIO INTERPRETE.)

1. Ten', amice, illa quoque scriptoris suspicere par est, quæ cum magistro ac Salvatore nostro Thyanensem componens paradoxe jactavit? Et reliquis quidem, quæ *Phi'alethe* continentur (hoc enim præclaro titulo suum illud contra nos opus inscribere merito sibi visus est), haud ita magnum operæ pretium fuerit hoc tempore immorari; quippe quæ non propria illius, sed ex aliorum scriptis, non sententiis modo, verum dictionibus quoque iisdem, ac totidem pene syllabis, impudenter sunt sublecta. Sed tamen et ipsa suo tempore decentem sortientur refutationem: tametsi potestate, etiam antequam peculiaris eis scriptio opponatur, eversa sint atque jampridem explosa, voluminibus integris octo ab Origene conscriptis adversus Celsi, magis superbe quam *Philaethes* insignitam titulo, «orationem veram.» Quam accurate sub examen revocans, totidem libris quot diximus, allegatus scriptor compendio quidquid de eo argumento cuiquam vel dictum vel dicendum occupavit atque discussit. Ad quos proinde cognoscendarum accurate magis rerum nostrarum cupidus bona fide ablegantes, solam age in præsentem cum Domino nostro Jesu Christo in oratione illa *Philaethe* institutam comparationem expendemus: rem opera nostra indignam reputantes, de reliquis etiam quæ aliunde est suffuratus cum eo digladiari. Merito autem de iis unice quæ Apollonium spectant modo dispiciemus, quandoquidem uni etiam huic præ omnibus qui contra nos styli unquam aciem distinxerunt, peculiare est, hominem cum Salvatore nostro contendere illum, atque comparare.

EUSÈBE

CONTRE HIÉROCLÈS,

OU

DISCOURS CONTRE LES MIRACLES D'APOLLONIUS DE THYANE,
ET DE LA COMPARAISON D'APOLLONIUS DE THYANE
AVEC LE CHRIST.

(TEXTE LATIN DE GOTTFROED.)

1. Est-il possible que vous fassiez quelque cas de l'œuvre d'un homme que l'amour du paradoxe a entraîné jusqu'à établir un parallèle entre notre divin Sauveur et Apollonius de Thyane? Je ne m'arrêterai pas aujourd'hui au fatras qu'il a entassé dans son Philalèthe ou Ami de la vérité (c'est le titre pompeux de son livre contre les chrétiens); on n'y trouve rien qui lui appartienne, et ce n'est qu'une compilation montense, dont il a pris dans les écrits des autres, non pas seulement les pensées, mais les mots eux-mêmes et presque les syllabes. J'y répondrai peut-être un jour dans un ouvrage à part, quoique ce vain échafaudage ait croulé à l'avance sous les coups que lui a portés Origène dans les huit livres qu'il a publiés contre le discours que Celse a décoré du titre plus ambitieux encore de *la Vérité*. Dans cet écrit, Origène a réfuté victorieusement tout ce qui a été dit et tout ce qu'on pourra dire sur ce sujet, et j'y renvoie ceux qui sont curieux de faire une étude plus approfondie de ce qui a rapport au christianisme. Je me bornerai, dans ce discours, à examiner la comparaison qu'a faite Hiéroclès, dans le Philalèthe, de notre Seigneur Jésus-Christ, et je ne ferai pas l'honneur de le combattre à l'égard des autres choses qu'il a prises partout. C'est d'Apollonius seulement qu'il sera question; car, de tous les écrivains qui nous ont attaqués, Hiéroclès est le seul qui l'ait osé comparer à notre Sauveur.

2. Admiratur ergo atque amplectitur hoc, quid divina quadam atque arcana sapientia, non magicis artibus, miracula [Apollonius] ille patrauerit : id ita revera se habere et credens ipse, et sine probatione firmum esse et indubitatum jubens. Audi vero quæ dicat iisdem syllabis : « Ultro citroque jactant, laudibusque Jesum tollunt, ut qui » cæcis videndi dederit facultatem, et alia id genus miranda præstiterit. » Tum, quibusdam interjectis, ista subjungit : « Videndum » vero quanto melius et prudentius nos talia, et, quam habemus de » viris præstantibus, sententiam, admittamus. » Et post ista quoque Proconnesium Aristeam et Pythagoram, rursumque antiquiores nonnullos in transitu velut percensens, subjungit hæc dicta : « At majorum » nostrorum ævo, Nerone imperante, Apollonius floruit Thyenensis, » qui a prima pueritia et ex quo Ægis, Ciliciæ oppido, hominum » amantissimi Æsculapii sacris vacavit, multas res admirandas gessit, » quarum vobis, majore parte ommissa, memoriam refricabo. » Deinde ab initio exorsus, stupenda ejus facta recenset, quibus expositis ista verbo tenus subjungit : « Quo ergo fine ista commemoro? Nempe, ut » liceat contendere invicem accuratum nostrum solidumque de re » quavis judicium, et animi in christianis levitatem, quandoquidem » nos quidem tam magna operatum, non Deum tamen, sed deorum » amicum esse arbitramur. Illi vicissim ob exiguas quasdam præstigas Jesum Deum esse prædicant. » Istis post alia quædam hæc subjungit verba : « Id quoque dignum consideratione est, quod a Jesu » quidem gesta Petrus et Paulus, iisque similes alii quidam, miris » modis extulerint, mendaces homines, indoctique et præstigiatores : » Apollonii autem res Maximus Ægiensis et Damis philosophus, sodalis ejus, Atheniensis Philostratus, qui præclare doctrina profecerant, et veritatis erant cultores, humanique generis commodis studentes, viri magni diisque amicissimi res ignotas esse noluerunt. » Hæc Hierocli ad verbum prolata sunt, qui contra nos disputationem scripsit.

3. Damis igitur, qui plurimum cum Apollonio est versatus, ex Assyria profectus, atque ibi primum in patria cum illo versatus, quæ ab isto tempore cum eodem illi intercessit, conversationem in litteris retulit. Maximus autem paucis singularia quædam facta ejus descripsit.

2. Il admire les miracles qu'Apollonius a opérés sans le secours de l'art magique et par la secrète puissance d'une sagesse toute divine ; il y croit, et prétend qu'on y croie, sans qu'il daigne alléguer ses preuves. Écoutez-le, voici ce qu'il dit mot pour mot : « Les chrétiens exal- » tent avec une sorte de complaisance leur Jésus pour avoir rendu la » vue aux aveugles et avoir fait d'autres miracles. » Il ajoute bientôt après : « On va voir combien, dans le jugement que nous portons des » grands hommes, nous sommes à la fois plus justes et plus sages. » Et après avoir parlé en passant, d'Aristée, de Pythagore et de quelques autres philosophes plus anciens, il dit : « Du temps de nos pères, » sous le règne de Néron, florissait Apollonius de Thyane, qui, à peine » au sortir de l'enfance, et depuis qu'il fut attaché, dans la ville d'Æ- » ga, en Cilicie, au culte d'Esculape, l'ami de l'humanité, fit des choses » extraordinaires dont je veux rappeler ici quelques-unes seulement à » la mémoire des hommes. » Remontant au début de son héros dans la carrière, il se complait dans le récit des actions merveilleuses du personnage, après quoi il s'écrie : « Quel est le but de ce récit ? c'est » de mettre, pour ainsi dire, en présence, d'un côté, la solidité de nos » jugemens, et de l'autre, la légèreté des chrétiens ; car nous ne déi- » fions pas l'auteur de ces grands miracles, c'est assez pour nous d'en » faire l'ami des dieux, tandis qu'aux yeux des chrétiens, séduits par » quelques misérables prestiges, Jésus est un Dieu. » Il ajoute : « Ce » qui est encore digne de remarque, c'est que ces éloges, dont on a » couronné les actions de Jésus, sont l'ouvrage de Pierre et de Paul, et » de quelques autres qui leur ressemblent ; hommes d'ailleurs portant » tous la livrée du mensonge, de l'ignorance et de l'imposture. C'est, » au contraire, Maxime d'Æga, c'est le philosophe Damis, le compa- » gnon d'Apollonius, c'est l'Athénien Philostrate, tous gens fort éclai- » rés, tous amis sincères de la vérité non moins que du genre humain, » qui n'ont pas voulu qu'un injurieux oubli vint peser sur un homme » illustre, chéri des dieux. » C'est ainsi que s'exprime Hiéroclès.

3. Damis, qui a vécu long-temps avec Apollonius, qui a renoncé à sa patrie pour le suivre dans ses voyages, nous a laissé le récit de la tendre amitié qui les unit étroitement dès le commencement. Maxime a écrit quelques particularités de sa vie. Mais Philostrate a recueilli

Atheniensis demum Philostratus omnia quæ ferebantur ex Maximi ipsiusque Damidis atque aliis scriptis collegisse esse affirmans, omnium perfectam maxime ab incunabulis usque ad exitum vitæ viri historiam contexit.

4. Quod si igitur liceat nostram quam incusavit simplicitatem levitatemque, et Philalethis accuratum solidumque de unaquavis re iudicium invicem contendere; age inquiramus, non quidem uter divinæ magis sit indolis, neque uter stupenda magis aut plura paraverit miracula: neque [de eo disquiremus], quod solum ab antiquis, ante innumeros annos florentium Hebræorum sapientibus Salvatoram nostram et Dominum Jesum Christum venturam in mundum, divinæ inspiratione sit prædictam: neque quod quamplurimos in se ad divinæ suæ disciplinæ doctrinam adduxerit; nec quod ingenues verosque nactus discipulos fuerit, pene lubenter pro illius doctrina mortem subire paratos: neque quod frugalis vitæ scholam solus, posteris quoque temporibus duraturam, patefecerit: neque quod propria sibi virtute divina salutem universo paraverit mundo, etiamnum undequaque innumeram multitudinem ad divinam suam doctrinam adducens: neque quod unus ex omnibus qui unquam vixere, a cunctis fere mortalibus, imperantibus et subditis, variis modis oppugnatus vicerit tamen, multoque superior iis qui acerbissime eum insectabantur infidelibus, exstiterit, divina et ineffabili virtute sibi dum viveret adversatos institutione divina facile in partes trahens, firmatam vero a se traditamque divinam doctrinam ad ævum finem non habiturum per universum terrarum orbem conservans: neque quod adhuc dum divinæ potentæ suæ virtutem demonstret, miseros quosdam et infastos dæmones, corporibus hominum animisque insidiantes, solo sacratissimo nomine suo appellato expellens, prout ipsa docti experientia sumus. Similia enim quærere in Apollonio, imo [de iis] vel interrogare fortassis summæ foret stoliditatis. Solam igitur Philostrati pensitemus historiam, ex qua evincemus, non inter bonos quidem, imo nec mediocris indolis viros, eum censi jure posse (ne dum ut Salvatori nostro Christo Apollonium conferre deceat): prout quidem ex scriptione colligere est auctoris, qui, Philaletha iudice, plurimum quidem in eruditione profecit, sed parum certe veritatis est studiosus.

tout ce que Damis, Maxi e et d'autres en avaient dit, et en a composé une histoire entière, depuis sa naissance jusqu'à sa mort.

4. Eh bien ! s'il peut nous être permis de mettre aux prises la simplicité, la légèreté dont on nous accuse, et le jugement profond, so'ide, consciencieux du Philalèthe, examinons, non pas sans doute lequel des deux a fait éclater davantage le caractère de la divinité, lequel a opéré les miracles les plus surprenans, soit par leur grandeur, soit par leur nombre ; ne cherchons pas non plus dans l'histoire d'Apollonius ces prophéties de la venue de Notre-Seigneur, que, bien des siècles avant leur accomplissement, l'Esprit saint inspirait aux anciens sages parmi les Hébreux ; n'y cherchons pas le dévouement courageux de disciples prêts à mourir pour confirmer sa doctrine ; cette institution d'une vie d'abstinence, dont la règle devait s'observer encore dans les siècles à venir ; cette vertu divine qui donna le salut au monde, et qui tous les jours encore embrasse dans les liens de ses divins préceptes une foule innombrable de nations ; ces victoires qu'il était donné à lui seul de remporter sur les rois et leurs sujets, qui se liguèrent contre lui ; cette éclatante supériorité sur les infidèles qui le poursuivirent de toute leur haine, sur ces ennemis acharnés qu'il vit, par l'irrésistible effet de ses vertus ineffables, se ranger sous ses saints drapeaux ; cette lumière céleste qu'il a allumée, et qui ne doit plus s'éteindre ; ne lui demandons pas que, pour faire éclater sa puissance, il chasse, par la seule vertu de son nom, les esprits du mal des corps et des âmes qu'ils possédaient ; non, ne lui demandons rien de tout cela ; ce serait le comble de la folie. Je m'arrêterai uniquement à l'histoire de Philostrate, qui nous démontrera invinciblement que, loin de pouvoir être mis en parallèle avec Jésus-Christ notre Sauveur, Apollonius ne peut pas même être compté au rang des honnêtes gens, ainsi que nous l'apprennent les écrits d'un homme qui, au jugement du Philalèthe, était fort instruit, sans doute, mais qui était peu soucieux de la vérité. Tel était Philostrate, tels étaient les autres ; accordons à Hiéroclès qu'ils avaient fouillé aux trésors de la science ; mais croyons fermement qu'ils n'ont rien écrit d'exact touchant la vie d'Apollonius. L'examen auquel je vais me livrer nous apprendra ce qu'il y a de vrai dans le jugement d'Hiéroclès contre les chrétiens ; et si ces chrétiens que, du haut de son tribunal, il accuse de légèreté, sont en effet aussi ignorans, aussi grossiers qu'il le prétend.

Nempe talis omnino erat juxta cum cæteris Philostratus Atheniensis : ex quo facile etiam judicium feramus licet de cæteris, qui juxta Philaletham plurimum quidem in eruditione profecerunt, exquisitum tamen studium in historia Apollonii ponere minime laborarunt. Ista nempe si probe examinaverimus, simul et Philalethæ, suprema judicium per totam provinciam administrantis, contra christianos judicium an verum sit, et, ut ipsi videtur, undequaque accuratum, patescet; nostrumque item qui stolidi et rustici inficetique istis hominibus videmur, tantopere ab eis reprehensa simplicitas et animi levitas.

5. Atque alius quidem adversis signis concursurus, conviciis statim dilaturus erat, tanquam hostem et inimicum sibi, eum adversus quem instituenda oratio erat. Ego vero, amice, humanæ sapientiæ egregie callentem fuisse Thyansensem et olim existimavi, et adhuc quoque eandem non invitus retinere sententiam velim, imo et tibi meam de eo opinionem, si interrogas, exponere non dubitem. Cum quovis philosophorum ut componat virum, modo fabulis de eo nihil turbarum det, patior : sin limites vero transilire, et quæ philosophiæ vires excedant statuere ausit, sive Assyrius quidam Damis, sive Philostratus, sive alius quicumque auctor vel historicus, verbis quidem magiæ ab eo depellens crimen, re tamen magis quam verbis hominem gravatus, ceu larvam aliquam Pythagoricum ei vitæ institutum aptans : tum quidem non philosophus nobis procedet, sed asinus leonis tectus exuviis, et sophista circulatorum per civitates agens; imo omnino magus manifeste pro philosopho deprehendetur.

6. Hoc vero quomodo affirmare possim, quibusvis rationibus motus, interrogas. Accipe igitur. Limites [dantur] naturæ, qui initia, mediumque, et fines universitatis rerum contineant, mensuram et leges rerum omnium quibus tota hæc machina mundique totius ædificium absolvitur. Illi [limites] vero lege immutabili scitisque inviolabilibus Providentiæ, omnibus rebus prospicientis, sunt positi, consilii summe sapientis custodes. Non igitur quidquam eorum loco se moveat, ordinemve commutat licet, quæ semel sunt constituta. Atque adeo naturæ lege retinetur quominus divinum ordinem transiliat, quemcumque audentior subierit ultra [naturæ leges] eundi impetus. Non igitur præter naturam, in aquis vivere natus piscis, ubi in terras

5. Un autre, regardant Apollonius comme un ennemi qu'il aurait à combattre, s'armerait d'abord contre lui de termes aigres et piquans. Je n'en ferai rien, et j'avouerai franchement qu'autrefois je l'ai cru fort habile dans les sciences humaines, et qu'aujourd'hui je pense encore de même. Et si l'on me demande mon opinion sur son compte, je répondrai que je consens volontiers à ce qu'on le mette au rang des philosophes célèbres, pourvu toutefois qu'on s'en tienne à la vérité; mais si l'on veut aller au-delà, si l'Assyrien Damis, si Philostrate ou tout autre lui attribuent des connaissances plus sublimes, auxquelles la philosophie ne saurait atteindre; si l'on cherche à le justifier de l'accusation de magie, que ses actes plus que ses vains discours font retomber sur lui de tout son poids, si on lui ôte son masque de pythagoricien sous lequel il se cache, alors, je le déclare, ce ne sera plus à mes yeux un philosophe, ce sera l'âne chargé des dépouilles du lion; ce sera un sophiste courant de pays en pays, et le philosophe descendra au rôle abject d'un imposteur qui se joue de la crédulité des peuples.

6. Voulez-vous savoir sur quoi je me fonde? Le voici : La nature est renfermée dans des bornes qui marquent le commencement, le progrès et la fin des êtres créés, la place assignée à chacun d'eux et l'espace dans lequel s'exerce la fonction qui leur est dévolue. C'est la volonté irrévocable de la Providence, dont les regards s'étendent sur l'universalité de ses œuvres, qui a posé ces limites infranchissables, pour en assurer la conservation. Rien ne peut altérer ni changer une si sage disposition, et rien ne peut se soustraire à un ordre dont les liens indissolubles enchaînent tout audacieux effort. Les poissons, que la nature a destinés à nager au sein des eaux, ne sauraient vivre longtemps sur la terre; à leur tour, les animaux élevés sur la terre ne sauraient demeurer long-temps sous les eaux. Attachés au sol qui les a

translatus fuerit, vivere poterit : non terris innutritum animal aëquas subibit, constans ibi domicilium sibi ut deligat. Non quisquam eorum qui terræ affixi sunt, magno licet saltu in sublime se tollat, ad aërem usque elevabitur, ut cum aquilis per eum feratur, ut ut velit cum maxime. Et tamen illis in terram quoque se demittere datum, deorsum inclinantibus virium impetum, et laxantibus alas, suæque indolis vim remittentibus : quoniam et hoc divinis sancitum legibus est, ut ex sublimi id quod in aere suspenditur, possit descendere ; non autem versa vice in altum tolli, quod humi reperit terræque affixum degit. Eadem ratione mortale hominum genus, animæ particeps corporisque, limitibus circumscriptum est divinitus. Nec corpore itaque per aërem vehi datum est ipsi moræ in terra faciendæ pertæso, nisi pœnæ statim stoliditatis præbere exemplum velit ; neque animo sublatus cogitatione assequi poterit quæ supra eum sunt posita, quin potius in morbum incidet atrabiliorem. Prudenter igitur fecerit sanis pedibus corpus in terra sustinens, animum vero doctrina ac philosophia suffulciens. Optare tamen etiam licebit, ut desuper ex cœlestibus sedibus adjuvior subveniat, indeque derivandæ salutis doctor sibi existat. Validissimo enim argumento, ad ægrotum accedere medicum fas est, et magistrum discipulo condescendere, et loco superiore atque in sublimi positum ad inferiores sese demittere : non versa vice. Quamobrem divinam quidem naturam, ut quæ benefica sit et salutaris, rebusque prospiciat, cum hominibus aliquando conversatam esse nulla prohibuerit ratio ; limitibus divinæ Providentiæ subnixæ, ut qui et ipsi minime istud prohibeant. « Bonus enim erat [Deus], ut inquit Plato : bonum vero nulla rei » ejusquam subit invidia. » Non corporum tantum igitur, bonus quis sit, hujus universi gubernator geret curam, verum multo magis etiam animorum, quibus immortalitatis ac dominii concessum est munus. Animis igitur, tanquam totius familiæ, donorumque, quorum largitione naturæ benefaciat, Dominus, eo quod illis recipiendis apti nati sint, radios quasi lucis suæ liberaliter impertietur : a partorum suorum quandoque maxime sibi conjunctos, in salutem atque adumentum eorum qui in terrenis hisce principatum tenent, ablegans. Quorum aliquo si cui bona sua fortuna potiri detur, ille mente purgatus, et mortalis naturæ dissipata caligine, vere divinus censebitur, magnum

produits, ils ne peuvent, quelle que soit l'énergie de leur volonté, s'élever dans les airs, y suivre le vol de l'aigle à travers la nué. Les oiseaux, il est vrai, en repliant leurs ailes, en changeant la direction de leurs mouvemens, peuvent descendre sur la terre; ils obéissent à la loi qui leur permet de s'abaisser; mais cette loi, qui n'admet pas de réciprocité, s'oppose à ce que les animaux condamnés à ramper changent la condition de leur nature. La même puissance a prescrit des limites à l'homme et à chacune des parties qui le composent. Ainsi le corps et l'esprit ne sauraient, sans subir à l'heure même la peine de leur témérité, l'un s'élançer vers le ciel, dans son superbe dégoût de son séjour terrestre, l'autre chercher à atteindre, par la pensée, aux mystères que Dieu a cachés dans les profonds abîmes de sa sagesse éternelle. Ce sera donc assez pour l'homme prudent et sage de laisser à la poudre du chemin l'empreinte de ses pas, et de cultiver son esprit par l'étude des lettres et de la philosophie. Toutefois un vœu lui est permis. Puisse donc du haut du séjour éternel descendre auprès de lui un maître divin qui le guide et lui ouvre les portes du salut ! Le médecin du corps court à la couche où languit le malade, le maître ne craint pas d'aller trouver le disciple; ainsi les intelligences célestes peuvent descendre ici-bas pour éclairer les hommes, sans que pour cela les hommes puissent monter au ciel. Rien n'empêche que la nature divine, dont l'amour est l'essence, et qui gouverne le monde, ne se communique aux hommes. « Dieu est bon, comme l'a dit Platon, et ce » qui est bon n'envie jamais aux autres la jouissance d'aucun bien. » La bonté, ce noble attribut de l'être souverain, ne borne pas la prévoyance divine aux seuls besoins du corps, elle s'étend principalement à ceux de l'ame immortelle et libre. Le dispensateur de tous les biens l'enrichit des grâces qui lui sont propres, et répand sur elle les rayons de sa lumière. Il envoie ici-bas, quand il lui plaît, quelques-uns des esprits bienheureux qui approchent le plus de son trône auguste, chargés qu'ils sont de veiller au salut et au bonheur des hommes. Le fortuné mortel qui devient leur hôte revêt alors une robe d'innocence que ne souillent plus les taches de la corruption; puis, arraché aux ténèbres de la terre, il marche tout brillant d'une splendeur céleste et nous offre la noble image de Dieu même. Quelle puissance, quelle force il déploie ! Le genre humain, le monde entier est inondé des rayons étincelans qui jaillissent de son front, plus vifs et plus purs que ceux du soleil. Il laisse après lui des monumens plus beaux et plus durables que les œuvres de l'art, et qui révèlent à la terre

aliquem Deum animo circumferens. Tantus autem qui sit quam non vim exerat! omne humanum genus ipsumque mundum multo etiam, quam sol iste, magis collustraverit: æternæ divinitatis opus posteris etiam spectandum relinquens temporibus, neque inferius opificiis ex bruta materia factis naturæ divinæ argumentum suppeditans. Atque hactenus quidem natura humana particeps fieri possit naturæ humanæ excellentioris. Alia vero ratione limites nefas transilire, neque corpus alis destitutum habentes ea quæ alis siunt peragenda moliri, neque eum qui homo sit superioribus competentia naturis temere affectare licet.

7. Qualem igitur nobis, ista cum ita se habeant, Apollonium sistis, scriptor egregie? Si ut divinum philosophoque majorem, et, ut verbo absolvam, excellentiore quam humana sit natura præditum, fac ut per totam mihi serves historiam hoc quod ponis, atque argumentum divinitatis etiamnum demonstra. Quidni enim absurdissimum fuerit, fabricorum architectorumque, etiam post mortem artificum, longissimo tempore perdurare opus, immortalem fere stabiliens auctorum memoriam: divinam vero naturam, homines irradiantem, admittere tenebras, parumque durabilem esse; neque in æternum subsistere virtutem, contentam minime, in Damidem aliquem aliosque brevis ævi homines pauperem exercuisse liberalitatem, sed in multitudinem hominum infinitam, non ejus tamen quo inclaruit ævi, verum etiam posthac existiturorum emolumentum redundantem. Atqui ea ratione antiqui sapientes virtutis suæ imitatores successoresque sibi paraverunt, immortale humano generi emolumentum præbentes. Quod si mortalem vero naturam adscribas viro, cave ne, plus quam ea ferat illi tribuens, præter rationem egisse accuseris.

8. Atqui omnino ita ab eo virum repræsentatum habemus, ut qui divini sit generis, dei que marini formam et speciem ab ipsis natalibus induerit. Matri enim ejus, ut ait, ventrem ferenti, marini dei oblata est species, Proteus, inquam, apud Homerum alias aliasque figuras induens. Ea vero, nihil perterrita, quid paritura esset eum interrogavit. Is vero, me, respondit, ipsum. Quis tu autem? interrogante ea, Proteus, ille inquit, Ægyptius [sum]. Tum pratum quoddam et cycnos mulieri obstetriciam operam præstitisse scribit, unde hoc ipsum de-

la communication intime dont Dieu a daigné l'honorer. C'est ainsi que l'homme peut s'élever à la participation de la nature divine ; ce n'est qu'à cette condition qu'il peut franchir les limites qui lui sont prescrites. Mais, dépourvu d'ailes, qu'il cesse de prétendre à voler ; mais, homme, qu'il renonce à l'espoir de pénétrer jamais les secrets réservés à Dieu.

7. Voilà ce qui est vrai. Quel est donc votre Apollonius ? Si c'est un philosophe supérieur aux autres philosophes, et, tranchons le mot, d'une nature plus parfaite que la nature humaine, qu'il reste donc, dans tout le cours de votre histoire, fidèle à son caractère, et ne nous enviez pas, consciencieux écrivain, les preuves de sa divinité. N'est-il pas absurde que les œuvres des architectes et des autres artisans subsistent long-temps après la mort de leurs auteurs, et en consacrent la mémoire dans le souvenir des hommes, tandis que la nature divine, après avoir fait briller aux yeux du monde son radieux flambeau dans la personne d'Apollonius, le laisse tristement s'éteindre, contente d'avoir éclairé Damis et quelques autres, condamnés comme lui à mourir bientôt, sans vouloir que sa lumière se projette au loin sur les siècles à venir. Eh quoi ! les sages de l'antiquité n'ont pas manqué de laisser après eux des disciples et des imitateurs qui publiassent leurs doctrines, et l'on est à se demander où sont les disciples de votre dieu !... Que si toutefois votre dieu n'est qu'un homme, gardez-vous bien de vous démentir en lui attribuant des avantages qui n'appartiennent point à l'homme.

8. Ainsi Philostrate introduit d'abord le Protée d'Homère, qui, au temps de sa conception, se présenta à sa mère sous la forme d'un dieu marin. Celle-ci, sans s'étonner, lui demanda quel enfant elle mettra au monde ? — Moi, répondit-il. — Qui donc es-tu ? — Je suis Protée d'Égypte. Alors il nous décrit un pré où des cygnes aident la mère en travail. Mais ce grave historien oublie de nous dire d'où il a tiré cette singulière circonstance ; car ce n'est pas de l'Assyrien Damis qu'il la tient. Un peu plus loin, vous entendez Apollonius dire à Damis, qu'il semble associer à sa nature divine : « Ami, je connais toutes les lan-

promptum sit nullo facto indicio. Neque enim [puto] hujus quoque rei auctorem Assyrium Damim allegabit. At et non multo post initia ejus historiæ, ad ipsum Damidem, quasi divinæ particeps sit naturæ, hæc verba Apollonium proferentem inducit : « Ego, amice, omnes intelligo » linguas, licet nullam didicerim ; » item : « Noli mirari, nam et quæ » silentio homines premunt novi. » Et rursus in Æsculapii templo a deo honorifice eum habitum [ait] ; et rerum futurarum scientiam sine institutione a puero habuisse : humanaque manifeste excellentiorem nactum indolem esse, statim ab ipsis natalibus, per totam quoque historiâ scribit. Cumque adeo vinculis se aliquando exsolvisset, sequentia subjungit verba : « Tum primum se, Damis, penitus, ait, Apollonii » indolem perspexisse, nempe divina quod esset, et humana excel- » lentior. Neque enim sacris peractis (quomodo id enim in custodia » potuisset?) neque precationibus usum, neque verbum emittentem, » vincula eum ludibrio habuisse. » Sub finem vero historiæ, nusquam gentium sepulcrum ejus inveniri scribit, ipsoque e corpore in cælum eum inter choreas abiisse. Merito eum igitur, quippe tantus qui sit, » magis divinæ quam Pythagoræ, Empedoclesque et Plato, ad phi- » losophiam ait accessisse. » In deorum itaque censum nobis veniat homo.

9. Absit invidia quoque a linguarum omnium, quæ sponte ei venit nulloque præeunte magistro, cognitione. Ad quid igitur in scholam eum deducit, atque illi qui nullam edoctus est linguam detrahit, quasi usu et exercitio, non vero natura, atticam eloquentiam sit assecutus? Nempè ait, « ad ætatem ubi pervenisset, litterarum doctrinam eum et » memoriæ vim studiique pertinaciam patefecisse, et lingua esse at- » tica usum. » Item : « Annos natum quatuordecim Tarsum a parente » deductus est ad Euthydemum, Phœnicia oriundum, qui rhetor ho- » nōs erat illumque instituit : eumque ille amplectebatur magistrum. » Porro : « Cum illo philosophiæ vacabant Platonis et Chryssippi secta- » tores, et Peripatetici. Quinetiam Epicuri dogmata audivit : neque » enim ista neglexit. Pythagorica vero ineffabili quadam mentis vi » comprehendit. » Tam varia, qui nullum linguæ ullus magistrum ha- » buit, divinaque virtute etiam quæ silentio premunt homines ante ani- » madvertit, usus tamen institutione fuit.

gues, et cependant j'en ai appris aucune ; mais, chose plus merveilleuse encore, je puis lire au fond du cœur de l'homme la pensée qui s'y cache. » Il raconte ensuite quels honneurs Apollonius a reçus dans le temple d'Esculape ; que, dès son enfance, il a eu, sans le secours d'aucune inspiration étrangère, le pressentiment de l'avenir, et qu'il n'a cessé, depuis l'instant où il a vu le jour, de donner des preuves manifestes d'une nature supérieure à la nature humaine. Un jour, dit-il, il brisa les fers dont il était chargé, et Damis reconnut clairement qu'il y avait en lui quelque chose de divin. Car, sans offrir aucun sacrifice (et comment l'eût-il fait dans sa prison ?), sans prière aucune, sans même prononcer une parole, il se fit un jeu de ces fers qui le pressaient. Vers la fin de l'histoire, il nous apprend qu'on ne trouve son tombeau en aucun lieu du monde, et qu'au milieu des danses et des jeux d'une fête, son âme, revêtue de son enveloppe corporelle, est montée au ciel. « Il est donc juste, dit-il, de placer ce grand homme bien au-dessus des Pythagore, des Empédocle et des Platon. » Eh bien ! rangeons donc un homme au nombre des dieux.

9. Ne lui envions pas davantage cette connaissance spontanée des langues, qu'il ne dut aux leçons d'aucun maître. Mais pourquoi Philostrate s'avise-t-il de lui enlever soudain cette prérogative, et le traîne-t-il sur les bancs d'une école, pour y puiser, par l'exercice et l'étude, les préceptes de l'éloquence, lui pour qui les sciences sont sans mystères et sans voile ? Remarquez en effet les paroles de l'historien : « A mesure qu'il avançait en âge, il montrait une grande aptitude ; sa mémoire était excellente ; il parlait le dialecte attique.... Il avait à peine quatorze ans, quand son père le conduisit à Tarse, pour le confier aux soins d'un excellent rhéteur, le Phénicien Euthydème, dont il suivit les leçons.... Il avait pour compagnons de ses études philosophiques des disciples de Platon, de Chrysippe et des Péripatéticiens. Il fit même une étude approfondie de la doctrine d'Épicure ; mais c'est avec une ardeur d'esprit incroyable qu'il embrassa celle de Pythagore. » Voilà quelles furent les études aussi variées qu'étendues d'un personnage qui savait les langues sans les avoir apprises, et qui découvrait les pensées les plus secrètes des hommes.

10. Philostratus vero, rursus interjectis quibusdam, eum extollit, quod ad magnam linguæ brutorum animantium cognitionem pervenerit, pergitque dicendo : « Cognitionem etiam linguæ brutorum animantium sibi comparavit. Id vero didicit dum per istos Arabiæ » populos iter faceret, qui et scientia et usu ejus rei maxime pollebant. » Est enim hoc Arabum, ut cygnos hodienum, aliasque fatidicas aves » sciscitentur perinde atque oracula. Conjiciunt vero brutas voces draconum pasti, ut alii putant, corde, ut alii, hepate. » Hic nempe omnino draconum, sive cor, sive hepar Pythagoricum illum, avictu abhorrentem animantium, et ne diis quidem sanguine rem sacram facere sustinentem, verosimile est comedisse, quo scilicet in sapientiæ gentis istius partes ipse quoque veniret. Apud magistros enim ejusmodi, qua alia ratione, nisi eadem quæ præceptores sequendo, in instituto suo proficere potuisset? Tenemus igitur inter Apollonii præceptores, quorum catalogum dedimus, Arabum etiam sapientes, artis auguralis, qua ipse præstabat, doctores; cujus, ut verosimile est, adjumento, postea aliquando de passerculo, quid sibi velit, dum socios ad pastum invitaret, vaticinatus, rem maxime mirandam præstare præsentibus omnibus est visus. Similiter, cæsam modo lænam, una cum octo catulis, in itinere per Assyriam conspicatus, illico, ex isto conjecturam faciens documento, faciendæ sibi apud Persas moræ tempus prædixit.

11. Consentanea autem disciplinæ apud Arabes, apud Persas quoque aggressum eum fuisse, idem auctor commemorat. Damidem enim, qui solus ipsi erat discipulus sociusque, prohibens ad magos accessu, solus ipse (eam ob causam scilicet, ne illum, quem planissime liquebat rerum magicarum penitus esse imperitum, condiscipulum haberet), circa meridiem, uti et circa medias noctes, eorum scholas obivit. Prætereaque, ad Bardanis Babylonii regis admissus colloquium, his fere verbis usum eum fuisse [Philostratus] refert : « Sapientiam autem » amplector Pythagoræ Samii, qui et colere deos me ita docuit, ut » mente eos complectar, sive visendos se præbeant sivi minus, pariter, » atque in colloquia cum diis descendam. » Sed enim quis hoc illi concesserit? Cum Pythagoras ejus generis scriptum reliquerit nullum, neque aliquod scriptum ejus exstet arcanum magis, ut vel suspicari liceat talibus eum subsidiis usum. Imo magister quo ille in Pythago-

10. Après quelques autres détails, Philostrate exalte beaucoup dans Apollonius cette connaissance parfaite, qu'il avait acquise du langage des oiseaux, et il ajoute : « Il entendait la langue des brutes, et il le dut à ses voyages chez les peuples de l'Arabie, qui réunissaient à cet égard une science profonde à une pratique consommée. Aujourd'hui même encore les Arabes consultent comme des oracles les cygnes et les autres oiseaux prophétiques. Mais ce n'est qu'après avoir mangé le cœur d'un dragon, selon les uns, ou le foie, selon d'autres, qu'ils peuvent arriver à interpréter le cri des animaux et à en tirer des présages. » Ainsi ce sévère pythagoricien, qui s'abstenait de manger de la chair, et qui aurait eu horreur de verser du sang dans un sacrifice aux dieux, a dû manger ou des cœurs ou des foies de dragons, pour s'élever à la hauteur des sages de cette nation. Avec de pareils maîtres, en effet, quel autre moyen de s'instruire, que de suivre le chemin qu'ils avaient tenu eux-mêmes ? A la liste déjà nombreuse des maîtres d'Apollonius, nous devons encore ajouter les savans arabes, fort habiles dans l'art de la divination, où il excella lui-même, et à l'aide duquel on doit croire qu'il devina, chose tout-à-fait merveilleuse, aux yeux de ceux qui en furent les témoins, la pensée d'un moineau qui en invitait d'autres à manger. C'est ainsi qu'à la vue d'une lionne qui venait d'être tuée avec ses huit petits, il prédit, en Assyrie, combien de temps il séjournerait chez les Perses.

11. Le même auteur raconte que chez les Perses il fit quelque chose d'assez semblable à ce qu'il avait fait chez les Arabes. Dans la crainte sans doute que Damis, son seul disciple, et qui seul aussi l'avait suivi dans ses voyages, ne s'instruisit avec lui dans les arts magiques, pour lesquels d'ailleurs il n'avait pas beaucoup de respect, il ne lui permit pas de l'accompagner, quand il se rendait, à midi et à minuit, dans les écoles des mages. Admis en présence de Bardane, roi de Babylone, le philosophe parla à peu près en ces termes au prince : « J'ai embrassé la doctrine de Pythagore, de qui je tiens un culte si parfait des dieux, qu'ils daignent, visibles ou non, descendre dans mon ame et s'entretenir avec moi. » Mais à qui donc devait-il ce privilège, puisque Pythagore ne nous a laissé aucun écrit sur cette matière, aucun même qui puisse faire soupçonner qu'il ait jamais joui de cette faveur ? Il y a plus, c'est que le maître qui lui enseigna la philosophie de Pythagore se rapprochait fort de celle d'Épicure, au témoignage même de Philostrate qui dit : « Son maître dans la philosophie de Pythagore était un homme de

rica philosophia usus est, nihil Epicureis fuisse melior, ipsius Philo-
trati testimonio perhibetur, ita loquentis: « Præceptor quidem Pytha-
» goricæ disciplinæ ei fuit, bonæ minime frugis, neque opera pariter ac
» verbis philosophatus, ventrique et veneri deditus, et ad Epicuri
» disciplinam compositus. Isque Euxenus erat, Heraclæa in Ponto
» oriundus: Pythago æ autem sententias ita noverat, sicut aves ea
» quæ ab hominibus edocentur, » Vah absurditatem huius ab hoc quis-
» piam affirmet conversandi cum diis peritiam Apollonium accepisse.
Verum concedamus alios quoque eum audivisse [Pythagoræ] inter-
prætes, tametsi noster historicus ejus rei ne minimum quidem indicium
faciat: at quis eorum cognoscere deos, eorumque commerciis frui,
sive visendos se præbeant sive minus, vel ipsum se a Pythagora edoc-
tum, vel alios docere posse professus est? Atqui ne celebratissimus
Plato quidem magis quam alius, quisquam Pythagoricæ particeps phi-
losophiæ; neque Archytas, neque ipse qui Pythagoræ familiares ser-
mones litteris mandavit, Philolaüs, neque alii, si qui sunt ex viri illius
familiaribus qui sententias illius atque dogmata litteris posteritati
consignarunt, talem unquam sapientiam factavere. Aliunde igitur,
neque a Pythagora vero, talia edoctus, illo prætextu auctoritatem
quærens, a philosophi illius nomine appellari voluit. Ut autem vel
maxime, præter omnem rationem, mendacium illud verum esse aliquis
concedat, non video tamen quo pacto ab ipso discere possit Samio illo,
qui plurimos ante annos vivis excessit, ista sese accepisse. Ergo Ara-
bibus hunc quoque doctorem ejus arcanae, quæ putatur, de diis
scientiæ fas erit accensere. Si divinæ ergo indolis fuit, historia ma-
gistros ei perperam affinxisse deprehenditur. Sin ea verax narratio
est falsa erit fabula, neque verum quod de ejus divinitate est scrip-
tum.

12. Non mihi est animus diligentius de Protei spectro inquirere,
ejusque argumenta ut edat postulare, ut item de cycnis quæ habet
probet, quos ridicule matrem ejus, ipsum jam parientem, circumste-
tisse, eique obstetriciam præstitisse operam narrat. Imo neque ut fa-
bulæ de fulmine testem producat expeto. Neque enim istorum etiam
consciis Damis, ad quem provocavit, nobis prædicit, qui diu post de-
num Ninives, Assyriæ urbe, viro se adjunxit. Nempe ego quidem tu-

» mauvaises mœurs, qui n'avait dans ses actions ni dans ses paroles
 » rien de ce qui fait le philosophe, livré aux plaisirs de la table et des
 » sens, et véritable épicurien. C'était Euxènes, originaire d'Héra-
 » cléa dans le royaume du Pont. Il connaissait les principes philoso-
 » phiques de Pythagore à peu près comme les perroquets apprennent
 » le langage des hommes. » N'est-ce pas le comble de l'absurdité que
 d'oser dire que c'est d'un pareil homme qu'Apollonius apprit à con-
 verser avec les dieux? Que d'autres personnages lui aient expliqué la
 doctrine de Pythagore, je l'accorde, quoique Philostrate ne nous en
 donne pas le plus léger indice. Mais qui donc parmi ceux-là même a
 jamais pu dire que Pythagore l'a initié au secret de ces communications
 intimes, de ces entretiens avec les dieux, visibles ou non, ou qu'il l'a
 enseigné à d'autres? Certes ce n'est pas Platon, qui cependant était
 plus versé que qui que ce soit dans la philosophie de Pythagore; ce
 n'est point Archytas, ce n'est point non plus Philolaüs, qui nous a con-
 servé les entretiens familiers du sage de Samos, ni aucun de ceux qui,
 admis au nombre de ses amis, ont fait passer à la postérité, dans
 leurs ouvrages, ses pensées et ses dogmes. Nul d'entre eux n'a révélé
 de pareils mystères. C'est donc à une autre source qu'Apollonius a
 puisé, et ce n'est que pour donner quelque autorité à ses paroles
 qu'il emprunta le nom de ce grand philosophe. Mais quand bien
 même, contre toute raison, ce ne serait pas un mensonge, je ne vois
 pas comment il aurait pu recevoir les leçons de Pythagore, qui mourut
 long-temps auparavant. Dans tous les cas, voilà un maître de plus.
 Mais si Apollonius était d'une nature divine, on doit reprocher à
 l'histoire de le faire passer mal à propos entre les mains de tant de
 maîtres; si, au contraire, l'histoire dit vrai, le reste n'est qu'un conte,
 et la divinité d'Apollonius une fable.

12. Je n'ai pas le projet de tourmenter Philostrate et de lui de-
 mander ses preuves à l'égard de son Protée et des cygnes qui rem-
 plissent auprès de sa mère les fonctions d'une accoucheuse; je ne
 m'arrête point non plus au tonnerre qui tomba au moment de sa
 naissance et se dissipa dans les airs, tout cela est trop ridicule. Je
 n'en appellerai pas non plus au témoignage de Damis, quoi qu'en dise
 l'historien, puisqu'il ne se lia avec Apollonius que long-temps après,
 dans Ninive, ville d'Assyrie. Cependant j'admets volontiers tout ce

bonissime probabilibus rebus, et ad verum propius accedentibus fidem habens, licet etiam quædam magnifice magis, per exaggerationem, ad commendationem viri boni afferantur, ea credenda esse amplectendaque mihi persuadeo, modo ne monstrosa sint plane et stolidis figmentis referta. Neque adeo invideam quod dicat historicus, genus esse viro antiquum, et quod in primos conditores [patriæ] desinat; quod item civium omnium ditissimum dicat fuisse; præceptoresque adolescentem non clarissimos tantum esse nactum, verum etiam, si ita placeat, eorum ipsum magistrum existisse atque doctorem. Esto autem præterea, etiam in rebus [ordinariis et] vulgaribus sagax: ita ut ad Asclepieum medicinæ causa accedentem, optimo consilio ab ægritudine liberarit. (Aquæ intercutis enim morbo laboranti, convenientem ægro in victu temperantiam quod præceperit, eumque adeo restituerit sanitati, ob hoc quoque prudentiæ [argumentum] laudandus adolescens.) Ita [porro in rebus vulgaribus sagax sit] ut et magnifice sacris operantem abegerit, quippe affatim ob vitia famosum: (nempe hominem ut regionis illius maxime divitem repræsentat, maximeque conspicuum.) Neque invideam in castissimis eum censeri, quodque amantem, ætatem ejus corrumpere tentantem, objurgatum repulerit; quod item a muliebri commercio puram semper, ut historia refert, vitam egerit. Fidem etiam inveniant quæ ad [observatum] ipsi juxta Pythagoræ instituta quinquennio silentium spectant, et quidquid, dum illud obivit, laude fecit dignum. Hæc, inquam, et quidquid ejus est generis, humanam sortem non excedentia, et veræ philosophiæ consentanea, neque nimis ab ipsa veritate aliena, non invitus admiserim; magni sane candorem faciens, et studium veritatis. At vero hominis illius indolem humana majorem fingere, statimque sibi ipsi contradicere, et parum memorem esse antea positorum, id reprehensionem mereri, atque tum ipsi scriptori, tum multo etiam magis ei de quo scribit, turpitudinem afferre arbitror.

13. Atque hæc quidem sunt quæ ex primo libro [observanda fuere]. Percurramus ea etiam quæ in secundo occurrunt. Itinere ex Perside in Indiam eum porro prosecuta [historia] deducit. Deinde cum aliquid ei obvenisset plane absonum, hoc est, insolitum, dæmon scilicet aliquis, quem Empusam quoque appellat, eum in via ubi esset conspicatus,

qui est probable, je crois tout ce qui n'est pas contre la vraisemblance, bien que, pour relever davantage ce personnage, on en ait parlé en termes trop magnifiques, et que l'on se soit laissé emporter à l'exagération; je ne rejette rien de ce qui ne va pas jusqu'au prodige, ou qui ne descend pas à des contes puérils. Ainsi je ne conteste pas ce que dit l'historien de l'ancienneté de la famille d'Apollonius, qu'il fait remonter aux premiers habitans du pays; je ne conteste pas ses richesses immenses; je reconnais que non seulement il eut dans sa jeunesse les maîtres les plus habiles, mais encore, s'il y tient, qu'il fut le maître de ses maîtres. Qu'on parle de sa sagacité, de sa pénétration dans les choses ordinaires de la vie; que, par l'effet d'un conseil salutaire, il ait guéri un malade qui allait s'adresser à Asclépius (cet homme était hydropique, Apollonius lui prescrivit la tempérance et lui rendit ainsi la santé); j'y consens, et je le loue même du bon sens dont il fit preuve. Qu'on dise qu'il a détourné de faire une grande dépense en sacrifices un débauché dont personne n'ignorait les désordres, je n'y mets nul obstacle; et je ferai même l'éloge de la pureté de ses mœurs, et je le féliciterai d'avoir repoussé les hideuses caresses d'un débauché qui voulait corrompre sa jeunesse. Je n'empêche pas non plus qu'on croie qu'il s'est abstenu toute sa vie du commerce des femmes. Je crois au silence de cinq ans qu'il garda religieusement, selon les préceptes de Pythagore; je crois tout ce qu'il a dit et fait pendant ce laps de temps. J'admets, dis-je, tout ce qui ne dépasse pas les bornes de la condition humaine, tout ce qui est conforme à la vraie philosophie, car je fais un grand cas de la bonne foi et de la vérité. Mais attribuer à Apollonius un caractère au-dessus de l'humanité, puis se contredire un instant après, puis oublier ce qu'on a dit auparavant, voilà ce qui déshonore encore plus le héros que son historien.

13. Voilà pour le premier livre; voyons le second. Philostrate conduit Apollonius de la Perse dans l'Inde, et nous raconte ensuite une aventure tout-à-fait extraordinaire: il s'agit d'un je ne sais quel démon, qui a nom *Empusa*, que notre philosophe rencontra sur le chemin, et qu'il chasse par les imprécations dont il le charge, ainsi que ses compagnons. Il raconte ensuite qu'il refusa de manger des

conviciis juxta cum sociis abegisse narrat : animantibus vero eis quibus vescerentur oblatis, ad Damin dixisse, se quidem ipsi et sociis concedere non illibenter ut carnibus vescantur; abstinentiam enim ab iis ad nullam eorum spectare utilitatem; sibi autem hoc conducere ad votum quod puer fecerit philosophiæ. At vero cui incredibile non videatur, quod ne eum quidem quem unum habere videbatur vitæ imitatore, præceptisque philosophiæ quem instituebat, non prohibuerit, conjunctissimum licet, victu animantium, quippe impurus qui esset juxta Pythagoræ instituta? At ipse, nescio qua ratione ductus, sibi quidem id minus expedire ait : illis tamen quid ex abstinentia ab animantibus commodi provenire possit, non videre fatetur.

14. Post hæc Philostratus, qui veritatis amantissimus Philalethæ testimonio perhibetur, quæ veritatis specimina edat considera. Ad Indos delatum Apollonium interpretem sibi ait adscivisse, atque per eum collocutum esse cum Phraorta; id enim Indiæ regi nomen fuisse. Nempe qui paulo ante, secundum Philostratum, linguarum omnium erat callentissimus, jam juxta eumdem interprete habet opus. Et rursus qui ea novit quæ animo homines premunt et tantum non ut Deus illorum

Muti est concipiens animum, sensusque tacentis,

jam per interpretem, quo victu rex utatur, interrogat. Ducem item aliquem viæ ad brachmanas sibi dari non renuit. Interea Indorum rex, Barbarus licet natalibus, interprete subito submoto, græce cum ipso loquitur, doctrinæ atque eruditionis edens argumenta. Apollónius vero ne sic quidem, ut se quoque vicissim linguæ quæ apud Indos obtineret peritum ostenderet, contra, ut par erat, contendit.

15. Ast et Indo græce loquente obstupuit, ut Philostratus testatur, scilicet consentanea sibi ipsi scribens. Quid enim obstupuit, si barbarum non esse putavit, idque ob ipsum suspexit? Et cur quacumque re tantum virum Græcos imitaturum esse non expectavit potius? Porro, quasi res plane singularis ab eo sibi oblata esset, ejusque adhucdum ignorans causam : « Cedo, o rex, *inquit Apollonius* : unde ea tibi sit » græcæ linguæ facultas? Philosophia item qua imbutus es, unde his » regionibus venit? Neque enim, ut puto, magistris eam in acceptis » fers; nam probabile haud est ejus rei magistros esse Indis. » Hæc

viandes cuites qu'on avait servies sur la table, et néanmoins il dit à Damis qu'il ne lui imposait pas une abstinence dont il ne voyait pas l'utilité pour ses disciples; que pour lui, c'était un vœu qu'il avait fait dès sa jeunesse, et qu'il y serait fidèle. A qui donc ne paraîtrait-il pas incroyable qu'Apollonius ne prescrive pas à son ami, à son seul disciple, l'obligation de ne pas manger de la chair des animaux, puisqu'elle était jugée impure par les pythagoriciens? Et lui-même, je ne sais par quel motif, reconnaît pour lui l'utilité de cette abstinence, et en même temps il trouve qu'elle est inutile à ses disciples.

14. Ensuite voyez comment ce Philostrate, que distingue, au jugement d'Hiéroclès, un si grand amour de la vérité, prend soin de nous en fournir de convaincantes preuves. Il raconte en effet qu'Apollonius, à son arrivée dans les Indes, eut recours au ministère d'un interprète pour s'entretenir avec Phraorte, roi du pays. Ainsi ce grand homme, qui, d'après son historien, avait le don des langues, a ici besoin d'un interprète, et celui dont les regards, comme ceux d'un dieu, pénétraient au fond des âmes pour y surprendre la pensée d'un muet ou de l'homme qui la lui dérobe par le silence, a recours à un truchement pour apprendre quelle est la manière de vivre du roi, et pour le supplier de lui donner des guides qui le conduisent au lieu où habitent les brachmanes. Cependant le roi des Indes, tout barbare qu'il est, adresse en langue grecque et sans interprète la parole à Apollonius, et fait preuve d'érudition et de savoir. Mais Apollonius, qui devrait à son tour montrer son habileté dans la langue parlée aux Indes, se garde bien de l'imiter.

15. Loin de là, et comme l'atteste Philostrate, pour que l'on puisse juger sans doute combien il est conséquent avec lui-même, il reste tout étonné en entendant un Indien parler la langue grecque. Mais pourquoi cet étonnement, s'il savait que ce prince n'était point un barbare? D'où serait venue sa surprise, s'il n'avait pas ignoré que ce prince savait le grec? Mais non, et comme s'il y avait là-dedans quelque chose de tout-à-fait extraordinaire et dont il ignorât la cause: « Apprenez-moi, je vous prie, dit-il au roi, où vous avez appris la langue grecque? d'où sont descendues dans ces contrées les lumières de la philosophie qui vous éclaire? Car, autant que je puis le croire,

miranda sunt in viro præscientia omnia complexo verba : quibus respondens rex, quod et præceptores habuerit, et quibus illi fuerint [exponens] omnia sigillatim quæ ipsi a natalibus inde obtigerant exponit.

16. Inde porro cum jus quibusdam diceret Indus de thesauro in agro reperto, an emptori an venditori agri eum reddere par sit; Apollonius, in omnibus philosophi usus acumine, diisque charissimus, sententiam ubi esset interrogatus, emptori eum addixit, ratione ad verbum hac addita, « quod dii vendenti haudquaquam agellum etiam fuerint » adepturi, improbus nisi sit; emptori vero vicissim latentia etiam » sub terra bona concessuri, nisi vendente sit longe melior. » Ut juxta illum concludendum sit, eos qui opibus affluunt præstantque divitiis, quanquam fœdissimi sint et perditissimi, propter beatos tamen Deoque dilectissimis esse habendos; infelices autem miserosque solos esse eos qui cum paupertate maxime conficentur, licet Socratem ipsum vel maxime, ac Diogenem, ipsumque etiam Pythagoram in his esse contingat, et quemcumque eorum qui frugalissimi viri et egregiæ probitatis censentur. Dicat enim quis, istam rationem sequens, neutiquam juxta eam deos hominibus illis pauperculis, his ipsis [inquam] qui philosophia præstantes fuere, ipsa quoque ad victum spectantia subtracturos fuisse, nisi pessimis illi moribus exstitissent; neque illis qui solati sunt moribus, affatim etiam minus necessaria præstituros, nisi prioribus exstitissent meliores. Unde nemini obscura istius conclusionis est absurditas.

17. Hisce ex secundo libro expositis, ad tertium pergemus, consideraturi quæ ad brachmanas, fava adeo celebrates, pertinent: qua parte magis occurrunt incredibilia quam de Thule referuntur. Imo si quid aliud unquam scriptoribus fabulosis monstruosum cogitatum fuit, id omne verosimile valde, imo verissimum, si cum istis compares, videbitur. Quibus omnino mentem advertere etiam operæ pretium est propter Philalæthæ jactantiam, nobis credulitatem morumque levitatem tribuentis, sibi vero ac sui similibus accuratum solidumque ac scientia

ce n'est pas aux leçons d'un maître que vous en êtes redevable, puisqu'il n'est pas probable qu'il y ait dans les Indes des hommes-versés dans l'étude de ces sublimes matières. » Ces paroles, il faut en convenir, ont de quoi surprendre dans un homme dont la prescience devait tout embrasser. Le roi lui répond avec bonté, et lui apprend quels maîtres il a eus, lui dit leur nom et lui raconte de quelle manière il avait été instruit dans sa jeunesse.

16. Un trésor avait été trouvé dans un champ ; une grande question est soulevée, et le roi doit décider à qui des deux, l'acheteur ou le vendeur du champ, doit appartenir le trésor. Le prince soumet la difficulté à Apollonius, et il prie ce grand philosophe, cet homme chéri des dieux, de faire connaître son avis. Apollonius adjuge le trésor à l'acquéreur, et appuie sa décision sur ce raisonnement judicieux : « Que d'une part les dieux n'auraient jamais permis que le vendeur, » s'il était honnête homme, ne conservât pas son champ ; que d'une » autre, ils n'auraient pas fait jouir l'acheteur, s'il n'était pas plus hon- » nête que le vendeur, d'un trésor enfoui dans le sein de la terre. » D'où il faut évidemment conclure que les gens riches, quoique vicieux, sont cependant l'objet de la bienveillante affection des dieux, et que le malheur et l'abandon est le triste partage de ceux qui gémissent dans la pauvreté, bien que dans le nombre de ces derniers il faille compter Socrate, Diogène et Pythagore lui-même, et tous ceux qui brillent cependant par la pureté des mœurs et la plus sévère probité. Ne serait-on pas, d'après cela, autorisé à croire que les dieux n'auraient pas refusé les choses mêmes nécessaires à la vie à ceux qui ont sans cesse lutté contre l'indigence, ceux-là, dis-je, qui ont été l'honneur de la philosophie, s'ils n'avaient pas été souillés de vices, et qu'ils n'auraient pas non plus prodigué les biens aux hommes de mœurs dépravées, s'ils n'avaient pas été meilleurs que les premiers ? L'absurdité d'une telle proposition est évidente.

17. Voici maintenant le troisième livre, où nous allons examiner ce qui concerne les brachmanes, et cette partie de l'ouvrage va nous présenter des choses plus incroyables cent fois que tout ce qu'on nous raconte de *Thulé*. Comparées à ces récits, les fables les plus extraordinaires, les plus monstrueuses des poètes, paraîtraient non seulement vraisemblables, mais vraies, et je dois les signaler d'autant mieux que l'auteur du *Philalèthe*, en ne laissant aux pauvres chrétiens que crédulité et légèreté, n'a pas caché ses orgueilleuses prétentions à un jugement exact, solide, dont la science est la base. Eh

nimum iudicium. Vide igitur quibus se jactet portentis, sanctis evangelistis nostris Philostratum antepone, ut qui eruditione non modo profecerit maxime, sed veritatis etiam sit maxime studiosus.

18. Primum igitur quidem in itinere Apollonii ad brachmanas femina quædam ab eo colore inducitur, a capite ad femur usque candidissima, reliqua vero corporis parte nigra. Montes porro, pergentibus in itinere ad brachmanas [oblatis], pipere consiti, ejusque coloni simiæ, draconesque quidam magnitudine stupenda, de quorum capitibus ignis flammæ scintillent, quos si quis perimat, in eorum capite mirabiles inveniat lapillos, Gygæ lapidi, cujus apud Platonem mentio, similes. Et hæc quidem sunt quæ, antequam ad brachmanum tumulum perveniatur, occurrunt. Ut vero hunc quoque attigerunt, sandaracinum illic puteum vidisse ait, aquæ plane mirabilis; juxtaque craterem, ignem continentem, ex quo plumbei coloris flamma sursum tendat. Tum et dolia duo lapidis nigricantis, alterum imbrium alterumque ventorum, unde brachmanes iis quibus faveant [indigenis ventos ac pluviam] impertiantur. Quin statuas quoque apud eos esse *Poliadis* Minervæ, Pythiique Apollinis, et Bacchi, aliorumque quorundam deorum quos Græci colunt. Iarcham autem, qui omnibus præsit, appellari *magistrum*: quem viderit considentem, habitu adeo a philosophico dissidente, ut satrapam retulerit potius in sublimi collocatus solio. Erat autem illud ex ære nigro, aureisque ornatum staturis, quales scilicet, fabricarum more verosimile sit sapientes, igni ferroque adhibito, fabricare; quin et præstigiatorum ritu ita opus instruere, ut sponte sua moveatur. Cæterorum autem, qui assidebant magistro, sedes æreæ quidem, uti ait, signis tamen ornatæ non erant, minusque sublimes. Nempe erat conveniens omnino regio ornatui prærogativa, in staturis illis consistens [conveniens item], auro honorare divinæ philosophiæ magistrum.

19. Iarcham autem, ubi primum Apollonium conspexisset, nominatim eum salutasse, ait, græca lingua, reddique sibi epistolam quam a Phraorta ipsi afferebat postulasse, mente præsaga ea de re jam antea edoctum. Nempe demonstrasse divinitus sibi res antea perspectas esse, prædicendo una littera, *delta*, deficere epistolam. Cœpisse autem parum modeste prima statim conversatione, more eorum qui vastis divitiis

bien donc, qu'ils passent devant vos yeux ces grands prodiges dont parle Hiéroclès, mettant bien au-dessus de nos saints évangélistes son cher Philostrate, aussi savant d'ailleurs qu'ami sincère de la vérité.

18. Et d'abord Apollonius, en se rendant chez les brachmanes, rencontre une femme blanche depuis la tête jusqu'à la ceinture, et noire dans tout le reste du corps. Ils font route ensemble, et sur le chemin s'offrent à leurs yeux de hautes montagnes où croît le poivre, habitées par des singes et des dragons d'une taille immense, dont la tête lance des flammes, et dans laquelle on trouve, quand on les a tués, des diamans merveilleux, semblables à celui de Gygès, dont parle Platon. C'est avant d'arriver aux lieux où séjournent les brachmanes qu'ils voient toutes ces belles choses ; mais à peine y ont-ils mis le pied qu'ils remarquent, raconte Philostrate, un puits creusé dans une terre rouge, et d'une eau admirable, et près d'un bassin s'élève et pétille un feu qui l'enveloppe, et dont la flamme reflète la couleur du plomb ; ensuite deux vases de pierre noire qui renferment l'un les pluies, l'autre les vents, d'où les brachmanes les font sortir en faveur de ceux auxquels ils s'intéressent. Ils voient encore des statues de Minerve, d'Apollon, de Bacchus et de quelques autres dieux honorés chez les Grecs. Le chef des brachmanes est Iarchas ; on l'appelle *le maître*. Apollonius le trouva revêtu d'un habillement si peu ressemblant à celui d'un philosophe, que, sur le trône où il était placé, on aurait dit d'un satrape. Ce trône était de cuivre bronzé, enrichi de plusieurs ornemens d'or, fabriqués sans doute par la main de ces sages, ainsi qu'en fabriquent les artisans à l'aide du fer et du feu, si ce n'est cependant qu'ils en imposent aux sens et qu'ils trompent les yeux en les faisant paraître tout d'un coup. Les sièges des brachmanes, placés près du maître, étaient de même métal, selon Philostrate, mais moins élevés et sans ornemens. Cette différence indiquait celle des rangs, et c'est avec de l'or qu'il convenait de rehausser la majesté du maître de la divine philosophie.

19. L'historien ajoute qu'Iarchas, aussitôt qu'il aperçut Apollonius, le salua en l'appelant de son nom, et le pria en langue grecque de lui remettre la lettre qu'il lui apportait de la part de Phraorte, ainsi que le lui avait appris à l'avance sa science de l'avenir, dont il donna une preuve en annonçant qu'il manquait un *delta* à la lettre. Mais dès le début de l'entretien il fait valoir en termes peu modestes, selon l'usage habituel des hommes qui regorgent de richesses, la science des

abundant, absconditarum rerum jactare scientiam, patrem recensendo Apollonii et matrem, et genus omne, educationemque, et institutionem, variisque temporibus susceptas peregrinationes, et quod ad ipsum instituerat iter, quæque ipsi in eo gesta dictave fuerant. Inde porro egregius ille scriptor narrat, electrico unguento unctos brachmanas cum Thyanensi balneo usos esse, eumque ambientes, choro quasi, terram scipionibus feruisse; eam vero in gibbum resilientem, altitudine bicubitali eos in aerem extulisse, pensilesque aliquandiu in ipso aere illos substitisse: derivare item eos ubi voluerint, ex sole ignem, sponte sequentem. Atque istis omnibus rem plane stupendam portentosus ille scriptor jungit: ut tripodes nempe, Pythiis similes, quatuor, sponte sua moventes, in medium processerint; eosque Homericis similes, esse ait. Pincernas autem in iis ex aere, si materiem spectes, qui ministrarent, statui quatuor. Addit etiam, ut terra sponte gramina substraverit. Tripodum autem binos ait vino manasse, reliquorum vero alterum calidæ admiscendæ copiam fecisse, alterum frigidæ. Æreosque pincernas vinum pariter et aquam larga hausisse mensura; calices enim circumlatos esse, ut fieri in computationibus solet.

20. Ista Hierocli, supremis in provinciis prefecto dicasteriis, multa instituta disquisitione, vera esse videntur atque explorata; nostra autem simplicitas levitasque animi longe maxima ab eo damnatur. Ipse autem talia credens Philostrato, his ipsis verbis se jactat, inquiens: « Videamus enim quanto nos melius hæc atque prudentius admittamus, et » quæ de præclaris virtute viris sententia nostra sit, »

21. In apparato porro hoc modo convivio, juxta ipsum Philostratum, Indorum inducitur rex, computationem instituens cum philosophis. Hunc vero superbe se gessisse et in philosophiam debacchatum narrat, crapula item apud eos incaluisse, cumque ipso sole de principatu contendisse, aliaque elato animo jactitasse. Rursum autem per interpretem ista ab eo accepisse Apollonium; vicissimque regem allocutum esse, Iarcha vicem interpretis sustinente. Qui autem admiratione dignum haud existimemus, quod superbum tantopere absurde adeo debacchari et crapulæ indulgere verosimile queat. videri, quem ne ad philosophorum quidem, nedum diis similibus virorum penates parcerat accedere? Quid vero est, quod semideos eos appello, et dignitati vi-

choses occultes ; il lui dit le nom de son père et de sa mère ; lui parle de l'éducation et de l'instruction qu'il avait reçues , des voyages qu'il avait entrepris à différentes époques, de celui qui l'amenait auprès de lui, et de ce qu'il avait dit et fait pendant la route. Le grave historien raconte ensuite comment les brachmanes, après s'être parfumés d'ambre, se rendirent au bain avec le philosophe de Thyane, et, rangés en cercle, frappèrent de leurs baguettes la terre, qui, venant à se gonfler, les éleva eux-mêmes dans l'air à la hauteur de deux coudées, et il ajoute qu'ils restèrent ainsi suspendus pendant quelque temps ; qu'ils savent tirer du soleil des traînées de feu, qui, dociles à leurs ordres, se reposent sur les lieux qu'ils ont indiqués. A toutes ces histoires surprenantes l'écrivain ajoute une chose tout-à-fait prodigieuse : quatre trépieds, semblables à ceux de Delphes, quatre trépieds homériques s'avancèrent d'eux-mêmes, et quatre échansons d'airain, qui versaient à boire. Que deux de ces trépieds versaient du vin, et que des deux autres, l'un fournissait de l'eau chaude et l'autre de l'eau froide ; que les échansons d'airain y puisaient abondamment du vin et de l'eau, et que les coupes circulaient comme dans un festin.

20. Hiéroclès pense, à la suite de longues réflexions, que tout cela est vrai, et cependant Hiéroclès, ce juge infailible, nous taxe de simplicité et de légèreté !... Il a une foi entière dans les récits de Philostrate, vante sa propre réserve, sa prudente discrétion, et surtout la juste opinion qu'il s'est faite des grands hommes.

21. Le festin est préparé, et toutes les dispositions achevées, Philostrate y fait asséoir le roi des Indes avec les philosophes. Le prince parle et agit avec hauteur, s'emporte en méchants propos contre la philosophie, s'échauffe, s'enivre, toujours d'après Philostrate, dispute au soleil même les honneurs du premier rang, et se permet cent autres discours où respire le plus sot orgueil. Un interprète traduit le tout à Apollonius, qui, à son tour, adresse au roi la parole à l'aide d'Iarchas. N'y a-t-il pas de quoi s'étonner en voyant notre historien trouver beau qu'un homme si ridiculement orgueilleux se livre à de pareils excès, et, dans une telle compagnie, se gorge de vin, et se dégrade assez pour qu'on soit autorisé à penser qu'il n'était pas digne de s'asséoir auprès des philosophes, bien loin d'avoir jamais une place à un festin

rorum illudo? quandoquidem, Apollonio interrogante quosnam se esse putarent, deos se esse respondit Iarchas. Qui etiam apud convivas, ut qui deus esset, modo quidem philosophum minime addecente, multo minus conveniente dei, quem se esse professus est, dignitati, phialæ incumbens, computationem incepit. Ea vero dum, narrante historico, omnibus affatim potum præberet, liberaliter [latices] submittebat, perinde ac fontes occulti haurientibus [aquas submittere solent].

22. Succedunt inde mutui sermones et philosophicæ disputationes, Iarcha docente ut sua olim anima in alio, hominis qui rex fuerit, exstiterit corpore, atque talia quædam in eo patriverit: Apollonio vicissim, ut navis Ægyptiæ exstiterit gubernator, quæque sibi tum gesta fuerint, narrante. Quæstiones vero et responsiones utriusque sunt tales, quallium ne mentionem quidem fecisse sapientia maxime erat dignum. Interrogasse ergo Apollonium refert, aureane apud eos aqua inveniretur? O plenam sapientiæ, o admirandam quæstionem? Interrogasse item de hominibus subterraneas regiones incolentibus, aliis item qui Pygmæi dicantur et umbripedes. An item apud eos quadrupes obvium sit animal, mantichora, quod hominem capite referat, mole corporis leonem exæquet, caudæque loco promittat cubitales setas, acanthis similes, quas veluti sagittas in venatores jaculetur. Atque hæc Apollonium quidem [ait] interrogasse, Iarcham autem de Pygmæis quidem eum docuisse, subterraneas specus eos habitare, sub Gange fluvio vitam degentes; de cæteris vero, nuspiam ea existere.

23. Præterea lanam commemorat Philostratus e terra illis provenientem, ut vestibis materiam præbeat; philosophis nempe pectine telas omnino percurrentibus, et lanificium ad vestes comparandas exercentibus (neque enim muliebris sexus contubernio apud eos admittitur): nisi et lanam dicat sponte sua apud eos miraculo quodam in sacerdotum gratiam transformari in vestes. Gestare porro quemvis eorum baculum refert et annulum, arcana præstantem virtute. Sequuntur inde brachmanis miracula, ut dæmone malo correptum missa epistola restituerit; ut item solo attactu eum qui luxatam habebat apophysin ossis majoris fœmoris, sanaverit; ut oculis item capto visum, atque manu laboranti integram eam restituerit.

de demi-dieux. Des demi-dieux ! que dis-je ? c'est faire outrage à leur dignité. En effet, Apollonius leur ayant demandé ce qu'ils croyaient être : Des dieux, répondit Iarchas. Et tout dieu qu'il est, celui-ci, avec un zèle peu convenable à un philosophe, et moins encore à la sainteté du titre qu'il s'arroe, agitant avec bruit sa coupe, presse, excite l'ardeur des convives. Le vase cependant, si vous en croyez l'historien, après avoir largement fourni sa liqueur à tous les brachmanes, laissait couler à souhait, comme d'une source merveilleuse, des flots d'une eau pure.

22. La conversation devient générale ; les matières philosophiques en font les frais. Ici c'est Iarchas qui raconte comme quoi son ame a été autrefois logée dans un corps de roi, et tout ce qui lui advint ; là c'est Apollonius, qui a été jadis pilote d'une galère égyptienne, et on ne nous laisse rien ignorer de ce qu'il a fait alors. Questions et réponses ne méritaient guère l'honneur qu'on leur a fait d'en conserver le souvenir. Apollonius demande si l'on trouve chez eux un fleuve d'or. Belle et admirable question dans la bouche d'un sage ! Il leur demande encore s'il y avait chez eux des Troglodytes, ces hommes qui vivaient dans des régions souterraines, ou bien des Pygmées et des hommes qui de leurs larges pieds se faisaient de l'ombre ; si l'on rencontre dans leur pays le quadrupède connu sous le nom de mantichore, qui, avec une tête d'homme, a le corps d'un lion, et, en place de queue, des soies semblables à des épines, qui s'allongent jusqu'à près d'une coudée, et qu'il lance comme des flèches contre les chasseurs qui le poursuivent. A ces demandes de l'illustre personnage, Iarchas répond que les Pygmées passent leur vie dans des cavernes souterraines enfoncées sous les eaux du Gange ; et quant au reste, que ce sont autant de fictions.

23. Philostrate témoigne pourtant que la laine qu'on emploie à faire des étoffes est un produit naturel de cette terre ; que les philosophes font eux-mêmes la toile et tous les ouvrages de laine, car il n'y a point de femmes parmi eux. Que ne dit-il plutôt que la laine, pour venir en aide à ces bons prêtres, se transforme miraculeusement d'elle-même en vêtements. Il raconte encore que chacun d'eux porte à la main un bâton, et au doigt un anneau d'une vertu toute particulière. Viennent ensuite les miracles d'Iarchas ; comment une lettre de cette puissante main suffit pour rétablir en son bon sens un homme possédé de l'esprit malin ; comment elle guérit un autre d'une luxation des os de la cuisse ; comme elle rendit la vue à un aveugle, et l'usage de son bras à un paralytique.

24. Bene eveniat auctori, qui nos opera sublevat. Nempe quam vera ista sint etiam manifestum est, quando tonitrua ventosque in doliis, et tripodas ex saxo proprio motu obambulantes, æneosque pincernas calices in orbem circumferentes, commemorans primum, hæc ipsa quasi vera narrando, reliqua etiam omnia meras fabulas esse prodit atque arguit.

25. Refert autem Philostratus etiam Damir dixisse, se non præsentate quoque cum Iarcha Apollonium philosophatum esse, manusque ab eo tulisse annulos septem, planetarum nominibus insignitos; quos etiam gestaverit, unum post alium, pro ratione nominum diebus impositorum. Hæc tamen isto quidem loco referens, qui veritatis studiosus Philaethæ iudicio est, alio scripti illius loco, quasi damnans brachmanum incantamenta, utque ab iis immunem præstet Apollonium curæ habens, subjungit verbotenus ista: «Videns autem tripodas» apud Indos pincernasque, et quæcumque suo motu acta procedere» dixi, neque interrogavit qua arte hæc confecta sint, neque discendi» ea ipsum voluptas incessit. Verum laudavit quidem, imitari tamen» dignatus haud fuit.» Illene vero [hoc fecerit], qui Damide submōto cum iis conversari magni faciebat, atque sodalem unicum, quidquid etiam est [cum iis] quod egit, ignorare oportere censebat? Qui vero imitari dignatus haud sit, qui planetarum nominibus insignitos annulos accepit, eosque per omnem vitam gestare necessarium sibi duxit, prout ferrent nomina cujusvis diei; et quidem eo quod arcana, ut ipse ais, virtute præstarent? Ut vero concedamus etiam imitari ista eum noluisse, propterea certe non imitatum esse manifestum erit, quod recte sibi haud facere viderentur. Quomodo igitur ob ea laudavit quæ non dignaretur imitari? Et, si tanquam arte divina operantes collaudavit, cur imitatus haud est laudem quæ mererentur? Porro vero post moram apud hos factam, Apollonium una cum suis revertentem, ad Oritarum ait venisse regionem, ubi ærea saxa, arenaque ærea, ærisque ramenta fluvii vehunt. Atque ista sunt quæ in tertio libro continentur.

24. Grâces soient rendues à l'écrivain qui prend ainsi le soin de ne pas nous laisser flotter dans l'incertitude et le doute. Car on comprend tout de suite jusqu'à quel point sont vrais les récits qu'il vient de nous faire, quand il a rapporté d'abord comme choses dignes de foi ces histoires de tonnerre et de vents renfermés dans des tonneaux, de trépieds qui se remuent d'eux-mêmes, d'échansons d'airain qui portent des coupes à la ronde. N'est-ce pas nous dire clairement que tout le reste n'est que fables ?

25. On lit encore dans Philostrate que Damis atteste qu'Apollonius, qui l'avait tenu éloigné de sa personne, eut de graves entretiens avec Iarchas sur la philosophie, et qu'il en reçut un présent de sept anneaux qui portaient chacun le nom d'une planète, mais qu'il avait soin de changer d'après l'ordre des noms correspondans à chaque jour. Philostrate, que le Philalèthe nous présente comme un ami sincère de la vérité, après avoir parlé comme on vient de le voir dans cet endroit de son ouvrage, ajoute cependant ailleurs, dans l'intention bienveillante, tout en reprochant aux brachmanes leurs sortilèges, de montrer qu'Apollonius y fut tout-à-fait étranger, « qu'à la vue des » trépieds, des échansons et des autres choses qui se mettaient d'elles- » mêmes en mouvement, comme je l'ai déjà dit, il ne demanda point » par quel art s'opéraient ces prodiges, et qu'il n'eut pas le moindre » désir de l'apprendre ; il en fit l'éloge, sans doute, mais il n'aurait pas » voulu en savoir faire autant. » Ce sont les propres paroles de l'historien. Mais peut-on penser ainsi d'un homme qui attachait tant de prix à des entretiens secrets avec les brachmanes, et qui jugeait que son unique disciple devait à jamais ignorer tout ce qui s'y passa ? Comment oser dire qu'il ne voulut point les imiter, quand vous nous apprenez qu'il en reçut des anneaux qui avaient chacun le nom d'une planète ; qu'il crut nécessaire de les porter toute sa vie, parce que leurs noms correspondaient à celui de chaque jour, et parce que surtout, c'est vous qui le dites, ils étaient doués de propriétés secrètes ? Mais quand bien même on vous accorderait qu'il ne les a point imités, il restera toujours constant qu'il n'en fut pas détourné par l'idée qu'ils faisaient mal. Pourquoi ces éloges qu'il donne à des hommes qu'il ne veut pas imiter ? ou, s'il croit qu'ils n'agissent que par une influence divine, pourquoi ne pas imiter ce qu'il jugeait louable ? Après son séjour chez les brachmanes, Apollonius, en revenant avec ses compagnons de voyage, se rendit dans le pays des Orites, où il vit des pierres d'airain, un sable d'airain et des fleuves qui roulent

26. Sequentia jam percenseamus. Ex India in Græciam reducem ab ipsis diis refert socium deorum eum esse declaratum : qui et ægrotos ad eum, sanitatis recuperandæ causa, remiserunt. Jamque quasi ab Arabibus, Magisque et Indis stupendum virum et plane divinum advehens, miras inde narrationes instituit. Atqui non immerito dicat aliquis : Quod si jam olim excellentioris quam est humana exstitisset naturæ, non jam demum, sed potius antequam aliorum profecisset institutione, miraculorum patratorum initium eum facere par erat. Præterea superforanea futura fuisset, quam ab Arabibus, Magisque et Indis studio sibi conquisivit, doctrina, si quis eum juxta ea quæ Philostratus ponit extollendum putet. Sed tamen ille, juxta veracissimum istum scriptorem, jam demum adest, sapientiæ argumenta publice exhibens.

27. Ac primo quidem, veluti ab Arabibus et augurali eorum schola adventans, passerculus quid sibi vellet, ad pastum cæteros qui invitabat, auditoribus interpretatur. Tum appetentem pestilentiam ante sentiens, civibus illam prædicit. Ejusque rei rationem apud Domitianum ipse quoque edidit; rogante enim eum Domitiano, quo id prædixisset instinctu : « Diæta, *inquit*, o imperator, magis tenui usus, » primus omnium persensi malum. » Tertium inde patratorum ei miraculorum exponit, ut pestem nempe depulerit. Quod tametsi cum maxime scriptor in iis quæ sub finem habentur accusationibus non commemoraverit, quoniam, ut verosimile est, apologia illud crimen non poterat diluere; nihilominus tamen nos age, istam historiam in lucem producamus, eam quoque ita examinaturi. Si cui enim minus alias constaret liquido, spissum hoc esse mendacium, et magica revera superstitione refertum, ipsa narrationis ratio id esset evictura. Pestem enim statuit mendici pannisque laceris induti senis habitu apparuisse : quem cum lapidibus obrui jussisset Apollonius, primum ait flammam emisisse oculis; tum vero lapidibus obrutum canem obtritum et ore spumantem, rabidorum more, apparuisse : ipsum autem de eo etiam Apollonium, in sua ad Domitianum imperatorem apologia, ita locutum esse scribit : « Pestilentia enim mendico, eo habitu circumvaganti, assimilabatur : eamque vidi, visamque vici, non ut

des paillettes de même métal. C'est la matière du troisième livre.

26. Poursuivons notre tâche. A son retour des Indes dans la Grèce, Apollonius fut proclamé le compagnon des dieux par les dieux eux-mêmes, qui lui adressèrent plusieurs malades à guérir, si nous en croyons Philostrate, qui, dans l'intention, sans doute, de nous le représenter comme un homme prodigieux, divin, enrichi des connaissances des Arabes, des mages et des Indiens, se met alors à nous raconter les histoires les plus merveilleuses. Mais on fera peut-être l'objection fort grave que s'il était doué d'une nature supérieure à la nature humaine, c'était avant de s'être instruit à l'école des autres qu'il devait opérer tous ces miracles. En effet, ce trésor de science si laborieusement amassé aurait été inutile, si l'on admet l'hypothèse donnée. Quoi qu'il en soit, voici notre grand personnage à l'œuvre, et donnant, d'après son véridique historien, des preuves publiques de sa sagesse.

27. Et d'abord, en présence d'une foule nombreuse, il interprète, à l'aide de l'art augural qu'il vient d'apporter de l'Arabie, le langage d'un petit moineau qui invitait les autres oiseaux à manger. Ensuite il prédit à ses concitoyens l'approche d'une peste dont il a pressenti l'imminence. Forcé de s'expliquer à cet égard devant Domitien, qui lui demandait à quelle source il avait puisé cette prédiction : « C'est » la diète sévère, dit-il, que je me suis prescrite dès long-temps qui m'a » fait pressentir l'arrivée du redoutable fléau. » Le troisième miracle, c'est d'avoir détourné cette peste. Quoique Philostrate n'ait pas rappelé ce fait dans les accusations qu'il rapporte vers la fin de son livre, parce que vraisemblablement il ne pouvait le justifier, néanmoins je vais raconter l'histoire en détail pour la soumettre à l'examen de la raison. En effet, s'il n'était pas d'ailleurs évident pour tout le monde que c'est un grossier mensonge, où la superstition et la magie jouent le principal rôle, le simple récit du fait en portera, je l'espère, la conviction dans tous les esprits. La peste donc se présente sous la figure d'un vieillard couvert de haillons, qu'Apollonius ordonne de tuer à coups de pierre ; les yeux du vieillard lancent d'abord des flammes ; enfin il succombe sous les coups dont on l'accable, puis il reparaît sous la forme d'un chien furieux à la gueule écumante. Voici ce qu'Apollonius en dit lui-même, ainsi que le rapporte Philostrate dans son Apologie à Domitien : « Ce vieillard, ce mendiant qui promenait ses » haillons dans Éphèse, c'était la peste ; je la vis, je la vainquis, non » pas de manière seulement à ce que ses ravages cessassent pour un

» cessaret laes efficiens, sed plane e medio eam tollens. » Quis vero, talia legens, praestigiatoris magno risu non excipiat portenta? [monstrum] oculis viventium, et lapidibus in se coniectis obnoxium, ab hominibus vero obtritum, et ore spumans: pestis naturam qui sciat, quod aliud sit nihil quam corruptela et vitium aeris nosmet ambientis, atque in noxium versi habitum, et malignis ac depravatis exhalationibus, ut medicorum tradit doctrina, inspissati. Imo et habita caeterarum circumstantiarum ratione hocce explodere liceat spectrum, quoniam nempe soli urbi Ephesiae, non vero finitimis etiam pestem gravem incubuisse narrat oratio: quod factum certe haud esset, si vitium ab aere ambiente fuisset contractum; minime enim, angustiis conclusus, solum Ephesium aerem morbus obsidere potuisset.

28. Quarti miraculi loco Achillis producit manes, primum quidem in chlamyde quinque cubitales, inde duodecim cubitorum magnitudine ad sepulcrum ipsius Apollonio conspectos, et de Thessalis conquerentes, quod sibi inferias, ut more erat receptum, non solverent; Trojanis praeterea iratos, ob ea quae in eum peccavissent; atque Apollonio, ut quinque proponeret quaestiones, quas vellet ipse, et Parcae proponi paterentur, permittentes. Inde vir ille, rerum omnium solers, et futura antea sibi innotescere gloriatus, adhuc dum ignorat funeratusne sepulcro Achilles fuerit, Musaeque illi ac Nereides an lamenta profuderint, deque his illum rebus percunctatur: neque minus an Polyxena illius ad tumulum caesa fuerit, interrogat, Trojamve Helena an pervenerit. Praeclaras vero, multumque ad philosophicam divini illius viri vitam conferentes, serioque proinde studio dignas quaestiones! Miratur item praeterea, quod tot heroes inter Graecos aetate eadem esse potuerint, et quod ad Trojam Palamedes fuerit praesens. Virum autem *cum diis* familiariter versatum, « sive » forma apparentium visibili, sive non obnoxiorum oculis, » talia ignorare, et de ejusmodi interrogare rebus, quomodo turpissimum non censeatur? Nisi forte, quia mortuos interrogans inducitur, ideo frigidiores quaestiunculas auctor fingit, ut tollat suspicionem, qua ille ultra quam par est curiosus existisse videri poterat. Saue enim et apologia usum nobis sistit Apollonium, quod eo modo quo in necromantiis fieri solet, ipsi visa oblata haud fuerint. « Neque enim, inquit,

» temps, mais de telle sorte qu'elle fût entièrement anéantie. » Qui pourrait ne pas éclater de rire en lisant de pareilles impostures? Voyez-vous ce monstre qui s'offre aux regards et aux coups des bons habitans d'Éphèse? le voyez-vous écrasé sous les pierres? voyez-vous sa gueule toute blanche d'écume? Qui ne sait pas cependant que la peste n'est autre chose, comme nous l'enseigne la médecine, que la corruption de l'air atmosphérique, dont les principes délétères répandent une funeste contagion? On peut encore expliquer autrement cette apparition prestigieuse, puisque l'histoire rapporte que les pays voisins n'ont pas eu à souffrir de ce fléau qui n'a désolé que la ville d'Éphèse; ce qui n'aurait certainement pas eu lieu, si la peste eût été la conséquence de la corruption de l'air, car elle ne se serait pas renfermée dans la seule enceinte de la ville.

28. Apollonius évoque les mânes d'Achille, c'est le quatrième miracle; et le héros, couvert de la chlamyde, s'élève sur son tombeau, aux yeux de notre philosophe, d'abord de la hauteur de cinq coudées, et puis de douze; il se plaint des Thessaliens, qui ne lui rendent plus d'honneurs funèbres; il s'irrite contre les Troyens, ses anciens ennemis, et enfin permet au sage de Thyane, si les Parques y consentent, de lui faire cinq demandes. Quoi donc! cet homme qui n'ignore rien et qui se glorifie de connaître l'avenir, ne sait pas si Achille a un tombeau, si les Muses et les Néréides ont pleuré sa mort; il est obligé de s'en informer, et de demander encore si le sang de Polyxène a coulé sur son tombeau, et si Hélène retourna à Troie: questions, sans doute, fort sérieuses, fort graves et dignes d'un grand philosophe! De plus, il s'étonne que la Grèce ait vu naître tant de héros dans le même temps, et doute que Palamède se soit trouvé parmi eux sous les murs de la ville de Priam. Est-il possible qu'un homme qui conversait avec les dieux visibles et avec les invisibles, ignore des choses si communes, et ne rougisse pas de faire des questions si légères? à moins toutefois que, dans un entretien avec l'ombre d'un héros, son historien ne suppose des demandes froides et insipides, dans l'intention d'écarter l'idée qu'il ne l'aurait évoquée que par les secrets d'un art illicite. Aussi Philostrate veut-il persuader, par l'apologie qu'il met dans la bouche d'Apollonius, que ce n'est point par le secours de la nécromancie qu'il a parlé à Achille: « Je n'ai point creusé de fossé, comme Ulysse, » dit-il; je n'ai point égorgé de victimes; mais j'ai fait les prières que » les Indiens ordonnent de faire aux héros. » Cependant il se vante à

» ut Ulysses scrobe effossa, neque cæsis agnis manibus placatis,
 » in Achillis colloquium veni, sed precibus fuis, quas Indi censent
 » heroibus fundi oportere. » Atque de istis jam apud sodalem glo-
 riatur, qui nihil ab Indis accepisse, neque eorum imitatus sapientiam
 esse alibi huic scriptori perhibetur.

29. Sed heus bone vir, nisi damnabilis illa erat magia, quid est quod
 vel unicum tibi familiarissimum, eumque solum, *Damidem*, admirandi
 hujus spectaculi et confabulationis participem haud fecisti? Cur item
 plena die id facere haud licuit, sed nocte intempesta a te peragi
 oportuit solo? Cur item *gallorum cantus herois manes fugarant?*
 « Abiit enim, *inquit*, cum fulgure quodam modico, namque et *gall*
 » *gallinaei* jam cantum exorsi fuerant. » Impuris itaque dæmonibus
 forte magis opportunum fuerit ad magicas conversationes istud tem-
 pus, non vero herois manibus, quos, crassa ista corporis solutos
 materia, probos esse, omnique virtutum genere abundare oportebat.
 At qui isthic inducitur dæmon, invidis est et parum benignis moribus:
 iracundus item representatur idem et pusillo animo. An non enim
 talis habendus sit, qui *Antisthenem*, probum adolescentem, ut qui
 philosophum sectari *Apollonium* cuperet, ab eo avulsit? Nempe eum
Apollonius ne participem philosophiæ faceret suæ prohibet, ratione
 addita: « *Priamides* enim est genuinus, et *Hectorem* laudare non
 » desinit. » Qui iracundum item et animo pusillo non dicam esse? qui
Thessalis succenset, quod sacra sibi non faciant; et *Trojanis*, quod
 innumeris ante annis injuria eum affecissent, reconciliarinolit, sacri-
 ficantibus licet atque libantibus ei indesinenter. Sed et *Palamedis*
 sepulcrum una cum illius statua male dirutum restaurari jubet.

30. Quintam porro sextumque miraculum non opus habent ut longa
 eis oratione immoremur, qua pateat stolidi scriptoris simplicitas: dæmo-
 nas nempe exturbat, alium, ut vulgo aiunt, ope alterius; alium nempe ex
 adolescente infrunito, alium porro qui face muliebri esset indutus. Atque
 hunc quidem *Lamiam* et *Empusam*, ipsis hisce adhibitis vocibus, sapien-
 tissimus auctor appellat. Puellam inde in urbe Romana, quod post
 mortem in vitam reduxerit iterum, cum vel ipsi *Philostrato* plane incre-
 dibile videatur, plane repudiandum. In ambiguo enim hæret, num

Damis de n'avoir rien appris des Indiens, et son historien affirme qu'il n'a jamais eu le désir de pénétrer leurs mystères.

29. Mais dites-nous donc, vénérable philosophe, s'il est vrai qu'il n'y avait point magie, pourquoi vous priver de ce rare spectacle et de cette curieuse conversation de Damis, votre cher disciple et votre fidèle compagnon ? Pourquoi, au lieu de faire cette cérémonie publiquement et en plein jour, attendre que vous soyez seul et que la nuit soit venue ? Pourquoi l'ombre d'Achille disparut dès que les chants des coqs se firent entendre ? « Elle s'évanouit, dit-il, en laissant après elle un » léger sillon de lumière, car les coqs avaient déjà commencé à chanter. » Cette heure était sans doute plus propre aux opérations détestables des démons qu'à l'apparition de l'ame innocente du héros, qui, dégagée des liens grossiers du corps, devait être riche des plus nobles vertus. Aussi le démon qui est introduit sur la scène y est-il représenté tout rempli du fiel de la jalousie, porté à la colère, et sans la moindre élévation dans les sentimens. Ne fallait-il pas qu'il en fût ainsi pour empêcher Apollonius de recevoir Antisthène, jeune homme fort vertueux, qui désirait ardemment d'être compté au nombre de ses disciples ? Pour l'écartier, il a recours au plus misérable prétexte : « C'est un partisan déclaré de la famille de Priam, dit-il, et il chante » sans cesse la gloire d'Hector. » Et comment ne pas le taxer d'emportement et de bassesse, quand on l'entend se plaindre des Thessaliens qui ne lui offrent plus de sacrifices ; quand on le voit, après tant de siècles, refuser de pardonner aux Troyens, qui ne cessaient de lui rendre les honneurs divins ? Cependant, il faut le dire, il ordonne de relever et le tombeau et la statue de Palamède.

30. Le cinquième et le sixième miracle n'exigent pas qu'on ait recours à de longs discours pour montrer toute la simplicité de l'historien qui raconte qu'Apollonius chassa les démons, l'un, comme on dit, par le secours de l'autre ; celui-ci du corps d'un jeune homme fort débauché, celui-là, au contraire, caché sous les traits d'une femme, et qui, selon le savant auteur de cette histoire, était du nombre de ceux qu'il appelle *Lamie* et *Empuss*. Quant au prétendu miracle qu'il fit à Rome en rendant la vie à une jeune fille, on peut le rejeter tout-à-fait, puisque Philostrate lui-même n'y ajoute pas foi. Il doute en effet s'il n'é-

vitalis auræ scintilla, in puella residua, medicos latuerit. Famam enim esse ait, pluviam tum cecidisse placidissimam, ex puellæ vero facie vaporem exhalasse. At certe, si vere tale quid in ipsa urbe Romana fuisset patratrum, fugere primo ipsum quidem non potuisset imperatorem, neque principes qui proximum ei locum obtinent, omnes præcipue autem qui ea tempestate in istis partibus agebat, imo in ipsa urbe Roma tum versabatur, Euphratem philosophum, qui subsequentibus temporibus controversiam tanquam mago ei intentasse narratur. Sane vero hoc omnino etiam, si quidem factum id esset, cæteris imputationibus ab accusatore additum fuisset. Atque ista quidem sunt particularia Apollonii facta atque specialiora; at alia etiam innumera præsagamente dixisse eum, vaticinatumque esse et præcecinisse, scribit. Hoc item, ut Athenis initiari Eleusiniis sacris cupiens, a Cereris sacerdote prohibitus fuerit, nolle sese aiente magum initiare, Eleusinave sacra pandere homini minus puris addicto sacris. Imo etiam ei qui impudice Romam pervagabatur, Neronisque carmina ad citharam mercede cantillabat, mercedem ut solverent ob præclaram operam, sodalibus suis summus ille philosophus, Neronem metuens, præcepit.

31. Atque istis quidem quarto etiam absoluto, in quinto institutæ de eo scriptionis libro, ubi de fatidica ejus facultate nonnulla dixisset, eumque admiratus esset scriptor, ista ad verbum subjungit: « Quod autem hæc divino quodam motu prædixerit, quodque parum » sana utantur mente magum fuisse illum qui opinantur, satis constat » ex dictis hucusque. Sed tamen ea quoque de re amplius dispiciamus. » Incantatores, eos autem ego mortalium infelicissimos puto esse, » partim spiritibus torquendis sese applicant, partim barbaris sacris, » partim carminibus aut venenis fatorum sancita se quidem mutare » aiunt. Apollonius autem fatorum decreta sequebatur, fatalique necessitate eventura prædicebat: prædicebat autem non magiæ ope, » verum deorum revelatione edoctus. Cumque apud Indos vidisset tripodas, pincernasque et cætera quæ spontaneo motu in medium prodire aiebant, neque qua comparata essent arte interrogavit, neque » ut edoceretur quomodo facta essent petiit; verum laudavit quidem, » imitari tamen haud est dignatus. » Hæc referens, celeberrimos illos Indorum philosophos magos manifeste fatetur esse. Nam de magis

tait pas resté dans le corps quelque étincelle de vie dont les médecins ne s'étaient pas aperçus. Il ajoute qu'en effet le bruit s'était répandu qu'une pluie douce, étant venue à tomber sur le visage de cette jeune personne, y ralluma un nouveau feu. Mais si jamais rien de pareil était arrivé dans la ville de Rome, comment l'empereur, comment tous les grands personnages de la cour, et Euphrate, qui demeurait dans ce temps-là dans la capitale de l'empire, l'auraient-ils ignoré ? Euphrate, qui accusa plus tard Apollonius de magie, ne se serait-il pas empressé de joindre ce fait aux autres reproches qu'il lui adressa ? Voilà les actes particuliers que l'on remarque dans la vie d'Apollonius ; mais l'historien rapporte un grand nombre de prédictions qu'a faites son héros. Il n'oublie pas non plus le refus qu'un prêtre de Cérés fit à Athènes de l'initier aux mystères d'Éleusis, en disant qu'il ne voulait pas y admettre un magicien, un homme qui avait des intelligences avec les esprits impurs, qui avait fait retentir Rome du bruit de ses désordres, qui, pour de l'argent, avait chanté sur son luth les vers de Néron, et qui, dans la crainte de déplaire à ce prince, avait proposé de récompenser ceux qui exerçaient le même art.

31. Ici se termine le quatrième livre de Philostrate. Après avoir parlé en peu de mots, dans le cinquième, de la connaissance qu'Apollonius avait de l'avenir et en avoir témoigné son admiration, il ajoute : « Ce » que je viens de dire suffit sans doute pour montrer que c'est par » l'effet d'une inspiration divine qu'Apollonius prédisait ce qui devait » arriver, et qu'il faut avoir perdu la raison pour soutenir que c'était » par un art magique. Toutefois examinons la chose avec plus d'at- » tention et de soin. Les magiciens, qui sont à mes yeux les derniers » des hommes, pour parvenir à faire changer les décrets du destin, » ou font violence à leurs idoles, ou bien offrent des sacrifices extraor- » dinaires, ou bien encore usent d'enchantemens, sans craindre d'ap- » peler à leur secours les plus mortels poisons. Apollonius n'employait » aucun de ces odieux moyens, il suivait seulement l'ordre des desti- » nées et l'enchaînement nécessaire des événemens ; la magie ne lui » venait point en aide, et ce qu'il savait lui était révélé par les dieux. » Quand il vit chez les Indiens des trépieds, des échansons qui se re- » muaient d'eux-mêmes, il ne demanda pas de quelle manière cela se » faisait, ni ne désira l'apprendre. Il en fut étonné, sans doute ; mais » il n'aurait pas voulu en savoir faire autant. » Il est clair que par ces

sermonem instituens, eorum mentionem facit; stupenda opera eae arte sua producere aiens, ejusque eorum artis, tanquam parum liberalis, imperitum eum de quo orationem instituit esse statuens. Si igitur convictus fuerit Apollonius quod deos vocaverit hos ipsos, et pro præceptoribus agnoverit, intempestivum haud erit, eis quibus magistri ejus tenentur imputationibus ipsum quoque obnoxium censere. Inducitur ergo apud nudos, quos vocat [Philostratus] *Ægyptiorum*, ad verbum prolocutus sequentia : « Neque absonum quid mihi evenire » puto, si philosophiæ obnoxius evadam pulcherrime ornatae, quam » decenti habita indutam, Indi sublimes et plane divina vectam » china, in scenam provehant. Quam jure autem eos admirer, jure » sapientes esse atque beatos existimem, jam tempus est ut percipia- » tis. » Et paulo post ait : « Hi dii enim sunt, et Pythiæ exemplo or- » nantur. » Domitianum quoque imperatorem hujusmodi verbis inducitur allocutus : « Quodnam tibi adversus Iarcham et Phraortem Indos » est bellum? quos ego solos inter homines deos esse puto, eaque » appellatione dignos censeo. » Aliisque in locis similiter deos Apollonii atque magistros agnoscens historia illa prædictos [philosophos], annalique ab iis accepisse fassa, nunc istorum velat obliviscitur una cum magistris discipulum, opprobriis obnoxium sese reddere non sentiens.

32. Dum pergit vero scribere, tibicinem quemdam inducit; Apollonium autem, quasi maxima illa et præclarissima scientia esset modis tibiæ inflandæ, magno studio, prolixo discursu, prosecutum narrat. Vespasianum porro imperatorem ei, quasi deo, supplicem factum ait; atque ipsum quidem, supplicantis more, *Imperatorem me facito*, dixisse : huncque, *Jam feci*, respondisse. Quis vero non odio habeat merito, insolentia plenam proximamque insaniam vocem? quando jam ipsum se deum, et imperatores creandi potestatem habere fremit, navis *Ægyptiæ* olim gubernator? Talem enim se fuisse, qua animum, ipse Apollonius in sermone cum Indo paulo ante nobis indicavit.

33. Eidem imperatori, ut sibi indicaret roganti quosnam philosophos in consilium rerum gerendarum adhibendos maxime probaret, ita ad verbum respondet : « Boni illarum rerum consiliiarii et isti sunt, » Dionem Euphratemque manu monstrans, cui nihil adhaec cum

paroles Philostrate range les célèbres philosophes indiens au nombre des magiciens; car c'est dans l'endroit même où il parle de la magie qu'il rappelle leurs prodiges, et assure qu'Apollonius rejeta loin de lui un art qu'il ne regardait point comme innocent. Si donc je puis convaincre Apollonius d'avoir donné le nom de dieux à ces Indiens et de les avoir reconnus pour ses maîtres, ne ferai-je pas voir qu'il ne peut échapper aux reproches qu'on leur a adressés? Philostrate le conduit donc chez les gymnosophistes d'Égypte, et lui fait tenir ce langage : « Je ne crois pas m'être écarté des règles sévères de la bienséance en » m'attachant à la sublime philosophie que les Indiens ont embellie » des ornemens qui lui convenaient sans doute, et qu'ils ont fait des- » cendre du ciel sur le théâtre du monde, et il est temps aussi que vous » sachiez pourquoi je ne puis m'empêcher de les admirer et de les pro- » clamer heureux et sages. » Il ajoute un peu après : « Ce sont des » dieux, et ils sont honorés comme le dieu qui inspire la Pythie. » En présence de l'empereur Domitien, il s'exprime en ces termes : « Quelle » haine pouvez-vous concevoir contre Iarchas et Pharaote, et contre » ces savans indiens, que je regarde seuls comme des dieux parmi les » mortels, et les seuls qui soient dignes de ce nom? » Philostrate qui, dans d'autres endroits de son histoire, a donné la qualité de dieux à ces maîtres d'Apollonius et avoue qu'il en a reçu les anneaux dont nous avons parlé, l'oublie entièrement ici, et ne s'aperçoit pas qu'il noircit également le disciple et les maîtres.

32. Dans la suite de son récit, il introduit un certain joueur de flûte, et place dans la bouche d'Apollonius un fort long discours sur l'excellence de cet art qu'il élève jusqu'aux nues. Ailleurs il met un grand prince aux pieds de cet imposteur, et l'on voit Vespasien le supplier humblement de le faire empereur, et Apollonius répondre : « C'est déjà fait. » Quel dégoût et quelle aversion ne doit pas inspirer l'insolence d'une telle réponse ! Eh quoi ! se croire un Dieu, s'arroger le pouvoir de donner des empires et de créer des souverains, un pilote d'une galère égyptienne ! C'est lui-même, en effet, qui nous a appris, dans ses entretiens chez les prêtres indiens, qu'il avait exercé autrefois cette profession.

33. Vespasien lui ayant demandé de quels philosophes il pouvait prendre conseil dans les affaires importantes, il répondit mot pour mot : « Les conseillers les plus éclairés que vous puissiez consulter, les voici, » dit-il, en montrant du doigt Dion et Euphrate, avec lequel il n'avait point encore eu de différend. Il dit encore un peu après : « Seigneur, Euphrate

» eo controversiæ intercedebat. » Et ~~patrem~~ : « Sant, *inquit*, o Imperator, Euphrates et Dion veteres amici tui, in limine, rerum tuarum » satagentes; illos igitur ad conferendos sermones, quæso, admitte » etiam. » Viri enim sapientes sunt. Ad quæ Vespasianus : « Sapientibus, *inquit*, viris fores semper præbere soleo patentes. » Euge vero egregiam rerum futurarum in illo heroe scientiam! Bonus jam est et sapiens Euphrates, quia nulladum inter eos orta contentio. Sin vero aliqua oriatur, quam longe talis ut habeatur aberit! En tibi quæ de eodem idem ad Domitianum scribat : « Et certe quantas comparare » opes philosophus possit, potentioribus si aduletur, Euphratis fortunæ » ostendunt. Illi nempe inde (quid enim opes dicam?) inexhausti sunt » divitiarum fontes. Jamque ad mensas disputationes habet, mercator » magnarius, vilis cocio, publicanus, danista, ipse omnia factus, venalis et vendens. Semper autem potentiorum liminibus hæret affixus, » inque iis ultra etiam quam janitores subsistit. Quin sæpe a janitoribus eum intercludi contigit, ut canes gulosi intercludi solent. Philosopho autem vel drachmam imperitus nunquam, opes suas muris » circumvallat, extortis ab aliis huncce Ægyptium pecuniis pascens, » linguamque in me acuens excindi merentem. At Euphratem tibi re- » linquo; tu enim, nisi adulatoribus admodum delecteris, multo quam » dico hominem deteriorem esse invenies. » Qui ergo apud Vespasianum patrem sapientem esse Euphratem et probum est testatus, ista apud filium autem profert, manifeste ejusdem viri et laudator esse deprehenditur et accusator. Itane vero qui futurorum præditus scientia est, qualis sit qualisque futurus sit Euphrates ignorat? At neque nunc primum, sed ipsius jam Vespasiani ævo carpere Euphratem, ut qui perversis sit moribus, instituit. Quomodo talem igitur imperatori commendat, ita ut ipsi quoque patentes, illius commendatione, palatii imperatoris fores panderentur? Verum vel cæco, ut in Proverbio aiunt, jam perspicuum sit, quod in divinandi arte detrahatur viro ab historico. Concedamus autem in cæteris eum generosum animum demonstrasse, pericula etiam pro amicis subeundo frequenter. At certe Euphratem aditus ad imperatoris palatium participem reddens, postea tamen, ob intercedens dissidium, talia de eo proferens, nonne, ipsa suadente mihi ratione, Euphratis egisse sycophantam arguitur, phi-

» et Dion, dont la fidélité et l'attachement à votre personne vous sont
 » connus depuis long-temps, et qui ont un zèle ardent pour votre ser-
 » vice, sont à la porte de votre palais ; ordonnez, s'il vous plait, qu'en
 » les fasse entrer, et qu'ils prennent part à notre conversation. Ce sont
 » des hommes d'une haute sagesse.» Vespasien répondit : « Les portes
 » de mon palais ne sont jamais fermées aux philosophes. » Admirons
 ici la pénétration d'esprit du grand homme ! Comme il sait bien lire
 dans l'avenir ! Euphrate est à ses yeux un honnête homme, un savant,
 parce qu'aucune division n'a encore éclaté entre eux. Mais qu'ils de-
 viennent ennemis, quel portrait il en fera alors ! Et voyez ce qu'il écrit
 à Domitien : « Les richesses d'Euphrate nous apprennent combien ,
 » par de lâches flatteries prodiguées au pouvoir, le philosophe peut
 » grossir ses trésors. Les siens, mais que dis-je ? le fonds où il puise
 » est une source intarissable. A table même il ne parle que d'argent ;
 » c'est un brocanteur, un regrattier, un prêteur d'argent, un miséra-
 » ble usurier ; rien ne lui répugne, tous les rôles lui sont bons ; il achète
 » et il se vend. Toujours à la porte des grands, il s'y tient plus con-
 » stamment que les portiers eux-mêmes, qui l'en ont plus d'une fois
 » chassé comme un chien affamé. Il n'a jamais donné une drachme à
 » un philosophe ; ses richesses sont enfouies, et de l'or qu'il a su arra-
 » cher aux autres il engraisse cet Égyptien, dont il aiguise contre moi la
 » langue empoisonnée, qu'il faudrait couper. Voilà le personnage ; et à
 » moins que la flatterie n'ait pour vous des charmes puissans, je suis con-
 » vaincu que vous trouverez cet homme cent fois pire que je ne le dis.»
 Ainsi donc le même philosophe qui vantait à Vespasien la sagesse et la
 probité d'Euphrate ne craint pas d'en parler au fils en termes odieux,
 et de s'en faire tour à tour le panégyriste et l'accusateur au gré de la
 passion qui l'anime. Et cet Apollonius, si habile dans l'art de connaître
 l'avenir, ignore ce qu'est aujourd'hui, ce que sera demain Euphrate ?
 Il y a plus ; c'est que, dès le temps même du règne de Vespasien, il
 l'avait attaqué, et lui reprochait ses mauvaises mœurs. Comment donc
 ose-t-il le recommander à cet empereur, et, à la faveur du crédit dont
 il jouit lui-même, lui ouvrir les portes du palais ? N'est-il pas évident,
 même pour un aveugle, comme dit le Proverbe, que l'historien semble
 prendre à tâche de nous prouver l'impétie de son héros ? Je recon-
 naîtrai, si l'on veut, qu'il a donné plus d'une preuve de la générosité
 de ses sentimens, et qu'il n'a pas craint de s'exposer aux dangers pour
 ses amis. Mais certes quand, après avoir procuré à Euphrate l'entrée
 du palais impérial, il tient ensuite sur son compte un pareil langage,

philosophorum suæ ætatis clarissimi, qui hodie etiam ab his qui philosophiæ imbuti sunt studiis celebratur? Quod ipsum vel illustrissimum alicui, si velit [justæ] Apollonii reprehensionis exemplum præbeat. Si Euphrates enim omnium consensu philosophiæ studiis clarissimus habeatur, intempestivum certe minime fuerit, illius eo evincere adversus improbitatem odium, quod mala Apollonii facta fuerit insectatus; hunc vero, qui ab eo arguebatur [concludere] mala fama oppressisse eum, quasi vitam ageret philosophiæ minime consentaneam.

34. Rursum portenta in sexto libro loquens rugator, camelis eum una cum sociis vectum sistit ad philosophos quos nudos appellat Ægyptiorum. Ubi gymnosophista, ut quidem narrat, jubente, ulmus arbor Apollonium voce articulata et muliebri affata est. Hisce autem Philalethes fidem a nobis vult haberi. Deinde Pygmæos, ultra gymnosophistarum patriam positos, anthropophagosque et umbripedes commemorat, Satyrumque ab Apollonio inebriatum. Inde autem in Græciam redit, et rursus cum imperatore Tito sermones et vaticinia communicat. Atque adolescentem a rabido morsum cane, cujus etiam anima quæ sit (Amasis nempe Ægyptii quondam regis) divinat, ab eo liberat morbo: ipsum quoque canem in benignitatis suæ partem admittens. Atque hæc quidem sunt quæ antequam [apud imperatorem Domitianum] deferretur, gesta ab eo fuere.

35. Id vero in tota illa tenendum historia est, quod, si concedatur vel maxime scriptori vera eum dicere portenta illa dum refert, mali dæmonis tamen opera omnia ista patrata esse ab Apollonio, facile evincatur. Quod enim pestem ante sensit, forte non carebit superstitione, si ut ipse [facit] *ex tenui victu derivetur et puro*, prout a Philostrato narratum: forte tamen ex commercio mali spiritus ejus rei iudicium ipsi est factum. Enimvero cætera etiam quæ fatidica virtute assecutum atque prædicentem inducit, vel mille argumentis ex ipso Philostrati scripto arguere licet: ut una hoc quoque sit concedendum,

parce qu'ils ont cessé d'être amis, la raison ne me dit-elle pas qu'il n'a été que le calomniateur d'Euphrate, le plus célèbre philosophe de son temps, et dont l'éloge se trouve tous les jours dans la bouche de ceux qui aujourd'hui s'occupent de philosophie? C'eseraît un beau texte à accusation contre Apollonius. En effet, si, au jugement de tout le monde, Euphrate est reconnu pour un personnage recommandable, il y a ici une heureuse occasion de faire éclater sa probité et son courage à signaler les mauvaises actions d'Apollonius, et aussi de faire voir toute la haine qui portait celui-ci à décrier les mœurs de son accusateur, qu'il taxait de s'écarter des sages préceptes de la philosophie.

34. Philostrate, dans son sixième livre, débite des fables vraiment prodigieuses; car, après avoir amené sur des chameaux Apollonius et ses compagnons en Égypte, auprès des gymnosophistes, il nous montre un orme qui, docile aux ordres d'un de ces philosophes, fait entendre des sons articulés et une voix de femme qui s'adresse à notre voyageur, et l'ami de la vérité veut nous obliger à croire ces bagatelles. Au-delà du pays habité par les gymnosophistes, l'historien trouve des Pygmées, des anthropophages, des hommes qui, en se couchant sur le dos, se font de l'ombre avec leurs pieds, et enfin un satyre qu'Apollonius enivre. De là il revient en Grèce, a une entrevue avec l'empereur Titus, auquel il prédit une foule de choses à venir; puis guérit de la rage un jeune homme qui avait été mordu par un chien atteint de cette maladie, reconnaît que l'ame de ce chien a été autrefois dans le corps d'Amasis, roi d'Égypte, qu'elle en avait conservé quelque reste de douceur, et qu'en léchant la plaie qu'il a faite, le chien sauvera l'homme. Voilà les actions merveilleuses que l'on attribue à notre grand homme, et qui ont précédé l'accusation qu'il eut à repousser devant l'empereur Domitien.

35. Mais ce qu'il importe de ne pas oublier dans toute cette histoire, c'est que, les faits que rapporte l'auteur fussent-ils vrais, il n'en serait pas moins facile de démontrer qu'Apollonius a dû nécessairement avoir recours à la puissance des démons. En effet, si la maladie contagieuse qu'il prédit à Éphèse peut avoir été découverte par la subtilité de ses sens, de laquelle il était redevable, selon Philostrate, à son genre de vie et à sa tempérance, elle pouvait aussi lui avoir été révélée par des esprits impurs. Toutes les prédictions qu'on lui attribue peuvent être attaquées avec des armes empruntées aux écrits de Philostrate lui-même; de telle sorte qu'en accordant qu'il les eût faites,

magica arte, imo parum abest quin dicam per spiritum familiarem, quasdam rerum futurarum, non enim de omnibus loquor, assecutum eum fuisse. Idque luculenter eo firmatur, quod non semper et in omnibus divinatricem istam vim conservaverit, verum dubius fuerit in quamplurimis, de multis, quod ea ignoraret, interrogaverit : id quod ei, si divina virtute polluisset, neutiquam obtingere poterat. Ipsum vero etiam finem pesti impositum, quem nactum illud drama fuit, meram imposturam, prætereaque nihil fuisse, jam antea a nobis est demonstratum. Sed et Achillis umbræ apud tumulum ipsius quid moræ esse possit, relictis illis in beatorum insulis, ut forte quis censeat, habitaculis? nisi hoc quoque præsentis actum sit dæmonis apparitione. Porro dæmonem qui protervum illum luculentis indicii obsidebat adolescentem, et rursum Empusam, Lamiamve, quam Menippum ait agitasse, majoris dæmonis ope eum expulisse est verisimile. Pariterque vicissim mento motum adolescentem rabidi canis morsu, ipsumque dæmone correptum canem eadem arte curavit. Agnosce igitur, prout antea dixi, omnia ejus portenta malorum dæmonum patrata ministerio esse. Nam quod ad puellam spectat ab inferis revocatam, si spiritum adhuc ea intus habebat, vitalis auræ scintillam, quod ait scriptor, humidumque vaporem facie adhuc præferens : id quidem numero miraculorum est eximendum. Neque enim, sicut et ante monui, tam grande facinus silentio potuisset involvi, in ipsa urbe Romæ in conspectu quasi imperatoris patratum.

36. Equidem alia innumera ex iisdem libris colligere liceret, quibus quam facile confutari queant, quam parum invicem sibi respondentia habeant, quam sint fabulosa, quam plena monstris evincamus. Attamen quandoquidem non accurato nimis adversus hominem studio nobis opus est, quod tantum absit ut inter deos stupendosve viros et admirandos [locus ipsi habeatur], ut ne inter philosophos quidem a quibusdam nostri ævi hominibus mentio ejus fiat; idcirco iis contenti quæ dicta sunt, ad septimum quoque de eo librum progredimur.

37. Magiæ igitur dica Apollonio scribitur. Inde autem Demetrio philosopho, dehortanti eum ab itinere Romam continuando, minime obaudiens, insolenter quædam ac superbe de se ipso his fere verbis profert : « Ego mortalium cunctorum scio plurimum : scio enim om-

on serait toujours fondé à dire que c'est par l'entremise du démon qu'il aurait lu quelques feuillets, et non pas tous, du grand livre de l'avenir. Ce qui le prouve clairement, c'est qu'il n'a pas toujours eu en toute rencontre la même faculté, il a souvent témoigné du doute, et souvent il a eu besoin de consulter les autres, de les interroger pour s'instruire, ce qui ne lui serait jamais arrivé, si les dieux lui eussent communiqué leurs lumières. Mais j'ai déjà démontré que le dénouement qu'il donne à cette comédie de la peste d'Éphèse n'a jamais été qu'une imposture. Serons-nous arrêtés davantage par cette apparition de l'ombre d'Achille qui quitte le séjour des bienheureux pour aller à son tombeau? Le fantôme qui s'y montra n'était qu'un démon impur. C'en était un aussi sans doute qui fut chassé du corps du jeune homme débauché. Que s'il délivra Ménippe de l'Empuse ou de la Lamie qui le possédait, c'était peut-être par le secours d'un démon plus puissant qu'elle. On doit attribuer à la même cause la guérison du jeune homme qui sentait les premières atteintes de la rage que lui avait communiquée un chien enragé, et la délivrance du chien lui-même. Reconnaissez donc la vérité de ce que j'ai dit, à savoir que les prodiges et les miracles d'Apollonius sont l'œuvre des démons avec lesquels il avait des intelligences. Quant à la résurrection de la jeune fille, on doit la retrancher du nombre de ces miracles, puisqu'au jugement de Philostrate, elle avait encore une étincelle de vie que raluuma la pluie qui vint à tomber sur son visage. Et d'ailleurs un miracle aussi éclatant n'aurait pu rester ignoré dans la ville de Rome où se trouvait alors l'empereur avec toute sa cour.

36. Il serait aisé de remarquer dans le même écrivain un grand nombre de semblables aventures, et d'en montrer la contradiction, l'impertinence et la fausseté. Mais comme chacun peut renverser sans peine le piédestal sur lequel l'imposture élève ce personnage, qui, bien loin d'être mis au nombre des dieux ou des grands hommes, ne saurait obtenir un rang parmi les philosophes dans l'esprit des plus intelligens de ce siècle, je me contenterai de ce que j'ai dit jusqu'ici, et je passerai à l'examen du septième livre de Philostrate.

37. La magie est donc le crime dont on accuse principalement Apollonius. Lorsque le philosophe Démétrius entreprit de le détourner d'aller à Rome, il rejeta son avis avec des termes fort durs, où respirait tout l'orgueil dont il était rempli. « J'en sais plus, lui dit-il, que

» nia. Quæ scio autem partim scio bonis viris, partim sapientibus,
 » partim ipsi mihi, partim diis. » Sed enim qui verbis istis omnia se-
 nosse magnifice gloriatur, paulo post ignorantiae in quibusdam in ipsa
 illa historia arguitur. Inde porro Damis transformatur ab eo, ob mor-
 tis metum philosophum abscondens. Sed audi Philostratus quæ dicat,
 id factum ejus defendens : « Et causa quidem existit ista, cur Pytha-
 » goreum Damis habitum mutaret. Neque enim abjecisse se ait eum,
 » ut qui vitæ institutum mutasset in deterius, neque quod ejus ipsum
 » pœniteret, sed quod astum probaret, cui se accommodaverit, tem-
 » pori inserviturus. »

38. Post hæc Philostratus quatuor accusationis capita, quæ facile
 se apologia diluere posse putaret, exponit : ex pluribus aliis eorum
 delectum habitum esse inquires. Horum primum erat : « Qua de causa
 » eodem quo cæteri habitu non utatur? » Alteram porro : « Quare
 » deum ipsum homines putent esse? » Tertium : « Quanam ratione
 » pestem Ephesiis imminentem prædixerit? » Præterea : « In cujus
 » gratiam in agrum profectus, Arcadem pæram discerpserit? » Atque
 ad depellenda ista apologiam quoque eum scripsisse ait. Ante vero
 in vincula eum conjectum memorat, atque in iis etiam admiranda
 quædam præstitisse. Damidi enim animo valde afficto, ut par erat in
 ista præceptoris sui fortuna, sponte pede delapsa vincula eum mon-
 strasse; inde vero, ubi ejus tristitiam esset solatus, priori statui pedem
 restituisse. Post hæc coram Domitiano imperatore causam dicentem,
 mox crimine absolutum scribit, dilutisque quæ objecta fuerant cri-
 minibus, nescio quomodo param opportune sequentia, ipsis verbis,
 in dicasterio magno clamore protulisse : « Fac et mihi [*dicenti*], quæso,
 » locum. Sin minus immitte qui corpus vinciat meum, quandoquidem
 » ligari anima nequit. Imo potius ne corpus quidem meum vincias :

Nec me enim occides, Parcis me auferre negatum.

Dumque istud tam celebre dictum proferret, e dicasterio eum dispa-
 ruisse ait. Atque hæc est fabulæ ejus catastrophe.

39. Historiæ autem ipsius scriptor, dum miraculum in carcere pa-
 tratum exponit, quod fuso phantasie, ut credere par est, facto fami-
 liaris spiritus ope Damis viderat, hæc verba subjungit : « Tum primum
 » Damis ait naturam Apollonii accuratius perspexisse, divina quod

» le reste des mortels ; car je sais tout. Mais ce que je sais, je le dois
 » soit à des hommes amis de l'étude, soit à des sages, soit à moi-
 » même, soit aux dieux. » Et pourtant celui qui se vante de tout savoir
 donne, dans le cours de cette histoire, plus d'une preuve de son igno-
 rance. Damis lui-même n'y serait pas exempt de faiblesse, puisque,
 dans la crainte de la mort dont il est tourmenté, il cherche à en ga-
 rantir son maître. Mais écoutez Philostrate qui dit, en essayant de le
 justifier : « Voici pourquoi Damis s'éloigna de la conduite des pytha-
 » goriciens. Il ne renonça pas à leur doctrine par une inconstance blâ-
 » mable, mais il sut habilement s'accommoder au temps. »

38. Philostrate rapporte après cela les quatre chefs d'accusation que
 l'on proposait contre Apollonius, et qu'il croit pouvoir ruiner sans
 peine. Les voici dans leur ordre : « Pourquoi était-il vêtu d'une ma-
 » nière contraire à l'usage commun ? Pourquoi les hommes le regar-
 » daient-ils comme un dieu ? Comment avait-il pu prédire la peste
 » qui menaçait les Éphésiens ? Dans quelle intention avait-il, en Ar-
 » cadie, égorgé un jeune enfant dans un champ ? » Il ajoute qu'Apol-
 lonius avait composé un discours dans lequel il réfutait ses accusa-
 teurs. Mais il dit qu'avant, ayant été jeté en prison, notre philosophe
 y donna une preuve sensible du pouvoir qu'il avait de faire des mira-
 cles ; car comme Damis était péniblement affecté, ainsi qu'il le devait,
 de la disgrâce de son maître, celui-ci tira son pied des fers, et, après
 avoir ainsi consolé son ami, l'y remit comme auparavant. Il raconte
 après cela comment il se défendit en présence de Domitien, et com-
 ment après avoir été absous, il s'écria le plus mal à propos du monde,
 dans le tribunal même : « Permettez-moi de me retirer, ou bien or-
 » donnez qu'on me charge de chaînes, car mon ame ne peut être
 » retenue prisonnière. Mais vous n'aurez pas plus de pouvoir sur mon
 » corps que sur mon ame. Car les destinées ne veulent pas que vous
 » m'ôtiez la vie. » Après ces mots il disparut, et c'est ainsi que finit la
 comédie.

39. Le même écrivain, après avoir rapporté le miracle de la prison,
 et qui semble n'avoir été que l'œuvre du démon familier d'Apollonius,
 ajoute ce qui suit : « Ce fut alors que Damis reconnut plus clairement
 » qu'il y avait dans Apollonius quelque chose de divin, et qu'il était
 » plus qu'un homme ; car sans offrir de sacrifices (comment cela lui

» sit et humana major. Neque enim sacra ulla obeuntem (qui enim » in carcere potuisset?), neque precationibus usum, neque verbum » proferentem ullum, pedicas contemptui habuisse; rursusque crure » illis inserto, ut vinculis qui esset constrictus sese gessisse. » Ego vero vitio vertere quidem discipulo nolim tarditatem suam, quod omne cum eo consumens ævum, et superstitiosorum quorundam rituum interventu mirabilia eum patrare videns, nihil eum mortali præstare natura existimavit. At vero etiam post tantum opus patratum, qualis ille existat ignorat: et, ut fas sit ignorantibus, ob ipsum angitur atque timet, perinde ac si homo sit nudus, ne quid ei quod minime velit eveniat. Porro si post longam adeo conversationem demum divinum eum esse, et excellentioris quam humana sit indolis, intellexit; ejus rei ratio meretur examinari, quam ipse scriptor ille indicat dicens, « neque sacra obeuntem eum ulla, neque precationibus usum, neque » arcani quidquam mussitantem » Damini miraculum istud patrare vidisse. Antea igitur patrata per magicas artes quasdam ab Apollonio peracta fuere, proptereaque neque obstupuisse ea neque admiratum esse Damini [ait]. Merito autem [ut admiraretur] nunc primum ei evenit, quod insolitum quid ab Apollonio et præter morem efficeretur. Quod autem [objectum Damini] pedicæ spectaculum attinet, discessumque ex dicasterio, ipsius ea de re Apollonii ad Domitianum sermones haud invitus apponam. Vinculis enim cum illum ligari imperator jussisset, optimo argumentandi nexu ita Apollonius argutus fuit: « Si magum » me esse arbitraris, quanam ratione vincies? Sin vincere me poteris, » quomodo esse magum putabis? » Sed opponere ipsi hoc modo aliquis posset, occasione ex istis accepta: Si tu magus non es, quomodo ibi crus est solutum? At si solutum est, quomodo non es magus? Sique adeo eo quod in vincula se conjici sit passus, magus non esse evincitur; hoc ipso quod vincula exiit, magum eum proprio effato esse, in confesso erit. Et vicissim, si ex eo quod iudicio se submisit, magum non esse patet; in hoc ipso certe quod ex eo sese surripuit, ipsique imperatori se subduxit, addo et stipantibus eum corporis custodibus, luculenter sese prodidit magus. Quamobrem, ut mihi videtur, ipsa Philostrati oratio, dum eam rem animadvertit, facto illi medicinam parat, [referens] quod nullis obitis sacris, incantamentisque adhi-

» aurait-il été possible dans la prison ?), sans faire aucune prière, » sans proférer une seule parole, il se fit un jeu de ses fers, les reprit » et y demeura attaché comme auparavant. » Certes, je ne voudrais pas faire au disciple un crime d'avoir assez peu de pénétration pour croire qu'Apollonius n'a rien qui l'élève au-dessus des autres hommes, après avoir vécu continuellement avec lui et avoir été témoin des tours de souplesse dont usait son maître afin d'opérer les miracles les plus surprenans. Après tant de prodiges, il doute encore et ne sait que penser de lui, il s'inquiète, il redoute pour lui, comme s'il n'était qu'un homme ordinaire, quelque fâcheuse catastrophe. Cependant si l'on veut que Damis, après une longue habitude avec Apollonius, ne se soit aperçu que fort tard de sa supériorité et même de sa divinité, il est juste d'examiner la raison que Philostrate en rapporte. C'est, dit-il, qu'il l'avait vu faire un miracle, « sans offrir de sacrifice, sans » faire de prière, sans proférer une parole. » Apollonius avait donc eu recours auparavant à des artifices magiques, et Damis n'en avait été ni étonné ni effrayé. Si donc aujourd'hui il ne peut cacher sa surprise, c'est que son maître est entré dans une voie qui ne lui est pas ordinaire, et que c'est pour lui un spectacle tout nouveau. Quant au miracle de la prison, quant à sa disparition du tribunal et aux paroles qu'il adressa, dit-on, à Domitien, j'en ferais volontiers la comparaison. Car, comme ce prince commandait de le lier, il fit ce raisonnement : « Si vous êtes persuadé que je suis un magicien, comment prétendez- » vous me lier ? Si vous pouvez me lier, comment peut-on m'accuser » d'être un magicien ? » Mais on pourrait retourner contre lui ses propres armes, et l'en frapper en disant : Si tu n'es pas magicien, comment t'es-tu délié ? Mais si tu t'es délié, comment ne serais-tu pas magicien ? Et si, parce que l'on a pu te jeter dans les fers, tu n'es pas magicien, il sera bien évident que tu l'es, puisque tu as pu t'en tirer. On pourrait ajouter : Il n'est pas magicien, puisqu'il a été contraint de répondre à ses accusateurs ; mais il l'est, puisqu'il s'est échappé, qu'il s'est soustrait aux regards de l'empereur et à la vigilance des gardes qui devaient répondre de sa personne. C'est pourquoi, ainsi qu'il me semble, le récit de Philostrate, en ce qui touche ce miracle, porte avec lui sa propre réfutation, quand on le voit s'opérer sans aucun sacrifice, sans aucun enchantement, mais par l'effet d'une vertu secrète et surhumaine.

bitis, occulta quadam et humanam indolem superante virtute, miraculum hocce patratum fuerit.

40. Verum rursus non ita multo post naturæ ejus nobis suppeditabitur argumentum. Cum ex insperato enim ad eum accederet nonnemo, diceretque : « Hisce te vinculis, o Apolloni, eximi jubet imperator, » utque in liberiore carcere degas permittit, » tum ultra hominum sortem positus ille, futurorumque antea gnarus,

Muti concipiens animum, sensusque tacentis,

præ nimio, ut videtur, gaudio fatidica excidens virtute, nuntium rogat : « Quis vero me isthac est traducturus? » Ille autem, « Ego, » respondit; tu modo sequere. »

41. Postremo orationem apologeticam quoque composuit studio ingenti vir ille plane divinus, ignarus nempe inanem operam in eo se scripto consumpturum. Putabat enim se ab imperatore iri auditum recitantem apologiam; eoque quod auditurum eum speraret, ad persuadendum cum maxime orationem componit. Cæsar tamen eam non ferens, irritum ejus studium reddidit. Audi igitur de his etiam quid dicat, sibi ipsi adversante oratione : « Quoniam vero oratio etiam ei » conscripta est, ut qui ad clepsydram causam esset dicturus, eum » autem tyrannus intra quæstionum, quas dixi, angustias conclusit, » oratio quoque huic historiæ inseratur. » Vide igitur ut a futuris longissime aberrans, vir ille plane divinus, quam maxima potuit cura, velut ad clepsydram dicturus, elaboraverit.

42. At et ipsa percensenda est frustra ab eo elaborata apologia, et quæ, multa alia inter quibus Domitianum compellat, arroganter jactet, diserte inquires : « Te igitur imperatorem Vespasianus fecit; » ipse a me est factus. » Vñ arrogantiam! qua ne ex vulgo quidem quispiam, nedum vere philosophus, humanaque excellentior natura se jactitet, nisi insaniam dicam a prudentioribus sibi scribi velit. Deinde vero a suspicione qua premebatur se ipsum purgans, sequentia profert de magis : « Equidem magos falsæ sapientiæ puto alumnos » esse. Nam quæ non sunt ut esse videantur, et quæ sunt ut non esse » videantur, faciunt. » Ex tota igitur ista tractatione, et sigillatim expositis omnibus, discas licet, an in diis, an in philosophis, an in magis censendus sit, iis admissis quæ ipse de magis et spuris sapien-

40. La suite de sa vie donne un démenti formel à cette orgueilleuse prétention, et prouve qu'il n'était qu'un homme. En effet, quelqu'un étant venu lui dire : « L'empereur ordonne qu'on vous ôte ces fers, » Apollonius, et il vous permet de vous promener dans la prison ; » alors cet homme placé dans une condition si élevée au-dessus des autres, cet homme si habile dans la connaissance de l'avenir, qui lit dans le cœur du muet qui lui cache sa pensée, perdant tout-à-coup, dans le transport de sa joie, la précieuse faculté dont il est doué, demande qui lui ôterait ses fers ? Moi-même, répondit celui qui en était chargé, et veuillez me suivre.

41. Cet homme divin travailla avec beaucoup d'ardeur à son apologie, ne sachant pas toutefois que le soin qu'il mettait à composer cet écrit ne lui servirait à rien. Il croyait en effet qu'il obtiendrait une audience de l'empereur, et, dans cette espérance, il mit dans cet écrit tout ce qui lui sembla le plus propre à persuader les esprits. Cependant Domitien refusa de l'entendre, et rendit ainsi tout son travail inutile. Philostrate tombe ici dans une contradiction manifeste : « Apollonius, dit-il, composa pour sa défense un discours » qu'il devait prononcer devant l'empereur ; mais ce prince lui ordonna de se renfermer dans la discussion des quatre questions » dont j'ai déjà parlé. » Quelle habileté ! quelle connaissance il a de l'avenir ! Quel zèle il met à écrire un discours que l'on ne voudra pas entendre !

42. Examinons un peu cette apologie, fruit de tant de soins perdus pour son auteur, qui, entre autres choses, adresse à Domitien ces insolentes paroles : « Vespasien vous a fait empereur ; mais c'est moi » qui l'ai assis sur le trône. » Quel orgueil ! quel langage que l'on ne trouverait pas même dans la bouche d'un homme ordinaire, tant il s'en faut qu'un vrai philosophe, qu'un être surhumain ait osé se le permettre, à moins de s'entendre accuser de démence par les gens de bon sens ! Ensuite en cherchant à dissiper le soupçon qui était venu l'atteindre, il s'exprime ainsi sur le compte des magiciens : « Ce sont » des imposteurs, qui veulent surtout faire illusion aux autres hommes, » en présentant comme réelles des choses imaginaires, et comme imaginaires des choses réelles. » En comparant avec attention et en détail tout ce qu'il dit, dans cette occasion, des magiciens, avec les prodiges que son historien lui attribue, voyez donc s'il faut le mettre

tiae cultoribus dixit, et quæ historia ejus de ipso retulit. Nam quercus ex ulmi articulata ac muliebri voce locutæ, tripodes etiam spontaneo motu incedentes, æreique servi discumbentibus ministrantes, imbrium item dolia ac ventorum, et sandaracina aqua, et quæ alia repræsentantur ab iis quos deos est arbitratus, et quos ne præceptores quidem agnoscere est dedignatus, in quem alium competere putes, ni in eos, qui « quæ non sunt ut esse videantur, et quæ sunt videantur non » esse, efficiant? » quos ipse magos appellans, spuria sapientiæ cultores esse demonstrat. Num igitur istis argumentis divinus hic omnique virtute excultus, ipsisque diis gratissimus, sapientiæ coronatus brabeo, ipso divinius Pythagora ejusque discipulis, beatiorque censendus erit? an contra spuria sapientiæ damnatus, inter infelicissimos primas feret potius?

43. Rursum in apologetico illo scripto se in Ionia de fatorum vi sit disputasse, adeo mutari non posse quæ texunt ista docentem, ut si imperium huic decernant, quod in alterius nunc quidem sit potestate, nemo illum interimere possit, ne ab illo sibi imperium eripiatur; imo si vel interemptus fuerit, revicturum tamen eum ut fati decreta eveniant. Quibus sequentia ipsis iisdem syllabis subjungit: « Cuicumque fato decretum fuerit lignarius ut sit, is manibus truncetur » licet, in lignarium evadet. Et cui cursu vincere in Olympia [*destinatus est*], hic ne abscisso quidem si claudicet crure, victoria » frandabitur. Et cui ut sagittanti valeat arte Parcæ decreverint, hic » vel captus oculis sagitta a scopo non aberrabit. » His vero, adulatorum imperatori, subnectit et ista: « Regum autem exemplo usus » sum, ad Acrisios respiciens et Laïos, Astyagemque Medum, et » complures alios, qui bene se in hujusmodi rebus consuluisse sibi » videbantur. Quorum alii filios, nepotes alii e medio sublato esse » putantes, ab iisdem illis spoliati sunt imperio, revisiscentibus » quasi, ut in ipsos insilirent, adjuvantibus fati. Quod si adulanti » studio tenerer, dicere possem etiam tuas animo meo res esse ob- » versatas, quando a Vitellio obsidebaris templumque Jovis optimi » accendebatur in summo Urbis vertice. Ille vero bene se res suas » habituras putabat, modo tu ejus ne evaderes manus. Atque adoles-

au rang ou des dieux, ou des philosophes, ou des magiciens. Car ces chênes, cet orme qui parle d'une voix de femme, ces trépieds qui se remuent d'eux-mêmes, ces échansons d'airain qui versent à boire, ces tonneaux remplis de vent et de pluie, cette eau rouge et toutes les belles choses qu'il raconte de ces philosophes qu'il crut être des dieux, et qu'il ne daigna pas reconnaître pour ses maîtres, à qui tout cela, je vous le demande, peut-il convenir, si non à ces imposteurs qui trompent et fascinent les yeux, et qu'il nous montre attachés à l'étude d'une science vaine, ridicule et menteuse, en les flétrissant du nom de magiciens? Faut-il donc après cela donner la couronne de la sagesse à cet homme si pur, si vertueux, à cet homme chéri du ciel? Faut-il le mettre au-dessus du divin Pythagore lui-même, et de ses disciples, qu'il laisse bien loin derrière lui? Ou plutôt ne conviendra-t-il pas de le rejeter sans pitié avec tous ses mensonges parmi les derniers des hommes?

43. Dans cette apologie, il parle d'une conférence où, traitant en Ionie de la puissance des destins, il montra qu'on ne peut rien changer à leurs arrêts souverains, en telle sorte que l'homme appelé à monter sur un trône, même occupé par un autre, y montera certainement, quand même on le tuerait pour lui en fermer l'accès, puisque, dans ce cas, il reviendrait à la vie pour accomplir l'ordre des destinées. Il ajoute en propre termes : « Que le destin l'ordonne, le bûcheron » sera bûcheron, quand même on lui couperait les mains; celui qui » doit à Olympie remporter le prix de la course, le remportera, quand » même la perte d'une jambe le rendrait boiteux; l'archer qui doit » frapper le but, le frappera, quand il serait aveugle. » Mais, dans l'intention de plaire à l'empereur, il dit encore : « Oui, c'est aux » rois que je faisais allusion, en parlant et d'Acricse, et de Laius, et » du Mède Astyage, et de tant d'autres, qui croyaient s'être mis à » l'abri, et avoir pris sans doute le parti le plus sûr. Ils s'imaginaient » avoir fait mourir, les uns leurs fils, les autres leurs neveux, et ce » pendant la volonté inflexible du destin ramena les uns et les autres » et leur jeta les dépouilles de ceux qui s'étaient armés contre elle. » Que si je voulais descendre jusqu'à la flatterie, je pourrais dire ici » que j'étais dans le secret de vos affaires; que depuis long-temps je » savais quelle en serait l'issue, alors que Vitellius vous tenait assiégé, » et que l'incendie dévorait à Rome le temple du grand Jupiter. Il se » croyait sûr de réussir, si vous ne parveniez pas à lui échapper. Vous » étiez alors bien jeune; vous étiez loin du rang où vous êtes aujourd'hui.

» cens tunc plane eras, nequedum qualis nunc es. Verumtamen, quia
 » Parcis aliter est visum, Vitellius quidem, dum ista ageret consilia,
 » male periit; tu vero quæ illius erant nunc possides. Sed quoniam
 » adulatorum cantus me offendit (videtur enim mihi dissonus esse ac
 » discors), rumpenda mihi ista est chorda. Neque velim ut arbitreris
 » de tuis rebus me cogitasse.» His autem Apollonium adulatorem
 juxta et mendacem, et quidvis potius quam philosophum, nobis sistit
 historia ista, veritatis adeo studiosa. Namque idem, qui graviter adeo
 prius in Domitianum fuerat invectus, nunc adulatur vir strenuus,
 simulatque ac si non contra ipsam ullo modo, sed pro ipso potius
 faciant, quos in Ionia ipse de fati atque necessitate moverat dis-
 cursus. Sume igitur in manus tuam, o scriptor, historiam, et veritati
 pervigilium agens, antea tibi in litteras relata clara voce et veritatis
 studium præeunte relege, nec te subducas huic oneri: ut nempe
 commoratus Ephesi, « a Domitiano viros abalienaverit, et ut com-
 » munem tuerentur libertatem confirmaverit: atque commercia quidem
 » per epistolas minus tuta ipsis esse putaverit, adeoque sodalium pru-
 » dentissimis, modo hoc modo alio a turba seducto, dixerit: Magni
 » te facio arcani ministrum; oportet autem Romam te abire ad hunc
 » vel illum, atque cum eo disserere.» Ut item de fati et necessitate
 locutus sit, atque ostenderit oratione, quod ne tyranni quidem fato-
 rum mutare decreta valeant. Ut porro ænea cum esset Domitiano ad
 Meletem fluvium posita statua, in eam ut intuerentur præsentem omnes
 permoverit, dixeritque: O stulte, quam fatorum ignoras indolem at-
 que necessitatis! cui enim ab eis ut post te imperet fuit decretum,
 ille, si perimas etiam, reviviscet. Jam ergo, qui post sermones hujus-
 modi adulatur tyranno, atque nihil eorum in ipsum dictum esse
 simulat, quomodo omnis is nequitiae animique illiberalis reus non
 agatur? Nisi forte mendaces quosdam et calumniatores Apollonii esse
 statuatur, non veraces auctores, hæc qui memoriæ prodiderunt. Ubi
 jam igitur illi Philaethis auctores, « qui eruditione plurimum profe-
 » cere, veritatisque » studiosissimi? Damis, inquam, philosophus, qui
 et comes assiduus ei de quo agitur fuit; Atheniensisque Philostratus,
 a quibus ista nobis proponuntur: quos luculenter adeo sibi repugnare
 ipsis, jactatores certe vanissimos, et contradictionibus suis spissorum

» d'hui. Cependant, et parce que le destin en avait décidé autrement,
» les grands desseins de Vitellius échouèrent, et vous êtes maintenant
» assis sur le trône qu'il occupait. Mais le langage de la flatterie m'a
» toujours répugné; il n'est point en harmonie avec les sentimens
» qui m'animent; je ne toucherai donc pas cette corde, et je ne vou-
» drai pas vous faire croire que je songeais alors à vos affaires. »
L'historien, cet homme si sincèrement dévoué au culte de la vérité,
nous montre ici Apollonius sous les traits d'un lâche flatteur et d'un
menteur, et de toute autre chose qu'un véritable philosophe. En effet,
cet homme qui s'était d'abord si violemment emporté contre Domi-
tien, le flatte maintenant avec un front intrépide, et veut lui persua-
der que c'était pour lui, et non pas contre lui, qu'il s'est livré en
Ionie à l'examen des questions du destin et de la nécessité. Mais
prenez donc votre histoire, Philostrate, et, par amour de la vérité,
relisez donc à la clarté de son auguste flambeau, relisez à haute voix
ce que vous avez écrit auparavant; vous y verrez que, pendant son
séjour à Ephèse, Apollonius détourna les habitans du parti de Domi-
tien et les engagea fortement à défendre la liberté commune; que,
convaincu qu'une lettre n'offrait pas assez de sûreté, il tirait à l'écart
ceux dont la discrétion était la plus éprouvée, et disait tantôt à ceux-
ci, tantôt à ceux-là : Je fais certes le plus grand cas de votre pru-
dence; on peut sans crainte vous confier un secret, allez donc à Rome,
voyez-y vos amis, et faites-leur part des grands projets qui se pré-
parent. Continuez de lire, Philostrate, vous verrez encore comment
il parle du destin et de la nécessité, et comment il prouva l'impuis-
sance des tyrans contre les décrets du sort; comment il attira tous les
regards de ses auditeurs sur une statue d'airain érigée à Domitien, sur
les bords du fleuve Mélése, et s'écria : « Insensé ! tu ignores donc le
» pouvoir du destin et des Parques ! Celui qu'elles ont désigné pour
» ton successeur, reviendra à la vie pour te remplacer sur le trône,
» quand même tu l'aurais fait mourir ! » Eh bien ! quand, après un tel
langage, il se fait le flatteur de Domitien, et veut faire croire à la
sincérité de sa parole, y a-t-il moyen, dites-le-moi, de ne pas accu-
ser la bassesse de ses sentimens, et sa profonde perversité ? à moins
cependant qu'on ne déclare menteurs et calomnieurs d'Apollonius
les écrivains infidèles qui nous ont conservé le souvenir de ces faits.
Quels sont donc ces auteurs si savans et si véridiques que nous vante
Hiéroclès ? C'est Damis, Damis le philosophe, le compagnon, l'ami
du héros; c'est l'athénien Philostrate qui nous raconte toutes ces

mendaciorum convictos, indoctos item et magos lux veritatis demonstravit.

44. Postremo Apollonium iudicio absolutum sese in Lebadeam recepisse memorat; cumque in Trophonii specum descendere affectaret, prohibitum ab incolis esse, his quoque magum eum esse censentibus. Atqui merito ejus rei suspicio obtineat, si quis contulerit ab initio Philostrato dicta, ubi ægre ferens suspicionem quibusdam esse ortam magus quod sit, id ipsum admiratus inquit: «Empedoclem» atque Pythagoram Democritumque, qui eorundem magorum exstiterint discipuli, nunquam tamen in artis illius suspicionem venisse; » Platonem quoque, tametsi ab Ægyptiis sacerdotibus prophetisque » multa accepisset, eaque suis libris inseruisset, nequaquam tamen » cuiquam magiæ addictum visum esse. De Apollonio autem nondum » satis hominibus innotuisse quod ingenuæ sapientiæ usus sit ad » jumentis magumque creditum esse eum, quod Babyloniorum magis » brachmanibusque Indorum, ac Ægyptiis nudis se in disciplinam » dedisset. » Quid igitur Philostrato responderi, amice, convenit? Nempe, vir iste ejus generis res molitus fuit, ut solus et olim et nostra ætate fuerit habitus magus, præ ejuscemodi viris qui, licet eosdem, quod tu quidem ais, experti fuissent magistros, et suo tamen ævo bona fama gavisi sunt, et posteris quoque temporibus philosophiæ suæ virtutem commendatissimam reliquere. Annon igitur ultra quam fas sit eum molitionibus suis processisse, quibus sana mens est omnibus manifestum fit? Suntque etiamnum hodie qui magicas machinas, quæ viri illius esse dicantur, sese dicant reperisse. At istis animam advertere nunc quidem haud placet. De morte autem etiam viri prioribus consentanea dum concinnat, nulla parte veritatem rei sibi innotuisse ostendit: alios enim Ephesi exitum ejus contigisse ait referre; alios autem Lindi, in Minervæ templo, alios in Creta insula. Et cum tantum caliginis illius morti offundat, vult tamen eundem cum ipso corpore ad superos evolasse: nam cum templum, prout ille ait, ingressus esset, valvas repente oclusas, inexpectatumque virginum cantum ex eo auditum esse; cantumque fuisse istum: «Veni, » veni in cœlum, veni.» Addit quod ne in cenotaphium quidem ejus incidere, cum tamen ipse universon orbem, qua late patet, pera-

merveilles, mais dont la vérité éclaire toutes les inconséquences, la légèreté, les contradictions et les mensonges.

44. Déclaré innocent, Apollonius, dit son historien, se retira à Lébadée, et comme il désirait descendre dans l'autre de Trophonius, il en fut empêché par les habitans du lieu qui le prenaient pour un magicien. Certes, ce soupçon viendra facilement dans l'esprit de ceux qui se rappelleront ce que dit Philostrate au commencement de son livre, quand, indigné qu'on osât concevoir une telle idée de son philosophe, il s'étonne et s'écrie : « Quoi ! Empédocle, Pythagore et » Démocrite ont puisé aux mêmes sources d'instruction, et n'ont » cependant jamais été accusés de magie, non plus que Platon, quoi- » qu'il se soit instruit à l'école des prêtres de l'Égypte, et qu'il ait » fait passer leur leçons dans ses ouvrages ? Et l'on ne veut pas voir » dans Apollonius les effets d'une sagesse naturelle, et on le taxe de » magie, parce qu'il s'est fait le disciple des mages de Babylone, des » brachmanes de l'Inde, et des gymnosophistes de l'Égypte ! » Quelle réponse convient-il de faire à Philostrate ? Celle-ci sans doute : Tout ce qu'a fait votre héros est d'une telle nature que seul il est regardé aujourd'hui, ainsi qu'il l'a été autrefois, comme un magicien, tandis que ceux dont vous venez de parler, bien qu'ils aient eu, selon vous, les mêmes maîtres que lui, ont joui, pendant leur vie, de la plus honorable réputation, et ont laissé à la postérité le souvenir glorieux de leurs vertus et de l'excellence de leurs principes philosophiques. N'est-il pas évident pour tous ceux qui ont quelque rectitude dans le jugement, qu'Apollonius a dépassé toutes les bornes ? Il y a même de notre temps des hommes qui croient avoir retrouvé les secrets magiques qu'on lui attribue ; mais ne nous en occupons pas ; ce n'est pas le moment. Quant à la mort d'Apollonius, ce qu'il en rapporte est du même genre que ce qu'il en a dit précédemment, et il n'a jamais pu découvrir la vérité à cet égard. Les uns disent en effet qu'il est mort à Ephèse, les autres à Linde, dans un temple de Minerve ; d'autres dans l'île de Crète ; mais, tout en répandant un nuage obscur sur les circonstances de cette mort, il n'en prétend pas moins qu'il est monté avec son corps dans le ciel ; car étant entré, dit-il, dans un temple, les portes se refermèrent vivement sur lui, et l'on entendit tout-à-coup un chœur de jeunes vierges qui chantaient : « Montez, montez au ciel, montez ! » Il ajoute qu'en parcourant les différentes régions du globe, il n'a jamais pu trouver le tombeau où Apollonius avait été déposé, d'où il tire cette conclusion, que son héros n'a

grasset. Vultque hoc ipsi animus, omnino mortem virum illum non attingere. Cum enim initio dubitet de modo quo vivis excessit, diserte deinde dicit in cœlum ascendisse eum. Quamobrem eum, tantus qui sit, et in procemio et in toto opere, magis quam vel Pythagoram vel Empedoclem ait fuisse divinum, studiisque sapientiæ excelluisse.

45. Sed limites orationis constituentes istos, age paucis adhuc de fato atque Parcis tractemus: quid velit [scriptori] per totum opus istud doctrina arbitrii tollens libertatem, et necessitatem inducens legesque fatales, et fatum, dispecturi: hac enim ratione accurate a nobis Apollonii in doctrina errores etiam redarguentur. Si est igitur (ut veræ philosophiæ doctrina tradit) anima immortalis (siquidem quod semper movetur est immortale, quod autem movetur aliunde, ubi motus cessationem admiserit, vivere desinit); si item est causa electionis, et Deus culpæ est immunis: quæ ratio sibi persuaserit invitam, non sponte sua, velut inanimum corpus, ab externo aliquo agitatam, et veluti alienis nervis mobilem, huc et illuc perpetuo motu vigentem naturam duci, nihil unquam vi propria motuque agentem, neque ad se ipsam factorum a se causas referentem; atque ob id ipsum neque philosophantem laudem mereri, neque reprehensionem, si malitiæ ac delictorum plena fuerit? Quid igitur, amice, Euphratem conviciis atque animadversionibus prosequeris, si non suo arbitrio, sed fatali necessitate lucro deditus, ignominia, prout tu censes, philosophiam afficit? Quid magos item probris insectaris, spurix sapientiæ cultores appellans, qui fato tamen, juxta tuam opinionem, ad infelix istud vivendi genus trahuntur? Imo quid vitium omnino adhuc nominas? Neque malus quisquam jure a te damnatur, præscriptam sibi a fato necessariam legem dum implet. Sic versa vice, qua tu ratione Pythagoram veneratus admirabilem vocas præceptorem, Parcarumque ludibrium qui sit, non sapientiæ amator, laudare non cessas? Phraortes porro et Iarchas cur potius quam alii homines a te pro diis habentur, cum propriam non ferant institutionis atque virtutis laudem? Similique ratione Neronis et Domitiani cur fato et necessitati infrunitam haud tribuis superbiam, ab omni crimine et culpa eos absolvens? Verum si cui fato tributum est ut, quemadmodum ais, cursor sit, ut

point ressenti les atteintes de la mort. Il ne sait pas d'abord de quelle manière Apollonius a quitté la terre; mais il affirme bientôt que les cieux lui ont été ouverts. Aussi dès le début et dans tout le cours de son ouvrage, ne manque-t-il pas de dire qu'il y a dans ce grand homme quelque chose de plus divin que dans Pythagore et que dans Empédocle.

45. Mais pour mettre enfin un terme à toute cette discussion, parlons de sa doctrine du destin et des Parques; voyons ce qu'il veut dire, quand, à chaque page de son ouvrage, effaçant le libre arbitre, il y substitue les lois inflexibles de la nécessité et du destin. Ce sera pour nous un moyen assuré de réfuter victorieusement les erreurs d'Apollonius. En bonne philosophie l'ame est immortelle, parce que ce qui ne cesse point de se mouvoir ne cesse pas non plus de vivre, au lieu que ce qui est mu par un autre trouve la fin de son être dans celle de son mouvement. L'ame se porte de son propre choix au péché dont Dieu ne peut jamais être l'auteur. Quelle apparence y a-t-il donc qu'elle soit mue par un autre, en dépit de sa volonté et poussée comme une machine insensible, sans que d'elle-même elle ait ni penchant ni inclination, et sans qu'elle puisse non plus mériter ou des louanges par ses vertus, ou du blâme par ses crimes? Vous avez tort, Apollonius, de reprendre Euphrate si c'est malgré lui, et sous l'empire d'une volonté plus puissante, selon votre sentiment, que plein de mépris pour les meilleures choses, il sacrifie l'étude de la sagesse à sa passion pour le gain. Pourquoi ces invectives que vous n'épargnez pas aux magiciens? Pourquoi les appeler les apôtres du mensonge, puisqu'ils ne font qu'obéir à cette loi du sort que vous proclamez? et pourquoi venir nous parler de vices? Vous n'êtes nullement fondé à condamner le méchant et l'impie, car il ne fait qu'accomplir les ordres de la nécessité. D'un autre côté, que signifient ces éloges que vous faites de Pythagore, que signifient ces respectueux hommages dont vous entourez votre illustre maître? Ce n'est point un ami de la sagesse, ce n'est qu'un instrument docile entre les mains des Parques. Pourquoi diviniser en quelque sorte, et au préjudice des autres hommes, Phraorte et Iarchas? Il n'y a dans leur vie et dans leur sagesse rien qui leur appartienne en propre; ce n'est qu'une gloire usurpée. Pourquoi, par la même raison, ne pas rejeter sur le destin et la nécessité l'orgueil insensé dont s'enivraient Néron et Domitien, et ne pas les absoudre ainsi de tous les crimes qu'ils ont commis? Mais si, comme vous le soutenez, un homme est nécessairement coureur, archer, architecte,

sagittarius, architectus; perinde etiam ei qui incantamentis deditus est, ut magus evadat [a fatis obveniet]; similiterque sicario item, nebuloni, superbo: tum omnino ex necessitate talis erit. Quid igitur oberrans emendationis non capacibus virtutem proponis? aut quid in eos animadvertis quorum fata, non vero voluntas, monstrum alunt? Imo quid, si ipsi tibi fatis est destinatum ut divina præditus indole imperatorem mente sublimi despicias, magistrorum scholas frequentasti? quid Arabas, Babyloniorumque magos, et Indorum sapientes curiose obiisti? Omnia enim vel citra illam conversationem, quæ fatis essent decreta, tibi peragere licuisset. Quid iis item quos credis deis mellitas nequicquam placentas thuraque profundis, et pietatis indnens larvam discipulos ad preces convertere laboras? Imo et ipse precatus quid deos exposcis, quandoquidem his quoque fata imperare existimas? Atqui oportebat, cæteris diis omissis, uni tantum necessitati Parcisque rem divinam te facere, supraque Jovem ipsum venerari fatum. Ita vero dii nulli tibi amplius fuerint, et merito quidem, ut qui prodesse hominibus valeant nihil. Præterea si decretum fuit ut cives Ephesii peste corripiantur, quid contraria sanciens fato te præbes adversum? Imo, quomodo vicisti fatum, tropæum quasi de illo statuens? Si porro in puella Clothus jam stamina errant absumpta, quo tu pacto denuo post mortem ejus novo colum induere filo, illique esse vitæ red-euntis auctor potuisti? Sed te fortassis eadem Parcæ ad hæc agenda ducebant.

46. Nihil profers quod ad tuam faciat dignitatem (multum abest), qui antequam in corpus hoc esses delatus, in eorum qui in mari et fluctus inter ætatem consumunt, te fuisse censu ais. Nempe necessitatis, ut verosimile, et hoc est. Nihil ergo quo admirationem mereare, neque natales tui et educatio, neque encyclios disciplina, neque vitæ genus temperantissimum, neque philosophica exercitatio. Nempe fatalis etiam quædam erat necessitas, quæ ad Babylonios ut proficiscere te compulit. Vi item actus quasi Indorum quoque factus discipulus es: et ad Ægyptiorum nudos non electio tua et sapientiæ studium,

de même le magicien ne pourra point échapper à cette grande loi, non plus que l'assassin, le débauché et l'orgueilleux ; ce sera à la nécessité qu'il faudra s'en prendre. Pourquoi vous-même, Apollonius, faire leçon de vertu dans toutes vos courses, à des gens qui ne sont pas susceptibles d'être corrigés ? ou pourquoi vous élever si fort contre des hommes dans le cœur desquels le destin, et non pas leur volonté, entretient le principe du mal et l'y développe ? Vous-même, si vous deviez avoir quelque chose de divin et surpasser la gloire des princes par l'éclat de votre doctrine, quel besoin aviez-vous d'aller aux écoles, d'écouter les maîtres les plus habiles, et de consulter les sages d'Arabie, de Babylone et des Indes ? Il vous était possible d'opérer, sans ces secours étrangers, tous les prodiges que les destins avaient décidés à l'avance. A quoi bon ces offrandes de gâteaux de miel, à quoi bon cet encens que vous brûlez en l'honneur des dieux que vous révérez ? A quoi bon vous couvrir du masque de la piété, et inviter avec tant d'instances vos disciples à prier ? Des prières ! mais à quoi sert d'en adresser aux dieux, puisque vous croyez qu'au-dessus d'eux s'élève la puissance du destin ? Vous n'aviez qu'à renverser les autels, à sacrifier uniquement à la nécessité et aux Parques, et, laissant là Jupiter, à adorer le destin. Vous n'auriez plus eu d'autres dieux, et vous auriez sagement fait, puisqu'ils sont dans l'impuissance d'être utiles aux hommes. Il y a plus ; c'est que si le destin avait ordonné que les habitans d'Éphèse fussent désolés par la peste, je me permettrai de vous demander pourquoi vous avez lutté contre leur volonté souveraine ? Comment avez-vous pu les vaincre et dresser le trophée de votre victoire ? Si la Parque refusait de filer plus long-temps pour la jeune fille de Rome, comment avez-vous pu encore la forcer à reprendre sa quenouille et ramener sa victime à la vie ? Mais il est probable que ce furent les Parques qui vous y obligèrent.

46. Votre système, vous devez en convenir, ne rehausse en rien votre personne ; il produit un effet tout contraire. Car avant d'animer le corps qui lui servait d'enveloppe dans les derniers temps, votre âme habitait avec les hommes qui vivent sur les flots de la mer. C'était vraisemblablement le destin qui voulait qu'il en fût ainsi. Rien en vous ne doit commander notre admiration, ni votre naissance, ni votre éducation, ni l'étendue de votre savoir, ni votre tempérance, ni votre chasteté, ni votre grand amour de la philosophie. C'est la nécessité qui vous a conduit à Babylone ; c'est le destin qui vous a fait le disciple des sages de l'Inde, lui qui vous a entraîné vers les gymno-

sed fatum te egit, collo te adigens obtorto Gadibus etiam Herculisque columnis, eoque atque occiduo oceano ut oberrares; ipsoque fuso suo, ut nullo emolumento tuo hinc inde vagus discurreres, te coegit. Quod si quis sapientiæ participem factum istorum ope dicat esse; ejus quoque rei causa fatum erit, neque amplius vir ille in iis qui discendi studio fervent censebitur, neque merito existimationem consequetur ob sapientiam quam non electione sua, sed necessitate ductus sibi comparavit. Eademque, juxta eum si comparatio instituat, ratio erit ipsius Pythagoræ, et mancipii alicujus præstigiis dediti, et nullius pretii; ipsiusque Socratis mortem pro philosophia oppetentis, et eorum qui eum capitali supplicio afficiendum decreverunt; Diogenis item et Atticorum adolescentulorum. Utque paucis absolvam, sapientissimus et stolidissimus mortalium nihil differrent; nihil injustissimus maximeque justus, lascivus maxime et continentissimus, timidissimus et fortissimus distabunt, si eos omnes necessitatis et fati merum constet esse ludibrium.

47. Sed enim contra hæc præco veritatis in clamabit dicens: Heus homines, mortale et exigui temporis genus! quo ferimini incontinentiæ mero ebrii? desinite demum, e crapula expergiscimini, retisque mentis oculis augustam veritatis intuemini faciem. Fas enim non est sibi ipsi repugnare veritatem, ac a se dissentire; neque duobus inter se maxime contrariis unam eandemque causam subesse. Divinæ Providentiæ, omnia continentis, legibus divinis universum hoc regitur. Definita autem animæ humanæ potentia, principem eum ac judicem, rectorem et dominum sui ipsius constituit: juxta naturæ leges et philosophorum placita eum docens, rerum alias esse in potestate nostra, alias vero non esse; et in nostra quidem potestate esse posita omnia quæ ab electione nostra et operatione pendent, cum quibus et ita a natura comparatum est, ut libera sint nec prohiberi a quopiam vel impediri queant. Quæ vero in potestate nostra non sunt, ea infirma sunt, obnoxia servituti, nihilque ad nos attinent, ad corpus pertinentia et res externas, animo et ratione destituta, atque omnino diversam a natura animalis ratione præditi naturam habentia. In eis vero quæ sunt in potestate nostra, ad alterutram partem propensionem, vel cum

sophistes, et du détroit de Gadès et des colonnes d'Hercule vous a jeté dans les régions de l'orient et de l'occident; il n'y a pas eu liberté pour vous; ne parlez pas de votre désir de vous instruire, vous n'avez obéi qu'à une volonté supérieure, qui, en vous poussant ainsi de pays en pays, n'a point consulté votre intérêt. Que si l'on vient à dire qu'Apollonius s'est initié par tous ces voyages aux mystères de la sagesse, je répondrai que c'est au destin qu'il le doit; qu'il faut se garder de le mettre au nombre des hommes que brûle la soif d'apprendre, et qu'enchaîné, comme il le dit, il n'a aucun droit à notre estime pour des qualités dont il doit faire hommage à la nécessité. Il faudrait mettre dans la même balance, si une pareille comparaison pouvait être admise, Pythagore et un misérable magicien; Socrate lui-même, qui mourut pour la philosophie, et les juges qui l'ont condamné; Diogène et les jeunes débauchés d'Athènes. Pour tout dire en un mot, il n'y aura pas la plus légère différence entre le plus sage et le plus stupide des mortels, entre le plus injuste et le plus juste, entre l'homme débauché et l'homme chaste, entre le lâche et le brave, si tous sont le jouet de la nécessité et du destin.

47. Mais le héraut de la vérité élève sa voix contre cette doctrine, et crie de toute sa force : O hommes, dont la vie est si courte, et qui devez tribut à la mort ! jusques à quand boirez-vous dans la coupe de l'intempérance ? Rejetez-la loin de vous, arrachez-vous au bourbier où vos pas sont enfoncés, ouvrez enfin les yeux, et contemplez la face auguste de la vérité. La vérité ne se contredit point elle-même; un partage répugne à sa nature, et deux effets tout-à-fait contraires ne peuvent pas avoir la même cause. Dieu par sa providence embrasse toutes les parties de l'univers et les réunit sous l'empire des lois qu'il leur impose. La nature de l'homme le rend juge et maître de ses actions. C'est une maxime reçue pour constante parmi les philosophes qu'il y a des choses qui dépendent de nous, qu'il y en a d'autres qui n'en dépendent point. Nous avons un pouvoir absolu sur toutes celles qui dépendent de notre choix et de nos actes, et nous sommes tellement libres que rien ne saurait y mettre obstacle. Au contraire, celles qui ne dépendent pas de nous n'ont en partage que la faiblesse et la sujétion; elles sont hors de nous, elles ne touchent qu'à notre corps, elles n'ont ni la raison ni la volonté, et rien qui les rapproche d'un être doué de l'intelligence. Les choses qui dépendent de nous sont à notre choix, et chacun, dans son indépendance et sa liberté, peut se porter soit au vice, soit à la vertu. Mais le créateur, dont la providence gouverne

virtute, vel cum vitio conjunctam, in electione sua unusquisque positam habet. Porro autem Dominus et rector omnium recta ratione singula transigit, per universam commeans naturam. Hunc assidue sequitur Nemesis, eorum qui a lege divina discesserint vindex. Ad agendum autem quod feramur, non in Parcibus, fatove et necessitate est culpa; sed culpa est in eligente: Deus omni culpa vacat.

48. Quod si igitur aliquis nimium audacter se gerat, in potestate nostra quæ sunt impugnans, eum latere non patiamur ulterius. Imo impietatem talis aperte profiteatur, non Providentiam, non Deum, non aliud quippiam præter fatum et necessitatem agnoscens. Imo et quæ hanc doctrinam consequuntur sine involucrio insuper proloquatur: non dari sapientem, non stultum, non æquum, non iniquum, non virtuti deditum, non pravum, non magum; non divinam indolem in humanis dari; neque vero philosophiam esse, neque disciplinam, neque artem omnino ullam vel scientiam. Nemo alterum [proinde] ingenio sive bonum vocet sive malum, sed confuse omnia, quasi vertigine, agi necessitate et Parcarum fuis. Impium igitur atque profanum istum in piorumne et sapientum censum referamus? Si tamen, cætera dissimulans, Providentiam statuere et deos, eis vero superius admittere præ se ferat fatum, merito quis velut præconis voce exclamet: Pugnancia et contraria maxime, eaque impia admittere deprehensus iste, ad insanix pœnas subeundas condemnetur. Atque ista hucusque quidem. Si autem post hæc etiam in philosophorum scholis locum facere viro dignati quippiam fuerint, eis dicendum, fore ut, ubi eum a labe aliunde aspersa purgaverint, itemque a machina quæ ex ista descriptione in eum impellitur immunem præstiterint; omnis quæ ex hac descriptione ipsi conflari possit invidia, e medio tollatur. Si veritatis autem metas egressus, divinam magis quam philosophi quæ sit excellentiam ei tribuere quis velit, ille imprudens magi omnino ei criminationem impinget. Itaque ejus generis libri, sophistica arte concinnati, apud prudentiores opprobrium et gravissimæ inculpationi ejus inservituri potius mihi videntur.



toutes choses, étend partout son empire et se répand dans tout l'univers. Sur ses pas marche la vengeance, qui de son bras terrible frappe ceux qui se sont écartés de la loi divine. Ce n'est point aux Parques, ni au destin, ni à la nécessité qu'il faut s'en prendre de nos actions; la liberté, voilà la cause du péché; Dieu n'en est pas l'auteur.

48. Que s'il est un homme qui, emporté par son audace, s'attaque à ce qui nous appartient et veut nous le ravir, ne le laissons pas se cacher plus long-temps dans l'ombre; qu'il vienne ouvertement confesser son impiété, et que, rejetant Dieu et sa Providence, il ne reconnaisse que le destin et la nécessité; qu'il proclame sans déguisement toutes les conséquences de sa doctrine; qu'il dise à haute voix qu'il n'y a ni sagesse ni folie, ni justice ni iniquité, ni vertu ni vice, ni magie; qu'il n'y a point dans l'homme un esprit divin; qu'il n'y a ni philosophie, ni éducation, ni arts, ni sciences; qu'il ne faut pas, d'après cela, appeler celui-ci bon et celui-là méchant, mais que tout est livré à une puissance aveugle et soumis aux lois du destin et au fuseau des Parques. Ne nous occupons pas de savoir si cet impie, ce profane est rangé au nombre des hommes religieux et des sages. Qu'importe! mais si, au lieu de découvrir tout le poison de sa doctrine corrompue, il dissimule une partie de ses sentimens, et que, reconnaissant un Dieu et une Providence, il ne laisse pas avec cela de maintenir le pouvoir du destin et du hasard, que chacun alors dise comme le crieur public: Convaincu d'émettre en même temps des choses qui répugnent entre elles, opposées et impies, qu'il subisse la peine due à sa folie. Je n'en dirai pas davantage. Si, après tout cela, il est encore des gens qui veulent ranger parmi les philosophes le héros de Philostrate, qu'ils sachent bien que, s'ils le lavent des souillures qu'il a reçues et le débarrassent du misérable attirail dont son historien l'a chargé, je ne porterai point envie à sa gloire; mais si, allant au-delà des bornes de la vérité, ils lui attribuent une nature divine et supérieure à celle de l'homme, qu'ils y prennent garde; ils n'en feront plus qu'un magicien. C'est pourquoi les livres de ce genre, où brille tout l'art des sophistes, me semblent tout-à-fait propres à déshonorer dans les bons esprits celui qui en est l'objet et à faire tomber sur lui les plus graves accusations.

AVERTISSEMENT PRÉLIMINAIRE.

Dans le discours contre Hiéroclès, on a vu de quelles formes Eusèbe savait revêtir ses pensées ; on a vu comment, indigné qu'on osât comparer à Jésus-Christ un héros d'impostures, il repousse et renverse les assertions du philosophe pythagoricien ; puis avec quelle moquerie ingénieuse et fine il se joue de cet Apollonius de Thyane, dont l'histoire n'est qu'un pitoyable roman, dans lequel les contradictions le disputent sans cesse au ridicule et à l'ineptie. Cette réfutation suffit pour donner une idée du style d'Eusèbe, pour le faire connaître comme écrivain. Mais il est historien, et ses ouvrages sont les seules archives des premiers temps de l'Église ; à tel point que si son *Histoire ecclésiastique* eût péri comme tant d'autres ouvrages composés à cette époque, rien au monde ne pourrait suppléer à ce vide ; en sorte que nous resterions dans l'ignorance de tout ce qui s'est passé depuis le livre des Évangiles et des Actes jusqu'à ce quatrième siècle où se termine l'œuvre du savant évêque de Césarée. Eusèbe est encore, et pardessus tout, théologien de la plus vaste érudition : il cite la Bible, mais elle n'est point pour lui un arsenal de compilation d'où il tire des citations selon le besoin des matières ; il cite la Bible, mais il en possède tout l'intelligence, et il donne les prophéties qu'elle contient comme un texte de loi, comme un principe, comme une autorité irréfragable ; c'est l'assise sur laquelle il pose la foi. S'il discute les prophéties, c'est pour les ramener à leur véritable signification. Seul il jette les fondemens d'une théologie nouvelle. Jusqu'ici vous n'avez, dit-il, établi l'apologie du christianisme que d'après les miracles rapportés dans l'Évangile ; moi, je veux la baser sur les faits qui l'ont précédé. La religion des patriarches ne peut être différente de celle des chrétiens, puisque tous adorent et le même Dieu et le même Verbe. Toutefois, avant d'arriver à cette preuve, dans un ouvrage divisé en quinze livres, auquel il donne le nom de *Préparation évangélique*, il dispose, il prépare les esprits à recevoir la religion de Jésus-Christ. Pour y parvenir, il commence par attaquer le paganisme dans ses mystères et dans ses oracles ; il détruit la superstition païenne, et démontre l'absurdité du polythéisme, pour démontrer la haute et sainte raison de la théologie des chrétiens, considérée dans la pureté et la sublimité de ses dogmes. Les voies sont aplanies, il entre dans son second ouvrage, la *Démonstration évangélique*. C'est là qu'il expose que l'ancien Testament ne fut que l'annonce de la loi nouvelle, et que les prophéties qu'il renferme ont prédit clairement la naissance, la vie, la mort, l'avènement, l'incarnation, la divinité et le jugement à venir de Jésus-Christ. Tout ce corps

des anciennes Écritures ne figurait que le Christ ; les révolutions de l'état judaïque, ses lois et ses cérémonies, ne conduisaient qu'au Christ. Jésus-Christ est dans Adam le père de la postérité des saints, dans Abel il est victime innocente, il s'offre volontairement en expiation dans Isaac, il est réparateur dans Noé, chef des élus en Jacob, vendu par ses frères dans Joseph, puissant en œuvres et législateur dans Moïse, souffrant dans Job, etc. Eusèbe explique tous les symboles, il suit la succession des temps. Selon lui, tout a été marqué d'avance, Jésus-Christ a tout rempli, tout exécuté ; dès lors les Juifs se retranchent en vain dans leur incrédulité ; les rapprochemens que fait Eusèbe, et qui n'ont rien de forcé, la vigueur et l'enchaînement des preuves qu'il apporte, les enferment dans un cercle logique d'où il leur est impossible de sortir. En suivant cette marche, il finit aux dernières paroles du Sauveur sur la croix. Ce sont les dix premiers livres ; les dix autres qui le terminaient ont été perdus. Ils comprenaient les prophéties relatives à la mort, à la sépulture, à la résurrection, à l'ascension de Jésus, à l'établissement de son Église et à la conversion des gentils.

Ce grand et bel ouvrage, dont on conçoit l'importance, n'a point encore été traduit en français, et l'on sent que de pareilles œuvres, celles de l'histoire comme celles de la théologie, n'ont tout leur prix que dans leur ensemble ; qu'elles sont tissues et liées avec tant de méthode qu'il devient impossible d'en rien détacher sans danger. Toutefois nous offrirons ici le second livre, non point pour faire connaître Eusèbe, il y a trop peu de son propre fonds, mais pour donner un aperçu de la manière de procéder du savant docteur, et sous ce point de vue, aucun livre n'en pouvait fournir une idée plus exacte. Dans sa *Démonstration évangélique*, la Genèse, le Deutéronome, les Psaumes, etc., sont parcourus ; le sens des versets y est saisi, leur application indiquée. Ce second livre présente d'ailleurs un tout complet ; il est la confirmation de ce qui a été précédemment établi, à savoir que la loi des Juifs n'avait été donnée que pour une seule nation, et que la nouvelle, au contraire, l'a été pour tous les peuples du monde. Ensuite, et c'est la raison qui a déterminé notre choix, MM. les ecclésiastiques, pour les nombreuses applications qu'ils peuvent avoir à en faire, trouveront là, recueillies dans un cadre étroit, et sans avoir à les rechercher dans les divers livres où elles sont éparées, toutes les prophéties qui, selon le sentiment d'Eusèbe, se rapportent à la seule personne de Jésus-Christ. Ils apprécieront ainsi le savoir immense et la pénétration d'esprit de l'ami et du successeur de Pamphile.

Maintenant nous avons à justifier des inexactitudes dans l'indication de chapitres ou de versets ; elles proviennent de ce qu'Eusèbe a traduit sur la version des Septante : en sorte que nos renvois, justes dans le fond, se trouvent en désaccord avec le texte des éditions de la Vulgate.

EUSEBII PAMPHILI,

CÆSARIENSIS EPISCOPI,

DEMONSTRATIONIS EVANGELICÆ LIBRI DECEM.

LIBER SECUNDUS.

(Vertente Bernardino Donato Veronensi.)

PROOEMIUM.

QUOD NON CASU NEQUE TEMERE PROPHETICOS HEBRÆORUM LIBROS OMNI STUDIO COMPLEXI
SUMUS.

Cum veræ pietatis rationem, quæ omnibus hominibus per evangelicam doctrinam proposita est, et vivendi in Christo institutum, libro priore tractaverim, necnon in medio posuerim, ac, ni fallor, persuaserim, ut fieri nullo modo potuerit ut omnes gentes, etiam si voluissent, ex legibus Judæorum viverent: jam nunc ad propheticarum vocum testimonia revertor, paulo altius orationis initium sumens; ut sic eos qui ad circumcisionem pertinentes nos accusant, abundantius pleniusque refellam. Quoniam igitur dicere solent earum promissionum quæ in suis ipsorum libris aperte descriptæ habentur nullo modo nos esse participes; suos enim fuisse prophetas, sibi ipsis Christum nuntiari, quem libenter et Salvatorem et Redemptorem vocant; sibi ipsis promissiones illas quas aperte descriptas habent exhibendas, atque reddendas expectari; nos autem justo ipsorum numero supervacaneos accedere, utpote qui genere simus diverso, et quibus, quasi externis, deterrima in omnibus prophetiis responsa sint: jam nunc his obviam ex ipsorum prophetis libris eamus. Quod igitur apud illos promissum extet Christum Dei ejusque adventum redemptionem Israel nuntiari, inficiaturi ne nos quidem sumus; quippe cum absque controversia in

EUSÈBE PAMPHILE,

ÉVÊQUE DE CÉSARÉE.

LES DIX LIVRES

DE LA DÉMONSTRATION ÉVANGÉLIQUE.

LIVRE SECOND.

(Le texte latin est de Bernardin Donat de Vérone.)

AVANT-PROPOS.

QUE CE N'EST POINT AU HASARD ET SANS RÉFLEXION QUE NOUS AVONS ADOPTÉ LES
LIVRES PROPHÉTIQUES DES HÉBREUX.

Après avoir exposé dans mon premier livre les fondemens de la vraie piété, si solidement établis dans la doctrine évangélique, et la manière de vivre en Jésus-Christ ; après avoir prouvé, si je ne me trompe, jusqu'à l'évidence, qu'il était impossible que tous les peuples du monde, même quand ils l'auraient voulu, suivissent les lois données aux Juifs, je reviens dans celui-ci, en prenant mon sujet de plus haut, aux témoignages des prophéties, afin de réfuter par des argumens plus nombreux et plus concluans les accusations portées contre nous par les circoncis. Comme ils vont répétant sans cesse que nous n'avons aucune part dans les promesses clairement exprimées dans leurs livres ; que c'est pour eux que les prophètes ont parlé ; que c'est à eux qu'a été annoncé le Christ, qu'ils appellent leur Sauveur¹ et leur Rédempteur ; que c'est pour eux et pour eux seulement que doivent s'accomplir les promesses dont ils attendent les salutaires effets ; que nous ne sommes au contraire que des rameaux parasites, des branches inutiles d'une origine toute différente, et que c'est sur nous, en notre qualité d'étrangers, que retomberont les malheurs prédits dans toutes les prophéties, il faut enfin les battre avec leurs propres armes. Toutefois je ne nierai pas la promesse qui leur a été faite du Christ

¹ Traduction rigoureuse de *φίλον σωτήρα*.

omnibus illorum scriptis hoc palam inveniri constet: ut autem gentes ab iis quæ in Christo expectantur bonis excludant, quasi ab iis quæ uni Israel non autem etiam gentibus promissa sint, non item æque justeque illis est concedendum; utpote cum hoc illi præter divinorum librorum auctoritatem jactent.

CAPUT PRIMUM.

QUEMADMODUM MELIORA DE NOBIS EXTERNIS GENTIBUS PROPHETÆ ILLORUM ANTE VENIENTES NUNTIAYERUNT.

Primum igitur, quoniam pro seipsis meliores optabilioresque voces colligere solent, et eas assidue crebroque jactare, hisce opponamus eas quæ in illorum prophetiis exstant de gentibus demonstrationes, quæ palam proponunt innumerabilia esse vaticinia quibus bona et salutaria cunctis gentibus futura nuntientur; nec aliter dicantur ea quæ gentibus promissa sunt exitum esse, quam per unum Christi adventum habitura. Quem quidem locum ubi dicendo absolverimus, tum illud nobis demonstrandum erit, non illis magis dicendum esse expectationem Christi Dei convenire, quam nobis. Ubi vero spes promissorum parvi momenti et Judæis et Græcis ostensa fuerit, quodque in hoc nunc qui ex circumcissione assumendi sint nihil ii qui ex gentibus salutem expectant sint concessuri; tum in iis quæ sequuntur uberius, et quasi copia quadam provecti demonstrabimus quemadmodum in adventu Christi, gentiumque vocatione, casuram penitus totamque abjiciendam esse Judæorum nationem divina prædicunt oracula; et quod paucis duntaxat ipsorum, et facile numerabilibus, meliora illa promittunt, illorumque urbem significant una cum templo esse capiendam, cunctaque illa severiorem quemdam postulantia cultum auferenda. Quod quidem ipsum jam re ipsa vere prædictum fuisse apparet. Quomodo vero una eademque ratione in ipso Christi adventu, liberationem a malis ipsi Israel, bonorumque perceptionem, et rursus bonorum ademptionem, ruinamque religionis futuram, libri sancti significant, suo tempore planum faciemus. Nunc autem ad primum revertemur.

de Dieu, dont l'avènement sera le signal de la rédemption d'Israël ; elle est écrite dans tous leurs livres ; c'est un point hors de discussion ; mais que les nations soient exclues de la jouissance des biens dont le Christ est la source sacrée, comme s'ils n'avaient été promis qu'à ce peuple, à l'exception de tous les autres, voilà certes ce que je ne leur accorderai jamais, puisque ce serait donner un démenti formel aux livres inspirés de Dieu.

CHAPITRE PREMIER.

QUE C'EST AUX NATIONS ÉTRANGÈRES QUE LEURS ANCIENS PROPHÈTES ONT PROMIS LA MEILLEURE PART DANS LES GRACES DU CIEL.

Et d'abord, puisqu'ils s'appliquent ce qu'il y a de meilleur dans les prophéties et qu'ils ne cessent de s'en glorifier, je leur opposerai cette foule de prédictions qui toutes annoncent, sans aucune obscurité, que des trésors de salut s'ouvriront un jour pour les nations, et je ferai voir également que c'est une erreur de prétendre que ces promesses puissent s'accomplir autrement que par la venue du Christ. Quand j'aurai traité ce premier point, j'aurai à démontrer qu'il ne faut pas dire que c'est à eux plutôt qu'à nous qu'il convient d'attendre le Christ. Puis, après avoir prouvé que le rayon de ces divines espérances doit éclairer les Grecs tout aussi bien que les Juifs, et que, sous ce rapport, les nations qui en attendent leur salut ne le cèdent en rien à ceux qui ont été circoncis, je rassemblerai, dans la suite du livre, toutes les preuves qui établiront suffisamment que les oracles divins proclament qu'à la venue du Christ et à la vocation des nations est attachée la ruine du peuple juif, qui sera rejeté ; que c'est à un petit nombre d'entre eux seulement que se rapportent ces heureuses promesses dont ils parlent ; que leur ville sera prise avec leur temple, et que leur culte enfin fera place à un culte plus austère. L'événement a déjà pris soin de justifier les oracles. Quand il en sera temps, j'aurai soin d'expliquer comment les livres saints nous montrent dans l'avènement du Christ la délivrance d'Israël, les précieuses faveurs dont il est l'objet, et tout à la fois la perte de ces mêmes biens et l'abolition de la religion. Mais j'aborde ma première proposition, et, pour la démontrer, je réunis ici un choix de quelques-unes des prophéties qui peuvent l'appuyer. Comme ils ne manquent pas de nous rappeler sans cesse leurs prétentions à la jouissance exclusive, à titre d'aînés, des heureux avan-

si pauca quædam ex innumerabilibus prophetiis ad demonstranda ea, quæ dicta sunt collegerimus. Quoniam igitur eas quæ meliores habentur de seipsis prophetias nobis solent objicere, tanquam ii qui ea quæ antecesserint beneficia soli susceperint, tempus jam est contra illos adducere illisque opponere ea quæ ipsis quoque gentibus promissa sunt, quæ videlicet apud prophetas ipsorum feruntur. Hoc autem sic fiet.

§ I. A GENESI. — Quemadmodum benedicentur gentes terræ, in modum similem appellationis Abraham.

« Dixitque Dominus: Non celabo ego Abraham puerum meum quæ » faciam. Est autem Abraham futurus in gentem magnam et multam. » Et benedicentur in eo omnes gentes terræ¹. » Occultum multosque latens mysterium, non se occultaturum ait oraculum, sed amico Dei indicaturum. Id autem erat de benedictione omnium gentium, quod olim quidem latebat, eo quod Abrahæ temporibus omnes gentes infando superstitionis errore tenerentur; nunc autem id in apertum prodiit, cum illæ per evangelicam Salvatoris nostri doctrinam, eundem cum Abrahamo divini cultus ritum servantem, ejusdem cum illo benedictionis participes existunt. Quemadmodum vero fieri nullo modo posset ut ex legibus a Moyse positis gentes universæ vivendi normam acciperent, plenissime libro superiore disseruimus, ne quis forte suspicetur de advenis qui apud Judæos debebant illud fuisse prolatum oraculum. Itaque, cum in eodem probaverimus quod iis solis qui per Christum de cunctis gentibus assumantur benedictio omnium gentium Abrahæ divinitus reddita convenire possit, studiosos lectores ex hoc loco ad illa remittimus.

§ II. AB EADEM. — Quemadmodum benedicentur omnes gentes terræ in eo semine quod progressurum est de sobole Isaac.

Dominus autem ad Isaac respondens, post alia etiam hæc dicit: « Et confirmabo jusjurandum meum Abrahæ patri tuo, et multiplicabo » semen tuum sicut stellas cæli, et dabo semini tuo omnem terram » hanc; et benedicentur in semine tuo omnes gentes terræ². » Dominus et Salvator noster Jesus, qui Christus est Dei, ex semine Isaac natus et ratione humani corporis, in quo omnibus gentibus terræ be-

¹ Gen. xviii, 17 et seq. — ² Ibid. xxvi, 3.

tages qu'ils s'arrogent, il est temps enfin de leur opposer les promesses qui ont été faites aux nations, et dont leurs prophètes font foi. Voici comment je le fais.

§ I. DE LA GENÈSE. — Que les nations de la terre seront bénies de la même manière qu'Abraham.

« Et le Seigneur dit : Je ne veux point cacher à mon serviteur » Abraham ce que je ferai ; Abraham sera une nation grande et » nombreuse, et en lui seront bénies toutes les nations de la terre. » Ce secret qu'enveloppe encore une profonde nuit, il écartera le nuage qui le cache, et il le découvrira aux yeux de son enfant chéri ; ce secret, c'est la bénédiction de toutes les nations, secret dérobé jadis à tous les regards, parce qu'au temps où vivait Abraham, les nations étaient plongées dans les erreurs de la superstition ; mais il brille au grand jour maintenant que, par l'effet de la doctrine évangélique de notre Sauveur, les nations, réunies à Abraham dans le culte qu'elles rendent à Dieu, participent aussi avec lui aux grâces de la bénédiction. Mais j'ai fait voir, dans le livre précédent, qu'il n'était pas possible que les nations vécussent sous la législation de Moïse, pour prévenir l'objection qu'on ne manquerait pas de faire en disant que les paroles du divin oracle s'appliquent aux étrangers qui habitaient parmi les Juifs. C'est pourquoi j'y renvoie les lecteurs studieux, car j'y prouve que la bénédiction des nations en Abraham ne peut convenir qu'à celles qui ont embrassé la religion du Christ.

§ II. DU MÊME LIVRE. — Que toutes les nations de la terre seront bénies dans celui qui sortira d'Isaac.

Mais le Seigneur, qui avait répondu à Isaac, lui dit ensuite : « J'accomplirai le serment que j'ai fait à Abraham, votre père, et je multiplierai vos enfans comme les étoiles du firmament, et je donnerai » à votre postérité tout le pays que vos regards embrassent, et toutes » les nations de la terre seront bénies dans votre race. » C'est notre Seigneur et Sauveur Jésus, le Christ de Dieu, qui est né de la race d'Isaac selon la chair, dans lequel sont bénies toutes les nations de la

nedicitur, quæ ab illo communem universi Deum edoctæ sunt, didicerantque item Dei amicis viris benedicere. Ex quo vicissim ipsis quoque benedicitur, quæ in hoc videlicet eundem cum iis quibus ipsæ benedixerint benedictionis fructum percipiunt, quemadmodum Dei ad Abraham responsum habet : Qui tibi benedicunt, eis benedictum est.

§ III. AB EADEM. — De plurimis gentibus gentiumque collectionibus quæ ex Jacob constituentur, quamvis sola Judaica gens ab eo profecta sit.

« Dixit autem illi Deus (*constat autem dixisse Jacob*) : Ego Dominus »
 » Deus, cresce et multiplicare : gentes et congregationes gentium ex »
 » te erunt ¹. » Ex eo quidem, quod apparet ac perspicuum est, una dentaxat Judaica gens ab Jacob exstitit. Quonam modo igitur verum sit oraculum, quod numero multitudinis utitur? Postquam igitur Christus Dei, qui ex semine Jacob natus est, multos gentium conventus per evangelicam suam constituit doctrinam, merito in eo et per eum, quæ ad prophetiam pertinent jam ante exitum invenerunt, et posthac item magis invenient.

§ IV. A DEUTERONOMIO. — Declaratio lætitiæ gentium secundum Deum.

« Lætamini, cœli, cum eo, et adorent eum omnes filii Dei : lætami- »
 » mini, gentes, cum populo ejus, et fortes efficiant eos omnes an- »
 » geli ejus ². » Pro eo autem quod est, « Lætamini, gentes, cum »
 » populo ejus, » Aquila, « Vociferamini, *inquit*, gentes, populus »
 » ejus ; » et Theodotion : « Exsultate, gentes, populus ejus. »

§ V. A PSALMO XXI. — Quod extremorum terræ et cunctarum gentium conversio erit ad Deum, generatioque ventura et populus qui nascetur, justitiam ejus accipiet.

« Remiscentur et convertentur ad Dominum universi fines terræ, »
 » et adorabunt in conspectu ejus universæ familiæ gentium : quoniam »
 » Domini est regnum, et ipse dominabitur in gentibus. » Ac deinceps adjungit : « Annuntiabitur Domino generatio ventura, et annuntiabunt »
 » justitiam ejus populo qui nascetur, quem fecit Dominus ³. » Plana sunt hæc, et nullius interpretationis indigentia.

¹ Gen. xxxv, 11. — ² Deut. xxxii, 43. — ³ Psal. xxi, 28, 32.

terre, qui ont appris de lui à connaître le vrai Dieu et à bénir ceux qu'il aime. C'est pourquoi sont bénies tour à tour les nations qui recueillent les mêmes fruits de bénédiction que celles qu'elles ont bénies elles-mêmes, selon ce que Dieu dit à Abraham : Ceux qui te béniront seront bénis.

§ III. DU MÊME LIVRE. — De la multitude de peuples et de nations qui sortiront de Jacob, quoique la nation juive soit la seule qui vienne de lui.

Dieu lui dit (c'est de Jacob qu'il est parlé) : « Je suis le Seigneur » votre Dieu, croissez et multipliez-vous ; des nations et une multitude » de peuples sortiront de vous. » Il est évident que la nation juive est la seule qui vienne de Jacob. Comment donc expliquer cette prophétie où il est parlé de multitude ? Quand le Christ de Dieu, qui est né de la race de Jacob, eut rassemblé sous les lois de sa doctrine évangélique un grand nombre de peuples, les prophéties trouvèrent en lui et par lui un accomplissement que la suite des temps confirmera bien mieux encore.

§ IV. DU DEUTÉRONOME. — Joie des nations selon Dieu.

« Cieux, réjouissez-vous avec lui, et que tous les enfans de Dieu » l'adorent ; nations, soyez dans la joie avec son peuple, et que ses » anges lui donnent la force. » Au lieu de ces mots : « Nations, soyez » dans la joie avec son peuple, » Aquila dit : « Poussez des cris de » joie, nations qui êtes son peuple, » et Théodotion : « Tressaillez de » joie, nations qui êtes son peuple. »

§ V. PSAUME XXI. — Que les peuples des extrémités de la terre se convertirent au Seigneur ; la postérité qui doit venir et le peuple qui doit naître accepteront les lois de sa justice.

« Au souvenir des biens dont elles auront été comblées, les nations » placées aux extrémités de la terre se convertirent au Seigneur, et » toutes les familles des différens peuples seront dans l'adoration en » sa présence, parce que l'empire appartient au Seigneur, et qu'il » étendra son sceptre sur les nations. » Le psalmiste ajoute : « Une » génération nouvelle s'élèvera pour le Seigneur, et les cieux annon- » ceront sa justice au peuple qui doit naître et qui est l'ouvrage du » Seigneur. » Cela est fort clair et n'a pas besoin d'explication.

§ VI. A PSALMO XLVI. — Pietatis pariter et lætitiæ promissio gentibus, et Dei regnum in gentes.

« Omnes gentes, plaudite manibus, jubilate Deo in voce exultationis : quoniam Dominus altissimus, terribilis, rex magnus super omnem terram. » Ac deinceps adjungit : « Quoniam rex omnis terræ Deus, psallite sapienter. Regnavit Deus super gentes. Deus sedet super sede sancta sua. Principes populorum convenerunt cum Deo Abraham¹. » Et hæc item plana, nec interpretationis indigentia.

§ VII. A PSALMO LXXXV. — Declaratio pietatis gentium.

« Non est similis tibi in diis, Domine, et non est secundum opera tua. Omnes gentes, quascumque fecisti, venient et adorabunt coram te, Domine, et glorificabunt nomen tuum : quoniam magnus es tu et faciens mirabilia : tu es Deus solus². » Hæc item non minus perspicua sunt.

§ VIII. A PSALMO XCV. — Declaratio omnium gentium pietatis, et cantici, et intelligentiæ, et regni Dei ; et orbis terræ correctio.

« Cantate Domino canticum novum ; cantate Domino, omnis terra ; cantate Domino et benedicite nomini ejus ; annuntiate de die in diem salutare ejus ; annuntiate in gentibus gloriam ejus, in omnibus populis mirabilia ejus : quoniam magnus Dominus et laudabilis valde, terribilis est super omnes deos. » Et adjungit : « Afferte Domino, familiæ gentium, afferte Domino gloriam nomini ejus : » ac deinceps : « Dicite in gentibus, quod Dominus regnavit. Etenim correxit orbem terræ, qui non commovebitur³. » Etiam hæc aperta sunt.

§ IX. A ZACHARIA. — Cunctarum gentium, et qui omnium superstitiosissimi sunt, Ægyptiorum, unius et veri Dei, et in spiritu ex divina lege, adorationis, et celebritatis solemnibus agnitio.

« Et erit : quicumque reliqui fuerint ex universis gentibus quæ venerunt contra Hierusalem, ascendent quotannis ut adorent Regem

¹ Psal. XLVI, 2 et seqq. — ² *Ibid.* LXXXV, 8 et seqq. — ³ *Ibid.* XCV, 1 et seqq.

§ VI. PSAUME XLVI. — Piété et joie promises aux nations ; règne de Dieu.

« Peuples, battez des mains ; poussez des cris d'allégresse, chantez » la gloire de Dieu, car le Seigneur est puissant et redoutable ; c'est le » roi suprême de la terre. » On y lit encore : « Dieu est le roi de toute » la terre ; que vos chants soient des chants d'intelligence. Dieu a » soumis les nations à son empire. Dieu est assis sur le trône auguste » de la sainteté. Les princes des peuples se sont unis au Dieu d'A- » braham. » Ce langage est facile à entendre, et tout commentaire est inutile.

§ VII. PSAUME LXXXV. — Piété des nations.

« Parmi tous les dieux, il n'en est point qui vous ressemble, Sei- » gneur ; point dont les œuvres approchent de vos œuvres. Toutes les » nations que vous avez créées viendront vous adorer, Seigneur ; elles » glorifieront votre nom ; car vous êtes grand, car vous faites des pro- » diges ; il n'y a pas d'autre Dieu que vous. » Cela n'est pas moins clair.

§ VIII. PSAUME XCV. — Piété des nations ; cantiques ; intelligence et lumières ; règne de Dieu ; la terre corrigée.

« Chantez au Seigneur un cantique nouveau ; terre, chantez le Sei- » gneur et bénissez son nom ; chantez aujourd'hui, chantez encore » demain sa divine assistance ; annoncez sa gloire parmi les nations » et ses merveilles parmi tous les peuples ; car le Seigneur est grand, » il a droit à nos concerts de louanges ; il est plus redoutable que tous » les dieux. » Il ajoute : « Familles des nations, apportez au Seigneur, » apportez le tribut de gloire qui est dû à son nom. » Et ensuite : « Dites aux nations que le Seigneur a établi son règne ; car il a corrigé » la terre, qui n'en sera point ébranlée. » Le sens de ces paroles ne laisse aucun doute dans l'esprit.

§ IX. DE ZACHARIE. — Toutes les nations et les Égyptiens, le plus superstitieux des peuples, reconnaîtront le seul et le vrai Dieu, ils l'adoreront en esprit, selon la loi divine, et en célébreront les fêtes.

« Et voici ce qui arrivera : De tous les peuples qui auront pris les » armes contre Jérusalem, ceux qui survivront viendront tous les ans » adorer le Roi, le Seigneur tout-puissant, et célébrer la fête des Ta- » bernacles. Et de toutes les familles de la terre, s'il est un homme

» Dominum omnipotentem, et celebrent solemne Tabernaculorum. Et
 » erit : quicumque non ascenderit ex omni tribu terræ in Hierusalem,
 » ut adorent Regem Dominum omnipotentem, et ipsi illis adjicientur,
 » non erit super eos imber. Quod si tribus Ægypti non ascenderit et
 » non venerit, et super hos erit ruina qua percutiet Dominus omnes
 » gentes quæcumque non ascenderit ad celebrandum solemne Ta-
 » bernaculorum. Hoc erit peccatum Ægypti, et peccatum omnium
 » gentium quæcumque non ascenderit ad celebrandum solemne Ta-
 » bernaculorum¹. » Plane hæc vocationem omnium gentium continent,
 si sensum duntaxat spectemus eorum quæ de Hierusalem et celebritate
 Tabernaculorum dicta sunt, quæ quidem suo tempore aptam inter-
 pretationem habituri sunt.

§ X. AB ESAIA. — Declaratio ut electi sint apostoli et vocatæ gentes.

« Hoc primum bibe, cito fac, regio Zabulon, terra Nephtholim, et
 » reliqui qui maritimam habitatis trans Jordanem, Galilæa gentium,
 » populus sedens in tenebris. Videte lucem magnam, qui habitatis in
 » regione et umbra mortis; lux splendescet super vos². »

§ XI. AB EODEM. — Declaratio vocationis gentium.

« Audite me, insulæ; attendite, gentes. Multo tempore stabit, dicit
 » Dominus. » Quibus deinceps et de gentibus pariter, et de Christo
 adjungit : « Ecce dedi te in testamentum generis, in lucem gentium,
 » ut sis in salutem usque ad extremum terræ³. » Cæterum innumera-
 bilia ipse quoque invenies, quibus ea quæ gentibus promissa sunt
 continentur, per omnes prophetas dispersa, quibus sane in præsentia
 neque colligendis neque interpretandis tempus adest, tametsi multa
 ad demonstrandum id quod propositum est in superioribus habentur.
 Hoc autem fuit ostendere eis qui, quoniam ex circumcissione sunt,
 seipsis valde gloriantur et superbiunt, quasi se unos Deus reliquis
 gentibus proposuerit, seque unos dignos existimaverit quibus quæ
 futura erant divinitus promitterentur, nihil ipsis seorsum a cæteris
 omnibus in divinis promissionibus esse promissum. Quando igitur

¹ Zach. XIV, 16 et seqq. — ² Isai. IX, 1 et seqq. — ³ *Ibid.* XLIX, 6.

» qui ne monte point à Jérusalem pour se prosterner en adoration devant le Roi, le Seigneur tout-puissant, il ne recevra point la rosée du ciel. Que s'il se trouve une tribu d'Égypte qui n'y monte point et qui n'y vienne point, elle sera enveloppée dans la ruine dont le Seigneur frappera toutes les nations qui ne se seront point rendues à la fête des Tabernacles. Ainsi seront punis les Égyptiens, ainsi seront punies toutes les nations qui ne monteront point à Jérusalem pour y célébrer la fête des Tabernacles. » Nous voyons ici fort nettement exprimée la vocation de toutes les nations, à s'en tenir seulement à ce qui a été dit de Jérusalem et de la fête des Tabernacles, dont l'explication viendra dans son temps.

§ X. ISAÏE. — Les apôtres choisis, les nations appelées.

« Prenez d'abord ce breuvage, hâtez-vous, terre de Zabulon, terre de Nephthali, et vous tous qui habitez les bords de la mer, au-delà du Jourdain, Galilée des nations, peup'es assis dans les ténèbres. Ouvrez vos yeux à l'éclat de cette grande lumière, vous qui habitez dans la région et dans l'ombre de la mort. La lumière brillera sur vous. »

§ XI. LE MÊME. — Vocation des nations.

« Hés, écoutez-moi; nations, prêtez l'oreille. La parole de Dieu est stable, dit le Seigneur. » Et plus bas il ajoute, en parlant des nations et du Christ : « Je vous ai établi pour être le testament de la naissance, la lumière des nations et le salut jusqu'aux extrémités de la terre. » Vous trouvez ainsi dans tous les livres des prophètes mille autres endroits qui tous expriment formellement les promesses faites aux nations. Ce n'est pas le moment de les rappeler ni de les expliquer, quoiqu'ils puissent servir à la complète démonstration de ce qui a été avancé plus haut. J'ai voulu seulement que les Juifs comprissent bien qu'en dépit du sentiment d'orgueil qui les porte à croire que Dieu les a préférés aux gentils et les a seuls jugés dignes des grandes promesses de l'avenir, il n'y a cependant rien dans les prophéties qui s'applique uniquement à leur nation, et que toutes les autres, au contraire, sont admises comme elle à en partager les précieux avantages. Maintenant donc que j'ai prouvé que le bienfait des divines promesses s'é-

demonstratum est gentes quoque divinarum promissorum beneficium esse consecutas, age jam deinceps quidnam illud sit ex quo gentes et vocationis Dei et divinarum promissorum compotes futuræ dicuntur, contemlemur : pulchrum enim est causam cognoscere quæ talia bona dicatur esse gentibus conciliatura ; quænam porro alia sit hæc, quam Christi adventus, per quem ii quoque qui ex circumcissione sunt suam futuram esse redemptionem confitentur ? Est igitur demonstrandum expectationem vocationis gentium non aliamquam piam fuisse quam ipsum Christum Dei, qui non solum Judæis, sed etiam omnibus gentibus Salvatorem se fuerit exhibiturus. Utar vero nunc nudis prophetarum testimoniis absque ulla interpretatione, otio post liberiore unumquodque eorum latius interpretaturus ; quandoquidem favente Deo, ubi omnia quæ de gentibus prædicta sunt in unum coegero, ipsa hæc interpretari constitui.

CAPUT II.

QUEMADMODUM IDEM FORE UT IN ADVENTU CHRISTI, EJUS DEI QUI OLIM A JUDEIS SOLIS COGNOSCEBATUR COGNITIONEM ET CULTUM OMNES GENTES ACCIPERENT, VATICINATI SUNT.

§ XII. A PSALMO II. — Declaratio insidiarum adversus Christum, ubi ipse Filius Dei appellatur, et gentes hæreditatem a Patre accipit.

« Quare fremuerunt gentes, et populi meditati sunt inania ? Adstiterunt reges terræ, et principes convenerunt in unum, adversus Dominum et adversus Christum ejus ; » et quæ sequuntur, quibus adjungit : « Dominus dixit ad me, Filius meus es tu, ego hodie genui te : » postula a me, et dabo tibi gentes hæreditatem tuam, et possessionem tuam terminos terræ ¹. »

§ XIII. A PSALMO LXXI. — Declaratio regni Christi et vocationis gentium, et omnium tribuum terræ benedictio.

« Deus, judicium tuum regi da, et justitiam tuam filio regis ; judicium care populum tuum ; » et quæ sequuntur, quibus adjungit : « Et dominabitur a mari usque ad mare, et a flumine usque ad fines or-

¹ Psal. II, 1 et seqq.

tend à toutes les nations, il faut voir comment elles seront appelées de Dieu, et comment elles recueilleront les fruits de ces promesses. Elle est sans doute belle à connaître la source d'où jailliront les flots purs qui doivent abreuver les nations; mais en est-il une autre que l'avènement du Christ, qui, de l'aveu même des Juifs, opérera le mystère de leur rédemption? Eh bien! prouvons donc que cette attente de la vocation des nations ne saurait être que le Christ lui-même, qui viendra sur la terre pour sauver non seulement les Juifs, mais encore tous les autres peuples. A cet effet je n'aurai besoin que de citer simplement et sans commentaire les témoignages de tous les prophètes, me réservant de les discuter chacun en particulier et à loisir, puisqu'en effet je me suis imposé la tâche, si la bonté du ciel daigne me secourir, de ne pas les laisser sans examen, quand j'aurai fait un seul faisceau de toutes les prophéties qui se rapportent aux nations.

CHAPITRE II.

QUE LES PROPHÈTES ONT PRÉDIT QUE, PAR L'AVÈNEMENT DU CHRIST, TOUTES LES NATIONS CONNAÎTRONT ET ADORERONT LE DIEU QUI N'ÉTAIT CONNU ET ADORÉ QUE PAR LES JUIFS.

§ XII. PSAUME II. — Soulèvement et conspiration contre le Christ; Dieu lui-même l'appelle son Fils, et il reçoit de son Père les nations pour son héritage.

« Pourquoi les nations ont-elles frémi, et pourquoi ces vains complots des peuples? Les rois de la terre étaient là, et les princes se sont réunis contre le Seigneur et contre son Christ. » Et il ajoute: « Le Seigneur m'a dit: Tu es mon Fils; je t'ai engendré aujourd'hui; demande-moi, et je te donnerai les nations en héritage, et tu posséderas les extrémités de la terre. »

§ XIII. PSAUME LXXI. — Règne du Christ, vocation des nations; toutes les contrées de la terre sont bénies.

« Dieu, donnez au roi votre jugement et votre justice au Fils du roi, pour juger votre peuple. » Et le reste, à quoi il ajoute: « Et il régnera depuis une mer jusqu'à une autre mer, et depuis le fleuve jusqu'aux extrémités de la terre. » Puis: « Toutes les nations lui seront soumises. » Et encore: « Et en lui seront bénies toutes les tri-

» bis terræ. » Et rursus : « Omnes gentes servient ei. » Item : « Et
 » benedicentur in eo omnes tribus terræ, omnes gentes beatificabunt
 » eum. » Et in fine psalmi : « Et replebitur majestate ejus omnis terra :
 » fiat, fiat¹. »

§ XIV. A PSALMO XCVII. — Declaratio cantici novi, et brachii Dei, et salutaris ejus
 omnibus gentibus indicatio : salutare autem Filii nomen hebraica voce demonstra-
 tur.

« Cantate Domino canticum novum, quia mirabilia fecit Dominus.
 » Salvum fecit eum dextera ipsius, et brachium sanctum ejus. Notum
 » fecit Dominus salutare suum, in conspectu gentium revelavit justi-
 » tiam suam : recordatus est misericordiæ suæ Jacob, et veritatis suæ
 » domui Israel : viderunt omnes fines terræ salutare Dei nostri ; jubi-
 » late Domino, omnis terra. » Et adjungit : « Commoveatur mare et
 » plenitudo ejus, orbis terrarum et omnes qui habitant in eo. Flumina
 » plaudent manu simul, montes exsultabunt a facie Domini, quoniam
 » venit judicare terram : judicabit orbem terræ in justitia, et populos
 » in æquitate². »

§ XV. A GENESI. — Quod ubi defecerit regnum Judæorum, ipse Christus adveniens
 gentium erit expectatio.

« Non deficiet princeps de Juda, neque dux de femoribus ejus,
 » donec veniat cui repositum est, et ipse erit expectatio gentium³. »

§ XVI. A SOPHONIA. — Declaratio adventus Christi, et sublationis cultus simulacra-
 rum, et gentium erga Deum pietatis.

« Adveniet Dominus super eos, et perdet omnes deos gentium, et
 » adorabunt eum, unusquisque de loco suo, omnes insulæ gentium⁴. »

§ XVII. AB EODEM. — Declaratio diei resurrectionis Christi, item gentium congrega-
 tio, omniumque hominum agnitio Dei, et modus unus pietatis ; et quod Æthiopes
 sacrificia illi offerent.

« Idcirco exspecta me, dicit Dominus, in diem resurrectionis meæ
 » in testimonium : quia judicium meum ad congregandas gentes, ut

¹ Psal. LXXI, 2 et seqq. — ² Ibid. XCVII, 1 et seqq. — ³ Gen. XLIX, 10. — ⁴ Sophon.
 II, 11.

» bus de la terre, toutes les nations le béniront. » Vers la fin du psaume, il dit : « Toute la terre sera remplie de sa majesté. Oui, oui, qu'il en soit ainsi ! »

§ XIV. PSAUME XCVII. — Cantiques nouveaux, le bras de Dieu; le salut accordé à toutes les nations. Le nom du Fils veut dire salut dans la langue hébraïque.

« Chantez au Seigneur un cantique nouveau, car le Seigneur a fait des choses admirables. Sa droite et son saint bras l'ont sauvé. Le Seigneur a fait connaître son salut; il a manifesté sa justice en présence des nations; il s'est rappelé sa miséricorde envers Jacob, et ses promesses à la maison d'Israël. Les extrémités de la terre ont vu le salut de notre Dieu. Chantez les louanges de Dieu, peuples de la terre. » Et il ajoute : Que la mer soit ébranlée dans ses profondeurs, et le globe terrestre et tous ceux qui l'habitent. Les fleuves applaudiront ensemble, les montagnes tressailliront à la présence du Seigneur, car il vient juger la terre; il jugera le monde dans la justice, et les peuples dans l'équité. »

§ XV. DE LA GENÈSE. — Quand le royaume des Juifs sera près de sa fin, le Christ lui-même, qui alors apparaîtra, sera l'attente des nations.

« Juda ne restera pas sans roi, et la souche de ses princes ne sera point épuisée jusqu'à l'arrivée de celui à qui le sceptre est réservé, et qui sera l'attente des nations. »

§ XVI. DE SOPHONIE. — Avènement du Christ; culte des images aboli; piété des nations envers Dieu.

« Le Seigneur fondra sur eux, il anéantira tous les dieux des nations, et les hommes l'adoreront chacun dans son pays et dans les îles des nations. »

§ XVII. DU MÊME. — Résurrection du Christ; les nations s'unissent pour ne former qu'un seul peuple. Dieu est reconnu par tous les hommes, il n'y a plus qu'une religion; les Éthiopiens lui offriront des sacrifices.

« Attendez-moi donc, dit le Seigneur, au jour du témoignage de ma résurrection; car mon jugement est d'assembler les peuples, d'amener les rois, et je répandrai sur eux ma colère, toute la colère de ma fureur; oui, le feu de ma colère dévorera toute la terre, parce qu'alors je rendrai pures les lèvres des peuples, afin qu'ils

» admittam reges, et effundam super eos iram meam, omnem iram
 » furoris mei; quoniam in igne æmulationis meæ consumetur om-
 » nis terra, quia tunc convertam in populos linguam, in generatio-
 » nem ejus, ut invocent omnes nomen Domini, ad serviendum ei
 » sub jugum unum: a finibus fluviorum Æthiopiæ ferent sacrificia
 mihi¹. »

§ XVIII. A ZACHARIA. — Declaratio Christi adventus, et quod multæ gentes ad eum
 confugient, quodque erunt Domino ex gentibus constituendū populi.

« Gaude et lætare, filia Sion, quia ecce ego venio, et habitabo in
 » medio tui, dicit Dominus: et confugient gentes multæ ad Dominum
 » in die illa, et erunt ei in populum; et habitabunt in medio tui, et
 » cognosces quod Dominus omnipotens misit me ad te². »

§ XIX. AD ESAÏA. — Declaratio ortus Christi, qui sit ex radice Jesse proditurus, et
 vocatio per illum omnium gentium.

« Egredietur virga de radice Jesse, et flos de radice ascendet, et
 » requiescet super eum Spiritus Dei; » et quæ sequuntur, quibus ad-
 jungit: « Et erit in die illa radix Jesse, et qui suscitatur ut imperet
 » gentibus: in eo gentes sperabunt³. »

§ XX. AD ROBAM. — Declaratio Christi adventus, et beneficii quæ per illum afficiendæ
 sunt omnes gentes.

« Ecce puer meus, suscipiam eum: electus meus, admisit eum apud
 » se anima mea: dedi Spiritum meum super eum, et iudicium gen-
 » tibus proferet: non clamabit, neque remittet, neque audietur foris
 » vox ejus: calamum collabefactatum non franget, et linum fumigans
 » non exstinguet; sed in veritate proferet iudicium: resplendet, et non
 » frangetur, donec ponat in terra iudicium: et in nomine ejus gentes
 » sperabunt. » Ac deinceps adjungit: « Ego Dominus Deus vocavi te
 » in justitia, et apprehendam manum tuam, et confirmabo te, et dedi
 » te in testamentum generis, in lucem gentium, ut aperires oculos
 » cæcorum, et de vinculis educeres vinctos, et de domo carceris se-
 » dentes in tenebris. Ego Dominus Deus, hoc meum est nomen; glo-

¹ Sophon. iij, 3 et seqq. — ² Zach. ij, 10 et seqq. — ³ Isai. xi, 1 et seqq.

» invoquent tous le nom du Seigneur, et que leurs têtes se courbent
 » sous le même joug. Des bords des fleuves de l'Éthiopie, ils accou-
 » ront m'offrir des sacrifices.»

§ XVIII. DE ZACHARIE. — Avènement du Christ; une foule de nations viendront à lui.
 Les nations seront le peuple de Dieu.

« Chante et réjouis-toi, fille de Sion; voici que j'arrive, et j'habite-
 » rai avec toi, dit le Seigneur. Et dans ce jour-là une foule de peuples
 » se réfugieront dans le Seigneur et deviendront son peuple; ils habi-
 » teront avec toi, et tu connaîtras que c'est le Seigneur tout-puissant
 » qui m'a envoyé vers toi.»

§ XIX. D'ISAÏE. — Naissance du Christ; il sortira de la race de Jessé, et par lui les
 nations seront appelées à Dieu.

« De la tige de Jessé sortira un rejeton, une fleur naîtra de sa ra-
 » cine, et l'esprit du Seigneur se reposera sur lui; » et tout ce qui
 » suit; puis il ajoute : « Et en ce jour-là s'élèvera la tige de Jessé, et
 » celui qui doit commander aux nations; les peuples espéreront en
 » lui. »

§ XX. LE MÊME. — Avènement du Christ; biens dont les nations seront comblées par
 lui.

« Voici venir mon serviteur, je prendrai sa défense : c'est l'élu de
 » mon cœur, dans lequel je l'ai reçu avec tendresse; mon Esprit s'est
 » répandu sur lui, et il établira parmi les nations le règne de la justice.
 » Il n'élèvera point la voix, il ne laissera pas non plus tout à l'aban-
 » don; on ne l'entendra pas du dehors; il ne brisera point le roseau
 » déjà cassé, et il n'éteindra pas le lin qui fume encore; mais il ju-
 » gera dans la vérité; il sera tout resplendissant de gloire, et il ne sera
 » point brisé, jusqu'à ce qu'il établisse le jugement sur la terre; et les
 » nations espéreront en son nom. » Et bientôt il ajoute : « Je suis le
 » Seigneur Dieu qui vous ai appelé dans la justice; et je prendrai vo-
 » tre main, je vous donnerai la force, car je vous ai donné au monde
 » comme le gage de la naissance, la lumière des nations, pour ouvrir
 » les yeux des aveugles, tirer des fers ceux qui étaient enchaînés, et
 » de la prison ceux qui étaient assés dans les ténèbres. Je suis le Sei-

» riam meam alteri non dabo, neque virtutes meas sculptilibus quæ
 » ab initio erant : ecce venerunt nova quæ nunc annuntio, antequam
 » nuntiaverim indicata sunt vobis ¹. »

§ XXI. AB EODEM. — Declaratio Christi tum ortus, tum vocationis gentium.

» Audite me, insulæ; et attendite, gentes : per tempus multum con-
 » sistet, dicit Dominus : ab utero matris meæ vocavit nomen meum,
 » et posuit os meum quasi gladium acutum, et sub tegumento manus
 » suæ occultavit me : posuit me quasi sagittam electam, et in pharetra
 » sua protexit me. » Et adjungit deinceps : « Ecce dedi te in testa-
 » mentum generis, in lucem gentium, ut sis in salutem usque ad ex-
 » tremum terræ ². »

§ XXII. AB EODEM. — Christi adventus significatio, et vocationis gentium.

« Sic dicit Dominus, qui liberavit te Deus Israel : Sanctificate eum
 » qui negligit animam suam, qui abominabilis est gentibus, servus
 » principum : reges videbunt eum, et surgent principes, et adorabunt
 » eum; » et quæ sequuntur, quibus adjungit : « Tempore accepto au-
 » divi te, et in die salutis adjuvi te : et dedi te in testamentum gen-
 » tium, ut constitueres terram, et consequereris hæreditates desertas,
 » et diceres iis qui in vinculis sunt, Exite; et iis qui in tenebris, ut in
 » lucem prodeant : et in omnibus viis pascentur, et in omnibus se-
 » mitis pastio eorum : non esurient neque sitient, neque percutiet eos
 » æstus neque sol; sed qui miseretur consolabitur, et per fontes aqua-
 » rum ducet eos : et ponam omnem montem in viam, et omnem semi-
 » tam in pabulum eis. Ecce hi de longinquis venient, illi ab aquilone
 » et mari, alii vero ex terra Persarum. Lætamini cœli, et exsultet terra;
 » erumpant montes in lætitiâ, quoniam misertus est Dominus populi
 » sui, et humiles populi sui consolatus est ³. »

§ XXIII. AB EODEM. — Declaratio Christi, et vocatio gentium.

« Attendite auribus vestris, et sectamini vias meas, et audiet me et

¹Isai. XLII, 1 et seqq. — ²Ibid. XLIX, 1 et seqq. — ³Ibid. 7 et seqq.

» gneur Dieu, c'est mon nom. Je ne donnerai point ma gloire à un
 » autre, ni ma puissance et mes vertus aux images taillées qui étaient
 » autrefois; voilà les nouvelles prédictions que je fais, et je vous les
 » découvre avant de les publier partout. »

§ XXI. LE MÊME. — Naissance du Christ ou vocation des nations.

« Hés, écoutez-moi; nations, prêtez l'oreille. Ma parole est stable,
 » dit le Seigneur; dès le sein de ma mère, le Seigneur m'a appelé par
 » mon nom, il a fait de ma bouche une sorte de glaive aigu, et il m'a
 » caché sous l'ombre de sa main; il m'a mis en réserve comme une
 » flèche choisie, il l'a placée dans son carquois. » Puis il dit encore :
 « Je vous ai établi comme le testament de la naissance, la lumière des
 » nations, pour que le salut s'étende par vous jusqu'aux dernières li-
 » mites de la terre. »

§ XXII. LE MÊME. — Avènement du Christ et vocation des nations.

« Voici ce que dit le Seigneur, le Dieu qui a délivré Israël: Glorifiez
 » celui qui fait le sacrifice de son ame, qui est odieux aux nations, et
 » qui devient le jouet des valets de ceux qui gouvernent. Les rois le
 » verront, les princes se lèveront et l'adoreront. » La suite, et il ajoute :
 « Je vous ai exaucé dans le temps favorable, je vous ai aidé au jour
 » du salut; et je vous ai donné comme un gage aux nations, afin que
 » la terre reçût de vous des lois; que les héritages abandonnés vous
 » appartenissent, et que vous pussiez dire à ceux qui étaient dans les
 » fers: Sortez, et à ceux qui étaient dans les ténèbres: Voyez. Ils paraf-
 » tront dans tous les chemins, ils trouveront leur nourriture dans tous
 » les sentiers; ils n'auront à craindre ni la faim ni la soif; ils ne se-
 » ront point brûlés par la chaleur du soleil; parce que l'être miséri-
 » cordieux daignera les consoler et les conduire aux sources d'eau
 » vive; pour eux il aplanira les montagnes, et partout ils pourront sa-
 » tisfaire leurs besoins. Ils viendront de pays lointains, les uns des
 » régions du nord et des bords de la mer; les autres de la terre des
 » Perses. Cieux, soyez dans le ravissement, que la terre se réjouisse,
 » que les montagnes tressaillent de joie, parce que le Seigneur a eu
 » pitié de son peuple, et qu'il a consolé les humbles. »

§ XXIII. LE MÊME. Manifestation du Christ et vocation des gentils.

« Prêtez l'oreille, et entrez dans la voie que j'ouvre devant vous, et
 » votre ame vivra dans la jouissance de tous les biens, et je ferai avec
 » vous une alliance éternelle, gage de ma fidélité à accomplir les pro-

» vivet in bonis anima vestra, et condam vobis testamentum sempiternum, sancta David fidelia. Ecce testimonium gentibus dedi eum, » principem et imperantem gentibus. Gentes quæ non noverant te in- » vocabunt te, et populi qui nesciunt te ad te confugient propter » Dominum Deum tuum, sanctum tuum Israel, quoniam glorificavit » te ¹. » Quando ergo ab his quoque didicimus Christi adventum præparari, ut non solis Judæis, sed omnibus gentibus salutaris foret: age tertium quoque illud ostendamus, quemadmodum in adventu ejus non solum meliora gentibus per prophetas nuntiabantur, sed etiam iis qui ex circumcissione sunt contraria; siquidem plane ruinam et rejectionem judaicæ gentis futuram, propter eorum erga Christum incredulitatem, oracula quæ apud ipsos habentur pronuntiant: ut jam non æquales nos eis, sed etiam longe superiores videamur. Cæterum nunc quoque utar nudis prophetarum locis, nec ea ullo modo contemplanor, cum propter eorumdem perspicuitatem, tum quod libere etiam plenissimam eorum expositionem edituri sumus.

CAPUT III.

QUEMADMODUM IN VOCATIONE GENTIUM, QUÆ PER CHRISTUM FACENDA ERAT, REJECTIONE GENTEM A RITE PROPRIO CULTUQUE DEI CADERE OPORTEBAT.

§ XXIV. AB IEREMIA. — Declaratio rejectionis gentis Judæorum, et adoptionis gentium loco eorum.

« Hæc dicit Dominus: State in viis, et videte, et rogate semitas Domini sempiternas, et videte quænam sit via bona, et ambulate in ea, » et invenietis purgationem animis vestris. Et dixerunt: Non ambulabimus. Constitui super vos speculatores, audite vocem tubæ. Et » dixerunt: Non audiemus. Idcirco audierunt gentes, et qui pascunt » greges in eis ². »

§ XXV. AB EODEM. — Pictatis gentium declaratio, et gentis judaicæ impietatis accusatio, et prædictio malorum quæ post Christi adventum invasura erant eos.

« Domine, fortitudo mea et auxilium meum, et refugium meum in » die malorum, ad te gentes venient ab extremo terræ, et dicent: Vere

¹ Isai. lv, 3 et seqq. — ² Jer. vi, 16 et seqq.

» messes que j'ai faites à David. J'en ai donné pour témoignage aux
 » nations celui qui est le Christ des gentils et qui leur commande. Les
 » nations qui ne vous ont point connu vous invoqueront, et les peuples
 » auxquels vous êtes encore étranger accourront à vous à cause du
 » Seigneur, votre Dieu, de votre saint d'Israël, qui vous a donné la
 » gloire. » Maintenant que les prophéties nous ont appris qu'ainsi se
 préparait l'arrivée du Christ, pour qu'il sauvât, non seulement les
 Juifs, mais tous les gentils, passons au troisième point, et prouvons que
 si, d'un côté, tout devait s'effacer devant les grâces prédites par les
 prophètes aux nations, d'un autre, tout, dans ce grand avènement,
 devait tourner contre les hommes de la circoncision, puisqu'en effet
 les oracles divins, dont ils admettent le témoignage, annoncent que le
 peuple de Judée sera rejeté de Dieu, et à jamais perdu, en expiation
 de son incréduité. D'où il suit nécessairement que, loin d'être leurs
 égaux, nous leur sommes de beaucoup supérieurs. Au reste, j'em-
 ploierai les mêmes armes que plus haut, je rapporterai simplement les
 différens passages des prophètes sans y joindre le plus léger commen-
 taire, soit d'abord parce qu'ils peuvent s'en passer, soit encore parce
 que je me réserve de les développer sans autre préoccupation.

CHAPITRE III.

QU'IL RALLAIT QU'A LA VOCTON DES GENTILS, QUI DEVAIT SE FAIRE PAR LE CHRIST,
 LES JUIFS RENONÇAIENT A LEURS RITE PARTICULIERS ET A LEUR CULTE.

§ XXIV. DE JÉRÉMIE. — Les Juifs sont rejetés, les gentils adoptés.

« Voici ce que dit le Seigneur : Tenez-vous sur les chemins, exami-
 » nez et demandez les sentiers éternels du Seigneur, et voyez quelle
 » est la bonne voie ; suivez-la, et vous y trouverez la guérison de vos
 » ames. Mais ils ont dit : Nous n'y marcherons pas. J'ai placé des
 » sentinelles sur vos remparts, écoutez le son de la trompette. Et ils
 » ont dit : Nous ne l'écouterons pas. Mais les nations l'ont entendu,
 » et ceux qui paissent les troupeaux. »

§ XXV. LE MÊME. — Piété des gentils ; les Juifs accusés d'impiété. Prédiction des
 malheurs qui doivent fondre sur eux après l'avènement du Christ.

« Seigneur, ma force et mon appui, mon refuge au jour du malheur,
 » les nations viendront à vous des extrémités de la terre, en disant :
 » Nos pères n'ont eu que de fausses images, que des idoles sans puis-

» falsa possederunt patres nostri simulacra, et non est in eis utilitas :
 » si faciet sibi homo deos, et hi non sunt dii. Idcirco ego ostendam
 » eis in tempore hoc : notam faciam eis manum meam et virtutem
 » meam, et cognoscent quod nomen mihi Dominus. Peccatum Juda
 » scriptum est stylo ferreo in ungue adamantino, exaratum super lati-
 » tudine cordis eorum. Cum recordata fuerint nemora eorum in ligno
 » condense, et in collibus excelsis et montibus, in agro. Fortitudinem
 » tuam et thesauros tuos in direptionem dabo, et excelsa tua, propter
 » peccata tua, in omnibus finibus tuis : et relinqueris sola, et humilia-
 » beris ab hæreditate tua quam dedi tibi ; et servire te faciam inimicis
 » tuis in terra quam non nosti : quoniam ignis incensus est in furore
 » meo, usque in æternum ardebit ¹. »

§ XXVI. AB AMOS. — De dispersione gentis judaicæ in omnes gentes, et de renova-
 tione adventus et regni Christi, et de vocatione omnium gentium quæ in eo facta
 est.

« Ecce ego mando, et ventilabo in omnibus gentibus domum Israel,
 » quemadmodum ventilatur in vanno et non cadet contritio in terram ;
 » gladio morientur omnes peccatores populi mei qui dicunt : Non ap-
 » propinquabunt neque venient super nos mala. In die illa suscitabo
 » tabernaculum David, quod cecidit, et instaurabo quæ ceciderunt ex
 » eo, et quæ diruta sunt ejus suscitabo, et instaurabo illud sicut dies
 » sæculi, ut exquirant me qui reliqui sunt ex hominibus, et omnes
 » gentes, super quas invocatum est nomen meum super eas : dicit
 » Dominus qui facit hæc omnia ². »

§ XXVII. A MICHÆA. — Accusatio magistratum gentis Judæorum, et significatio deso-
 lationis metropolis eorum, adventusque Christi, et domus Dei, quæ est Ecclesia
 ejus, verbique et legis progressio, et gentium cunctarum vocatio.

« Audite nunc demum hæc, qui præestis domui Jacob, et qui reli-
 » qui estis ex domo Israel, qui abominamini iudicium et omnia recta
 » pervertitis, qui ædificatis Sion in sanguinibus et Hierusalem in in-
 » justitiis : qui ei præsumunt cum muneribus judicaverunt, et sacerdotes
 » ejus cum mercede responderunt, et prophetæ ejus cum argento divi-
 » narunt, et super Dominum requieverunt, dicentes : Nonne Dominus

¹ Jer. XVI, 19 et seqq. — ² Amos. IX, 9 et seqq.

» sance et inutiles : les dieux que se font les hommes ne sont pas des
 » dieux. Je vais donc leur montrer maintenant la force de mon bras,
 » et ils connaîtront que je suis le Seigneur. Le péché de Juda est écrit
 » sur son cœur avec un stylet de fer à la pointe de diamant. Ils n'ont
 » pas oublié leurs retraites secrètes sous l'ombre de leurs grands bois,
 » sur les hautes collines, sur les montagnes et dans les champs. Tout
 » ce qui faisait ta force, tes trésors, tes hauts lieux, je livrerai tout au
 » pillage, pour punir les péchés dont tu t'es souillée dans tous les lieux
 » que tu habites ; tu seras abandonné, et tu perdras l'héritage que je
 » t'avais donné ; tu seras l'esclave de tes ennemis sur une terre étran-
 » gère ; car le feu de ma colère s'est allumé, et il brûlera éternelle-
 » ment. »

§ XXVI. AMOS. — Dispersion de la nation juive ; le monde renouvelé ; règne du Christ et vocation de tous les gentils.

« Voici ce que j'ordonne : La maison d'Israël sera agitée parmi
 » toutes les nations, comme le blé dans le van, sans qu'il en tombe un
 » seul grain à terre ; ils mourront par le glaive tous les pécheurs qui
 » disent : Ces maux dont on nous menace ne viendront pas nous frap-
 » per, ils n'approcheront pas de nos demeures. Dans ce jour-là, je
 » ferai sortir de ses ruines le temple de David, je relèverai tout ce qui
 » est tombé, je rebâtirai ses murs couchés dans la poussière, je lui
 » rendrai toute sa beauté première, afin que tous ceux qui auront
 » survécu, et que toutes les nations qui ont été appelées en mon nom
 » viennent à moi. C'est le Seigneur qui l'a dit, c'est le Seigneur qui
 » l'a fait. »

§ XXVII. MICHÉE. — Les chefs des Juifs sont condamnés ; désolation de leur ville principale ; avènement du Christ. La maison de Dieu qui est son Église ; progrès de sa doctrine et propagation de sa loi ; vocation des gentils.

« Écoutez ces dernières paroles, vous qui gouvernez la maison de
 » Jacob, débris de la maison d'Israël, qui avez la justice en horreur,
 » et qui portez partout la corruption, qui bâtissez Sion dans le sang,
 » et Jérusalem des fruits de l'iniquité : ses magistrats ont rendu la
 » justice au poids de l'or, l'argent a ouvert la bouche des prêtres, ses
 » prophètes ont vendu leurs paroles, et ils ont osé se reposer sur le
 » Seigneur en disant : Le Seigneur n'est-il pas avec nous ? le malheur
 » ne saurait nous atteindre. Eh bien ! c'est à cause de vous que Sion

» nobiscum est? non venient super nos mala. Idcirco propter vos Sion
 » quasi ager arabitur, et Hierusalem quasi pomorum custodia erit, et
 » mons domus Dei in nemus sylvæ. Et erit in novissimo dierum mani-
 » festus mons Domini, paratus super vertices montium, et extolletur
 » super colles, et festinabunt ad illum populi, et ibunt gentes multæ,
 » et dicent: Venite, ascendamus in montem Domini, et in domum Dei
 » Jacob; et ostendent nobis viam ejus, et ambulabimus in semitis
 » ejus, quoniam in Sion egredietur lex, et verbum Domini de Hieru-
 » salem ¹. »

§ XXVIII. A ZACHARIA. — Declaratio de Christi adventu, et Judæorum bellici appa-
 ratus perniciēs, gentiumque pax, et regnum Domini usque ad terminos orbis
 terræ.

« Gaude vehementer, filia Sion; prædica, filia Hierusalem: ecce Rex
 » tuus venit tibi justus et salvator: ipse mansuetus, et sedens super
 » jumento et pullo adolescente; et perdet currus ex Ephræm, et equum
 » ex Hierusalem: et perdet arcum bellicum, et abundantia pacis ex
 » gentibus: et principatum obtinebit a mari usque ad mare, et a flu-
 » minibus per exporrectiones terræ ². »

§ XXIX. A MALACHIA. — Recusatio gentis judaicæ, et corporalis ipsorum ex lege
 Moysis adorationis rejectio, spiritali introducta in omnes gentes adoratione per
 Christum.

« Non est mea voluntas in vobis, dicit Dominus omnipotens, et sa-
 » crificium non suscipiam de manibus vestris, quoniam ab ortu solis et
 » usque ad occasum nomen meum glorificatum est in gentibus, et in
 » omni loco incensum offertur nomini meo et hostia munda: quoniam
 » magnum nomen meum in gentibus, dicit Dominus omnipotens, vos
 » autem profanatis illud ³. »

§ XXX. AB ESALA. — Judaicæ gentis ruina, verbique Dei et legis novæ ejusque domus
 divalgatio, et pietatis omnium gentium declaratio.

« Relinquetur filia Sion ut umbraculum in vinea, et sicut fructuum
 » custodia in cucumerario, sicut civitas in obsidione. » Ac deinceps
 adjungit: « Quomodo facta est meretrix civitas fidelis Sion? in qua

¹ Mich. III, 1 et seqq., IV, 1 et seqq. — ² Zach. IX, 9 et seqq. — ³ Malach. I, 10
 et seqq.

» sera labourée comme un champ, Jérusalem ne sera plus qu'un cel-
 » lier où les fruits sont mis en réserve, et la montagne où s'élève le
 » temple de Dieu ne sera plus à son tour qu'une forêt. Et à la fin des
 » temps, la montagne du Seigneur s'élèvera, elle sera assise sur le
 » sommet des monts, sur les hautes collines, et l'on verra y accourir
 » les peuples et les nations en disant : Venez, montons sur la monta-
 » gne du Seigneur et dans la maison du Dieu de Jacob ; et ils nous en
 » montreront le chemin, et nous marcherons dans sa voie, parce que
 » la loi sortira de Sion, et la parole du Seigneur, de Jérusalem. »

§ XXVIII. ZACHARIE. — Avènement du Christ ; les préparatifs de guerre que font les Juifs sont ruinés ; paix des gentils ; règne du Seigneur jusqu'aux extrémités de la terre.

« Réjouis-toi, fille de Sion ; fille de Jérusalem, pousse des cris d'al-
 » légresse ; voici venir ton roi, ton roi juste et ton sauveur ; il est doux
 » et bon, il vient assis sur une ânesse et sur le poulain de l'ânesse. Il
 » brisera les chariots d'Ephraïm, et il exterminera les coursiers de
 » Jérusalem ; l'arc de guerre sera rompu ; la paix versera l'abondance
 » parmi les nations, et il étendra son empire des rivages d'une mer à
 » ceux d'une autre mer, et depuis les rives du fleuve jusqu'aux der-
 » nières limites de la terre. »

§ XXIX. MALACHIE. — La nation juive est rejetée, ainsi que le culte charnel établi d'après la loi de Moïse ; le culte spirituel introduit parmi les nations par Jésus-Christ.

» Mon cœur n'est point avec vous, dit le Seigneur tout-puissant,
 » et je n'accepterai point les sacrifices offerts par vos mains, car de-
 » puis le lever du soleil jusqu'à son coucher mon nom est glorifié parmi
 » les nations, et partout l'on brûle un encens pur devant moi et l'on
 » m'offre des victimes sans tache. Mon nom est grand parmi les
 » nations, dit le Seigneur tout-puissant ; mais vous, vous le désho-
 » norez. »

§ XXX. ISAÏE. — La puissance des Juifs est détruite ; propagation de la parole de Dieu, de la loi nouvelle et de son empire ; piété de toutes les nations.

« La fille de Sion sera abandonnée comme le berceau dans la vigne,
 » comme la cabane dans un champ de concombres, comme une ville
 » assiégée ; » puis il ajoute : « Comment la cité fidèle de Sion n'est-
 » elle plus qu'une ville prostituée ? La justice s'y est endormie, et Sion
 » est entre les mains des meurtriers. » Il dit encore : « Ils ressemblent-

» justitia somnum cepit in ea, nunc autem interfectores. » Et ad hæc :
 « Erunt enim sicut terebinthus abjectis foliis, et sicut hortus aquam
 » non habens. Et erit fortitudo eorum ut stipula stuppæ, et quæstus
 » eorum ut scintillæ ignis : et comburentur in qui et peccatores simul,
 » et non erit qui exstinguat. » His omnibus adjungit : « Et erit in novis-
 » simis diebus manifestus mons Domini, et domus Dei in summis mon-
 » tium, et extolletur super colles. Et venient ad eum omnes gentes ; et
 » ibunt gentes multæ, et dicent : Venite, ascendamus in montem Do-
 » mini et in domum Dei Jacob : et annuntiabit nobis viam suam, et
 » ambulabimus in ea. Nam de Sion exhibit lex, et verbum Domini de
 » Hierusalem : et judicabit inter gentes ¹. »

§ XXXI. AB EODEM. — Sublatio gloriæ populi Judæorum, et gentium conversio a simulacrorum cultu in Deum universi, et de desolatione judaicarum urbium, et de incredulitate eorum erga Deum.

« Hæc dicit Dominus Sabaoth : Et erit quemadmodum si quis col-
 » ligat spicam in convalle solida, et relicta in ea sit stipula ; aut tan-
 » quam si baccæ olivæ duæ vel tres in summo sublimium, vel quatuor
 » vel quinque in ramis eorum relictæ fuerint. Hæc dicit Dominus Deus
 » Israel : Die illa confidens erit homo in eo qui fecit ipsum ; oculi au-
 » tem ejus ad sanctum Israel respicient ; et non confident in altaribus,
 » neque in operibus manuum suarum quæ fecerunt digiti ipsorum :
 » neque adspicient ligna et abominationes suas die illa. Erunt civitates
 » tuæ relictæ, quemadmodum defecerunt Amorrhæi et Evæi a facie
 » filiorum Israel, et erunt deserta : quoniam deseruisti Deum Salva-
 » torem tuum, et Domini Dei tui non recordatus es. Propterea plan-
 » tabis plantationem infidelem : quacumque autem die plantaveris,
 » decipieris ². »

§ XXXII. AB EODEM. — Expositio eversionis judaicarum urbium, et gentium lætitiæ secundum Deum.

« Dominè Deus meus, glorificabo te, laudabo nomen tuum, quoniam
 » fecisti res mirabiles, consilium antiquum, verum. Fiat, Domine,
 » quoniam posuisti civitates in tumulum, civitates munitas, ut cadent
 » earum fundamenta. Impiorum civitas in æternum non ædificabitur :

¹ Isai. 1, 8 et seqq. — ² *Ibid.* xvii, 5 et seqq.

» sont au térébinthe dépouillé de ses feuilles, et à un jardin sans eau.
 » Votre force sera comme une étoupe sèche, les fruits de votre tra-
 »vail comme une étincelle ; l'homme injuste et le pécheur seront dé-
 »vorés ensemble par le feu, et il n'y aura personne pour l'éteindre. »
 A tout ceci il ajoute : « Dans les derniers jours apparaîtra la monta-
 » gne du Seigneur, et la maison de Dieu s'élèvera sur le sommet des
 » des monts et sur les collines. Les nations s'y rendront en foule ; les
 » peuples y accourront en disant : Venez, montons sur la montagne
 » du Seigneur ; entrons dans la maison du Dieu de Jacob ; il nous
 » montrera le chemin qu'il a tracé lui-même, nous y marcherons.
 » Car c'est de Sion que sortira la loi, et de Jérusalem, la parole de Dieu ;
 » et il jugera les nations. »

§ XXXI. LE MÊME. — La gloire du peuple juif est anéantie ; les nations renoncent au culte des idoles ; elles se convertissent à Dieu ; désolation des villes de Judée ; incrédulité de ce peuple.

« Voici ce que dit le Seigneur des armées : Il sera semblable à un
 » homme qui glane dans une vallée où quelques épis ont été laissés,
 » ou à celui qui recueillerait deux ou trois baies d'olives oubliées sur
 » les branches les plus élevées de l'arbre, ou bien quatre ou cinq sur
 » leurs rameaux. En ce temps-là, dit le Seigneur Dieu d'Israël, l'homme
 » mettra sa confiance dans celui qui l'a créé, et ses yeux se tourneront
 » vers le saint d'Israël. Il n'attendra plus rien des autels qu'il a élevés,
 » ni des ouvrages de ses mains, et il n'abaissera plus ses regards sur
 » les bois et les idoles que ses doigts ont façonnés ; les villes seront
 » abandonnées, comme on vit les Amorrhéens et ceux d'Éva s'éloigner
 » des enfans d'Israël ; partout le désert et la solitude, parce que tu as
 » renoncé à Dieu ton Sauveur, et que dans ton cœur ingrat s'est effacé
 » le souvenir du Seigneur ton Dieu. C'est pourquoi toutes tes planta-
 » tions trahiront ton espoir, et quel que soit le jour où tu sèmes, tu seras
 » trompé dans tes vœux.

§ XXXII. LE MÊME. — Destruction des villes de la Judée ; allégresse des gentils selon Dieu.

« Seigneur mon Dieu, je vous glorifierai, je chanterai votre saint
 » nom, parce que vous avez fait des prodiges, et qu'ainsi s'est mani-
 » festée la vérité de vos desseins éternels. Que votre volonté s'accom-
 »plisse, car vous avez couché des villes tout entières dans le tombeau,
 » des villes défendues par des remparts ; leurs fondemens se sont
 » écroulés. La ville habitée par un peuple impie ne se relèvera jamais

» propterea benedicet tibi populus inops, et civitates hominum inju-
 » rias ferentium benedicent tibi : factus enim es omni civitati humili
 » adjutor, et mœrore affectis propter indigentiam protectio. Et faciet
 » Dominus Sabaoth omnibus gentibus in monte hoc : bibent lætitiã,
 » bibent vinum, ungentur unguento in monte hoc. Trade hæc omnia
 » gentibus, consilium enim hoc in omnes gentes : devoravit mors in-
 » valescens. » Et rursus : « Abstulit Deus omnem lacrymam ab omni
 » facie, probrum populi abstulit Deus ab omni terra. Os enim Domini
 » locutum est ¹. »

§ XXXIII. AB EODEM. — Donorum promissio ad olim desertam a gentibus Ecclesiam,
 et judaicæ gentis desperatio, et redargutio peccatorum eorum, et omnium gentium
 vocatio.

« Ne recordamini prima, et antiqua ne computate : quoniam ecce
 » ego facio nova quæ nunc orientur, et cognoscetis ea : et faciam in
 » deserto viam, et ubi non est aqua fluvios : et benedicent mihi bestię
 » agri, sirenes et filiæ passerum, quoniam dedi in deserto aquam, ut
 » potum darem generi meo, electo populo meo quem acquisivi. Vir-
 » tutes meas narrate. Non nunc vocavi te, Jacob; neque laborare te
 » feci, Israel. Non obtulisti mihi pecudes holocausti tui, neque in
 » sacrificiis tuis glorificasti me; non servisti mihi in donis, nec labore
 » te affeci in thure, neque comparasti mihi argento incensum, neque
 » adipem victimarum tuarum concupivi : sed in peccatis tuis et in in-
 » justitiis tuis præfui tibi. » Et in sequentibus ait : « Convertimini ad
 » me, et salvi eritis, qui venitis ab extremo terræ. Ego sum, et non est
 » alius, per me ipsum juro : vere exhibit de ore meo justitia. Verba mea
 » non revertentur; quoniam mihi omne genu curvabitur, et jurabit
 » omnis lingua Deum verum, dicens : Justitia et gloria ad eum veniet,
 » et erubescunt omnes qui disjungunt seipsos a Domino ². »

§ XXXIV. AB EODEM. — Declaratio Christi ad homines adventus, et redargutio gentis
 Judæorum, et cunctis gentibus promissio bonorum.

Sic dicit Dominus : « Quis est hic liber repudii matris vestræ, in

¹ Isai. xxv, 1 et seqq. — ² Ibid. xlIII, 18 et seqq.

» de ses ruines. Mais un peuple pauvre vous bénira; vous serez béni
 » par un peuple long-temps affligé; car vous êtes devenu l'appui
 » des humbles, le protecteur de ceux qui étaient abattus par le cha-
 » grin, et voici les biens que le Dieu des armées a préparés à toutes
 » les nations sur cette montagne; elles boiront la joie à pleine coupe,
 » pour elles coulera le vin, et elles se parfumeront des plus douces
 » odeurs. Exécutez vos grands desseins sur les nations; la mort a tout
 » englouti. » Puis il dit : « Dieu a séché les larmes dans tous les yeux,
 » a effacé l'opprobre de son peuple. Car c'est la bouche du Seigneur
 » qui a parlé. »

§ XXXIII. LE MÊME. — Grâces promises à l'Église abandonnée jadis par les nations, désespoir des Juifs; blâme de leurs péchés; vocation de toutes les nations.

« Ne vous souvenez plus du passé, oubliez ce qui s'est fait autrefois;
 » car voici des prodiges tout nouveaux qui vont apparaître aujour-
 » d'hui, et vous les verrez. J'ouvrirai un chemin dans le désert, des
 » fleuves vont couler dans des lieux où il n'y a pas d'eau; et les bêtes
 » sauvages, les sirènes et les petits des oiseaux me béniront, parce que
 » j'ai fait jaillir l'eau dans le désert pour abreuver mon peuple, le peu-
 » ple que j'ai choisi. Chantez ma puissance. Ce n'est pas toi que j'ai
 » appelé, Jacob; Israël, tu ne t'es pas fatigué à mon service. Tu ne
 » m'as point offert tes béliers en holocauste, tu ne m'as pas glorifié
 » dans tes sacrifices; tu ne t'es pas épuisé pour moi dans tes oblations;
 » ce n'est pas pour moi que tu as acheté de l'encens, et je n'ai pas dé-
 » siré la graisse de tes victimes. Mais c'est toujours à moi que s'adres-
 » saient tes outrages, contre moi que tu commettais l'injustice. » Il dit
 encore dans la suite du chapitre : « Vous vous êtes tournés vers moi, et
 » vous serez sauvés, vous qui venez des extrémités de la terre. Je suis
 » votre Dieu, il n'en est point d'autre que moi; c'est par moi que je jure :
 » la justice sortira de ma bouche, mes paroles ne changeront pas; tout
 » genou fléchira devant moi, la langue de toutes les nations jurera par
 » le vrai Dieu, en disant : la justice et la gloire viendront à lui, et
 » la honte rougira le front de ceux qui se séparent du Seigneur. »

§ XXXIV. LE MÊME. — Le Christ vient parmi les hommes; reproches adressés aux Juifs; grâces promises à tous les gentils.

Voici ce que dit le Seigneur : « Quel est cet acte de divorce par le-
 » quel j'ai répudié votre mère? A quel créancier vous ai-je vendus?
 » Ce sont vos péchés qui vous ont fait vendre; c'est à cause de vos

» quo emisi eam? aut cui debitori vendidi vos? ecce, peccatis vestris
 » venditi estis, et iniquitatibus vestris emisi matrem vestram : quoniam
 » veni, et non erat homo; vocavi, et non erat qui audiret : » et reli-
 qua, quibus adjungit : « Ambulantes in tenebris, et non est eis lux :
 » confidite in nomine Domini, et ianitimini Deo vestro : ecce omnes
 » vos ignem incenditis, corroboratis flammam : ambulate lumine ignis
 » vestri, et flamma quam accendistis. Propter me facta sunt hæc vo-
 » bis, in tristitia dormietis; » et quæ sequuntur, quibus adjungit :
 « Audite me, audite me; populus meus et reges, ad me aures inten-
 » dite : quoniam lex a me egredietur, et iudicium meum in lumen
 » gentium : appropinquat cito justitia mea, et egredietur quasi lux
 » salutare meum, et in brachium meum gentes sperabunt ¹. »

§ XXXV. AB EODEM. — Redargutio impiarum injuriarum gentis judaicæ, et religionis
 eorum ruina : vocationis autem omnium gentium patefactio.

« Numquid non robusta est manus Domini ad salvandam? aut gra-
 » vata est auris ejus, ut non audiat? sed peccata vestra dividunt iater
 » vos et Deum, et propter peccata vestra avertit faciem suam a nobis
 » ne misereatur. Manus enim vestræ fœdatæ sunt sanguine, et digiti
 » vestri in peccatis : labia autem vestra locuta sunt iniquitatem, et
 » lingua vestra injustitiam meditatur : nullus loquitur justa, neque est
 » iudicium verum : confidunt in-
 » vanis, loquuntur inania : quoniam
 » concipiunt laborem, et pariunt iniquitatem : ova aspidum fregerunt,
 » et telam araneæ texunt, et qui vult ex ovis eorum comedere, ubi
 » contrivit, lotium invenit, et in eo regulum : tela eorum non erit in
 » vestimentum, neque operientur ex operibus suis. Opera enim eorum,
 » opera iniquitatis : pedes autem eorum ad improbitatem currunt,
 » veloces ad effundendum sanguinem : et cogitationes eorum, cogi-
 » tationes insipientium. Contritio et miseria in viis eorum : semitæ
 » eorum distortæ, per quas transeunt et nesciunt pacem. Idcirco
 » amotum est iudicium ab eis, et non comprehendit eos justitia. Cum
 » expectarent lucem, factæ sunt eis tenebræ : expectantes splendo-
 » rem, in obscuritate noctis ambulaverunt : manu explorabunt ut cæci
 » parietem, et quasi ipsis oculi non sint contrectabunt : cadent in me-
 » ridie, quasi in media nocte : tanquam morientes ingemiscent, et

¹ Isai. L, 1 et seqq.

» iniquités que j'ai répudié votre mère; car je suis venu à vous, et per-
 » sonne n'a voulu me recevoir, j'ai parlé, personne n'a voulu m'en-
 » tendre. » Il ajoute : « Ils marchent dans les ténèbres, la lumière ne
 » les éclaire pas. Mettez votre espoir dans le nom du Seigneur, appuyez-
 » vous sur votre Dieu. Mais vous allumez tous le feu, vous donnez des
 » aliments à la flamme; marchez donc à l'éclat des feux que vous avez
 » préparés. C'est moi qui vous ai frappés, vous vous endormirez dans
 » vos douleurs. » Il dit encore : « Écoutez-moi, écoutez-moi; peuples,
 » et vous rois, prêtez l'oreille, car c'est de moi que sortira la loi, et ma
 » justice éclairera les nations; le juste que je dois leur envoyer est pro-
 » che, le Sauveur que j'ai promis va s'élever sur vous comme un
 » flambeau lumineux, et les gentils espéreront en mon bras. »

§ XXXV. LE MÊME. — Le Seigneur reproche aux Juifs leurs impiétés et leurs outrages; leur religion abolie; vocation de tous les gentils.

« La main du Seigneur n'est-elle pas assez forte pour sauver? Son
 » oreille est-elle endurcie au point de ne pouvoir entendre? Mais ce
 » sont vos crimes qui ont jeté la division entre Dieu et vous, et c'est à
 » cause de vos iniquités qu'il a détourné de vous son visage, pour
 » rester insensible à vos plaintes. Car le sang a souillé vos mains, et
 » l'iniquité vos doigts; l'iniquité s'est assise sur vos lèvres, votre
 » bouche médite le mensonge; il n'y a plus parmi vous ni justice ni
 » vérité; ils mettent leur confiance dans le néant, leur parole n'est
 » point sincère; ils conçoivent l'affliction, et ils enfantent l'iniquité;
 » les œufs d'aspics sont éclos, les araignées ourdissent leurs toiles,
 » et celui qui veut manger de ces œufs n'y trouve qu'une eau impure;
 » et dans cette eau un basilic; leur toile ne servira point à les couvrir,
 » et leur travail sera sans fruit. Car leurs œuvres sont des œuvres d'i-
 » niquité; leurs pieds courent au crime, et ils sont agiles pour répan-
 » dre le sang; leurs pensées sont des pensées injustes. Sur leurs pas
 » s'avancent la désolation et la misère; les sentiers où ils s'égareront
 » sont pas droits, et la paix s'enfuit loin d'eux. Voilà pourquoi la jus-
 » tice les a abandonnés, et qu'elle ne vient plus les trouver. Ils atten-
 » daient la lumière, les ténèbres les ont enveloppés; ils attendaient la
 » splendeur de ses rayons, et ils ont marché dans l'obscurité de la
 » nuit; semblables à des aveugles, ils étendront leurs mains vers la
 » muraille, et ils la toucheront comme s'ils n'avaient point d'yeux;
 » ils tomberont en plein midi, comme s'ils étaient au milieu de la

» quasi ursus et columba simul incedent; » et quæ sequuntur, quibus adjungit : « Et timebunt qui ab occasu existunt nomen Domini, et qui » ab ortu solis nomen gloriosum ¹. » Cæterum, cum plurimæ ejusdem argumenti sint prophetiæ, testimoniis hisce quæ hic apposuimus contenti erimus; atque ea suo tempore rursus repetentes, explanabimus. Interea vero, quando ad verbum abunde talibus testimoniis usi sumus, satis nos ostendisse arbitramur, nihil amplius quam reliquas gentes habere Judæos. Sive enim illius amici Dei Abrahæ benedictionis se solos dicunt esse participes, propterea quod ab illo sint oriundi : jam Deus palam pollicitus est gentibus quoque parem non modo ipsi Abrahæ, sed et Isaac et Jacob benedictionem se impertiturum; quippe qui benedicendas esse iidem ut illos omnes gentes prædixerit, et sub unam eandemque cum beatis illis Deique amicis viris lætitiæ, reliquas quoque gentes invitet, juxta illud : « Lætamini, gentes, cum populo ejus; » et illud : « Principes populorum congregati sunt cum » Deo Abraham ². » Sive de regno Dei, quasi illius facti hæredes, glorientur; jam in reliquis quoque gentibus regnaturum Deum divina oracula ostendunt : « Dicite enim, *inquit*, in gentibus, quod Dominus » regnavit ³. » Et rursus : « Regnavit Deus super omnes gentes ⁴. » Sive ad sacerdotii munus et ad cultum Deo exhibendum se electos dictitant, demonstrandum erit quemadmodum gentibus quoque æquale ministerium sermo divinus se impertiturum promiserit, ubi ait : « Afferte Domino, familiæ gentium, afferte Domino gloriam et » honorem : tollite hostias, et ingredimini in atria ejus ⁵. » Quibus etiam illud apud Esaiam oraculum adjungere poteris, quod ita habet : « Et altare Domino in terra Ægypti, et cognoscent Ægyptii Dominum, » et facient sacrificia, et vovebunt vota Domino, et reddent ⁶. » Ubi item illud tibi erit considerandum attentius, quod extra Hierusalem in Ægypto altare Domino constituendum, et illic sacrificaturos Ægyptios vota que Domino et facturos et reddituros prophetia significet. Non ergo in Ægypto solum, sed in ipsa quoque vera Hierusalem, quæcumque ea intelligatur, omnes gentes, necnon ipsi omnium superstitiosissimi Ægyptii, ad id quod ex sententia non ex scripto in-

¹ Isai. LIX, 1 et seqq. — ² Psalm. XLVI, 10. — ³ Psal. xcv, 10. — ⁴ *Ibid.* XLVI, 9. — ⁵ *Ibid.* XXI, 28. — ⁶ Isai. XIX, 21.

» nuit; ils pousseront des gémissemens semblables à ceux des mœurs; ils rugiront comme des ours et soupireront comme la colombe ¹. » Il dit encore : « Et les peuples de l'occident révéleront le nom du Seigneur, les peuples de l'aurore célébreront sa gloire. » Au reste, comme il y a mille prophéties qui appuient ce que j'ai avancé, je me bornerai aux preuves que j'ai établies ici, et, quand le moment sera venu, j'aurai soin de les expliquer, rapportant fidèlement et mot pour mot les témoignages des oracles divins. Je crois avoir suffisamment démontré que les Juifs n'ont pas été plus favorablement traités que les autres nations. En effet, s'ils prétendent que c'est sur eux seuls que doivent s'étendre les effets de la bénédiction que Dieu a accordée à Abraham, parce que c'est de lui qu'ils tirent leur origine, on leur répondra que Dieu a solennellement promis aux nations qu'elles recueilleraient les grâces attachées à la bénédiction non pas seulement d'Abraham, mais d'Isaac et de Jacob; car le Seigneur qui avait annoncé qu'il bénirait les nations aussi bien que les Juifs, appelle les gentils à partager la sainte allégresse et le bonheur des patriarches et des amis de Dieu. Ne dit-il pas en effet : « Réjouissez-vous, nations, partagez l'allégresse de son peuple; » et encore : « Les princes des peuples se sont tous réunis au Dieu d'Abraham. » S'ils se glorifient d'être les héritiers du royaume de Dieu, les oracles divins montrent que Dieu règnera aussi sur les nations : « Annoncez, disent-ils, annoncez le règne de Dieu parmi les nations. » Et ailleurs : « Dieu a régné sur toutes les nations. » Se vantent-ils d'avoir été choisis pour exercer les fonctions du sacerdoce et du culte, il ne sera pas difficile de prouver que Dieu a fait aussi cette promesse aux gentils, quand il dit : « Apportez au Seigneur, apportez, familles des nations, votre tribut de gloire et d'hommages; immolez les victimes, et entrez dans son sanctuaire. » Vous pouvez y joindre ces paroles d'Isaïe : « Un autel sera élevé au Seigneur sur la terre d'Égypte, et Dieu sera connu des Égyptiens qui lui offriront des sacrifices, et accompliront les promesses qu'ils avaient exprimées dans leurs vœux au Seigneur. » Et il faudra faire ici cette observation importante, qu'un autel sera dressé hors de l'enceinte de Jérusalem, sur la terre d'Égypte; que les peuples de cette contrée offriront des sacrifices au Seigneur, qui exaucera les vœux qu'ils lui auront adressés, comme nous l'apprennent les prophéties. Ce n'est pas seulement en Égypte, mais c'est aussi dans la véritable Jérusalem, de quelque manière qu'on

¹ Ici la traduction s'éloigne des Septante pour se rapprocher de la Vulgate.

interpretandum sit, tabernaculorum solemnè celebrandum iavitantur. Quod si olim factus est pars Domini populus ejus Jacob, faniculus hæreditatis ejus Israel, at in posterum gentes quoque omnes Domino in sortem esse tribuendas dictum est, ubi videlicet illi sic ait Pater: « Postula a me, et dabo tibi gentes hæreditatem. » Etenim « dominaturum esse non in Judæa solum, sed a mari usque ad mare, et fines » orbis terræ, » prophetia clamat, « omnesque illi gentes esse servituras, benedicendasque esse in eo omnes tribus terræ. » Hac autem causa hoc factum est, ut Deus universi in conspecta omnium gentium salutare suum notum faceret: nos vero jam ante notavimus nomen Jesus, si ex hebraica lingua in Græcam convertatur, σωτήριον significare, quod Latine dicitur *salutare*, ut nihil aliud sit salutare Deï, quam Salvatoris nostri Jesu Christi appellatio. Huic rei fidem facit Simeon in Evangelio, qui, accepto puero, ipso utique Jesu, intra manus, sic oravit: « Nunc dimittis servum tuum, Domine, secundum » verbum tuum in pace: quia viderunt oculi mei salutare tuum, quod » parasti ante faciem omnem populorum, lumen ad revelationem gentium¹. » Hoc ipsum igitur salutare Psalmerum quoque auctor significavit, cum dixit: « Notum fecit Dominus salutare suum, in conspectu » gentium revelavit justitiam suam. » Similiter apud Esaiam omnes homines hoc ipsum salutare intuentes, Deum universi dicuntur adoraturi, qui salutare suum omnibus abunde sit largiturus; et adoraturi non in hac inferiori Hierusalem quæ est in Palæstina, sed unumquemque ex loco suo, et omnes quicumque sint in insulis gentium: quo tempore oraculum illud finem accipiet quod affirmat omnes homines invocare non amplius deos patrios, neque simulacra aut dæmones, sed nomen Domini, et servire illi sub jure uno, et illi a terminis fluminum Æthiopiæ rationales et incruentas hostias per novum Christi Testamentum, non in inferiori Hierusalem, neque in eo quod in illa est altari, sed in ejus Æthiopiæ finibus, de qua jam dictum est, oblaturos. Quod si magnum quiddam est Dei populum et esse et censeri, et unum hoc divinatorum promissorum maximum est, ubi ab ipso Deo de iis qui seipso digni sint dicitur: « Ero illorum Deus, et ipsi » erunt populus meus²; » meritoque antea gloriabatur Israel, quasi

¹ Luc. II, 29. — ² Jerem. VII, 23.

l'entende, que toutes les nations et les Égyptiens, les plus superstitieux de tous les peuples, sont invités à célébrer la fête des tabernacles, dont il faut chercher l'interprétation non dans les mots, mais dans la pensée qui les a dictés. Que si le peuple de Jacob a été jadis le peuple de Dieu, le lien de l'héritage d'Israël, il a été dit aussi qu'à l'avenir toutes les nations appartiendraient au Seigneur, selon la parole que le Père adresse à son Fils : « Demandez, et je vous donnerai les nations » en héritage. » En effet les livres saints proclament « qu'il ne régnera pas seulement sur la Judée, mais que son empire s'étendra » d'une mer à l'autre, jusqu'aux extrémités de la terre ; que toutes les » nations obéiront à ses ordres, et qu'en lui seront bénies toutes les » familles de la terre. » Voilà pourquoi Dieu a envoyé son salut à toutes les nations de l'univers. J'ai déjà fait remarquer que le mot *Jésus*, traduit de l'hébreu en grec, se dit σωτήριον, et en latin *salutare*, en telle sorte que ce mot *salut de Dieu* n'est autre chose que le nom de Jésus-Christ notre Sauveur. C'est ce que montre clairement Siméon qui, ayant pris l'enfant dans ses bras, c'est-à-dire Jésus, s'écria : « C'est maintenant, Seigneur, que vous laissez mourir en paix votre serviteur, selon » votre parole ; car mes yeux ont vu le Sauveur que vous nous donnez, » et que vous avez exposé aux yeux de tous les peuples, comme la lumière qui doit éclairer les nations. » C'est aussi ce qu'a entendu le psalmiste, quand il a dit : « Le Seigneur a fait connaître le Sauveur, » et éclater sa justice en présence des nations. » Ainsi quand, dans Isaïe, tous les hommes contemplant le salut, c'est Dieu qu'ils adorent, Dieu qui doit leur donner à tous les grâces du salut. Mais cet hommage de leurs adorations, ce n'est pas seulement dans la Jérusalem de la Palestine, c'est chacun dans leur pays qu'ils l'offriront à Dieu, avec tous les peuples qui habitent dans les îles des nations, lorsque s'accomplira cette prophétie, que tous les hommes n'adresseront plus leurs prières aux dieux de leurs pays, ni aux idoles, ni aux démons, mais au Seigneur, et que tous, réunis sous une même loi, le serviront avec amour, et lui offriront, comme gage de la nouvelle alliance, des sacrifices d'intelligence, où le sang cessera de couler, non dans l'enceinte de Jérusalem, non sur ses autels, mais sur les confins de l'Éthiopie et au bord de ses fleuves. S'il est beau d'être appelé le peuple du Seigneur, si c'est la plus belle des grâces exprimées dans les prophéties, qui nous enseignent que Dieu dit en parlant de ceux qu'il a choisis : « Je serai leur Dieu, et ils seront mon peuple ; » que si Israël se glorifiait d'abord avec raison de l'heureux privilège d'être seul ce peuple de

qui solus Dei populus esset : hoc quoque bonum, tum cum ad populum illum advenerit Dominus, gentibus se largiturum pollicetur, dicens : « Ecce ego venio, et habitabo in medio tui ; et confugient gentes » multæ ad Dominum, et erunt ei in populum ¹. » De quibus illud item satis apte dicitur : « Et dicam non populo meo, Populus meus es tu : » et ipse dicet, Dominus Deus meus es tu ². » Si vero non alius, sed ipse est Christus qui de radice Jesse oriturus a prophetis prædicetur, et hoc ipsis quoque Hebræis habetur indubitatum, adeo ut nullo pacto quispiam de hoc ambigat : considera jam quemadmodum hic surrecturus ad imperandum non ipsi Israel, sed gentibus, palam sit dictus : nec ipse Israel, sed gentes in eo spem habituræ dictæ sint, quippe qui esset exspectatio gentium ; quapropter et gentibus prolaturus iudicium, et futurus lumen gentium vaticinio declaretur : et rursus, dictum sit in nomine ejus gentes speraturas, eundemque in salutem datum iri non solis Judæis, sed omnibus hominibus usque ad extremum terræ. Quocirca et ab illo qui ipsum misit Patre dictum est ei : « Dedi te in testamentum generis, in lucem gentium, ut constituas » terram, et consequaris hæreditates desertas ³. » Testimonium autem gentibus dicit ea de causa, ut omnes gentes quæcumque de Christo nihil unquam didicerint, ubi ordinis rationem quæ ad illum pertinet agnoverint, et quænam in eo sit virtus, invocaturæ sint eum ; et qui antea illum populi nunquam viderint, ad illum confugituri. Cæterum, quid pluribus opus est verbis ? cum ex ipsis propheticis vocibus liceat, tum quas posui, tum quas plus otii nactus exponam, quæ in divinis libris feruntur, si cui modo placeat colligere dicta prophetarum, facile eis qui ex circumcissione sunt silentium imponere, si quando jactent promissa divina sibi solis exhibita esse, et nos qui de gentibus assumimur supervacaneos accedere, atque a divinis pollicitationibus alienos existere. E contrario enim ostensum est quemadmodum oraculis traditum sit omnes gentes adventu Christi fruituras, et Judæorum ingentem numerum ab ea promissione quæ ad majores ipsorum edita est, propter ipsorum erga Christum pervicaciam, esse casurum ; paucos vero eorum duntaxat in Salvatorem et Dominum nostrum credituros, et hac ipsa re promissam spiritualem redemptionem consecu-

¹ Zach. xi, 10, 11. — ² *Ibid.* xiii, 9. — ³ Isai. xlii, 6 ; xlix, 8.

prédilection, ce bien, ce bonheur, cette gloire, le Seigneur a promis d'en faire jouir les nations, en disant : « Me voici, je viens à toi, c'est » avec toi que je demeurerai, une foule de peuples accourront au Seigneur, et ils seront son peuple. » A eux encore s'appliquent fort bien ces mots : « Et je dirai à celui qui n'est pas mon peuple, tu es mon peuple, » et il dira à son tour : vous êtes mon Seigneur et mon Dieu. » C'est du Christ, et non pas d'un autre, que les prophètes ont prédit qu'il sortirait de la tige de Jessé ; les Juifs l'entendent ainsi ; ils n'élèvent aucun doute à ce sujet, et c'est un point sur lequel les esprits ne sauraient être partagés. Remarquez donc enfin qu'il est dit clairement qu'il s'élèvera pour commander non plus à Israël, mais aux nations ; que ce n'est plus Israël, mais que ce sont les gentils qui espèrent en lui, car il doit être l'attente des nations ; aussi les livres saints annoncent qu'il rendra la justice aux nations, et qu'il sera pour elles le flambeau de la lumière et de la vérité ; que les nations espéreront en son nom, et qu'il viendra pour sauver non seulement les Juifs, mais tous les hommes jusqu'aux bornes du monde. C'est pourquoi son Père qui l'a envoyé lui dit : « Je t'ai établi comme le testament de la nouvelle alliance, la lumière des nations, pour que tu fondes la terre sur de » nouvelles bases, et que tu deviennes le maître des héritages abandonnés. » S'il donne ce témoignage aux nations, c'est afin que les gentils qui n'avaient jamais rien appris touchant le Christ, l'adorent et le prient, dès qu'ils seront entrés dans l'ordre de ses desseins, et que les peuples qui ne l'avaient point vu auparavant viennent à lui. Au reste, qu'est-il besoin d'en dire davantage ? Les paroles des prophètes que j'ai rapportées, celles que je rapporterai plus tard, quand j'en aurai l'occasion, et qui s'offrent à chaque page des livres inspirés de Dieu, si l'on veut bien prendre la peine de les recueillir dans les prophètes, nous donnent tous les moyens d'imposer silence aux Juifs, s'ils viennent encore nous dire que c'est à eux seuls que les promesses ont été faites, et que nous, chrétiens, sortis du sein des gentils, nous ne sommes qu'un peuple inutile et superflu, et tout-à-fait étranger aux promesses divines. On a vu au contraire que c'est pour les nations que le Christ viendra, disent les prophéties, et qu'une foule innombrable de Juifs seront déshérités, en punition de leur incrédulité, des biens qui furent promis à leurs pères ; qu'un petit nombre seulement croiraient en notre Sauveur, et mériteraient par là la rédemption spirituelle. C'est en parlant d'eux que le divin Apôtre dit quelque part : « Quant à Israël, Isaïe s'écrie : Lors même que le nombre des fils

tares. De quibus sane divinus quoque Apostolus quodam loco ita scribit: « Esaias autem clamat pro Israel: Si fuerit numerus filiorum » Israel tanquam arena maris, reliquiæ salvæ fient. Verbum enim per- » ficiens, et contrahens in æquitate, quia verbum contractius faciet » Dominus in terra. Et sicut prædixit Esaias: Nisi Dominus Sabaoth » reliquisset nobis semen, quasi Sodoma facti essemus, et sicut Go- » morrha similes fuissetus¹. » Quibus post alia hæc quoque adjun- git: « Numquid Deus repulit populum suum? absit. Nam et ego Israe- » lita sum, ex semine Abraham, tribu Benjamin. Non repulit Deus » populum suum, quem præcivit: an nescitis in Helia quid dicat » Scriptura? quemadmodum interpellat Deum, dicens de Israel: Do- » mine, prophetas tuos occiderunt, altaria tua suffoderunt, et ego re- » lictus sum solus, et quærun animam meam ut auferant eam? Sed » quid dicit responsum divinum? Reliqui mihi ipsi septem milia vi- » rorum, qui non curvaverunt genu ante Baal. Sic ergo et in hoc tem- » pore, reliquiæ secundum electionem gratiæ factæ sunt². » His enim verbis Apostolus plane in ipso totius judaicæ gentis casu seipsum et sibi similes Salvatoris nostri, cum apostolos, tum evangelistas, omnes- que qui ex Judæis etiam nunc ad Christum accedant, semen esse illud declarat quod nominatum est a propheta, ubi ait, *Nisi Dominus Sabaoth reliquisset semen nobis*: hocque ipsum esse quod in reliquis itæ prophetiis significatur nomine *reliquiarum totius*, quas dicit secundum electionem gratiæ servatas esse. De quibus sane reliquiis, age rursus quæ dixerint prophetæ latius exsequamur, ut pluribus jam constet non absolute universæ Judæorum nationi Christi adventum salutarem futurum pollicitum esse Deum, sed paucis eorum atque admodum raris, iis videlicet qui in Salvatorem et Dominum nostrum crediderint: quemadmodum et res ipsa, ipsis prædictionibus consentanea declaravit.

CAPUT IV.

§ XXXVI. AB ESAIA. — Quod non in omnem judaicam gentem, sed in paucos eorum duntaxat, divinatorum promissorum eventa pervenerint.

« Terra vestra deserta, civitates vestræ succensæ igni: regionem ves-

¹ Rom. ix, 27 et seqq. — ² *Ibid.* xi, 1 et seqq.

» d'Israël serait égal à celui du sable de la mer, il n'y en aura qu'un
 » faible reste de sauvé; car le Verbe, dans sa justice, les réduira à
 » un petit nombre, et le Seigneur les retranchera sur la terre. Le
 » même Isaïe avait dit auparavant : Si le Seigneur des armées n'avait
 » pas laissé quelques rejetons, nous serions devenus semblables à Go-
 » morrhe et à Sodome. » Il ajoute un peu plus loin : « Dieu a-t-il
 » donc rejeté son peuple ? non ; car je suis moi-même israélite, de la
 » race d'Abraham, de la tribu de Benjamin. Non, Dieu n'a point re-
 » poussé son peuple qu'il avait connu dans sa prescience. Mais ne
 » savez-vous pas ce que l'Écriture rapporte d'Élie ? comment il adresse
 » la parole à Dieu, et lui dit en parlant d'Israël : Seigneur, ils ont tué
 » vos prophètes, renversé vos autels, je suis resté seul, et ils me cher-
 » chent pour me faire mourir. Mais que lui répond le Seigneur ? Je
 » me suis réservé sept mille hommes, dont le genou n'a pas fléchi de-
 » vant Baal. Ainsi Dieu a sauvé dans ce temps, selon l'élection de sa
 » grâce, un petit nombre qu'il s'est réservé. » Ces paroles de l'Apôtre
 nous montrent clairement que, dans cette ruine de toute la nation des
 Juifs, il est avec quelques autres qui lui ressemblent, les apôtres, les
 évangélistes du Sauveur, cette semence, ces rejetons dont parle le
 prophète, quand il dit, *si le Seigneur des armées n'avait réservé quelques-uns de notre race*, et c'est encore ce qu'il faut entendre dans les autres
 prophéties par ces mots *les restes du tout*, qu'il s'est réservé selon l'é-
 lection de la grâce. Voyons maintenant ce que les prophètes disent de
 ces débris du peuple juif, pour qu'il demeure bien constant que ce
 n'est pas à toute la nation juive que le Seigneur a promis d'envoyer
 son Christ, mais à un bien petit nombre d'entre eux, à ceux sans doute
 qui croiraient en notre Sauveur, ainsi que l'ont confirmé les événe-
 mens, d'accord avec les prophéties.

CHAPITRE IV.

§ XXXVI. ISAÏE. — Que c'est en faveur seulement de quelques Juifs que doivent
 s'accomplir les promesses divines.

« Votre terre est déserte, le feu a consumé vos villes, des étrangers
 » dévorent votre pays sous vos yeux, partout la désolation et la soli-

» tram in conspectu vestro alieni devorant; et deserta est, cum sub-
 » versa sit a populis alienis. Relinquetur filia Sion ut umbraculum in
 » vinea, et tanquam fructuum custodia in cucumerario, tanquam civi-
 » tas in obsidione. Et nisi Dominus Sabaoth reliquisset nobis semen,
 » quasi Sodoma facti essemus, et sicut Gomorrha similes fuissetus¹.»
 Exordiens magnus divinusque propheta suum opus, primum docet
 quemadmodum universum suæ prophetiæ propositum nihil aliud con-
 tinet quam visionem et contemplationem quæ feratur contra Judæam
 et contra Hierusalem : deinde cunctam Judæorum nationem redarguit,
 primum hæc dicens : « Agnovit bos possessorem, et asinus præsepe
 » domini sui; Israel autem me non agnovit, et populus non intellexit.»
 Deinde universam gentem deplorans, adjungit : « Væ genti peccatrici,
 » populo pleno peccatis, semini pravo, filiis inquis!² » Hisce initio
 operis ubi contra illos usus est objurgationibus, et proposuit causas ejus
 vaticinii quod contra illos feratur, tum initium facit dicens : *Terra ves-*
tra deserta, quæ tamen deserta non erat eo ipso quo prophetiam edebat
 tempore; *Civitates vestræ succensæ igni*, cum tamen ne hoc quidem adhuc
 factum esset. Sed neque regionem ipsorum tunc alieni devorabant,
 cum tamen ille sic dicat, *Regionem vestram in conspectu vestro alieni devo-*
rant, et quæ sequuntur. At enim si ad Salvatoris nostri Jesu Christi
 adventum transieris, et ad ea quæ subsecuta sunt usque in hunc diem
 tempora, facile inveneris ea quæ dicta sunt completa esse. Nam et filia
 Sion (hæc autem erat adoratio quæ in monte celebrabatur qui vocatur
 Sion), ex quo advenit Jesus Salvator noster, relicta est ut umbraculum
 in vinea, et quasi fructuum custodia in cucumerario : aut si his quid-
 quam cogitari potest desertius, regionemque ipsorum alieni coram
 ipsis devorant, nunc quidem vectigalia ac tributa ab illis exigentes,
 nunc vero proprium ipsorum prædium, eam quæ olim Judæorum erat
 terram facientes. Sed et templum illud admirabile quod erat in eorum
 metropoli, in terram cecidit, a populis alienis eversum; et civitas eorum
 igni succensæ sunt; et facta est Hierusalem vere civitas in obsidione.
 At vero, quia postquam illis hæc evenerunt et chorus Apostolorum, et
 qui ex Hebræis in Christum crediderunt, fœcundi instar seminis ex
 illis ipsis servati sunt, et per universam terram atque in omne genus

¹ Isai. 1, 7 et seqq. — ² *Ibid.* 1, 3 et seqq.

» tude comme dans une terre ravagée par les ennemis. La fille de Sion
 » sera délaissée comme le berceau dans la vigne, la cabane dans un
 » champ de concombres, comme une ville assiégée; et si le Seigneur
 » des armées n'avait pas sauvé quelques rejetons, nous serions de-
 » venus comme Sodome, nous aurions été semblables à Gomorrhe. »
 Dès le début de son ouvrage, le grand et le divin prophète nous enseigne
 que sa prophétie ne contient autre chose que sa vision contre la Judée
 et Jérusalem. Ensuite les reproches s'adressent à toute la nation des
 Juifs, quand il dit: « Le bœuf connaît son maître, et l'âne son étable;
 » mais Israël ne m'a pas connu, et mon peuple a été sans intelligence
 » et ne m'a pas compris. » Puis il gémit sur le sort de toute la nation:
 « Malheur à la nation pécheresse, au peuple souillé de crimes, à la
 » race corrompue, aux enfans d'iniquité! » Après avoir fait entendre
 ces terribles reproches, cette amère réprimande, et exposé ainsi les
 causes qui le font parler et révéler l'avenir, il commence en disant:
Votre terre est déserte, et cependant elle ne l'était pas quand Isaïe par-
lait ainsi: le feu a consumé vos villes, et cependant il n'en était
rien encore. Les étrangers ne s'étaient point encore jetés sur la
Judée comme sur une proie, lorsqu'il disait, les ennemis dévorent
votre pays sous vos yeux. Mais voyez ce qui s'est fait jusqu'à ce jour
 après l'avènement du Christ, notre Sauveur, et vous sentirez que
 toutes les paroles du prophète se sont accomplies. La fille de Sion
 (c'était le temple élevé sur la montagne qui portait ce nom), la fille
 de Sion, depuis que notre Sauveur est descendu sur la terre, a été
 délaissée, ou si l'on veut se faire l'idée d'un isolement plus grand
 encore, les étrangers dévorent sous les yeux tout le pays, en exigeant
 des impôts, des tributs qui l'épuisent, et en faisant de la terre qui
 appartenait jadis aux Juifs, leur propre domaine. Mais ce temple si
 beau, qui embellissait leur ville capitale, il est couché dans la pous-
 sière, les étrangers l'ont renversé; mais leurs villes ont été la proie
 des flammes, et Jérusalem est devenue tout-à-fait semblable à une
 ville assiégée. Après tous ces malheurs qui ont frappé ce peuple si
 cruellement, les apôtres et tous ceux qui, parmi les Juifs, ont cru en
 Jésus-Christ, ont été comme une semence féconde, qui, répandue
 sur la terre et dans toutes les familles des hommes, s'est multipliée
 et a produit un nombre infini de rejetons, d'où sont sortis de riches
 épis, ces églises partout fondées au nom de notre Sauveur. C'est donc
 avec raison que le divin Prophète, après avoir fait entendre les
 plus terribles menaces, ajoute: « Si le Dieu des armées n'eût pas

hominum penetrantes, omnem civitatem ac locum et regionem proprie atque israelitico semine impleverunt; adeo quidem ut ex illis quasi spicæ quæ in nomine Salvatoris nostri fundatæ sunt, Ecclesiæ sint enatæ: merito divinus Propheta, iis minis quibus contra illos est usus, adjungit: « Nisi Dominus Sabaoth reliquisset nobis semen, quasi Sodoma facti essemus, et sicut Gomorrhæ similes fuissetus. » Quod quidem in apertiore sensum contrahens sanctus Apostolus in Epistola ad Romanos interpretatus est: « Esaias autem clamat pro Israel, si fuerit numerus filiorum Israel sicut arena maris, reliquiæ salvæ sunt. » Verbum enim perficiens et contrahens faciet Dominus in terra. Et sicut prædixit Esaias: Nisi Dominus Sabaoth reliquisset nobis semen, quasi Sodoma facti essemus, et sicut Gomorrhæ similes fuissetus¹. » Quibus rursus hæc adjungit: « Numquid, inquit, repulit Deus populum suum? absit. Nam et ego Israelita sum ex semine Abraham, tribu Benjamin. Non repulit Deus populum suum quem præscivit: an non nostis in Helia quid dicat Scriptura? quemadmodum intercedit apud Deum contra Israel: Domine, prophetas tuos occiderunt, altaria tua suffoderunt, et ego relictus sum solus, et quærunt animam meam ut auferant eam? Cæterum quid dicit ei responsum divinum? Reliqui mihi septem millia virorum, qui non curaverunt genu ante Baal. Sic ergo et in hoc tempore, reliquiæ secundum electionem gratiæ factæ sunt². » Ne vero in aliud tempus prophetiam eventum suum dirigere suspiceris, quam in adventum Salvatoris nostri Jesu Christi, verba quæ sequuntur post illud dictum: *Nisi Dominus Sabaoth reliquisset nobis semen, quasi Sodoma facti essemus, et sicut Gomorrhæ similes fuissetus*, universum judaicum populum Gomorrhæ populum appellantis, et eorum duces principes Sodomorum, adjungunt rejectionem Mosaici ritus, et ejus Testamenti modum quod per Salvatorem nostrum omnibus hominibus denuntiatur (cum Testamenti dico, ejus regenerationis quæ fit per lavacrum intelligo); verbumque plane novum ac legem introducunt, ubi de talibus prædicunt: sic igitur habent: « Audite verbum Domini, principes Sodomorum; attendite legem Dei, populus Gomorrhæ. Quid mihi multitudo victimarum vestrarum³? » et cætera: quæ ut propria legum a Mose posi-

¹ Rom. ix, 27 et seqq. — ² *Ibid.* xi, 1 et seqq. — ³ Isai. i, 10 et seqq.

» conservé quelqu'un de notre race, nous aurions été comme Sodome, » nous aurions ressemblé à Gomorrhe. » L'Apôtre, en resserrant la pensée, la rend encore plus frappante dans son épître aux Romains : « Quant à Israël, Isaïe s'écrie : Lors même que le nombre des enfans » d'Israël serait égal à celui du sable de la mer, il n'y en aura qu'un » faible reste de sauvé ; car Dieu dans sa justice consommera et abrè- » gera sa parole. Et comme l'avait déjà dit Isaïe : Si le Seigneur des » armées ne nous avait réservé quelques-uns de notre race, nous se- » rions devenus semblables à Sodome et à Gomorrhe. » Il dit encore : « Dieu a-t-il rejeté son peuple ? Non, car je suis un Israélite de la race » d'Abraham, de la tribu de Benjamin. Dieu n'a point repoussé son » peuple qu'il a vu dans sa présence. Ne savez-vous pas ce que dit » l'Écriture en parlant d'Élie ; et comment il accuse Israël auprès de » Dieu : Seigneur, ils ont tué vos prophètes, ils ont renversé vos au- » tels, je suis demeuré seul, et ils me cherchent pour m'ôter la vie ? » Au reste, quelle est la réponse de Dieu ? J'ai gardé pour moi sept » mille hommes, qui n'ont pas courbé le genou devant Baal. Ainsi » donc Dieu a sauvé en ce temps un petit nombre de serviteurs qu'il » a choisis par sa grâce. » Et pour qu'on n'aille pas s'imaginer qu'il a en vue dans la prophétie une autre époque que la venue de notre Sauveur Jésus-Christ, les paroles qui suivent celle-ci : *Si le Seigneur des armées ne nous avait réservé quelques-uns de notre race, nous aurions été semblables à Sodome et à Gomorrhe*; ces paroles, dis-je, qui font du peuple juif le peuple de Gomorrhe, et de ses chefs les princes de Sodome, indiquent assez que le culte institué par Moïse est rejeté, et font connaître le mode de la nouvelle alliance annoncée par notre Sauveur à tous les hommes (et en disant *alliance*, j'entends la régénération qui s'opère par le baptême), en même temps qu'elles révèlent la loi nouvelle, dont elles prédisent l'établissement, car voici ce qu'on lit : « Écoutez la parole du Seigneur, princes de Sodome ; prêtez » l'oreille à la loi de Dieu, peuple de Gomorrhe. Qu'ai-je besoin de » cette multitude de victimes que vous m'offrez ? » et le reste. En abrogeant tout ce qu'il y a de particulier à la législation de Moïse, le Seigneur y substitue un autre mode d'expiation, celui sans doute du baptême et de cette vie nouvelle qu'il prêche en disant : « Lavez-vous, purifiez-vous, chassez la corruption de vos cœurs, » et tout ce qu'il dit ensuite. Mais pourquoi les appelle-t-il princes de Sodome et peuple de Gomorrhe ? Il le déclare lui-même : « Car » vos mains sont souillées de sang. » Et un peu plus loin il ajoute :

tarum auferens, eorum loco alium remittendi peccata modum introducit, eum videlicet qui per lavacrum salutis et per eam quæ cum hoc prædicatur vitam celebratur, sic dicens : « Lavamini, mundi estote. » auferte pravitates ab animi vestris¹, » et quæ sequuntur. Cur autem principes Sodomorum et populum Gomorrhæ eos nominaverit, idem illico exposuit, sic dicens : « Manus enim vestræ plenæ sanguine². » Et rursus ubi paulum progressus est, ait : « Iniquitatem suam ut Sodomorum nuntiaverunt atque indicaverunt. Væ animæ illorum! quoniam cogitaverunt consilium pravum contra seipsos, dicentes : Ligabimus justum, quoniam inutilis nobis est³ : » ubi cum de quodam sanguine et de insidiis adversus justum quemdam mentionem fecerit, quem hunc tandem intelligi vult, nisi Salvatorem nostrum Jesum Christum? propter quem et post quem omnia in illos quæcumque dicta sunt redundarunt.

§ XXXVII. AB EODEM ESALA. — Quod propter Salvatorem nostrum Jesum Christum, et post ejusdem adventum, omnia quæ dicta sunt a propheta illis accederint.

« In die illa illucescet Deus in consilio cum gloria in terra, ut extollat et glorificet id quod reliquum fuerit ex Israel; et erit illud reliquum ex Israel in Sion, et quod relictum fuerit in Hierusalem : sancti vocabuntur omnes qui scripti sunt ad vitam in Hierusalem⁴. » Quodnam vero sit illud reliquum ex Israel, ipse propheta explanavit cum dixit, *Omnes qui scripti sunt in Hierusalem, et qui vocati sancti.* Quæ autem sit dies illa in qua Deus glorificaturus et in sublimi collocaturus dicitur id quod reliquum fuerit ex Israel, et eos qui vocandi sunt sancti et scribendi ad vitam, si totam hujus sectiunculæ narrationem percurreris, facile discas. Initio igitur totius libri, cum adversus Judæam ac Hierusalem visionem vidisset propheta, et pluribus verbis totius judaicæ gentis impia facinora numerasset, cumque minabundus dixisset de illorum eversione, deque extrema Hierusalem vastitate, tum finem ei quæ contra illos versabatur contemplationi imponit his verbis : « Erunt enim ut terebinthus abjectis foliis, et tanquam hortus aquam non habens; et erunt vires eorum tanquam surculus stuppæ, et quæstus eorum ut scintillæ ignis : et comburentur iniqui et

¹ Isai. 1, 16. — ² *Ibid.* 15. — ³ *Ibid.* 111, 9; Sap. 11, 12. — ⁴ Isai. 17, 2 et seqq.

« Ils ont publié leurs iniquités comme Sodome ; ils ne les ont point » cachées. Malheur à leur ame ! car ils ont médité le crime dans leurs » cœurs, et ils ont dit : Nous chargerons le juste de liens, car il nous » est inutile. » En parlant ici de sang, de pièges tendus au juste, de qui l'entendent-ils, sinon de notre Sauveur Jésus-Christ ? N'est-ce pas pour lui, et après lui que sont arrivés tous les malheurs qui avaient été prédits ?

§ XXXVII. LE MÊME. — C'est à cause de notre Sauveur Jésus-Christ, et après sa venue, que les prophéties contre les Juifs se sont accomplies.

« En ce temps-là Dieu fera briller la gloire de ses desseins sur la » terre ; il élèvera et enrichira des trésors de sa munificence tout » ce qui aura été sauvé d'Israël ; ceux qui seront restés dans Sion et » dans Jérusalem seront appelés saints, et seront écrits en Jérusalem » au nombre des vivans. » Ces derniers mots font assez connaître ce que le prophète entend par ceux qui seront restés dans Sion. Mais quel est ce grand jour qui doit éclairer la gloire de ces débris d'Israël et leur élévation, de ces hommes qui seront appelés saints et écrits dans le registre de la vie ? Lisez toute cette partie du récit d'Isaïe, et vous l'apprendrez bientôt. Au commencement donc de son livre, quand le prophète, lisant dans l'avenir tous les maux qui frapperont la Judée et Jérusalem, a prédit d'une voix menaçante la ruine de ce peuple dont il nous rappelle tous les crimes, la désolation de cette malheureuse cité, il achève en ces mots le tableau qui se déroule devant ses yeux, en disant : « Ils seront semblables à un térébinthe qu'on » a dépouillé de ses feuilles, à un jardin sans eau ; leur puissance » ne sera plus qu'un morceau d'étoupe, et leurs œuvres des étin- » celles de feu. Les pécheurs et les hommes injustes seront dévorés » par des flammes que personne ne saurait éteindre. » Après avoir fait entendre ces redoutables paroles, le fils d'Amos se tait ; puis,

» peccatores simul, et non erit qui exstinguat ¹. » Ubi cum adversus illos vaticinium circumscripserit, tum reprimat se, et novo initio facto, alteram materiam aggreditur, exordioque etiam, ut dicebam, tali utitur : « Verbum quod factum est ad Esaiam filium Amos prophetam, de Judæa et Hierusalem ², » vel, ut Symmachus interpretatus est, « super Judæa et super Hierusalem. » Ex quo forsan illum suspicetur aliquis, de quibus tristitia prius sit vaticinatus, de iisdem nunc, commutata ratione, meliora quædam prædicere. At vero eorum quæ sequuntur contextus nequaquam istuc dici permiserit : quippe qui super judaica gente, et super eo qui vocatur Israel, nihil omnino boni contineat, neque item super Judæa, neque super Hierusalem ; contra autem innumerabiles adversus Israel querelas atque accusationes, minasque adversus Hierusalem tristes recenseat ; quodque universis gentibus salutare contigit, vocationem atque agnitionem summi Dei futuram, divineta ; et ad hæc, novicujusdam montis prodicionem in lucem, et alterius domus Dei præter eam quæ est in Hierusalem constructionem manifestam proponat : itaque ubi de Judæa et de Hierusalem locutus est, tunc sic dicit, quod « erit in novissimis diebus manifestus mons Domini, et domus Dei in » verticibus montium, et extolletur super colles ; et venient ad eum » omnes gentes, et ibunt gentes multæ et dicent : Venite, ascendamus » in montem Domini, et in domum Dei Jacob. » Ac de gentibus quidam cunctis talia devinat ; de Judæis vero deinceps cujusmodi sint ea quæ adjungit, nunc audi : « Dimisit enim populum suum, domum » Jacob ; quoniam repleta est, ut ab initio, regio eorum hominibus, » sicut regio alienigenarum ; et filii multi alieni nati sunt illis. Repleta » est enim regio illorum argento et auro, et non fuit numerus thesauris eorum ; » et cætera quæ sequuntur, quæ multo plura sunt, quibus adjungit : « Et adoraverunt ea quæ fecerunt digiti ipsorum. » Et declinavit se homo, et humi se abjecit ; et non dimittam eos. Et » nunc ingredimini in petras, et abscondimini in terram a facie timoris » Domini, et a facie gloriæ ejus, cum surrexerit quassare terram ³. » Quibus verbis plane surrecturum esse Dominum indicat, et universam terram gentis judaicæ quassaturum : de Judæis enim omnis sermo

¹ Isai. 1, 30, 31. — ² Ibid. 1. — ³ Ibid. 11, 2.

abordant un autre sujet, il commence en ces termes, ainsi que je l'ai dit : « Vision d'Isaïe le prophète, fils d'Amos, touchant la Judée et Jérusalem, » ou bien, selon l'interprétation de Symmaque, « pour la Judée » et Jérusalem. » On croira peut-être qu'après avoir prédit à ce peuple tant de malheurs, il va, changeant de ton, lui annoncer un plus doux avenir; mais la suite du récit ne permet pas d'en juger ainsi, car on n'y trouve rien qui puisse faire espérer quelque adoucissement aux maux de la nation juive, ni de celui qu'il appelle Israël, ni de la Judée, ni de Jérusalem. Au contraire, partout vous entendez les accents du reproche, partout des accusations portées contre Israël, partout la menace contre Jérusalem; mais il annonce le salut aux nations, la vocation des gentils qui doivent enfin connaître le Dieu souverain. Ensuite il nous montre une montagne nouvelle, qui s'élève, une autre maison de Dieu, construite ailleurs qu'à Jérusalem. C'est pourquoi, après avoir parlé de la Judée et de Jérusalem, il dit : « Dans les derniers temps, » la montagne du Seigneur apparaitra, et la maison de Dieu sera fondée » sur le sommet des monts et sur les collines; les nations y accourront » en foule et des peuples nombreux diront : Venez, et montons sur la » montagne du Seigneur et dans la maison du Dieu de Jacob. » Voilà ce qu'il prédit en faveur de toutes les nations; mais quant aux Juifs, écoutez : « Car il a rejeté son peuple, la maison de Jacob, parce que leur » pays, comme auparavant, est infesté d'hommes venus du dehors, et » que parmi eux sont nés un grand nombre d'enfans étrangers. Car » leur terre est riche en or et en argent, et leurs trésors sont infinis. » Viennent ensuite beaucoup d'autres choses auxquelles il ajoute : « Et » ils ont adoré les ouvrages de leurs mains. L'homme s'est abaissé, il » s'est prosterné à terre : je ne leur pardonnerai pas. Allez donc main- » tenant vous cacher dans la pierre, sous la terre, loin de la face irri- » tée du Seigneur, loin des rayons de sa gloire, quand il se lèvera » pour ébranler la terre. » Ces mots le disent nettement : Dieu se lèvera, il ébranlera toute la terre de la Judée. Car il n'est ici question que des Juifs, non plus que dans la suite du récit : « Car le jour du » Seigneur va éclater sur l'insolent et le superbe, sur les hautains et » les orgueilleux, » et autres choses semblables. Le prophète, après avoir fait tonner ses menaces sur ceux qui, dans le délire de leur orgueil, ne veulent pas reconnaître Dieu, prédit que c'est le jour même où le Seigneur doit se lever que sa vengeance les frappera. « Dans ce » jour-là, dit-il, le Seigneur se lèvera; ils cacheront les ouvrages de » leurs mains dans de profondes cavernes. » Puis il montre bientôt

est, quemadmodum etiam in sequentibus, ubi ait: « Dies enim Domini » Sabaoth super omnem petulantem et superbem, et super omnem excelsum et sublimem¹, » quæque his deinceps consentanea dicuntur. In hac igitur die in qua surrecturus est Dominus, postquam vaticinatus est contra eos qui extolluntur adversus cognitionem Dei, tum in hac ipsa, inquam, die, Dominum id facturum propheta significat: « Extolletur, inquit, Dominus in die illa: et manufacta omnia occultabunt, » introferentes ea in speluncas²: » ubi propemodum indicat aversionem a simulacris, qua aversi sunt et ipsi Judæi et omnes reliqui homines, post Salvatoris nostri adventum, quando omnem superstitionem aspernati sunt. « Ergo in die illa, inquit, abjiciet homo abominationes suas aureas » atque argenteas, quas fecerunt ut adorarent inania³. » Ubi hæc, ut par est, de omni homine enuntians, propter futuram gentium vocationem, tum separatim rursus sub unam sententiam de judaica gente adjungit, et dicit: « Ecce dominator Dominus Sabaoth, auferet de Judæa » et de Hierusalem virum robustum et feminam valentem, robur panis » et robur aquæ, gigantem et robustum, et hominem bellatorem, et » judicam, et prophetam, et conjectorem, et seniozem, et principem » super quinquaginta, et mirabilem consiliarium, et doctum architectum, et prudentem auditorem⁴, » et quæ sequuntur. Quæ cum diligentius attenderis, apponito iis quæ initio prophetiæ dicta sunt, quæ sic habent: « Verbum quod factum est a Domino ad Esaiam filium. » Amos, super Judæa et super Hierusalem⁵; » ut quæ sic prolata sunt magis contra ipsos quam pro ipsis existant, nisi forte in his aliquis latens comprehenditur sensus. Qui enim fieri potest ut is qui ablaturus sit ab Judæa et ab Hierusalem virum robustum et feminam valentem, robur panis et robur aquæ, et omnia quæcumque olim in eis dignitatem habebant, pro Judæa et pro Hierusalem futura esse hæc ipsa quæ divinabantur prædixerit? quomodo autem sunt pro iisdem ea quæ deinceps dicuntur: « Soluta est Hierusalem, et Judæa » concidit, et linguæ eorum cum iniquitate, ea quæ ad Dominum » spectant non credentes⁶. » Atqui quo tempore montem Domini omnibus gentibus nuntiari necesse erat, Deique in illo monte demum

¹ Isai. II, 12. — ² Ibid. 17. — ³ Ibid. 20. — ⁴ Ibid. III, 1 et seqq. — ⁵ Ibid. I, 1. — ⁶ Ibid. III, 8.

toute l'aversion dont les Juifs eux-mêmes et les autres hommes furent saisis contre les idoles, quand, après l'avènement de notre Sauveur, ils foulèrent aux pieds toute sorte de superstitions : « Dans ce » jour-là, dit-il, l'homme rejettera loin de lui ses idoles d'argent et ses » statues d'or qu'il avait dressées pour adorer le néant. » Après cette prédiction dont la généralité s'étend à tous les hommes en vue de la vocation future des nations, il ajoute en ramenant sa pensée sur la seule nation juive : « Voici que le dominateur, le Seigneur des armées » enlèvera à la Judée et à Jérusalem ses hommes robustes et ses femmes » fortes, le pain qui nourrit, l'eau qui désaltère; les gens de cœur, les » hommes de guerre, le juge et le prophète, les devins et les vieillards, » ses princes, ses conseillers, ses habiles architectes et ses sages, » et tout ce qui suit. Pesez mûrement ces paroles, et comparez-les à ce » qu'a dit le prophète en commençant : « Vision du prophète Isaïe, » fils d'Amos, sur la Judée et sur Jérusalem, » et vous jugerez sans doute que c'est plutôt contre eux qu'en leur faveur que le prophète a parlé, à moins qu'on n'y suppose quelque sens caché. Comment concevoir en effet que celui qui doit priver la Judée de tout ce qui faisait sa force, sa puissance et sa gloire, n'ait eu d'autre intention que d'annoncer une heureuse destinée aux habitans de Jérusalem? Comment encore expliquer à l'avantage des Juifs ce qu'on lit ensuite : « Jérusalem est détruite, la Judée est livrée à la désolation; leurs langues » ne sont que des organes de l'iniquité; ils ne croient pas à la parole » du Seigneur. » Or, dans le moment où il était nécessaire d'annoncer à toutes les nations que bientôt s'élèverait la montagne du Seigneur, et sur cette montagne la maison de Dieu, où les gentils, après y être accourus de toutes parts, s'écrieraient : Venez, montons sur la montagne du Seigneur et dans la maison du Dieu de Jacob; dans ce moment, dis-je, quand la parole de Dieu a foudroyé contre la nation juive ses accusations et la menace des plus grands malheurs, l'homme inspiré déroule le tableau qui a déjà passé sous vos yeux, et nous enseigne que de tout ce peuple proscrit, qui désertera le culte du vrai Dieu, quelques hommes cependant ne seront pas enveloppés dans le commun désastre, et qu'au contraire, laissés comme pour survivre à la race des méchans et des pécheurs, ils embrasseront la véritable religion dans des sentimens de piété éprouvée, qu'ils seront inscrits dans le livre de Dieu, et qu'ils seront appelés ses serviteurs; il n'est pas douteux que notre Sauveur désigne ici les apôtres, les disciples et les évangélistes, et tous ceux qui, parmi les Juifs, ont cru en lui, dans le temps

in quam ubi omnes gentes convenissent tum dicturi essent, Venite, ascendamus in montem Domini, et in domum Dei Jacob: in eo, inquam, ipso tempore, ubi sermo divinus talibus judaicæ gentis accusationibus est usus, iisque minatus extrema, tum his omnibus ea quæ ante exposuimus verba adjungit, docetque ex omni judaica gente, quæ a vero Dei cultu casura sit, superfuturos quosdam qui non eadem cum omnibus mala sint subituri; quin contra potius, tanquam ex pravis atque injustis relictis superstites, comprobataque ac sinceram pietatem amplexi, ea scriptura quæ a Deo profecta sit digni sint habendi, ac servi Dei sancti vocandi: quibus sane verbis plane significat Salvator noster apostolos ac discipulos, atque evangelistas, reliquosque omnes qui de circumcisione assumpti in ipsum crediderint, quo tempore gens eorum universa cecidit. Porro hæc ille sermo innuit, qui sic habet: « In die illa » (in qua videlicet ea quæ prædicta sunt omnia de vocatione gentium et de Judæorum ruina futura sunt) « illucescet Deus in consilio cum gloria in terra, ut extollat et glorificet » quod relictum fuerit ex Israel; et erit quod relictum fuerit in Sion, » et quod relictum fuerit in Hierusalem, sancti vocabuntur: omnes » qui scripti sunt ad vitam in Hierusalem ¹, » propter quos prodituros de Hierusalem videlicet ac de Judæa, merito super Judæa et super Hierusalem prophetiam illam dici proœmium ipsum ostendit, aut etiam propter veram Hierusalem et propter Judæam illam quæ, si ex sententia non ex scripto consideretur, huic alteri proportionem respondeat. Qua de re cum erit tempus videbimus. Et quis tandem divinam apostolorum Salvatoris nostri et evangelistarum cernens virtutem, secundum quam « in omnem terram exivit sonus eorum, et in fines » orbis terræ verba eorum, » omnesque ex illo ad hoc usque tempus Christi ecclesias quæ verba eorum in ore præceptaque habent et novi Testamenti per eos publicatas Christi leges; non huic prophetiæ testimonium veritatis exhibeat, utpote ei quæ manifeste dicat, in consilio et cum gloria in omnem terram Deum in sublimi collocaturum et glorificaturum id quod relictum fuerit ex Israel? item quemadmodum id quod relictum fuerit in Sion, et quod relictum fuerit in Hierusalem, sancti vocabuntur, omnes qui scripti ad vitam? Pro eo autem quod

¹ Isai. 17, 2 et seqq.

où toute leur nation a été frappée par la main du Seigneur. C'est ce que font entendre ces paroles : « Dans ce jour-là (celui sans doute où » doit s'accomplir la prédiction touchant la vocation des gentils et la » ruine de la Judée), Dieu fera briller sur la terre la gloire de ses des- » seins ; il élèvera et enrichira des trésors de sa munificence tout ce » qui aura été sauvé d'Israël ; et ceux qui seront restés de Sion et de Jérusalem seront appelés saints, et tous ceux qui auront été écrits en » Jérusalem au nombre des vivans. » Le début d'Isaïe montre clairement que la prophétie sur la Judée et sur Jérusalem doit s'appliquer à ceux qui sortiront de leur sein, ou du moins à cette véritable Jérusalem et à cette Judée qui, à en juger par le sens et non par les mots, est exactement la figure de l'autre. C'est ce que nous examinerons quand il en sera temps. Qui donc, à la vue de la vertu divine qui s'est manifestée dans les apôtres de notre Sauveur et dans les évangélistes, de cette vertu dont « le bruit a retenti dans toute la terre, et qui a » porté leurs paroles jusqu'aux dernières limites du monde ; » à la vue de toutes ces églises qui, élevées en l'honneur du Christ, depuis ce temps-là jusqu'à aujourd'hui, parlent le même langage, et suivent religieusement leurs préceptes, ainsi que les lois de la nouvelle alliance qu'ils ont prêchée, qui, je vous le demande, pourrait ne pas croire à la vérité d'une prophétie qui annonce sans aucune obscurité que Dieu, faisant éclater la gloire de ses desseins, élèvera et glorifiera tout ce qui aura été sauvé d'Israël ? et que tous ceux qui seront restés dans Sion et dans Jérusalem, et auront été inscrits au livre de vie, seront appelés saints ? Ces mots *la gloire de ses desseins*, qui sont dans la version des Septante, ont été traduits par Acyla et Théodotion par ceux-ci : *dans l'intérêt de sa vertu et de sa gloire*, faisant allusion sans doute à la vertu dont Dieu a allumé le feu dans le cœur des apôtres, et à la gloire qui en sera le fruit et dont ils jouiront auprès de Dieu, selon cette parole de l'Écriture : « Dieu remplira de sa parole les hé- » raults de sa gloire, afin qu'ils l'annoncent avec une grande force. »

dicatur apud Septuaginta *in consilio cum gloria*, Aquila et Theodotion inter se concordantes, *in virtutem et gloriam* interpretati sunt : sic utique eam virtutem quæ a Deo apostolis data est, et quum post talem virtutem apud Deum habituri erant gloriam, indicantes; juxta illud : « Dominus dabit Verbum evangelizantibus virtute multa ¹. »

§ XXXVIII. AB EODEM.

« Item quod re ipsa factum est : auditu audietis, et non intelligetis ; » et adspicientes adspicietis, et non videbitis. Crassum enim factum est » cor populi hujus, et auribus graviter audierunt, et oculos suos clauserunt, ne quando videant oculis, et auribus audiant, et convertantur, et sanem eos. Et dixi : Quousque, Domine? et dixit : Donec » vastentur civitates, adeo ut non habitentur; et domus, adeo ut non » sit homo : et terra relinquatur deserta. Et post hæc amovebit procul » Deus homines, et multiplicabuntur qui relictæ fuerint in terra ². » Considera igitur hic quoque, quoniam modo quæ relictæ sint rursus in terra, cum reliqua universa vastationem passura sint, soli dicantur multiplicandi. Erunt autem hi ipsi Salvatoris nostri discipuli, qui ab Hebraeis ad omnes homines profecti, atque instar seminis relictæ, uberem fructum protulerunt, ipsas gentium in toto orbe terrarum ecclesias : et inspicere sane quemadmodum eodem tempore hos solos Judæorum ruinae superstites multiplicatum iri affirmat, illos autem solitudinem penitus vastationemque passuros : « Terra enim, inquit, » eorum relinquatur deserta. » Porro hoc ipsum superius quoque dictum est, ab eodem propheta ad eosdem, illo loco : « Terra vestra » deserta, civitates vestrae succensæ igni : regionem vestram in conspectu vestro alieni devorant ³. » Quando autem hæc tandem completa sunt, si non post Salvatoris nostri tempora? antequam enim contra illum tam impia facinora ausi essent, nunquam fuerat eorum terra deserta, neque civitates eorum incensæ igni, neque regionem eorum alieni devoraverant. Ex quo autem divinam illam vocem ipse Salvator et Dominus noster emisit, qua illis quod futurum erat indicavit, sic dicens : « Relinquatur domus vestra deserta ⁴; » ex illo, inquam, neque ita multo post talem prædictionem, illi obsidione pressi a Romanis,

¹ Psal. LXVII, 12. — ² Isai. VI, 10 et seqq. — ³ *Ibid.* I, 7. — ⁴ Math. XXIII, 38.

§ XXXVIII. LE MÊME.

« C'est ce qui s'exécuta : vous entendrez, et vous ne comprendrez » pas ; vous regarderez, et vous ne verrez pas. Car l'intelligence de ce » peuple s'est éteinte, il est devenu sourd ; ils ont fermé les yeux pour » ne pas voir, leurs oreilles pour ne pas entendre ; ils ne veulent pas » se convertir à moi, ils ne veulent pas que je les guérisse. Mais jusques » à quand, Seigneur ? lui dis-je. — Jusqu'à ce que les villes soient désolées, » a-t-il répondu ; qu'elles n'aient plus de citoyens ; que les maisons soient » sans habitans , et que la terre soit déserte. Et ensuite le Seigneur ban- » nira les hommes loin de leur pays, et ceux qui auront été laissés sur » cette terre se multiplieront. » Remarquez donc ici comment ceux qui se- » ront restés en Judée, tandis que tout y était livré à la désolation, doivent » seuls s'y multiplier. Que peuvent-ils être ? sinon les disciples de notre » Sauveur, lesquels, en se répandant de la Judée chez les autres peuples » comme une semence féconde, ont produit les fruits les plus abondans, » les églises des nations dans tout l'univers ; considérez en même temps » que ces débris qui doivent survivre aux ruines du peuple juif se mul- » tiplieront seuls, et que les autres, au contraire, auront à gémir dans la » solitude des maux qu'ils se sont attirés. « Car leur pays, dit-il, restera » désert. » C'est la menace que le même prophète faisait plus haut aux » mêmes hommes, quand il disait : « Votre pays n'est plus qu'un désert, » vos villes sont consumées par le feu ; les étrangers dévorent votre » pays sous vos yeux. » Mais quand cette prophétie s'est-elle accom- » plie, si ce n'est après l'avènement de notre Sauveur ? car avant qu'ils » eussent osé s'emporter contre lui à des actes aussi impies, leur pays » n'avait pas eu à languir dans la solitude et l'abandon, le feu n'avait » pas consumé leurs villes, et les étrangers n'avaient pas apporté chez » eux toutes les horreurs de la dévastation et du pillage. Mais dès que » de la bouche de notre Seigneur et Sauveur fut sortie cette parole di- » vine, qui leur révélait l'avenir : « Votre maison sera laissée dans la so- » litude ; » après cette prédiction, dis-je, et dans un temps fort rap- » proché, les Romains vinrent mettre le siège devant leurs murailles, et » tous les malheurs fondirent à la fois sur eux : en faisant connaître

in solitudinem ac vastitatem redacti sunt. Causam etiam vastationis eorum sermo propheticus exprobrat, ubi aperte propemodum interpretatur et manifestum proponit quidnam fuerit illud quod illis ruinam attulerit. Postquam enim Salvatorem nostrum apud ipsos docentem ipsi audientes, auribus mentis non audierunt, neque intellexerunt quisnam esset, et illum oculis corporis cernentes animi oculis non perspexerunt, crassumque suum ipsorum cor reddiderunt, et pene oculos mentis clauserunt, atque aures gravaverunt, ut ait propheta : tum propter hanc causam, civitates eorum dicit esse vastandas, adeo ut non habitentur, ac terram eorum fore desertam; paucos vero quosdam ex illis superfuturos, qui ubi instar fœcundi ac vivi seminis conservati fuerint, ad omnes homines penetrantes, multiplicandi esse in terra dicuntur. Verumtamen post horum ipsorum profectionem, apostolorum videlicet Salvatoris nostri, adhuc ait in ipsa regione Judæorum decimam partem mansuram, ac deinceps rursus futuros eos in direptionem quasi terebinthum, et quasi glandem suo spolio exutam. Demonstrat autem, ut arbitror, his verbis oraculum, post primam illam obsidionem quam apostolorum temporibus, sub Vespasiano Romanorum imperatore, perpassi narrantur, rursus sub Adriano alter obsidione affictos, de loco illo penitus arcendos fore, adeo ut ne solo quidem urbis Hierusalem insistere illis sit permittendum. Hoc igitur innuens, sic ait : « Et iterum erit in direptionem ut » terebinthus, et sicut glans cum excidit de spolio suo ¹. »

§ XXXIX. AB EODEM.

« Et erit in die illa : nutriet homo juvencam boum et duas oves, et » erit ex eo quod plurimum faciet lac : comedet butyrum et mel come- » det, quicumque relictus fuerit in terra ². » Hic si illam diem quam propheta significat quæsieris, tempus adventus Salvatoris nostri invenies. Ubi enim dixit propheta : « Ecce virgo in utero concipiet, et » pariet filium ³, » plurima interponens, divinat de iis quæ per eandem diem, hoc est, Salvatoris nostri adventus tempore, futura sunt. Virtutes enim invisibiles, et quosdam inimicos atque hostes, muscas et apes allegoriæ legibus nominans, ingressuros esse terram Judæo-

¹ Isai. 1, 30. — ² Ibid. vii, 21, 22, 23. — ³ Ibid. 14.

clairement la cause de leurs infortunes, le prophète ne manque pas de leur reprocher les fautes qui les y ont jetés. En effet, notre Sauveur vivant au milieu d'eux les instruisait, et sa voix qui frappait leurs oreilles n'allait pas jusqu'à leurs cœurs; ils ne surent pas le comprendre; ils le voyaient des yeux du corps, et non des yeux de l'esprit; leur intelligence s'éteignit, leurs oreilles se fermèrent, comme dit le prophète, et c'est la cause qu'il assigne à la dévastation des villes qui seront veuves de leurs habitans, et de la solitude qui doit affliger tout le pays. Voilà pourquoi aussi le petit nombre de ceux qui échapperont à la ruine commune, mis en réserve comme autant de germes créateurs ou comme une source féconde, qui versera ses flots sur toutes les autres terres, seront multipliés en tous lieux. Toutefois il annonce qu'après le départ des apôtres et de notre Sauveur, il restera encore dans le pays de Juda le dixième des habitans; mais que cette faible partie d'un peuple si nombreux sera frappée des plus grands maux, dépouillée de ses feuilles comme le térébinthe, et de ses glands comme le chêne. Le divin oracle veut dire par là, selon moi, qu'après le premier siège dont l'histoire fait mention, dans le temps des apôtres, sous le règne de l'empereur Vespasien, ils auront à en soutenir un second, sous Adrien; qu'ils seront bannis de leur pays, et qu'il ne leur sera pas même permis d'y remettre le pied. C'est ce qu'il fait entendre en disant : « Il sera abandonné une seconde fois au pillage, comme le térébinthe ou le chêne dépouillé de ses glands. »

§ XXXIX. LE MÊME.

« En ce temps-là un homme qui ne nourrira qu'une génisse et deux » brebis en tirera une grande abondance de lait; et quiconque aura » été laissé sur la terre mangera du beurre et du miel. » Quel est ce temps dont parle le prophète? c'est celui de l'avènement de notre Sauveur. En effet, quand il dit : « Une vierge concevra, et elle » enfantera un fils, » il annonce ce qui arrivera dans ce temps-là même, c'est-à-dire l'apparition sur la terre de notre divin Sauveur. Ces mouches, ces abeilles dont il peint l'invasion dans son langage allégorique, ce sont les puissances invisibles alors, les armées ennemies qui doivent se jeter sur la terre de la Judée, et qui seront aux mains du Seigneur comme un instrument tranchant, avec lequel il ra-

rum dicit; atque ita Dominum hostium ipsorum novacula, tanquam magni cujusdam corporis, ipsius judaicæ gentis caput, et pilos pedum, et barbam, et denique omne ornaamentum eorum abrasurum. Cum vero hæc in illa die de qua agitur futura sint, in qua videlicet ille de quo loquitur nascetur de virgine; tum eum hominem qui relictus fuerit de totius gentis interitu, hoc est, omnem quicumque ex illis in Christum Dei crediderit, nutriturum juvencam boum et duas oves prædicat; et ex eo quod plurimum faciet lac, butyrum et mel comesurum. Porro hæc si mystice contemplaberis, intelliges in Salvatoris nostri apostolis suum finem accepisse: quorum singuli in iis ecclesiis in quibus virtute Christi constiterint, binas oves, hoc est, binos ordines instar ovium ad gregem Christi convenientes, alterum quidem in primis ad hæc elementis versantem, alterum vero qui jam per lavacrum ait illustratus; ac præterea juvencam unam, ecclesiasticum utique eorum qui præsedent principatum, divinis et rationalibus cibis nutrientes, fecundum ex illis lac et mel, ejus videlicet cibi quem ipsi elaboraverint, fructum perceperunt. Et quod quidem eam multitudinem quæ ex imperfectioribus constat, ovibus divinus sermo comparare consueverit, non est opus ut dicam, cum hoc omnes divinæ litteræ ostendant. Quod vero eum qui perfectior sit et multos, quasi bonus agricola, exerceat, ecclesiæque præsideat, rustico boum labori item conferre soleat, sanctus nobis demonstrat Apostolus, ubi ait: « Numquid de » bobus cura est Deo? an propter nos omnino dicit? quoniam debet » in spe, qui arat, arare; et qui triturat, in spe, ut sit particeps⁴. » Quod si quis istiusmodi figuris loquendi offendatur, item poterit et muscas et apes, de quibus dictum est, et novaculum, et barbam, et pilos pedum, non ex sententia, sed ex scripto contemplari, atque ita plane in ridicula et absurda fabularum deliramenta recidere. Si vero non aliter hæc accipere necesse est, quam ad sensum quemdam interiorum, haud dubium est quin etiam ea quæ sequuntur, simili ratione.

§ XL. AB EODEM.

« In die illa extinguentur montes, et colles, et sylvæ; et devora-

⁴ 1 Cor. IX, 9.

sera la tête, les poils des pieds et la barbe d'un grand corps, celui de la nation juive, qu'il dépouillera de tout ce qui faisait son ornement et sa gloire. Mais comme tout ceci doit arriver dans le temps dont il s'agit, dans le temps où naîtra d'une vierge celui dont il parle, il prédit aussi que l'homme qui aura échappé au désastre commun, c'est-à-dire, quiconque croira en Dieu le Christ, aura une génisse et deux brebis qui lui fourniront une grande abondance de lait, et qu'il se nourrira de beurre et de miel. A le prendre dans le sens mystique, on voit que c'est dans les apôtres de notre Sauveur que tout ceci a trouvé son accomplissement; car chacun d'eux, dans les diverses églises qu'ils ont fondés par la puissance du Christ, ont eu deux brebis, c'est-à-dire deux ordres de fidèles composant, comme des brebis, le troupeau de Jésus, l'ordre de ceux qui ne sont encore qu'aux premiers élémens de la science du salut, et l'ordre de ceux qui se sont déjà plongés dans la piscine sacrée et qui y ont lavé leurs souillures; mais ils n'ont eu qu'une génisse (c'est le pouvoir des chefs ecclésiastiques), nourrie des mets célestes et intellectuels, qui leur ont donné le lait et le miel, heureux produit de ces alimens qu'ils avaient su préparer eux-mêmes. Il n'est pas besoin de dire, puisqu'on le trouve dans tous les livres saints, que dans les prophéties c'est toujours à des brebis que l'on compare cette multitude qui se compose d'hommes imparfaits. L'homme parfait, au contraire, qui, à la tête d'une église, cultive plus d'un champ, comme un bon laboureur, les Écritures comparent sans cesse son travail à celui des bœufs, comme le prouve le saint Apôtre en disant : « Dieu se met-il en peine » de ce qui regarde les bœufs? N'est-ce pas de nous plutôt qu'il » parle? Car celui qui laboure doit espérer de recueillir le fruit de » son labeur, et celui qui bat le grain doit espérer aussi qu'il en aura » sa part. » Si le langage figuré pouvait blesser quelques esprits, il ne faudrait pas s'étonner de les voir prendre à la lettre, et non pas dans leur véritable sens, les mouches, les abeilles, le rasoir, la barbe et les poils des pieds dont il a été parlé plus haut, et retomber ainsi dans l'absurdité des fables les plus ridicules. Mais si l'on ne peut raisonnablement l'entendre que dans un sens mystique, il est hors de doute qu'il doit en être de même du reste.

§ XL. LE MÊME.

« Dans ce temps-là ses montagnes, ses collines et ses forêts perdront leurs honneurs et leurs charmes; l'ame et le corps, tout pé-

» bunt ab anima usque ad carnes : et erit qui fugiet, tanquam fugiens
 » a flamma ardente : et qui relictus fuerint ex illis, erunt numerus ; et
 » puer parvulus scribet eos : et erit in die illa, non ultra adjiciet quod
 » reliquum fuerit ex Israel, et qui conservati ex Jacob, non ultra con-
 » fidentes erunt in eis qui injuriis ipsos affecerint ; sed erunt confi-
 » dentes in Deo sancto Israel in veritate : et convertetur quod reli-
 » quum fuerit ex Israel ad Deum fortem : et si fuerit numerus filiorum
 » Israel sicut arena maris, reliquæ eorum salvæ fient. Verbum enim
 » qui perficit, et qui contrahit in justitia : quoniam verbum contrac-
 » tius faciet Deus in orbe terræ universo ¹. » Hic quoque attende,
 dum tristia minitatur, quemadmodum « Erit, *inquit*, qui fugiet tan-
 » quam fugiens a flamma ardente : et qui reliqui fuerint ex illis, nu-
 » merus erunt ; et puer parvulus scribet eos : » quibus sane verbis,
 paucitatem eorum qui ex populo circumcisionis interitum sint evasuri,
 una cum urbis Hierusalem incendio, nobis ostendi. « Hi vero, *inquit*,
 » qui reliqui fuerint, numerus erunt ; » hoc est, non plures quam ut
 numero comprehendi possint, utpote qui et pauci et facile numerabiles
 futuri sint : non plures igitur exstiterunt, duntaxat universæ Judæo-
 rum multitudini comparati, qui in Salvatorem et Dominum nostrum
 crediderunt, qui quidem etiam digni habiti sint qui ab eo scripturam
 acciperent ; quemadmodum verba illa demonstrant, *Et puerulus scribet
 eos*, siquidem prius ostensum est quisnam hic esset puerulus, ubi
 dictum est : « Ecce virgo in utero habebit, et pariet filium : et ante-
 » sciat puer vocare patrem aut matrem ² : » et quoniam hoc loco,
 « Puer, *inquit*, scribet eos, » merito in superioribus dicebat : « Et
 » erit quod reliquum fuerit in Hierusalem sancti vocabuntur, omnes
 » qui scripti sunt ad vitam ³. » Ergo ut illic reliquum nominatum est,
 hincque ipsi erant qui scripti sunt ad vitam : ita etiam hic, « qui reliqui
 » fuerint ex eis, numerus erunt, et puerulus scribet eos. » Hoc porro
 ipsum « quod relictum fuerit ex Israel, et qui servati ex Jacob, non
 » ultra, *inquit*, in eis qui ipsos injuria affecerint, sed in Deo sancto
 » Israel confidentes erunt. » Et sane jam spectat utrum ipsa hac con-
 fidentia ii qui ex judaica gente profecti sunt, et qui de ruina Israel
 relictus sunt discipuli et apostoli Salvatoris nostri, nihil æstimaverint

¹ Isai. x, 16 et seqq. — ² *Ibid.* vii, 14. — ³ *Ibid.* iv, 2 et seqq.

» rira ; ils fuiront comme poursuivis par la flamme ; il en restera un
 » si petit nombre qu'un faible enfant pourrait les compter ; et ce qui
 » restera d'Israël, ceux de la maison de Jacob qui seront sauvés
 » mettront sincèrement leur confiance, non pas en ceux qui leur pro-
 » diguaient l'insulte et l'outrage, mais en Dieu, le Saint d'Israël. Tous
 » ceux d'Israël qui échapperont à ces maux se convertiront au Dieu
 » fort ; et quand bien même les enfans d'Israël égalaient en nombre
 » les sables de la mer, il n'y en aura qu'une bien petite partie qui
 » sera sauvée. Car celui qui accomplit la parole peut aussi en renfer-
 » mer les effets dans les limites d'un cercle plus étroit, et c'est ce que
 » fera Dieu sur la terre. » Remarquez encore ici, au milieu des me-
 naces qu'il foudroie sur ce peuple, « qu'ils fuiront, dit-il, comme on
 » fuit une flamme brûlante, et qu'un faible enfant pourrait compter
 » ceux qui ne seront pas frappés. » Ces paroles nous font voir
 quel petit nombre de Juifs ne seront pas compris dans ce terrible arrêt
 et échapperont à l'incendie qui consumera la ville de Jérusalem.
 « Ceux qui seront sauvés, dit-il, feront nombre, » c'est-à-dire qu'il
 sera facile de les compter, puisqu'ils ne dépasseront point les bornes
 assignables aux calculs. Comparés à la population de Jérusalem, ils
 ont donc été peu nombreux ceux qui ont cru en notre Sauveur, et
 qu'il jugea dignes d'être inscrits parmi les vivans, comme le prouvent
 ces mots : *Et un petit enfant pourra les compter.* Comme on a vu plus
 haut quel était cet enfant : « Une vierge concevra, et elle enfantera
 » un fils ; et avant que l'enfant sache appeler par leur nom son père
 » et sa mère..., » et qu'en cet endroit-ci on lit encore : « L'enfant
 » pourra les écrire, » il était donc autorisé à dire précédemment,
 comme il l'a fait : « Ceux qui resteront d'Israël et qui ont été écrits
 » parmi les vivans, seront appelés saints. » De même que d'un côté il
 parle de reste, et que d'un autre ce reste était composé de ceux qui
 ont été écrits parmi les vivans, de même encore ici : « Ceux des Juifs
 » qui ont été conservés feront nombre, et un petit enfant pourra en
 » faire le recensement. » Or, « ceux-là même qui sont restés d'Israël,
 » et ceux de la maison de Jacob qui ont été sauvés, ne s'appuieront
 » plus à l'avenir, dit-il, sur ceux qui les ont cruellement traités ; mais
 » ils s'appuieront sur Dieu, le Saint d'Israël. » Voyez enfin si les
 disciples et les apôtres de notre Sauveur, qui partirent de la Judée et
 qui furent sauvés de la ruine d'Israël, n'ont eu, par l'effet de la con-
 fiance qui les animait, aucun égard pour les princes dans ces derniers
 temps, ou pour les princes de la nation juive, qui les avaient au-

principes sæculi hujus, seu principes Judaici, qui olim injuria eos afficiebant, et sic in omnes gentes penetraverint, Christum Verbum prædicantes; an vero nihil horum ausi sint, atque utrum eadem erga Deum confidentia (nam, ut prophetia habet, confidentes erant in Deo sancto Israel in veritate; non enim subdole aut simulate, sed vere totos seipsos spei dederant) non solum de sua regione profecti sint, verum id quod ipsis propositum fuerat abunde perfecerint, an non. Nempe hoc ipsum rursus id fuisse invenies, quod relictum est quasi semen ruinæ Jacob, in Deo forti confidens; atque item hoc ipsum universæ ejus gentis residuum (quæ quidem gens fuerit quasi arena maris, non quasi stellæ cœli) dignum habitum esse cui salus a Deo condonaretur, sicut affirmat Apostolus, ubi ait: « Esaias autem clamat pro Israel. Si fuerit numerus filiorum Israel sicut arena maris, » reliquiæ salvæ fient ¹. » Nam cum duo sint quæ Abrahæ Deus respondens promisit de iis qui ab illo orituri erant, unum quidem quod futuri essent sicut stellæ cœli, alterum vero quod tanquam arena maris; Dei quidem amici, quales fuerunt illi veteres, et prophetæ, et Salvatoris nostri apostoli, quibus ipse illud testimonium exhibuit, « Vos estis lux mundi ², » luminibus cœlestibus ipso splendore comparantur: reliqui vero, terreni scilicet atque in humum spectantes, arenæ similes habentur. Proinde merito ubi tota multitudo filiorum Israel, quæ a dignitate sua et a virtutis magnificentia casura erat, undecumque spectans in terram, ut sermo de his propheticus habet, arenæ maris comparata fuerit; tum videlicet eorum reliquiæ duntaxat salvæ fient, de quibus sane reliquiis plurimum est a nobis elaboratum: atque hæc futura esse dicit, ubi ipse Dominus contrahens et perficiens, verbum per totum terrarum orbem fecerit; sic utique evangelicam prædicationem perspicue significans, in qua omni mosaico ambitu sublato, qui imaginibus et signis et corporalibus adorationibus constabat, brevitate præditum Evangelii verbum in omnes homines emissum prophetiæ veritatem comprobavit.

¹ Rom. ix, 27. — ² Matth. v, 14.

trefois persécutés, et se sont répandus ainsi dans toutes les contrées, prêchant Jésus-Christ, ou s'ils n'ont pas osé entreprendre cette grande tâche; et si, toujours armés de cette confiance en Dieu (car, ainsi que le dit le prophète, ils s'appuyaient sur Dieu, le Saint d'Israël, avec sincérité, et il n'y avait en eux ni mensonge ni hypocrisie, mais c'était sans détour et avec candeur qu'ils s'étaient livrés tout entiers aux charmes de l'espérance), non seulement ils quittèrent le sol de leur patrie, mais encore s'ils achevèrent ou non l'œuvre qui leur avait été imposée. Ils résultera pour vous de cet examen que c'était bien véritablement eux qui avaient été réservés comme une semence féconde pour réparer les ruines de la maison de Jacob et qui mettaient tout leur espoir dans le Dieu fort; et qu'en même temps ces débris de toute une nation (qui était, au reste, semblable aux sables de la mer, et non pas aux étoiles du firmament) furent jugés dignes d'être sauvés du naufrage, comme l'affirme l'Apôtre en disant: « Quant à Israël, » Isaïe s'écrie: Quand même les fils d'Israël seraient aussi nombreux que les sables de la mer, il n'y en aura toutefois qu'une faible » partie de sauvée. » Dieu promit à Abraham que sa postérité égalerait en nombre les étoiles du ciel et les sables de la mer. Il y a ici une double comparaison qu'il faut signaler: En effet les hommes chéris de Dieu, tels que les prophètes et les apôtres de notre Sauveur, auxquels il a rendu ce témoignage, « vous êtes la lumière du monde, » sont comparés aux célestes flambeaux dont ils semblent reproduire l'éclat, tandis que le reste, ces hommes enfans de la terre sur laquelle ils tiennent leurs regards sans cesse attachés, sont l'image des sables de la mer. Ce n'est donc pas sans raison qu'après la comparaison établie entre les sables de la mer et cette multitude d'enfans d'Israël qui devaient tomber des hauteurs de sa gloire et de sa puissance, pour ramper honteusement sur la terre, comme s'exprime le prophète, il est dit qu'il n'y aura alors de sauvés que le plus petit nombre, dont je crois m'être assez long-temps occupé. Tout ceci s'accomplira, dit-il, quand le Seigneur lui-même, resserrant sa parole perfectionnée, la répandra dans l'univers entier, désignant ainsi, sans qu'on puisse s'y tromper, la prédication évangélique, qui, proscrivant tout ce luxe de la religion de Moïse, vrai culte des images, des statues et des adorations charnelles, a justifié par la diffusion dans le monde de la parole si concise et si simple de l'Évangile les anciennes prédictions.

§ XLI. AB EODEM.

« Et erit in die illa radix Jesse; et qui surget imperare gentibus, » in eo gentes sperabunt: et erit requies in honore. Et erit in die illa, » adjiciet Dominus demonstrare manum suam ad æmulandum, et » quærendum quod remanserit reliquum populi sui, quodcumque » relictum fuerit ab Assyriis, et ab Ægypto, et a Babylonia, et ab » Æthiopia, et ab Elamitis, et a solis ortu, et ab insulis maris: et » extollet signum in gentes, et dispersos Juda congregabit a quatuor » alis terræ¹. » Cum sæpe quædam futura dicantur in quodam insigni die, hoc est, ubi manifestum tempus advenerit, nos ratiocinatione colligentes, earum rerum quæ significantur exitum in ipsum Dei adventum recidere demonstravimus: in quo cum omnis Judaica gens casura esset, paucos quosdam servatum iri qui ex illis relinquendi erant, divina ostendunt oracula. Is tamen locus qui nunc in manibus est, et ipsam diem, et quod per eam significatur tempus, et quæ in eo eventura essent, planissime demonstrat: cum enim canat ex semine David futurum Christi ortum, cum eo simul Judæorum item ruinam prædicit; dicit autem sic: « Ecce dominator Dominus Sabaoth » conturbabit gloriosos cum robore, et excelsi humiliabuntur, et cadent excelsi gladio, et Libanus cum excelsis cadet². » Porro hic Libanum ipsam Hierusalem intelligi vult, sicut in aliis demonstravimus: quam cum omnibus suis factum, et venerationem præ se ferentibus, et gloriosis casuram, hic prophetæ locus minatur: qui quidem ubi priora illa explicavit, hæc deinceps adjungit: « Et egredietur » virga de radice Jesse, et flos de radice ascendet³; » et cætera. In quibus manifestissime, ex radice Jesse (pater autem hic fuit David) ortum Christi significat, in quo ortu vocationem gentium prius per quamdam sermonis obscuritatem, more prophetico, explicat. Illud enim: « Pascetur simul lupus cum agno, et pardus cum hædo simul » quiescet⁴, » et quæ sunt hujusmodi, nihil aliud quam gentium indomitaram, et immanium, et in nulla re a belluis differentium, ad pios et mansuetos et omni charitate refertos mores conversionem futuram indicant. Sed hoc ipsum docet apertius in iis quæ sequuntur,

¹ Isai. xi, 10 et seqq. — ² Ibid. x, 33, 34. — ³ Ibid. xi, 1 et seqq. — ⁴ Ibid. 6.

§ XLI. LE MÊME.

« En ce jour-là le rejeton de Jessé se lèvera pour commander aux nations, et les nations espéreront en lui; et son repos ne sera pas sans gloire. Alors il étendra encore sa main pour chercher le reste de son peuple qui sera échappé aux Assyriens, à la fureur de l'Égypte, de Babylone, de l'Éthiopie, d'Élam et des peuples qui habitent à l'Orient et dans les îles de la mer. Il fera flotter son étendard parmi les nations, et rassemblera des quatre coins de la terre les enfans dispersés de Juda. » Comme souvent il est dit que certains événemens auront lieu en un jour marqué, c'est-à-dire quand le temps est arrivé pour eux, j'ai démontré, à l'aide des lumières de la raison, que c'était à l'avènement même de Dieu qu'il fallait rapporter l'accomplissement des faits annoncés. Les oracles divins montrent qu'à ce moment glorieux la nation juive devait être anéantie, et qu'un petit nombre seulement de ses enfans seraient sauvés et survivraient à la désolation de leur patrie. Le passage d'Isaïe que j'ai maintenant sous les yeux fait voir sans la moindre obscurité le jour, le temps que marque ce jour, et quels événemens il doit éclairer. Tout en proclamant que le Christ naîtra de la race de David, il prédit en même temps la ruine de Jérusalem; il s'exprime ainsi : « Voici que le dominateur, le Seigneur des armées, marchant dans toute sa force, renversera les superbes, humiliera les puissans, qui tomberont sous le tranchant du glaive, et avec eux s'écroulera le Liban. » Or le Liban, c'est Jérusalem, comme je l'ai prouvé ailleurs, Jérusalem que la voix du prophète menace ici d'une destruction prochaine, où s'abîmera en même temps tout ce qui faisait son orgueil et sa puissance, tout ce qui lui attirait la vénération et les hommages des peuples. Après avoir étalé sous nos yeux ces premiers tableaux, il ajoute : « De la tige de Jessé sortira un rejeton, une fleur naîtra de sa racine. » Ici tout est clair; la racine de Jessé (car Jessé était le père de David) signifie la naissance du Christ, à laquelle il rapporte, mais en jetant sur ses paroles le voile dont se couvraient les prophètes, la vocation de toutes les nations. En effet ces mots : « Le loup paîtra avec l'agneau, le léopard et le chevreau reposeront ensemble, » et les autres figures semblables, ne veulent pas dire autre chose que la conversion des nations indomptées et farouches et qui ne diffèrent en rien des bêtes sauvages, et leur retour à la piété, à la douceur, ainsi qu'à des mœurs épurées par l'amour et la charité. Mais ce fait est annoncé plus nette-

sic dicens : « Repleta est universa terra cognitione Domini , sicut aqua » multa ad cooperiendam maria ¹. » Præterea ipse seipsum interpretans sermo propheticus sequitur : « Et erit in die illa radix Jesse ; et qui » surgit ut imperet gentibus , in eo gentes sperabunt : et erit requies » ejus cum honore ². » Quoniam igitur superius Judaicæ gentis ruinam involute significavit , post vero gentium vocationem , nunc quidem involutius , nunc autem explicatius : merito rursus eundem repetens sermonem , de iis qui ex circumcissione in Christum credituri sunt mentionem facit , ne omni ratione a Christo spem illorum excludat. « Erit enim , *inquit* , qui surgit ut imperet gentibus. » Sed quis tandem hic est qui surgit , nisi radix Jesse ; quem etiam gentibus , non ipsi Israel imperaturum affirmat ? Quoniam ergo varie docuit hanc gentium conversionem ad eum qui de radice Jesse nascetur et pullulabit , necdum boni quidquam de iis qui in circumcissione sunt protulit ; merito quod prædictioni ejusmodi deerat reddit , dicens : « Et erit in die » illa , » hoc est , in illo tempore in quo adveniet is quis orturus est de radice Jesse , « adjiciet Dominus demonstrare manum suam , ut » æmuletur , et quærat quod remanserit reliquum populi , quocumque » relictum fuerit ³ , » aut ab his aut ab illis hostibus. Quem quidem locum Aquila ita convertit : « Et erit in die illa , adjiciet Dominus » secundo manum suam ad acquirendum residuum populi sui , quod » relinquetur ab Assyriis ; » et cætera. Cæterum hæc quoque te considerare oportebit , hostes populi Dei censendos intelligibiles quosdam et spirituales , hoc est , malos dæmones , sive potestates quæ Verbo adversentur. Hi porro sunt illi qui olim iis gentibus quæ hic nominatæ sunt invisibiliter præerant , et animas Israel vastabant , cum eas in varios effectus inducerent , et captivas facerent , et ad morem victus alienarum gentium victui similem attraherent. Cum igitur hic universus , prope dixerim , populus , animis factus esset captivus ab iis quos diximus hostibus , qui servati relictique sunt sine vulnere , non spoliati suis rebus , promissum illud de quo prophetia loquitur obtinebunt ; utpote qui visuri sint manum Domini , et illius possessio futuri : quemadmodum illud habet oraculum , quod ita ait : « Adjiciet Dominus demonstrare manum suam , ut æmuletur ob id quod

¹ Isai. xi, 9. — ² *Ibid.* 10. — ³ *Ibid.* 11.

ment encore dans ce qui suit : « La connaissance de Dieu s'est répan- » due sur la terre comme les eaux dont la mer est couverte. » Puis expliquant lui-même ses propres paroles, il dit : « Dans ce jour-là » le rejeton de Jessé se lèvera pour commander aux nations qui » espéreront en lui ; et son repos ne sera pas sans gloire. » Comme il avait plus haut parlé de la ruine de la nation juive en termes obscurs, et ensuite de la vocation des gentils, tantôt avec moins, tantôt avec plus de clarté, c'est avec raison qu'en revenant sur le même sujet il fait mention de ceux qui parmi les Juifs doivent croire en Jésus-Christ, pour ne pas détruire tout-à-fait leur espoir. « Il se lèvera, » dit-il, pour commander aux nations. » Mais de qui donc entend-il parler, sinon du rejeton de Jessé, qu'il déclare devoir régner un jour sur les gentils et non sur Israël ? Et puisqu'il nous avait appris déjà que les nations se convertiront à celui qui naîtra de la tige de Jessé et poussera de nombreux rejetons, sans annoncer que les Juifs doivent en recueillir aucun avantage, il a soin de compléter ce qui manquait à cette prédiction, en disant : « Et dans ce jour-là, » c'est-à-dire quand apparaitra celui qui doit sortir de la tige de Jessé, « le Seigneur » étendra sa main pour chercher ce qui sera resté du peuple, en quel- » que lieu qu'il ait été laissé, » par ses différens ennemis. Acyla traduit ce passage de cette manière : « Et dans ce jour-là le Seigneur » étendra une seconde fois la main pour posséder le reste de son peu- » ple, qui sera épargné par les Assyriens ; » et tout ce qui suit. Au reste, il faudra remarquer que l'on doit entendre par les ennemis du peuple de Dieu des êtres intelligens et spirituels, ou, en d'autres termes, les démons ou bien les puissances qui sont ennemies du Verbe. Ce sont ceux-là mêmes qui jadis exerçaient un pouvoir invisible sur les nations qui ont été nommées ici, qui portaient la désolation dans les âmes des enfans d'Israël, en y allumant le feu de mille passions diverses, les retenaient captives et les conviaient aux mêmes festins que les nations étrangères. Ce peuple ayant donc été presque entièrement soumis par les ennemis que je viens de dire, ceux d'entre eux qui sont sortis du combat victorieux et sans blessure, sans avoir laissé leur dépouille sur le champ de bataille, posséderont les biens que leur promet le prophète, puisqu'ils verront la main de Dieu s'étendre sur eux, et qu'ils seront en sa possession, selon l'expression du prophète : « Le Seigneur s'empressera d'étendre sa main pour posséder ce qui » sera resté de son peuple. » Mais dans quel but agira donc le Seigneur ? Dans celui d'ajouter ce qui manquait encore aux avantages de

» remanserit reliquum populi. » Quid autem adjiciet Dominus? nempe, iis quos semel quondam per prophetas ostendit, adjecta est manus Domini, ut, his ipsis veluti de totius populi ruina servatis, quæ prioribus deerant adjungerentur. Hæc porro erant novi Testamenti mysteria, quæ manu Domini ostensa sunt ei parti quæ de populo relicta est. Sed etiam « ut æmuletur, *inquit*, ob id quod remanserit reliquum populi. » Pro quo Aquila et Theodotion concorditer, « ad acquirendum, *inquiunt*, residuum populi sui, quodcumque relictum fuerit ab Assyriis et a reliquis » inimicis gentibus. » Hoc autem quod relictum fuerit de populo extollet, *inquit*, signum in gentes; per eos enim plane Dominus signum suum in cunctis gentibus patefecit, et per eosdem collegit eos qui ex Israel perierant, et qui ex Juda dispersi erant, postquam a quatuor alis terræ ad Christum Dei, ex prædicatione apostolorum ipsius, confugerunt: sic sane collectos esse intelligens eos qui quondam ex Israel et Juda, secundum sententiam consideratis atque acceptis, abducti procul separatiq̄ue fuerant. Mos autem hujuscemodi animarum, verum Israel Dei demonstrat; sicut e contrario vitiosa pravaque affectio, eum Israel qui ratione corporis eam appellationem sortitus est, principes Sodomorum et populum Gomorrhæ appellare in oraculis facit. Reliquiæ igitur secundum electionem gratiæ, et quod in prophetia dicitur relictum residuum populi, signum Domini apud cunctas gentes prædicarunt; et istiusmodi gentium animas ab interitu ad Domini cognitionem trahentes, unum Deo populum confecerunt qui a quatuor alis terræ hodie quoque una Christi virtute contrahitur. Hi vero ipsi de Judaicæ gentis interitu conservati discipuli et apostoli Salvatoris nostri, ex diversis tribubus oriundi, una vocatione, unaque gratia, atque uno sancto Spiritu digni effecti, omnem amorem quem olim erga ipsos Hebraicæ tribus habebant, abjecturi erant, ut ait prophetia. Cum igitur eodem intellectu eademque sententia perfecti essent, non solum continentem terram, sed et insulas gentium pervagati sunt, et omnes undique hominum animas deprædati, eas ducentes captivas ut imperio Christi subjicerentur. Qui quidem in hoc consentanea illi oraculo egerunt quod ait: « Et volabunt in navigiis, externum mare simul deprædantes, » et eos qui ad solis ortum spectant ¹. » Reliqua vero ejusdem pro-

¹ Isai. xi, 14.

ceux vers lesquels le prophète nous a déjà dit qu'il avait étendu sa main, et qu'il les avait arrachés au désastre de toute la nation. Or c'étaient les mystères du Nouveau-Testament que la main de Dieu a offerts à la vue de ceux qui sont restés de ce peuple. Mais encore, « pour recher- » cher avec empressement, dit-il, ce qui sera resté du peuple; » ce qu'Acyla et Théodotion se sont accordés à traduire par ces mots, « Pour posséder le reste du peuple, dans quelque état qu'il eût été » laissé par les Assyriens et les autres nations ennemies. » Mais ces faibles débris d'un grand peuple élèveront, dit-il, l'étendard parmi les nations; car c'est par eux que le Seigneur a déployé sa bannière chez tous les peuples, et c'est par eux encore qu'il a rassemblé les restes malheureux d'Israël, qui s'étaient exilés loin de la terre de Juda, lorsque, selon ce qu'avaient prêché les apôtres, ils accoururent des quatre coins du monde vers le Christ de Dieu, dans ce sens que ceux qui furent ainsi rassemblés étaient les mêmes hommes qui, entraînés loin de Jérusalem et de Juda, en avaient été séparés à jamais. Ces ames privilégiées sont le véritable Israël de Dieu, tandis que les passions mauvaises et dépravées font donner, dans les prophéties, le titre de princes de Sodome et de peuple de Gomorrhe à cet autre Israël qui n'a porté ce nom que selon la chair. Ainsi donc, par l'élection de la grâce, ces restes que la prophétie appelle le reste du peuple, ont prêché le signe du Seigneur chez toutes les nations, et arrachant à la mort les ames des gentils pour les convertir à Dieu, ils n'ont fait qu'un seul peuple qui, aujourd'hui encore, est réuni des quatre coins du monde par l'unique lien de la puissance et de la vertu du Christ. Mais échappés des ruines où s'engloutit le peuple juif, les disciples et les apôtres de notre Sauveur, originaires de différentes tribus, ayant été appelés dans un but unique, devenus dignes des mêmes faveurs de la grâce et du Saint-Esprit, devaient se défaire, comme dit le prophète, des liens de toute nature qui les attachaient autrefois à leurs tribus. Éclairés par le même flambeau, animés des mêmes sentimens, n'ayant qu'un même esprit et qu'une même pensée, ils parcoururent non seulement toute la terre ferme, mais les îles des nations, et partout ravisseurs des ames, ils les entraînaient captives sous l'empire du Christ. Ils faisaient en cela ce qu'avait dit l'oracle divin : « Ils s'élanceront sur » leurs vaisseaux pour dépouiller en même temps les peuples qui ha- » bitent sur les bords de la mer extérieure et ceux qui sont à l'o- » rient. » Tout le reste de la même prophétie s'applique et répond avec justesse à ces actes des disciples et des apôtres, et vous en serez

phetiæ his item proportione respondere intueberis, si unamquamque dictionem tecum ipse diligenter perpenderit, et quod quidem ex ea inconstans vel humile visum fuerit rejeceris, spiritus vero ipsius intelligentiam perceperis, quatenus ipse tibi Dei Spiritus contemplandum suppeditaverit. Nobis enim tempus non permittit diutius in his locis immorari, qui materiam propositam absolvere festinamus.

§ XLII. AB EODEM.

« Et mandabo orbi universo mala, et impiis peccata ipsorum, et » perdam injuriam iniquorum, et contumeliam superborum humiliabo. Et erunt qui remanserint pretiosi magis quam aurum quod » ignem non sentit: et homo pretiosus erit magis quam lapis in » Saphir. » Ac deinceps adjungit: « Et erunt qui relictæ fuerint, quasi » capreola fugiens, et quasi ovis errabunda¹. » Atque in his quidem paucitatem eorum qui superfuturi sint tempore interitus impiorum, hic sermo planissime ostendit: ex quo id intelligimus, sine ulla exceptione carituros esse propria regione omnes omnino qui ad circumcisionem pertinent, atque omnem Judaicam gentem promissa divina non esse consecuturam.

§ XLIII. AB EODEM.

« Et erit in die illa defectus gloriæ Jacob, et pingua gloriæ ipsius » quassabuntur. Et erit quemadmodum si quis colligat messem » stantem, et semen spicarum metat: et erit quemadmodum si quis » colligat spicas in convalle solida, et relictæ fuerint in ea stipula; aut » quasi baccæ olivæ duæ sive tres in cacumine sublimi, seu quatuor, » seu quinque in ramis ipsis relictæ fuerint. Hæc dicit Dominus Deus » Israel: In die illa confidens erit homo in eo qui fecit ipsum: oculi » autem ejus ad Sanctum Israel respicient, et non erunt confidentes in » altaribus, neque in operibus manuum suarum quæ fecerunt digiti » ipsorum². » In his quoque evidenter canitur quemadmodum gloria Israel et cuncta pingua eorum auferenda sint, et pauci rursus numeroque comprehensibiles relinquendi: atque hi quidem erunt qui ex eis in Dominum nostrum crediderint. Deinceps autem post ea quæ de illis dicta sunt, de universo genere hominum, quod aversurum se sit

¹ Isai. XIII, 11 et seqq. — ² Ibid. XVII, 4 et seqq.

convaincu, si vous examinez avec soin en vous-même chaque mot qu'elle renferme, et si vous rejetez toute pensée qui vous paraîtra ne pas s'y rattacher directement, et vous aurez alors l'intelligence de l'esprit, autant du moins que l'esprit de Dieu daignera se poser devant vous. Le temps ne me permet pas de m'arrêter plus long-temps sur cette question; j'ai hâte d'achever la tâche que je me suis donnée.

§ XLII. LE MÊME.

« A ma voix les maux fondront sur l'univers, les impies expieront » leurs péchés, je me vengerai de l'iniquité des méchants, et j'abais- » serai dans la poussière le front des superbes. Et ceux qui resteront » seront plus précieux que l'or qui est à l'épreuve du feu, et l'homme » sera plus précieux que les diamans d'Ophir. » Puis il ajoute : « Et » ceux qui auront été laissés, seront comme le daim qui fuit et comme » la brebis égarée. » Nous voyons ici nettement exprimé quel sera le petit nombre de ceux qui ne seront pas compris dans la proscription générale, et nous ne pouvons douter que tous les circoncis seront privés sans exception de leur patrie, et que toute la nation des Juifs n'aura pas sa part dans les promesses de Dieu.

§ XLIII. LE MÊME.

« En ce jour-là la gloire de Jacob s'éclipsera, sa puissance sera » ébranlée. Il sera semblable à celui qui glane dans la moisson et » coupe les épis, et à celui qui recueille les épis qui ont été laissés dans » la vallée; ou comme l'olivier dont il reste deux ou trois baies au som- » met de l'arbre, ou quatre ou cinq à l'extrémité des branches, dit le » Seigneur, le Dieu d'Israël. Dans ce temps-là l'homme mettra sa con- » fiance dans celui qui l'a créé, il tournera ses yeux vers le Saint » d'Israël, et il regardera avec dédain et mépris les autels qu'il avait » dressés et les idoles qui étaient l'ouvrage de ses mains. » Il annonce évidemment ici qu'Israël perdra sa puissance et sa gloire, et qu'une faible portion de ce peuple, facile à compter, échappera seule à la ruine commune, et ce seront ceux qui, parmi eux, croiront en Notre-Seigneur. Ensuite, après la prophétie particulière qui les concerne, vient celle qui, embrassant l'universalité des hommes, nous dit qu'ils se détourneront du culte superstitieux des idoles et reconnaîtront le vrai Dieu d'Israël.

ab errore simulacrorum, Deumque Israel agniturum, vaticinium sequitur.

§ XLIV. AB EODEM.

« Audite, insulæ, qui relictis estis et dolore cruciamini; audite quæ »
 » audiavi a Domino Sabaoth: Deus Israel nuntiavit nobis¹. » Specta
 quemadmodum hic quoque non omnes qui ad circumcisionem spec-
 tant, ad ejusmodi arcana audienda invitet; sed solos eos quos dicit
 relictos esse ac dolore cruciari: quales erant qui, ut ait Apostolus,
 gembant ac deplorabant malitiam vitæ hominum.

§ XLV. AB EODEM.

« Luxerunt excelsi terræ, et terra inique egit propter habitantes »
 » eam. Idcirco inopes erunt inhabitantes in terra, et relinquuntur »
 » homines pauci². » In his quoque ubi eos reprehendit qui ex populo
 circumcisionis legem Dei et testamentum contempserint, et eis minatus
 est ea quæ scripta sunt; tum ex illis paucos homines esse relinquendos
 vaticinatur. Hi vero sint sane illæ quæ nominantur apud Apostolum,
 reliquiæ secundum electionem gratiæ.

§ XLVI. AB EODEM.

« Relinquuntur civitates desertæ, et domus quæ relictæ fuerint »
 » interibunt. Hæc omnia erunt in terra in medio gentium: quemad- »
 » modum si quis colligat paucas baccas quæ in oliva remanserint, »
 » sic colligent eos: et si cessaverit vindemia, hi voce clamabunt: qui »
 » autem relictis fuerint in terra, lætabuntur simul cum gloria Domini³. »
 Hic quoque soli qui relictis fuerint, gavisuri dicuntur, cum reliqui
 omnes his quæ in vaticinio continentur sint tradendi.

§ XLVII. AB EODEM.

« Conculcabitur corona contumeliæ, mercenarii Ephraïm: et erit »
 » flos qui decidet de spe gloriæ in cacumine montis excelsi, quasi »
 » præcox ficus: qui vidit eum, priusquam in manus accipiat, vellet »
 » eum devorare. Die illa Dominus erit corona spei, contexta gloriæ ei

¹ Isai. VIII, 9; XXI, 10. — ² *Ibid.* XXIV, 4 et seqq. — ³ *Ibid.* 12 et seqq.

§ XLIV. LE MÊME.

« Écoutez, îles; vous qui avez été abandonnés et qui gémissiez dans
 » la douleur, écoutez ce que j'ai appris du Seigneur des armées, ce que
 » le Dieu d'Israël m'a révélé. » Remarquez encore que ce n'est pas à
 tous les Juifs qu'il s'adresse pour leur découvrir ces grands secrets;
 mais il ne parle qu'à ceux qui, dit-il, ont été abandonnés et qui sont
 en proie à la douleur. Tels étaient ceux qui, selon l'Apôtre, versaient
 des larmes et déploraient la méchanceté des hommes.

§ XLV. LE MÊME.

« Des larmes sont tombées des yeux des grands de la terre, et la
 » terre est devenue l'ennemie de ses habitans. C'est pourquoi ceux qui
 » la cultivent seront dans la disette, et il n'y demeurera que très-peu
 » d'hommes. » Voilà encore le reproche qui frappe ceux des Juifs qui
 ont violé les lois de Dieu et rompu l'alliance; il fulmine contre eux les
 plus terribles menaces, et annonce qu'il n'en restera qu'un très-petit
 nombre. Ce sont véritablement les restes dont parle l'Apôtre, et qui
 ont été sauvés selon l'élection de la grâce.

§ XLVI. LE MÊME.

« Les cités seront désertes, et les maisons qui auront été abandon-
 » nées s'écrouleront. Et ce qui restera sur la terre au milieu de tant de
 » peuples, sera comme quelques olives qui demeurent sur l'arbre dé-
 » pouillé de ses fruits, ou comme quelques raisins, après que la ven-
 » dange est faite. Ceux-là pousseront des cris; mais ceux qui auront
 » été laissés sur la terre se livreront à la joie, quand le Seigneur sera
 » entré dans sa gloire. » Ainsi ceux qui auront été laissés sur la terre
 seront encore les seuls qui se réjouiront, tandis que tous les autres au-
 ront à gémir des maux dont le prophète les menace.

§ XLVII. LE MÊME.

« Elle sera foulée aux pieds la couronne d'orgueil du mercenaire
 » d'Éphraïm; et la fleur qui fait la gloire du sommet de la haute mon-
 » tagne, tombera avant le temps comme un fruit précoce, que le pas-
 » sant dévorait des yeux avant que sa main l'eût saisi. En ce jour-là
 » le Seigneur sera la couronne d'espérance tressée pour la gloire de

» qui relictus sit de populo ipsius : relinquentur enim in spiritu
 » iudicii¹. » Etiam hic ei qui relictus sit de populo, non universæ illi
 genti, solis utique illis qui reliquiarum nomine significantur, Do-
 minum coronam spei et gloriæ futurum vaticinatur : alios vero præter
 populi reliquias, coronam contumeliæ, et mercenarios Ephraïm
 nominat.

§ XLVIII. AB EODEM.

« Et erunt, qui relictus fuerint in Judæa mittent radicem deorsum, et
 » facient fructum sursum; quoniam ex Hierusalem erunt qui relictus
 » fuerint, et qui salvi futuri sunt ex monte Sion : æmulatio Domini
 » Sabaoth faciet hæc². » Eos qui secundum electionem gratiæ relictus
 fuerint ex Judæorum gente missuros radicem deorsum et facturos se-
 men sursum vaticinatur. Ubi manifestissime apostolorum et discipu-
 lorum Salvatoris nostri electionem significat : siquidem hi ex iis qui
 ad circumcisionem pertinent, relictus, deorsum in terram doctrinæ
 suæ radices miserunt, adeo quidem ut illa ipsa eorumdem doctrina
 infixæ sit et radicibus firmata per totum terrarum orbem; sursum
 autem ferre semen et fructum ad promissa cœlestia exhortati sunt : hi
 vero ipsi de gente Judæorum relictus, cæteris pereuntibus, soli servari
 dicuntur. Hæc autem omnia æmulatio Domini fecit : nam æmulatio
 Domini, quæ hos ad provocandum eos impios qui in circumcissione
 manserunt elegit, illos provocavit, ut est illud apud Moysem dictum :
 « Ipsi me provocaverunt in eo qui non est Deus : et ego provocabo
 » eos in ea quæ non est gens : in gente stulta irritabo eos³. »

§ XLIX. AB EODEM.

Sic dicit Dominus : « Quemadmodum inveniatur acinus in racemo,
 » et dicent, Ne dissipaveris eum, quoniam benedictio Domini est in
 » eo; sic faciam propter eum qui servit mihi : hujus causa non perdam
 » omnes; et educam ex Jacob semen et ex Juda, et hæreditabit
 » montem sanctum meum; et hæreditabunt electi mei et servi mei, et
 » habitabunt illic. Et erit in sylva stabulum gregum, et vallis Achôr
 » in requiem armentorum bouum populo meo, qui exquisiverunt me.

¹ Isai. xxviii, 3 et seqq. — ² *Ibid.* xxxvii, 31. — ³ Deut. xxxii, 21.

» celui qui aura été laissé seul de tout son peuple ; car ils seront laissés
 » dans l'esprit de justice. » Le Seigneur, comme on le voit encore ici,
 sera, selon le prophète, la couronne d'espérance et de gloire pour ce-
 lui qui aura été laissé, mais non pas pour toute la nation, pour ceux-là
 seulement que désigne le mot *reste* ; quant aux autres, ce ne sont que
 des mercenaires d'Éphraïm à la couronne d'orgueil.

§ XLVIII. LE MÊME.

« Ce qui sera échappé de la maison de Juda poussera en bas ses ra-
 » cines, et produira son fruit en haut ; car il y en aura parmi les ha-
 » bitans de Jérusalem qui ne périront pas avec elle, et qui seront sau-
 » vés de la montagne de Sion : voilà ce que fera le zèle du Seigneur des
 » armées. » Ceux qui selon l'élection de la grâce seront sauvés de la
 ruine de Jérusalem, pousseront leurs racines en bas et produiront
 leurs fruits en haut ; ainsi parle le prophète qui fait ainsi connaître
 très-clairement l'élection des apôtres et des disciples de notre Sau-
 veur, puisqu'en effet ces hommes qui, seuls d'entre les Juifs ont été
 sauvés, ont poussé en bas les racines de leur doctrine ; en telle sorte
 qu'elle est maintenant affermie dans tout l'univers ; mais ils ont en
 même temps produit leurs fruits, propagé leurs semences selon les
 promesses du ciel, et il n'y en a pas d'autres parmi les Juifs de qui
 l'on dise qu'ils ont été sauvés. C'est l'ouvrage du zèle du Seigneur ; car
 ce zèle du Seigneur, qui les a choisis pour réveiller les impies qui
 s'étaient endormis dans l'ancienne loi, les a piqués à leur tour de
 son aiguillon, ainsi qu'on lit dans Moïse : « Ils ont voulu irriter ma ja-
 » lousie en adorant ce qui n'était pas Dieu ; et moi, je les piquerai
 » aussi de jalousie en aimant ceux qui n'étaient pas mon peuple, et
 » j'exciterai leur colère en appelant à moi une nation insensée. »

§ XLIX. LE MÊME.

« Voici ce que dit le Seigneur : comme on dit en trouvant un grain
 » dans une grappe, ne le gâtez pas, parce qu'il a été béni par le Sei-
 » gneur, ainsi je n'exterminerai pas tout Israël, en considération de
 » mon serviteur. Je ferai sortir de Jacob et de Juda une postérité qui
 » héritera de ma montagne sainte, et mes élus, ainsi que mes serviteurs,
 » en seront les héritiers, et ils y habiteront. Il y aura dans la forêt une
 » retraite pour les troupeaux ; dans la vallée d'Achor un lieu de repos
 » pour les bœufs de mon peuple, de ceux qui m'ont cherché. Mais
 » vous qui m'avez abandonné, qui avez oublié ma montagne sainte,

» Vos autem qui reliquistis me, et obliviscimini montem sanctum
 » meum, et paratis fortunæ mensam, et impletis dæmoni poculum
 » mixtum : ego tradam vos in gladium. Omnes in occisione cadetis :
 » quoniam vocavi vos, et non auscultastis, et fecistis malum in con-
 » spectu meo, et quæ volebam elegistis¹. » Cum in his divisione
 quadam sermo divinus utatur, tum exiguum quoddam semen Jacob
 ea quæ promissa sunt consecuturum affirmat, electos autem esse eos
 qui habitent in sylva. Nam sic vocationem gentium nominat, in qua
 electi Domini et semen Jacob sint, sane ipsi apostoli et discipuli
 Salvatoris nostri : præter quos qui reliqui sunt, omnes in eas quæ
 expositæ sunt minas reciderunt; quandoquidem ipsa oratio prope aper-
 tissime demonstrat, non casu quodam in cunctam Judæorum gentem
 promissa divina esse ventura, sed in id solum quod semen est nomi-
 natum, et in eos qui vocari solent electi Dei : « Multi enim sunt vocati,
 » pauci vero electi². » Quibus etiam nomen novum imponendum dein-
 ceptus oraculum canit, sic ad impios dicens : « Relinquetur enim
 » nomen vestrum in satietatem electis meis. Vos autem interficiet
 » Dominus : ii vero qui mihi servient vocabuntur nomine novo³. »
 Atqui novum istud nomen quod antiquis ignotum fuerit, quodnam,
 quæso, fuerit, nisi christianorum, quod a Salvatoris nostri Jesu
 Christi appellatione deductum in toto orbe terrarum laudibus et
 favore celebratur?

§ L. A MICHÆA.

« Eterit de stilla populi hujus qui congregatur, congregabitur Jacob
 » cum omnibus. Excipiens excipiam reliquos ex Israel : in unum ponam
 » conversionem eorum⁴. » Consentanea iis quæ ab Esaia accepta sunt,
 supraque a nobis exposita, Michæas quoque indicat, qui Deum non
 simpliciter omnes, sed solos eos qui reliqui fuerint excepturum nar-
 rat; et quemadmodum apud Esaiam semen nominabatur ipsum illo-
 rum residuum, ita hic stillam eos nominat qui ex illis superstites
 futuri sunt. Significatur autem his verbis ipse chorus apostolorum,
 qui quasi stilla quædam et semen Judaicæ gentis exstiterunt : de qua
 stilla omnes quicumque ex toto orbe Christum Dei cognoverint, et

¹ Isai. LXV, 8 et seqq. — ² Matth. XXII, 14. — ³ Isai. LXV, 15. — ⁴ Mich. II, 11 et seqq.

« qui dresserez une table à la fortune, et versez dans la coupe du démon
 » un vin parfumé, je vous livrerai à la vengeance du glaive; vous pé-
 » rirez tous dans ce carnage; car je vous ai appelés, et vous ne m'avez
 » pas écoutés, vous avez fait le mal devant mes yeux, et vous avez
 » préféré tout ce que je ne voulais pas. » Le prophète établit ici une
 distinction, et il déclare que la postérité de Jacob, peu nombreuse, il
 est vrai, jouira des biens qui ont fait l'objet des promesses collectes,
 et que les élus habiteront dans la forêt. Il fait connaître par là la ve-
 cation des gentils dont les élus du Seigneur et la postérité de Jacob
 seront sans doute les apôtres eux-mêmes et les disciples de notre Sau-
 veur. A l'exception de ceux qui auront été sauvés, toutes les menaces
 qu'il a faites retomberont sur les autres, puisque son langage prouve
 hautement que ce n'est point au hasard et sans dessein arrêté que ses
 promesses s'accompliront, non pas en faveur de toute la nation juive,
 mais sur la partie seulement qu'il désigne par le mot de la postérité
 de Jacob, et sur ceux qu'on a coutume d'appeler les élus de Dieu; »
 « car il y aura beaucoup d'appelés et peu d'élus. » Le prophète dé-
 clare qu'il faut désormais leur donner un nouveau nom, quand, en
 s'adressant aux impies, il dit : « Votre nom ne sera plus pour mes élus
 » qu'un nom d'opprobre. Mais le Seigneur vous fera périr, et je don-
 » nerai à mes serviteurs un autre nom. » Et ce nom qui n'a point été
 connu des anciens, quel est-il, je vous le demande, sinon celui de
 chrétiens, qui, tiré du nom même de notre Sauveur Jésus-Christ, est
 répandu avec gloire dans tout l'univers?

§ L. MICHÉE.

« Il y aura comme une goutte qui tombera de ce peuple qui est ras-
 » semblé; Jacob sera réuni avec tous les autres; je recueillerai les
 » restes d'Israël, et je mettrai mon peuple tout ensemble. » Ce lan-
 gage est conforme à celui d'Isaïe, que j'ai rapporté plus haut; Mi-
 chée dit en effet que Dieu recueillera, non pas tous les Juifs, mais
 seulement ceux qui auront été sauvés. Isaïe les désigne par le nom de
 postérité, Michée par celui de goutte; mais ces mots s'appliquent aux
 apôtres, qui ont été comme une goutte d'eau prisee au fleuve de la Ju-
 dée, comme la postérité des Juifs; et tous ceux qui, dans le monde
 entier, ont connu le Christ du Seigneur, se sont remplis de sa doc-
 trine, ont été admis dans cette assemblée dont parle le prophète, et ont
 été délivrés de leurs ennemis.

doctrinam ejus acceperint, ea quam oraculum canit congregatione digni effecti sunt, et liberationem ab hostibus nacti.

§ LI. AB EODEM.

« Et tu Bethlehem, domus Euphrata, minima es ut sis in millibus
 » Juda: ex te mihi egredietur qui præsit, ut sit in principem ipsi
 » Israel, et exitus ejus ab initio ex diebus sæculi. Propter hoc dabit
 » eos usque ad tempus parientis: pariet, et reliqui ex fratribus eo-
 » rum convertentur. » Et post pauca adjungit: « Et erit quod reli-
 » quum fuerit ex Jacob in gentibus in medio populorum multorum,
 » quasi ros a Domino cadens, et tanquam agni super gramen, ut non
 » congregetur aliquis neque subsistat in filiis hominum: et erit quod
 » reliquum fuerit ex Jacob in gentibus in medio populorum multo-
 » rum, tanquam leo in jumentis silvæ, et quasi catulus leonis in gre-
 » gibus ovium, quemadmodum cum transierit et dispersiens rapuerit,
 » et non sit qui eripiat. Extolletur manus tua super affligentes te, et
 » omnes inimici tui perdentur¹. » His profecto nihil fieri posset luci-
 dius, quæ et ortum Salvatoris in Bethlehem, et ejusdem ab æterno
 propagationem, et Virginis partum, et apostolorum et discipulorum
 ejus vocationem, et prædicationem de Christo quæ in totum orbem
 per eos importata est, referunt. Cum enim is princeps de quo pro-
 pheta loquitur, et cujus exitus ex diebus æternis esse declarat, de
 Bethlehem sit profecturus, hincque ipsum ea quæ pariens nominatur
 sancta Virgo sit paritura: non omnes qui ad circumcisionem spectant,
 sed solos eos qui reliqui fuerint, salvos futuros affirmat, quos et re-
 siduum fore Jacob, et roris instar in omnes datum iri nationes. « Erit
 » enim, *inquit*, residuum Jacob in gentibus, ut ros a Domino cadens,
 » et quasi agni super gramen: » pro quo, « quasi stillæ in herbam, »
 Aquila; Theodotion autem, « tanquam nix super fœnum, » reddi-
 dere. Item pro illo, « ut non congregetur aliquis, neque subsistat in
 » filiis hominum, neque offendant filius hominis, » Theodotium repo-
 suit, « qui non expectabit hominem, et non sperabit in filio hominis; »
 Aquila vero, « qui non expectabit virum, et non erga filios hominum. »
 In quibus omnis apostolorum Salvatoris nostri spes, quæ non in ho-

¹ Mich. v, 2 et seqq.

§ LI. LE MÊME.

« Et toi, Bethléem, maison d'Ephrata, tu es bien petite pour être »
» comptée parmi les villes de Juda ; mais c'est de toi que sortira celui »
» qui doit régner dans Israël, et dont la génération remonte au com- »
» mencement et aux jours de l'éternité. C'est pourquoi Dieu les aban- »
» donnera jusqu'au jour où celle qui doit enfanter enfantera, et ceux »
» de leurs frères qui seront réservés se convertiront. » Bientôt après »
il ajoute : « Les restes de Jacob seront au milieu de la multitude des »
» peuples, comme une rosée descendue du sein de Dieu, comme des »
» agneaux paissant sur le gazon, sans être soumis à un pouvoir étranger, »
» et sans rien attendre des enfans des hommes. Les restes d'Israël seront »
» au milieu des nations comme le lion parmi les autres animaux de la »
» forêt, et comme le lionceau dans un troupeau de brebis, qui passe »
» à travers le troupeau, ravit sa proie, sans que personne la lui »
» puisse ôter. Ta main se lèvera sur ceux qui te combattent, et »
» tous tes ennemis périront. » Y avait-il quelque chose qui pût nous »
faire voir plus clairement la naissance de notre Sauveur à Bethléem, »
sa génération dès l'éternité, le travail de la sainte Vierge, la vocation »
des apôtres et des disciples, les prédications évangéliques qu'ils ont »
portées dans le monde entier? Mais comme ce roi, ce maître dont parle »
le prophète, et dont il faut aller chercher la génération aux jours »
de l'éternité, doit sortir de Bethléem, où la sainte Vierge le mettra au »
monde, ce ne sont pas tous les Juifs qui seront sauvés, il n'y aura que »
ceux qui auront été réservés, qui seront la postérité de Jacob, et comme »
la rosée qui tombera sur toutes les nations. « Les restes de Jacob, dit-il, »
» au milieu des nations seront comme une rosée qui vient du Seigneur, »
» et comme des agneaux paissant le gazon. » Au lieu de ces derniers »
mots, Acyla traduit : « comme des gouttes d'eau sur l'herbe, » et Théodotion : »
« comme la neige répandue sur le foin. » C'est ainsi qu'au »
lieu de ces autres mots : « qu'il ne soit pas sous la dépendance de »
» personne, et que le fils de l'homme ne le blesse, » Théodotion a mis : »
« qui n'attend pas l'homme et n'espère pas dans le fils de l'homme ; »
et Acyla : « qui ne comptera pas sur l'homme, et sans considération »
» pour les fils des hommes. » Et tout cela prouve que les apôtres de »
notre Sauveur ne mettront point leur espérance dans l'homme, mais »
dans le Seigneur ; et le Sauveur c'était le Verbe de Dieu. Il ajoute : « Et

mine, sed in Salvatore et Domino suo futura sit, demonstratur; qui utique Salvator Dei Verbum erat. His vero deinceps adjungit: « Et » erit quod reliquum fuerit ex Jacob gentibus in medio populorum » multorum, quasi leo in jumentis silvæ, et quasi catulus leonis in » gregibus ovium; quemadmodum cum transierit, et dispersiens » rapuerit, et non sit qui eripiat. » Quibus verbis, ut arbitror, confidentia et intrepidum robur prædicationis apostolicæ declaratur; siquidem instar leonis et catuli, in silvam gentium et in oviam humanarum greges illi irruentes, et dispersientes dignos ab indignis, eos Christi verbo subjecerunt. Ad quem deinceps proferuntur quæ ab ipso sint manatura: « Extolletur manus tua super affligentes te, et » omnes inimici tui perdentur: » quod ipsum sane etiam oculis intueri licet. Quamvis enim multis, quamvis innumerabilibus, Christi verbum antehac affligentibus, et hodie quoque oppugnantibus, altius tamen ipsum abiit et potentius cunctis effectum est. Sed etiam in sublimi collocata est manus Christi, contra omnes qui ipsum afflixerint; ejusque inimici universi, variis temporibus contra epas Ecclesiam insurgentes, perituri esse dicuntur.

§ LII. A SOPHONIA.

« Quia tunc convertam in populos linguam, ut in nomine Domini » serviant ei sub iugo uno. A finibus fluminum Æthiopiæ suscipiam » supplicantes mihi: dispersorum ferent hostias mihi. In die illa non » erubesces ex omnibus studiis tuis, quibus impie egisti adversum » me: quia tunc auferam a te probra contumelie tue, et non ultra » adjicies gloriari super monte sancto meo; et relinquantur in te popu- » lum mansuetum et humilem; et cavebunt in nomine Domini qui re- » liqui fuerint ex Israel, et non facient injustitiam, et non loquentur » vana, et non invenietur in ore eorum lingua dolosa; quoniam ipsi » pascuntur et cubabunt, et non erit qui exterreat eos. » In his item » relicturnm sibi populum mansuetum et humilem Dominus pollicitus » est, non aliam usque significans, quam cum qui de circumcissione in » Christum ipse sit crediturus; et rursus eos qui reliqui fuerint ex » Israel, solos salvos futuros, cum reliquam gentium vocatione quam initio prophetiæ significavit.

¹ Soph. III, 9 et seqq.

» ce qui restera de Jacob au milieu d'une multitude de peuples sera
 » comme un lion parmi les autres bêtes sauvages de la forêt, comme
 » un lionceau parmi les brebis, qui, passant au travers du troupeau,
 » emportera sa proie, sans qu'on ose la lui disputer. » Ces paroles,
 selon moi, sont un témoignage de la ferme assurance, du courage intrépide que déploieront les apôtres dans les prédications de la nouvelle loi ; en effet, tels que le lion et le lionceau, ils se sont élancés dans la forêt des nations, vers les troupeaux de brebis humaines, et, séparant les bons des méchants, ils ont soumis les premiers à la parole du Christ. Le prophète fait voir ensuite quelles seront les œuvres de Dieu, quand il dit : « Ta main s'élèvera sur ceux qui luttent contre toi, » et tous tes ennemis seront exterminés ; » ce qu'il nous est donné de voir aujourd'hui de nos propres yeux. Quelque nombreux qu'aient été les insensés qui ont voulu jadis combattre la parole du Christ, et qui de nos jours encore ne craignent pas de l'attaquer, cette parole triomphante s'est élevée au-dessus de leur fureur et l'a vaincue. Mais le bras du Christ s'est étendu sur les hauts lieux, et tous ses ennemis, qui, en différens temps, avaient conjuré la perte de son Église, verront leurs efforts à jamais perdus : le prophète l'a dit.

§ LII. SOPHONIE.

« C'est alors que ma bouche parlera aux peuples, afin que, réunis
 » sous un même joug, ils servent le Seigneur. Des contrées que baignent les fleuves d'Éthiopie, ils m'adresseront leurs prières ; ils
 » m'apporteront leurs présens des différens lieux où ils sont dispersés. Vous ne rougirez plus, dans ces jours-là, des œuvres que l'impiété vous avait inspirées contre moi, parce que je détruirai parmi
 » vous les causes de votre opprobre, et que vous ne vous laisserez
 » plus enivrer par l'orgueil d'habiter sur ma sainte montagne. Je laisserai
 » serai au milieu de vous un peuple doux et humble ; ceux qui resteront d'Israël respecteront le nom du Seigneur, ne commettront point
 » d'injustice ; leur parole sera sincère, et il n'y aura point dans leur
 » bouche de langue trompeuse. Ils seront semblables à des brebis qui paissent et qui se reposent, et il n'y aura personne qui jette parmi
 » eux l'épouvante. » Le Seigneur promet ici de se réserver un peuple doux et humble, et il n'entend parler que de celui qui, renonçant à l'ancienne loi, croira en son Christ ; et de plus il promet que les restes d'Israël seront sauvés, avec les autres nations qu'il aura appelées, ainsi que le marque le commencement de la prophétie.

§ LIII. A ZACHARIA.

« Ecce dies veniet in te, et dividentur spolia tua in te : et congregabo omnes gentes in Hierusalem ad bellum, et capiatur civitas, et diripientur domus, et mulieres inquinabuntur, et exhibit dimidium civitatis in captivitate : reliqui vero ex populo meo non perdentur de civitate ¹. » Consentanea sunt hæc iis quæ proposita sunt de interitu universæ nationis Judæorum, qui ad illas post Christi adventum pervenit. Hæc enim Zacharias post reditum de Babylone vaticinatur, canens extremam illam populi vastationem, quæ a Romanis inferenda erat, in qua cum tota judaica gens in hostium potestatem ventura esset, solos eos dicit qui de populo reliqui fuerint salvos fore : sic sane apostolos Salvatoris nostri apertissime significans.

§ LIV. AB HIEREMIA.

« Convertimini, filii qui defecistis, dicit Dominus : quoniam ego dominabor in vobis, et accipiam vos unum de civitate et duos de familia, et adducam vos in Sion, et dabo vobis pastores secundum cor meum, et pascent vos pascentes cum scientia. Et erit, cum multiplicati fueritis et creveritis, dicit Dominus, in diebus illis non dicent amplius : Arca testamenti Domini Israel, non ascendet in cor, neque nominabitur, et non fiet amplius ². » In his quoque conversionem Israel, in adventu Salvatoris nostri Jesu Christi futuram, canit ; in qua cum unum de civitate et duos de familia, et valde paucos, et numero exiguos elegerit, earum quæ in ipsum crediderint gentium pastores, cumque in terra gentes in sua ipsarum futura vocatione creverint : « Non ultra *inquit*, ab eis dicetur, arca testamenti Domini ; » non enim amplius ad Mosis corporales adorationes recurrent, utpote cum eis novum tradendum sit Testamentum.

§ LV. AB EODEM.

« Multiplicaverunt impietates suas, invaluerunt in aversionibus suis. » Quanam ex his propitius ero tibi ? Filii tui dereliquerunt me, et juraverunt in iis qui dii non sunt ; et saturavi eos, et mœchati sunt, et in domibus scortorum habitaverunt ; equi libidine perciti evaserunt,

¹ Zach. xiv, 1 et seqq. — ² Jerem. iii, 14 et seqq.

§ LIII. ZACHARIE.

« Voici que le jour du Seigneur va briller sur toi, et que l'on par-
 » tagera tes dépouilles sous tes yeux. J'appellerai tous les peuples à
 » prendre les armes contre Jérusalem ; la ville sera prise, les maisons
 » pillées, les femmes outragées, la moitié de la ville sera traînée dans
 » la servitude ; mais le reste des habitans ne sera point chassé hors
 » des remparts. » Ceci est parfaitement d'accord avec ce qu'on a déjà
 dit de la ruine de Jérusalem et de l'extermination du peuple juif, qui
 a suivi l'avènement du Christ. C'est après le retour de la captivité à
 Babylone que Zacharie prédit ces derniers malheurs, dont les Ro-
 mains accableront les Juifs, qui tous tomberont au pouvoir de leurs
 ennemis, à l'exception d'un bien petit nombre qui échappera au dés-
 astre, laissant clairement entendre que ce seront les apôtres de notre
 Sauveur.

§ LIV. JÉRÉMIE.

« Convertissez-vous, enfans qui m'avez abandonné, dit le Seigneur ;
 » car je régnerai sur vous, et j'en prendrai un d'une ville, deux d'une
 » famille, et je vous conduirai dans Sion, et je vous donnerai des
 » pasteurs selon mon cœur, qui vous donneront la nourriture de la
 » science. Et, quand vous vous serez multipliés, et que votre nombre
 » se sera accru, dit le Seigneur, on ne dira plus dans ces jours-là :
 » L'arche d'alliance du Seigneur d'Israël ne reviendra plus dans l'es-
 » prit ; on ne prononcera plus son nom, et il ne se fera plus rien qui
 » lui ressemble. » C'est encore la conversion d'Israël à l'avènement
 de notre Sauveur qu'il prédit ici ; et quand il aura pris un de chaque
 ville, deux de chaque famille, nombre bien faible et bien restreint
 pour être les pasteurs des nations qui auront cru en lui, et quand
 aussi la vocation des nations les aura multipliés sur la terre, alors
 « on ne dira plus, ajoute-t-il, l'arche d'alliance ; » car le culte charnel
 établi par Moïse sera aboli, puisqu'ils auront reçu le nouveau Testa-
 ment.

§ LV. LE MÊME.

« Leurs iniquités se sont multipliées, leur désobéissance a grandi.
 » Comment puis-je avoir pour toi des sentimens de miséricorde ? Tes
 » enfans m'ont abandonné, ils ont juré par ceux qui ne sont pas des
 » dieux ; je les ai comblés de biens, et ils sont devenus adultères ; ils
 » ont jeté leur amour aux prostituées. Semblables à des chevaux que

» unusquisque ad uxorem proximi hinnitus emisit. Numquid non
 » super his visitabo? dicit Dominus; an in gente tali non ulciscetur
 » anima mea? Ascendite propugnacula ejus et jugulate : consumma-
 » tionem vero ne facite, relinquate fulcimenta ejus, quoniam Domini
 » sunt ¹. » In his simul, et accusatio totius nationis eorum, et quæ eos
 oppressit obsidio indicatur; et præterea residuum, quod fulcimentum
 ejus nominat, cum ipsius Domini sit. Hoc vero residuum fuit, quod ex
 fide quam in Christum Dei habuit confirmatum solidatumque est, ut
 na his similia pateretur quæ universa illa gens perpessa est.

§ LVI. AB EZECHIELE.

« Et cadent vulnerati in medio vestri, et cognoscetis quod ego Do-
 » minus, cum abierint de vobis qui liberabuntur a gladio ad gentes,
 » et cum vos dispersi eritis per regiones; et recordabuntur mei qui
 » liberati erunt ex vobis in gentibus ad quas captivi ducti sint ². »
 Videtur sane hic mihi quoque concordare iis qui a reliquis prophetis
 accepta sunt: eos enim qui liberati erunt, quosnam alios dixeris, nisi
 quod in cæteris residuum, seu reliquum, et stilla, et ros, populi illius
 nominatur? quibus utique denominationibus, apostolorum Salvatoris
 nostri conventus indicatur. Hi ergo, liberati ab interitu universæ illo-
 rum nationis et a dispersione illorum, recordati sunt Dei; ut sit confi-
 tendum ea quæ scripta sunt de his fuisse dicta.

§ LVII. AB EODEM.

« Hæc dicit Adonai Dominus : Expellam eos ad gentes, et disper-
 » gam eos in omnes nationes, et dispergam eos in omnem terram; et
 » ero eis in sanctificationem parvam in regionibus quocumque ingressi
 » fuerint illuc ³. » Hic quoque alio nomine eos vocavit, ubi sanctifica-
 tionem parvam dixit eos qui ex illis superstites mansuri sint et inco-
 lumes.

§ LVIII. AB EODEM.

« Et omnes suscipientes eos dispergam in omnem ventam; et gla-
 » dium effundam a tergo eorum : et cognoscent quod ego Dominus .»

¹ Jerem. v, 7 et seqq. — ² Ezech. xi, 7 et seqq. — ³ Ibid. 16 et seqq.

» la passion rend furieux, chacun d'eux a poursuivi la femme de son
 » prochain. Et ma colère ne descendra pas sur ce peuple ! dit le Sei-
 » gneur ; et je ne me vengerais point d'une telle nation ! Élanchez-vous
 » sur leurs remparts, égorgez-les ; mais ne les détruisez pas entière-
 » ment, laissez-en quelques rejetons, car ils appartiennent au Sei-
 » gneur. » Accusation de toute la nation juive, siège qu'ils ont eu à
 soutenir, voilà ce que nous montre cette prophétie ; ajoutez-y ce reste,
 qu'il appelle des rejetons, et qui appartient au Seigneur. Mais ce qui
 est resté de ce peuple a tiré son appui et sa force de sa foi dans le
 Christ de Dieu, pour qu'il n'ait pas à souffrir les maux qui ont affligé
 toute la nation.

§ LVI. IXIÈME.

« Ils tomberont blessés au milieu de vous, et vous connaîtrez que
 » je suis le Seigneur, quand s'éloigneront de vous pour se répandre
 » parmi les nations ceux qui seront délivrés du glaive, et quand vous
 » aurez été dispersés dans le monde entier ; et ceux qui auront été
 » sauvés du milieu de vous se souviendront de moi parmi les nations
 » où ils ont été comme des captifs. » Ce langage me paraît encore s'ac-
 corder avec celui des autres prophéties. En effet, ceux qui auront été
 délivrés, quels sont-ils, sinon ceux-là que dans les autres vous avez
 vus désignés par les mots de reste, de goutte, de rosée ? Et ces di-
 verses dénominations dénotent également les apôtres de notre Sau-
 veur. Délivrés de la mort qui a frappé la nation entière, sauvés de la
 dispersion, ils se sont souvenus de Dieu, en telle sorte qu'il faut con-
 venir que c'est bien à eux que s'appliquent les paroles de l'Écriture.

§ LVII. LE MÊME.

« Voici ce que dit le Seigneur : Je les chasserai, je les disperserai
 » parmi toutes les nations, sur tous les points de la terre, et cepen-
 » dant je sanctifierai leur petit nombre dans tous les pays où ils seront
 » allés. » Ici le prophète, par ces mots : *Je sanctifierai le petit nombre*,
 emploie un autre nom pour désigner ceux qui survivront à la destruc-
 tion et qui seront sauvés.

§ LVIII. LE MÊME.

« Je les disperserai de tous les côtés où souffle le vent ; je les frap-
 » perai de l'épée, et ils connaîtront que je suis le Seigneur quand je
 » les aurai disséminés, répandus parmi toutes les nations et chez tous

» dum dispergam eos inter gentes, et disseminabo eos in regionibus :
 » et relinquam ex eis viros in numero ex gladio, et ex fame, et ex
 » morte ; ut enarrent omnès iniquitates suas in gentibus quocumque
 » ingressi fuerint illuc : et cognoscent quod ego Dominus ¹. » In totius
 populi dispersione, etiam hic sibi relicturum ait paucos numero, non
 alios utique significans quam eos qui prædicti sunt.

§ LIX. AB EODEM.

« Hæc dicit Adonai Dominus : Quod si etiam quatuor ultiones meas
 » malas, gladium, et famem, et bestias malas, et mortem emisero super
 » Hierusalem, ad perdendum ex ea hominem et jumentum ; et ecce
 » qui relictus fuerint in ea, qui conservati ², » et cætera. Hæc quoque
 nihil plane ab iis quæ prædicta sunt differunt.

§ LX. AB EODEM.

« Sic judicabo vos, dicit Dominus : et deducam vos sub virgam
 » meam : et adducam vos in numero testamenti. Et eligam ex vobis
 » rebelles et impios, quoniam ex peregrinatione eorum educam eos,
 » et in terram Israel non ingredientur ³. » In his quoque perspicue
 exiguos numero sub virgam Dei venturos affirmat, dum reliqui ex
 Israel a promissis cadent. Atenim cum demonstratum a nobis sit, non
 fortuito neque indiscrete omnibus simpliciter judaicæ gentis cum
 vitiosis atque impiis, tum etiam iis qui tales non sint, oracula divina
 illas bonorum promissiones cecinisse, sed paucis eorum duntaxat et
 facile numerabilibus, iis videlicet qui in Salvatorem et Dominum nos-
 trum crediderint, aut iis qui ante ejus adventum justus effecti sint :
 abunde nos arbitror declarasse, quemadmodum ea quæ ad promissa
 divina pertinent, non indifferenter in omnibus Judæis finem accepe-
 rint; et quemadmodum non ipsis magis quam iis qui de gentibus
 assumuntur, ubi Christum Dei susceperunt, prophetarum responsa
 conveniant. Porro quænam fuerit divinatorum promissorum sententia,
 ubi tempus erit ostendam. Hæc autem prope necessario a me collecta
 sunt, ut redarguam eos qui ad circumcisionem pertinent, quadam
 inani jactantia elatos, ad se solos Christum, non ad omnes homines
 venturum pertinaciter gloriantes, necnon ut ostendam magna

Ezech. xii, 14 et seqq. — ² *Ibid.* xiv, 21 et seqq. — ³ *Ibid.* xx, 36 et seqq.

» les peuples. J'en réserverai un petit nombre qui échapperont au
 » glaive, à la famine, à la mort, afin qu'ils publient toutes leurs ini-
 » quités chez les peuples où ils seront jetés, et ils connaîtront que c'est
 » moi qui suis le Seigneur. » De cette dispersion de toute la nation,
 il se réservera un petit nombre, qui ne sont autres que ceux qui ont
 été signalés déjà par les prophéties.

§ LIX. LE MÊME.

« Voici ce que dit le Seigneur : Si j'envoie contre Jérusalem ces
 » quatre fléaux, ministres de ma vengeance, le glaive, la famine, les
 » bêtes farouches et la mort, pour y faire périr et l'homme et la bête
 » de somme, il en restera cependant quelques-uns qui seront sauvés. »
 Et tout ce qui suit. Il n'y a là rien qui ne s'accorde sans difficulté avec
 les autres prophéties.

§ LX. LE MÊME.

« Je vous jugerai, dit le Seigneur ; je vous courberai sous le sceptre
 » de ma puissance, je vous chargerai des liens de mon alliance. Je
 » séparerai d'avec vous les rebelles et les impies, parce que je les ferai
 » sortir de la terre étrangère, et ils n'entreront point dans la terre
 » d'Israël. » Le prophète annonce encore par ces paroles qu'un petit
 nombre sera soumis au Seigneur, tandis que les autres enfans d'Israël
 n'auront point leur part dans les promesses.

Maintenant que j'ai démontré que ce n'est point toute la nation
 juive sans distinction, les hommes méchants, vicieux, impies et ceux
 qui ne l'étaient pas, qui devaient jouir tous en général des biens
 qu'annonçaient les promesses divines, mais seulement un petit nombre,
 bien facile à compter, ceux sans doute qui ont cru en notre Sauveur
 et Seigneur, ou ceux qui avaient été justes avant sa venue, je crois
 avoir suffisamment prouvé que les promesses ne se sont pas accomplies
 indifféremment pour tous les Juifs, et que les prophéties ne les con-
 cernent pas plutôt que les gentils qui se sont convertis au Christ de
 Dieu. Or j'expliquerai, quand le moment sera venu, quel a été le sens
 des promesses divines. Dans la réunion de toutes les prophéties que
 je viens de rappeler, je n'ai pas eu d'autre but que de réfuter les Juifs
 qui, dans le délire de leur orgueil indomptable, prétendent que ce
 sera chez eux seulement, et non pas pour tous les hommes, que le
 Christ apparaîtra, en même temps que je voulais faire voir que c'est
 avec raison que nous nous sommes empressés d'adopter leurs livres et

cum ratione esse studium nostrum, cum libros illorum et oracula versando tractamus. Constat est à me libro superiore causa cur in marem jadaicum non recedimus, tametsi prophetias illorum scriptis gaudemus; nec item minus, cujuscumodi ea sit vita quæ Christo auctore omnibus gentibus nuntata prædicataque sit, quamque antiqua sit Evangelicæ reipublicæ ratio, in eodem explanavi pro viribus: quapropter qui hæc aliquando tandem absolvimus, jam nunc tempus arbitramur esse, ut de occulta et mystica ratione quæ ad Salvatorem et Dominum nostrum Jesum Christum, qui Christus est Dei, pertinet, occultiora item quedam attingamus; ut cum hoc pariter illud discamus, quam ob rem nunc et non antehac ad omnes gentes advenerit, et quanam causa sit et non multo ante, sed nuper duntaxat post magnum numerum sæculorum, vocare gentes inceperit; tum alia ejusdem generis quæ arcana illius theologiæ propria sunt, quæque ad illum spectant, tractemus; item, qua ratione ille homo factus sit: quæ sane etiam prima omnium novo quodam assumpto exordio, quasi ad homines incredulos, ipsum Dei Verbum invocantes ut nos adinvet, age jam consideremus.

de nous appliquer leurs prophéties. J'ai établi dans tout ce qui précède les motifs qui nous ont fait rejeter la législation des Juifs, bien que nous nous appuyions sur leurs propres livres ; j'ai fait voir, autant que je l'ai pu, quelle sorte de règle le Christ a prescrite pour leur conduite à toutes les nations, combien est ancienne cette institution de la famille évangélique. Après avoir rempli cette grande tâche, je crois qu'il est temps enfin de parler des motifs secrets, de la raison mystique qui a dirigé notre Sauveur et notre Seigneur Jésus-Christ, qui est le Christ de Dieu ; mystères profonds qu'il faut aborder afin qu'on sache bien pourquoi c'est aujourd'hui seulement, et non avant, qu'il est venu trouver toutes les nations, et pourquoi il a laissé s'écouler un grand nombre de siècles avant d'appeler les gentils. J'examinerai aussi quelques autres points de cette science mystérieuse de la théologie, et qui ont rapport au Christ ; comment, par exemple, il s'est fait homme. C'est de toutes les questions la première, sans doute ; mais reprenons haleine, et, pour triompher de l'incrédulité, prions le Verbe de Dieu, et demandons-lui qu'il daigne seconder nos efforts.

PROFANE
DE LA
VILLE DE
LYON



TABLE

DES MATIÈRES CONTENUES DANS CE VOLUME.

SUITE DE LACTANCE.

	Pages.
Traité de la colère de Dieu.....	1

SAINT ATHANASE.

Notice.....	97
Apologie à l'empereur Constance.....	98
Contre Apollinaire ; de l'incarnation de notre Seigneur Jésus-Christ, livre I..	154
Contre Apollinaire ; de l'avènement de notre Seigneur Jésus-Christ, livre II...	194
Notes.....	230
Lettre encyclique aux évêques d'Égypte et de Libye,	233
Premier discours contre les Ariens.	280
Note.....	412

EUSÈBE.

Notice.....	415
Eusèbe contre Hiéroclès.....	416
Avertissement préliminaire.....	484
Second livre de la démonstration évangélique.....	486



